RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté Égalité Fraternité

Université de Toulouse

Doctorat de l'Université de Toulouse

Université de Tunis

préparé à l'Université Toulouse - Jean Jaurès

La négation dans Précis de décomposition, Syllogismes de l'amertume, De l'inconvénient d'être né et les Cahiers d'Emil Cioran : une étude linguistique et stylistique.

Thèse présentée et soutenue, le 23 septembre 2024 par

Jihène BEJI

École doctorale
ALLPHA - Arts, Lettres, Langues, Philosophie, Communication

Spécialité
Langue et Littérature Françaises

Unité de recherche
PLH - Laboratoire Patrimoine, Littérature, Histoire

Thèse dirigée par
Isabelle SERCA-ROLLAND

Composition du jury
Mme Samia KASSAB-CHARFI, Présidente, Université de Tunis
M. Stéphane CHAUDIER, Rapporteur, Université de Lille
Mme Agnès FONTVIEILLE-CORDANI, Examinatrice, Université de Lyon 2
M. Pierre-Yves BOISSAU, Examinateur, Université Toulouse - Jean Jaurès
Mme Isabelle SERCA-ROLLAND, Directrice de thèse, Université Toulouse - Jean Jaurès

Université Toulouse 2-Jean Jaurès

Laboratoire ALLPHA

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ

Spécialité

Langue et Littérature Françaises

La négation dans *Précis de décomposition, Syllogismes de l'amertume, De l'inconvénient d'être né* et les *Cahiers* de Cioran : Une étude linguistique et stylistique

Béji Jihène

Présentée et soutenue publiquement

Le 23 septembre 2024

Directrice de Recherche

SERÇA Isabelle, Professeur des Universités

JURY

Mme Samia KASSAB-CHARFI, Présidente, Université de Tunis

M. Stéphane CHAUDIER, Rapporteur, Université de Lille

Mme Agnès FONTVIEILLE-CORDANI, Examinatrice, Université de Lyon 2

M. Pierre-Yves BOISSAU, Examinateur, Université Toulouse - Jean Jaurès

Mme Isabelle SERCA-ROLLAND, Directrice de thèse, Université Toulouse - Jean Jaurès

Remerciements

Au terme de cette thèse, il m'est particulièrement cher d'exprimer ma reconnaissance envers ceux et celles qui ont jalonné et enrichi ce parcours académique de leurs conseils éclairés et de leur soutien inconditionnel.

Je tiens avant tout à exprimer ma profonde gratitude à Mme Isabelle Serça, ma directrice de thèse. Son accompagnement bienveillant et rigoureux a été une source constante de motivation et d'inspiration. Ses remarques pertinentes et ses encouragements m'ont permis de dépasser mes limites, poursuivant mon travail avec confiance et détermination. Son expertise et son dévouement ont été des piliers essentiels tout au long de ce parcours. Je lui en serai éternellement reconnaissante.

Je désire également adresser mes remerciements chaleureux à Mme Kassab-Cahrfi, Mme Fontvieille-Cordani, M. Boissau et M. Chaudier pour avoir accepté d'évaluer ce travail. Leur implication et leurs compétences apportent une contribution inestimable à cette recherche. Je suis honorée de profiter de leur regard éclairé et de leurs avis précieux.

Je tiens par ailleurs à exprimer ma gratitude envers l'ensemble des professeurs et chercheurs rencontrés au cours de ces années de recherche. Chacun, par ses contributions et son regard critique, a joué un rôle indispensable dans l'élaboration et la maturation de ce travail. Leurs observations, parfois exigeantes, ont affiné ma réflexion et orienté mes démarches vers une rigueur scientifique toujours plus grande. Je remercie également la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet pour l'accès aux manuscrits de Cioran qui a enrichi tellement ce travail.

Enfin, je n'oublie pas tous ceux qui, par leur présence discrète mais essentielle, ont soutenu ce projet de près ou de loin. Mes plus sincères remerciements vont à ma famille et à mes amis, qui ont été un soutien inconditionnel tout au long de ces années. Leur encouragement, leur patience, leur générosité et leur amour ont été une source de force et de réconfort indispensable. À tous, je vous adresse mes sincères remerciements.

C'est avec une profonde gratitude que je clôture ce chapitre, consciente que ce travail n’aurait pas vu le jour sans la participation de chacun d’entre vous. Merci à tous.

Sommaire

Table des matières

INTRODUCTION 11

PREMIÈRE PARTIE : CIORAN ET LA NÉGATION 33

CHAPITRE I : CIORAN 39

I. Une vie 39

II. Une œuvre 64

CHAPITRE II : LA NEGATION 75

I. La négation : esquisse de définitions 75

II. Travaux sur la négation et concepts connexes 86

CHAPITRE III : SITUATION DE LA THESE 98

I. Contexte général 98

II. Travaux sur Cioran 113

III. Du philosophique au stylistique : étudier l'écrit 116

DEUXIÈME PARTIE : SYNTAXE DE LA NEGATION CHEZ CIORAN : DES OPERATEURS NEGATIFS 119

CHAPITRE I : REPERES 124

I. **Négation et portée** 125

II. **Négation et pragmatique (négation descriptive/ polémique/ métalinguistique)** 129

III. **Les opérateurs de la négation** 131

CHAPITRE II : LES NEGATIONS NE, NE…PAS ET NON 142

***I. Ne* seul** 142

***II.* La négation à construction discontinue : ne…pas** 156

***III.* La négation Non** 178

CHAPITRE III : LES SEMI-NEGATIONS 194

I. Les semi-négations dans le corpus 196

II. Personne 199

III. Rien 211

IV. L'adverbe *Plus* 219

V.Ne…que : de la négation à la restriction 226

TROISIÈME PARTIE : APPROCHE LEXICALE DE LA NEGATION CHEZ CIORAN 239

CHAPITRE I : LA NEGATION MORPHO-LEXICALE : ETUDE DES PREFIXES NEGATIFS 244

I. Les préfixes négatifs : présentation générale 245

II. Le préfixe *in-* dans les dérivés adjectivaux 250

III. Le préfixe *anti-* 265

CHAPITRE II. POUR UNE ECRITURE DE LA NEUTRALISATION : DES DYADES CIORANIENNES 308

I. Vie/Mort 309

II.Conscience/Inconscience 328

QUATRIÈME PARTIE : L'ART DE LA NEGATION : POUR UNE RHETORIQUE DU REFUS 361

CHAPITRE I : DE LA NEGATIVITE DE L'ECRITURE FRAGMENTAIRE CHEZ CIORAN 366

I. Le fragment cioranien : une philosophie négative 368

II. Du fragment comme négation : écriture du refus 382

III. Textes négativo-fragmentaires : « vers un style spasmodique » 399

CHAPITRE II : DU (SOU)RIRE CIORANIEN : HUMOUR ET IRONIE AU NEGATIF. 404

I. De l'essence négative du (sou)rire cioranien 405

II.De l'humour 412

III. L'ironie chez Cioran 420

CHAPITRE III : DE LA RENCONTRE DES ANTINOMIES : LES PARADOXES CIORANIENS 439

I. Introduction au paradoxe 442

II.Les paradoxes dans la pensée et l'écriture de Cioran 457

III. Une doxa individuelle sceptique et négative ? 486

EN GUISE DE CONCLUSION 497

BIBLIOGRAPHIE 511

ANNEXES 539

1. TEXTES MANUSCRITS CONSERVES A LA BIBLIOTHEQUE LITTERAIRE JACQUES DOUCET 541

2 . EXTRAIT DE *SOLITUDE ET DESTIN* 547

INDEX DE NOTIONS 551

Liste des tableaux

TABLEAU 1 : CUMULS DES SEMI-NEGATION EN FRANÇAIS 1 136
TABLEAU 2 : POSSIBILITES D'OCCURRENCES DES SEMI-NEGATIONS DANS DES CPN 138
TABLEAU 3 : LES TERMES NEGATIFS (EN BLANC) ET DE POLARITE (EN GRIS) EN FRANÇAIS MODERNE 140
TABLEAU 4 : FREQUENCE D'EMPLOI DE NE PAS DANS LE CORPUS 156
TABLEAU 5 : FREQUENCE D'EMPLOI DES SEMI-NEGATIONS DANS LE CORPUS 198
TABLEAU 6 : FREQUENCE D'EMPLOI DE QUELQUES ADJECTIFS EN IN- 259
TABLEAU 7 : ANTI- DANS LES CAHIERS 271
TABLEAU 8 : ANTI- DANS PRECIS DE DECOMPOSITION 272
TABLEAU 9 : ANTI- DANS SYLLOGISMES DE L'AMERTUME (NOMS) 272
TABLEAU 10 : ANTI- DANS DE L'INCONVENIENT D'ETRE NE (NOMS) 272
TABLEAU 11 : REPARTITION DES PROPRIETES SEMANTIQUES DES DERIVES NOMINAUX EN ANTI- 273
TABLEAU 12 : IMAGE DU PROPHETE VS IMAGE DE L'ANTI-PROPHETE 293
TABLEAU 13 : BILAN DES OPPOSITIONS ENTRE PASCAL ET SARTRE 306
TABLEAU 14 : OCCURRENCES DU NOM « VIE » DANS LE CORPUS 310
TABLEAU 15 : OCCURRENCES DU NOM « MORT » DANS LE CORPUS 310
TABLEAU 16 : CHAMP LEXICAL DE LA VIE DANS LES CAHIERS 311
TABLEAU 17 : CHAMP LEXICAL DE LA VIE DANS SYLLOGISMES DE L'AMERTUME 312
TABLEAU 18 : CHAMP LEXICAL DE LA VIE DANS PRECIS DE DECOMPOSITION 313
TABLEAU 19 : CHAMP LEXICAL DE LA VIE DANS DE L'INCONVENIENT D'ETRE NE 313
TABLEAU 20 : CHAMP LEXICAL DE LA MORT DANS LES CAHIERS 319

Table des illustrations

FIGURE 1 : LE CARRE LOGIQUE (PROPOSE PAR HORN) 82
FIGURE 2 : POURCENTAGES DES OCCURRENCES DES SEMI-NEGATIONS 198
FIGURE 3 : LES ZONES DOXALE ET PARADOXALES 479

INTRODUCTION

> *Des articles sur, des études, des livres sur, toujours sur quelqu'un, sur des auteurs, sur des ouvrages, sur les idées des autres ; comptes rendus amplifiés, commentaires inutiles et médiocres ; fussent-ils remarquables, que cela ne changerait pas à la chose. Rien de personnel, rien d'originel ; tout est dérivé. Oh ! il vaut mieux parler de soi avec nullité qu'avec talent d'autrui. Une idée qui n'est pas vécue, qui ne coule pas de source, ne vaut rien. Quel* spectacle *écœurant que cette humanité d'emprunt, cérébrale, savante, qui vit en parasite de l'esprit*[1].

Comment commenter l'œuvre de celui qui affirme que « tout commentaire d'une œuvre est mauvais ou inutile[2] » ? Comment pénétrer ce monde intime « vidé » dans l'espace des feuilles où cet homme écrit pour soi ? Comment pouvoir proposer une hypothèse sur une œuvre qui finit par tout nier, jusque son sens et son essence mêmes ? Une œuvre qui se refuse à l'unité, à la continuité, à l'homogénéité ; une œuvre qui dénie, dénoue et déconstruit.

Voilà les questionnements auxquels on se trouve confronté en abordant les écrits d'Emil Michel Cioran. Plus que des questionnements, on dirait des peurs, celles que suscite le manque de repères, de possibilités de catégorisation ; celles qu'engendrent les contradictions, les paradoxes et la lucidité poignante. Aspirant à une fusion avec le néant du non-être, refusant, de tout son être, de se laisser tromper par les vices mystificateurs d'une vie du paraître, et se donnant à un travail de démolition, il s'engage dans une négation du monde sans se soucier de la chute inévitable qu'elle entraîne. Et au rythme du mouvement de la chute, commence à prendre forme, aux yeux du spectateur que nous sommes, le « visage » du néant.

Avec son œuvre, on assiste ainsi au processus de la dissolution progressive, au fil des fragments, de la consistance du monde, des systèmes et des illusions. De ses douleurs et infirmités, de ses malheurs et défectuosités, il nous livre des livres qui le

[1] Emil Cioran, *Cahiers (1957- 1972)*, p.49. (Version numérique que nous allons adopter pour toutes les références des citations : https://www.rodoni.ch/A13/cioran-cahiers.pdf)

[2] Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, p.7. (Version numérique du livre que nous allons adopter pour toutes les références des citations : https://www.rodoni.ch/cioran/8338994-Cioran-Syllogismes-de-lamertume.pdf)

délivrent du fardeau d'être, mais qui nous contraignent à nous perdre. Et l'œuvre de Cioran ne serait-elle pas d'ailleurs l'œuvre de la perte ? Perte des illusions, puis perte de repères, puis perte de soi au milieu du chaos, suivie d'une perte des mots qui conduisent l'œuvre vers le silence de la perte du sens, et donc vers le néant. La lecture de cette écriture de la perte nous a traînée, au fil des fragments, vers des contrées de nous-mêmes où se sont métamorphosées nos pseudo-croyances, elles aussi, en une infinité d'illusions perdues.

L'œuvre de Cioran ne serait-elle pas le produit d'un mouvement de négations ressassées ? Faite de refus, de rejets, d'absences, de cessations, de privations et de paradoxes, tous se succédant au point du vertige, n'est-elle pas d'essence négative et à finalité négatrice de sens ? Ressassée, reconduite et maintenue, n'a-t-elle pas une valeur paradoxalement affirmative d'une certaine vision du monde ? C'est essentiellement à ces questions que nous tâcherons de répondre dans ce travail que nous voulons analytique, mais aussi descriptif de l'appareil linguistique, stylistique et rhétorique de la négation chez Cioran. Et c'est ainsi que nous avons décidé d'approcher cette œuvre dont l'auteur rejette tout commentaire et analyse, en décidant de décrire, contre ses vœux et aux dépens de son jugement, le matériel dont il s'est servi pour faire de ses livres la marque du charme du Non, dont il dit, dans ses *Cahiers* :

> La négation comporte à mes yeux un tel prestige que, me coupant du reste des choses, elle a fait de moi un être borné, buté, infirme. Comme certains vivent sous le charme du « progrès », je vis sous celui du Non. Et cependant je comprends qu'on puisse dire oui, acquiescer à tout, bien qu'un tel exploit, que j'admets chez les autres, exige de ma part un bond dont présentement je ne me sens pas capable. C'est que le Non est entré dans mon sang, après avoir perverti mon esprit[3].

Notre travail consistera justement à faire ressortir des textes le « prestige » de cette négation, à nous jeter dans les abysses de chaque refus/ rejet formulé en « Non », et à pénétrer cet esprit « perverti » par la somme des oppositions au monde et à lui-même.

[3] Emil Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.48.

Parler de la négation, chez Cioran, est tributaire d'un ensemble de concepts qui s'y rattache. Nous avons donc choisi d'axer notre introduction sur les liens qu'entretient la négation avec ces concepts qui serviront de cadre à tous les éléments que nous allons étudier le long de ce travail.

1. Négation et négativité

Dans les textes manuscrits conservés[4] à la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, nous sommes tombées sur les deux notes suivantes écrites en 1958 :

- Dire <à toutes choses > un non fulgurant, contribuer de son mieux à l'accroissement de la perplexité générale.
- Je suis l'œuvre de mes maux.

Ces deux notes cioraniennes nous semblent être représentatives d'une nuance que nous tenons à préciser dès le début de notre travail et cela pour que les termes, utilisés par la suite, soient plus clairs à celui qui lira. En effet, le premier fragment nous met sur la voie de la négation. L'évocation du « non », particule négative à laquelle nous consacrerons une section de notre travail, est porteuse de la marque d'une position de rejet, voire de refus, vis-à-vis des composantes du monde. Dans le deuxième fragment, ce qui nous intéresse est la négativité thématique que code le groupe nominal (désormais GN) « mes maux » qui se présente comme l'essence du « je » cioranien, défini alors comme le produit de ses expériences négatives.

Nous différencions donc dans notre travail, tout en prenant en considération le fait qu'elles soient liées, la négation et la négativité. Nous considérons la première comme relevant de l'action, de l'opération, la deuxième de la caractérisation. Ainsi, les éléments qui interviennent sur le plan phrastique ou lexèmatique pour introduire une nuance de la négation sont-ils considérés comme négatifs. Et c'est également le cas des lexèmes qui, dans leur sémantisme même, portent le sème évaluatif /négatif/.

Nous recourons donc à l'adjectif « négatif » selon le contexte, dans l'un de ces deux emplois. Sont négatives, par exemple, les particules *ne* et *non* qui codent l'acte de rejet, et de même sont négatifs des lexèmes tels que « tristesse », « mort », ou

[4] Nous en présentons quelques extraits intéressants dans les annexes.

encore « maladie » qui réfèrent à des états généralement renvoyés au domaine du « pire ». Pour nous, les premiers relèvent de la négation, les seconds de la négativité. Celle-ci est donc utilisée pour répandre le long des fragments, la nature dysphorique du monde et de l'état d'être. Et la négation vient, par réaction à la prise de conscience de cette négativité, construire un mouvement de refus et de démolition qui, par là même, dévoile davantage le malheur et l'amertume rattachés à la conscience de l'absurdité du fait d'exister. Une circularité d'engendrement crée alors un cycle qui fait succéder interminablement négation et négativité : c'est ce mouvement qui enfante l'écriture cioranienne.

Dire la négativité de l'existence est corollaire de la contemplation d'une réalité à la fois intérieure et extérieure au sujet, où priment la souffrance, la douleur, la perte, la mélancolie, la déception, et l'insatisfaction. « Le négatif est métaphysique et s'accomplit de manière pratique, concrète, vivante[5] ». Dans le texte, cette négativité se décline alors en thématiques funèbres, en champs lexicaux qui se propagent dans les fragments pour y insuffler un degré de tragique perçu comme intrinsèque à la condition humaine. Ainsi, dans notre travail, qui prend pour objet premier la négation linguistique, nous nous trouvons constamment au contact de la négativité qu'un esprit lucide perçoit ou produit durant l'expérience d'exister, mais aussi durant celle d'écrire. L'écrivain est hanté par des obsessions qui, contaminées ou motivées par le doute, ressassent inlassablement les mêmes idées révélatrices de l'absence, qui sont annihilatrices de la valeur et de la signification. C'est ce qui se dégage de beaucoup des fragments cioraniens :

> Quand on a compris que rien n'a de réalité intrinsèque, que rien n'est, et qu'on ne peut accorder aux choses même pas un statut d'apparences, on n'a plus besoin d'être sauvé : on est sauvé, — et *malheureux à jamais*[6].
>
> Gardons au plus profond de nous une certitude ultérieure à toutes les autres : la vie n'a pas de sens, elle ne peut en avoir[7].

[5] Aurélien Demars*, Le Pessimisme jubilatoire de Cioran. Enquête sur un paradigme métaphysique négatif*, (thèse de doctorat), sous la direction de J-C. Beaune, Université Jean Moulin, 2008, p.118. (Version numérique : https://scd-resnum.univ-lyon3.fr/out/theses/2007_out_demars_a.pdf)

[6] Emil Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.532.

[7] Cioran, *Précis de décomposition*, Éditions Gallimard, 1949, p.151.

L'écrit se compose alors par le biais de la négation qui se fait l'expression d'une posture négative face au monde, impliquant rejet, refus et démystification participant à la mise à nu de l'absurdité. Prime alors une parole aux effets acides, une parole qui délie les éléments qui tiennent le monde debout pour que se décompose et s'effondre, à chaque négation composée, une partie de l'univers que nous connaissons. Une étude linguistique et stylistique de la négation chez Cioran nous a donc semblé être d'une importance cruciale dans l'étude de l'œuvre d'un écrivain qui s'adonne entièrement à une pratique et un exercice scripturaux qui sont, nous le verrons petit à petit, avec chacune des parties de notre travail, essentiellement négatifs.

Dans son entretien[8] avec Branka Bogavac Le Comte (1992), Cioran répond ainsi à la question « Pour vous, que signifie écrire ? » :

> Tout ce que j'ai écrit, je l'ai écrit à des moments de dépression. Quand j'écris, c'est pour me délivrer de moi-même, de mes obsessions. Ce qui fait que mes livres sont un aspect de moi, ils sont des confessions plus ou moins camouflées. Écrire est une façon de se vider soi-même. C'est une délivrance. Autrement, ce qu'on porte en soi deviendrait un complexe. […] Du coup, on me demande : « Pourquoi avez-vous cessé d'écrire ? — Parce que j'en avais assez de dire du mal de Dieu et de l'univers[9] ! »

L'aspect négatif de l'écriture cioranienne se dit clairement à travers la dernière proposition de l'extrait : « parce que j'en avais assez de dire du mal de Dieu et de l'univers ! ». Le mal est l'essence première de ses productions qu'il présente comme une pratique d'extériorisation d'un excès de mal-être qui se traduit alors en injures, en condamnations, en sarcasme… L'écriture s'enveloppe du négatif. Elle émane d'un trop-plein de douleurs et de troubles qui se déversent dans des phrases et des mots lugubres. L'acte d'écrire devient le vecteur d'un mal intérieur qui découle d'une expérience négative de vivre. Dire ce mal, tel qu'il est, ou tel qu'il est perçu par l'écrivain, est présenté comme la seule voie de salut. Il vide ainsi sa rage, son insatisfaction, sa déception et ses malaises existentiels dans des pages qu'il remplit alors, dans la discontinuité du fragment, de bouts de textes très souvent mortifères,

[8] Cioran, *Entretiens*, Paris, Gallimard, coll. Arcades, 1995. (Version numérique : https://pdfcoffee.com/ebook-emil-cioran-entretiens-pdf-free.html)

[9] *Ibid*., p.201.

déprimants, véhiculant absence, manque et ruptures, formes de ruminations interminables sur la condition dysphorique d'être. Écrire, acte thérapeutique et libérateur, rend compte d'un esprit torturé, hanté par une conscience négative qui défait le sens et qui dévoile, aux yeux du penseur, le vide qui remplit l'espace de l'existence et que Cioran peuple alors de textes subversifs.

> Lorsqu'on a tout nié dans la frénésie et qu'on a radicalement liquidé les formes d'existence, lorsqu'un excès de négativité a fini par tout balayer, à qui pourrait-on encore s'en prendre, sinon à soi-même ? De qui rire et qui plaindre ? Lorsque le monde entier s'est effondré sous vos yeux, vous vous effondrez vous-même irrémédiablement. L'infini de l'ironie annule tous les contenus de la vie[10].

Négation destructrice et négativité neutralisante scellent à la fois la pensée et les textes et se retournent finalement contre l'esprit qui les génère, sous diverses formes dont, comme nous le verrons, une auto-ironie massacrante qui relève de l'écriture et de la pensée contre soi.

Cela nous guide à un deuxième concept crucial et largement étudié dans l'exégèse cioranienne : le pessimisme.

2. Négation et pessimisme

Très souvent, le texte cioranien nous transporte vers des contrées sombres où priment désespoir et chaos. Être est la pire des conditions qui soit, le salut n'est envisageable que dans l'absence, dans cet état de « non-être suprêmement positif puisqu'il dispense un bonheur sans matière, sans substrat, sans aucun appui dans quelque monde que ce soit[11]. » La négation du monde et de soi se transforme alors en une positivité qui épargne à la conscience la torture que lui inflige le savoir, un savoir négatif. En effet, ce savoir négatif, qui dissout les possibilités de renouer les

[10] Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, in *Œuvres*, trad. de Mirella Patureau-Nedelco. Paris : Gallimard (coll. « Quarto »), 1995, p. 81.

[11] Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p. 558.

liens avec la vie et qui contrecarre le « non-savoir[12] » sur lequel se fonde le sens illusoire qu'a insufflé l'humain à l'existence, engage une entreprise de sape et de démystification, et donc de négation, qui prennent forme, dans le texte cioranien, dans une écriture qui, au lieu de composer le sens, le décompose. Nous intéressant surtout à l'écrit, au style et à la manière de donner substance aux pensées, nous nous penchons sur ce qui, dans le corpus que nous présenterons dans la partie suivante, décompose et nie, allant de la forme même des textes fragmentaires aux particules et morphèmes qui défont ou inversent la signification. Il s'agit, avec l'œuvre cioranienne, de dire le non-sens et de le créer par la même occasion. C'est ce qui fait de son œuvre une œuvre qualifiable de « pessimiste », œuvre qui traite du tragique, celui présent, mais aussi celui à venir. Elle décrit le mal et annonce le pire. Mais il existe en elle, parallèlement, mais aussi au sein de cette poétique négative, un air de gaieté, de détachement qui relèvent d'un penchant aiguisé vers l'ironie, penchant dont on étudiera les répercussions sur le texte dans le cadre de l'analyse du versant rhétorique de la négation cioranienne. Nous pouvons, dès à présent, en donner un exemple rendant compte de cette alliance entre le pire et le rire qui participe à la création d'une forme de pessimisme bien propre à Cioran :

> La création, telle qu'elle était, ne valait pas cher ; rafistolée, elle vaut encore moins. Que ne l'a-t-on pas laissée dans sa vérité, sa nullité première ! Le Messie à venir, le vrai, on comprend qu'il tarde à se manifester. La tâche qui l'attend n'est pas aisée : comment s'y prendrait-il pour délivrer l'humanité de la manie du mieux[13] ?

Dans ce fragment, il expose une perspective marquée par un pessimisme profond à l'égard de l'existence, peignant la création comme intrinsèquement vaine et imparfaite. L'emploi d'un ton ironique, qui se manifeste à travers des formulations

[12] Dans *De l'inconvénient d'être né*, (p.9) , Cioran écrit le fragment suivant au sujet de ce « non-savoir » : « Le non-savoir est le fondement de tout, il crée le tout par un acte qu'il répète à chaque instant, il produit ce monde et n'importe quel monde, puisqu'il ne cesse de prendre pour réel ce qui ne l'est pas. Le non-savoir est la gigantesque méprise qui sert de base à toutes nos vérités, le non-savoir est plus ancien et plus puissant que tous les dieux réunis. » Nous allons étudier le rôle du non-savoir dans la production du sens existientiel dans la section consacrée au couple antonymique conscience/ inconscience.

[13] Cioran, *De l'inconvénient d'être né,* p. 93. (Version numérique du livre que nous allons adopter pour toutes les références des citations : https://www.rodoni.ch/cioran/www.laphilosophie.fr.pdf).

telles que « ne valait pas cher » et « on comprend qu'il tarde à se manifester » qui marquent un certain décalage manquant de sérieux par rapport à la thématique grave traitée dans le texte, confère à son propos une teinte de détachement sarcastique. Il suggère avec une ironie mordante que la création originelle était dénuée de valeur et que les efforts visant à la restaurer ont plutôt amplifié cet aspect. En se servant de la figure du « Messie à venir », Cioran exprime, dans un registre empreint de sarcasmes , des réserves quant à la capacité de toute figure messianique à remédier aux afflictions de l'humanité ouvrant ainsi l'avenir sur le pire, sur la fatalité du mal.

Le pessimisme cioranien n'est donc pas un pessimisme spéculatif, et ce n'est pas non plus un pessimisme amer. Il s'agit plutôt de ce que Aurélien Demars[14] et Aymen Hacen [15] ont respectivement appelé « le pessimisme jubilatoire » et « le gai désespoir » cioraniens, une forme particulière qui combine le pire à l'allégresse, à une joie vivifiante à laquelle participent l'humour, le sarcasme et l'ironie. Cioran ne cesse en effet de se distinguer des pessimistes et de rejeter la catégorisation de sa pensée dans un « pessimisme » systémique. Il lie plutôt sa vision sombre de la condition de l'être à un état de mal, de douleur et d'infirmité vécu au plus profond de son être. L'extrait suivant de l'un de ses *Entretiens* nous permet de mieux cerner son pessimisme, qui reste, à notre sens, toujours intrinsèque à son être, non pas par spéculation philosophique théorique, mais par un vécu négatif réel. L'écriture, étant directement rattachée au besoin de se vider d'un mal, dit elle-même ce mal instantané en le déclinant, en l'intensifiant, en le modelant au gré de l'instant de la production littéraire. En résulte donc des lignes sombres, habitées par la noirceur de l'instant. Et ne pouvant écrire que dans ces instants négatifs, les fragments se succèdent relatant l'angoisse, l'amertume, le désespoir…

> Étant donné que les livres que j'ai écrits ont surgi de mes malaises, pour ne pas dire de mes souffrances, c'est cela même qu'ils doivent transmettre en quelque sorte au lecteur. Je crois que cela vient de la passion : je ne suis pas pessimiste, mais violent, c'est ce qui rend ma négation vivifiante. […] Mes

[14] Aurélien Demars*, Le Pessimisme jubilatoire de Cioran. Enquête sur un paradigme métaphysique négatif*, (thèse de doctorat), sous la direction de J-C. Beaune, Université Jean Moulin, 2008. (Version numérique : https://scd-resnum.univ-lyon3.fr/out/theses/2007_out_demars_a.pdf)

[15] Aymen Hacen*, Le Gai désespoir de Cioran*, Zaghouan, Ed. Miskiliani, 2007.

> livres ne sont ni dépressifs, ni déprimants. Je les écris avec fureur et passion. […] Dans ce sens, si vous voulez, je suis pareil au diable, qui est un individu actif, un négateur qui met les choses en branle[16]…

Aurélien Demars a consacré sa thèse intitulée *Le pessimisme jubilatoire de Cioran Enquête sur un paradigme métaphysique négatif* à l'étude de cette forme spécifique du pessimisme dont il met en lumière l'aspect « jubilatoire ». Il le présente alors comme « un pessimisme vécu, c'est-à-dire intuitif ou spontané[17] » qui se détache de tout système et s'alimente seulement du vécu. Dans ce sens, Demars définit le pessimisme cioranien comme une « philosophie du pire[18] ». Ce dernier « n'est pas l'en-soi de l'être, mais le pire, c'est d'être et c'est l'être[19]. » Par conséquent, c'est ce qui donne les traits à la conscience lucide du penseur, cette conscience qui ne peut être, finalement, autre que négative, étant dépendante du pire qui fait l'essence du fait d'être. Et c'est de cette substance pessimiste existentielle que parle Cioran quand il explique, au sujet des livres :

> Rien n'est à la fois plus convaincant et plus exaspérant que le pessimisme. Quand je lis un livre noir, j'y adhère tant que je le lis —, dès que j'ai cessé de le lire, je m'en veux de l'avoir approuvé, je m'en détourne et cherche par tous les moyens à en ruiner les thèses. Cela m'arrive à l'égard même (je dirais surtout) de mes propres productions, sombres à souhait. Après chacune d'elles, je ressens une forte envie de la nier, elle et tout ce que j'ai fait ; mais je n'y parviens pas, je ne peux répudier mon Lebengefühl[20] ni en adopter un autre, puisque celui que j'ai se confond avec la quasi-totalité de mes expériences, avec mon existence même. Il m'est impossible d'en changer ou de lui préférer un autre[21].

La nature négative de la conscience qui invoque l'idée du pire à chaque ligne produite règne sur « le sentiment de vivre » cioranien. Exister ne peut qu'être

---

[16] Cioran, *Entretiens*, Paris, Gallimard, coll. Arcades, 1995, p.13. (Version numérique : https://pdfcoffee.com/ebook-emil-cioran-entretiens-pdf-free.html)

[17] Aurélien Demars, *op.cit*., p. 43.

[18] *Ibid*., p.48.

[19] *Ibid*., pp. 61-62.

[20] Sentiment de l'existence, sentiment d'exister.

[21] Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p.367.

d'essence tragique, et donc ne peut déboucher ailleurs que sur le pessimisme, tel que nous l'avons décrit.

Pour quitter la quiétude des normes et des évidences, pour tuer le dogmatisme des systèmes et ouvrir les yeux sur le pire pour voir, avec le regard d'un lucide, l'inadéquation de l'être avec le monde, l'élément crucial, celui qui donnera d'ailleurs la matière aux paradoxes et contradictions cioraniennes, et qui déterminera les traits stylistiques de l'art scriptural cioranien, est le doute. Sans lui, la négation, qui se trouve au cœur de notre questionnement, n'aurait pas vu le jour.

3. Négation et scepticisme

On ne peut comprendre la négation chez Cioran indépendamment du doute qui constitue le terrain qui permet à la négation de se renouveler et de maintenir une certaine vigueur. En effet, le scepticisme cioranien est un aspect viscéral de son être. Il est la source et l'aboutissement de ses pensées ; il les fait et les défait. Il engage ainsi une négation qui se transforme alors en agent actif qui dissout les certitudes. Contre « les idéologies, les doctrines, et les farces sanglantes[22] » qui se trouvent au fondement de l'évolution de la société humaine, le doute s'érige comme un remède qui ouvre la pensée de certains élus, ou peut-être damnés, sur le flou, sur l'« à-peu-près », sur l'équivoque et le changeant. Ayant perçu la vacuité du fait d'être, ayant décelé dans le fait d'exister sa nature vaine, tout conduit désormais l'individu lucide vers le scepticisme.

Douter est donc inséparable de l'acte de nier, ce dernier étant, entre autres, un acte de démolition.

> Je sais pourquoi je m'intéresse tant au scepticisme : c'est-à-dire à cause de la négation qu'il suppose, et aussi de la cruauté —une cruauté si habilement dissimulée. Je doute, donc je détruis[23].

Chaque doute vécu, puis formulé, se fonde sur les ruines d'une conviction, d'une certitude que la négation met en branle. « Le doute et la négation entretiennent un

[22] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.9.

[23] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.876.

désir de destruction commun, qui se maintient par le jeu d'alternance de l'un à l'autre au gré des fragments[24] ». Chemin faisant, ces deux pratiques confèrent au penseur le statut de « trouble-fête » :

> En métaphysique, comme en tout, je me comporte en trouble-fête. C'est le don le plus certain que je possède, et qui diminue avec l'âge (et à cause de mes prétentions à la sagesse). (Dans ma jeunesse, partout où j'allais, j'aimais foutre le bordel. Dîners, réunions, séances littéraires, que ce fût dans un milieu intellectuel ou bourgeois, partout je créais la confusion et le tumulte par des sarcasmes ou des provocations[25].

Créer la confusion, c'est cela l'effet de l'œuvre de Cioran sur le lecteur. En s'opposant aux systèmes, en se jouant des contradictions et en reconduisant, par le moyen de la négation, un doute ressassé qui empêche le monde de maintenir sa consistance, le texte évolue sans avancer. Il rompt les liens, délie les éléments et anéantit l'unité des systèmes. Il est d'ailleurs difficile de parler des écrits cioraniens sans user d'un vocabulaire négatif où prime l'idée de la destruction. Au lieu de cheminer vers la construction d'un sens, les fragments, forme éclatée par essence, écartèlent les idées, brouillent les repères, et évoluent en rond jusqu'au vertige, jusqu'à l'épuisement du texte et de soi. La pratique du doute viscéral nourrit les contradictions, les maintient et ouvre le doute sur l'infini. Tout se soumet à l'épreuve du doute, tout est remis en question, tout est nié, à commencer par Dieu et jusqu'à soi-même. Et les négations formulées ne tardent pas à faire elles-mêmes l'objet d'un doute qui les renvoient vers des contrées nouvelles, pour que chaque sujet et chaque idée présentée aient différentes dimensions opposées. Et ces oppositions qu'engage un doute ravageur pénètrent l'être qui commence à douter de soi. Et c'est alors que la dimension sceptique de l'être se transforme en un synonyme de souffrance : « Douter des choses n'est rien ; mais concevoir des doutes sur soi, voilà ce qui s'appelle souffrir. C'est alors seulement qu'on s'élève par le scepticisme au vertige[26]». Le scepticisme cioranien relève du trouble. Il est de nature négative et paradoxale. Il se

[24] Lauralie Chatelet, *Cioran, un penseur privé en mal d'écriture,* sous la direction de Laurent MATTIUSSI, Université Jean Moulin (Lyon 3), 2020, p.13. (Version numérique : https://scd-resnum.univ-lyon3.fr/out/theses/2020_out_chatelet_l.pdf)

[25] Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p.421.

[26] *Ibid*., p.61.

présente dans ses écrits comme une entrave à la vie, une force qui empêche l'être d'intégrer la vie le vouant ainsi à un tiraillement permanent, et quasi tragique, entre la tentation de vivre et la conscience de la vanité du fait d'exister. Tout en désirant la vie, Cioran en réduit au néant les fondements, et ce paradoxe participe à la définition des traits d'un scepticisme particulier, qui, comme nous le verrons, n'aboutit pas à un détachement par rapport aux objets du doute et cohabite avec une forme paradoxale de désir et d'attachement. Par conséquent, les contradictions, dont nous aborderons les aspects à fur et à mesure de nos analyses, ne cessent de remonter à la surface des textes : les idées, les postures, les positions et les « vérités » se nient les unes les autres, faisant de la sorte régner une poétique du négatif, celle du penseur corrupteur qui rêve de tout détruire, de se détruire. Doute et négations finissent par se retourner contre leur auteur, et en remettant en crise le monde, le chaos s'installe à l'intérieur du « je » penseur. Et c'est, en partie, cette intériorité chaotique que nous dévoilent les textes qui rendent alors compte du résultat d'un cheminement négatif de l'illusion du sens vers sa faillite qui, une fois perçue, se déverse dans l'être pour le corrompre et en démolir l'équilibre. Le « je » oscille désormais entre, d'une part, le portrait du sceptique distancié et sarcastique, guidé par les révélations de la conscience et, d'autre part, celui de ce qu'on pourrait appeler un « emballé » qui affirme : « Tout en sachant que, en dernière instance, tout est irréel, je m'emballe bêtement pour telle ou telle chose. Je m'emballe, je ne me passionne pas, c'est-à-dire que je n'y prends pas un intérêt réel[27]. »

Retourné contre le penseur, le doute se transforme en exercice ascétique. Omniprésent, il permet parfois un certain degré de dissociation à soi, mais il ne réussit pas à neutraliser la soif de vivre chez Cioran. Il devient ainsi un catalyseur de tiraillements entre une nature explosive qui penche du côté de la tentation, et un doute viscéral qui appelle à la distanciation du monde. « J'ai des poussées de passion qui frisent la démence, moi qui hésite sur tout et doute de tout. Sans cette dualité essentielle à ma nature, je serais maintenant en prison ou en quelque camisole de

[27] *Ibid*., p.339.

force[28]. ». Cohabitent donc en lui des oppositions qu'il embrasse et qu'il laisse se déployer dans ses écrits sous diverses formes : elles ont toutes des liens, comme nous le verrons surtout dans la dernière partie de notre travail, avec la négation.

Mais au-delà de toutes les contradictions et de tout ce que nous pouvons, comme lecteurs, qualifier de paradoxes, étant face à des textes qui présentent le monde du côté des défaillances, le doute cioranien rend compte d'une présence négative au monde, une présence que marque, avant tout, une réalité de ruptures multiples qui façonnent le cours du ressenti, du pensé et de l'écrit.

4. Négation et ruptures

La philosophie du non, celle du refus et du rejet viscéraux de l'existence, nous met directement face à la question de la rupture que nous retrouvons en arrière-plan de tous les objets de la négation que nous étudierons. Nier implique le fait de rompre, et diverses sont les ruptures vécues par Cioran, qui en multiplie alors les marques et les facettes dans ses écrits, aussi bien thématiquement que stylistiquement. En effet, parallèlement à la figure du « trouble-fête », de l'apatride, de l'exilé métaphysique, de celui qui se met « en marge de la société comme de la philosophie[29]» et « en marge des instants[30] », son écriture est celle de la discontinuité, celle qui rompt la cohésion du texte, qui renvoie l'écrit du côté de l'inachevé, du contradictoire, du silence, d'une forme d'anti-œuvre, celle que Anastoploulos appelle, comme on le verra, une « non-œuvre ».

L'expression de soi passe ainsi par celle des ruptures : celle avec Dieu, avec l'autre, avec le temps, avec la vie, avec le monde et avec soi-même. En toute parcelle du texte cioranien, nous voyons se défaire les liens avec les possibilités de quiétude dans le fait d'exister. L'écriture imite donc une pensée de la déconstruction qui, ne pouvant, malgré tout, se débarrasser de son amour à la vie, s'insurge contre elle-même et contre tout ce qui donne ou fait sens dans la vie. Vacillant entre ces deux

[28] *Ibid*., p.539.

[29] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.115.

[30] *Ibid*., p.23.

postures antinomiques face à une vie qu'il dénigre et vénère à la fois, il évolue au rythme de la crise intérieure permanente qui mêle la conscience du tragique à l'impossibilité du détachement définitif. De là découlent les paradoxes que nous étudierons dans le cadre de l'analyse de la négation cioranienne dans ses différents versants.

Regardons à présent le fragment suivant :

> L'autre jour, chez des amis, j'ai rencontré V. que je n'avais pas vu depuis longtemps. Nous parlons de choses et d'autres, du fanatisme de tel ou tel, et je lui dis que je n'ai rien trouvé qui me permît de sortir de mon scepticisme. « Votre scepticisme vous a bien réussi, me dit-il : vous êtes le seul de ma connaissance qui n'ayez pas changé en vingt ans. Vous êtes toujours aussi jeune que lorsque je vous ai rencontré pour la première fois. » Cela me fit plaisir pendant deux ou trois minutes. Ce qui est grave, c'est que ce plaisir fut réel, véritable, ressenti. Sur le coup, j'ai réagi comme tout le monde, vite je me suis ressaisi, car l'idée ne me quitte pas, qu'on ne doit pas être dupe. En naissant j'ai rompu un pacte. Avec qui[31] ?

Ce passage nous permet de déceler les liens entre les différents concepts que nous avons vus jusqu'à présent et rend ainsi compte, au-delà des paradoxes apparents, de la cohérence de la pensée cioranienne et cela malgré les « vérités » provisoires qui peuvent s'opposer et se contredire le long des textes. Il nous renvoie à la rupture avec soi et en soi, à cet exercice répétitif de retenue et de négation de soi. La pensée cioranienne, sceptique, lucide et pessimiste, agit contre son auteur. Non seulement elle transforme la vie en une « anti-vie », mais elle contraint le penseur à un rapport d'opposition permanente à son être et au monde. Une rupture en soi prend place entre le « moi » du texte, qui se décline en « nous », en « on », et le « moi » de l'écrivain. Cioran se dédouble et se multiplie. Nicolas Cavaillès parle alors de la « lutte polyphonique de lui-même (d'une représentation de lui-même) contre l'existence et ses mille soldats (espérances, illusions, instincts), et surtout contre lui-même[32]». Le dédoublement du « je » est présenté dans l'étude de Cavaillès comme débouchant sur une continuité entre l'acte d'écrire et le produit écrit qui se complexifient davantage grâce à cette rupture au fond de l'être. Peut-on parler du concept

[31] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p. 820-821.

[32] Nicolas Cavaillès, *Cioran malgré lui, écrire à l'encontre de soi*, Paris, CNRS éditions, 2009, p. 27.

barthésien de « la mort de l'auteur[33] » ? La réponse de Cavaillès est positive, dans une certaine mesure :

> Et il y a bien mort de l'auteur, dans la littérature moderne en général, et chez Cioran en particulier. Notre étude du « lyrisme primitif » a pu faire sentir que son premier rapport à l'écriture est « monologique », ou traditionnel, par rapport à la modernité dont Barthes se fait le porte-parole. Mais, devant la confusion naïve entre le moi du texte et celui de l'écrivain, Cioran parvient à mettre celui-ci à mort sans détruire celui-là, bien au contraire : l'un vient mourir dans l'autre, c'est-à-dire l'altérer, le complexifier, l'enrichir. Pour conclure cette bonne guerre avec Barthes, on dira que la mort de l'auteur a lien dans le texte, et non dans l'écriture ; que là où il y a distance, il n'y a pas absence ; et enfin qu'il y a bel et bien « continuité » entre toutes les différentes voix qui traversent l'écriture[34].

Tout comme Cavaillès, nous considérons l'écrit cioranien comme l'intersection entre les deux instances, celle qui écrit et celle qui est écrite, dans un texte qui porte en lui une pluralité de voix qui s'imbriquent et se cofondent brouillant les limites séparatrices entre les différentes instances énonciatives. La rupture est donc bel et bien présente, et Cioran ne cesse d'en décrire les effets.

> J'ai si peur d'être humilié que, pour ne pas m'y exposer, je préfère me tenir à l'écart. Ne faisons rien, c'est plus sûr. Le Moi est une plaie ouverte. Si nous voulons ne pas souffrir, il faut que nous contournions ce moi, que nous nous arrangions à vivre sans lui. C'est vite dit. De toute façon, il est là. On doit s'en accommoder, sous peine de saigner — interminablement[35].

Derrière le moi écrit, il existe toujours, quelque part, le je écrivain qui lutte contre soi, mais qui se marque omniprésent.

Cette lutte est doublée par un effort d'écrire, contre soi, dans une langue d'emprunt, une langue qu'il compare à « une camisole de force[36] ». Car, en 1947, Cioran rompt avec la langue roumaine, et, par conséquent, avec un style et un éthos « pathétiques » tous deux assortis à cette langue qui tend vers le lyrisme :

---

[33] Roland Barthes, « La mort de l'auteur », in *Le bruissement de la langue*, Seuil, 1984, p.p.63-69.

[34] Nicolas Cavaillès, *op.cit*., p.226.

[35] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.362.

[36] *Ibid.,* p.424.

> Le roumain — la langue la plus laide et la plus poétique qui soit. Et si les Roumains ne sont pas grands poètes, la raison en est que la langue n'offre aucune résistance, et ne constitue aucun obstacle à franchir. La tentation de la facilité est grande, et il est compréhensible qu'on y cède[37].

Cette rupture avec la langue natale est vécue par Cioran comme « le plus grand accident qui puisse arriver à un écrivain, le plus dramatique. Les catastrophes historiques [dit-il] ne sont rien, à côté[38]. ». En renonçant à sa langue, il renonce à une part de lui, celle spontanée et non réfléchie que la langue roumaine cultivait.

Cette rupture s'accompagne alors de l'apparition d'un nouveau « je » littéraire, français, qui s'oppose, en maintes caractéristiques, au « je » roumain, complètement lyrique, profondément tragique et impulsif.

> Je me suis mis à écrire en français, et ce fut très difficile, parce que, par tempérament, la langue française ne me convient pas : il me faut une langue sauvage, une langue d'ivrogne. Le français a été pour moi comme une camisole de force. Écrire dans une autre langue est une expérience terrifiante. On réfléchit sur les mots, sur l'écriture. Quand j'écrivais en roumain, je le faisais sans m'en rendre compte, j'écrivais, tout simplement. Les mots n'étaient pas alors indépendants de moi. Lorsque je me suis mis à écrire en français, tous les mots se sont imposés à ma conscience ; je les avais devant moi, hors de moi, dans leurs cellules, et j'allais les chercher : « Toi, maintenant, et maintenant, toi. »[39].

La langue française impose un nouveau rapport à la langue et à l'écriture. La spontanéité de l'écriture roumaine est alors remplacée par un travail de recherche, aussi bien sur le plan syntagmatique que paradigmatique ; écrire devient un exercice de réécriture qui demande une recherche à la fois intellectuelle et stylistique capable de distancier l'écrit de la sensation dont il émane. En effet, l'objet de la création scripturale chez Cioran garde le lien avec la subjectivité dont il découle, l'écriture cioranienne étant essentiellement porteuse des traces d'une intériorité dont elle fait la matière d'une recherche scripturale et stylistique pour que le premier jet soit constamment retravaillé et modelé. Écrivant en français, Cioran commence à chercher le perfectionnement de ses textes ; écrire devient un acte conscient.

---

[37] *Ibid.,* p.379.

[38] Cioran, *Entretiens, op.cit*., p.18.

[39] *Ibidem*.

Dans ses *Entretiens*, il parle souvent de cette conscience nouvelle qu'il rattache au passage à la langue française et aux contraintes que cette langue d'adoption impose. Avec elle, « la conscience de l'acte d'écrire[40] » est omniprésente, elle pousse l'écrivain au-delà de ses limites et le plonge dans un travail répétitif de réécriture.

> Vous comprenez, j'avais écrit un ou deux livres en roumain, d'emblée ! Je ne les avais même pas relus, c'était le premier jet ! Ils sont mal écrits, naturellement. Je n'avais pas ce genre de complexe. Mais quand j'ai vu Pascal, tous ces écrivains français qui avaient été obsédés par la langue, j'ai fait un effort considérable. Par exemple, le *Précis de décomposition*, je l'ai écrit très vite. C'était tout d'un premier jet. Et je l'ai récrit quatre fois. Tout ! En éliminant beaucoup de choses. Évidemment le livre a perdu une sorte de spontanéité. Mais c'était lui donner une sorte de consistance. Et faire disparaître le métèque, autant que possible. Mais vous avez raison de poser le problème : si on doute de tout, pourquoi essayer de bien formuler ? Mais aussi pourquoi écrire ? C'est vrai. Ce sont des incompatibilités inévitables[41].

En résulte des textes français au style sophistiqué qui tendent de plus en plus vers la brièveté, les textes omettant le cheminement réflexif de la pensée et ses développements, préférant servir aux lecteurs des conclusions hors contextes. N'est-ce pas lui qui affirme : « J'aime offrir des résultats non des processus. Je produis des résidus. Le dépôt de la pensée, la lie plutôt. La prière est le résidu du désespoir[42]. »

La fragmentation et le style aphoristique, qui, nous le verrons, découlent à la fois d'un impératif philosophique et d'une volonté de décomposition des systèmes, se font ainsi les signes de la rupture avec l'image classique du philosophe à laquelle Cioran substitue celle du « penseur privé[43] », celui qui méprise les systèmes et qui se penche, dans ses réflexions, sur son intériorité dont il fait la matière de ses textes. Dans l'œuvre roumaine, tout comme dans l'œuvre française, le « je » est au centre de la réflexion cioranienne, mais on passe du lyrisme à une expression cynique de

---

[40] Cioran, *Entretiens, op.cit.,* p.30.

[41] *Ibid*., p.30.

[42] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.789.

[43] Dans l'un de ses *Entretiens*, Cioran dit : « Je ne suis rien de plus qu'un Privat Denker – un penseur privé –, j'essaie de parler de ce que j'ai vécu, de mes expériences personnelles, et j'ai renoncé à faire une œuvre. Pourquoi une œuvre ? Pourquoi la métaphysique ? Carnap a dit une chose profonde : « Les métaphysiciens sont des musiciens sans don musical. ».

l'intériorité qui caractérise le nouveau « je » littéraire, naissant de la négation de soi dont traite Cavaillès dans son exégèse *Cioran malgré lui, écrire à l'encontre de soi*. « [P]ar le biais de la négation de soi et de l'auto-ironie, la voix subjective se retourne contre elle-même, met en question ses propres aboutissements et semble aller vers le silence à travers un épuisement progressif[44]. »

En optant pour un style qui consacre la discontinuité, l'inachevé et les incohérences, Cioran laisse jaillir, dans ses écrits, des états négatifs, des pensées et impressions sombres qui prennent davantage de force dans des fragments qui condensent l'expression et qui se tissent souvent sur le mode de l'hyperbole. La négation se fait plus frappante, les contradictions plus criantes, et l'on chemine, à travers les morceaux des textes qui relatent le malheur du fait d'être et qui dessinent sous nos yeux un néant apocalyptique, vers l'épuisement de l'être et du texte. La négation génère donc le texte et le guide vers le rien qui l'a provoqué. Vécue intérieurement, elle se vide dans les textes laissant transparaître l'image d'un « je » tourmenté par le fait d'exister.

Tout peut se lire et s'interpréter à la lumière de cette négation qu'on voit et décèle partout. Le texte cioranien se fait un exercice négatif. Il dit le rejet, l'absence et la perte ; il les imite, les contrecarre et en joue. Il se fait la marque de la négativité d'être et se développe dans le sens de la destruction de tout ce qui est. C'est ce dont nous tenterons d'étudier les modalités, les nuances et les répercussions sur les textes dans une tentative d'examiner le poids de la négation qui se développe en une poétique négative : celle de l'absence et du refus. Que signifie finalement penser et écrire au négatif ?

Pour essayer de répondre à cette question, nous avons construit notre plan en quatre parties.

Dans un premier temps, nous proposons une présentation de Cioran, de la négation et notre problématique. Il s'agira, tout d'abord, de revenir sur quelques éléments biographiques du parcours cioranien qui sont des facteurs qui participent à façonner l'univers intellectuel cioranien. La présentation de l'écrivain sera suivie par

[44] Lauralie Chatelet, *Cioran, le penseur privé en mal d'écriture, op.cit*., p.35.

celle de la négation. Nous en présenterons les définitions et nous nous intéresserons aux concepts qui lui sont rattachés. Cet exposé nous guidera vers le dernier chapitre de cette première partie, où nous faisons le lien entre Cioran et la négation. Nous essaierons de situer notre travail en en présentant les motivations et le contexte. Nous nous attarderons sur la présentation du corpus, de l'état de l'art des travaux sur l'œuvre cioranienne et de notre problématique.

Par la suite, nous passerons aux différentes parties analytiques de notre étude. Il s'agira essentiellement d'approcher la négation chez Cioran d'un point de vue syntaxique, sémantique et rhétorique.

La deuxième section examine donc les opérateurs syntaxiques de l'expression de la négation, en se concentrant sur les éléments « ne », « ne…pas » et « non » d'une part, et sur les semi-négations d'autre part. Cette étude, menée par une analyse détaillée des fragments, vise à établir le lien entre la structure syntaxique et les nuances subtiles qu'elle permet d'exprimer, en fonction des outils de négation et du contexte. Nous intégrerons la pragmatique dans l'analyse des négations descriptives et polémiques en relation avec la négation discontinue « ne…pas » et cela vu l'intérêt crucial de cette distinction qui met en valeur les nuances et les effets qu'engage la négation dans les fragments.

La troisième partie de cette thèse consacrée à la réalisation sémantique de la négation. Cette section est subdivisée en deux volets, chacun se focalisant sur un aspect spécifique de l'utilisation de la négation. D'abord, nous procéderons à une étude morphologique en analysant les préfixes [*in*-] et [*anti*-] pour saisir leurs nuances et implications dans la construction de la négation dans notre corpus. Ensuite, nous explorerons deux des paires lexicales antonymiques présentes dans les écrits de Cioran : « Vie/Mort » et « Conscience/Inconscience ». L'objectif est de déterminer si ces paires sont véritablement antonymiques ou si elles incarnent un antagonisme subtil et nuancé, fidèle à la pensée complexe de Cioran. Nous examinerons particulièrement l'usage que fait Cioran des antonymes dans des textes marqués par le scepticisme et l'inconséquence.

La quatrième et dernière partie de cette thèse, intitulée « L'art de la négation : Pour une rhétorique du refus », constituera le point culminant de notre étude. Cette

section se concentrera sur la dimension stylistique et rhétorique de la négation dans le corpus. Nous nous pencherons d'abord sur l'écriture fragmentaire en tant que marque du refus du système, en explorant les raisons de cette forme éclatée. Dans cette sous-partie, nous analyserons l'effet de la fragmentation sur la négation, et le rôle de la concision et de la brièveté dans la mise en exergue des structures négatives et de la posture du refus, qui s'exprime autant par les mots que par les silences et les blancs. Une section substantielle de cette quatrième partie sera consacrée à l'humour et à l'ironie, et à leur rôle dans l'œuvre de Cioran. Enfin, compte tenu du lien intrinsèque entre ironie, humour et paradoxe, la dernière sous-partie de cette thèse s'intéressera aux oxymores et aux paradoxes, en revenant sur les incohérences linguistiques et sémantiques qu'engendre et/ou souligne le paradoxe.

PREMIÈRE PARTIE : CIORAN ET LA NÉGATION

Cioran ayant rejeté toute étiquette possible, on manque de repères. Refusant de se considérer comme poète ou philosophe, il se présente comme « penseur d'occasions[45] » à l'esprit vagabond ; il se veut celui qui n'appartient à aucune école, faisant de son écriture la traduction d'une subjectivité consciente, qui s'exprime au rythme des tempéraments et qui refuse de succomber au charme du verbe et des illusions. Est-il un nihiliste, un sceptique ? Est-il un athée, un pessimiste ? Est-il à la fois tout cela et tout son contraire ? Vouloir cerner la nature de son être et essayer de classer sa pensée dans un courant, mouvement ou tendance serait à la fois impossible et vain. Et comment d'ailleurs y aspirer tout en étant conscient de toutes les contradictions qu'il assume et qu'il revendique ?

> À tel point je suis contaminé par la contradiction, que tous mes mouvements se neutralisent les uns les autres. Dans l'instant même où je prends une résolution, elle est abolie par une résolution contraire. Parfois, heureusement, un emportement subit vient trancher mes débats, et m'oblige à l'acte. Sans cette irruption imprévue, je serais à jamais condamné à l'immobilité[46].

Bien qu'il soit souvent rapproché des nihilistes, c'est comme « négateur[47] » plutôt sceptique qu'il choisit souvent de se présenter. C'est d'ailleurs ce qui nous a le plus encouragée à creuser ce point de la négation, qui est une composante à la fois philosophique et linguistique explicitement assumée. Mais, notons le bien, il ne s'agit pas d'un négateur absolu. La posture de Cioran est celle d'un penseur qui nie, mais qui finit par douter même de ces négations qui, finalement, se retournent contre elles-mêmes. Scepticisme et négation vont de pair et restent donc inextricablement liés au mouvement de démolition qu'il entreprend. Et c'est comme cela qu'il explique son intérêt pour le scepticisme : « Je sais pourquoi je m'intéresse tant au scepticisme : c'est-à-dire à cause de la négation qu'il suppose, et aussi de la cruauté — une cruauté si habilement dissimulée. Je doute, donc je détruis[48] ».

---

[45] Emil Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit*., p.139.

[46] Emil Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.70.

[47] *Ibid*., p.836.

[48] *Ibid*., p.876.

La négation est donc un cheminement non pas forcément vers une position forte, sûre d'elle-même, mais plutôt vers un doute ressassé. Et c'est ce qui explique, en partie, les contradictions cioraniennes. Une vision négative du monde et de soi, une hyper-conscience du non-sens qui enveloppe l'existence et une tentation négative de tout détruire n'empêchent pas Cioran d'avoir en lui un élan vitaliste qui ne cesse de s'affirmer et qui tire paradoxalement son essence et sa vigueur du mal.

Dans le but de bien ancrer notre étude dans son contexte et pour expliciter, par souci de cohérence et de clarté, les assises biographiques et théoriques qui ont été, entre autres, au fondement de ce travail, nous avons choisi de consacrer cette première partie aux présentations des éléments centraux de notre problématique, que nous exposerons par la suite. Nous tenons à dire que ces présentations ne sont pas exhaustives et que nous avons choisi d'aborder les éléments qui nous ont semblé les plus pertinents dans le cadre d'une étude de la négation chez Cioran.

Dans ce premier temps, nous allons donc nous intéresser à Cioran. Il s'agit d'abord de retracer, dans une sorte de biographie sélective, l'itinéraire d'une vie malmenée par la perte, l'impuissance et la maladie qui vont toutes l'initier au développement d'une conception négative de l'être. Les éléments étudiés nous aideront à mieux contextualiser l'objet de cette étude en essayant de l'ancrer dans le cadre qui a favorisé son développement. Nul besoin de revenir sur tous les détails de sa vie, l'essentiel de ce travail étant, avant tout, d'essayer de dessiner les traits d'un personnage assez complexe et de tisser des liens, chemin faisant, entre son vécu, la négativité de sa vision du monde et la négation qui en découle.

Cette sous-partie s'articulera autour de quatre expériences cruciales qui ont façonné son univers mental. Tout d'abord, nous plongerons dans son rapport intime avec son propre corps, marqué par la maladie, la vulnérabilité et surtout, par l'insomnie. Cette insomnie, bien plus qu'un simple trouble du sommeil, s'est avérée être un tourment constant, agissant à la fois comme une torture implacable et comme un chemin vers la lucidité la plus profonde. Dans ces nuits sans fin, Cioran a découvert un territoire où la pensée se déploie sans entraves, où les frontières entre rêve et réalité s'estompent. Cette expérience physique, mais aussi mentale, d'une importance cruciale, devient la toile de fond sur laquelle se dessine le portrait de

l'homme qui, épuisé par les nuits blanches, trouve refuge dans la démolition du monde.

Ensuite, nous allons nous pencher sur l'épisode de la séparation de Cioran d'avec sa terre natale, Răşinari. Ce lieu, pour lui, représente le seul lieu d'appartenance possible, un havre d'innocence et de pureté perdu à jamais. L'évocation de son éloignement de cet endroit idéalisé révèle un drame intérieur profondément marquant. L'image de Răşinari devient une métaphore puissante, une représentation de l'Éden perdu, un symbole du sentiment de déracinement qui hante Cioran. À travers ses écrits, on peut sentir le poids de cette séparation, cet arrachement qui a été déterminant dans l'amplification du sentiment d'exil existentiel. Cet exil de l'âme trouve ainsi son écho dans son œuvre, se transformant en une quête inassouvie de l'innocence et de la simplicité perdues, un thème récurrent qui éclaire son exploration du monde.

Cela nous amène ensuite à interroger le lien de Cioran à sa patrie, la Roumanie. Cette relation tumultueuse oscille entre l'amour et la haine, le regret et la colère. L'analyse de cette dualité offre un éclairage profond sur son identité. Cioran, en tant qu'écrivain et penseur, a continué de se confronter à cette dualité, explorant sans relâche les fils invisibles qui le relient à son pays d'origine.

Ce chapitre nous guide directement vers la question de son engagement politique éphémère dans la Garde de Fer, ainsi qu'à la question de sa fascination controversée pour des figures telles qu'Hitler. Ces éléments complexes, révèlent une autre facette de l'homme derrière les mots, soulignant la tension entre la pensée individuelle et l'engagement social.

À la suite de cette première sous-partie dédiée à la biographie de Cioran, il s'agira de présenter la négation en commençant par un retour sur l'étymologie et l'évolution du concept, puis sur les différentes définitions dont elle a fait l'objet. Cela nous permettra également de nous attarder sur les notions qui lui sont connexes et qui nous aideront à mieux instaurer le cadre théorique de notre recherche.

Nous débouchons ainsi sur la toute dernière section de cette première partie introductive. Il s'agira d'exposer notre problématique et le contexte général de notre étude. Nous présenterons les éléments qui nous ont motivée à choisir Cioran dans le cadre d'une étude stylistique et linguistique qui prend la négation pour objet. Nous

répondrons aux questions suivantes : pourquoi Cioran ? Pourquoi le corpus qu'on a choisi parmi toutes ses productions littéraires ? Et nous tâcherons d'expliciter, chemin faisant, ce que nous estimons apporter à l'étude de l'œuvre cioranienne à travers ce travail. Nous reviendrons donc assez brièvement sur l'exégèse de ses textes avant de présenter notre plan.

CHAPITRE I : CIORAN

I. Une vie

> *Deux types de philosophes : ceux qui réfléchissent sur des idées, et ceux qui réfléchissent sur eux-mêmes. La différence du syllogisme au malheur… Pour le philosophe objectif, seules les idées ont une biographie ; pour le philosophe subjectif, seule l'autobiographie a des idées ; l'on est prédestiné à vivre auprès des catégories, ou de soi. En dernière instance, la philosophie est la méditation poétique du malheur*[49].

Cioran est ce poète du malheur, celui qui réfléchit et qui parle de soi pour se purger de la douleur d'être né. Les écrits de ce « privat denker[50] » se démarquent par leur focalisation sur les tumultes de l'âme et nous dévoilent, à travers les parcelles de textes éparpillés, les prémisses qui ont fait de cet homme le penseur que nous croyons connaître aujourd'hui. Ses écrits constituent ce que Rodrigo Inácio Ribeiro Sá Menezes a appelé dans l'un de ses articles « l'autobiographie spirituelle d'un gnostique sans credo[51] ». Dans cette écriture de soi, se dessinent les traits d'une pensée réfractaire et antisystématique qui s'érige comme un contre-poison providentiel face à l'illusion du sens et face à ladite cohérence de l'existence. Et cette pensée reste marquée par l'histoire, sa propre histoire, à travers laquelle ont

[49] Emil Cioran, *Le crépuscule des pensées,* in *Œuvres*, *op.cit*., p. 374-5.

[50] Penseur privé. Pour une étude approfondie de la figure du penseur privé et ses différentes facettes, lire la thèse de Lauralié Chatelet *Cioran, un penseur privé en mal d'écriture*, disponible en ligne : https://scd-resnum.univ-lyon3.fr/out/theses/2020_out_chatelet_l.pdf

[51] Rodrigo Inácio Ribeiro Sá Menezes, « Les révélations de l'insomnie : écriture et autobiographie chez Cioran », in *Anale.Seria Drept,* Vol. XXVII, édition Mirton Timisoara, (ISSN 1582-9359), 2018, p. 80.

commencé à se définir le portrait d'un être dérangé par son propre moi et par sa présence dans le monde.

Avançant à travers les ruines, tâtonnant, nous partons dans ce premier chapitre à la recherche d'un éventuel début au drame existentiel de Cioran, et donc, à la recherche de ce qui a déclenché la rupture avec soi et avec le monde. Nous tenterons de lier, ainsi faisant, la pensée négative de cet écrivain à un vécu qui a été d'autant plus insupportable que la naissance même est devenue l'incarnation de l'erreur.

De l'inconvénient d'être né, ce titre en raconte long sur le mal ontologique de cet homme qui a fait de sa vie et de son œuvre une négation permanente de toute norme, à commencer par celle de la sacralité de la vie, et donc de la naissance.

Les éléments sur lesquels nous comptons nous focaliser dans cette partie du travail sont ceux que nous avons jugés en intime relation avec la pensée négative de Cioran en ce qu'elle est alimentée par un mouvement de refus et de remise en question de tout système. Il ne s'agit donc pas de faire une biographie exhaustive du vécu cioranien, mais plutôt de se pencher sur les éléments biographiques qui pourraient être à la source de la négation et de la négativité de sa pensée essayant de la sorte de comprendre ce qui a fait de cet homme le penseur pessimiste que nous lisons. Tout au long de ce chapitre, nous tenterons d'analyser en parallèle des passages que nous avons jugés capables d'élucider sa vision de l'être, de l'existence et de soi-même.

1. La maladie : entre conscience du corps et insomnie

> *C'est pour cela que je considère que les nuits blanches sont la plus grande expérience que l'on puisse faire dans la vie, elles vous marquent pour le reste de votre existence. […] Ce phénomène m'a ouvert les yeux pour toujours, pour ainsi dire. Ma vision des choses est le résultat de ces veilles, j'ose dire les "veilles de l'esprit", c'est prétentieux, mais enfin c'est un peu ça*[52].

Toute la production littéraire de Cioran est le fruit de ses sensations et d'un travail d'écriture qui essaie d'en rendre compte. Ce n'est pas le produit d'un

[52]Cioran, *Le crépuscule des pensées*, in *Œuvres*, *op.cit*., p. 374-5.

cheminement logique ni d'une recherche à construire un sens qui viendrait conférer à l'être et au monde une consistance quelconque. Elle est faite de bribes et de fragments de sensations :

> Tout ce que j'ai abordé, tout ce dont j'ai discouru ma vie durant, est indissociable de ce que j'ai vécu. Je n'ai rien inventé, j'ai été seulement le secrétaire de mes sensations[53].

Nous reviendrons plus tard à cette citation au cours de notre analyse, mais essayons d'abord de nous attarder sur l'idée des sensations. Qu'est-ce que c'est qu'une « sensation » ?

Les définitions des dictionnaires présentent la sensation comme un « phénomène par lequel une stimulation physiologique (externe ou interne) provoque, chez un être vivant et conscient, une réaction spécifique produisant une perception ; état provoqué par ce phénomène[54] » ou « impression perçue directement par les organes des sens[55] ». Elle est ce phénomène « qui traduit, de façon interne chez un individu, une stimulation d'un de ses organes récepteurs[56] ». Une expérience consciente ou un ressenti émerge donc à travers les sens corporels, souvent déclenchés par des stimuli internes ou externes, impliquant la perception et l'interprétation d'informations provenant du monde extérieur ou intérieur. Ces sensations, variables en intensité, qualité et durée, jouent un rôle essentiel dans notre compréhension du monde, comme le souligne Cioran lorsqu'il affirme que « toute expérience profonde se formule en termes de physiologie[57]. ». Le corps, en tant que siège, mais aussi piège, de la vie et de la mort, de la souffrance et de l'extase, occupe une place centrale dans la pensée de Cioran, témoignant du caractère réel et intense des expériences auxquelles il confronte l'être, ainsi que de la lucidité que ces confrontations offrent. En examinant les thématiques récurrentes dans ses textes, on remarque des liens plus ou moins explicites avec la corporéité et les organes. Ainsi,

[53] Cioran, *Écartèlement*, in *Œuvres, op.cit*., p.1486.

[54] Définition donnée par le *TLFi*.

[55] Définition fournie par *Le Robert* informatisé.

[56] Définition fournie par *Larousse* informatisé.

[57] Cioran, S*yllogismes de l'amertume*, *op.cit*., p.30.

face à la question de l'être et du non-être, le corps se présente-t-il comme la frontière séparatrice, seuil dont la présence matérielle dans le monde engage l'individu à exister aux dépens de sa volonté. L'idée de la mort, par exemple, renvoie aux traces de la dégénérescence continue et ininterrompue du corps, traces que Cioran, marqué par la maladie dès son jeune âge, n'a jamais pu éviter. La souffrance exprimée dans ses écrits est principalement physique, entrave suprême aux possibilités de la paix de l'esprit.

> J'aurai passé mes jours dans la douleur et ses sous-produits. Dans ces derniers surtout. J'ai du mérite d'avoir « poussé » jusqu'à la cinquantaine. J'étais fait pour jouir de tout, j'avais un fonds de gaieté que le mauvais état de ma santé a détruit ; de la contradiction entre mes inclinations primitives et mes humeurs acquises, est né ce malaise perpétuel où je ne cesse de m'aigrir[58].

Cette obsession du corps nous amène à considérer la relation complexe entre le penseur et sa présence matérielle au monde, ainsi que le rôle de cette relation dans la définition de sa pensée et de son écriture.

> Il est incroyable à quel point tout, mais absolument tout, et d'abord les idées, émane chez moi de ma physiologie. Mon corps est ma présence, ou plutôt ma présence est mon corps[59].

L'utilisation de l'hyperbole, caractérisée par le pronom indéfini « tout », qui se trouve d'ailleurs repris dans la formule d'insistance « mais absolument tout », accentue de manière significative l'expression de l'importance capitale accordée à la physiologie dans ce processus intellectuel. À travers une épanorthose, figure « par laquelle on feint de rétracter ce qu'on vient de dire pour exprimer quelque chose de plus fort [60] », il amplifie l'étendue du domaine du corps pour qu'il soit la représentation unique de sa présence au monde.

Il est important de souligner que, dans le cas de Cioran, il ne s'agit pas d'un corps sain et robuste. Au contraire, il est question d'un corps tourmenté par la

[58] Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p.201.

[59] *Ibid*., p.30.

[60] Jean Dubois et *al*., *Dictionnaire de linguistique,* Larousse, 1973, p.184.

maladie dès l'enfance. Dans ses *Entretiens* et *Cahiers*, il a constamment affirmé avoir enduré des souffrances liées à la maladie tout au long de sa vie.

> Seconde grippe en trois mois ! Épuisement complet, oppression, impossibilité quasi totale de respirer. Suis-je déjà passé de l'autre côté ? Depuis tant d'années que mon corps m'est à charge ! Si jamais j'ai compris quelque chose dans ma vie, je le dois à mes maux. J'ai toujours été un demi-malade, même au temps de ma santé[61].

Ce fragment des *Cahiers* nous révèle l'impact profond de la maladie, non seulement sur le corps, mais aussi sur l'esprit, entraînant un épuisement total, à la fois physique et mental. Le passage est essentiellement marqué par l'hyperbole, comme en témoignent les adjectifs « complet » et « quasi-totale » ainsi que les adverbes « tant » et « toujours ». Le choix du vocabulaire dévoile une souffrance qui transforme le corps en un « fardeau » regretté, mais qui façonne la vision « pessimiste » du penseur. Ainsi, ce mal revêt paradoxalement une valeur positive. En effet, face à la maladie, Cioran exprime toujours une double perception, la voyant à la fois comme une malédiction et une source de désillusion.

Dans son travail intitulé *Les maladies des philosophes*, Marta Petreu, dans une longue énumération, évoque les maux du corps et de l'esprit dont souffrait le penseur roumain.

> […] fièvre, fièvre continuelle, faiblesse extrême, fourmillement dans les nerfs, fourmillement dans les pieds, douleurs de tête, douleurs de gorge, des oreilles, des oreilles bouchées, du nez bouché, sensation d'idiotie, météo-dépendance, brouillard du cerveau, inattention, fatigue appuyant sur le cerveau, éclipse de mémoire, prostration, nervosité, douleurs partout, perte de poids, intolérance au froid, rhumatisme, névrite, froid, grippe, sinusite, rhinite, rhinite chronique, guttural, amygdalite, trachéite, dépression, neurasthénie, angoisse, nervosité, émotivité, insomnie, gastrite, hypertension artérielle, de l'acide urique dans le sang, myopie[62][…]

À cette énumération, il conviendrait d'ajouter l'insomnie et l'épilepsie. Le mal chez Cioran est profondément ressenti, concret, intense et omniprésent. Il affecte à la fois

---

[61] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.31.

[62] Petreu, Marta*, Bolile filosofilor. Cioran*, Ediţia a II-a, revăzută, Cluj-Napoca, Biblioteca Apostrof, 2010, p.7-8,in Emanuela Ilie, « Le jeune Cioran et la maladie comme révélateur identitaire », version numérique : https://www.proquest.com/openview/f45cd074e2a46196618e474c95be2aea/1.pdf?pq-origsite=gscholar&cbl=4433884 (consulté le 29/04/2022)

l'esprit et le corps, exacerbant la fragilité de la condition humaine. Pour Cioran, la première prise de conscience de l'absurdité de l'existence trouve son origine dans les organes corporels. Sa perception négative de l'être et du monde se traduit par une lutte perpétuelle contre les limitations imposées par le corps et le malaise existentiel qui en découle. Parmi ces afflictions, l'insomnie est particulièrement perturbante et persistante. Dans ses nombreux écrits, Cioran la décrit comme le « désastre par excellence[63] », mettant en lumière l'intensité de la souffrance qu'elle engendre et son importance centrale dans sa méditation sur l'existence.

Mais le lien qui se tissera avec la maladie s'avère être des plus féconds chez lui. Il participe à l'élaboration d'une pensée unique qui verra surtout en l'insomnie, cet état permanent et involontaire de conscience maladive, une source de lucidité face à la réalité de la condition humaine dans ses détails les plus intimes. « Pour que la conscience atteigne à une certaine intensité, il faut que l'organisme pâtisse et même qu'il se désagrège : la conscience, à ses débuts, est conscience des organes.[64] ». La maladie est souffrance, mais elle est aussi élucidation. Elle crée chez Cioran une hyper-conscience de la dégénérescence du corps, de l'impossibilité de la correspondance entre son être et le monde tel qu'il est, mais surtout, de ce rapport tendu entre lui et le temps. En effet, outre les douleurs d'un corps tourmenté par ses propres limites qui rappellent à chaque instant la réalité de sa vulnérabilité et, par conséquent, celle de son caractère éphémère, il existe le dérangement d'un esprit qui relève de la maladie psychique et qui, dans le cas de Cioran, pèse et accentue cette conscience de la non-maitrise de son être. Mais cette maladie qu'est l'insomnie est également la voie vers le développement d'un esprit lucide qui évolue à la marge de la norme et qui donne naissance à une vision singulière de l'être et du monde. Elle se présente dans la biographie de Cioran comme étant source de révélations.

La première expérience que nous pouvons considérer comme fondatrice de la pensée cioranienne est celle de l'insomnie, ces « veilles de l'esprit » qui ont marqué pour longtemps ses nuits. C'est à l'âge de vingt ans qu'Emil Cioran vit ce qu'il va

[63] Préface de *Sur les cimes du désespoir*.

[64] Emil Cioran, *La chute dans le temps,* in *Œuvres, op.cit.*, p.1125.

désormais appeler « le plus grand drame de [sa] vie ». Il est au lycée, à Sibiu, et il trouve dans ces nuits blanches les prémisses d'une pensée qui se fera un exercice contre l'illusion, contre soi-même et contre l'existence entière.

> Sibiu est une ville importante parce que c'est là que j'ai subi le plus grand drame de ma vie. Toutes mes divagations et tout ce que j'ai imaginé trouvent son origine dans ce drame. À peu près à l'âge de vingt ans, j'ai perdu le sommeil […] Pour moi, les nuits de Sibiu sont les moments les plus extraordinaires de ma vie. Je sortais vers minuit, vers une heure, et je me promenais dans les rues. Il n'y avait que quelques putains et moi, dans cette ville : le silence total, la province…Pendant des heures, je me promenais dans les rues. Comme une sorte de fantôme. Tout ce que j'ai pensé, tout ce qui a été élaboré [l'a été] pendant ces nuits[65].

« Les moments les plus extraordinaires de ma vie », c'est ainsi qu'il présente ses nuits de veille, usant du superlatif et de l'hyperbole pour mettre en lumière l'impact qu'elles ont eu sur lui. Il affirme avoir élaboré sa pensée entière durant ces nuits pour que son œuvre soit, par la suite, un prolongement de ce début. L'insomnie se transforme en une faille dans l'être qui permet à l'insomniaque de quitter le monde concret du quotidien et d'accéder à un degré d'abstraction qu'offre la vacuité des nuits de veille interminables qui se peuplent de pensées existentielles sur le fait d'être. Cioran accède à une dimension autre d'une (anti-)vie désormais invivable, mais bien plus valorisable pour l'être lucide.

Les thématiques qu'a permises la lucidité vécue durant cette période vont désormais hanter son esprit pour toujours : la prise de conscience de l'absurdité de la vie, de la dégénérescence inéluctable du corps, de la portée dramatique de la naissance, de l'aspect tragique du temps et de la vulnérabilité de l'homme face à ces réalités. En effet, ce que l'impossibilité du sommeil engendre est une conscience permanente et ininterrompue de l'essence négative de l'existence, ce que Cioran a appelé « le caractère démoniaque de la vie[66] ».

> Le sommeil fait oublier le drame de la vie, ses complications, ses obsessions ; chaque éveil est un recommencement et un nouvel espoir. La vie conserve ainsi une agréable discontinuité, qui donne l'impression d'une régénération permanente. Les insomnies engendrent, au contraire, le

[65]Cioran Emil, Bondy François (et *al*.), *Entretiens*, Gallimard-Arcades, 1995.
[66] Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, in *Œuvres*, *op. cit*., p. 32.

> sentiment de l'agonie, une tristesse incurable, le désespoir. Pour l'homme en pleine santé — à savoir l'animal — il est futile de s'interroger sur l'insomnie : il ignore l'existence d'individus qui donneraient tout pour un assoupissement, des hantés du lit qui sacrifieraient un royaume pour retrouver l'inconscience que la terrifiante lucidité des veilles leur a brutalement ravie[67].

Cette impossibilité neutralise l'illusion du recommencement que suscite chez l'homme un sommeil salvateur et procède, de la sorte, à une transfiguration de la vision qu'il a de sa propre vie. L'oubli, le réconfort trouvé dans ces moments d'inconscience que permet le sommeil ne représentent plus une échappatoire. Cioran se trouve confronté à son propre être et l'insomnie vient ébranler en lui la tranquillité de l'esprit.

Dans « Invocation à l'insomnie », il s'adresse à cette impossibilité de repos dans une langue poétique qui laisse transparaitre un respect à ce que l'insomnie a pu agiter en lui :

> …Lorsque tu vins, Insomnie, secouer ma chair et mon orgueil, toi qui changes la brute en juvénile, en nuances les instincts, en attises les rêves, toi qui, en une seule nuit, dispenses plus de savoir que les jours conclus dans le repos, et, à des paupières endolories, te découvres évènement plus important que les maladies ou les désastres du temps ! Tu me fis entendre le ronflement de la santé, les humains plongés dans l'oubli sonore, tandis que ma solitude englobait le noir d'alentour et devenait plus vaste que lui[68].

À travers la personnification, Cioran glorifie l'insomnie comme source de transfiguration. Elle est éveil de l'esprit, elle l'initie à l'exercice de la lucidité pour ainsi accéder à un savoir subjectif qui passe par l'introspection. Le penseur se présente ainsi dans cet extrait comme l'objet d'une manipulation fascinante exercée par les nuits blanches sur un esprit qu'elles cherchent à déranger dans le but d'en soustraire toute croyance et tout repère. Il « [fit] appel à la philosophie ; mais point d'idée qui console dans le noir, point de système qui résiste aux veilles. Les analyses de l'insomnie défont les certitudes[69]. » Et c'est peut-être elle qui a changé tout son rapport à la philosophie qui, désormais, ne l'aidait pas à trouver un apaisement aux tourments d'une âme torturée par une conscience en abattements permanents, parce que la douleur et la souffrance sont bel et bien présentes tout au long de l'expérience

[67] *Ibidem*.
[68] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit.*, p. 236.
[69] *Ibid.*, p.237.

du sommeil impossible. La réflexion « sera une irruption, une lave de concepts, sans consistance et sans suite, des concepts vomis, agressifs, partis des entrailles, châtiments que la chair s'inflige à elle-même, l'esprit étant victime des humeurs et hors de cause…[70] ». L'insomniaque souffre de tout parce qu'exaspéré par la fatigue d'un corps qui atteint le seuil sans pouvoir le franchir, et même s'il le franchissait, même s'il retrouvait le sommeil et que les veilles cessaient, leur impact altérerait pour toujours sa pensée. « C'est que les veilles peuvent cesser ; mais leur lumière survit en vous […] ; il y a des yeux qui ne pourront plus rien apprendre du soleil, et des âmes malades de nuits dont elles ne guériront jamais[71]… ». Ces âmes malades de veilles continues voient le monde autrement et se trouvent parfois coincées dans une intériorité dont elles scrutent les zones sombres. Et c'est alors que commence à se former une lucidité propre à celui qui se fait de ses tempéraments, de ses agitations profondes un sujet de réflexion. Vivre pleinement et simplement n'est plus alors possible. Lucide et détrompé, ayant banni du domaine de la réflexion l'illusion du sens après avoir pris conscience, grâce au pouvoir démystificateur de l'insomnie, de l'inanité de tout, Cioran se rend compte qu' « on ne vit que par défaut de savoir. Dès qu'on sait, on ne s'assortit plus à rien[72]. » Et c'est pour cette raison que nous avons choisi d'aborder l'expérience de l'insomnie chez lui. Elle est au fondement d'une vision négative de l'existence humaine et d'un refus de la compatibilité entre l'être et le monde. Pour lui, « être » est une réalité qui n'aurait jamais dû se produire et le développement de cet amour pour le « non-être » a eu pour l'une des sources l'expérience du vide vécu durant les nuits de veilles. « La lucidité est le « paroxysme » de l'intériorité, l'état limite de l'esprit où celui-ci se trouve dans une tension extrême aussi bien à l'égard de lui-même qu'à l'égard du monde extérieur[73] ». C'est alors que Cioran commence à réfléchir d'une façon plus clairvoyante et plus subtile aux questionnements qui touchent à l'être, au sens, à la mort, à l'existence.

[70] *Ibidem*.
[71] *Ibidem*.
[72] Cioran, *La chute dans le temps*, in *Œuvres*, *op.cit*., p.1141.
[73] Rodrigo Inacio Ribeiro Sa Menezes, « Cioran et l'insomnie comme trans/défiguration du moi », in *Cioran, archives paradoxales – Nouvelles approches critiques*, sous la direction d'Aurélien Demars, Nicolas Cavaillès, Caroline Laurent et Mihaela-Genţiana Stănişor, Paris, Classiques Garnier, 2015, p.58.

L'ennui engendré par cette temporalité négative et vidée de sens avec laquelle ce « privat denker » entre en contact grâce à cette impossibilité de sommeil, le pousse à se pencher sur soi et sur sa relation à l'existence pour ainsi toucher aux limites, aux défaillances et à la faiblesse de l'homme dans un monde de non-sens. Mais cet ennui participe également à la détermination d'un rapport négatif au temps. En effet, pour Cioran, il s'agit d'un temps négatif, ennuyeux, monotone, figé et stérile. Contrairement à tous ceux qui dorment, le temps, chez les insomniaques comme Cioran, n'a pas les mêmes dimensions. Pour celui qui parle de « la chute dans le temps », la temporalité est d'essence négative ; elle se lie à l'ennui, au désespoir, à l'obligation d'être quand tout en lui aspire à un non-être. Le temps est synonyme de vide et l'expérience d'un vécu « dans le temps » est une expérience de la nullité. « Les instants se suivent les uns les autres : rien ne leur prête l'illusion d'un contenu ou l'apparence d'une signification[74]. » Le caractère évolutif du temps est désormais neutralisé chez l'insomniaque qu'est Cioran. Il ne s'agit plus d'une temporalité dynamique qui transforme et offre une infinité de possibilité, mais d'un état de stagnation, de lassitude, de vide éternel. La chute dans le temps se métamorphose alors en une chute « du temps[75] » pour que l'homme ne parvienne plus à s'identifier dans cette temporalité. Il est en état permanent de dépaysement temporel, il se trouve mis à la marge du temps, à la marge de la vie.

> J'ai beau m'agripper aux instants, les instants se dérobent : il n'en est aucun qui ne me soit hostile, qui ne me récuse, et ne me signifie son refus de se commettre avec moi. Tous, inabordables, ils proclament l'un après l'autre mon isolement et ma défaite[76].

Exilé dans une existence temporelle dont les accès lui sont refusés, dans un temps « clos », « hors d'atteinte[77] », Cioran développe cette image négative du temps, un temps où l'on est sans pour autant y être. La conscience de cette condition, à laquelle se rallie une conscience de l'absurdité de l'existence, se trouve donc à l'origine de la vision qu'il se fait de son être et du monde. C'est par l'expérience de l'insomnie

[74] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit.,* p.24.
[75] Cioran*, La chute dans le temps*, in *Œuvres, op.cit.*, p. 1152.
[76] *Ibidem*.
[77] *Ibidem*.

qu'il parvient à cerner « le côté négatif de la vie, que tout est vide[78] » ; et c'est à partir de cette prise de conscience qu'il renonce à la vie en ce qu'elle est activité, dynamisme et productivité. Cioran vivra désormais l'apathie et se refusera, contre soi, et contre le monde, toute action réelle autre que l'écriture destructrice de l'illusion du sens.

Être, c'est être exilé. L'existence est un espace-temps qui refuse à Cioran le sentiment de l'appartenance. L'insomnie est un facteur révélateur de l'inadéquation entre lui et le monde, ce lieu où il expérimente l'impossibilité d'une intégration qu'il a pourtant ressentie au tout début entre les bras de Răşinari, son village natal.

2. Răşinari ou le paradis perdu

Des quatre-vingt-quatre années vécues par Cioran, seules sont présentées comme heureuses les premières, celles d'une enfance passée au sein de la nature d'un village natal. N'est-ce pas d'ailleurs pour cette raison que Răşinari s'érige dans sa mémoire comme le paradis perdu, cette terre dont il a été éjecté, arraché ? Entre œuvres, cahiers intimes et interviews, l'épisode du départ de Răşinari vers Sibiu, à l'âge de dix ans, ne cesse de réapparaître comme évènement traumatisant, douloureux, presque tragique. Dans l'un de ses entretiens, Cioran présente ce départ comme sa « catastrophe » dans une tentative de mettre en exergue l'impact psychologique, mais également philosophique, qu'il a eu dans sa vie. Dans *Histoire et Utopie*, on peut le lire affirmer : « Je donnerais tous les paysages du monde pour celui de mon enfance.[79] » Nous pouvons voir comment Răşinari se présente comme un espace-temps figé dans sa mémoire. Elle dépasse ainsi son essence géographique objective pour se métamorphoser en un univers subjectif idéalisé au point de devenir l'Eden pour Cioran, un éden dont il a été chassé et qui fera de tout autre espace un lieu toujours imparfait.

> Je suis né dans les Carpates, dans un merveilleux village que j'aimais énormément et où j'ai passé toute ma première jeunesse. Il y avait des côtes,

[78]Emil Cioran, *Entretiens*, *op.cit*. p. 32.
[79] Emil Cioran, *Histoire et Utopie*, in *Œuvres, op.cit*., p. 980.

> des contreforts sauvages qui montaient dans les Carpates, plus de la moitié de mon village est située comme cela. Quand mon père m'a dit, après l'école primaire, d'aller à Sibiu pour continuer mes études, j'étais désespéré de quitter mon village[80].

C'est ainsi qu'il décrit son village. Le vocabulaire utilisé dans ce passage est celui de l'affection. La connotation positive de l'adjectif « merveilleux » et du verbe « aimais » se rallie à l'hyperbole caractéristique du style cioranique pour ainsi présenter ce lieu comme étant un espace euphorique. Se laissent ainsi traduire l'amour et l'attachement que voue le jeune Emil à Răşinari, un attachement qui fait de son départ à Sibiu un évènement traumatisant. Cette séparation se vit par le jeune comme un arrachement à la terre natale. Décrivant l'effet de cette séparation, il recourt à l'adjectif « désespéré » qui revêt une valeur hyperbolique renvoyant à l'une des premières « tragédies » de son vécu.

> Un de mes souvenirs les plus précis et les plus déchirants de mon enfance. J'avais neuf ou dix ans. On m'emmena à Sibiu, dans une voiture-charrette. Je me trouvais derrière, sur la paille. J'aperçus la coupole d'une des églises de la ville. Mon cœur se serra. On m'arrachait au paradis de ce village natal que j'idolâtrais[81].

Une déchirure, c'est ainsi que ce départ se fixe dans sa mémoire. Le rythme saccadé des phrases ainsi que la première proposition nominale miment la fracture que cause cet évènement dans son esprit. D'ailleurs, nous pourrions souligner le recours à un lexique assez révélateur de tout le mal que lui a infligé ce départ. À ce souvenir s'associent douleur et privation. « Déchirant », « mon cœur se serra », « arrachait » : c'est avec ces expressions que l'écrivain choisit de décrire ce moment. À cet ensemble de sémèmes, deux sèmes sont inhérents : /douleur/ et /violence/. Tous deux peuvent d'ailleurs représenter des isotopies à part entière dans l'œuvre cioranienne.

Le départ vers Sibiu se place désormais sous le signe de l'exil. C'est à Răşinari qu'appartient le petit Cioran. Arraché à cet espace identitaire réconfortant, il est voué à l'errance qui fera plus tard de lui un éternel métèque. Se déplaçant d'un espace à l'autre, il ne parvient pas à retrouver la quiétude qu'il a connue au cœur des Carpates. C'est en elle qu'il s'est senti dans son élément. « Je voulais rester dans

[80] *Cioran, Œuvres, op.cit., p. 846.*
[81] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.924.

mon village pour n'y rien faire, pour traîner le long de la rivière ou escalader les montagnes alentour[82] », explique-t-il dans ses cahiers. Nous pourrions dégager de ce court passage quelques raisons pour lesquelles ce village se laisse considérer comme le paradis cioranien. Il offre à la fois liberté et apathie, toutes deux caractéristiques de sa pensée. Ce lieu l'a donc probablement initié au rejet de l'action, à la passivité et au refus de la doxa. Il lui a également fourni un espace où se laissent se former des rapports assez exceptionnels avec l'existence, la naissance et la mort.

Dans *Exercices d'admiration*, il nous dévoile son lien avec les cimetières et les morts. Il s'est noué d'amitié avec un fossoyeur. À son sujet, il dit ce qui suit :

> Il savait que mon plus grand plaisir était qu'il me donne des crânes. Quand il enterrait quelqu'un, j'allais tout de suite voir s'il pouvait m'en donner. J'avais un faible pour les crânes, avec lesquels j'aimais jouer au foot. Ce n'était pas de la morbidité, mais plutôt un genre de sport naïf. Je savais pourtant que c'était anormal.

Nous pouvons voir, en ce « sport naïf » qu'est le jeu aux crânes, les premières marques d'un rapport non conventionnel avec, d'une part, la mort et, d'autre part, l'existence entière. Une désinvolture et une frivolité qui frôlent les limites de l'absurde se laissent remarquer dès la première jeunesse de Cioran et Răşinari présente cet espace qui l'initie à la liberté requise pour le développement de la pensée réfractaire qu'est la sienne.

« Je l'aimais, disait-il, uniquement[83] ». L'adverbe restrictif « uniquement » nous renvoie à l'exclusivité de l'amour qu'il voue à cette terre. Tout ailleurs représente donc pour lui un lieu d'exil. Le thème de l'exil n'est-il pas d'ailleurs un thème majeur dans la pensée et dans l'œuvre de Cioran ? Cet épisode de l'éloignement de Răşinari cache en lui les premières germes du sentiment d' « inappartenance » qui hantera le penseur. L'expérience de l'éloignement de la terre natale se vit comme celle d'un exil, un premier exil spatial qui va donner naissance à un sentiment plus général d'exil existentiel, exil dans un monde dont les parcelles

[82] *Ibid., p. 681.*
[83] Emil Cioran*, Cahiers, op.cit.,* p. 672.

sont indifféremment perçues comme étrangères à l'être. Il s'agit donc d'une existence hétérotopique où l'on ne parvient jamais à se sentir appartenir.

> Ce que nous perdons dans l'exil, c'est le sens de cette rencontre inédite entre un individu et la vie : l'exilé n'a plus devant ses yeux la raison totale de son existence, il n'en a que des bribes, des séquences, des souvenirs… L'exilé est un homme déraciné qui vit son exil comme s'il goûtait la mort. L'exil, en effet, dépasse et de loin, la modique question de l'appartenance. L'exilé ne pleure pas une parcelle de terre qui, de fait, ne lui appartient plus, mais il pleure ce rapport à l'être qu'il a perdu et qui le définissait[84].

C'est ainsi que O. Bianchi décrit l'expérience de l'exil : perte du rapport au monde et des repères de l'existence. Le départ de Răşinari ne porte-il pas en lui les prémisses du malaise existentiel qui accompagnera Cioran le long de sa vie ? Pour lui, être, c'est être exilé, l'existence étant une dimension qui ne devrait pas avoir lieu d'être.

> Se reporter sans cesse à un monde où rien encore ne s'abaissait à rougir, où l'on pressentait la conscience sans la désirer, où, vautré dans le virtuel, on jouissait de la plénitude nulle d'un moi antérieur au moi... N'être pas né, rien que d'y songer, quel bonheur, quelle liberté, quel espace[85] !

Pour celui qui croit en la vanité de tout, que signifierait la vie sinon ce cheminement inexplicable vers la fin de l'être, vers la mort ? La naissance se transforme alors en une contrainte, une aberration qui a fait ce qui, selon Cioran, n'est pas supposé être. L'exil permet au sujet d'avoir cette conscience aigüe de l'impossibilité d'une correspondance entre l'être et l'ici, et cette impossibilité peut être, comme elle l'est pour Cioran, salvatrice puisque libératrice.

> Sous quelque forme qu'il se présente, et quelle qu'en soit la cause, l'exil, à ses débuts, est une école du vertige. Et le vertige, à tous n'est pas donnée la chance d'y accéder. C'est une situation limite et comme l'extrémité de l'état poétique. N'est-ce point une faveur que d'y être transporté d'emblée, sans les détours d'une discipline, par la seule bienveillance de la fatalité ? […] Il n'est point aisé de n'être de nulle part, quand aucune condition extérieure ne vous y contraint. Le mystique lui-même n'atteint au dépouillement qu'au prix d'efforts monstrueux. S'arracher au monde, quel travail d'abolition !

[84] Olivia Bianchi, « Penser l'exil pour penser l'être », in *Le Portique* [En ligne], 1-2005 | Varia, mis en ligne le 12 mai 2005, consulté le 25 juin 2019. URL : http://journals.openedition.org/leportique/519

[85] Emil Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.,* p.12.

> L'apatride, lui, y parvient sans se mettre en frais, par le concours —par l'hostilité— de l'histoire. Point de tourments, de veilles, pour qu'il se dépouille de tout ; les évènements l'y obligent. En un certain sens, il ressemble au malade, lequel, comme lui, s'installe dans la métaphysique ou la poésie sans mérite personnel, par la force, de choses, par les bons offices de la maladie[86].

Paradoxalement, parce que le paradoxe lui est familier, Cioran développe dans cet extrait une vision « positivante » de l'expérience de l'exil. Bien que la séparation du village natal, seul espace identitaire connu, ce non-lieu figé dans le temps, inaltérable et isolé du reste de l'existence, soit vécue comme une brisure dans l'être, elle se laisse décrire comme expérience édifiante. L'exil, pour Cioran, est dépouillement. C'est un apprentissage involontaire du désistement, de la perte de ce sentiment d'appartenance au monde. Il est arrachement au monde. L'extrait est marqué par les structures figuratives d'analogie. Métaphore et comparaison toutes deux hyperboliques couvrent l'expérience de l'exil d'une connotation positive faisant d'elle une source d'apprentissage. Elle initie à la renonciation, à l'abdication et, pour finir, au désintéressement tous obligatoires pour celui qui se veut lucide face à l'absurde. Le monde n'est plus désormais un lieu d'appartenance, on y est tout en n'étant nulle part. L'existence même devient un espace « exilique ».

> Le même sentiment d'inappartenance, de jeu inutile, où que j'aille : je feins de m'intéresser à ce qui ne m'importe guère, je me trémousse par automatisme ou par charité, sans jamais être dans le coup, sans jamais être quelque part. Ce qui m'attire est ailleurs, et cet ailleurs je ne sais ce qu'il est[87].

Cet ailleurs ne serait-il pas un ailleurs temporel ? Un passé qui ne cesse de surgir à la surface de la mémoire portant en lui le souvenir de ce qu'était le sens de l'appartenance, de ce sentiment de faire partie d'un tout plus vaste offrant les conditions nécessaires à la correspondance entre la partie et le tout. Ce qui est frappant dans ce passage, comme dans la plupart des écrits de Cioran, est la prédominance de la négation. La description de cette impossibilité qu'il ressent de trouver un espace d'appartenance passe par la négation. Nous pouvons relever, sur

[86] Emil Cioran, *La tentation d'exister*, in *Œuvres*, *op.cit*., pp. 855- 856.
[87] Emil Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit*., p. 14.

un plan sémantique, la présence du préfixe « *in-* », dans « inappartenance » et « inutile », la locution « ne…guère », la particule « ne », la préposition « sans » et l'adverbe « jamais » sur un plan grammatical. La répétition de l'expression « sans jamais » liée, à deux reprises, à une référence spatiale, traduit l'inaptitude du « je » à se sentir lié à un espace quelconque. Cioran aspire à un non-lieu dont il ignore l'essence. L'existence même se métamorphose en un espace exilique où l'on est sans jamais réellement y être. Le sentiment négatif de la non-appartenance au monde, fruit de cette impossibilité de trouver un espace identitaire autre que la terre natale, ce petit village auquel il a été arraché, réapparait au fil des textes agissant comme un leitmotiv faisant développer l'image de l'éternel métèque. La seule patrie qu'il connaisse est Răşinari. Au-delà de cet espace restreint, il existera désormais toujours un problème identitaire, un problème qui hantera d'ailleurs Cioran en relation avec la Roumanie.

3. La Roumanie : « une haine amoureuse »

Refus des normes, des dogmes, des systèmes à cohérence, selon lui, illusoires, mais aussi refus de la réalité de ce qu'est la Roumanie et donc de la patrie.

Le jeune Cioran grandit donc dans une atmosphère d'hétérogénéité à commencer par un milieu familial assez hétéroclite et jusqu'à un milieu social marqué par les dissociations et les conflits. Le contexte socio-politique de la Transylvanie au début du XXème siècle, et notamment durant la Grande guerre, en fait un objet de tractations et de convoitises entre l'Autriche-Hongrie et le Royaume de Roumanie.

Roumains, Saxons, Hongrois cohabitent dans le cadre d'une perpétuelle tension. Les Roumains, bien que majoritaires, sont les plus opprimés et les plus méprisés, surtout par les Hongrois. Une haine insurmontable se développe envers ces derniers. Cioran ira même jusqu'à dire que « Haïr, c'est haïr [le Hongrois][88] » pour ainsi expliciter la profondeur du sentiment qui sépare les deux identités. Et pourtant,

[88] Emil Cioran, *Histoire et utopie*, in *Œuvres, op.cit*., p. 983.

cette cohabitation crée en lui une certaine fascination et l'entraîne, en quelque manière, aux contradictions. En effet, à plusieurs reprises, Cioran exprime son admiration envers la langue hongroise ; il succombe, dit-il, « à son charme et à son horreur, à tous ces mots de nectar et de cyanure, si adaptés aux exigences d'une agonie. » Une langue qui « pue la mort », mais qui sous-tend une intensité vive qui manque au Roumain. Pleines de contradictions sont toujours les relations qu'entretient Cioran avec les différentes composantes de son monde. L'une des contradictions les plus profondes n'est-elle pas cette « haine amoureuse et délirante [89] » qu'il éprouve envers la Roumanie, ce pays qui n'a pas pu satisfaire à ces exigences, un pays qui n'a pas pu s'élever au rang des « grandes nations » ?

> Mon pays ! Je voulais à tout prix m'y accrocher — et je n'avais pas à quoi. Je ne lui trouvais aucune réalité ni dans le présent, ni dans le passé. Par rage, je lui attribuais un avenir, je le forgeais de toute pièce, je l'embellissais, sans y croire. […] Ma haine amoureuse et délirante n'avait, pour ainsi dire, pas d'objet ; car mon pays s'effritait sous mes yeux. Je le voulais puissant démesuré et fou, comme une force méchante, une fatalité qui ferait trembler le monde, et il était petit, modeste, sans aucun des attributs qui constituent un destin[90].

Cet extrait résume la complexité du rapport qui lie Cioran à sa patrie. Il foisonne de contradictions renvoyant toutes une image assez sombre de la Roumanie aux yeux de ce Roumain. Le tiret, à la deuxième phrase de l'extrait, est assez révélateur. Il pourrait être lu comme étant la marque typographique d'un sentiment profond de rupture ou d'une impossibilité qui a fini par devenir un obstacle mental indépassable. « Le tiret, plus encore que la parenthèse, interrompt la continuité de la phrase[91] » et ira même, dans le cas de cette phrase, jusqu'à lui couper cours pour ainsi dire une impossibilité de réalisation. Aussi forts que soient les efforts qu'il a fournis, Cioran n'a pas pu se trouver, ni même se créer des raisons à son attachement à cette Roumanie tant aimée, tant haïe. La raison de cette impossibilité se laisse traduire par la négation « je n'avais pas à quoi ». Pour Cioran, ce pays est incapable de donner à ses citoyens les raisons suffisantes pour en faire un objet d'attachement. L'adjectif indéfini négatif dans « je ne lui trouvais aucune réalité » revêt une valeur

[89] Emil Cioran, « Mon pays », in *L'Herne, Cioran*, Les éditions de l'Herne, Paris, 2009, p.65.
[90] *Ibidem.*
[91] Jacques Drillon, *Traité de la ponctuation française*, Paris, Gallimard, 1991, p.329.

hyperbolique qui exclut de son domaine tout espoir de se donner les raisons de cet amour haineux ou de cette « haine amoureuse » qui le hante. Cet oxymore, d'ailleurs assez fréquemment utilisé par le penseur, condense d'une manière révélatrice le mal cioranien. Tiraillé entre ce désir d'attachement à la Roumanie et l'impossibilité de l'établissement de ce lien pour des raisons qui entrent dans la nature même de son pays, il s'exaspère en vain à essayer de faire correspondre le réel avec ses besoins. C'est alors qu'interviennent les concessions. « Par rage, [dit-il,] je lui attribuais un avenir, je le forgeais de toute pièce, je l'embellissais, sans y croire. ». La préposition négative « sans » dans « sans y croire » vient contrecarrer le contenu sémantique (prédicatif) des deux propositions précédentes faisant apparaître toute l'absurdité des efforts qu'il a fournis pour aimer la Roumanie comme on doit aimer sa patrie. Mais cette dernière n'avait pas de « réalité » dans l'histoire, elle manquait d'essence et de vie, corps agonisant d'une petite nation qui pue la faiblesse. Pour lui, elle « n'avait quelque réalité que pour [son] désespoir[92] ». La dernière partie de l'extrait est marquée par le recours à l'antithèse. Cioran y oppose les aspirations à la réalité et marque ainsi l'écart qui sépare le pays rêvé de la Roumanie telle qu'il la connaît. Ce qui lui manquait, c'étaient les attributs de la puissance ; ce qu'elle ne pouvait offrir, c'était la vivacité des excès. Quand le Roumain cherchait une force folle et débordante capable de changer le destin de ce pays, ce dernier n'était que pauvre et mesquin. Un désir de se venger de ce pays « traitre » se développe alors au fond de sa pensée, et ce désir se laisse dire à travers ses textes. Une critique acerbe et des mots poignants se laissent jaillir d'un arsenal d'amertume et de déceptions cherchant à revancher par « besoin ».

> Ayant pénétré, au cours des ans, assez avant dans deux ou trois religions, j'ai reculé chaque fois, au seuil de la « conversion «, par peur de me mentir à moi-même. Aucune d'elles n'était, à mes yeux, assez libre pour admettre que la vengeance est un besoin, le plus intense et le plus profond qui existe, et que chacun doit le satisfaire, ne fût-ce qu'en paroles. Si on l'étouffe, on s'expose à des troubles graves. Plus d'un déséquilibre — peut-être même tout déséquilibre — provient d'une vengeance qu'on a différée trop longtemps.

[92] Emil Cioran, « Mon pays », *op.cit.*, p. 65.

> Sachons exploser ! N'importe quel malaise est plus sain que celui que suscite une rage thésaurisée[93].

Incapable de l'aimer comme il l'avait rêvé, son désir d'attachement se métamorphose en discorde. Il fait de lui dès lors un objet de haine, une haine qui, très souvent, se confond avec « une passion désespérée, agressive, sans issue[94] » qui alimente davantage la « rage » qu'il ressent et qui fait de son rapport à la Roumanie une source de souffrance. D'ailleurs, le sentiment de déception qu'il développe envers son pays ne serait-il pas celui qui a alimenté l'admiration qu'il a développée envers l'Allemagne et la vague nazie à un certain moment de sa vie ?

Dans *La transfiguration de la Roumanie*, l'un des livres les plus violemment critiqué de Cioran, le problème de l'identité roumaine se pose d'une façon approfondie. Il y explicite sa vision du Roumain, sous-homme qui n'a pas pu se faire une patrie puissante et qui s'est contenté de suivre l'histoire. « Toute maxime, tout proverbe, toute réflexion populaire roumaine exprime la même timidité devant la vie, la même hésitation et la même résignation[95] », explique-t-il. Chez ses compatriotes, il méprise la soumission, il condamne le fatalisme et la culture adamique qui les a toujours contrôlés. Pour présenter l'idée de l'adamisme culturel, Cioran écrit ce qui suit : « L'adamisme culturel signifie que tout problème de vie spirituelle, historique et politique se pose pour la première fois, que tout ce que nous vivons est déterminé par un nouveau monde de valeurs, par un ordre et un style incomparables[96] ». Pour lui, la Roumanie doit se réveiller de son « long sommeil historique » et dépasser cet adamisme paralysant.

Plus qu'un reproche, *La transfiguration de la Roumanie* fait le procès de la stérilité roumaine. Dans ce livre, un amour et une haine tous deux amers règnent. Déçu et désespéré à la fois, Cioran y laisse couler le venin de son cœur brisé pour n'avoir pas eu une patrie qui s'élève au rang des « grandes cultures ». « De par sa roumanité, il a pu connaître en profondeur le sentiment du ratage, de la non-élection,

---

[93] Emil Cioran, *Œuvres*, *op.cit,* p. 130.

[94] *Ibidem*.

[95] Emil Cioran, *La Transfiguration de la Roumanie*, L'Herne, 2009, pp. 63-64

[96] Emil Cioran, « L'adamisme roumain », in *Vremea*, 10 mars 1935, traduction du Roumain par Liliana Nicorescu, In *Les Cahiers de L'Herne, Cioran,* Les éditions de l'Herne, Paris, 2009, p.41.

de la malédiction de la superficialité, du non-aboutissement[97] ». Il a pu expérimenter le sens de l'insignifiance, surtout en Allemagne, face à l'étranger pour qui la Roumanie n'existait pas. Petite culture, sombrant dans l'inertie et la passivité indifférente, elle s'oppose en tout à l'idéal de démesure et d'enthousiasme effervescent dont il rêve. La Roumanie a besoin désormais d'une transfiguration capable de la réveiller de son long sommeil et de lui permettre d'être un actant dans l'histoire ; de se faire une histoire. Et quand « [a]ucun ne croit à la Roumanie[98] », Cioran prône un « régime qui lancerait un plan de transfiguration de la Roumanie en sept ans, qui lui imposerait un tel dynamisme tel que personne ne pourrait dévier de sa ligne ascendante, de sa spirale historique[99] ». Il veut faire de la transfiguration de ce pays une mission, une cause à laquelle tout roumain doit croire. Il veut que la jeunesse roumaine, tout comme la jeunesse allemande hitlérienne qu'il a pu fréquenter durant son séjour à Berlin, soit, elle aussi, capable de sauver, l'avenir de la nation.

4. Le délire hitlérien et la Garde de Fer : portrait d'un hitlérien

En 1933, ayant obtenu une bourse de deux ans de la Fondation Humboldt, Cioran s'installe à Berlin. C'est alors qu'il découvre de plus près le mouvement nazi et les tumultes de la vague fasciste en ascension. Lui, qui a toujours refusé d'adhérer à quoi que ce soit, qui s'est méfié de la politique, la jugeant trop vulgaire, se trouve désormais fasciné par l'enthousiasme, la fièvre et l'engagement de la jeunesse allemande.

> Lorsque je vois dans les rues de Berlin les marches de la jeunesse hitlérienne en uniforme portant des baïonnettes et des drapeaux, son allure solennelle et agressive à la fois, comme si la guerre devait éclater demain, lorsque je vois ces jeunes enrégimentés dès cinq ans et totalement intégrés dans un parti politique, je ne puis réprimer un frisson de révolte et d'écœurement en pensant au gouffre qui sépare la jeunesse allemande de la

[97] Liliana Nicorescu, « Comment peut-on être Cioran ? », in *Poexil*, Université de Montréal, p.11. (Version numérique : http://www.poexil.umontreal.ca/textes/Liliana.Conference.pdf consultée le : 12/08/2020)

[98] Emil Cioran, « A propos d'une autre Roumanie », in *Vremea* du 19 février 1935, traduit du Roumain par Alain Paruit, in *Les Cahiers de L'Herne, Cioran,* Les éditions de l'Herne, Paris, 2009, p.39.

[99] *Ibidem*.

> jeunesse roumaine, abandonnée à un désordre stérile, détruite et bafouée par les autorités elles-mêmes[100].

Le passage est principalement marqué par des hyperboles. La comparaison qu'il établit entre la jeunesse allemande, enthousiaste et impliquée dans le sort de sa patrie, et la jeunesse roumaine anéantie nous renvoie à un début de fascination qui trouve ses origines dans une réalité décevante face à un pays qui, contrairement à d'autres, ne cherche pas à se créer une identité vraie. Les hyperboles à connotation positive utilisées par Cioran pour décrire la jeunesse hitlérienne dévoilent une admiration qui se développera pour ainsi faire du modèle hitlérien un idéal à imiter. Il verra en lui le salut de la nation.

Le sentiment nationaliste de Cioran va donc de pair avec la montée du national-socialisme en Allemagne. L'idéal nationaliste cioranien se teint d'extrémisme et de démesure.

> Si j'aime quelque chose chez les hitlériens, c'est le culte de l'irrationnel, l'exaltation de la vitalité en tant que telle, l'expansion viriles des forces, sans esprit critique, sans réserve et sans contrôle. Ils sont tous d'accord pour dire qu'on ne peut pas être national-socialiste sans une participation spontanée et irréfléchie à une mission historique, sans une tension générale de toute sa personnalité, dont la vibration vous encadrera de manière originelle dans la nation[101].

Dans ce passage, Cioran laisse apparaître la raison principale de son admiration envers le nazisme. Des négations, tantôt lexicales tantôt grammaticales, se rallient à l'hyperbole pour faire l'apologie de la vague hitlérienne. Le prédicat « aimer » employé en début de phrase teint l'ensemble des attributs des hitlériens d'une connotation positive. L'excès, le débordement et l'irrationalité se trouvent utilisés dans un sens mélioratif. Il existe, avec la vague hitlérienne, un renversement des valeurs. Ainsi la négation exprimée par la préposition négative *sans* dans l'énumération « *sans critique, sans réserve et sans contrôle* » a-t-elle pour but de mettre en valeur le mécanisme de rejet qui opère face à toute contrainte capable de réprimer cette impulsion vitale qui pousse les hitlériens à tout sacrifier pour la

[100] *Ibid.*, p.38.

[101] Emil Cioran, « Le retour à l'élémentaire », in *Vremea* n° de Noël 1933, traduit du Roumain par Alain Paruit, in Les *Cahiers de L'Herne, Cioran, op.cit*., p 24.

grandeur de leur nation. Le caractère irrépressible de cette pulsion ainsi que la vitalité de la volonté des Allemands nazis de changer le réel sont capables d'amener Cioran à établir des comparaisons entre deux identités qui se mettent, en tout, l'une aux antipodes de l'autre. Chez les Roumains, « toute maxime, tout proverbe, toute réflexion populaire […] exprime la même timidité devant la vie, la même hésitation et la même résignation[102]. »

Pour que la Roumanie renaisse, il faut, selon lui, qu'il ait des mesures qui bouleversent le sommeil perpétuel des Roumains, des mesures suffisamment radicales pour transfigurer ce peuple.

> La gredinerie autochtone pourrait être étouffée, sinon éradiquée par un régime de dictature. En Roumanie, seules la terreur, la brutalité et une infinie inquiétude pourraient changer quelque chose. Tous les Roumains devraient être arrêtés et battus jusqu'au sang ; seulement comme ça, un peuple superficiel pourrait faire histoire. C'est terrible d'être Roumain : on ne gagne même pas la confiance effective d'une femme, et les gens sérieux sourient et quand ils te voient intelligent, ils te croient escroc[103].

Le régime de dictature dont il parle est donc celui inspiré par Hitler. Cette dictature violente et sanglante est celle adoptée par le mouvement fasciste nationaliste de la Garde de Fer, incarné, en Roumanie, par Corneliu Zelea Codreanu. Sous son règne, Cioran regagne espoir en une Roumanie capable de s'ériger comme force nouvelle.

> Je suis persuadé plus que jamais que la Garde de Fer est la dernière chance de la Roumanie. La démocratie a fait de la France une société et un État, une collectivité, non une nation. En Roumanie, tout geste de dynamitage de la démocratie est un acte créateur[104].

Persuadé qu'il faut une force de destruction pour construire une Roumanie puissante, la Garde de Fer, ce mouvement « cruel, mélange de préhistoire et de prophétie, de mystique de la prière et du révolver[105] », s'avère être la seule lueur d'espoir. Pour lui, « [a]vant Corneliu Codreanu, la Roumanie était un Sahara peuplé.

---

[102] Emil Cioran, *La transfiguration de la Roumanie*, op.cit., p. 63-64.

[103] Fragment tiré de la lettre que Cioran adressait, le 27 décembre 1933, à Petru Comarnescu, cité dans Nicorescu Liliana, *La transfiguration de la Roumanie et les transfigurations de Cioran*, Université de Montréal, 2006, p.435.

[104] Emil Cioran, *Lettres à ceux qui sont restés au pays*, Bucarest, Humanitas, 1995, p. 277.

[105] Emil Cioran*, Mon pays* (traduit par Gabriel Liiceanu), Bucarest, Humanitas, 1996, p. 132.

Ceux qui se trouvaient entre ciel et terre n'avaient aucun contenu, sinon l'attente.[106] » On attendait « le Capitaine », celui qui « a donné sens au Roumain[107] », celui qui a donné vie à la Roumanie. C'est ainsi que Cioran présente Corneliu Codreanu, salvateur, selon lui, de l'avenir de la Nation. La fascination qu'il porte envers lui est liée au délire de l'excès, au désir frénétique de voir surgir une nouvelle Roumanie du gouffre de l'inertie où elle sombrait. L'ensemble de ses articles écrits entre 1933 et 1937, publiés à la revue *Vremea*, présentent une défense et un éloge virulents de la vague hitlérienne ainsi que du mouvement de la Garde de Fer. « Qu'est-ce qui lui "plaît" donc dans l'hitlérisme ? Tout ce à quoi le prédispose son tempérament explosif, tout ce que ses pulsions intérieures pas du tout maîtrisées cherchent, à cette étape de sa vie, avec tant de passion et d'imprudence.[108] » Ne pourrions-nous pas dire qu'il a su trouver dans cet engagement politique, longtemps considéré comme insensé, un cadre propice à l'expression d'un désir de tout défaire ? L'extase de Cioran face à la prophétie de ce nouveau salvateur qu'est Hitler ne pourrait-elle pas s'expliquer comme étant le signe d'une soif de grandeur, d'audace et de détermination toutes impossibles chez les Roumains ? L'adhésion de Cioran au fascisme ne serait-elle pas la marque d'un esprit réactionnaire qui cherchait à trouver le milieu permettant de laisser jaillir les délires les plus violents ? Cioran n'a-t-il pas trouvé en Hitler des parties de lui-même ? N'est-ce pas d'ailleurs lui qui affirme : » […] en fait de *nervosité*, il n'y a guère que Hitler qui m'ait dépassé ..., et que par tempérament j'étais un Hitler sans fanatisme, un Hitler *aboulique* ...[109] » ?

Plusieurs sont les raisons qui pourraient expliquer cet emballement de jeunesse, cet emballement qui, comme plusieurs autres éléments de sa vie, n'a abouti qu'à des écrits qu'il finira par remettre en question.

Cioran ne tardera pas trop à abandonner son engagement politique. Il ira même jusqu'à regretter un passé jugé honteux. L'emportement et l'effervescence qu'il a eus durant ses années d'implication politique vont se transformer en écœurement. Il ne

[106] Emil Cioran, « Le profil intérieur du capitaine », in *L'Herne, Cioran*, *op.cit.,* p53.
[107] *Ibid.*, p. 54.
[108] Nicorescu Liliana, *La transfiguration de la Roumanie et les transfigurations de Cioran, op.cit.*, p.435.
[109] Emil Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.305.

s'agit pas uniquement d'un passé « fasciste » mais aussi d'un passé jugé par plusieurs critiques et chroniqueurs littéraires[110] comme « antisémite ». Ils se réfèrent essentiellement aux écrits politiques de Cioran et se focalisent surtout sur *La transfiguration de la Roumanie,* son ultime pamphlet politique, où il existe des passages qui lui ont valu l'accusation d'être un antisémite.

En effet, sur ce même sujet, les lectures et interprétations s'opposent. « Si dans un pays, écrivait-il, le nombre de Juifs ne dépasse pas la dose de poison nécessaire à tout organisme, ils peuvent être tolérés comme une présence regrettable ou même avec une sympathie indifférente. » Ce passé pèse lourd sur la conscience du penseur. Dans une lettre qu'il écrit à son frère en 1946, il affirme avoir abandonné ses anciennes « convictions ».

> À maints égards, écrit-il, je ne suis plus le même. J'ai changé, en quelque sorte, de point de vue quant aux réalités « historiques «. Parfois, ça me semble franchement comique d'avoir pu écrire Schimbarea la fata[111] ; - ça ne m'intéresse plus. À part la poésie, la métaphysique et la mystique il n'y a rien qui vaille. C'est peine perdue et gaspillage inutile que de participer à toute agitation temporelle. Hélas, je n'ai compris cela que trop tard, mais je me console de l'avoir tout de même. Un homme, s'il veut garder une certaine dignité spirituelle, doit oublier sa qualité de contemporain. Comme j'eusse été avancé si j'avais su cela à vingt ans ! Chacun est victime de son propre tempérament. Je pense avoir liquidé bon nombre d'erreurs et d'espoirs illusoires[112].

Ce qui fut une mission quasi identitaire se transforme en « gaspillage inutile ». Il commence donc à remettre en question la nature de ses transports. Dans plusieurs de ses écrits, il essaiera de condamner ce qu'il appellera désormais « l'élucubration d'un fou furieux[113] ». Après un recul, pour lui, « Hitler était un monstre[114] », l'ensemble des personnes qu'il a admirées, jeune, se métamorphosent en une « quantité

[110] Nous parlons notamment de d'Alexandra Laignel-Lavastine dont le livre *Cioran, Eliade, Ionesco : l'oubli du fascisme : trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle* traite de points de vue fascistes et antisémites de Cioran. Il serait judicieux de noter que cet ouvrage a tout de même été soumis à la critique par plusieurs de ses contemporains pour l'utilisation de procédés douteux dont des citations tronquées, truquées, voire inventées.

[111] *La transfiguration de la Roumanie.*

[112] Émile Cioran, *Lettres à ceux qui sont restés au pays*, *op. cit*., p. 17

[113] Emil Cioran, *Mon pays*, *op.cit*., p. 137.

[114] Emil Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p. 262.

d'imbéciles et de fous[115] », les juifs deviennent « des gens si fins, si raffinés[116] ». Ses convictions de jadis sont présentées comme « tant d'emballements qui [le] disqualifient[117]». Et c'est finalement cet amour et cette haine à la fois envers une Roumanie qui n'a cessé de le décevoir, qui motivent ces emballements. Était-il réellement un antisémite par conviction ? N'existerait-il pas une dualité dans le rapport de Cioran aux juifs qui serait ainsi un autre paradoxe de sa pensée ?

L'essentiel serait de préciser que derrière les abattements de sa jeunesse se tient toujours présent un rêve, désespéré mais impossible à arracher de son être ; celui d'appartenir à une Roumanie puissante. D'ailleurs, seul reste vivant et inaltérable cet attachement à ce pays qu'il a pourtant fui. Le lien entre Cioran et la Roumanie s'avère être incorruptible. Malgré toutes ses tentatives de le défaire, et bien que son œuvre soit parcourue de fragments d'un être qui erre en portant en lui « le même sentiment d'inappartenance, de jeu inutile, où qu'[il] aille[118] », il a gardé en lui un amour aussi problématique qu'inaltérable envers ses origines qui, désormais, le hanteront la vie durant. Il avoue donc dans l'un de ses *Entretiens* : « plus je vieillis, plus je me sens proche de mes origines[119] », admettant ainsi l'impossibilité de renier ses origines. Et bien que les figures de l'apatride et du métèque ne cessent de réapparaître au fil de notre lecture de Cioran, elles ne neutralisent pas son rapport identitaire à la Roumanie. Ainsi, au fil des années, il finit par accepter une roumanité qu'il a, pour longtemps, fuie.

> Le peuple roumain, c'est curieux, c'est le peuple le plus fataliste du monde[...] [P]lus je vieillis, plus je me sens proche de mes origines. [...1 Après une existence au cours de laquelle j'ai connu bien des pays et j'ai lu bien des livres, je suis arrivé à la conclusion que c'était le paysan roumain qui avait raison. Ce paysan qui ne croit en rien, qui pense que l'homme est perdu, qu'il n'y a rien à faire, qui se sent écrasé par l'histoire. Cette idéologie de victime est aussi ma conception actuelle, ma philosophie de

[115] *Ibid.*, p.722.
[116] *Ibid*., p. 429.
[117] *Ibid.*, p.722.
[118] Emil Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit*., p.14.
[119] Emil Cioran, *Entretiens, op.cit*., p.12.

> l'histoire. Réellement, toute ma formation intellectuelle ne m'a servi à rien[120] !

Finalement, nous pourrions dire qu'il existe dans la pensée cioranienne les traces du désintéressement d'un roumain. Dans son être, il porte le reste d'une identité supposée abandonnée mais désormais marquée comme partie fondatrice de ses orientations intellectuelles.

Vie et œuvre se font écho. « Pour le philosophe subjectif, seule l'autobiographie a des idées[121] » et seule la réflexion sur ce vécu intime, sur cette intériorité torturée par le fait d'exister dans une réalité invivable, peut donner naissance à une œuvre meurtrière comme l'est celle de Cioran.

II. Une œuvre

Les œuvres d'Emil Cioran, depuis *Sur les cimes de désespoir* et jusqu'aux *Exercices d'admiration*, constituent un périple circulaire autour de l'insoluble. Les mêmes questionnement et hantises ne cessent de réapparaître au fil de la lecture. Leurs facettes peuvent changer, et la position que traduit le penseur à chaque fois peut être différente d'un fragment à l'autre, d'un texte à l'autre, mais l'essence reste la même : naissance, mort, désespoir, absurdité, mal d'être… « Ce que je sais à soixante, je le savais aussi bien à vingt. Quarante ans d'un long, d'un superflu travail de vérification[122]... ».

Hormis quelques titres qui ne prennent pas le Moi pour centre de réflexion, la majorité des titres cioraniens se composent sur une note négative qui mime la négativité perçue, ressentie et vécue durant une existence marquée par la douleur et le non-sens.

---

[120] Cioran, *Entretiens*, *op.cit*., p. 20

[121] Emil Cioran, *Le crépuscule des pensées*, in *Œuvres*, trad. de Mirella Patureau-Nedelco*, op.cit*., p. 374-5.

[122]Emil Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.4.

1. L'œuvre roumaine

Depuis tout jeune, Cioran est hanté par les pensées nihilistes. À dix-sept ans, il s'inscrit à l'Université de Bucarest où il s'intéresse davantage à la philosophie. Une passion pour les philosophes allemands se développe alors : Schopenhauer, Kant, Hegel, Fichte, Nietzsche…Mais il s'intéresse également au philosophe français Bergson qui fera l'objet de son mémoire portant sur l'intuitionnisme bergsonien. Il faudrait préciser que l'atmosphère intellectuelle à Bucarest est bien différente de celle connue en Transylvanie. La capitale développe, en ce temps, une tendance francophile qui initie Cioran au français, une nouvelle langue qui sera pour lui une sorte de « patrie ».

Cet intérêt pour la philosophie ne dure pas. Très vite, Cioran s'en détourne prenant conscience de son caractère superficiel et vain et cela à travers la lecture de *Sein und Zeit* de Heidegger. Le génie langagier de ce dernier lui a fait voir la duperie de la philosophie :

> C'est précisément cet excès qui éveilla mes doutes, alors qu'en 1932 je lisais *Sein und Zeit*. La vanité d'un tel exercice me sauta aux yeux. Il m'a semblé qu'on cherchait à me duper avec des mots. Je dois remercier Heidegger d'être parvenu, par sa prodigieuse inventivité verbale, à m'ouvrir les yeux. J'ai vu ce qu'il fallait à tout prix éviter. […] les vrais problèmes échappent aux philosophes. Que font-ils en effet si ce n'est escamoter les véritables tourments[123] ?

Il s'en délie alors, du moins dans son acception traditionnelle, et lui adresse « un ultimatum haineux[124] » qui ne cesse de se renouveler à chaque œuvre. Inapte à résoudre les tourments de l'âme, à proposer, à travers une subjectivité, une analyse approfondie de l'humain et du sens de l'existence, elle n'est désormais qu'une pensée systématique, à la fois objective et objectivante, sophistication illusoire d'un langage détaché du réel. La pensée cioranienne se fondera justement sur les antipodes d'une philosophie dogmatique. Ainsi choisira-t-il pour domaine l'indécision, les contradictions, le paradoxe, le ressenti, des domaines qui nous ont mise sur les traces de la négation qui s'impose comme composante à la fois

[123] Cioran, *Entretiens, op.cit.,* p.151.
[124] *Ibidem*.

philosophique et sémantique tout au long de ses écrits. Cette rupture se fait l'année de l'obtention de sa licence, c'est-à-dire, en 1932.

Une année plus tard, en 1933, Cioran écrit son premier livre. Suite à l'expérience du « néant sans trêve[125] » vécue durant ses nuits d'insomnie qui lui ouvre les yeux sur l'ennui ravageur du fait d'être, il trouve refuge dans les mots. Ce livre se veut l'expression d'une désespérance face au vide qui enveloppe l'existence. C'est un livre à la fois mortifère et salvateur. Sans lui, il n'aurait pas survécu.

> Le phénomène capital, le désastre par excellence est la veille ininterrompue, ce néant sans trêve. […] L'insomnie est une lucidité vertigineuse qui convertirait le paradis en un lieu de torture. […] Voilà dans quel état d'esprit j'ai conçu ce livre, qui a été pour moi une sorte de libération, d'explosion salutaire. Si je ne l'avais pas écrit, j'aurais sûrement mis un terme à mes nuits[126].

Le titre est révélateur : *Sur les cimes du désespoir*. Dans son sens premier, « cime » est défini par le *TLFi* comme l' « extrémité supérieure d'un objet généralement élevé et terminé en pointe. » Dans son sémantisme, ce sémème porte donc les sèmes /hauteur/ et /acuité/. Dans un sens figuré, ce mot renvoie au « degré le plus élevé, le paroxysme, l'apogée[127]. » Il fonctionne donc comme un superlatif relatif au GN qui le complète. Le titre est paroxystique. Il prend la forme d'une métaphore hyperbolique négative. Il a un effet visuel qui laisse dessiner dans l'esprit du récepteur l'image d'un point de chute. Il renvoie à la position de celui qui atteint le degré maximal d'un désespoir qui annonce la chute, une chute qui fera d'ailleurs l'objet de plusieurs de ses écrits : chute dans le temps, chute en-dehors du temps, chute du paradis…

Son style se fait effervescent, hyperbolique, presque chaotique. Ce livre coïncide avec l'image du philosophe hurleur dont parle Cioran. Il y laisse couler le venin de son âme que torture une lucidité de la vacuité du monde.

---

[125] Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, in *Œuvres*, *op.cit.*, p.17
[126] *Ibidem.*
[127] Définition dans le *TLFi*.

> Il y a en moi plus de confusion et de chaos que l'âme humaine ne devrait supporter. Vous trouverez en moi ce que vous voudrez. Je suis un fossile des commencements du monde, en qui les éléments ne se sont pas cristallisés, en lui le chaos initial s'adonne encore à sa folle effervescence. Je suis la contradiction absolue, le paroxysme des antinomies et la limite de la tension ; en moi tout est possible, car je suis l'homme qui rira au moment suprême, à l'agonie finale, à l'heure de la dernière tristesse[128].

Lyrique, présentant son être comme une entité qui résume en elle toutes les contradictions du monde, cette première œuvre porte en germes tout ce que Cioran va développer dans ses livres ultérieurs. Elle condense de manière encore plus lyrique la pensée cioranienne obsédée par les thèmes de la mort, de l'absurdité, de la douleur, de l'ennui, de l'insomnie, de la conscience mortifère, du désespoir…On pourrait la considérer comme un véritable « précis de nihilisme ». Pour la présenter, il dira plus tard qu'il « est un livre mal écrit, sans aucun style, un livre fou, il contient cependant toute [sa] pensée ». Et pourtant, ce premier texte reçoit « Le prix des jeunes écrivains roumains ».

À travers ses écrits, Cioran cherchera désormais à défaire tout lien, toute norme, tout être et tout sens.

> J'ai voulu me défendre contre tous les hommes, réagir contre leur folie, en déceler la source ; j'ai écouté et j'ai vu - et j'ai eu peur : peur d'agir pour les mêmes motifs ou pour n'importe quel autre motif, de croire aux mêmes fantômes ou à tout autre fantôme, de me laisser engloutir par les mêmes ivresses ou par toute autre ivresse ; peur, enfin, de délirer en commun et d'expirer dans une foule d'extases. […] J'ai voulu supprimer en moi les raisons qu'invoquent les hommes pour exister et pour agir. J'ai voulu devenir indiciblement normal, - et me voilà dans l'hébétude, de plain-pied avec les idiots, et aussi vide qu'eux[129].

Y parvient-il réellement ? Réussit-il vraiment à se dépasser et à déconstruire les liens qu'il a lui-même avec le monde ? A-t-il défait ce qui le lie à son fond humain ? Sa pensée « contre soi » l'a-t-elle sauvé d'être englouti par les mêmes obsessions que les autres humains ? L'œuvre de Cioran est déroutante. On pense cerner le fond d'une pensée, et c'est alors que surgit une autre qui contrecarre notre compréhension

[128] Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, *op.cit*., p.78.
[129] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit*., p.65.

et nous jette dans l'incertitude. Ainsi est-elle, elle nous met face à ses contradictions, à ses paradoxes, à ses énigmes. Son écrivain renie le sens d'une existence envers laquelle il éprouve pourtant un attachement douloureux. Il est ce mystique sans foi, un être qui remet en question l'existence de Dieu et qui fait de lui, au même temps, l'un de ses interlocuteurs les plus importants. Il se présente comme apatride habité par un mépris viscéral envers son pays et son histoire mais affirme aussi, comme nous l'avions noté auparavant, ne pas pouvoir défaire le lien qui l'unit à cette identité. Il aspire au néant et fait du retour au Rien, au vide initial qui précède la naissance un désir suprême, mais ne peut également s'empêcher de vivre pleinement la vie mondaine, de se lier d'amitié avec plusieurs, d'aimer « la vie autant que n'importe qui, mieux que n'importe qui[130]…. ».

Les antinomies ne manquent pas, les contradictions se veulent toujours présentes et assumées chez lui. Elles se dessinent même comme une visée, un exercice contre soi et contre le monde. Sa lutte passe par ces contradictions qui défont le sens et l'unité de l'existence. « Pourquoi déposerais-je les armes ? — Je n'ai pas vécu toutes les contradictions, je garde toujours l'espoir d'une impasse nouvelle[131] ». Les fragments se suivent et s'enchaînent en eux les idées et les paradoxes d'un esprit qui embrasse le principe de l'inanité de tout.

Les écrits de Cioran nous dévoilent la réalité de la condition de l'être sans illusions et cela de la plus belle manière qui soit. « L'un des meilleurs écrivains français d'aujourd'hui est un Roumain exilé[132]. » C'est ainsi que Claude Mauriac choisit de le présenter. Son œuvre, marquée par un style qui tire des moralistes français leur rigueur stylistique, leur amour pour le fragment qui imite chez lui les mouvements de l'esprit et des « vérités du tempérament[133] », est celle d'une conscience qui s'observe. Il se fait « le secrétaire de [ses] sensations[134] » pour que son œuvre soit ainsi une succession d'impressions, de sensations, de transcriptions subjectives de son intériorité et de son rapport au monde.

[130] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.658.
[131] Cioran, *Les syllogismes de l'amertume, op.cit*., p. 41.
[132] Claude Mauriac, *L'Alitérature contemporaine*, Edition Albin Michel, Paris, 1958, p. 120.
[133] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.245.
[134] Cioran, *Écartèlement*, in *Œuvres*, *op.cit.*, p.1486.

> Ah ! que j'aimerais me borner uniquement à la sensation, à un monde d'avant le concept, aux variations infinitésimales d'une impression sentie qu'il me faudrait rendre par mille mots étonnants et sans suite ! Écrire à même le sens, se convertir en interprète du corps et de l'âme incoordonnée ! Transcrire uniquement ce que je vois, ce qui me touche, faire ce que ferait un reptile s'il se mettait à l'œuvre, non un reptile, mais un insecte, car le reptile a la fâcheuse réputation d'intellectuel. Un livre qui serait poétique par pure physiologie[135].

Bien qu'il ne cesse d'affirmer l'inutilité de l'écriture, de la littérature, il continue à écrire, par nécessité, dira-t-il. Écrire est, pour lui, un besoin, une lutte contre soi-même. Ses livres seraient son purgatoire, le lieu où il se vide de soi.

Il continue à écrire et à publier des livres en roumain. En 1936, il publie *Le livre des leurres*. Ce livre présente une vision sombre et mortifère de l'existence humaine. La mort y est au centre et régit les autres thèmes que Cioran continuera à traiter dans toutes ses œuvres. Sur la même tonalité lyrique, voire pathétique de son premier livre, il s'expose face à son récepteur et l'invite à vivre, au fil des mots, le sentiment de la décadence expérimentée suite aux révélations des illusions qui enveloppent la condition humaine.

> Se rendre compte à chaque instant que tout ce qu'on fait est le fruit de sa condition; que tous les gestes absurdes, sublimes, aventureux ou grotesques, toutes les pensées, tristesses, joies, débâcles, tous les élans et tous les échecs ne sont que les résultats de sa forme particulière d'existence; que si l'on avait été autre chose qu'un homme, on ne les aurait pas connus; avoir à tout moment présente à l'esprit cette particularité de notre condition; être obsédé par l'absurdité de la forme humaine d'existence, provoque une telle nausée devant le phénomène humain qu'on en viendrait à désirer être tout sauf un homme[136].

Ce qui prime face à la lucidité de l'être est l'amertume. Parler de la souffrance existentielle passe dans ce livre par un jeu entre l'explicatif et le pathétique, entre la virulence d'une prose qui choque et une tendance poétique qui touche. On découvre les trépidations et tourments d'un esprit réfractaire qui s'est voulu, ou peut-être s'est trouvé, hors les marges de la société, mais aussi de l'existence. Une identité

[135] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.48.

[136] Cioran, *Le livre des leurres*, in *Œuvres*, *op.cit*., p.125-126.

paradoxale s'affiche et laisse exprimer avec la fébrilité d'un mourant l'angoisse qui suit la révélation de l'absurde.

La même année, Cioran publie un deuxième livre qui, cette fois-ci, sort de la sphère des questionnements existentiels et embrasse celle de la politique. *De la transfiguration de la Roumanie*, nous l'avons abordé dans le chapitre précédent, est un livre marqué par un enthousiasme nationaliste face à la montée du mouvement de la Garde de Fer. Il se présente comme un procès contre le long sommeil de la Roumanie, cette petite nation qui n'a pas su s'élever au rang des grandes forces comme l'a fait l'Allemagne nazie.

L'année suivante apparait *Des larmes et des saints*, produit d'une crise mystique oscillant entre tentation et refus de croire, une œuvre qui traduit l'un des paradoxes cioraniens : l'obsession d'un Dieu chrétien dont il nie pourtant l'existence. Ce livre, contrairement aux précédents est très mal reçu. En parlant de ce livre dans ses *Cahiers*, Cioran écrit ce qui suit :

> J'ai fait la bêtise d'accepter qu'on rééditât à Paris Lacrimi si Sfinti. J'en corrige les épreuves en ce moment. Quel supplice ! C'est mal écrit (c'est du transylvain, ce n'est pas du roumain), et c'est lointain. De quel dérangement intérieur sont sorties ces divagations ! Je me vois, à Bra§ov, dans cette maison juchée sur la colline, je me vois plongé dans la vie des saints ! Cette partie de ma vie s'est effacée de ma mémoire ; elle y revit maintenant, de sorte que cette épreuve (c'est le cas de le dire) n'aura pas été sans quelque utilité[137].

En 1937, Cioran arrive à Paris grâce à une bourse de l'institut français de Bucarest pour préparer une thèse de doctorat, une entreprise qu'il ne finira jamais. Une fois installé en France, il décide de ne plus retourner vivre en Roumanie. Cette rupture se fait alors double. Quelques années après son installation, ayant publié encore trois autres livres roumains *Le crépuscule des pensées, De la France* et *Bréviaire des vaincus*, il abandonne sa langue mère pour ne plus écrire qu'en français. Cette résolution suit une tentative vaine de traduire Mallarmé en Roumain. Une inaptitude lui fait donc voir toutes les subtilités et les spécificités de cette langue

[137] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.1056.

nouvelle qui deviendra pour lui une sorte de refuge. C'est alors qu'il commence à s'y intéresser de plus près pour finir par publier, en 1949, *Précis de décomposition*, son premier livre en français qui reçoit le prix « Rivarol ».

2. L'œuvre française

Bien que la langue et le style changent, passant de l'effervescence et du lyrisme déchaîné des œuvres roumaines, à la sobriété et la retenue relatives des œuvres françaises, les mêmes obsessions, contradictions, paradoxes, qui se trouvaient à l'état embryonnaire dans l'œuvre roumaine, ne cessent de se développer. Le français, uni à la forme brève, donne naissance à une œuvre poignante par sa précision. « Le français ne supporte pas l'approximation. Quand un mot est utilisé en français, il faut que l'on sache de quoi il s'agit [138] », affirme-t-il. L'écriture aphoristique lui permet de cultiver l'exactitude et la rigueur qui l'ont souvent rapproché des moralistes français du XVIIe siècle. En effet, au lieu d'un texte bien construit et clairement cohérent, il opte pour des phrases, des fragments de textes décousus transcrivant le désordre de l'âme, des sensations…La vérité n'est autre pour lui que celle d'une subjectivité, celle d'un tempérament qui est en perpétuel changement. Ses écrits sont marqués par le refus de tout système s'opposant ainsi à la pensée systématique des philosophes. Il y préfère la discontinuité, le morcellement, la contradiction capables d'imiter l'instabilité de la vie affective et subjective. Il préfère également une fidélité quant à l'activité de la conscience qui n'est jamais continue en matière de concentration. Tout comme la conscience et l'activité intellectuelle qui sont en perpétuel mouvement passant d'un sujet à l'autre et mutant d'un état à son opposé, l'acte d'écriture, tel que le conçoit Cioran, n'a pas à forcer une continuité illusoire qui viendrait satisfaire aux normes d'un système littéraire et esthétique qui consacre l'idée de l'aboutissement, de la surenchère et de la cohérence. En d'ailleurs, Cioran ne craint pas de défaire toute norme à commencer par celle de la figure de l'écrivain. Il se permet de se contredire et de se nier, de morceler son texte et d'en détruire l'unité. Pourquoi tenir à chercher un sens et une unité à ce qui

[138] Louis Chantigny, « Cioran : le dialogue avec Dieu aux confins de la solitude », in *Le Beffroi*, no.5, 1988, p. 155.

n'en a pas ? La conscience de ce *nihil* auquel est vouée l'existence humaine fait que tout perd sens. L'expression doit donc traduire ce néant, ce chaos existentiel, et cela à travers une négation qui détruit tout à commencer par elle-même.

Ainsi parvient-il à s'imposer dans le milieu littéraire français en tant que penseur et styliste unique. Sa vision corrosive et ironique du monde a donné à ses écrits une coloration à la fois pessimiste et dérisoire toute particulière. Les livres français se succèdent : *Syllogismes de l'amertume, La tentation d'exister, Histoire et Utopie, La chute dans le temps, De l'inconvénient d'être né…*Dans chacun, il s'amuse à perdre son lecteur dans le labyrinthe d'une pensée erratique, à jamais indécise. Toute affirmation se trouve niée, et toute négation finit, elle aussi, par se défaire. Dans une lettre envoyée à Arsavir Acterian, journaliste roumain et ami de Cioran, il assure : « Je ne serai jamais complice de quoi que ce soit.[139] ». Plutôt qu'un mouvement dialectique confrontant les thèses contraires et aboutissant à une synthèse, Cioran opte pour la suspension du jugement. Il ne soutient rien, ne défend rien, doute de tout faisant coexister des contradictoires qui restent désormais suspendus jusqu'à un jugement qui, avec lui, n'aura jamais lieu. Rien n'aboutit réellement à une conclusion ni à une prise de position pour ou contre, c'est de cette manière que Cioran choisit de construire ou plutôt déconstruire sa pensée et son texte. « Je suis toujours allé dans le sens de l'inaboutissement[140] », assure-t-il dans l'une de ses interviews. Démolition de tout à commencer par la doxa. Les paradoxes se multiplient alors gardant l'ambivalence de la pensée qui se fonde sur l'interpénétration de l'affirmation et de la négation, une interpénétration qui serait synonyme d'entremêlement « infini » parce que jamais conclu par une fusion. Dieu existe-il pour lui ? Et s'il n'existait pas, comme il l'affirme, pourquoi faire de lui son premier interlocuteur ? Un mystique sans foi, voilà un oxymore qui pourrait le définir. Il affirme ainsi l'inexistence d'un Dieu auquel il ne peut échapper, auquel il croit sans pour autant croire vraiment. Comment nier le néant ?

[139] Cioran, Lettre à Arsavir Acterian, le 6 août 1971, citée dans Laurence Tacou (et *al*.), *Cahiers de L'Herne : Cioran, op.cit.,* p.11.
[140] Cioran, *Entretiens, op.cit.,* p.153.

Cette indécision qui flotte à la surface des mots traduirait une incapacité à se situer quelque part et à trouver une certaine cohérence dans une existence complètement dénuée de sens. Écrire est donc pour Cioran se débarrasser de ses illusions, bannir toute norme pour ainsi écrire contre soi, mais aussi pour soi. La lucidité destructrice de toute unité trouve son expression dans une négation qui deviendra un « moteur de l'écriture cioranienne ». Le doute ébranle la pensée et la pousse à remettre en question toute idée conventionnelle, et c'est ce qui nous permet de comprendre Cioran quand il affirme qu'« [i]l serait incomparablement plus aisé de vivre sans trace de croyance que sans trace de doute. Le doute destructeur, le doute nourricier[141] … ». Commentant le rôle de ce doute dans les textes cioraniens, Nedelcovici Bujor écrit ce qui suit dans son article « La leçon du scepticisme de Cioran » :

> À travers tous ces thèmes le point crucial est le doute : sismographe placé au croisement de deux lignes de force. Une ligne ascendante : la lucidité, la négation, l'ironie, le sarcasme, le scepticisme, l'anathème. Une ligne descendante : la solitude, le désespoir, la haine de soi. L'idée pascalienne « du doute déchirant » devient chez Cioran « le doute nourricier » qui défie la possibilité de l'impasse, mais seulement quand « le *dubito* » s'est hissé sur les cimes du désespoir, là où l'on frôle les abîmes les plus terrifiants[142].

et la négation, appuyée par un mouvement d'opposition, anéantit la pseudo-consistance du monde et de soi. Elle détruit tout et finit elle-même par s'autodétruire pour que triomphe à jamais un scepticisme organique qui fait de la pensée et de l'écriture de Cioran un labyrinthe où l'on se perd entre la chose et son reflet inversé. Ainsi, et suivant cette même logique, la négation se fait-elle à la fois une voie de construction (d'une vision négative du monde et d'un esprit sceptique) et de déconstruction (de tout système feignant de donner un sens et une consistance à la vie).

---

[141] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.491.

[142] Bujor Nedelcovici, « La leçon de scepticisme de Cioran », in *Esprit*, n° 165 (10) (Octobre 1990), p.12. (Version en ligne : https://www.jstor.org/stable/24274499?readnow=1&seq=5#page_scan_tab_contents dernière consultation le 27/03/2024).

Avec Cioran, cette opération se fait d'une manière systématique et choisit pour moyens d'expression une fragmentation symptomatique d'un refus des systèmes, une ironie qui se transforme, très souvent, en autodérision, preuve de distanciation de soi et du monde, une syntaxe et une morphologie de la négation qui participent à la formulation d'aphorismes où se condense le sens du refus. Toutes ces composantes de l'écriture et de la pensée cioraniennes, nous ont poussée à interroger le texte lui-même pour essayer d'étudier le mécanisme négatif et négateur aussi bien sous-jacent qu'explicite d'une négation qui marque le style et l'esprit.

> La négation chez moi n'est jamais sortie d'un raisonnement, mais d'une sorte de désolation primordiale, les arguments sont venus après, pour l'étayer. Tout non est d'abord un non du sang[143].

De ce fragment des *Cahiers* ressort l'importance du rôle qu'a joué la négation dans la formation de la pensée cioranienne. Le Non est doté d'un tel pouvoir qu'il devient impossible de s'y opposer. Comme c'est le cas pour la plupart des notions qui occupent l'esprit du roumain, la négation jouit d'un traitement ambivalent. Elle se présente comme cette entité qui aspire tout pour ainsi emprisonner l'être dans ses confins le vouant à l'impuissance et à l'impossibilité d'adhérer à quoi que ce soit. Mais dans ce même processus d'isolement que nous décrit Cioran, il existe un état de fascination mêlé à une soumission. La valeur positive des deux noms « prestige » et « charme » nous renvoie justement à cette idée de revalorisation.

Parce qu'elle est une part intégrante du mode de fonctionnement de son esprit, parce qu'elle a contribué à la définition des traits de sa pensée et parce qu'elle a continué à pousser vers l'avant son scepticisme qui procède, au détour de chaque semblant de vérité, à une remise en question quasi automatique qui emprunte la voie de la négation, nous avons choisi de consacrer ces quelques centaines de pages à l'étude de la négation que nous allons tout d'abord essayer de présenter dans ce qui suit, pour ainsi mieux pouvoir cerner son sens et ses différentes manifestations dans le texte cioranien.

[143] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.74.

CHAPITRE II : LA NEGATION

Dans cette deuxième sous-partie, il est question de présenter la négation. Il s'agit tout d'abord d'essayer de lui attribuer une certaine définition à la lumière de ce qui a été développé autour d'elle dans les différentes études linguistiques et logiques que nous avons consultées. Mais des questions s'imposent : existe-t-il une ou plusieurs négations ? Le déterminant « la» qu'on utilise avec « négation » renvoie-t-il à un désignateur générique qui regrouperait un ensemble varié de négations, ou est-il le marqueur d'une seule et unique négation ? Et qu'en est-il alors de la négation en relation avec le négatif ? Lui donner une définition précise et complète qui couvrirait toutes ses dimensions, nuances et significations semble être difficile vu toute la complexité.

Dans ce chapitre, nous nous focalisons sur l'état de l'art des travaux sur la négation et sur les notions qui s'y rattachent. Sans vrai souci de chronologie, nous reviendrons sur des approches philosophiques, logiques, linguistiques, syntaxiques et pragmatiques de la négation qui a, pour longtemps, et jusqu'à aujourd'hui encore, intéressé le monde de la recherche. Les notions que nous abordons à fur et à mesure de notre analyse seront en quelque sorte présentées dans ce chapitre du travail qui se veut également un exposé notionnel des concepts[144] en lien avec la négation.

I. La négation : esquisse de définitions

1. Nier/ Negare

Nous allons tout d'abord nous référer aux dictionnaires pour ainsi tenter d'identifier les différentes significations que recouvre l'idée ainsi que le sémème « négation » et cela en débutant le travail par un retour à l'étymologie.

D'après les dictionnaires, on lie *négation* à un emprunt au latin *negatio,* substantif féminin qui a pour sens « action de nier » et dérivé du verbe *negare*. La

[144] Nous abordons notamment les concepts de contradiction, de contrariété et de présupposition.

forme *négation* remonte au latin médiéval et se trouve attestée au 14ème siècle. Il serait donc judicieux de remonter aux origines et de voir ce que les dictionnaires nous disent de l'évolution du mot.

Selon le *TLFi*-Etym.[145], le mot *negatiun*, qui avait, jusqu'à 1174, le sens de « action de nier », acquiert une nouvelle nuance pour signifier « résultat de l'action de nier » et cela dans la première biographie de Saint Thomas de Cantorbéry[146] écrite par Garnier[147]. Ce n'est qu'au début du 14ème siècle que le lexème développe la valeur linguistique que nous lui connaissons aujourd'hui étant présenté comme, tout d'abord, un « mot qui sert à nier » puis comme « ensemble des mécanismes linguistiques qui servent à nier ». À partir de 1713, la négation se trouve davantage liée au champ de la logique pour qu'elle soit ainsi présentée comme une « opération logique par laquelle une proposition devient fausse si elle était vraie, ou vraie si elle était fausse ». En philosophie, avec Bergson, en 1907, elle est employée pour référer à une « chose qui ne se conçoit que par des indices négatifs » :

> L'organisation [de la matière vivante] ne sera donc étudiable scientifiquement que si le corps organisé a été assimilé d'abord à une machine (...) la matérialité de cette machine ne représente plus un ensemble de moyens employés, mais un ensemble d'obstacles tournés : c'est une négation plutôt qu'une réalité positive[148].

Selon le *DHLF*, le mot *négation*, qui se trouve sous l'entrée « négatif », renvoie aux mêmes acceptions. Il est présenté comme suit :

> Négation n. f. est emprunté (1174, negatiun) au latin negatio, -onis « négation, dénégation « et « particule négative «, dérivé de negatum. ◆ Négation « action de nier « est à la fois employé couramment et dans les domaines de la philosophie, de la théologie, de la logique (1907), de la psychiatrie (1912). ◆ En grammaire (1370-1372), il désigne le mot ou le groupe de mots qui sert à nier, et la manière de nier. ◆ Après avoir eu le sens de « reniement « (1501) au XVI e s., négation exprime l'idée d'un état de

[145] L'évolution que nous présentons ici –citations comprises- trouve sa source dans ce dictionnaire.

[146] Thomas Becket, ou Thomas À-Becket ou Thomas de Londres dit saint Thomas de Cantorbéry (Londres, 21 décembre 1118 ou 1120 - Cantorbéry, 29 décembre 1170) est archevêque de Cantorbéry de 1162 à 1170.

[147] Guernes de Pont-Sainte-Maxence, dit Garnier ou Gervais, né à Pont-Sainte-Maxence en Beauvaisis, actuel département de l'Oise, est un écrivain anglo-normand du 12e siècle

[148] Henri Bergson, *Évolution,* 1907, p.94.

> contradiction avec l'existence d'une chose ou d'un être (1694). ■ Négateur, Négatrice n. est emprunté ultérieurement (1752) au latin negator « celui qui nie «, de negare, pour désigner en histoire religieuse celui qui reniait le Christ au milieu des persécutions. ◆ Il a pris son sens moderne de « (personne) qui nie la valeur de (qqch.) « au XIX e s. (1835, adj. ; 1843, n.)[149].

Dans cette étymologie, nous pouvons souligner l'omniprésence du verbe « nier », dérivé de *negare*. Nous allons donc essayer de remonter à ses différentes acceptions dans une tentative de présenter les diverses significations de la négation.

Toujours en nous référant au *Dictionnaire Historique de la Langue Française*, nous pouvons suivre l'évolution du verbe « nier ». Issu du verbe *negare* que les étymologistes latins dérivent de *nec/ ne,* il est la forme qu'a prise le dérivé *neier* « dire non » qui s'oppose à *aiere* « dire, annoncer, proclamer ». Nier a d'abord été employé dans un cadre théologique pour « déclarer qu'on ne reconnaît plus Dieu ou que l'on n'admet pas son existence ». Par extension, le verbe développe le sens de « démentir, déclarer qu'une chose n'est pas » pour que le sème « refus » finisse ainsi par se rajouter à son noyau dénotatif. Il a donc pour longtemps eu le sens de « refuser qqch à qqn ». Ce dernier sens a été par la suite réservé à « dénier ». Mais « négation » a tout de même gardé en elle les traces de cet ancien usage. « Dénier » est d'ailleurs étymologiquement une forme intensive de « nier ». Emprunté au latin *denegare,* il est formé du préfixe intensif *de* et du verbe *negare* et a pour sens « nier fortement, dire que non », « refuser », ce qui nous met sur la piste du sème /refus/ dans le sémème négation.

Dans son article intitulé « Sur la polysémie et la synonymie de negāre[150] », Jean-François Thomas étudie les différents sens de ce verbe latin pour en relever les nuances qui nous intéressent. Il le rattache premièrement à un emploi performatif qui implique le refus. Dans ce cas, il se trouve combiné à la première personne « je », *nego,* et prend alors la forme d'un acte de parole où il est synonyme de « je dis non ». Avec le reste des pronoms personnels, il s'agit plutôt d'un refus-objet rapporté :

[149] L'entrée « Négation », in *Dictionnaire historique de la langue française*, (sous la direction d'Alain Rey), *Le Robert,* 2010, p.6647. (Version numérique téléchargée.)

[150] Jean-François Thomas, « Sur la polysémie et la synonymie de *negare* », in *Revue de linguistique latine du Centre Ernout*, n°14, Négation et Latin, 2017.

> En disant nego, le *je* s'oppose à l'opinion implicite ou explicite de l'interlocuteur, tandis que celui qui dit negas ou negat fait part d'un refus, d'une dénégation émanant d'un autre que lui-même. C'est la distinction désormais classique entre la valeur performative et la dissociation énonciative[151].

À ce premier emploi se rajoute un deuxième qui a pour valeur de nier (dire que ne…pas) remettant ainsi la véracité du propos/ idée ou niant l'existence de l'objet du discours.

C'est ce qui est expliqué par Isabelle Serça dans son article intitulé « Nier, est-ce contredire ou dire l'absence ? », où elle s'attarde sur deux sens différents de la négation.

> « Nier », c'est déclarer ne pas croire en l'existence, en la vérité de quelque chose (le plus souvent avérée) ; c'est ne pas reconnaître comme sien. Le terme a des dérivés, tels « renier », qui signifie ne plus reconnaître comme sien : « renier Dieu » comme le fait le renégat. Le sens se rigidifie avec le dérivé « dénier », qui relève du vocabulaire juridique : « dénier quelque chose », c'est « nier formellement » et c'est aussi « dénier quelque chose à quelqu'un », lui refuser tel droit ou telle qualité (le plus souvent injustement). D'où le déverbal « déni », comme dans « déni de justice » ou dans le vocabulaire de la psychanalyse, comme on le verra, qui le différencie de la « dénégation »[152].

Nous voyons déjà quelque part les prémisses de la répartition négation descriptive/ négation polémique que nous allons présenter plus loin.

Après avoir exposé l'histoire et l'étymologie de « négation » et « nier », il serait maintenant judicieux de voir les différentes significations que recouvre cette notion dans les dictionnaires du français.

[151] *Idem*, p.3.

[152] Isabelle Serça, « Nier, est-ce contredire ou dire l'absence ? », in Laurent Nicolas, Fontvieille-Cordani Agnès (dir.), *La Négation à l'œuvre dans lestextes*, 2023, p.223.

2. Définitions dictionnairiques

Le Robert définit la négation comme « acte de l'esprit qui consiste à nier, à rejeter » et comme « ce qui va à l'encontre de quelque chose ». Dans *Littré*, nous trouvons également deux définitions. La négation est présentée d'abord comme « *terme de grammaire.* Mot qui sert à nier. Deux négations valent une affirmation, c'est-à-dire la négation d'une négation vaut une affirmation. ».

Le *TLFi* propose, quant à lui, diverses acceptions subdivisées selon les champs d'étude et a l'avantage d'avoir tout détaillé. Ainsi, pouvons-nous trouver trois grandes définitions : générale, linguistique et théologique ; chacune d'entre elles présente plusieurs nuances. Pour ce qui est de la première (générale) « action de nier ; résultat de cette action », selon le référent du complément du nom (en *de*), le sens de la négation varie. S'il désigne quelque chose d'abstrait ou de concret, la négation a pour sens « action de nier l'existence de quelqu'un ou de quelque chose, ou de remettre en cause ; résultat de cette action » ou « fait d'entrer en contradiction avec l'existence de quelqu'un ou de quelque chose. » La nuance se joue sur la présence (ou l'absence) de cette idée de contradiction entre forces opposées. Le deuxième cas de figure concerne la négation d'un complément de nom qui « désigne une proposition, un jugement, un propos ». Elle est donc l'« action de ne pas en reconnaître la vérité ; résultat de cette action. » Cela s'apparente, entre autres, au sens de la négation dans la logique classique où elle se présente comme « opération par laquelle une proposition devient fausse si elle était vraie, ou vraie si elle était fausse ».

Pour ce qui est de la définition linguistique du lexème « négation », le *TLFi* propose ce qui suit : « ensemble des mécanismes linguistiques qui servent à nier » et dans un sens métonymique plus restreint » mot qui sert à nier «. Nous parlons alors de tout le dispositif morphologique, lexical et syntaxique qui sert à exprimer la négation. Nous allons aborder ces différents supports de la négation à fur et à mesure dans notre travail sur l'œuvre de Cioran qui présente d'ailleurs une richesse abondante en termes de négations.

La dernière acception que propose le *TLFi* est celle théologique et qu'on a mentionnée auparavant en relation avec la voie négative. C'est un « raisonnement

qui consiste à nier que l'on puisse concevoir Dieu en termes de qualités ou de notions tirées de l'expérience humaine et qui aboutit à affirmer que l'existence de Dieu ne peut être prouvée qu'à l'aide de preuves négatives » pour ainsi en faire une entité transcendante et pour que la négation soit le fondement « logique » de sa représentation.

Le *Grand dictionnaire de Philosophie*, dans l'article qui lui est réservé, la définit d'abord en relation avec l'affirmation comme suit : « La négation insiste sur l'idée de séparation entre deux choses, et se pense dans son opposition à l'affirmation[153] ». L'idée de l'interdépendance sous-jacente ici mise en lumière est adoptée par Aristote selon qui « à toute affirmation répond une négation opposée, et à toute négation une affirmation [154] ». Elle est donc pour cette raison présentée comme « moment intermédiaire du processus dialectique » qui trouve tout son sens par opposition à l'affirmation. D'ailleurs, on lui confère un statut relatif vu qu'elle « n'est pas pensable en soi, se constituant vis-à-vis d'autre chose ; elle est une opposition réelle à la position de quelque chose. » Les auteurs s'appuient sur les pensées de Kant qui la distingue en tant que « privation » et « manque », des sèmes qu'on trouve d'ailleurs dans les préfixes à emploi privatif tels que « *in-* » et « *a-* ».

André Lalande, dans *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* attribue quant à lui à la négation trois sens :

> *A. Acte de l'esprit consistant à déclarer qu'une lexis proposée est fausse.*
>
> *B. Signe grammatical qui représente cette attitude de l'esprit.*
>
> *C. Symbole logique représentant l'univers du discours, diminué de l'extension du terme dont ce symbole est appelé la négation[155].*

Il met ainsi l'accent, avec la dernière définition, sur l'acception logique de la négation qui est présentée comme un opérateur logique. Il existe plusieurs notations

---

[153] G*rand dictionnaire de la philosophie*, sous la direction de Michel Blay, Éditions Larousse, 2003, p.2071.

[154] Aristote, *De l'interprétation*, 6, 17a25-36, trad. Tricot, J. Vrin, Paris, 1994, pp. 86-87.

[155] André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris : F. Alcan, 1932, p.513. (Version numérique : https://archive.org/details/vocabulairetechn02lala/page/512/mode/2up?q=n%C3%A9gation+ Consultée le : 23/12/2022)

pour représenter symboliquement cet opérateur. Nous pouvons en citer *¬p, -p, ~p ou encore non-p.*

Bien qu'il existe des similarités entre les différentes définitions et approches présentées jusqu'à présent, nous pouvons tout de même remarquer qu'il existe des différences qui peuvent parfois se développer en divergences. Pour certains, elle est primitive, pour d'autres elle ne peut qu'être construite à partir de notions connexes ; pour certains, elle doit être traitée ontologiquement alors que pour d'autres une analogie interne à partir de la prédication positive s'impose. Une seule et unique définition, même très complexe mais unifiée, de la négation n'a pas encore vu le jour et nous allons essayer de parcourir dans ce qui suit certaines de ses facettes en passant par des notions qui formeront l'assise de l'analyse textuelle de la négation chez Cioran.

Il nous a semblé pertinent de commencer par la logique aristotélicienne en relation avec sa conception de la négation pour ainsi aborder des points cruciaux dans notre approche dont l'opposition, la contradiction et la contrariété.

3. Aristote, négation et carré logique

Remontons à la logique aristotélicienne où la question de la négation présente un domaine central de réflexion. Avec Aristote, on assiste à une mutation du domaine de l'ontologie à celui de la logique. La négation est donc perçue comme composante du langage humain et se trouve abordée dans le sens d'une étude logico-linguistico-philosophique. Dans certains de ses écrits, dont *Organon* et *De l'interprétation*, Aristote s'intéresse au rapport logique existant entre deux propositions qui s'opposent. Il s'agit d'un même fait qui se trouve affirmé par l'une d'elles et nié par l'autre. Il fait ainsi référence à des propositions qui entrent en relation d'opposition. Il est question des paires qui forment le « moyen linguistique » de l'argumentation dialectique chez Aristote et la négation fait partie intégrante de sa réflexion.

Dans *De l'interprétation*, il aborde un nombre de questions qui constitueront l'assise pour plusieurs des travaux qui ont eu la négation pour objet. Ainsi introduit-il

la distinction entre négation contradictoire et négation contraire, une distinction qui fait d'ailleurs depuis et jusqu'à nos jours un sujet de discordes. À sa base se trouve la théorie des relations d'opposition entre les propositions, celle qui a donné naissance au carré logique (également appelé carré d'Apulée en référence au nom du philosophe berbère qui a pu réunir en un seul carré les concepts aristotéliciens des oppositions logiques entre les propositions). Nous pouvons dès lors inférer d'une manière assez subtile le rapport de la négation à l'opposition.

Nous allons donc nous attarder sur ce carré parce que d'une importance cruciale quant à l'idée de l'opposition, et donc de la négation, dans les sciences du langage. Dans la figure qui suit nous présentons ses différents constituants.

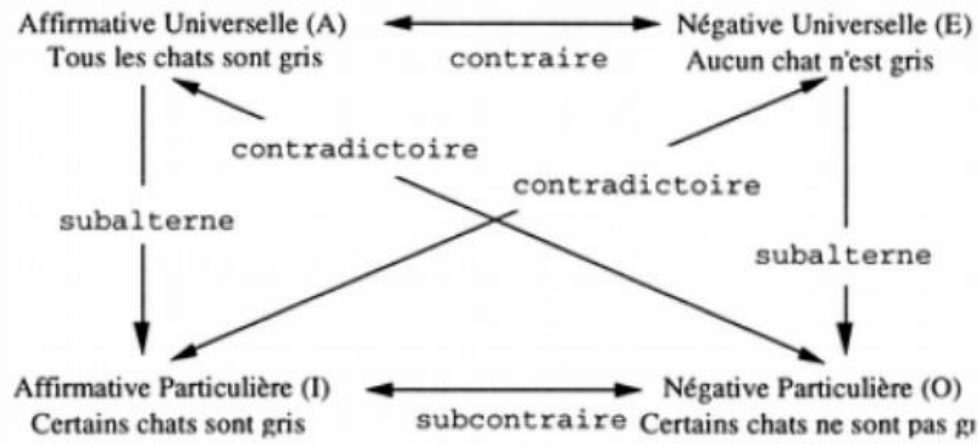


Figure 1 : Le carré logique (proposé par Horn)

Les oppositions entre les paires des termes/ propositions se construisent sur les deux axes de la qualité (affirmation/ négation) et de la quantité (universaux/ particuliers).

Les relations d'opposition que propose Aristote, et qui ont été par la suite reprises dans le carré logique, se présentent comme suit :

- L'opposition entre contradictoires (*antiphatikos*) (A-O et I-E sur le schéma). La contradiction émerge lorsque deux propositions s'opposent à la fois en termes de quantité (tous/quelques) et de qualité (affirmation/négation), rendant impossible leur coexistence en tant que vérités simultanées. Cette opposition résulte de l'union de concepts incompatibles, où l'un nie ce que l'autre affirme. Cette perspective est également reflétée dans la définition du Grand dictionnaire de philosophie, qui décrit la négation comme une opposition de deux propositions ou énoncés dont l'une affirme ce que l'autre nie.[156] »

- L'opposition entre contraires (*enantios*) (A-E sur le schéma). Deux propositions contraires représentent deux énoncés universels qui se distinguent uniquement par leur qualité, et ne peuvent donc pas toutes deux être vraies simultanément, mais peuvent toutes deux être fausses. La contrariété peut ainsi impliquer une gradation des valeurs, permettant aux contraires d'avoir une valeur intermédiaire

- L'opposition entre subcontraires (*upenanenai*) (I-O sur le schéma). Deux propositions subcontraires diffèrent en qualité.

- Subalternes pouvant être vraies ensemble et fausses ensemble.

Parlant des oppositions, Horn estime qu'Aristote ne pouvait pas considérer les subcontraires et les subalternes comme étant des opposés et cela en se fondant sur le principe d'incompatibilité qui est au soubassement de l'idée de l'opposition. Le carré aristotélicien renvoie donc logiquement à deux oppositions qui sont les contraires et les contradictoires. C'est ce qu'affirme Aristote dans l'extrait suivant :

> En un sens purement verbal, les prémisses sont opposées de quatre façons : il y a l'opposition de l'universelle affirmative à l'universelle négative [A /E], de l'universelle affirmative à la particulière négative [A /O] , de la particulière affirmative à l'universelle négative [l/E], de la particulière affirmative à la particulière négative [I/O] ; mais, en réalité, il n'y a que trois oppositions, car la particulière affirmative n'est opposée à la particulière négative que d'une façon purement verbale. De ces propositions opposées,

[156] *Grand Dictionnaire de la Philosophie*, Ed. Larousse, 2003, p.207. (Version numérique téléchargée : dernière consultation le 15/12/2022.)

> j'appelle contraires celles qui sont universelles, c'est-à-dire l'opposition de l'universelle affirmative à l'universelle négative : par exemple toute science est bonne s'oppose à nulle science est bonne ; les autres sont contradictoires[157].

L'opposition verbale ne correspond pas nécessairement à une opposition logique. Les « subcontraires » ne sont pas incompatibles et ne peuvent donc être considérés comme opposés au sens aristotélicien. Chez Aristote, l'opposition repose sur un principe d'« incompatibilité [158] » qui exclut la subcontrariété. Pour que deux propositions ou éléments soient véritablement opposés, ils doivent respecter le principe de « non-contradiction », stipulant qu'ils ne peuvent être simultanément vrais. En d'autres termes, des termes ou propositions contraires ou contradictoires sont mutuellement exclusifs et ne peuvent coexister.

Au fondement de la logique liée à l'idée de l'opposition se trouvent deux principes : la non-contradiction et le tiers exclu ; et c'est dans le rapport à ce dernier principe que réside la différence entre contradiction et contrariété.

À présent, essayons de présenter brièvement ces deux principes aristotéliciens. Parlant du principe de la non-contradiction, il affirme ce qui suit :

> Le principe le plus solide de tous est celui à propos duquel il n'est pas possible de se tromper... Quel est ce principe ? Il est impossible que le même prédicat appartienne et n'appartienne pas en même temps à la même chose et sous le même rapport... Il est, en effet, impossible à quiconque de croire que le même à la fois est et n'est pas, comme certains s'imaginent qu'Héraclite l'a affirmé... Si donc il n'est pas possible que les contraires appartiennent en même temps à la même chose, et comme l'opinion contraire à une opinion est sa contradictoire, il est manifeste qu'il est impossible que le même homme pense simultanément que le même est et n'est pas[159].

Il l'érige en fondement à tout raisonnement dans la mesure où « toute démonstration se ramène à ce principe comme à une ultime vérité, car il est, par nature, un point de

---

[157] Aristote, *Premiers analytiques*, in Laurence R. Horn, *A natural history of negation*, CSLI Publications, 2001, p. 11.

[158] Schang Fabien, « L'opposition : analyse logique d'une notion flottante », in *Syntaxe et Sémantique*, 2012/1 (N° 13), p. 65-85. DOI : 10.3917/ss.013.0065. URL : https://www.cairn.info/revue-syntaxe-et-semantique-2012-1-page-65.htm

[159] Aristote, *Métaphysique* [IV^e siècle av. J.-C.], livre Gamma, 1005b, in, Shang Fabien, *op.cit*.

départ, même pour tous les autres axiomes[160]». Nous verrons à fur et à mesure de notre analyse du texte et de la pensée de Cioran que son mode de raisonnement vient très souvent ébranler ce principe et cela en faisant joindre dans un même énoncé les contradictoires.

Il s'agit donc d'un principe logique selon lequel il est impossible de joindre la chose et son contraire sous le même rapport et dans les mêmes conditions. Logiquement, une proposition, un terme, ne peut pas être à la fois affirmé et nié, l'affirmation et la négation d'un même prédicat ne peuvent pas être toutes les deux « vraies ». Et c'est de même que, selon la logique aristotélicienne, entre deux contradictoires, il n'existe pas de tierces possibilités. C'est le principe du tiers exclu qui fonde cette idée selon laquelle il n'existe pas de milieu entre les contradictoires. La logique qui en découle est donc, pour résumer, la suivante : si quelque chose est A, il est réellement A (identité), rien ne peut être à la fois A et non-A (non-contradiction) et toute entité doit être A ou non-A (tiers exclu). Mais si nous voulions appliquer ces règles à la pensée cioranienne, réussirions-nous à le faire ?

Force est de réfléchir dans ce cadre à l'écriture cioranienne qui crée souvent un espace où végètent des (im)possibilités contradictoires infinies au seuil de la décision. Le scepticisme ne parvient-il pas à créer ce « tiers inclus » où le doute offre le choix qui dépasse affirmation et négation tout en les habitant ?

> Je me délie des apparences et m'y empêtre néanmoins ; ou plutôt : je suis à mi-chemin entre ces apparences et cela qui les infirme, cela qui n'a ni nom ni contenu, cela qui est rien et qui est tout. Le pas décisif hors d'elles, je ne le franchirai jamais. Ma nature m'oblige à flotter, à m'éterniser dans l'équivoque, et si je tâchais de trancher dans un sens ou dans l'autre, je périrais par mon salut[161].

L'équivoque ne pourrait-il pas être l'espace intermédiaire du « *tertium non datur* » dont parle Aristote ? Notre analyse du texte cioranien nous met constamment, comme on le verra, sur la voie de l'alliance des oppositions. Nous reviendrons sur ce point lors de l'analyse des fragments cioraniens. Continuons à présent à instaurer le

[160] Aristote, *Métaphysique* [IVe siècle av. J.-C.], livre Gamma, 1005b, trad. du grec par J. Tricot, Vrin, 1974, p. 194.
[161] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit*., p.4.

cadre théorique de notre travail en nous focalisant sur les notions connexes à la négation.

II. Travaux sur la négation et concepts connexes

La négation est un concept central dans la linguistique et la grammaire, qui est étudié à la fois au niveau logique, syntaxique, sémantique et pragmatique. En français, elle opère via par un dispositif très varié permettant de toucher à toutes les catégories des mots et de s'exprimer à travers une multitude de supports syntaxiques, morphologiques, syntaxiques…Les travaux sur la négation, ses opérateurs, ses différents sens, sa portée, son champ d'action et sur les notions/concepts qui lui sont connexes sont à la fois riches, denses et diversifiés.

Nous avons vu qu'il n'existe pas une seule et unique négation et que le sens dépend de l'optique choisie. Pour les philosophes c'est la non-existence, pour les pragmaticiens un acte de langage (de dénégation), pour les psychologues un comportement (de rejet ou de refus), pour les logiciens un opérateur véric onditionnel, pour les sémanticiens un trait sémantique (un sème), pour les syntacticiens une catégorie lexicale ou un morphème.

La recherche sur la négation en français a une longue histoire. Remontant au début du 20ème siècle, Louis Couturat a été l'un des premiers à établir une théorie de la négation en logique moderne. Dans son ouvrage *De l'Infini mathématique*, publié en 1896, il introduit une distinction entre négation privative et négation contradictoire la première étant une opération qui consiste à supprimer (ou souligner le manque) une propriété ou un concept, et la deuxième une opération qui affirme le contraire d'une proposition.

Jean Nicod a poursuivi les travaux de Couturat en logique et philosophie du langage. Dans son ouvrage posthume *Le problème de la négation* (1932), il propose une analyse sémantique de la négation, en distinguant la négation propositionnelle de la négation existentielle.

Depuis lors, de nombreux linguistes et grammairiens ont travaillé sur la négation en français, en abordant des questions telles que sa structure syntaxique, ses effets sémantiques et pragmatiques, et ses relations avec d'autres concepts grammaticaux tels que l'aspect, le temps et la modalité.

Culioli identifie deux opérations de négation, qu'il caractérise comme primitive et construite, et les considère comme étant indissociables. D'un côté, il y a la négation qualitative qui consiste en le rejet par le sujet de ce qui est, pour lui, considéré comme nuisible. De l'autre côté, il y a la négation de localisation et d'existence. Son approche est guidée par le principe épistémique suivant :

> Il nous faut maintenant introduire l'opération d'identification, opération primitive qui assure la stabilité des représentations à travers les variations et les accidents de notre activité de sujet énonciateur. Sans stabilité, il ne peut exister de formes qui, par le biais de désignations, permettent de construire des déterminations référentielles qui régulent nos échanges inter-sujets[162].

Ainsi pour la négation :

> Pour qu'il y ait négation il faut qu'il y ait construction préalable du domaine notionnel. Quant à l'opération de négation, elle consiste à parcourir la classe d'occurrences de la notion considérée, sans pouvoir ou vouloir valider telle occurrence distinguée parmi les occurrences possibles du domaine.

Parmi les contributions les plus marquantes, on peut citer les travaux d'Oswald Ducrot, qui a élaboré une théorie énonciative de la négation basée sur la notion de polyphonie qui, appliquée à la négation, lui permet de distinguer divers types de constructions négatives qu'il répartit en négations descriptives et négations polémiques. Nous allons revenir plus en détails sur cette théorie dans ce qui suivra pour instaurer le cadre théorique de notre analyse de la négation au moyen de la construction « ne…pas » où nous nous attarderons sur l'aspect pragmatique de la négation en nous focalisant sur ses emplois descriptifs/polémiques.

La même théorie polyphonique permet à Ducrot de présenter diverses descriptions de l'ironie et du paradoxe que nous étudierons dans le cadre de la réalisation rhétorique de la négation cioranienne. Selon lui, des voix s'opposent et se

[162] Antoine Culioli, *Pour une linguistique de l'énonciation,* Tome 1, Paris, Ophrys, 1990, p.95.

nient dans un même énoncé. Dans le cas de l'ironie, un locuteur s'assimile à un énonciateur (réel ou fictif) en énonçant un discours qu'il prétend adopter (celui qui rend compte de l'avis de cet énonciateur fictif), mais qui est, en réalité, réfuté, rejeté. Dans le cas du paradoxe, il s'agit d'une opposition franche et directe à la voix de la doxa que le paradoxe vient contredire en introduisant, comme décrit dans la sémantique argumentative ducrotienne, des enchaînements argumentatifs paradoxaux.

Jacques Moeschler, de son côté, a mis en évidence les effets pragmatiques de la négation dans l'interprétation du discours. Il a notamment travaillé sur l'acte de réfutation qu'implique souvent la négation.

Claude Muller a apporté une contribution significative à l'avancement des études sur la négation. Dans son ouvrage majeur intitulé *La négation en français. Syntaxe, sémantique et éléments de comparaison avec les autres langues romanes*, et qui nous a d'ailleurs énormément aidée surtout dans l'étude syntaxique de la négation, il s'attache à explorer les liens entre les différents aspects de l'étude de la négation, en examinant notamment la syntaxe, la sémantique et la pragmatique. Contrairement à ses prédécesseurs, qui ont principalement décrit les diverses fonctions de la négation, Muller cherche à expliquer ces phénomènes à travers une analyse minutieuse des faits linguistiques. Sa démarche sera d'« adopter aussi souvent que possible des hypothèses minimales, et d'accepter des hypothèses non formalisables[163] ». D'autre part, il s'efforce de rester aussi syntaxique que possible. Il revient sur les différents concepts liés à la négation, tels que la polarité, l'association négative, la portée de la négation, la notion du refus et du rejet… et les investit dans l'examen et l'analyse des différents opérateurs de la négation.

D'autres chercheurs ont étudié la négation en relation avec des concepts connexes tels que l'affirmation, la quantification, la modalité et la structure argumentative du discours. Nous allons justement revenir, dans ce qui suit, sur les études qui ont traité de la question du rapport entre négation et affirmation.

[163] Claude Muller, *La négation en français. Syntaxe, sémantique et éléments de comparaison avec les autres langues romanes,* Droz, Genève, 1991, p.3.

1. Négation et affirmation

Nous allons tout d'abord nous intéresser à la relation entre l'affirmation et la négation, cette dernière étant souvent définie par rapport à la première, tout comme le négatif qui trouve son sens par rapport au positif.

> Negare : « dire non, affirmer que… ne… pas… ». « Affirmer que… ne… pas…»; dès l'étymologie, surgit cette caractéristique qu'Oswald Ducrot a bien mise en lumière : au cœur de la négation, il y a l'affirmation[164].

Comme l'affirme Serça, la négation reste inséparable de l'affirmation. La plupart des linguistes et logiciens ayant travaillé sur ce rapport soutiennent l'idée d'une asymétrie. Il existe tout d'abord l'argument de la charge informationnelle selon lequel la négation implique souvent l'existence d'une alternative implicite, qui n'est pas nécessairement exprimée, alors que l'affirmation ne le fait pas. Ainsi, ajoute-t-elle une charge informationnelle supplémentaire qui n'est pas présente dans l'affirmation, ce qui la rend cognitivement plus complexe. Un autre argument pragmatique joue en faveur de cette même asymétrie, la négation impliquant souvent la présence d'une présupposition que l'affirmation n'implique pas généralement.

Platon, dans *Le Sophiste*, a souligné que les phrases négatives ont moins de « valeur » que les phrases affirmatives étant moins spécifiques et moins informatives. La priorité et l'antériorité ontologique, épistémologique, psychologique et grammaticale des affirmatives sur les négatives est soutenue par Aristote :

> La proposition affirmative est antérieure et mieux connue que la négative (puisque l'affirmation explique le déni tout comme l'être est antérieur au non-être) (Métaphysique 996b14-16)

Mais aussi par Saint Thomas d'Aquin :

> L'énonciation affirmative est antérieure à la négative pour trois raisons… En ce qui concerne le son vocal, l'énonciation affirmative est antérieure à la

[164] Isabelle Serça, « « Nier, est-ce contredire ou dire l'absence ? », in Laurent Nicolas, Fontvieille-Cordani Agnès (dir.), *La Négation à l'œuvre dans lestextes*, 2023, p. 223-238

> négative parce qu'elle est plus simple, car l'énonciation négative ajoute une particule négative à l'affirmative. Par rapport à la pensée, l'énoncé affirmatif, qui signifie composition par l'intellect, est antérieur au négatif, qui signifie division... Par rapport à la chose, l'énoncé affirmatif, qui signifie être, est antérieur au négatif, qui signifie non-être, car la possession de quelque chose est naturellement antérieure à la privation de celle-ci[165].

Non seulement les énoncés négatifs sont souvent considérés comme moins informatifs que les affirmatifs, mais ils sont morphosyntaxiquement plus marqués (toutes les langues ont des marqueurs négatifs alors que peu ont des marqueurs affirmatifs). Ils invitent le récepteur à fournir plus d'effort dans l'opération d'interprétation du sens, de ses présuppositions et inférences et à « calculer les intentions implicites du locuteur[166]. »

De nombreux philosophes, linguistes et psychologues ont situé cette asymétrie dans la logique ou la sémantique, comme dans l'affirmation selon laquelle toute négation présuppose une affirmation correspondante mais pas l'inverse.

Dans son livre *Negation* (2001), Laurence R. Horn distingue, selon la portée sémantique de la négation et sa relation avec l'énoncé affirmatif, deux sens :

- La négation de réfutation qui est utilisée pour contredire ou nier complètement une affirmation ou une hypothèse. Elle a pour effet de dire que quelque chose n'est pas du tout vrai. Par exemple, dans la phrase « Il n'a jamais été à Paris », la négation de réfutation est utilisée pour nier complètement l'affirmation selon laquelle cette personne a été à Paris.
- La négation de restriction qui est employée pour limiter ou restreindre la portée d'une affirmation. Elle a pour effet de dire que quelque chose n'est vrai que dans certaines conditions ou limites. Par exemple, dans la phrase « Je ne mange pas de sucre», la négation de restriction est utilisée pour

[165] Saint Thomas*, Livre I, Leçon XIII, cité dan,* Oesterle, *Aristotle, On Interpretation. Commentary by St. Thomas and Cajetan*, Marquette University Press, 1962, p.64. (La traduction est la nôtre.)

[166] Fontvieille-Cordani Agnès, « Prologue I. Négation et figure », *in* Laurent Nicolas, Fontvieille-Cordani Agnès (dir.), *La Négation à l'œuvre dans les textes*, 2023, p.20.

restreindre l'affirmation en précisant que la personne ne mange pas de sucre mais seulement dans le cadre de son régime alimentaire.

Ces deux types ont des implications différentes sur l'interprétation des énoncés en fonction du contexte et de la portée sémantique, mais ils partagent l'idée de la construction de la négation à partir d'une affirmation qu'elle présuppose et à laquelle elle rajoute une charge argumentative supplémentaire.

Dans son article intitulé « Negation and the Licensing of Negative Polarity Items », la linguiste Yael Sharvit examine cette question d'asymétrie en relation avec les items à polarité négative (IPN). Elle soutient que ces derniers, qu'on présentera dans ce qui suit, sont autorisés dans les phrases négatives, mais pas dans les phrases affirmatives, en raison de la charge sémantique supplémentaire construite de la négation. Ainsi, pour elle, des items tels que « jamais », « personne », ou encore « rien » présupposent l'existence d'une alternative positive à ce qu'ils nient et cela dans le sens où une phrase telle que « personne n'est venu » présuppose que quelqu'un devait venir, mais n'est pas venu. Au contraire, elle considère qu'une affirmation ne présuppose pas l'existence d'une alternative négative à ce qui est affirmé, chose qui crée l'idée de l'asymétrie. Cette dernière se trouve donc présentée comme étant une propriété sémantique fondamentale du langage naturel pour être liée à la manière dont le langage permet aux locuteurs d'exprimer des distinctions ontologiques entre les différents types d'entités existantes. En d'autres termes, la négation permet de marquer la distinction entre les entités existantes et les entités non-existantes, tandis que l'affirmation ne présuppose pas cette distinction.

Dans un article[167] plus récent, Flaux et Lagae montrent que, dans la langue, les mots « négation » et « affirmation » ne fonctionnent pas de manière symétrique. Contrairement à la première, la deuxième n'est pas nécessairement un terme métalinguistique, d'où l'étrangeté des énoncés suivants, mentionnés par les auteures :

a. Dans cette phrase, soulignez les affirmations.

[167] Nelly Flaux et Véronique Lagae, « Un brouhaha de négations. Étude de l'unité lexicale *négation* », in J. Goes & M. Pitar, Eds., *La négation. Études linguistiques, pragmatiques et didactiques*, Artois Presses Université, 2015, pp. 17–37.

b. Zoé fait sa thèse sur l'affirmation en français.

c. Étudiez l'affirmation chez George Sand. (Flaux & Lagae, 2015, p. 31)

De plus, « affirmation » ne correspond pas à un opérateur logique, contrairement à *non*. Ils en concluent que « l'affirmation est reconnue comme munie d'une sorte d'antériorité logique[168] ».

Cependant, il est important de reconnaître que toutes les formes de négation en langage naturel ne fonctionnent pas comme des opérateurs contradictoires ou même logiques. Une déclaration peut être réfutée pour plusieurs raisons : elle peut être fausse, injustifiée, inappropriée, trompeuse, mal articulée, mal dirigée, susceptible de créer des implicatures ou des présupposés indésirables, ou encore être trop ou insuffisamment formelle pour le contexte. Ce n'est que dans le premier cas, où l'on oscille entre vérité et fausseté, que la négation constitue clairement un opérateur contradictoire, comme l'a notamment soutenu.Horn[169].

2. Négation polémique, polyphonie et présupposition

La théorie de la polyphonie de Ducrot considère que le langage est composé de plusieurs voix, ou points de vue, qui s'expriment simultanément dans un énoncé. Ces voix peuvent être celles du locuteur, de l'interlocuteur, ou encore de personnes ou de groupes cités ou imaginaires. Chaque voix peut exprimer des opinions, des sentiments, des hypothèses… Donc « l'idée de base de cette théorie est la suivante : tout énoncé est susceptible de contenir plusieurs discours « encastrés ». Ou plus précisément : le sens de l'énoncé est constitué par la superposition de plusieurs discours élémentaires[170]. »

[168] *Ibid*., p.32.

[169] Pour plus d'informations à ce sujet, consulter Laurence Horn*, A natural history of negation*, CSLI Publication, University of Chicago Press, 2001.

[170] Nølke Henning, « Formes et emplois des énoncés négatifs : polyphonie et syntaxe de *ne...pas* », in *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*, sous la direction de NøLKE Henning, Paris, Éditions Kimé, « Hors collection », 1993, p. 215-232. Version numérique (URL : https://www.cairn.info/le-regard-du-locuteur--9782908212307-page-215.htm)

Dans cette théorie, la négation est considérée comme une opération qui permet de mettre en relation deux voix ou points de vue différents. Ainsi, à travers la négation, on peut contester une assertion qui a été exprimée par une autre voix ou point de vue, ou encore exprimer son propre point de vue en opposition à celui d'une autre voix.

Cette approche permet de prendre en compte la complexité et la richesse du langage, en montrant comment différents points de vue peuvent coexister et s'exprimer à travers la négation.

> La plupart des énoncés négatifs [...] font apparaître leur énonciation comme le choc de deux attitudes antagonistes, l'une, positive, imputée à un énonciateur E1, l'autre, qui est un refus de la première, imputée à E2[171].

La négation est ainsi analysée d'un point de vue énonciatif/pragmatique faisant intervenir une pluralité d'énonciateurs (réels ou fictifs) et représentant des forces argumentatives opposées. Et c'est dans ce cadre qu'intervient l'idée de présupposé/ présupposition.

Dans notre exposé sur la négation, nous avons utilisé, sans pour autant le définir, le verbe « présupposer » qui implique l'idée de la présupposition. Il s'agit d'un concept à la fois sémantique et pragmatique qui fait référence à une implication sous-entendue ou présumée par une phrase ou une expression, sans être explicitement affirmée. Autrement dit, la présupposition suppose que quelque chose est vrai avant même que la phrase ne soit dite. Elle est liée à l'ensemble des connaissances partagées entre le locuteur et son interlocuteur, ce que Moeschler et Reboul appellent, dans leur *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique,* « les croyances d'arrière-plan ».

La présupposition dans l'approche polyphonique de Ducrot est expliquée comme suit :

> En disant *Pierre continue à fumer*, on présenterait le fait que Pierre ait fumé autrefois comme asserté par un premier énonciateur, distinct du locuteur et souvent identifié avec l'opinion commune (énonciateur sur lequel le locuteur

[171] Ducrot Oswald, *Le Dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984, p.215.

> fonde sa propre croyance) ; dans cette hypothèse, le locuteur ne prend personnellement à son compte que la deuxième affirmation, celle de *Pierre fume actuellement*, autrement dit, il est identifié avec le seul énonciateur de cette affirmation, c'est-à-dire, selon ma terminologie, du posé[172].

Par rapport à ce « posé », le présupposé est présenté comme un élément préalable, d'arrière-plan, appartenant à un « passé de la connaissance[173] » commun au locuteur et à son interlocuteur et ne faisant pas l'objet de la communication.

L'approche polyphonique de la négation a permis de distinguer des nuances de sens dans l'interprétation des énoncés négatifs. Ducrot propose, en s'appuyant sur le raisonnement polyphonique, deux types de négation qui se distinguent par rapport à la présence ou à l'absence d'un énoncé préalable auquel la phrase négative viendrait s'opposer. La négation polémique correspond à un acte de parole impliquant le rejet et se présente comme une réfutation de l'énoncé positif correspondant. En découle la négation appelée métalinguistique, qui se distingue notamment de la précédente par la présence explicite d'un locuteur. Elle « contredit les termes mêmes d'une parole effective à laquelle elle s'oppose[174] » et est, par conséquent, facilement identifiable. Ces deux types de négation convergent en développant tous deux une stratégie discursive de rejet.

La négation descriptive permet quant à elle de représenter un état « négatif », sans que son énonciateur marque son énoncé comme s'opposant à un discours adverse. Ainsi, à un contenu négatif est associée une force illocutoire d'affirmation face à une réalité ou état négatif.

Cependant, l'analyse polyphonique a été remise en question par différents linguistes. Ducrot lui-même interprète finalement la négation descriptive comme « un dérivé délocutif de la négation polémique ». Nølke considère cette dernière comme la négation primaire et la négation descriptive comme un cas de dérivation illocutoire, à partir de la négation polémique. Muller le rejoint et propose alors de considérer principalement les négations comme polémiques et de procéder à une

[172] *Ibid.*, p.51.
[173] *Ibid.*, p.21.
[174] *Ibid.,* p.216-217.

lecture descriptive sous certaines conditions, qui seront exposées dans la section qui traitera de la négation syntaxique *ne…pas*.

3. Négation, argumentation et dialogisme

La négation, en tant que stratégie argumentative, présente une méthodologie puissante pour mettre en échec les arguments adverses. Lorsqu'un énonciateur réfute une assertion, il insuffle un point de vue contradictoire, remettant en question une prémisse spécifique ou invalidant un raisonnement préconçu (Horn, 1989 et 2001). À travers cette utilisation de la négation, se dessinent les béances et les vulnérabilités inhérentes aux arguments adverses, renforçant ainsi la position de l'orateur. En réfutant une affirmation, qu'elle soit manifeste ou latente, l'énonciateur révèle les incohérences logiques, les lacunes factuelles ou les répercussions indésirables qui sapent la validité de l'argumentation adverse. Par conséquent, la négation revêt une importance capitale dans l'exercice critique, en mettant en exergue les failles argumentatives et en renforçant la position de l'orateur face à une rhétorique contradictoire. Ainsi, il n'est point étonnant d'établir une corrélation entre la négation et son statut d'inverseur de vérité, capable, dans ses manifestations les plus étendues, et sans même que la marque grammaticale ne s'impose, d'influencer l'orientation argumentative des énoncés et de s'opposer à la doxa.

Dans l'analyse du lien entre la négation et l'argumentation, notre attention se tourne vers l'aspect dialogique et polémique de la négation, qui se positionne comme un outil de débat et de confrontation des idées, apte à mettre en doute les arguments avancés, à proposer des alternatives et à inciter à un raisonnement critique. Ainsi la réflexion se trouve-t-elle axée sur le concept de polyphonie des énoncés négatifs que nous avons abordé dans les travaux de Ducrot.

Cela nous met sur la piste de la dichotomie entre négation polémique et négation descriptive qui, toutes les deux, révèlent des aspects et fonctions différentes. D’une part, la négation polémique se manifeste comme un acte de refus direct, réfutant l'affirmation positive correspondante. D'autre part, la négation descriptive est utilisée pour décrire une situation sans que son locuteur ne la présente comme une opposition à un discours contradictoire. Dans ce cas, une affirmation est associée à

une idée négative. Une variante de la négation polémique est la négation métalinguistique, qui se distingue par la présence explicite d'un locuteur et par son opposition directe aux termes d'une déclaration réelle.

Bien que ces deux types de négation partagent une stratégie discursive de rejet, l'approche polyphonique a été critiquée par certains linguistes. Certains chercheurs ont également prolongé l'idée de dualité en proposant l'existence d'un continuum entre ces deux types de négation. Ducrot lui-même interprète la négation descriptive comme un dérivé délocutif de la négation polémique. H. Nølke considère cette dernière comme la négation primaire, tandis que la négation descriptive est vue comme un dérivé illocutoire de la négation polémique.

Donc on ne peut parler de l'argumentation dans le cadre d'une étude qui se prend négation pour objet sans aborder les idées de la polémique et du dialogisme ou encore celles du refus/ rejet. Il s'agit donc d'opposer un discours à un autre en stipulant, comme l'a fait Bakhtine, que « la parole va à la parole […] [et qu'] il n'est pas un seul énoncé verbal qui puisse, en quelque circonstance que ce soit, être porté au seul compte de son auteur […][175]. » La négation intervient, par conséquent, comme forme de réponse de non-adhésion opposant un Non à une idée ou à un discours préalable pour en remettre en question le bien-fondé ou la vérité. Cela nous renvoie donc au concept de la polyphonie lié à la négation pour en souligner l'aspect argumentatif. Un discours négatif est porteur d'un point de vue qui nie un autre discours affirmatif sous-jacent. Le concept de dialogisme se réfère aux liens qu'un énoncé entretient avec les énoncés produits précédemment ainsi qu'avec ceux qui pourraient être formulés par ses destinataires futurs. D'après Maingueneau, le « dialogisme » signifie que chaque énonciation est imbriquée dans une « interactivité constitutive [...], elle représente un échange, explicite ou implicite, avec d'autres

[175]Mikhail Bakhtine, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*. Trad. du russe par G. Verret. Lausanne : Éditions L'Âge d'homme, 1970, [1929] cité dans, Jean-Marie Privat **et**
Marie Scarpa, « Dialogisme (Bakhtine) », *Pratiques* [En ligne], 183-184 | 2019, mis en ligne le 30 décembre 2019, consulté le 01 avril 2024. URL:
http://journals.openedition.org/pratiques/6752 ; DOI : https://doi.org/10.4000/pratiques.6752

énonciateurs, qu'ils soient virtuels ou réels. Elle suppose toujours la présence d'une autre instance d'énonciation à laquelle le locuteur adresse son discours[176] ».

Nous pouvons ainsi déduire tout l'intérêt que peut avoir une mise en relation entre ces différents points de vue dans le cadre d'une analyse qui porte sur des textes profondément marqués par le refus du système. Nous reviendrons dans plusieurs endroits de notre travail sur cet aspect dialogique et réfutatif des négations cioraniennes.

[176] Dominique Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod, 1998, p.40.

CHAPITRE III : SITUATION DE LA THESE

Écrire contre soi, contre l'autre, contre l'existence et contre tout. Écrire contre l'acte d'écriture même. Se rire de la Création, et du créateur, défaire la sacralité de la vie, et de la mort, détruire le sens, et la consistance, choir, ou peut-être s'élever dans/vers le néant et embrasser à bras ouverts le non-sens tout en aspirant au non-être… Ne voit-on pas la négation se dessiner derrière chaque mot ? L'œuvre d'Emil Cioran est négatrice dans chacune de ses facettes, dans chacune de ses pages. Elle est le reflet d'une pensée, ou plutôt de pensées —parce que la réflexion n'est jamais univoque et parce qu'elle vacille entre les contraires et les contradictoires et joint les opposés, les juxtapose, sans pour autant les guider vers l'accord —qui refusent de succomber à la quiétude de l'illusion et s'adonne à la torture de la lucidité. Cette dernière permet, ou impose, un accès au Savoir suprême, celui qui s'ouvre sur l'Absolu négatif qu'est le *Nihil*. Nous vivons dans le non-sens pour déboucher sur le non-être dans le rien qui précède et qui succède. Nous, êtres humains, sommes l'incarnation même de la négation de ce qui doit être, chaque vie étant, pour Cioran, une nouvelle entrave à l'état absolument négatif qu'est le néant regretté d'avant « la chute dans le temps », dans la conscience et dans la corporéité.

I. Contexte général

Motivée par le désir de faire le saut dans l'abysse d'une pensée à la fois sombre et lucide, et déterminée à élucider, lors de cette descente, une part de ce qui a créé cet abysse, cette étude se veut une exploration littéraire, philosophique, et surtout linguistique et stylistique des textes cioraniens, mais elle se fera, également, une exploration de soi. La lecture soumet nos pensées à l'examen. Les fragments nous interpellent et nous confrontent aux questionnements sur le sens, sur l'utilité et sur la finalité. Refusant la conclusion, ressassant les doutes et se jouant des contradictions, ils ne nous offrent pas les clefs de la délivrance et tiennent à nous mettre sur la voie du refus qui s'écrit à travers une esthétique/poétique de la négation.

Le texte cioranien, nous le verrons, a beaucoup intéressé le monde de la recherche. Par sa complexité philosophique, par sa richesse et sa beauté stylistique, il offre une matière dense, presque inépuisable, et cela notamment quand il s'agit de la négation.

Cette recherche, qui a pour objet la négation essentiellement linguistique, s'inscrit donc dans le cadre d'une étude stylistique faisant alterner diverses disciplines comme la syntaxe, la pragmatique, la sémantique et la rhétorique. En effet, elle se situe dans le prolongement d'une étude antérieure sur l'expression de l'opposition, une étude qui a eu pour finalité d'analyser la fonction réconciliatrice de l'opposition dans un essai[177] polémique qui affirme et infirme à la fois. Opposition et négation restent intrinsèquement liées logiquement, mais aussi linguistiquement. Nous avons vu ce lien se dessiner, dans le premier travail de recherche, dans chacune des différentes parties. Nous pourrions en citer un rapport syntaxique dans le cas de l'opposition réfutative qui s'appuie très souvent sur une négation syntaxiquement marquée, mais aussi un rapport morphologique dans l'exemple de l'affixation qui, pour exprimer l'opposition, utilise les préfixes négatifs. Dans le chapitre rhétorique également, la relation entre négation et opposition se fait voir via des figures de style comme le paradoxe qui, pour s'opposer à la pensée commune, passe par sa négation à travers des formules qui remettent en question la doxa ou comme l'ironie qui nie tout en affirmant faisant ainsi joindre les opposés. Ici, nous nous intéressons essentiellement à la négation dans toutes ses réalisations linguistiques.

Étant à la fois, nous l'avons vu, un mécanisme linguistique, un opérateur logique et une forme phrastique, la négation offre au linguiste un très large champ d'investigation. Cioran a toujours été étiqueté comme « sceptique », mais il faudrait dire que le scepticisme n'est pas une pratique unilatérale. Cioran serait à rapprocher d'un Socrate qui affirme « je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien[178]. » Ce doute crucial fait que rien n'échappe à la négation chez lui. Toute affirmation finit par une négation et les idées ne sont jamais définitives. En lisant le texte d'E. M.

[177] Il s'agit de l'essai de Hélé Béji, *Nous, décolonisés,* Arléa, 2008, qui a fait l'objet de notre mémoire de master.

[178] Platon, *Apologie de Socrate*, Les belles lettres, 2003.

Cioran, on est frappé par cette atmosphère de doute, de remise en question, d'incertitude, mais on se sent également bouleversé par le poids de la négation. Elle devient une pratique quasi-systématique qui détruit toute norme aussi bien logique que langagière. La question serait donc de voir comment construire un sens à travers un mouvement de démolition. La négation ne serait-elle pas, au fond, la seule forme possible de l'affirmation d'une certaine vision du monde ?

Plusieurs questions s'imposent alors. Quelles sont les formes de la négation dans le texte cioranien ? Comment s'exprime-t-elle ? Quelles en sont les natures, les valeurs et les réalisations ? Quel rôle assume-t-elle dans la structuration du texte et de la pensée de l'écrivain ? Quelle relation entretient-elle avec la forme fragmentaire chère à Cioran ? Est-elle seulement refus et annulation ? Ne participe-t-elle pas à un mouvement d'affirmation sous-jacent ? Et si oui, comment le fait-elle ? Pourquoi autant de négations pour affirmer ? Et finalement, une négation tout aussi présente sur le plan linguistique et stylistique ne constitue-t-elle pas un stylème cioranien ?

Nous essayons, dans le cadre de ce travail, de chercher et de fournir des réponses qui ne sont que des interprétations d'une œuvre qui n'aurait pas dû être commentée si l'on avait voulu respecter la pensée de l'écrivain qui a toujours nié toute utilité au travail de commentaire.

> Tout commentaire d'une œuvre est mauvais ou inutile, car tout ce qui n'est pas direct est nul[179].

Mais aux dépens de toutes les limitations que nous impose l'œuvre, et malgré le doute qui s'instaure à fur et à mesure du travail sur des fragments présentant des « vérités » antinomiques et déjouant les principes de la cohérence et de l'unité conventionnels, il existe, quelque part, un élan vital dans l'écrit cioranien qui invite à nous aventurer dans cette recherche/ invention de sens.

[179] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit*., p.7.

1. Sous le charme du Non : Pourquoi la négation ?

On est ainsi frappé par l'importance du dispositif négatif (de négation) dont use Cioran dans l'ensemble des textes qui forment notre corpus. Dès le *Précis de décomposition*, première œuvre française, commencent à se dessiner les traits d'un style sobre et concis, qui se développera d'ailleurs vers plus de brièveté ainsi que vers une fragmentation plus marquée. Et c'est toujours sous l'égide de la négation, surtout comme position de refus, que nous pouvons voir ces choix stylistiques. Qu'elle soit lexicale, morphologique ou syntaxique, qu'elle soit directement perceptible ou indirectement suggérée, qu'elle prenne la forme de particules ou qu'elle se dresse derrière la logique entière d'un fragment, elle se fait pratique omniprésente. Et c'est pour cette raison que nous tentons, dans le cadre de ce travail, d'en étudier les formes et les sens pour ainsi comprendre le rôle qu'elle joue, en tant que composante scripturale, mais aussi en tant que part intégrante de la philosophie cioranienne. Cette dernière porte en ses fondements tout ce qui fait de la négation non seulement un trait de l'esprit et de l'écrit, mais aussi l'expérience d'une vie qui a opposé un NON à tout ce qui la fait, car pour lui, « [o]n ne rejoint l'existence qu'après l'avoir niée jusqu'au bout car la négation totale vous réinstalle dans le premier jour du monde[180]. »

Nous avons choisi de partir sur les traces de la négation comme thème dans les écrits de Cioran pour en faire voir, et peut-être aussi valoir, dès le début, le rôle crucial qu'elle assume dans sa pensée et dans sa pratique littéraire. Pour le faire, nous revenons dans ce qui suit sur certains des fragments cioraniens qui traitent de la négation et qui en font ressortir le poids. Nous allons donc essentiellement nous appuyer sur des extraits des *Cahiers* où l'écrivain commente très souvent sa pensée et son écriture. Nous avons relevé de ce manuscrit 30 occurrences du nom « négation », 29 de l'adjectif « négatif(ve)(s) », et cinq du nom/ adjectif « négateur ». Toutes renvoient à une perception bien particulière de cette composante de la vision du monde chez lui.

[180]Cioran, *Cahiers, op.cit*., p1034.

La négation, selon Cioran, a un caractère viscéral. Elle émane d'un mal primordial qui dépasse les frontières de la logique et qui s'insinue dans l'être.

> La négation chez moi n'est jamais sortie d'un raisonnement, mais d'une sorte de désolation primordiale, les arguments sont venus après, pour l'étayer. Tout non est d'abord un non du sang[181].
>
> La négation ne sort jamais d'un raisonnement mais d'on ne sait quoi d'obscur et d'ancien. Les arguments viennent après, pour la justifier et l'étayer. Tout non surgit du sang[182].

Les deux fragments en question découlent d'une même réflexion préalablement exposée dans les *Cahiers*, puis revisitée ultérieurement dans *De l'Inconvénient d'être né*. Dans cette analyse, la négation perd sa nature intrinsèquement rationnelle et transcende la sphère argumentative pour revendiquer son statut d'élément fondamental de l'essence humaine. Elle se manifeste tel un sentiment primitif, inhérent à notre être, et ce, en amont de toute justification intellectuelle. Les lexèmes « désolation », « obscurité » et « sang », employés pour évoquer l'origine de la négation, évoquent une provenance empreinte de maléfice, qui semble découler de la contingence inhérente à l'existence humaine. En effet, comme le penseur ne cesse de rappeler, l'Être n'était pas nécessairement destiné à « être », ce qui engendre son infortune ainsi que l'inconvénient inhérent à sa naissance.

La prise de conscience de cette condition s'accompagne donc intrinsèquement du processus de négation. Elle se présente comme une réponse à la situation de l'Homme, jeté dans un abîme existentiel, tout en possédant une nature qui répugne au vide. Cette lucidité s'associe donc étroitement à une attitude de non-adhésion à cette réalité et se manifeste dans le registre de la négativité, établissant ainsi une rupture, en l'absence du luxe de l'ignorance, entre l'existence humaine et l'apaisement inhérent à son état d'être.

> La négation comporte à mes yeux un tel prestige que, me coupant du reste des choses, elle a fait de moi un être borné, buté, infirme. Comme certains vivent sous le charme du « progrès », je vis sous celui du Non. Et cependant je comprends qu'on puisse dire oui, acquiescer à tout, bien qu'un tel exploit, que j'admets chez les autres, exige de ma part un bond dont présentement je

[181]Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.74.
[182]Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.*, p.16.

> ne me sens pas capable. C'est que le Non est entré dans mon sang, après avoir perverti mon esprit[183].

Encore une fois, l'image du sang revient pour dire, quelque part, le caractère également physique de la négation. L'expérience de la corporéité, qui, d'ailleurs, n'a cessé de se présenter dans les écrits cioraniens comme essentiellement négative —la maladie, la souffrance physique continue, la dégénérescence du corps et la mort en sont les premiers marqueurs—, a été, comme nous l'avons vu, une des sources de la prise de conscience de l'absurdité de l'existence, et par conséquent, l'une des sources de la négation. Mais ce qui est frappant dans le fragment cité ci-dessus, c'est le caractère paradoxal de la négation que Cioran présente comme source de destruction et de fascination à la fois. En effet, sa pensée est soumise à son auspice mais dans cette soumission, il y a quelque part une volonté personnelle de ne pas s'en défaire. Les noms « prestige » et « charme » nous renvoient à une complaisance dans le mal qu'elle crée. Elle est donc une pratique bilatérale : elle défait les liens à la vie et contraint son adepte à un sentiment d'exil permanent dans la réalité humaine le condamnant à un éternel refus de soi et du monde. Cioran se présente alors souvent comme l'être marginal qui affirme : « Non seulement je mène une existence marginale, mais je suis marginal en tant qu'être. Je vis à la périphérie de l'espèce, et ne sais à qui ni à quoi m'affilier[184]». Mais elle permet aussi d'accéder à un degré de lucidité où l'acte d'être tire son essence de l'énergie destructrice de la négation.

> Je ne suis que par mes lacunes, mes désertions, et mes refus. Une existence toute négative. Je m'insurge contre toutes mes bonnes résolutions, et les abandonne avec acharnement, avec une persévérance digne d'une meilleure cause[185].

Elle devient une partie intégrante de son être. Dans ce fragment, il se définit par la somme de ses négations. C'est l'une des raisons qui nous ont amenée à creuser du côté de la négation. Qui est Cioran, penseur et écrivain, sinon la somme de ses refus ? Chaque fragment est une façon de défaire et de nier soi-même et le monde. Il existe des négations qu'il oppose à des affirmations conventionnelles, mais il en existe

[183]Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.48

[184] *Ibid.*, p.733.

[185] *Ibid*., p.53.

aussi d'autres qu'il profère contre ses propres négations. Tout commence par le refus, et tout converge vers un nouvel acte de refus, contribuant ainsi à maintenir une zone d'incertitude où rien n'est catégoriquement défini, si ce n'est la conscience du caractère dénué de sens de la vie. Et c'est d'ailleurs ce même refus qui a maintenu le penseur en vie.

> Ce que je dois aux livres destructeurs, négateurs, « acides ». Sans eux, je ne serais plus en vie. C'est par réaction contre leur poison, par résistance à leur force nocive, que je me suis affermi et que je me suis collé à l'être. Des livres fortifiants, puisqu'ils éveillèrent en moi tout ce qui devait les nier. J'ai lu à peu près tout ce qu'il faut pour sombrer ; mais c'est précisément pour cela que j'ai pu éviter le naufrage. Plus un livre est « toxique », plus il agit sur moi à la manière d'un tonique. Je ne m'affirme que par ce qui m'exclut[186].

C'est surtout la dernière phrase de ce fragment qui nous a semblé être cruciale dans la compréhension de la relation de Cioran à la négation. Encore une fois, il se définit par ses refus. Le paradoxe sur lequel se clôture le fragment résume l'essence contradictoire de l'affirmation de soi qui passe par l'action de rejet : le rejet de soi, du monde, des systèmes, des illusions, mais aussi des mouvements de l'annulation qui résultent de la somme des expériences négatives de l'être. Cioran a le don de « positiver » le mal, d'en tirer une énergie qui lui permet de survivre. Nous verrons plus tard, lors de l'étude du paradoxe cioranien, la force de ce processus d'inversion évaluative qui lui offre une voie de salut et qui lui sert d'appui pour dépasser le désir de se donner la mort. Il existe une fertilité dans la destruction, une énergie vitale dans la mise à mort du monde et donc une force indispensable à sa survie dans la négation.

> Après minuit. Tout à l'heure, en faisant ma promenade autour du Luxembourg, je pensais qu'il y avait en moi un penchant à la négation extrêmement accusé et dont dérivent tous mes autres goûts, en premier lieu celui sur la mystique. Tout m'ennuie, sauf quand il s'agit de détruire ce monde[187].

« Détruire le monde » reprend l'idée de la négation et la révèle comme position de refus général qui, de par sa nature féconde, finit par donner naissance à l'œuvre

[186] *Ibid*., p.367.
[187] *Ibid*., p.447.

cioranienne qu'on pourrait mettre sous l'égide emblématique de la démolition qui, notons-le, anéantit au rythme des négations, l'être-même du penseur. En effet, c'est au prix d'une douleur existentielle intense que se paie cette négation. Pour cet éternel négateur, « nier, c'est souffrir[188] », parce qu'il s'agit de continuer, en niant le monde, à se nier soi-même en se privant de la quiétude de l'adhésion à la vie telle qu'elle est. Le temps, thème négatif par excellence dans la pensée cioranienne, lui devient inaccessible et se défont ainsi, peu à peu, les liens avec le sentiment de vivre. Et bien qu'il existe une complaisance dans le mal, et au-delà de la connotation « positive » de la somme des expériences négatives que ses écrits nous relatent, il existe toujours une douleur dans la négation de soi, exercice négatif auquel a été soumis le penseur une vie durant. De là naît son besoin de se réfugier, ne serait-ce que par rares moments, dans une quelconque conviction, de se libérer de la hantise du « non » et de l'éternel retournement contre ce qui fait l'existence. Il affirme donc être « le type même du négateur assoiffé de quelque chose d'autre, de quelque catastrophique oui. … et qui est désespéré de ne l'avoir pas trouvé de ce côté-ci de la naissance[189]. »

2. Pourquoi ce corpus ?

L'œuvre du ressassement qui est celle de Cioran n'est que le cercle où tournent en rond les objets d'un refus crucial de tout ce qui fait cette existence. Au lieu de sujets, ce sont des hantises qui forment le fond du texte, et ces hantises, au-delà de leur diversité, se mettent toutes sous le signe d'un mal d'être dans le monde : la hantise de la mort, du vide, du mal, de la souffrance, de l'ennui, de la perte, de l'impuissance... Tant de thèmes cioraniens qui ne cessent de remuer la conscience sans parvenir à un aboutissement ou une solution qu'interdit la nature insensée de l'existence. Ces obsessions s'intensifient face à la conscience de l'absurde qui creuse un gouffre entre le lucide damné et la possibilité de vivre. Se dresse alors l'image d'un vivant-mort qui, bien que né, n'arrive pas à signer son pacte avec la vie pour ainsi l'intégrer dans la quiétude de l'ignorant, et reste, par conséquent, suspendu au seuil qui sépare l'état de la présence pleine de l'état de l'absence. Et c'est de là que

[188] *Ibid*., p.787.
[189] *Ibid.*, p.836.

découle le statut d'« exilé métaphysique » qu'on lui a souvent attribué, un statut qui ne cesse de se confirmer d'une œuvre à un autre pour ainsi marquer l'impossibilité de la délivrance. La redondance thématique qu'on remarque dans les textes fragmentaires cioraniens, et qu'on étudiera en relation avec l'image de l'anti-écrivain, est la marque d'un échec à prendre le parti de la vie. D'ailleurs, trois des quatre titres qui forment notre corpus, et dont nous allons parler dans les pages qui suivent, en disent long sur l'inadéquation entre Cioran et la vie. *Précis de décomposition* serait ainsi le signe d'une désagrégation ultime de toute idéologie et de tout système comme marque d'abandon, voire de rejet, de ce qui faisait son lien à l'autre. « L'œuvre se fait ainsi tour à tour manuel de déconstruction, traité du néant, art du vide[190] ».

Syllogismes de l'amertume met le lecteur face à un « moi » en mal d'être. Le choix du nom « amertume » est très révélateur : renvoyant à un « sentiment (ou caractère propre du sentiment) mêlé de découragement et de rancœur, éprouvé à la suite d'un échec, d'une désillusion » et à un « caractère mordant, agressif (du langage, du comportement d'une personne) où se reconnaît de la rancœur, du ressentiment[191] », il nous met face à un être désillusionné qui ne se trouve plus le moyen de réintégrer la vie et qui, par conséquent, regrette le temps d'avant le commencement, son propre commencement. Cela nous dirige vers le titre du troisième livre de notre corpus, *De l'inconvénient d'être né*, titre qui laisse transparaître l'image d'un être tourmenté par sa propre naissance, par sa présence au monde et qui aspire à rejoindre l'état de non-être qui a précédé la chute de l'homme dans le temps.

Avec Cioran, on ne peut séparer l'écrivain de l'homme. L'écriture est tellement liée à la pensée subjective —et assumée comme telle— qu'on ne peut aborder l'œuvre sans nous attarder sur l'acte de penser dans ce qu'il a de plus intime, autrement dit, dans la spontanéité du ressenti et non sans la logique systématique de la philosophie telle que Cioran la rejette. Et c'est justement pour cette raison que

[190] David Sylvain, *Cioran : Un héroïsme à rebours* [en ligne]. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2006 (généré le 28 septembre 2022). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pum/9343>. ISBN : 9791036502019. DOI : https://doi.org/10.4000/books.pum.9343

[191] Définitions fournies par le *TLFi*.

nous nous sommes concentrée dans la présentation de Cioran sur les éléments de vie susceptibles d'expliquer, du moins partiellement, la tendance négative de sa pensée.

Dans les *Cahiers*, nous pouvons nous rendre compte davantage de ce lien entre subjectivité et création littéraire :

> Tout le monde parle de théories, de doctrines, de religions ; d'abstractions en somme ; personne de quelque chose de vivant, de vécu, de direct. C'est une activité dérivée, abstraite dans le pire sens du mot, que la philosophie et le reste. Tout y est exsangue. Le temps y devient temporalité, etc. Un ensemble de sous-produits. Sur un autre plan, les hommes ne cherchent plus le sens de la vie à partir de leurs expériences, mais à partir des données de l'histoire ou de telle et telle religion. S'il n'y a pas en moi de quoi parler de la douleur ou du néant, à quoi bon perdre son temps en étudiant le bouddhisme. Il faut tout chercher en soi, et si on n'y trouve pas ce qu'on cherche, eh bien ! il faut abandonner la recherche. Ce qui m'intéresse, c'est ma vie, et non les doctrines sur la vie. J'ai beau parcourir des livres, je n'y trouve rien de direct, d'absolu, d'irremplaçable. C'est partout le même radotage philosophique[192].

Tout en remettant en question l'utilité de la philosophie, Cioran prône une réflexion qui prend pour objet le sujet penseur. Et c'est là le fond de l'originalité de ses écrits qui présentent l'exutoire d'un trop-plein de vie dont on ne sait que faire. Cathartique, thérapeutique et « pharmaceutique[193] » est donc l'acte d'écrire pour lui. L'expression, du verbe latin *exprimere*, de *ex*, dans le sens de « sortir » et *premere*, « presser », qui a donc le sens de faire sortir en pressant, retrouve son sens premier en ce qu'elle est défoulement explosif et passe ainsi au service d'un besoin vital de se vider. Et c'est pour cela que nous essayons dans notre recherche d'axer notre attention sur l'écrit qui vient donner formes à tout ce qui habite l'âme torturée de Cioran et qui rend compte de la négativité de l'expérience de son vécu intérieur.

L'étude que nous proposons porte donc sur quatre des œuvres francophones de Cioran : *Précis de décomposition (1949)*, *Syllogismes de l'amertume (1952), De l'inconvénient d'être né* (1973) et les *Cahiers (1957-1972)*. Le point commun entre ces écrits est avant tout le style fragmentaire qui, selon nous, joue un rôle prépondérant dans l'expression de la négation. Et bien que les fragments varient en

[192] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.144.
[193] L'adjectif est ici emprunté à Derrida.

longueur, allant d'un seul mot à quelques pages, c'est toujours le morcellement et la discontinuité qui règnent, reflétant de la sorte un mouvement de la pensée instable. Nous verrons, dans la dernière partie de ce travail, le rôle qu'assume la fragmentation dans la mise en exergue d'une vision négative du monde. Nous allons aussi nous attarder sur son effet sur l'amplification de la valeur de la négation qui, dans des écrits brefs tels que sont la plupart des fragments sur lesquels nous travaillons, gagne en présence et en force. Les *Syllogismes de l'amertume*, plus que les autres textes, a réussi à montrer ce lien indéfectible entre la négation et la brièveté.

Nous comptions au début travailler sur *La Chute dans le temps*, mais nous avons finalement décidé d'intégrer les *Cahiers* à sa place et cela vu tout l'intérêt dont jouit cette œuvre dans l'élucidation de la pensée et de la pratique littéraire de Cioran. Elle représente une mise en abîme et une réflexion sur ses livres et sur son être, ce qui permet de mieux comprendre son mode de fonctionnement ainsi que sa propre critique de l'œuvre qu'il a produite. En outre, elle nous permet également d'examiner le poids de la négation dans un texte qui n'était pas destiné à la publication. Le choix de ce corpus s'est fait après un exercice de lecture et de relecture de l'œuvre cioranienne. Chacun de ces livres a été sélectionné suite à un travail préliminaire sur la matière qu'il offre en termes de négation, mais aussi en termes de représentativité.

Le *Précis* étant la première œuvre cioranienne écrite en langue française, se fait une « seconde naissance, une réorientation de l'écriture sur de nouveaux axes[194] » et représente ainsi un travail d'assimilation à une nouvelle langue et à un nouveau style qui, de par sa sobriété, participe au développement d'une identité nouvelle, d'un « moi » littéraire nouveau. Elle se fait un exercice négatif de « décomposition » de tout type de système et de toute forme de dogmatisme. Mais elle procède aussi à la déconstruction de soi. En effet, ce livre porte en lui les traces d'une lutte contre soi que Cioran résume si bien à travers l'expression « penser contre soi ». Il se présente alors comme une œuvre charnière qui mélange des restes du ton lyrique, de l'emportement et de la fièvre que la nature de la langue roumaine permet et nourrit, à un style plus recherché, plus sobre, plus détaché qu'impose le

[194]David Sylvain, *op.cit.*

français. Le *Précis* marque ainsi une double rupture sur le plan de la langue et du style et donne les traits préliminaires d'un nouveau « moi » littéraire qui se précisera de plus en plus au fil des textes, cheminant de l'affirmation de soi (des œuvres roumaines) vers sa négation et son épuisement.

À la lecture du premier chapitre du *Précis*, nous nous sommes trouvée au cœur de l'expression du refus. Le reste des chapitres a continué à affirmer cette même orientation négative. Intitulé « Généalogie du fanatisme », ce chapitre nous plonge au cœur de la remise en question des certitudes, des convictions et, somme toute, des systèmes. Ainsi, nous présente-t-il, dans une série de fragments plus ou moins élaborés, des pensées réfractaires aux normes, à la doxa et à la prétendue cohérence du monde. Il nie tout et déconstruit tout. Les sous-titres que choisit Cioran portent dans l'articulation de leurs mots la désarticulation des dogmes. Pour en donner quelques exemples qui nous ont directement mise sur la voie de l'expression de la négation, nous pouvons citer des titres qui rendent compte d'un refus comme dans « l'anti-prophète », « Tournant le dos au temps », « Désarticulation du temps », « Le refus de procréer », « Exercice d'insoumission », ou encore d'autres qui jouent sur l'inversion de la connotation des concepts pour ainsi se mettre contre le système des valeurs ; c'est le cas de « La superbe inutilité », « Défense de la corruption », « Les avantages de la débilité », « Merveilles du vice », « En l'honneur de la folie ». À travers les paradoxes et les oxymores, figures d'opposition qui, comme on le verra, nous plongent au fond de la logique négative, ces sous-titres du *Précis* appuient l'idée de la décomposition à laquelle s'adonne Cioran et nous confrontent au seuil de chaque nouveau fragment, à une nouvelle manifestation du rejet du monde et de ses fondements. Le manuscrit initial s'intitulait d'ailleurs « Exercices négatifs », ce qui ne manque pas de nous mettre davantage sur la piste du refus qu'exprime l'épithète « négatifs ». Il pourrait être considéré comme le manifeste de la négation, exercice de liquidation totale de toute source d'illusion. L'utilisation du terme « exercices » suggère une démarche méthodique, presque clinique, dans l'exploration des thèmes abordés. Cioran ne se contente pas de présenter des pensées ou des idées, mais plutôt les examine, les dissèque, et les met à l'épreuve, tout en impliquant un acte mental intense et délibéré de remise en question dans le but d'une dissolution.

Le qualificatif « négatifs » revêt, quant à lui, une signification cruciale dans ce contexte. Il indique le ton général de l'ouvrage, caractérisé par un pessimisme amer, une critique acerbe de l'existence humaine, et une exploration approfondie des aspects sombres de l'être et de l'existence. Ce titre reflète également la méthodologie particulière de Cioran. Plutôt que de chercher des réponses positives ou affirmatives aux questions fondamentales de la vie, il préfère se livrer à des exercices de négation, remettant en question les certitudes et rejetant les illusions. Cette approche, teintée de pessimisme et d'ironie, sous-tend chaque aphorisme et méditation dans l'ouvrage, créant ainsi un espace intellectuel où les idées conventionnelles sont déconstruites et où les vérités universelles sont contestées.

Si le *Précis de décomposition* privilégie le lyrisme révolté, *Syllogismes de l'amertume*, son deuxième livre en français, se défait de ce lyrisme et se dirige vers un cynisme souriant et ironique. Mustapha Trabelsi le décrit comme « à la fois grave et cocasse[195] ». Ce livre met en œuvre une pratique de la négation plus aride, plus concise, très proche de cet idéal de lucidité que Cioran recherche éperdument. Par la brièveté et la concision lapidaire de ses fragments et par sa forme aphoristique condensée, cette œuvre permet d'approcher la pratique linguistique de la négation d'une manière plus « isolée » nous offrant la possibilité de voir en elle un trait redondant de l'esprit cioranien. Nous avons donc jugé que ce livre est capable de nous fournir des exemples frappants de la prédominance et la prépondérance de la négation dans l'écriture cioranienne.

Mais au-delà de tout, ce qui nous a le plus convaincue d'intégrer cette œuvre à notre corpus, c'est la manière dont parle Cioran de ses *Syllogismes.* Très souvent, dans ses *Cahiers*, il écrit des notes ou pensées à son sujet, et c'est de la manière la plus sombre qu'il la représente, comme dans ce fragment :

> Je suis en train de corriger la version allemande des *Syllogismes*. Comment ai-je pu écrire un livre si atroce ? Je passe d'un aphorisme à l'autre avec un sentiment de suffocation. On dirait que c'est écrit par un démon désabusé—

[195] Mustapha Trabelsi, « Les traunatismes de l'ironie dans *Syllogismes de l 'amertume* de Cioran », in *C F.F*. Vol. 21, 2010, pp. 121-129. (Version numérique : https://dehesa.unex.es/bitstream/10662/17704/1/1135-8637_21_121.pdf).

> car le démon peut et doit même être enthousiaste à sa façon ; ici, rien, rien, sinon un sarcasme incurable. Tout ça, c'est bien moi, hélas ![196]

Ou encore dans ceux-ci,

> Je viens de corriger la version allemande des *Syllogismes*. Quelle fatigue ! Il y a tant de mauvaise humeur dans ce livre que ça en devient écœurant et intolérable. Avec quelle joie, après cet exercice suffocant, n'ai-je pas écouté la Messe que Scarlatti a composée l'année de sa mort ! On fait une œuvre avec de la passion, non avec de la neurasthénie ni même avec du sarcasme. Même une négation doit avoir quelque chose d'exaltant, quelque chose qui vous relève, qui vous aide, vous assiste. Mais ces *Syllogismes*, corrosifs en diable, c'est du vitriol, ce n'est pas de l'esprit[197].

> Les *Syllogismes de l'amertume* viennent de paraître en allemand. Je les ai donc relus dans cette langue où, curieusement, ils paraissent encore moins sérieux qu'en français. N'empêche que plus d'un d'entre eux m'a rappelé tel événement douloureux. C'est peut-être le livre le plus personnel que j'aie écrit : tout y est confidence, de la boutade à la « pensée » la plus élaborée[198].

où nous pouvons remarquer le caractère annihilant de ces aphorismes que marque un sarcasme meurtrier qui n'épargne rien et qui saccage puis neutralise tout pour que triomphe au final le rire amer d'une ironie qui a tout dissout. Dans le cadre d'une étude sur la négation, nous ne pouvons donc omettre la richesse négative qui constitue cette œuvre. Et puis, nous ne pouvons ignorer le fait que Cioran ait lui-même présenté ses *Syllogismes* comme étant le livre qui le révèle le plus.

> « L'amour de Dieu est pur, quand la joie et la souffrance inspirent une égale gratitude. » (Simone Weil) Je ne connais pas cet amour, car je ne peux pas dire que mes épreuves me dilatent, me mettent dans cette euphorie énergique que connaît le véritable croyant en face de tout inconvénient et même en face des coups du sort. J'ai compris que je n'avais pas de « vocation » spirituelle quand j'ai vu à quel point tout chez moi tournait à l'aigre, les souffrances comme les joies. En ce sens, les *Syllogismes* —le livre qui me révèle le plus —me condamnent[199].

La même densité négative est aussi présente dans *De l'inconvénient d'être né* où la lassitude et la fatigue d'être atteignent leur paroxysme et se déversent alors

[196] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.601.
[197] *Ibidem.*
[198] *Ibid.*, p.813.
[199] *Ibid.,* p.666.

dans des fragments qui rendent compte d'un trop-plein de mal. Les ruptures phrastiques sont de plus en plus nombreuses dans ce livre, la ponctuation devient plus contraignante et la négation plus « sanglotante[200] » pour que l'œuvre annonce ainsi un cheminement vers l'épuisement qui trouve d'ailleurs son écho dans le thème de la stérilité. Les sous-titres auxquels nous nous sommes habitués dans les deux autres livres disparaissent pour céder la place à une numérotation symptomatique d'une lassitude encore plus sévère, encore plus amère. Bien que les mêmes obsessions soient ressassées, Cioran ne parvenant pas à défaire la hantise par les mêmes idées, cette œuvre se fait la marque de plus de ruptures. L'écriture y est soumise au même principe de morcellement certes, mais cette pratique se fait encore plus poignante sur le plan phrastique. Nous pouvons ainsi remarquer plus de phrases tronquées, plus de structures syntaxiques « déconstruites » où disparaissent les verbes, se multiplient les tirets et les asyndètes. Ainsi, pourrions-nous relever plusieurs fragments suivant le schéma de la phrase suivante : « La négation sanglotante — seule forme tolérable de négation[201] », où le tiret prend la place du verbe, Cioran préférant la juxtaposition qui a pour effet une mise en exergue du concept de la négation sanglotante. L'œuvre chemine vers plus de silence, d'interruption, de suspension et de dissolution tout en ayant « un ton fiévreux à l'œuvre, laissant entrevoir à nouveau cet esprit malade, qui à force d'obsessions, finit par se consumer[202]. »

Plusieurs des fragments de ce livre ont été ou inspirés par, ou calqués sur des notes, pensées ou commentaires écrits par Cioran dans ses *Cahiers.*

> J'ai décidé de rassembler les réflexions éparses dans ces trente-deux cahiers. Ce n'est que dans deux ou trois mois que je verrai si elles peuvent constituer la substance d'un livre (dont le titre pourrait être « Interjections » ou alors « L'erreur de naître »[203].

[200]Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.*, p.55
[201]*Ibidem*.
[202]Lauralie Chatelet, « Le fragment comme résurgence de l'acédie chez Cioran », in *Cahiers* ERTA, 2017, Acédie / Honte, malaise, inquiétude, ressentiment, 11, p.297.
[203]Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.3.

Dans ces textes épars, divisés sur 34 cahiers commencés le 26 juin 1957, se trouvent donc une part de Cioran homme, lecteur et écrivain. Suite à sa mort, Simone Boué, sa compagne, les a retranscrits en affirmant dans l'introduction ce qui suit :

> On a plutôt l'impression de se trouver en présence d'ébauches, de brouillons. Plus d'une réflexion, plus d'un fragment, on les retrouve inchangés dans les livres. Certaines entrées sont marquées d'une croix rouge dans la marge ou encadrées, comme tenues là en réserve. […] Cahiers de brouillons mais aussi cahiers d'exercices. La même réflexion est reprise jusqu'à trois ou quatre fois sous des formes différentes, travaillée, épurée, toujours avec le même souci de brièveté, de concision[204].

d'où tout l'intérêt que nous trouvons à analyser des fragments des *Cahiers* qui nous permettent en quelque manière d'accéder à l'intimité de Cioran et de nous éclairer davantage sur ses pensées. La lecture de cette œuvre nous a énormément aidée à approcher l'esprit cioranien avec un peu plus de confiance et cela en voyant se dessiner, à travers les fragments de ses écritures intimes, le profil de l'homme qu'il est, ses émotions, vulnérabilités, critiques, avis, impressions... bref, tout un monde intérieur qui se laisse ouvrir sur l'extérieur et qui nous offre la chance d'y pénétrer autrement que par la lecture des textes qu'il a lui-même destinés à la publication.

Notre étude ne tend pas vers la séparation des différents textes formant le corpus. Nous allons, selon l'idée et l'axe développés, essayer, à chaque fois, de choisir des fragments divers tout en précisant, si nous en concevions l'importance, les raisons du choix.

II. Travaux sur Cioran

Les études sur l'œuvre de Cioran révèlent une richesse interprétative qui, malgré une certaine institutionnalisation, continue de susciter des débats passionnés et diversifiés parmi les critiques littéraires et philosophiques. L'examen des multiples facettes de Cioran, souvent teintées de contradiction et de négation, a permis aux

[204]Minzetanu Andrei, « L'in-*citation* ou la citation qui donne à penser. L'autobiographie d'une idée dans les *Cahiers* de Cioran », in *Littérature*, 2012/1 (n°165), p. 49-61. DOI : 10.3917/litt.165.0049. URL : https://www.cairn.info/revue-litterature-2012-1-page-49.htm

commentateurs de dresser des portraits variés de l'auteur, allant du réactionnaire au rebelle, de l'esthète cruel à l'ironiste désenchanté. Ce vaste éventail de représentations souligne l'ampleur de l'intérêt que suscite Cioran, dont l'œuvre, marquée par une fragmentation stylistique et un scepticisme profond, offre un terrain fertile à l'exploration critique. Notre étude s'est fondée sur cet ensemble de lectures à partir duquel nous avons réussi à mieux cerner l'univers littéraire cioranien, mais aussi à voir ce qui, dans la critique, n'a pas été, à notre sens, suffisamment analysé et approfondi. La négation linguistique et stylistique fait partie de ce territoire dont l'exploration reste inachevée, voire à peine entamée.

Les critiques comme Patrice Bollon et Nicole Parfait se sont particulièrement penchés sur l'aspect biographique pour éclairer la genèse de la pensée cioranienne. Bollon, dans *Cioran l'hérétique*, met en lumière le désenchantement et l'hérésie de Cioran à travers divers prismes — politique, historique, épistémologique, philosophique et religieux — établissant ainsi ces éléments comme des points nodaux de sa réflexion. Parfait, de son côté, propose une analyse étendue qui englobe la vie personnelle de l'auteur, l'existence comme malédiction et le pessimisme historique et politique, tout en établissant un parallèle entre le désespoir cioranien et la notion kierkegaardienne de désespoir démoniaque.

Sylvain David, dans *Cioran. Un héroïsme à rebours*, adopte une approche incisive pour démontrer que la pensée de Cioran, loin d'être contre-culturelle, s'inscrit en fait dans le mouvement de la pensée moderne, marquée par les échecs historiques de l'Occident. Il suggère que le nihilisme de Cioran, perçu comme une posture critique du réel, pourrait en réalité révéler une tendance réactionnaire plutôt qu'avant-gardiste.

Les études de Sylvie Jaudeau et Simona Modreanu se distinguent par leur approche des thèmes du sacré et de l'exil métaphysique, explorant l'ironie et le paradoxe comme des manifestations raffinées de la contradiction moderne. Jaudeau, dans *Cioran ou le dernier homme*, examine l'exil sous ses multiples formes, y compris linguistique et spirituel, tandis que Modreanu, dans *Le Dieu paradoxal de Cioran*, se concentre sur l'ironie et le paradoxe comme formes essentielles de la pensée cioranienne.

Nicolas Cavaillès, dans ses analyses textuelles comme *Cioran malgré lui ; écrire à l'encontre de soi* et *Le Corrupteur corrompu. Barbarie et méthode dans l'écriture de Cioran*, se penche sur la dimension esthétique et métaphysique de l'écriture de Cioran. Il met en lumière la dépersonnalisation et la performance littéraire, explorant comment Cioran utilise l'écriture comme un champ de bataille spirituel.

George Balan, dans *Emil Cioran. La lucidité libératrice ?* traite du scepticisme et de la lucidité cioranienne, analysant les influences philosophiques de Nietzsche et Schopenhauer et leur application au contexte culturel de Cioran. Cette lucidité, souvent retournée contre l'auteur lui-même, permet une exploration profonde de thèmes tels que la condition humaine, la solitude, le désespoir, et la religion.

Aurélien Demars, avec *Le pessimisme jubilatoire de Cioran*, propose une interprétation du pessimisme cioranien comme une clé de compréhension de sa « métaphysique du pire », tandis que Sara Danièle Bélanger-Michaud, dans sa thèse *Cioran ou le mal de foi : les vestiges du sacré dans l'écriture*, s'intéresse à la quête du sacré et à la crise spirituelle dans l'écriture cioranienne, soulignant une transcendance libérée des institutions traditionnelles.

Dans *Cioran, un penseur privé en mal d'écriture*, thèse assez récente (2020) de Lauralie Chatelet, il est question d'étudier l'apparent désengagement de l'écriture fragmentaire professé à partir du passage de Cioran à la langue française. Chatelet y analyse la figure du penseur privé et la pratique littéraire en tant que dépassement de soi. Dans ce travail, il existe une plus grande part d'analyse stylistique. L'écriture fragmentaire est mise à l'examen en relation avec l'ennui et le silence comme poétique de l'épuisement. L'ironie et l'humour y sont traités comme recours ultimes face à l'effondrement du langage et de la pensée. Et c'est le sens que nous empruntons dans notre travail sur le texte cioranien. Nous chercherons à partir de l'écriture, du style, et de l'analyse des deux axes paradigmatique et syntagmatique à approcher la pensée qui trouve justement son reflet, plus ou moins fidèle, dans le texte.

Ainsi, l'ensemble de ces études critiques dessine un paysage complexe et multidimensionnel de l'œuvre de Cioran, où la négation et la contradiction jouent un rôle central. Les multiples approches biographiques, philosophiques et stylistiques permettent de cerner les nuances et les paradoxes d'une pensée inclassable, offrant aux lecteurs et critiques une liberté d'interprétation aussi vaste que les contradictions qu'elle renferme.

III. Du philosophique au stylistique : étudier l'écrit

D'après ce que nous venons d'exposer, nous pouvons dire que très nombreuses sont les études sur le texte cioranien. Elles traitent toutes plus ou moins des mêmes thématiques bien que les nuances et détails puissent à chaque fois changer. Cela est probablement dû au caractère même de l'œuvre cioranienne où priment les répétitions, mais où il existe toujours une manière autre de présenter le sujet. Les obsessions sont toujours les mêmes, mais elles prennent, d'un fragment à l'autre, de nouvelles formes, de nouvelles valeurs et se trouvent imprégnées de nuances, de contradictions et de paradoxes. Ce caractère a été tant souligné par l'exégèse cioranienne et plusieurs ont abordé la question de la négation. Ce que nous proposons dans ce travail est de faire de cette négation le cœur même de notre analyse. Elle n'est pas seulement approchée d'un point de vue philosophique, en relation avec la pensée cioranienne qui est souvent qualifiée de sceptique et de nihiliste. Elle est également, et surtout, abordée du point de vue de l'écriture. Le travail est construit d'une manière à faire ressortir le poids de la négation en tant que stylème et à examiner les répercussions de ce choix stylistique sur l'écrit en ce qu'il est, entre autres, la trace d'une pensée qui est elle-même négative.

Parlant de ce qu'est un stylème, Molinié le présente comme « une abstraction opératoire, un principe aux effets bien réels, permettant de construire des combinatoires stylistiques. Mais les réalisations occurrentes de ces combinaisons se constatent sous la forme du style matérialisé dans des textes[205]. » Ce style est

[205] Molinié Georges, Viala Alain, « Stylème », in *Approches de la réception. Sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio*, sous la direction de Molinié Georges, Viala Alain. Paris cedex 14,

révélateur de sens, d'autant plus que dans le cas de Cioran, la négation est une composante primordiale dans la construction du rapport à soi, au monde et à la production littéraire qui est la sienne. L'étude linguistique et stylistique que nous proposons dans le cadre de ce travail est la preuve qui vient appuyer les études littéraires et philosophiques sur la pensée cioranienne.

Dans notre démarche, il est question de décortiquer le texte et d'en faire ressortir toutes les marques de la négation pour ainsi pointer du doigt le « Comment », le « Pourquoi » étant préalablement plus ou moins analysé. Par un travail de recensement, puis d'examen, nous essayons d'étudier l'harmonie entre la forme et le fond, un fond auquel certains reprochent un manque de cohérence. Il s'agit donc d'une analyse des modalités de l'écriture de l'œuvre, c'est-à-dire de la sélection des mots, des phrases, des postures énonciatives et des procédés rhétoriques au sens large, qui ont permis à Cioran de nous livrer sa vision négative du monde et de soi. Cela nous forcera à s'imposer un exercice visant à définir la nature, les spécificités et les implications de cette forme particulière de textualité que produit Cioran. Plus précisément, il importera d'interpréter ce que signifie penser et écrire au négatif.

Nous pouvons relever des textes cioraniens une multitude de présentations se prenant pour sujet :

> Je ne suis que par mes lacunes, mes désertions, et mes refus. Une existence toute négative. Je m'insurge contre toutes mes bonnes résolutions, et les abandonne avec acharnement, avec une persévérance digne d'une meilleure cause[206].

et tout comme pour ce fragment où il se définit, à travers une négation restrictive, par des substantifs à valeur négative, il existe toujours chez lui une tendance à se définir par des formes de négation qui, une fois analysées, nous renvoient à cette posture d'opposition qu'il a si bien exprimée à travers le titre qu'il a donné à l'un de ses fragments de *La tentation d'exister* : « Penser contre soi ». Cet intitulé qui résume

Presses Universitaires de France, « Perspectives littéraires », 1993, p. 31-42. URL : https://www.cairn.info/approches-de-la-reception--9782130451013-page-31.htm

[206] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.53.

avec précision la production philosophique de Cioran fait partie, à notre sens, d'une plus longue formule qui serait : Penser contre soi, Écrire contre soi et Être contre soi. Ne pourrait-elle pas être la devise cioranienne ? Il s'agit d'un mouvement de refus qui sous-tend tout son être et qui fait l'essence même de son écriture et de toute son existence, mouvement que l'écriture vient mimer à travers un style fragmentaire qui nie toute unité et une négation qui écarte tout ce qui l'entoure de la sphère de l'adhésion.

Aussi paradoxal que cela puisse être, c'est l'intensité du refus (et de tous les états qui lui sont liés) qui permet à Cioran la survie. Nous allons voir, en étudiant le(s) paradoxe(s) cioranien(s), toute la fécondité que dispensent la négation et ses facettes à l'acte de vivre et d'écrire.

Pour étudier l'écriture de la négation dans le corpus que nous avons déterminé, nous avons établi un plan qui essaie d'approcher diverses facettes de la négation cioranienne. Notre travail s'organise donc en quatre parties. À la suite de la première qui a eu pour but d'instaurer le contexte et de déterminer l'objet de notre étude, nous organiserons nos analyses de façon à consacrer une partie à chacune des différentes réalisations syntaxique, sémantique, et rhétorique de la négation.

La deuxième partie à laquelle nous allons nous intéresser est la partie syntaxique. Dans une étude des opérateurs syntaxiques de l'expression de la négation, nous allons nous pencher sur les éléments *ne*, *ne…pas* et *non* d'une part, et sur les semi-négations d'autre part. Cette analyse, qui s'effectue en procédant, comme dans toutes les parties de ce travail, par analyse minutieuse des fragments, a pour objectif d'établir le lien entre le dispositif syntaxique et les possibilités de nuances et de subtilités qu'il permet d'exprimer à la fois en fonction de l'outil de négation et du contexte. La pragmatique interviendra alors dans l'étude des négations descriptives et polémiques en relation avec la négation discontinue *ne…pas*

DEUXIÈME PARTIE : SYNTAXE DE LA NEGATION CHEZ CIORAN : DES OPERATEURS NEGATIFS

De notre étude du corpus cioranien, émergent des motifs récurrents où la négation syntaxique se dresse tel un pilier essentiel de son expression littéraire. En effet, Cioran façonne un langage où le refus, l'absence et la négativité se muent en autant de signifiants, dévoilant une esthétique de la négation profondément enracinée dans l'essence même de son écriture.

À travers une syntaxe labyrinthique et désarticulée, qui évolue à travers le prisme de la rupture et du rejet, Cioran exploite avec virtuosité les méandres du langage pour exprimer l'insondable tumulte intérieur qui agite l'esprit lucide face à un non-sens global. Les constructions négatives reflètent le doute métaphysique omniprésent qui caractérise sa pensée littéraire. Par la désagrégation syntaxique, l'écrivain roumain déploie un langage de la subversion, où chaque phrase est une plongée dans l'abîme de l'existence, où chaque mot, par sa résonance négative, ébranle les fondements mêmes de la réalité.

Ainsi, dans l'univers littéraire cioranien, la négation syntaxique devient-elle le vecteur d'une vérité paradoxale, révélant dans son apparente vacuité une profondeur insoupçonnée. Les fragments de phrases, les ruptures sémantiques, s'érigent en portes dérobées vers l'essence tragique de l'existence humaine. Par ce jeu subtil avec la syntaxe, maniant ses opérateurs négatifs, Cioran invite le lecteur à une danse vertigineuse dans le dédale de la condition humaine, où la négation devient le miroir reflétant une réalité que remplit la vacuité du néant.

L'écriture se fait ainsi l'incarnation matérielle d'une vision, d'un être et d'un monde tous conçus à partir du négatif. Elle se sert de la négation syntaxique à la fois pour décrire la négativité inhérente à l'existence et pour dire le rejet du moindre signe ou tentative de validation de cette réalité telle que perçue par Cioran : nulle et insensée.

La présence de la négation dans le texte passe, avant tout, par un ensemble d'opérateurs syntaxiques qui ne cessent de s'accumuler au fil des phrases pour dire le refus ou pour refléter la négativité intrinsèque à l'existence.

Cette deuxième partie se voudra, comme annoncé, une étude d'un certain nombre des réalisations syntaxiques de la négation dans le texte cioranien. Nous

avons choisi de l'organiser en nous attardant sur les opérateurs syntaxiques les plus utilisés par Cioran.

Nous débuterons par une investigation des structures syntaxiques de la négation, en nous concentrant sur la particule « ne ». La présence de cette particule, souvent isolée ou associée à d'autres éléments, transcende son rôle habituel pour incarner une voix particulière de l'esprit désabusé de Cioran. En premier lieu, le pronom indéfini « n'importe que- » sera examiné pour révéler comment il annihile la valeur des choses en les rendant interchangeables et indifférenciées. Cette forme de négation, par sa capacité à neutraliser toute forme, transmet une absence de nécessité qui renforce l'impression de non-sens et incite le lecteur à percevoir un monde en déliquescence. En second lieu, nous analyserons l'expression « ne cesser », qui permet l'occurrence de la particule « ne » sans l'accompagnement de « pas », mettant en lumière l'obsession de la réflexion maladive. Cette expression dévoile un caractère persistant et tragique, où la conscience ne cesse de revenir sur ses hantises, formant un cercle vicieux de lucidité sans issue.

Ensuite, nous porterons notre attention sur les négations descriptives et polémiques, en particulier l'emploi de « ne…pas » dans les propositions relatives. Cette négation descriptive révèle une négativité qui va au-delà de la simple opposition subjective. Elle met à nu une négativité intrinsèque au monde de Cioran, inscrivant son discours dans une mission quasi-journalistique de révélation du négatif. Par ailleurs, la négation polémique favorisera la mise en lumière des contradictions innées de l'être humain, soulignant l'inadéquation entre les normes logiques et la réalité vécue par le sujet. Par ce biais, Cioran renverse les normes établies et expose les paradoxes de l'existence, rejetant une vision unilatérale du monde. De surcroît, la négation réfutative, principalement orientée vers l'opposition, sera explorée pour son rôle dans la révélation des contre-vérités et des visions alternatives qui s'attaquent aux certitudes et aux présupposés ancrés. Cette démarche s'inscrit dans un processus de déconstruction des illusions et des apparences de sens.

En examinant certains emplois de la particule « non », nous découvrirons comment Cioran utilise ce terme dans l'expression du refus. Ce « non », souvent en corrélation avec des termes antithétiques, ajoute une dimension polémique et

métalinguistique à son écriture, attirant l'attention sur l'objet de son rejet. Ce refus explicite et profond est imprégné d'un sentiment de malaise et de dégoût envers l'existence. Il joue un rôle central dans la dénonciation des idées communément acceptées, libérant ainsi l'esprit des contraintes d'un dogmatisme idéologique et favorisant une perspective plus critique et expansive.

Nous explorerons ensuite les semi-négations, qui par leur nature ambiguë, contribuent à l'accumulation des négations sans les neutraliser. Ces formes de négation se présentent comme des expressions nuancées et libératrices de la posture face au monde. L'indéfini « personne » sera analysé comme une manifestation hyperbolique de la tragédie individuelle, illustrant à la fois l'impuissance devant le mal omniprésent et une tendance au déni généralisé. Cet outil lyrique permet l'expansion de l'égo tragique, transformant les fragments en des comparaisons de supériorité en matière de souffrance. De même, le pronom indéfini « rien » résonne comme le cri de la souffrance confrontée au vide, permettant d'exprimer la vacuité du monde et la désespérance face à l'échec de la création et à la futilité de l'existence. En face de ce paysage apocalyptique, la semi-négation « plus » fournit à l'écrivain les moyens d'articuler le renoncement face à l'absurdité. Cette forme de négation contribue à l'élaboration d'une image d'un moi enragé et désespéré face au non-sens et à l'impossibilité d'échapper à la hantise de la lucidité. Enfin, la semi-négation restrictive « que » met en exergue les paradoxes relevés par Cioran, en ouvrant son texte à une critique plus profonde et en sapant les règles établies.

Ainsi, à travers ces divers usages de la négation, nous explorerons comment Cioran utilise cette stratégie linguistique pour construire un discours d'une profondeur remarquable, révélant une compréhension aiguë et désespérée du monde et de l'existence humaine.

CHAPITRE I : Repères

La première forme de négation qui s'impose comme sa marque la plus explicite et la plus « négative » est la négation syntaxique qui s'appuie sur des opérateurs linguistiques faisant de la négation, en une partie, une opération marquée. C'est une opération réalisée par l'ajout de certains éléments spécifiques, généralement appelés « mots de négation », qui modifient le sens de la phrase, ou de la proposition, de manière à indiquer le contraire de ce qui est affirmé et donc à exprimer une forme de rejet.

Dans son ouvrage sur la négation, Claude Muller, dont les travaux nous ont particulièrement aidée dans cette partie, parle de la négation assertée et différencie essentiellement deux catégories capables d'exprimer la négation :

- les morphèmes de la famille de *non pas, ne pas*, soit en français moderne *non*, *ne*, *pas*, parfois point, combinés ou non, parfois corrélés à d'autres morphèmes (du type: *ne... personne*), complétés ou non (par des expressions spécialisées comme *du tout, le moins du monde, etc*.).
- les morphèmes préfixés *in-, dé-, é-*, dont l'occurrence est liée à celle d'un mot particulier dans la portée de la négation, mot qui impose le choix de tel ou tel préfixe[207].
- À ces deux premières catégories, il rajoute « accessoirement » deux autres :
- l' emploi de prédicats adjectivaux, à valeur métalinguistique : faux, erroné, inexact (ce dernier combinant la négation morphologique à un prédicat positif)
- l'utilisation de négations composées, employant des opérateurs non négatifs tendant à se spécialiser comme négations: *loin de Vinf, tout sauf*[208].

Ce qui nous intéresse essentiellement dans cette partie est la première catégorie qui rassemble les opérateurs syntaxiques de la négation associés (ou non) à des semi-négations. Ces opérateurs sont de natures diverses et ont des distributions et des nuances sémantiques négatives elles aussi variées. Nous allons donc entamer cette

[207] Claude Muller, *La négation en français. Syntaxe, sémantique et éléments de comparaison avec les autres langues romanes*, Librairie Droz, 1991, p.54.

[208] *Ibidem*.

section « théorique » par une brève présentation des différents concepts dont nous aurons besoin pour l'étude syntaxique de la négation.

I. Négation et portée

1. Définition de la portée

La portée (*scope* en anglais) est un concept de nature syntaxique essentiel à la compréhension du mode de fonctionnement, des différentes valeurs et des divers emplois de la négation. Elle est définie comme le domaine dans lequel opère la négation dans la phrase. Nølke considère la portée comme étant la propriété qu'ont des unités linguistiques de pouvoir exercer « une certaine influence sur le fragment de la phrase dans laquelle elles figurent[209] ». Muller définit donc la portée de la négation comme :

> […] le domaine de l'énoncé où se manifeste la négation, soit dans l'occurrence lexicale, soit dans l'interprétation des morphèmes. La portée se présente alors comme un domaine plutôt que comme un constituant. Le ou les termes inclus dans le domaine voient alors leur interprétation dépendre du terme porteur de scope, d'une façon qui dépend bien évidemment de la nature de l'opérateur contrôlant ce domaine[210].

Mais avant de donner cette définition, Muller a relevé un constat et a fait une différenciation qui nous semble cruciale pour l'organisation des différents types et valeurs de la négation. En effet, les linguistes ne sont d'accord ni sur l'étendue de la portée ni sur sa nature. Est-elle syntaxique, logique, sémantique ?

Sans revenir sur la totalité des approches de la portée de la négation et leurs conséquences en termes de répartition des négations (totale *vs* partielle/ de phrase *vs* de constituant/ externe *vs* interne) qui souvent changent de sens d'un linguiste à un autre, nous avons choisi de nous focaliser sur l'approche de Muller (et celle de Nølke) qui nous a semblé la plus convaincante et qui a donné quelque part une solution aux contradictions terminologiques qui enveloppait le domaine de la portée de la négation.

---

[209] Henning Nølke*, Linguistique modulaire : de la forme au sens*, Peeters, 1994, p.243.

[210] Claude Muller, *La négation en français*, *op.cit*., p.101.

Muller[211] différencie deux sens de la polarité : un sens qu'il qualifie de « intuitif » relevant plus de la sémantique, et un sens fonctionnel lié au domaine syntaxique d'action de la négation. Nølke fait la distinction, quant à lui, entre la portée et le « foyer de la négation ». Ainsi, dans une phrase négative (négation de phrase), le foyer de la négation peut-il être une partie de la phrase dont la portée couvre l'intégralité de l'énoncé négatif.

Pour comprendre davantage l'idée de la portée et ses différentes applications, il est nécessaire à présent de revenir sur les types de négations tels que nous les envisageons. Comme dans plusieurs des études sur la négation[212], nous distinguons essentiellement deux types de portée de la négation : la négation de phrase (ou de proposition) et la négation de constituant.

2. La négation de phrase

Dans ce type de négation, aussi appelée négation externe, ou encore négation non restreinte, « the negative sign signifies the mode of predication[213] ». La négation y porte sur toute la phrase (ou sur la proposition) et se répartit elle-même en trois types : la négation totale, la négation partielle et la négation exceptive (restrictive[214]). Christine Tellier et Daniel Valois, dans leur ouvrage intitulé *Constructions méconnues du français*, s'intéressent à ce type de la portée de la négation et expliquent, en se fondant sur le travail de Riegel et *al*., que :

> Tout d'abord, la négation totale (ou logique) qui porte sur la proposition entière et qui est marquée par *pas* ou *point.* Par exemple, la phrase *Je ne dors pas* est la négation logique de la phrase *Je dors.* Puis il y a la négation partielle, qui ne porte que sur une partie de la proposition. Celle-ci est exprimée soit par un adverbe *(jamais, nulle part),* soit par un élément nominal (appelé « pronom » par Riegel *et al.,* par ex. *personne, rien)* ou encore par un déterminant indéfini *(aucun, nul).* Nous appellerons ces éléments des opérateurs de négation. […] Finalement, il y a la négation exceptive (ou restrictive) qui s'exprime par la locution *ne... que (Je n'ai lu*

[211] Claude Muller, *La négation en français*, *op.cit*., p.101.

[212] Notamment Gaatone (1971), Ducrot & Todorov (1972), Horn (1989), Muller (1991), Riegel *et al.* (1994).

[213] Laurence Horn, *A natural history of negation*, Chicago, University of Chicago Press, 1989, p.5.

[214] Nous étudierons ce type de négation dans la section consacrée à l'analyse des semi-négations.

> *que trois chapitres de ce livre).* Nous rassemblerons ces trois cas sous l'étiquette **négation de phrase[215].**

Contrairement à Riegel qui lie la négation partielle aux semi-négations, nous utilisons l'étiquette « négation partielle », non pas pour les cas d'emploi d'un certain type d'opérateurs, mais pour toute négation de phrase dont le foyer « sémantique » est un autre élément que le verbe. C'est ce qui est également conclu par Touratier (2008) qui affirme que « quand la phrase est négative, c'est-à-dire quand la portée de la négation est une P, le foyer de la négation peut être toute la P ou seulement le contenu d'un constituant de cette P. Et cela correspond à la distinction intuitive faite par Ayer notamment et par bon nombre de grammaires entre « négation totale » et « négation partielle ».[216] ». Ainsi, dans un l'exemple suivant (utilisé d'abord par Christina Heldner[217], et repris notamment par Rachel Spiess dans sa thèse de 2002, puis par Touratier 2008) : « Je n'ai pas cité le nom de Robert Hersant à la légère », il s'agit d'une négation de phrase de type partiel où « à la légère » est le foyer d'une négation qui a pour portée la phrase entière. C'est également l'analyse qu'en fait Touratier (2008 : p.25) et qui s'oppose à l'interprétation de Heldner qui voit en ce type d'énoncé la jonction entre une affirmation sous-jacente et une négation partielle. Cela équivaudrait, selon son analyse, à un noyau propositionnel positif, la négation partielle ne portant que sur les constituants supplémentaires par rapport à ce noyau, soit : « J'ai cité le nom de Robert Hersant, mais pas à la légère. ».

La critique de Muller de cette théorie nous semble être pertinente. Pour lui, la phrase négative n'est pas le produit de la combinaison de deux propositions l'une positive, l'autre négative. Pour illustrer cette non-équivalence, il écrit ce qui suit :

---

[215] Tellier Christine ; Valois Daniel, *3.* La négation de phrase, in *Constructions méconnues du français* [en ligne]. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2006 (généré le 19 mars 2024). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pum/10259>. ISBN : 979-10-365-0235-4. DOI : https://doi.org/10.4000/books.pum.10259.

[216] Christian Touratier, « La portée de la négation », in *Revue de linguistique latine du Centre Ernout (De Lingua Latina)* – n°1– décembre 2008, p.26. (Version en ligne : https://hal.science/hal-03528306/document consultée le 20/03/2024).

[217] Heldner Christina, *La portée de la négation, Un examen de quelques facteurs sémantiques et textuels pertinents à sa détermination dans des énoncés authentiques*, Stockholm, thèse présentée à l'Institut d'Etudes Romanes, 1981, cité dans Christina Touratier, *op.cit.,* p.19.

> « S'il est, dit-il, effectivement probable que la phrase :
>
> Il ne court pas vite.
>
> soit utilisée dans des contextes autorisant de comprendre: il court, cette déduction n'a rien d'automatique. On peut comparer cette phrase avec la phrase suivante :
>
> Cette lettre n'arrive pas vite.
>
> qui n'implique nullement que la lettre arrive ou arrivera. Nous donnerons à cette phrase, comme à la précédente, une structure d'opérateurs :
>
> pas (vite (arrive (cette lettre)))
>
> où la portée de la négation englobe l'ensemble de la phrase, d'où il découle que cette lettre arrive n'a ni valeur de vérité ni autonomie en tant qu'assertion[218].

Pour nous, ce type de phrase est donc considéré comme étant négatif (négation de phrase) mais de type partiel. Tout comme Touratier, la distinction que nous faisons entre les différentes négations de phrase dépend de leur foyer. Ce dernier peut être toute la phrase (exemples 1), et nous parlons alors de négation totale, ou il peut être un élément de la phrase (exemple 2), et nous parlons alors de négation partielle.

1- Claire n'est pas rentrée (Riegel, Pellat & Rioul, 1994 : 411) ; Je ne le connais pas (Wagner & Pinchon, 1962 : 394) ; Il n'est pas venu (Dubois, et alii, 1973 :385), etc.
2- Je n'ai pas cité le nom de Robert Hersant à la légère.[219]

3. La négation de constituant

Pour ce qui est de la négation de constituant, il s'agit d'une négation qui a pour portée un morphème (ou un ensemble de morphèmes) de la phrase et qui n'impacte pas la nature affirmative de l'assertion dans sa généralité. Il s'agit d'une négation restreinte. Le prédicat verbal de la phrase principale sera donc affirmatif, et la négation n'apparaît qu'isolée, à portée limitée au morphème qui la suit. C'est le cas de la phrase : « […] tout ce qu'il vous dit, en bien, est non avenu[220] », où seul est nié l'adjectif « avenu ». La négation ne porte que sur lui, et la phrase reste affirmative.

[218] Claude Muller, *La négation en français, op.cit.*, 1991, p.107.

[219] Les exemples sont cités dans Christian Touratier, « La portée de la négation », *op.cit*., p.p.26-27.

[220] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.524.

Pour différencier la négation de constituant de la négation de phrase, Ducrot, à la suite de Klima (pour l'anglais), propose de rajouter à la phrase « les expressions *ni même* ou *ni non plus*, suivies d'un groupe nominal analogue au sujet de cette proposition[221] ». Ainsi, les exemples sous (1) présentent-ils des négations de phrases, et celui sous (2) une négation de constituant.

(1) Jacques n'est pas venu, ni même Paul (ni non plus Paul)
Il n'est pas venu beaucoup d'amis, ni même beaucoup de curieux (ni non plus beaucoup d'ennemis)

Tout ce qui brille n'est pas or, ni même tout ce qui scintille (ni non plus tout ce qui scintille)[222]

(2) Il a trouvé ici quelque chose d'intéressant il n'y a pas longtemps, * elle non plus

Dans notre travail, nous lions la négation de constituants surtout à la négation morphologique dont nous traitons dans la troisième partie de notre plan. Les préfixes négatifs sont en effet une forme de négation de constituants et cela surtout dans le cas des adjectifs.

II. Négation et pragmatique (négation descriptive/ polémique/ métalinguistique)

Notons dès le départ que la distinction des trois variétés de la négation dans ce sens est essentiellement une distinction pragmatique. Pourquoi parlons-nous de pragmatique ? Parce qu'il s'agit d'une répartition fondée essentiellement sur le contexte et sur l'acte d'énonciation, et donc sur des faits extérieurs à la langue elle-même. L'interprétation du sens de la négation dépend donc d'un environnement pragmatique qui oriente la lecture et la compréhension de l'énoncé. Il s'agit plus précisément « des faits où l'énonciation, à savoir l'événement historique que constitue la production d'un énoncé dans une situation précise, intervient comme

[221] Ducrot Oswald, *La preuve et le dire*, Langage et logique, Paris, 1973, p.122.

[222] *Ibidem*.

composante de l'énoncé[223] ». Le rôle que joue le contexte dans l'interprétation du sens est primordial, il « intervient de manière cruciale à la fois pour déterminer la valeur d'expressions linguistiques contextuellement dépendantes, mais aussi, et surtout, pour décrire des interprétations contextuelles non marquées linguistiquement[224]. » En effet, les valeurs de la négation sont multiples, et ce n'est pas l'opérateur syntaxique, ni les lexèmes en eux-mêmes qui définiront le sens. Ce dernier dépend du contexte discursif qui, changé, changera l'interprétation de l'énoncé. Ainsi, selon le contexte d'utilisation, la négation peut-elle intervenir pour réfuter un énoncé présupposé, pour décrire un fait/ état négatif, pour rejeter une prononciation, une structure linguistique, l'utilisation d'un lexème jugé inadéquat… Ainsi, la négation recouvre-t-elle « quelque chose qui est bien plus vaste que la notion de faux : *P est non satisfaisante,* affirme Muller. Bien entendu, P peut être non satisfaisante pour la raison que le locuteur juge P fausse. Mais cette notion va aussi englober tous les cas de rejet d'une assertion quelconque (y compris d'un « énoncé » non linguistique)[225]. »

La distinction entre négation polémique et descriptive se fonde essentiellement sur la présence ou l'absence de « présupposition pragmatique[226] » et sur la possibilité d'inférence. Avec la réalisation descriptive, il n'existe pas de présupposé affirmatif identifiable en arrière-plan. À ce sujet, Muller précise que :

> la première condition nécessaire pour qu'il y ait adéquation descriptive, c'est, rappelons-le, que l'énoncé -P soit jugé, dans son contexte, comme porteur d'informations suffisantes par rapport au référent, et pouvant en particulier être mémorisé comme une description satisfaisante du réel[227].

Les critères qui pourraient donc aider à différencier une négation descriptive d'une négation polémique sont les suivants :

> La valeur de marque de rejet sera d'autant mieux perçue que :

[223] Moeschler Jacques, « La pragmatique après Grice : contexte et pertinence », in *L'Information Grammaticale*, N. 66, 1995. P.25. (Version numérique : doi : 10.3406/igram.1995.3044 http://www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_1995_num_66_1_3044 consulté le 21/03/2024)

[224] *Ibid*., p.26.

[225] Claude Muller, *La négation en français, op.cit*., p.p. 41-42.

[226] Oswald Ducrot*, La preuve et le dire, op.cit*., p.35.

[227] Claude Muller, *La négation en français.*, *op.cit*., p.46.

- l'énoncé rejeté préexiste, ou fait l'objet d'un présupposé nettement repérable.
- la négation est distinguée nettement de l'énoncé rejeté, formant thème.
- la combinaison de la négation et de l'énoncé rejeté a un contenu informatif limité à l'expression de l'inadéquation de l'énoncé.
- l'adéquation descriptive vis-à-vis du référent est faible ou nulle.

À l'inverse, la négation sera d'autant plus « descriptive » que :

- l'énoncé sur lequel elle porte n'est ni attesté, ni présupposé nettement.
- la négation est associée à l'énoncé, partie constituante d'un de ses éléments.
- la combinaison de la négation et de l'énoncé sur lequel elle porte a un contenu informatif plus précis que le constat d'inadéquation de l'énoncé positif.
- l'adéquation descriptive est importante, et jugée comme suffisante par le locuteur: elle ne nécessite pas la formation d'un autre énoncé sur le même référent[228].

Nous allons nous intéresser à ces deux valeurs de la négation dans notre étude de la corrélation adverbiale *ne…pas*. Nous essaierons d'examiner les différentes nuances sémantiques liées à chacune des deux interprétations et à leurs rôles respectifs dans l'expression de la pensée négative.

III. Les opérateurs de la négation

Les opérateurs de la négation syntaxique sont eux-mêmes considérés comme des négations intégrées à l'énoncé. Ils sont des éléments linguistiques possédant la double fonction de rejeter une proposition P et d'affirmer que celle-ci est fausse, inadéquate ou inexacte. Ces opérateurs jouent un rôle crucial dans la construction du sens et de la logique des énoncés, permettant ainsi d'exprimer la négation d'une manière précise et/ou nuancée.

> Les négations syntaxiques sont les opérateurs NEG qui peuvent d'une part exprimer l'assertion négative en prenant pour actants les opérateurs exprimant l'assertion P, d'autre part être construits sans modification morphologique dans la structure syntagmatique du même énoncé P[229].

Dans son travail sur la négation, Muller différencie trois catégories d'opérateurs de la négation syntaxique : outre l'adverbe *non*, qui peut exprimer à lui seul une négation

[228] *Ibid*., p.50.

[229] *Ibid*., p.56.

forte, il existe les opérateurs de négation verbale *ne pas, ne point* et *ne* seul, auxquels s'ajoutent les semi-négations *personne, rien, aucun, jamais, plus…*

1. L'adverbe non

Comme chacun sait, la négation se fonde essentiellement sur les adverbes ***non*** et ***ne*** qui dérivent du même adverbe latin « ***non*** ». Le premier en est la forme tonique, le second la forme atone.

La forme *non* est de nature multiple, et peut donc assumer plusieurs rôles aux niveaux macroscopique et microscopique de la phrase. En tout, nous avons relevé 584 occurrences du *non*. Il peut être un adverbe de négation, il peut construire à lui seul une phrase en réponse à une question, ou comme marque de réfutation ou refus. Un non peut aussi opposer deux propositions dont l'une est réfutée, et peut être un préfixe négatif qui se lie à un lexème pour en transformer le sens.

Claude Muller résume les différents emplois de la particule *non* comme suit :

1°) En réponse à une question totale, pour contredire une assertion ou confirmer une assertion négative, rejeter un ordre.

2°) En incise, pour introduire une correction ponctuelle.

3°) Comme phrase négative enchâssée.

4°) En position détachée à droite, avec intonation interrogative.

5°) Comme négation isolée à droite de ou, en contextes interrogatifs ou à valeur concessive.

6°) A droite de et, mais, ou en juxtaposition, sans qu'il y ait négation contrastive, avec un nom: (et) N non, (et) non N.

7°) Dans les négations contrastives.

8°) Comme introduction d'une seconde phrase, dans un énoncé comportant trois phrases : P () non que Pb (conj.) P2' Conj. : mais, toutefois, cependant...

9°) Dans des groupes nominaux, devant un adjectif, devant un adverbe.

10°) Dans des locutions diverses : non sans, pourquoi non, non plus, etc[230].

[230] *Ibid*., p.156.

Nous allons nous intéresser à certains de ces usages de la négation *non*, en nous attardant notamment sur les contextes où l'adverbe est employé de manière indépendante, ceux où il est associé à une coordination, et enfin ceux où il entre en jeu dans des constructions mettant en contraste des termes opposés. Cette approche nous permettra d'examiner les nuances et les variations de sens liées à ses emplois dans différents contextes syntaxiques et philosophiques.

2. Ne (pas)

L'analyse de Jespersen (1924) sur l'évolution des formes de la négation dans les langues indo-européennes met en lumière un cycle de développement linguistique caractérisé par des contraintes sémiologiques contradictoires. Selon Jespersen, ce cycle consiste en une série d'étapes dans l'histoire des langues, où les morphèmes négatifs subissent une usure phonétique due à l'évolution linguistique. Cette usure conduit à un besoin de renforcement de la négation, ce qui engendre à son tour de nouveaux renforcements au fil du temps. Par exemple, dans le passage du latin au français, le morphème de négation *ne* (ou *me*) de l'indo-européen, que Jespersen présente comme « une interjection exprimant le dégoût et produite essentiellement par le mouvement facial qui consiste à contracter les muscles du nez[231] », a pratiquement disparu en latin classique, laissant place à une nouvelle forme de renforcement, *non*, constituée de *ne* renforcé par « *oenum* » (une chose). En français, *non* évolue ensuite en *nen* puis en *ne*, avant d'être renforcé à nouveau par des termes comme « pas » et « point ». Ce cycle d'évolution se répète avec une tendance à l'effacement progressif de *ne* au profit de *pas*. La particule proclitique tend à être progressivement remplacée par des éléments négatifs toniques, souvent situés après le verbe. Jespersen illustre cette évolution « cyclique » à travers des exemples tirés de différentes langues indo-européennes, montrant ainsi que le phénomène de la négation en deux parties dans le français (mais aussi d'autres langues romanes

[231] Otto Jespersen, *La philosophie de la grammaire*, Paris: Gallimard, (1992 [1924]), p. 479 (cité dans Claude Muller, 1991, p.206.)

étudiées par Muller [232] (1991)) trouve sa justification dans un cadre général d'évolution linguistique.

En français moderne, la particule négative *ne* peut s'employer seule pour exprimer une négation, mais peut aussi avoir un emploi *non négatif* qualifié de « explétif » qui reste conditionné par un certain nombre de facteurs qui, présents, font appel à un « ne », qui n'a pas une valeur de rejet, ni même aucune des valeurs négatives. Nous avons décidé de ne pas nous attarder sur ce type d'emploi de « *ne* » et cela vu l'espace restreint de ce travail qui ne permet pas de nous pencher sur tous les usages des opérateurs « négatifs ». Tout au long de notre analyse, nous essaierons de nous concentrer sur les traits que nous jugeons plus représentatifs que d'autres de la pratique scripturale cioranienne en relation avec l'expression de la pensée négative, et qui rendent compte, au même temps, de différentes nuances de cette expression. D'ailleurs, c'est pour cette même raison que nous nous intéressons à la l'association négative « ne…pas » et non à « ne…point » qui est beaucoup moins utilisée par Cioran. Vu que notre finalité est, avant tout, celle d'analyser le fonctionnement et le rôle de la négation dans les textes, nous construisons le plan selon les éléments prédominants et selon leur capacité à révéler les nuances de l'esprit négateur et négatif.

3. Les semi-négations

Comme leur nom l'indique, les semi-négations ne sont pas considérées comme des négations « pleines » telles que les « négations syntaxiques » *ne*, *ne...pas* ou encore *non*. Il s'agit d'une catégorie particulière de termes négatifs (ou « expressions négatives[233] »).

Un terme est négatif s'il « équivaut de façon syntaxique ou sémantique à un opérateur complexe formé de l'association de (*ne*) *pas* avec un autre opérateur[234] », et si la relation inverse ne constitue pas une définition naturelle de cet opérateur.

[232] Muller résume cette évolution par la suite suivante : Ne dieo → Non dico → Jeo ne di →Je ne dis pas →Je dis pas.

[233] Claude Muller, *La négation en français,op.cit*., p.59.

[234] *Ibid.*, p.56.

- jamais = ne pas (une fois + quelquefois...). En revanche, quelquefois n'a pas pour définition naturelle *ne pas jamais*.
- rien = ne pas (quelque chose + quoi que ce soit)

Les semi-négations font partie de ces expressions négatives et se caractérisent essentiellement par la co-occurrence avec *ne*. Ils « seraient le produit au niveau syntagmatique d'une relation syntaxique entre des opérateurs distincts : une négation dominante, et un actant positif particulier[235]. » Il s'agit des indéfinis négatifs *personne*, *rien, aucun, nul*, des adverbes négatifs *jamais, nullement, nulle part, aucunement, plus et guère*, du coordonnant *ni* et de la particule restrictive *que.*

Les semi-négations s'emploient sans la négation *pas*. Leur utilisation avec celle-ci donne lieu à deux négations sémantiques distinctes. Par contre, il est bien possible de cumuler deux semi-négations (tableau ci-dessous[236]) sans qu'il y ait une double négation. C'est ce qui est communément appelé « association négative » (Muller 1991) ou encore « concordance négative (Haspelmath). Voilà comment Charlotte Meisner résume les trois types de concordance négative :

> Dans les langues à concordance négative stricte, comme le français standard, la coexistence de la particule négative *ne* et de *personne* conduit à une interprétation négative simple de la phrase. La concordance non stricte, par exemple en italien, est plus complexe : en position préverbale de sujet, *nessuno* s'emploie sans expression ultérieure de la négation verbale, alors qu'en position postverbale ou d'objet, la présence de la particule de négation est nécessaire. Quant aux langues nonNC, comme l'anglais standard, celles--ci expriment la négation à l'aide d'un seul élément négatif, et la présence de plusieurs indéfinis négatifs dans une phrase entraîne une interprétation de double négation[237].

Dans le tableau qui suit, que nous empruntons à Muller, sont indiquées toutes les possibilités d'association négative en français moderne.

[235] *Ibid*., p.250.
[236] *Ibid*., p.269.

[237] Charlotte Meisner, *La variation pluridimensionnelle. Une analyse de la négation en français*, Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne, 2016, p.18.

$Nég_0$ \ $Nég_1$	ni	plus	personne rien aucun nul(N)	nulle part	jamais	guère	que (X)	pas Prédt pas un	nullement aucune-ment
ni	+	+	+	+	+	+	+	-	+
plus	+	+	+	+	+	+	+	-	-
personne rien aucun nul (N)	+	+	+	+	+	(+)	+	-	-
nulle part	+	+	+	-	+	(+)	(+)	-	-
jamais	+	+	+	+	-	-	+	-	-
guère	+	-	+	+	-	-	+	-	-
que (X)	-	-	-	-	-	-	-	-	-
pas Prédt pas un	+	+	(+)	+	+[2]	(+)	+	-	-
nullement aucunement	+	-	-	-	-	-	-	-	-

Tableau 1 : Cumuls des semi-négation en français 1[238]

Nous avons relevé des textes plusieurs cas de cumul de semi-négations. Leur association permet de créer des nuances supplémentaires et des cas de renforcement hyperbolique de la négation. Nous allons revenir sur ces aspects en détails dans le dernier chapitre de cette partie.

L'une des caractéristiques des semi-négations est la possibilité d'en faire des emplois positifs, sans négation syntaxique, et sans l'occurrence de *ne*. C'est ce qui a amené Muller à considérer leur majorité comme étant aussi des termes à polarité négative (désormais TPN). En effet, la notion de polarité négative (pour le français) a été étudiée en profondeur par G. Fauconnier en 1976. Cette notion se réfère aux phénomènes où le contexte, qui est un contexte à polarité négative, exerce une influence sur la possibilité d'apparition ou le sens des expressions qui y sont réceptives. Muller explique donc ce qui suit :

> 1°) Un terme est à polarité négative (désormais, TPN) s'il peut être construit dans la portée de la négation (ne) pas, et s'il ne peut être construit dans la

[238] Claude Muller, *La négation en français, op.cit*., p.269.

> phrase correspondante sans négation. Ainsi, en démordre est un TPN parce qu'on a une différence d'acceptabilité selon qu'il y a ou non *ne pas* dans la phrase :
>
> Luc n'en démord pas.
>
> *Luc en démord.
>
> Malgré cette dénomination, la négation n'est pas toujours nécessaire pour permettre l'occurrence des TPN. Il importe donc de définir les contextes à polarité négative :
>
> 2°) Un contexte est à polarité négative (désormais, CPN) s'il permet l'occurrence des TPN. Ainsi, ça m'étonnerait est un CPN parce qu'on peut dire :
>
> Ça m'étonnerait qu'il vienne **jamais** nous voir[239].

Ainsi, dans une phrase telle que « Je suis parvenu à quarante-sept ans, sans avoir **jamais** eu de revenu ![240] », la préposition *sans* constitue un CPN qui permet l'occurrence de *jamais* qui fonctionne comme un TPN.

Dans le tableau suivant[241], Muller présente les différents CPN et les possibilités d'occurrences des semi-négations comme TPN, possibilités qui varient d'un négatif à l'autre et d'un contexte à l'autre. La plupart des semi-négations, et bien qu'elles aient des emplois non négatifs, ne sont pas utilisables dans des CPN tels que les interrogations et les hypothétiques.

[239] *Ibid*., p.69.

[240] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.13.

[241] Présenté par Muller, 1991, p.265.

TPN / CPN	jamais	rien aucun personne	ni	nulle part	pas un[1] nul	plus	guère que (X) nullement aucune-ment
sans -	+	+	+	+	+	+	+
plus que-	+	+	+	+	+		
trop pour -	+	+	(+)[2]	+		(+)[3]	
NEG V que -	+	+	+[3]	+			
NEG Vinf -	+	+	+[3]	+			
Négatif { Vinf - que -	+	+	+			(+)[3]	
Avant (que+de) -	+	+	(+)		(+)		
peu -	+		+				
Interrogation directe (rhétorique)	+	(+)					
si - (hypothétique)	+						
Interrogation indirecte	+						

Tableau 2 : Possibilités d'occurrences des semi-négations dans des CPN

Notons que tous les linguistes ne sont pas d'accord sur le statut de TPN accordé aux semi-négations. En effet, vu leur possibilité d'occurrences dans des contextes à polarité positive, contrairement à des expressions telles que *quiconque, le moindre, quoi/qui que ce soit* qui, elles, n'apparaissent que dans un CPN, une distinction nette est établie entre les deux. C'est ce qu'affirment Tellier et Vallois (2006) :

> La différence entre ces deux types tient en bonne partie à leurs caractéristiques syntaxiques : alors que les opérateurs de négation peuvent apparaître seuls (nous ferons abstraction, ici, de la présence de *ne* qui est facultative, surtout à l'oral), les éléments de polarité négative nécessitent généralement l'appui d'un autre mot de négation[242].

[242] Christine Tellier; Daniel Valois , *op.cit.*

Dans une analyse de la négation en français, Charlotte Meisner[243] propose le tableau ci-dessous, où elle présente une répartition, qui nous semble avoir l'avantage d'être bien claire, des différents termes de négation en français. Elle répartit l'ensemble en deux catégories : les termes négatifs d'une part, et ceux à polarité négative d'autre part. À ces derniers, elle inclue les semi-négations *jamais*, *personne* et *rien* qui peuvent s'utiliser sans valeur négative dans des CPN interrogatifs, comparatifs et hypothétiques[244] et qui sont alors considérés comme des termes de choix libre (*free choice items*) qui renvoient à « une catégorie d'items lexicaux qui expriment le libre choix du référent du syntagme qu'ils introduisent ». Il s'agit donc de certains indéfinis qui indiquent « le choix indiscriminé d'un référent parmi un ensemble d'individus possibles, contrairement au déterminant *un*[245]. »

[243] Charlotte Meisner*, op.cit*.

[244] *Ibid*., p.40.

[245] Sandrine Pescarini, « Réflexions sur la notion d'item à choix libre : le cas de *n'importe quel* comparé à celui de *tout* et de *un…quel qu'il soit* », in *Congrès Mondial de Linguistique Française*, 2010, p.1777. (Version numérique : https://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/pdf/2010/01/cmlf2010_000199.pdf consultée le 28/03/2024).

Pronoms indéfinis et déterminants négatifs	*personne* <PERSONAM	*rien* lat. <REM 'chose'	*aucun(e)* N *ALICUNU/ ALIQUEM UNUM	*nul* N <NULLUM		
Adverbes négatifs	*aucunement* <*ALICUNU/ ALIQUEM UNUM	*nullement* <NULLUM	*jamais* (<afr. *jà* 'davantage' + *mais* 'plus')	*nulle part* <NULLUM PARTEM	*plus* (lat. <PLUS 'davantage'	*guère* <francique : *waigaro* 'beaucoup'
Terme de Restriction	*que* < *QUI/ QUIA 'le fait que'					
Conj. de coordination négative	*ni…ni* <NEC					
Termes de polarité négative	*quiconque* < QUICUMQUE	*un/une N quelconque* <QUICUMQUE	*le/la moindre N que ce soit*	*qui que ce soit / quoi que ce soit*	*âme qui vive*	
Termes de libre choix (hypothétiques/ interrogatifs)	*personne*	*rien*	*jamais*			

Tableau 3 : Les termes négatifs (en blanc) et de polarité (en gris) en français moderne[246]

Dans notre analyse du texte cioranien, seules seront traités les semi-négations dans leurs emplois négatifs et l'item à libre choix « *n'importe* ». Ayant choisi de nous intéresser à ce que nous jugeons être, en termes de fréquence et de pertinence, plus révélateur de la stylistique et de la pensée cioraniennes, nous ne pouvons prendre en compte tout ce qui, dans la langue, peut avoir un aspect négatif. Nous ne considérerons donc pas, dans cette étude, les items à polarité négative tels *que quiconque* ou *qui que ce soit*…

Cette première partie sera essentiellement réservée aux opérateurs de la négation syntaxique en axant notre attention sur les deux particules négatives *ne* et *non* et sur les différents morphèmes avec lesquels ils se combinent. En effet, Cioran n'hésite pas à forger, au fil des éclats de textes, des phrases négatives où la syntaxe rompt avec la quiétude de l'affirmation et embrasse la rébellion du refus, du rejet et de l'opposition.

[246] Charlotte Meisner, *op.cit*., p.41.

Travaillé par « l'amertume d'être né », il fait de son écriture un vrai « précis de décomposition » où sont déconstruites toutes les normes, où se décline la faillite du sens en une infinité de contradictions, d'oppositions et de négations qui dévoilent le plus fidèlement (mais aussi artistiquement) et le plus clairement possible l'image d'un monde et d'un esprit tous deux intrinsèquement négatifs.

CHAPITRE II : Les négations Ne, Ne…pas et Non

I. Ne seul

Nous nous intéressons dans cette section de notre travail à l'analyse de certains des cas de l'emploi isolé de la particule négative *ne*, qui apparaît alors hors du contexte de la négation discontinue où elle se trouve accompagnée par un forclusif. Ces cas ont été délimités dans plusieurs travaux dont ceux de Gaatone et de Muller.

Dans son étude de la négation en français et en langues romanes, ce dernier réserve un chapitre[247] à l'étude de la particule *ne* qui, (1) dans certaines expressions figées, (2) avec certaines constructions verbales, (3) dans certaines subordonnées et dans certaines interrogatives, peut s'employer seule tout en assurant l'expression d'une négation qui « entraîne soit l'inacceptabilité, soit un changement de sens de positif à négatif[248]. »

(1) Je m'apitoie sur **n'importe quoi**, j'ai des frémissements de petite fille. C'est peut-être aussi par impossibilité de pleurer sur moi-même[249].
(2) […]de la contradiction entre mes inclinations primitives et mes humeurs acquises, est né ce malaise perpétuel où je **ne cesse** de m'aigrir.
(3) Et cependant, il n'y a pas d'événements, de conférence internationale, de réunion de je ne sais quoi, qui **ne me donne** prétexte à des discours intérieurs, à des proclamations muettes…

Les cas les plus fréquents sont ceux liés aux expressions figées et aux constructions verbales surtout avec *cesser*. Notre travail se répartira donc en deux sections : premièrement, il s'agira d'étudier les différentes valeurs d'emploi de *ne* dans les expressions figées, à travers l'exemple de *n'importe.* Nous passerons, deuxièmement, aux cas du recours à la particule négative dans des constructions verbales du type *Ne V+Vi infinitif* en axant notre analyse sur l'exemple du verbe *cesser* qui, au négatif, renvoie souvent chez Cioran à l'idée d'une obsession.

[247] Lire Muller (1991), p.p 227-244.

[248] *Ibid*., p.227.

[249] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.31.

1. Ne dans les expressions figées : La série N'importe

« N'importe » est déterminant qui a donné naissance à une série d'adverbes et de pronoms indéfinis tels que : n'importe qui, n'importe quoi, n'importe où… Elle est utilisée pour indiquer un choix ou une option indéterminée parmi un ensemble. « Le sens propre de l'expression affirme la non-spécificité de l'argument dans son ensemble ». De cette non-spécificité découle l'idée du libre choix à laquelle s'attache, entre autres, cette série d'indéfinis. Il s'agit d'éléments de libre choix *(free choice)*, « parce que ces termes, qui sont le plus souvent morphologiquement singuliers, désignent des individus interchangeables comme s'ils étaient pris au hasard, ou au libre choix des interlocuteurs, chacun pouvant satisfaire à la prédication dont ils sont arguments[250] ». Muller précise que cette dénomination « libre choix » peut être « souvent impropre, puisque dans de nombreux cas, elle s'applique à l'absence de choix, par indifférence souvent, par ignorance, ou par désintérêt[251] ». Il s'agit surtout de contextes à polarité négative.

En tant qu'item à choix libre, la suite *n'importe qu-* a des propriétés sémantiques qui s'attachent à la possibilité de mettre en présence, d'une façon sous-jacente, un nombre d'éléments indéfinis interchangeables. Dans son article intitulé « N'importe qu- : diachronie et interprétation[252] », Pescarini Sandrine présente ces propriétés, au nombre de cinq et cela en s'appuyant sur des études antérieures :

- La variation du référent : « Un syntagme contenant un FCi (Free Choice item) formé du FCi + N est acceptable seulement si la phrase dans laquelle il se situe peut être vraie et quand il réfère à des individus différents dans différents mondes possibles. » (Jayez & Tovena, 2005 : 15)
- La non-individuation : « L'idée principale qui sous-tend le concept de non-individuation est que les FCi sont indifférents à l'identité exacte de leurs référents. J.

[250] Claude Muller, « Les indéfinis free choice confrontés aux explications scalaires », in *Travaux de linguistique*, 2007/1 (n° 54), p. 83-96. DOI : 10.3917/tl.054.0083. URL : https://www.cairn.info/revue-travaux-de-linguistique-2007-1-page-83.htm

[251] Claude Muller, *Indéfinis et partitifs en français*, Presses universitaires de Bordeaux, 2019., p.p. 323-324.

[252] Pescarini Sandrine, « N'importe qu- : diachronie et interprétation », in *Langue française*, 2010/2 (n° 166), p. 109-131. DOI : 10.3917/lf.166.0109. URL : https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2010-2-page-109.htm

Jayez et L. Tovena précisent que l'information donnée dans une phrase ne peut se réduire à une situation référentielle si cette phrase contient un FCi[253]. »

- L'élargissement : Un item de libre choix élargit l'interprétation du nom à une dimension contextuelle. « Le domaine de la quantification compte alors des entités qui ne seraient pas normalement prises en considération dans le cas d'un simple SN indéfini introduit par l'article indéfini *un*[254]. »
- L'indifférence : L'indifférence se manifeste lorsque le locuteur exprime son point de vue dans la phrase et lorsque l'on peut déduire une échelle de valeurs où le bas et le haut de l'échelle sont présentés comme indifféremment acceptables. Ex : « **N'importe quelle œuvre allemande, poétique ou autre**, gagnerait en force si on la réduisait d'au moins la moitié[255] » ou encore « Celui qui donne son acquiescement aux affaires humaines - **sous n'importe quelle forme, révolutionnaire ou conservatrice**, - se consume dans une délectation pitoyable[256] ».
- La dépréciation : Apparaît dans certains contextes où l'entité sélectionnée comme référence est perçue comme étant en deçà d'une norme de convenance.

  Ex : « Parfois, n'importe quoi, l'expression la plus éculée, s'élève au rang de révélation[257] » ou encore « Ce qui est fâcheux dans les malheurs publics, c'est que n'importe qui s'estime assez compétent pour en parler[258]. »

Ces valeurs et nuances sémantiques nous ont guidée vers l'identification, dans le texte cioranien, de contextes d'emploi de l'indéfini *n'importe qu-*. Dans des écrits où tout, êtres, vie et pensées tournent autour de l'idée du non-sens, de la contingence et de la non-nécessité, se multiplient les recours à cette expression dont nous avons relevé 269 occurrences. Nous avons identifié essentiellement deux contextes négatifs d'emploi, ces occurrences intervenant dans des fragments qui renvoient à l'idée du non-sens ou à celle de la généralisation de la négativité.

1.1. Variation et non-individuation : Exprimer le non-sens

Le caractère interchangeable des éléments du monde, des êtres et des états relève des manifestations de l'absurdité existentielle. Rien n'étant sensé, rien n'ayant une vraie raison d'être, il n'existe point de nécessité à quoi que ce soit, ni aux

[253] *Ibidem*.

[254] *Ibidem*.

[255] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.634.

[256] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit*., p.112.

[257] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.336.

[258] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.65.

valeurs, ni aux normes, ni au fait d'être. Tout s'effondre et se mélange pour que règne l'éternel désordre qui se révèle inné à l'existence.

L'indéfini *n'importe que-* permet dans ce contexte de souligner, de par sa nature sémantique que nous venons d'exposer, la futilité et l'inconséquence, et cela en engageant dans les énoncés l'idée du « caractère interchangeable des idées[259] ». Importe peu (ou pas) la nature ou l'essence de n'importe quel élément face à l'absurdité du fait d'être.

> Il faudrait se répéter chaque jour : Je suis l'un de ceux qui, par milliards, se traînent sur la surface du globe. L'un d'eux, et rien de plus. Cette banalité justifie **n'importe quelle** conclusion, **n'importe quel** comportement ou acte : débauche, chasteté, suicide, travail, crime, paresse ou rébellion... D'où il suit que chacun a raison de faire ce qu'il fait[260].

Dans ce fragment, l'utilisation de l'expression « n'importe quel(le) » s'inscrit dans le contexte de l'absurdité et de l'indifférence qui caractérisent la perception cioranienne de sa propre existence. Il exprime un sentiment d'insignifiance et d'anonymat en se décrivant comme faisant partie d'un tout uniforme dont les éléments ne diffèrent pas. Les expressions « l'un » et « par milliards » trouvent leurs échos dans la phrase nominale « L'un deux, et rien de plus » où la semi-négation *rien* neutralise tout caractère individuelle et prépare l'intervention de l'indéfini « n'importe » en soulignant l'idée de l'insignifiance dans un monde où personne ni rien ne fait exception. Toute action ou décision peut être considérée comme valide ou acceptable. Le recours à « n'importe » renforce cette idée d'absence de valeur ou de norme fixe, permettant ainsi une liberté totale dans les choix et les actions. L'accumulation des noms positifs et négatifs renforce davantage l'idée de la non-nécessité de quoi que ce soit et cela en mettant sur le même pied d'égalité suicide, travail, crime, chasteté…des noms qui non seulement s'opposent sur l'échelle des valeurs, mais qui en plus appartiennent à des domaines non connexes.

La même idée se dégage de l'extrait suivant :

---

[259] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit*., p.10.

[260] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit*., p.59.

> Mon rêve : avoir une « propriété », à une centaine de kilomètres de Paris, où je pourrais travailler de mes mains pendant deux ou trois heures tous les jours. Bêcher, réparer, démolir, construire, — n'importe quoi, pourvu que je sois absorbé par un objet quelconque — un objet que je manie[261].

où le « je » met en présence simultanée des verbes opposés tels que « démolir » et « construire » qu'il présente contextuellement comme étant interchangeables. L'activité peut indifféremment varier, changer sans que cela n'ait une importance ou un effet. L'utilisation de l'expression « n'importe quoi » souligne non seulement l'aspect arbitraire des activités envisagées, mais aussi l'idée que peu importe ce que l'on fait, l'essentiel est celui seul de parvenir à s'évader temporairement du règne de la conscience du vide, et donc de l'ennui que génère l'inoccupation. Le désir de s'adonner à des travaux manuels, peu importe leur nature, devient une tentative de trouver un refuge dans l'action concrète et tangible. Ces activités offrent une échappatoire à la rumination incessante de la conscience sur le caractère futile et absurde de l'existence. Cioran relie ainsi toute activité humaine, et cela quelle que soit sa nature, à un besoin d'illusion qui permet à l'humanité de survivre au néant.

> Tout ce que l'homme fait — du bâillement au martyre — n'a pour but que la fuite devant la vision nette de sa propre déchéance. Entreprendre **n'importe quoi** et à tout prix pour ne pas voir les choses telles qu'elles sont, — les choses et soi-même. Ainsi tous trompent et se trompent. Race de tricheurs hallucinés[262].

L'hyperbole négative qui ouvre le fragment souligne la portée universelle de la déchéance humaine, dépeinte comme inéluctable et omniprésente. L'utilisation de la négation exceptive « ne...que » restreint le sens de toute action humaine à une seule finalité : fuir la conscience de cette déchéance.

La généralisation induite par l'emploi du pronom indéfini « tout » et par l'apposition « du bâillement au martyr » amplifie le caractère inévitable et universel de cette fuite face à l'absurdité de l'existence. Le concept crucial dans cette analyse est celui qui réduit le sens de toute entreprise humaine à une simple distraction face à la condition tragique et absurde de l'existence finie. L'indéfini « n'importe quoi »

[261] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.929.

[262] *Ibid*., p.512.

renforce cette idée en révélant l'absence de valeur intrinsèque dans les actions humaines, qui sont toutes destinées à occulter la réalité du vide ontologique. La désillusion face à cette vanité fondamentale conduit à une forme de désengagement existentiel, où chaque élément perd sa substance et où tout et n'importe quoi peuvent être considérés comme équivalents. L'indéfini « n'importe » joue ainsi un rôle dans l'obscurcissement de toute notion d'être, amenant à déceler l'emprise de l'irrationnel et du néant sur la conscience individuelle.

Aux yeux d'un esprit détrompé, qui perçoit partout le néant, l'irrationnel prime sur tout et fait sombrer le « je » dans une négativité qui, au moyen de l'indéfini *n'importe qu-*, prend davantage d'ampleur et finit par couvrir de son obscurité tout ce qui touche à l'être.

1.2. Élargissement, indifférence et dépréciation : Généralisation de la négativité

Plusieurs sont les fragments où l'indéfini *n'importe qu-* se trouve dans un contexte négatif où Cioran s'adonne à une mise en exergue de l'essence maléfique inhérente au fait d'exister. Négation et négativité sont descriptives d'un monde où se propagent douleurs et malheurs dans des textes qui démasquent le visage triste de la réalité humaine, telle que vue par Cioran. Naître, être, exister deviennent alors une malédiction, et tout est préférable à la conscience de cette conscience.

> Je regarde à travers la lucarne les oiseaux tournoyer dans le ciel à l'heure du crépuscule. Depuis des millions d'années qu'ils font toujours la même chose ! Sagesse héréditaire absolue. Nous aurions dû être comme eux, car il vaut mieux être **n'importe quoi**, sauf ce que nous sommes[263].

Dans ce fragment, la locution « n'importe quoi » apparaît dans le cadre d'une construction comparative où l'indéfini, qui se caractérise, en tant qu'item de libre choix, par l'absence de référent précis, se présente comme préférable, malgré l'infinité de possibilités qu'il ouvre, à l'identité humaine. Celle-ci est, en effet, conçue comme foncièrement négative à cause de la conscience qu'elle a de sa nature et de sa situation dans le monde. Cela se laisse clairement lire quand, dans *De l'inconvénient d'être né*, Cioran écrit : « Il vaut mieux être animal qu'homme, insecte qu'animal, plante qu'insecte, et ainsi de suite. Le salut ? Tout ce qui amoindrit le

[263] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.251.

règne de la conscience et en compromet la suprématie [264] », parlant ainsi de l'inconvénient d'être né humain, et donc d'être né dans la pire des conditions qui soient.

Au moyen de l'indéfini « n'importe », Cioran amplifie l'urgence du besoin de se défaire de cette humanité qui se trouve à la source de « la douleur universelle ». Ainsi, quant à la question « De quoi souffrez-vous ? [il répond :] — D'être ici ou là, d'être **n'importe où**[265] », rattache-t-il le fait d'avoir une présence au monde à un état de souffrance qu'il présente d'ailleurs, à travers la question, comme une maladie, la maladie d'être. « [F]aute de pouvoir composer avec le monde[266] », Cioran s'y trouve négativement. La portée généralisante du syntagme « d'être n'importe où » résume cette négativité et renvoie l'état d'existence à une expérience de mal-être tout aussi physique que morale.

Et ce mal-être se décline en différentes modalités couvrant de sa substance négative la temporalité qui se remplit de moments d'ennui, de douleur, de désespoir, mais aussi d'angoisse. Ce sentiment semble avoir accompagné Cioran tout le long de sa vie et n'a cessé de refaire surface, aussi bien dans le vécu que dans l'écrit, pour marquer une omniprésence dont le caractère absolu se trouve souligné, dans l'extrait suivant, par l'indéfini « n'importe quoi » :

> Cette angoisse qui *précède* toutes les raisons d'être angoissé, qui *invente* toutes ces raisons. Le processus de *l'angoissement* est le suivant : je sens monter en moi un malaise incœrcible, malaise vide, envahissant, qui se cherche un contenu ou qui veut se fixer à **n'importe quoi** : le premier prétexte venu lui est bon, elle s'y rue, elle l'enveloppe et le dévore ; elle a enfin trouvé un aliment. Et c'est ainsi chaque jour : un fait divers, une lettre, un coup de téléphone, un souvenir, une sensation, tout, mais absolument tout lui agrée ; elle n'est vraiment pas *difficile*, cette angoisse, elle s'accommode de tout. C'est pour cela qu'elle prospère sous toutes les latitudes. Elle est faite pour triompher, puisque tout lui réussit, même ce qui la combat. C'est un poison qui se fortifie de son antidote[267].

[264]Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit*., p.17.

[265] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.234.

[266] *Ibid*., p.78.

[267] *Ibid*., p.649.

Le texte décrit ce que Cioran a appelé « le processus d'angoissement », processus qui crée à partir de rien, qui maintient et qui fait prospérer, au moyen de n'importe quoi, le sentiment d'angoisse. Précoce, démotivée et incontrôlable, l'angoisse s'impose comme sentiment omniprésent, omniprésence que dévoilent le champ dérivationnel (« angoisse » *2, « angoissé », « angoissement ») et la personnification « elle s'y rue, elle l'enveloppe et le dévore ; elle a enfin trouvé un aliment » qui permettent à Cioran de dire tout le pouvoir de ce malaise maladif qui l'accompagne. L'utilisation de l'expression « n'importe quoi » souligne l'ampleur de cette angoisse, qui cherche à se fixer à tout ce qui se présente, même au plus insignifiant. Cela met en lumière la nature désespérée et universelle de ce sentiment, qui peut s'insinuer à travers tous les objets. En effet, l'énumération de divers déclencheurs potentiels —un fait divers, une lettre, un coup de téléphone, un souvenir, une sensation— dénote l'idée d'indifférence qu'annonce l'expression « n'importe quoi » au début, et appuie ainsi l'image d'une entité suprême qui se nourrit de l'infinité des possibilités, exploitant chaque occasion pour renforcer son emprise sur l'individu.

Et de l'individu, l'expérience négative de Cioran dans le monde finit par se généraliser dans une sorte de vision pessimiste de l'existence entière qui l'amènera à parler de « l'injustice d'exister[268]». Cette expérience quitte donc souvent dans ses textes la sphère de la subjectivité, et s'étale aux limites universelles de l'existence pour ainsi toucher à l'autre. Tout en discernant son propre malheur, Cioran perçoit celui de tout ce qui, dans ce monde, s'incarne, prend forme :

> Il m'est arrivé d'avoir eu pitié même d'un bout de métal, **de n'importe quoi**, tellement tout ce qui existe m'apparaît délaissé, malchanceux, incompris. Le granit, il souffre lui aussi peut-être. Tout ce qui a forme souffre, tout ce qui est séparé du chaos pour poursuivre un destin séparé. La matière est seule. Tout ce qui est est seul. Personne, aucun dieu qui puisse délivrer ce monde d'une si vieille solitude[269]!

« N'importe quoi » réfère dans ce fragment à tout ce qui est. La juxtaposition entre le GN « un bout de métal » et l'indéfini « n'importe quoi » nous oriente vers une généralisation qui touche aux objets et matières les plus « inanimés » que le penseur

[268] Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit*., p.93.

[269] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.288.

dote d'un pouvoir de conscience dans une sorte de personnification qui ferait d'eux des « êtres » délaissés dans une existence vouée à l'éternelle solitude, et donc à l'éternelle impossibilité du salut. L'énumération « délaissé, malchanceux, incompris » se rallie avec les répétitions du verbe « souffre » et de l'adjectif « seul », auxquels s'ajoutent les semi-négations « personne » et « aucun », pour ainsi dessiner les confins d'une existence amère au seuil de la vacuité et l'absence qui l'entourent.

Le sentiment tragique d'exister, qui commence à l'intérieur de l'être et qui le déborde pour se déverser dans l'univers, participe à la formation du rapport cioranien à l'idée du commencement, à son commencement propre, mais aussi à celui de tout être, et l'engage alors dans une entreprise de remise en question du rapport à la naissance et à la mort, qui donne titre à son œuvre *De l'inconvénient d'être n*é. Dans l'un des fragments de ce livre, Cioran se pose la question suivante : « Si la mort est aussi horrible qu'on le prétend, comment se fait-il qu'au bout d'un certain temps nous estimons heureux **n'importe quel** être, ami ou ennemi, qui a cessé de vivre ?[270] ». La question posée souligne une contradiction entre la connotation négative généralement associée au concept de la mort, et la position favorable de l'homme face à celle-ci prise comme évènement, dans certains contextes. Le syntagme nominal « n'importe quel être » a une valeur d'indifférence que vient d'ailleurs confirmer l'apposition antithétique « ami ou ennemi » mettant les opposés sur un même pied d'égalité. Il sert à étendre la portée de la constatation que fait Cioran à l'ensemble indifférencié des êtres et cela quel que soit le type du lien qu'on puisse avoir avec eux. À travers l'interrogation, il remet ainsi en question la vraie valeur de la mort chez les hommes et en révèle paradoxalement un visage positif généralement méconnu ou ignoré. Cesser de vivre se métamorphose donc en une chance, et l'être décédé en un heureux. Il est d'ailleurs intéressant de souligner dans ce fragment, mais aussi dans plusieurs autres, le poids argumentatif dont jouit l'indéfini « n'importe ». En effet, comme une hyperbole, il accentue l'effet recherché par l'objet/sujet du fragment (la critique, le paradoxe, la négation…) et lui confère souvent une portée généralisante qui s'appuie sur l'anonymat de l'indéfini pour

[270] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.18.

étendre les limites de la visée de l'énoncé à tout ce qui peut y être éventuellement associé.

Qu'en est-il alors du verbe cesser mis au négatif ? Quel en est le rôle et quelles nuances négatives engage-t-il dans les textes ?

2. Ne seul dans certaines constructions verbales : Le cas « cesser »

Le « ne », dans son emploi négatif, peut s'employer sans forclusif dans des constructions verbales de type (*Ne +Verbe+ V infinitif*) et cela avec les verbes *cesser, pouvoir* et *oser.* Notons que la disparition du forclusif n'est pas obligatoire ni automatique et qu'on peut trouver les deux types d'emplois isolé et discontinu. Néanmoins, dans la plupart des emplois de ces trois verbes dans leur forme négative, le *ne* reste isolé.

Claude Muller essaie dans son livre sur la négation de donner des explications possibles à l'effacement du *pas* avec ces verbes. Pour ce qui est de *cesser*, il rattache ce phénomène à la nature sémantique du verbe et du forclusif :

> […] ce verbe est sémantiquement négatif, donc une négation syntaxique le niant produit un contexte à polarité positive. Or pas, avant d'être négation, a dû être non seulement un quantifieur indéterminé, mais aussi (ultérieurement ?) un terme à polarité négative, devenant peu à peu semi-négation[271].

Ne étant une négation, il suffit donc à dire la négation et de signifier, combiné au verbe *cesser*, le sens positif : *continuer*.

Pour ce qui est des deux verbes *pouvoir* et *oser*, il s'agit plutôt « de constructions où pas ne s'est pas généralisé. La seule explication semble être qu'un quantifieur minimal indéterminé, comme *pas*, y était inutile[272]. ».

Parmi ces trois verbes, nous avons choisi de nous pencher sur l'étude de la forme négative « ne cesser » et cela, d'une part, pour sa fréquence dans le texte et, d'autre part, pour l'idée du ressassement et d'obsessions qu'elle recèle dans le

[271] Claude Muller, *La négation au français*, *op.cit*., p.231.

[272] *Ibid*., p.231.

corpus. Nous avons jugé important de voir comment la négation « ne cesser » participe à l'introduction du thème de la hantise dans les écrits cioraniens.

La négation du verbe « cesser » correspond à son antonyme contradictoire « continuer » et implique un aspect verbal duratif. Dans plusieurs des occurrences que nous en avons relevées dans le corpus, il est interprétable comme la marque d'une obsession, les mêmes idées continuant à hanter l'esprit de Cioran et son écriture. Cette hantise revêt un aspect circulaire que nous pouvons voir dans le fragment suivant :

> Si je **ne cesse** de tourner autour de la sagesse, c'est que j'espère toujours y trouver un remède contre mes obsessions[273].

En rejetant l'idée d'arrêter ou de mettre fin à une action, la négation « ne cesse » accentue l'expression de la persistance et l'incessant tournoiement de l'esprit autour du concept de sagesse. Cette notion de continuité perpétuelle souligne la récurrence ininterrompue de la pensée, mettant en lumière ainsi son caractère obsessionnel et cyclique. D'ailleurs, l'utilisation du verbe « tourner » et de la préposition « autour » renforcent l'image de circularité et de répétition dans la réflexion. En suggérant que la pensée tourne « autour » de la sagesse, cette préposition évoque un mouvement circulaire, où les pensées reviennent inlassablement vers le même sujet. Ce qui est assez étrange, c'est que l'obsession de la sagesse est présentée, paradoxalement, comme « remède » éventuel contre les obsessions. Ce qui fait finalement de la pensée cioranienne un éternel ressassement du même, un ressassement dont il est bien conscient : « Ce que je sais à soixante, je le savais aussi bien à vingt. Quarante ans d'un long, d'un superflu travail de vérification[274]... ». Ce travail de vérification prend la forme d'un retour incessant sur des sujets morbides qui produisent des « obsessions funèbres[275] » qui, à leur tour, se déversent dans les textes pour ainsi continuer leur cours, se renouvelant à chaque nouvelle lecture du texte cioranien.

[273] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.372.

[274] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.4.

[275] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.68.

> Vivre est une impossibilité dont **je n'ai cessé** de prendre conscience, jour après jour, pendant, mettons, quarante ans[276]…

Dans ce fragment, l'emploi de la négation « ne cesse » souligne la persistance implacable de la conscience de l'impossibilité de vivre chez Cioran. Cette notion de continuité sans fin renforce l'idée d'une lutte intérieure perpétuelle, où cette prise de conscience obsédante pèse constamment sur l'esprit. Les compléments circonstanciels de temps, tels que « jour après jour » et « pendant, mettons, quarante ans », accentuent cette idée en mettant en évidence la durée prolongée de ce processus. En combinant la négation avec ces indications temporelles, le fragment met en lumière le caractère chronique de de la conscience qui, elle-même maladive, continue à ruminer inlassablement sur le non-sens, ses manifestations et ses effets sur l'être creusant, par conséquent, un abîme séparant le penseur de la vie. Ainsi, se révèle-t-elle comme un mécanisme irrévocable qui, une fois déclenché, ne s'arrête plus et ne cesse d'évoluer. « Le malheur veut qu'une fois lucide, on le devienne toujours davantage : nul moyen de tricher ou de reculer[277] ».

La lucidité face à la condition générale de l'être dans le monde est doublée par une conscience perpétuelle du malheur. Vivre au négatif implique, en effet, une conceptualisation du mal qui devient sujet de cogitation. Mais parallèlement, le quotidien est mouvementé par les signes du malheur personnel qui rend difficile le processus de détachement qu'engage initialement la pensée sceptique.

> Mes maux **ne cessent** de me rappeler à moi-même. Grâce à eux je me retrouve à tout moment — pour me détester, pour tourner toutes mes rages contre moi, contre ce moi dont j'essaie en vain de me dissocier[278].

L'emploi de la négation « ne cessent » rend compte de la pérennité des maux. En rejetant toute possibilité d'une interruption (« à tout moment ») ou d'un apaisement, cette négation met en relief la constance implacable des souffrances intérieures du penseur. Les maux agissent comme des rappels inévitables, ramenant continuellement Cioran à son propre être. Cette récurrence des souffrances le confronte à ses propres défaillances et imperfections, alimentant un cycle

[276] *Ibid*., p.248.

[277] Cioran, *Écartèlement*, in *Œuvres*, *op.cit.,* p.1422.

[278] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.198.

d'autodépréciation et de rage dirigée contre lui-même. La désillusion du penseur face à ses tentatives infructueuses de se dissocier de son moi dénote un sentiment de désespoir et de désarroi. Le fragment nous dévoile la lutte intérieure de Cioran avec ses propres démons, où les maux persistent comme des compagnons constants, lui rappelant sans relâche sa propre existence et l'obligeant à faire face à sa détresse d'être désillusionné.

> L'abîme de deux mondes incommunicables s'ouvre entre l'homme qui a le sentiment de la mort et celui qui ne l'a point ; cependant tous les deux meurent ; mais l'un ignore sa mort, l'autre la sait ; l'un ne meurt qu'un instant, l'autre **ne cesse** de mourir...

Le rôle de l'antithèse qui clôture le fragment est celui de rappeler le contraste entre les deux mondes que l'écrivain oppose à son début. La négation restrictive « ne meurt qu'un instant » s'oppose à l'aspect imperfectif (ou duratif) qu'implique la négation « ne cesse ». Leur juxtaposition creuse davantage « l'abîme » qui sépare l'homme qui vit l'agonie au quotidien de celui qui ne voit la mort qu'à la fin.

> Dans l'angoisse, la mort est vécue par anticipation et vécue dans l'existence en ce que la vie semble ne pas avoir de vivant, lorsqu'elle est entravée dans sa fluidité, lorsqu'elle n'est pas comme elle devrait être : épreuves de tout genre conduisant à des échec, blocage, incapacité[279].

Le désillusionné est pris dans le piège de la conscience qui actualise sans cesse l'idée de la mort qui se transforme alors en une obsession réduisant la vie en « une longue agonie[280] ».

D'un marqueur d'obsession, la négation du verbe cesser « ne cesser » se transforme alors en démonstrateur de mal généralisé, signe d'une négativité qui évolue parallèlement à l'être lucide et qui finit par l'absorber au point de la dissolution, pour que le moi devienne une somme de négations et pour que Cioran affirme :

> Je **ne** suis **que** par mes lacunes, mes désertions, et mes refus. Une existence toute négative. Je m'insurge contre toutes mes bonnes résolutions, et les

[279] Lolita Duchatel, *Écriture & émotions : qu'est-ce qui motive l'écriture de Cioran qui a comme matériau les émotions ?,* Mémoire de master 2 Théories des Arts et de la Culture Sous la direction de Jacinto Lageira, 2022, p.123.

[280] Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit*., p.24.

> abandonne avec acharnement, avec une persévérance digne d'une meilleure cause[281].

La négation restrictive, que nous allons aborder plus en détails dans ce qui suivra, et notamment avec la semi-négation « *que* X », permet de se projeter comme une entité exclusivement négative. L'énumération nominale qui suit la semi-négation *que* nous semble être très représentative de la négativité dont Cioran cherche à s'envelopper. Les GN qui la constituent renvoient au sens de l'absence/ privation et à celui du refus. Il s'agit d'un ensemble de modalités négatives d'être. L'hyperbole « toute » appuie ce caractère qui se creuse davantage par le biais de la préposition « contre » dénotant le rejet des « bonnes résolutions » et dont le sens se trouve accentué par le recours à l'adjectif indéfini « toutes ». Le verbe négatif « abandonner » se trouve lui aussi employé dans un oxymore, figure que nous considérons comme responsable de l'expression de la négation chez Cioran. En alliant l'idée de l'abandon à celle de la persévérance, il rapproche les contraires et unit ainsi des sèmes qui se nient les uns les autres.

Qu'elle figure dans un pronom indéfini, ou qu'elle soit utilisée avec des verbes dont elle inverse le sens, la particule négative *ne* permet à celui qui la manie de ressasser, dans une infinité de formules négatives, l'expression d'un vide qui se remplit d'une matière sombre et morose. Éternel « indélivré », Cioran scrute, au moyen de cette négation, ses propres maux et douleurs pour que s'agitent en lui sans cesse des pensées tout aussi destructrices que productrices, tout aussi dépravantes que nourrissantes. Tout et « n'importe quoi » est sujet à cette négation que Cioran révèle comme l'essence même de cet espace d'exil qu'est le monde, espace que marque l'absence de consistance et d'importance. « N'importe » vient dire cette absence de nécessité en affirmant, par la voie de la négation, que rien ne compte. Le jeu entre vacuité et hantises, entre néant et trop-plein d'obsessions négatives donne matière aux textes cioraniens où la négation, ne cessant de se muer en l'affirmation d'une inadéquation, d'un manque ou d'une absence, finit par annihiler la possibilité de tout sens.

[281] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.53.

Comment s'empêcher d'écrire au négatif quand tout autour de lui est perçu comme tel ? Sont écrits, par le négatif, le rejet de toute tentative de recomposer à ce monde une harmonie illusoire, le refus de succomber au désir envahissant de signer une trêve avec lui, et les milles et une images amères, effrayantes et chaotiques que Cioran en perçoit. Toute cette matière négative de l'écrit prend corps dans des négations descriptives et polémiques dont il use dans la finalité ultime de détruire, en nous, en lui-même, et en l'existence entière quelque chose, n'importe quoi.

II. La négation à construction discontinue : ne…pas

Il faut dire, pour commencer, que la négation au moyen du morphème discontinu *ne…pas* (*ne pas* avec les verbes à l'infinitif) est la forme de négation syntaxique la plus utilisée par Cioran. Cela n'est point étonnant vu la nature sémantique de la négation qu'elle exprime et qui, contrairement aux semi-négations (rien, personne, plus...) dont l'usage lie la négation à une nuance de temps, de lieu ou autre, renvoie quant à elle la négation stricte du verbe qu'elle modifie, et interdit, à moins que cela soit le cas d'une double négation à polarité positive, le cumul des semi-négations. Son emploi se trouve toujours lié à la négation de phrase et donne donc des énoncés négatifs en s'associant au syntagme verbal.

Nous avons relevé du corpus un total de 4031 occurrences de cet opérateur, réparties comme suit :

Forme Livre	Ne…pas	Ne pas+ infinitif
Précis de décomposition	278	29
Syllogismes de l'amertume	97	5
De l'inconvénient d'être né	319	11
Les Cahiers	3079	213

Tableau 4 : fréquence d'emploi de ne pas dans le corpus

Afin d'approfondir notre analyse des subtilités sémantiques et du rôle conceptuel de cette négation syntaxique, notre démarche méthodologique s'articule autour de deux axes d'investigation. Nous entamons notre analyse par une étude des emplois descriptifs et polémiques de *ne…pas*. Nous allons d'abord nous focaliser sur

les emplois de *ne…pas* dans des constructions relatives où elle acquiert une valeur déterminative, pour nous intéresser, ensuite, à ses emplois polémiques. Cela débouchera sur le deuxième axe de notre étude de la négation ne…pas où il s'agira d'examiner ses emplois réfutatifs dans le cadre de la juxtaposition et de la coordination « mais ».

1. La négation descriptive/polémique chez Cioran

Rappelons que pour nous, toutes les négations sont quelque part polémiques. L'emploi descriptif est ce que Ducrot a appelé « un dérivé délocutif » de la négation polémique. Tout comme Ducrot et Muller, nous estimons qu'il existe une négation unique permettant divers emplois qui créent des nuances quant à la position du rejet.

Cela ne nous empêche pas de différencier les deux types d'emploi, ni de les examiner dans les textes séparément. Car il faudra dire que le corpus cioranien, grâce à sa densité en matière d'opérateurs négatifs, offre une panoplie de variations sémantiques qui vont de la mise en lumière de la négativité perçue dans le monde à son rejet.

La nature des écrits cioraniens que marque la fragmentation peut parfois rendre la distinction difficile et cela face à un texte tronqué où le contexte est souvent omis. Mais il existe, comme on le verra, des indices divers qui peuvent aider à interpréter le sens de la négation.

1.1. La négation descriptive et les propositions relatives

Par souci de précision, Muller parle dans ses travaux non pas de négation descriptive, mais plutôt « d'adéquation descriptive » et cela compte tenu de l'aspect polémique sous-jacent à toutes les négations. Il s'agit de « l'adéquation du message vis-à-vis du référent extralinguistique. Cette valeur sera forte si, en prononçant une assertion P, le locuteur atteint à un état de description qui lui paraît satisfaisant de ce référent[282] ». Elle permet donc simplement de rendre compte d'un état du monde et n'implique, par conséquent, aucune idée de l'existence d'un présupposé contraire.

Regardons les exemples suivants :

[282] Claude Muller, *La négation en français*, *op.cit*., p.22.

> Rien de plus exaspérant que l'ironie sans faille, sans répit, qui **ne** vous laisse **pas** le temps de respirer, et encore moins de réfléchir, qui, au lieu d'être inapparente, occasionnelle, est massive, automatique, aux antipodes de sa nature essentiellement délicate. Tel est en tout cas l'usage qu'en fait l'Allemand, l'être qui, pour avoir le plus médité sur elle, est le moins capable de la manier[283].

> Des articles *sur*, des études, des livres *sur*, toujours sur quelqu'un, sur des auteurs, sur des ouvrages, sur les idées des autres ; comptes rendus amplifiés, commentaires inutiles et médiocres […] Rien de personnel, rien d'originel ; tout est dérivé. Oh ! il vaut mieux parler de soi avec nullité qu'avec talent d'autrui. Une idée qui **n'**est **pas** vécue, qui **ne** coule **pas** de source, ne vaut rien. Quel spectacle écœurant que cette humanité d'emprunt, cérébrale, savante, qui vit en parasite de l'esprit[284].

Les verbes niés au moyen de « ne…pas » se trouvent dans des propositions subordonnées relatives déterminatives, position qui est assez fréquente dans les textes cioraniens et qui permet généralement d'interpréter la négation comme étant descriptive.

« Une tradition bien ancrée depuis Port-Royal, et plus vivante que jamais nous enseigne qu'il existe deux types de relatives, les descriptives et les restrictives, et que bien souvent une même phrase peut admettre soit une interprétation descriptive, soit une interprétation restrictive[285]. » Cette structure syntaxique confère donc aux négations une valeur essentiellement descriptive étant employées pour apporter des précisions sur le sujet évoqué. Qu'il s'agisse d'une restriction ou d'une description, cette valeur s'avère présente dans le sens de la détermination de l'objet de la parole.

Dans le premier fragment, la proposition « qui ne vous laisse pas le temps de respirer » caractérise l'ironie en soulignant son aspect oppressant et obsessionnel. Cioran utilise la négation « ne pas » pour décrire le caractère privatif de cette ironie,

---

[283] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit*., p.42.

[284] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.49.

[285] Le Goffic Pierre, « Propositions relatives, identification et ambiguïté, ou : Pour en finir avec les deux types de relatives », in *Documentation et recherche en linguistique allemande contemporain* - Vincennes, n°21, Mélanges de syntaxe et de sémantique, 1979, p. 135. (Version numérique : doi : https://doi.org/10.3406/drlav.1979.951)

https://www.persee.fr/doc/drlav_0754-9296_1979_num_21_1_951

en en soulignant ainsi un trait destructeur. L'aspect descriptif de la négation est renforcé par un contexte lui-même descriptif. Nous pouvons noter le recours aux adjectifs, épithètes ou attributs, qui appuient l'interprétation descriptive de la négation qui se trouve dans un environnement qui tend dans son ensemble à la caractérisation de l'ironie.

De manière similaire, dans le deuxième fragment, la négation « ne…pas » caractérise un certain type d'idées abordées dans le passage. Les propositions relatives « qui n'est pas vécue, qui ne coule pas de source » renvoient à un type précis de productions intellectuelles. Le rôle descriptif de la négation permet de distinguer un élément spécifique parmi un groupe plus vaste et varié. Cioran critique ainsi uniquement les productions impersonnelles qu'il détermine à travers l'utilisation de la négation.

Dans son usage descriptif, la négation de phrase « ne…pas » est souvent employée dans des contextes sémantiquement négatifs, où elle remet en question des faits perçus comme défavorables. Elle intervient également dans des contextes connexes, où l'écrivain dépeint un état d'être sous un angle négatif.

> À force de trouver que rien n'avait d'importance, j'en suis maintenant à n'avoir aucun sujet, aucun prétexte sur quoi exercer mon esprit. Si je veux éviter la catastrophe, il me faut à tout prix, me réinventer une matière, me créer des objets nouveaux, quelque chose enfin qui **ne** soit **pas** moi, qui n'exige plus le « je »[286].

Le fragment s'ouvre sur une négation polémique. « Rien n'avait d'importance » nous semble être une forme de jugement qui viendrait contredire une idée sous-jacente, et assez commune, selon laquelle « quelque chose avait une importance » et donc aussi un certain sens. Cette première négation constitue la cause négative, exprimée par le biais de la locution prépositive « à force de », d'une perte de matière que Cioran formule via le recours à la semi-négation « *aucun* » dans la proposition principale qui constitue la conséquence de la cause annoncée au début du fragment. La conséquence nous amène à lire dans la négation « n'avoir aucun sujet, aucun prétexte sur quoi exercer mon esprit » une valeur descriptive. Cioran décrit un nouvel état (le recours au complément circonstanciel de temps « maintenant » le dénote) que

[286] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.14.

marque l'absence de substance et de motif de réflexion. Ces négations qui se succèdent nous mènent finalement vers une résolution ultime qui est, pour lui, de se créer une identité nouvelle, et donc, de se nier au profit d'une séparation avec le « je » réel.

La négation « ne pas » utilisée à la fin du fragment se trouve également dans une proposition relative dont le rôle est celui de déterminer les attributs de la matière à réinventer, une matière qui se détache du moi. L'aspect descriptif de la négation se laisse ainsi percevoir comme une qualification des traits définitoires de la substance mise à l'examen. Cette qualification est négative, elle procède, non pas par l'identification de ce qu'elle est, mais plutôt de ce qu'elle n'est pas. Le fragment nous donne ainsi un aperçu des possibilités d'expansion de la négation. De l'absence du sens général, se développe une perte de la substance de l'activité intellectuelle, et donc de celle de l'écriture aussi. Et l'absence qui en découle pousse le sujet à chercher une forme de compensation, de remplissage du vide, et cela via un détachement de la subjectivité, et donc via une négation de soi qui participe à la création d'une identité éminemment négative.

Dans l'écriture de Cioran, la négation descriptive revêt donc une importance particulière, elle est le constat d'échec de la « création », de ce « mauvais démiurge » ayant raté sa mission, et par extension, de cet univers tel qu'il est aux yeux du sceptique lucide. En utilisant des constructions syntaxiques telles que « ne…pas » dans des propositions subordonnées relatives déterminatives, Cioran parvient à dépeindre un univers marqué par l'absence, le vide et la désillusion. Il en use comme révélateur des aspects sombres de la réalité, soulignant la vacuité et l'insignifiance de nombreuses expériences humaines. Par ce biais, la négation descriptive devient un outil permettant au penseur à la fois remise en question et expression de subjectivité négative. Et c'est pour cela qu'elle risque parfois de se confondre avec la négation polémique. Parfois, le contexte et l'environnement linguistique donnent eux-mêmes des indices contradictoires enveloppant ainsi la négation dans une ambivalence qui rend difficile de déterminer la nature de la négation où se floutent parfois les frontières entre description et rejet. C'est le cas de l'exemple suivant où la négation « ne…pas » est employée dans une formule oxymorique : « Je suis un écrivain qui n'écrit pas. Sentiment de forfaire à mes nuits, à ma « destinée », de la trahir, de

gâcher mes heures. Oppression. Certitude d'être un non-appelé [287] ». L'aspect polémique découlerait de la formule oxymorique « écrivain qui n'écrit pas » où l'attribut « écrivain » et la proposition relative qui le détermine se contredisent, l'écrivain étant justement par définition celui qui écrit. Le passage de la définition naturelle et affirmative de l'écrivain « qui écrit » à une caractérisation qui nie cette définition « qui n'écrit pas » nous met sur la piste d'une lecture polémique de la négation. Mais il est également légitime de poser une possibilité d'interprétation différente en nous référant à la suite du fragment marquée par une dimension affective à laquelle renvoie le substantif « sentiment ». La négation semble alors revêtir une nature, ne serait-ce que partiellement, descriptive. Cioran exprime son sentiment de non-accomplissement à travers une série de négations de toute sorte : syntaxique avec « qui n'écrit pas », sémantique avec « trahir » et « gâcher », et morphologique dans « non-appelé ». Ces négations ne visent pas tant à contester ou à rejeter une affirmation ou une idée antérieure, mais plutôt à décrire un état de non-réalisation, une absence de sens, et donc à décrire un état d'être négatif. Elles servent à souligner la frustration et le désespoir de l'auteur face à son incapacité à concrétiser ses aspirations créatives, renforçant ainsi un certain sentiment de vide et d'insatisfaction.

Les deux lectures nous semblent être plausibles. Le caractère du texte fragmentaire, parfois bref, nous met souvent face à un flou interprétatif qui ouvre la négation sur une pluralité de lectures qui dressent toutes, au-delà de leurs natures différentes, l'image d'une modalité négative d'exister.

1.2. La négation polémique : une modalisation du rejet

La négation polémique est le type de négation qui nous semble être le plus utilisé par Cioran. L'énoncé négatif y « est centré sur un énoncé antérieur, dont il asserte le rejet. On peut aller plus loin : si le référent d'un énoncé affirmatif est normalement extralinguistique, le référent d'un énoncé négatif est également un énoncé[288]. » La négation, dans ce sens, « affirme [en effet] quelque chose d'une affirmation qui elle,

[287] *Ibid*., p.34.

[288] Claude Muller, *La négation en français*, *op.cit*., p.34.

affirme quelque chose d'un objet[289] ». Elle est donc rejet d'un énoncé préalable (et donc d'un présupposé) qui peut être ou pas attribué à un énonciateur précis.

À l'instar de Ducrot (1984), de Muller (1991) et de nombreux autres linguistes, nous différencions deux types de négation polémique que Nolke présente comme suit :

> — La négation métalinguistique, où l'être discursif en question est un locuteur adverse (du moins selon l'énoncé). Cette négation, qui étonne toujours un peu, a des caractéristiques particulières : elle peut porter sur les présuppositions comme dans *Paul n'a pas cessé de battre sa femme pour la simple raison qu'il ne l'a jamais battue*, et elle peut porter sur le choix même des matériaux linguistiques. Il s'ensuit qu'elle peut porter sur des unités plus petites que le mot, comme dans Je n'ai pas dit « affirmer », j'ai dit « confirmer ». Un corollaire de ces propriétés est sans doute que cet emploi n'a pas l'effet « abaissant » normalement attaché à l'emploi de la négation (ex : Paul n'est pas grand : il est immense *).
>
> — La négation polémique à proprement parler maintient les présupposés et a toujours un effet abaissant. Ainsi Paul n'est pas grand sous-entend dans sa lecture (habituelle) polémique que Paul est (plutôt) petit[290].

Nous nous intéressons pour notre part à ce deuxième type de négation polémique car c'est le plus fréquent. La négation métalinguistique, bien que présente, représente une part assez réduite des occurrences de la négation « ne…pas » dans son sens polémique. Nous avons donc choisi d'axer notre attention sur la réalisation purement polémique, où l'énoncé négatif est un rejet d'un présupposé énoncé positif. Ducrot explicite cette idée dans sa théorie polyphonique comme suit :

> Une énonciation négative se présente […] très fréquemment comme s'opposant à une assertion préalable— que celle-ci ait été effectivement émise par le destinataire, ou qu'on la lui prête, ou qu'on le soupçonne d'y souscrire[291].

---

[289] Bergson Henri, *L'évolution créatrice*, P.U.F., Paris, 1957, p.287 cité dans Muller, 1991, p. 34.

[290] Nølke Henning, « Ne... pas : négation descriptive ou polémique ? Contraintes formelles sur son interprétation », in *Langue française*, n°94, 1992, Les négations, p.49. (Version en ligne: doi : https://doi.org/10.3406/lfr.1992.5802

https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1992_num_94_1_5802

[291] Oswald Ducrot, *La preuve et le dire*, Marne, Paris, 1973, p.119.

Il parle d'énonciateurs et de locuteurs, de voix et de points de vue. Le point de vue du locuteur qui réfute une idée/ pensée/ énoncé X, s'exprime par une négation syntaxique qui vient s'opposer à un énoncé positif préalable attribué à un énonciateur (fictif ou réel) qui porte un point de vue contraire à celui du locuteur. Pour notre part, et tout comme a fait Muller[292], nous choisissons de parler de présupposés, d'énoncés et de jugements au lieu d'énonciateurs et de voix. Les deux terminologies, même si distinctes, rendent compte de la même réalité et ne s'opposent pas.

En repérant les emplois que nous considérons comme polémiques dans le corpus, nous avons remarqué qu'il existe une variété de moyens aussi bien lexicaux que grammaticaux qui interviennent chez Cioran pour orienter la négation vers l'expression d'un jugement de rejet. Ainsi, quand il écrit : « Objection contre la science : ce monde **ne** mérite **pas** d'être connu[293]. », la négation se trouve-t-elle orientée vers une lecture polémique rejetant la contrepartie positive « ce monde mérite d'être connu ». La négation *ne…pas* peut être paraphrasée par « Il n'est pas vrai ou juste/ Ce n'est pas le cas que le monde mérite d'être connu » où le sens du rejet est encore plus criant. Cioran choisit d'utiliser le nom « objection » suivi par la préposition « contre » qui dénotent tous deux le refus. Ce substantif se définit, selon le *TLFi*, comme « ce que l'on oppose à une proposition », et comme « argument opposé à une affirmation pour la réfuter ». Et d'ailleurs, dans un fragment des *Cahiers*, nous pouvons lire Cioran affirmer : « Mes objections sont aussi bêtes que les affirmations qu'elles voulaient détruire[294]», présentant l'objection non seulement comme réfutation, mais comme démolition de l'affirmation.

Que cherche-t-il donc à « détruire » à travers cette négation ? La réponse serait probablement en relation avec l'illusion du sens qui enveloppe le monde. Dans cet aphorisme concis, Cioran érige en fait une critique contre l'entreprise scientifique. L'emploi du verbe « mériter », empreint de connotations éthiques, et conjugué à la négation « ne...pas », projette un rejet absolu du monde comme sujet d'étude. Cette

[292] Claude Muller, *La négation en français*, *op.cit*., p.35.

[293] Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit*., p.13.

[294] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.661.

négation polémique met en lumière une perspective nihiliste, où la recherche de connaissances sur le monde est jugée dépourvue de toute valeur intrinsèque.

Dans le même contexte, Cioran écrit, dans une note de ses *Cahiers*, le 25 mai 1969 :

> J'ai ruminé, au marché, cette « pensée » de l'autre jour, à savoir que nous ne sommes ici que pour nous moquer de l'univers, que l'existence **n**'a peut-être **pas** d'autre sens. Se mettre en question, soi et le monde, et se moquer de l'un et de l'autre. Puis, se moquer de la moquerie, et ainsi de suite[295].

L'adverbe « peut-être » nous met directement sur les traces de l'affirmation présupposée par la proposition négative Cependant, ce qui rend ce fragment particulièrement intrigant, à notre sens, est l'alliance, pourtant subtile, entre le caractère polémique de la négation et son aspect restrictif. Cette nuance est mise en évidence par l'introduction du groupe nominal « autre sens », qui constitue le foyer de la négation. En rejetant la possibilité d'attribuer d'autres fondements à l'existence, la négation implique l'existence d'un seul sens : celui de la moquerie. Cette interprétation restrictive renforce l'idée d'une vision nihiliste de l'existence, où la dérision et le cynisme semblent être la réponse à l'absurdité fondamentale du néant où se dessinent les traits de la condition humaine. Cette moquerie n'est pas complètement dérisoire. Elle se lie dans l'esprit de Cioran à une succession de mises en question, et donc à un processus de désillusion qui se présente comme cheminement circulaire teinté d'un humour noir qui prend dans son cours tout ce qui touche à l'existence. Ne serait-ce d'ailleurs pas « [l]'humour de tous les vaincus[296] » qu'évoque Cioran dans ses *Cahiers* ? Cet humour mélangé au goût d'un pessimisme réaliste, résultat de la prise de conscience de l'échec inhérent à l'essence humaine et aussi vieux que ses commencements ?

La valeur polémique de la négation peut aussi se développer dans un contexte concessif. Dans ce cas, elle fonctionne comme le rejet de l'énoncé qui coïncide avec la conséquence logique attendue d'une cause qui s'avère être, dans ce cadre,

[295] *Ibid*., p.795

[296] *Ibid.*, p.340.

insuffisante à la réalisation du résultat supposé. C'est ce que nous révèle la négation dans les fragments suivants :

> Dieu est, **même s**'il **n**'est **pas**.
>
> […] Plus de quarante ans se sont écoulés depuis[297], et **pourtant** je **ne** peux oublier le déchirement de dépaysé que j'éprouvais alors, et que j'éprouve toujours sous une autre forme[298].

Dans les deux, il existe un rapport concessif que codent la locution conjonctive « même si », dans le premier, et l'adverbe « pourtant », dans le deuxième. La présence de ces connecteurs participe à développer une valeur polémique de la négation où l'objet du rejet est directement repérable dans l'environnement de l'opérateur syntaxique.

Dans le premier exemple, la construction en « même si » se fonde sur une échelle de conditions implicites et indique que la condition exprimée par « si » est la dernière à permettre la réalisation de la principale, « qu'elle est au-delà des conditions acceptables *a priori* envisagées[299] », mais qu'elle parvient tout de même à la réaliser. Et c'est de là que naît le rapport de concession qui prend dans ce fragment la forme d'un paradoxe. Le présupposé rejeté dans « il n'est pas » se trouve explicitement exprimé dans la proposition principale « Dieu est » qui, quelque part, contrebalance la négation en en soulignant l'incapacité à toucher à l'idée de l'existence de ce Dieu. Existence et non-existence se mêlent et finissent par se neutraliser.

Dans le deuxième exemple, Cioran se sert de ce concessif « pourtant » pour nous renvoyer à une réalité qui contredit l'enchainement habituel des causes et des effets qu'est le topos qui « correspond en fait aux enchaînements de type causal-

[297] Depuis que Cioran a dû quitter son village natal.

[298] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.84.

[299]Aptekman Jeanne, « Locutions en SI et marqueurs de la protase : compositionnalité et indices cotextuels »in *Corela* Vol 6, n°1, 2008. (Revue numérique en ligne : URL : http://corela.revues.org/224?lang=fr)

consécutif que marquait pourtant en ancien français[300]. » La norme sous-jacente, ou ce qui est convenu d'appeler « forme topique », qui sous-tend cette phrase est que « plus on s'éloigne d'un évènement dans le temps, plus son impact sur nous est réduit grâce à l'oubli ». La première proposition (p), causale, est donc orientée vers une conclusion (une conséquence) r qui serait « je peux oublier le déchirement de dépaysé que j'éprouvais alors » qui est, en réalité, égale à « non-q », q étant la phrase qui suit le connecteur logique *pourtant*. Et c'est justement ce qui fait ressortir l'aspect polémique de la négation. Cette contradiction qui éloigne les deux pôles *p* et *q* est sentie comme forte étant donné que le « je » « donne son accord au topos, il l'accepte, et présente sa conclusion q comme une exception qui n'invalide pas la règle générale[301]. » C'est ce qui dénote davantage le rapport entre la formule causale-consécutive et la formule concessive. Les deux font référence à une même règle ou norme sous-jacente que l'une appuie et l'autre viole.

La négation *ne…pas* intervient donc souvent dans sa lecture polémique dans des contextes concessifs dont le rôle est de faire surgir à la surface des phrases des contradictions innées à la nature de l'être. Le recours de Cioran à la négation dans ce contexte révèle une inadéquation entre ce qui est logiquement attendu, présupposé et une réalité complexe qui dépasse toute norme et qui s'attache uniquement à la réalité vécue intérieurement par le sujet. Car en effet, le « privat denker », porté par sa seule énergie intérieure, procède à un renversement des normes intellectuelles et logiques qui, selon Cioran, ne dispensent pas une vraie harmonie entre l'être, considéré du point de vue de son individualité éminemment contradictoire, et le monde systématique que régissent des abstractions. Par le biais de la négation polémique, il s'adonne ainsi à un exercice de dévoilement de paradoxes où se trouve rejetée la vision unilatérale du monde et de soi.

La négation polémique, dans sa mission réfutative, introduit très souvent d'ailleurs un cheminement rectificatif qui offre un substitut aux idées réfutées

[300] Rodriguez Somolihos Amalia, « Pourtant, pour autant : une évolution divergente. », in *La lingüística francesa: gramática, historia, epistemología*, Tomo I, Séville, 1996, p. 170.

[301] *Ibid.,* p 171.

moyennant le coordonnant « mais ». Nous avons choisi de consacrer une deuxième sous-partie de notre étude de l'opérateur *ne…pas* à cette nuance réfutative/rectificative qui ouvre l'expression sur une nuance contrastive où la négation se trouve directement relayée par une affirmation qui la rectifie. Notre choix de lui réserver une section isolée se légitimerait par la richesse de cette forme de négation et par sa fréquence d'emploi dans le corpus.

2. La négation réfutative : une variante polémique cruciale

Dans ce type d'emploi de la négation, une affirmation intervient pour donner une alternative considérée comme plus correcte/ adéquate par l'écrivain. Le sens du contraste découle donc de cette caractéristique de ce type de construction où il existe deux propositions que le discours oppose rejetant l'une et validant l'autre. Le sens polémique est, dans ces usages, saillant, vu que le texte met en présence simultanées la négation et l'affirmation en contraste.

Dans ce cadre, Cioran s'appuie surtout sur deux types de connexion syntaxique : la juxtaposition, un peu moins fréquente, et la coordination « mais » qui s'avère être la plus récurrente. Dans les deux cas, la négation se marie à l'opposition étant essentiellement de valeur contrastive.

Nous allons donc étudier, dans ce qui suit, les différents emplois de l'opérateur négatif *ne pas* dans des énoncés à caractère réfutatif. Notre intérêt portera d'abord sur les cas de juxtaposition contrastive, pour passer, ensuite, à l'étude de l'association de la négation au coordonnant « mais ».

2.1. Négation et juxtaposition

Avec la juxtaposition, nous avons affaire à la parataxe, un mode de construction phrastique qui élimine toute conjonction lors de l'expression des différents rapports logiques (cause, conséquence, concession…). Tout se fait sur un mode asyndétique qui s'appuie plutôt sur l'implicite et qui exige, lors de l'interprétation, le recours au mécanisme de l'inférence. Gaston Gross affirme alors

que « la simple juxtaposition peut être considérée comme le royaume de l'inférence[302]. »

Signalons, tout d'abord, que certains grammairiens[303] ont tendance à considérer la juxtaposition comme une coordination implicite qu'ils appellent, entre autres, « juxtaposition coordonnante[304] ». Nous préférons, quant à nous, séparer ces deux types d'organisation syntaxique pour les trois raisons que présente Joëlle Gardes-Tamine dans son ouvrage *La Grammaire* :

> L'ordre des éléments juxtaposés est généralement interchangeable, du moins sur le plan syntaxique, alors que la proposition introduite par une conjonction a une place fixe. Les rapports sémantiques dans la juxtaposition sont implicites alors qu'ils sont explicites dans la coordination. Enfin, les deux propositions sont vraiment indépendantes dans la juxtaposition alors qu'elles ne le sont pas complètement dans la coordination puisqu'elles s'insèrent dans un ensemble où elles sont sur un pied d'égalité[305].

Les extraits auxquels nous allons nous intéresser relèvent donc de ce mode d'agencement syntagmatique et expriment essentiellement un rapport logique d'opposition : une proposition négative rejetée, et une affirmative retenue mises en contraste au moyen de divers éléments sémantiques.

Prenons pour commencer l'exemple suivant : « Nous **ne** courons **pas** vers la mort, nous fuyons la catastrophe de la naissance […][306]. » Il s'agit de deux propositions indépendantes, séparées par une virgule. Le sens n'est pas seulement ce qu'on comprend du contenu informatif des deux propositions. Il en est supérieur. Une autre information est sous-jacente, implicite, inférée. Bien qu'il n'existe pas de coordonnant ni de subordonnant qui coderait explicitement le lien logique entre ces deux propositions, nous pouvons tout de même dire qu'il s'agit bel et bien d'un

---

[302] Gross Gaston et Prandi Michèle, *La finalité : Fondements conceptuels et genèse linguistique,* De Boeck Supérieur, 15 mars 2004, p.46.

[303] Roig Audrey et Dan Van Raemdonck. « *Insubordinons-nous !* Lecture critique de la subordination », in *Langue française*, vol. 182, no. 2, 2014, pp. 11-25.

[304] *Ibidem*.

[305] Gardes-Tamine Joëlle*, La grammaire Tome II*, Armand Colin coll. Cursus, 1988, p 45.

[306] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit*., p.2.

rapport d'opposition. On pourrait d'ailleurs remplacer la virgule par la conjonction de coordination « mais » sans toucher ni modifier le sens. L'opposition est suggérée par l'utilisation des verbes aux connotations différentes : « courir vers » et « fuir ». S'y ajoutent les deux GN antonymes « mort » et « naissance ». Les deux verbes, en tant qu'actes de déplacement, impliquent des directions opposées et symbolisent des orientations contrastées dans la perspective de la vie humaine. En effet, l'emploi du verbe « courir » à la forme négative écarte l'idée d'un mouvement volontaire et actif vers un but déterminé que suggère la préposition « vers ». La vie n'est pas un cheminement conscient et consenti vers la disparition qu'implique la mort. Par le biais de la négation, Cioran rejette la proposition qu'on pourrait donc paraphraser à travers une négation plus claire : « Il n'est pas vrai que nous courons vers la mort ».

À ce rejet, il oppose une proposition affirmative qui se développe, elle, en guise de réponse au questionnement cioranien sur la vie. Par contraste avec le verbe « courir », l'utilisation du verbe « fuir » évoque une réaction de retrait ou d'évitement face à une menace ou à un danger imminent qui n'est autre que la « catastrophe de la naissance ». Dans une hyperbole qui rend compte de sa connotation négative aux yeux du penseur, la naissance est présentée comme une menace existentielle contre laquelle l'être humain réagit en se dérobant, en fuyant. Cette expression renforce l'image du malaise existentiel et participe à « la mise en cause de la naissance[307] » que développe l'écrivain tout au long de ses textes et surtout dans *De l'inconvénient d'être né* où la naissance se transforme en une hantise qu'il ne cesse de ressasser sous différentes tonalités, allant du tragique au comique distancié.

> La hantise de la naissance, en nous transportant avant notre passé, nous fait perdre le goût de l'avenir, du présent et du passé même[308].
>
> Il fut un temps où le temps n'était pas encore... Le refus de la naissance n'est rien d'autre que la nostalgie de ce temps d'avant le temps[309].
>
> L'obsession de la naissance procède d'une exacerbation de la mémoire, d'une omniprésence du passé, ainsi que d'une avidité de l'impasse, de la première

[307] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit*., p.2.

[308] *Ibid*., p.5.

[309] *Ibid*., p.10.

> impasse. — Point d'ouverture, ni partant de joie, qui vienne du révolu mais uniquement du présent, et d'un avenir émancipé du temps[310].

Dans ces fragments, la naissance est peinte comme une énigme tragique, enveloppée d'une aura de désespoir et de désillusion. Cioran évoque une temporalité chaotique où le passé, le présent et l'avenir semblent être pris au piège d'une spirale d'angoisse et de nostalgie. L'image de la naissance est ainsi teintée d'une négativité profonde, révélant une vision existentielle où l'acte même de venir au monde est perçu comme une rupture brutale avec un état antérieur de vacuité, d'absence émancipatrice et de quiétude. La naissance se métamorphose, sous la plume de Cioran, en un point de départ d'une errance sans fin à travers les méandres de l'existence où règne le sentiment d'insatisfaction qu'enfante la nostalgie ressentie à l'égard du non-être qui précède le commencement.

> Ce **n'**est **pas** dans l'inquiétude, c'est dans l'insatisfaction que j'ai toujours vécu ; une insatisfaction essentielle, et telle que rien ne pouvait ni ne pourra jamais en avoir raison[311].

Encore une fois, l'opposition intervient dans la structure logique du fragment pour mettre en contraste une inquiétude niée et une insatisfaction affirmée comme espace affectif d'existence. Notons pour commencer que les deux substantifs mis en contraste dans ce fragment renvoient chacun à un type différent de sentiments face à l'inanité du monde, mais découlent tous deux d'un état négatif d'absence : celle de la quiétude et celle de la satisfaction. Ainsi, quand l'inquiétude se présente comme un « état de préoccupation, de trouble ou de tourment qui empêche le repos, la sérénité[312] », l'insatisfaction relève, elle, du mécontentement, et donc, d'un état négatif de manque de conviction par rapport au vécu. Le premier état relève du trouble, le deuxième de la raison.

La structure *Ce n'est pas X, c'est Y* est un procédé de mise en relief qui attire l'attention sur l'objet de la négation d'une part, et sur l'élément validé d'autre part. L'écrivain recourt donc au présentatif *c'est* d'abord dans sa forme négative, au

[310] *Ibid*., p.12.

[311] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.59.

[312] Définition fournie par le *TLFi*.

moyen de *ne pas*, pour rejeter un élément et cela au profit d'un autre qu'il introduit par le biais de l'affirmatif *c'est*. Dans une formule réfutative/rectificative, il fait de l'insatisfaction le cadre affectif général de sa vie. L'inquiétude est rejetée à travers une négation polémique qui fait appel à un élément rectificatif jugé, par le penseur, plus précis, plus juste et plus en adéquation avec la réalité de son ressenti et de son expérience existentielle telle que vue au moment de l'écriture, car, rappelons-le, écrire, pour Cioran, est un acte intimement lié au moment présent et à ce qu'il a appelé « les vérités du tempérament ». La négation de « l'inquiétude » rend compte d'une posture intellectuelle et mentale marquée par un certain degré de détachement que confirme d'ailleurs le substantif « insatisfaction » créateur d'une atmosphère de jugement qui implique, comme précédemment expliqué, un degré de distanciation, que permet le raisonnement, par rapport au sujet. Mais il nous semble tout de même que le fragment, en rejetant l'inquiétude, n'en nie pas l'existence dans la vie du sujet. Car nous savons, le texte cioranien en est la preuve, que l'inquiétude métaphysique est un élément crucial de sa pensée et de son vécu, un élément tellement crucial qu'il en écrit dans un fragment de ses *Cahiers* : « Cimetière de Choisel près de Chevreuse. Je lis sur une tombe rien que ce mot : Paix. En effet, la paix est ici. La vie, c'est donc le contraire : l'inquiétude[313]».

De ce qui précède, nous pouvons conclure que le présentatif mis au négatif représente une traduction emphatique de la pensée cioranienne qui, dans son mouvement de rejet et de négation ressassée, peut avoir cette tendance à introduire une négation syntaxique qui, au fond, peut être considérée comme non nécessaire. En effet, étant suivie par une affirmation qui oriente le lecteur vers ce que l'écrivain considère comme plus juste, elle peut se présenter comme facultative. Et c'est là que se pose une question : pourquoi nier au lieu d'affirmer directement une pensée ? Pourquoi cette tendance à user de la négation qui paraître accessoire quand elle se trouve dans un cadre contrastif. Dans un fragment comme celui-ci : « Ce n'est pas en parlant des autres, c'est en se penchant sur soi, qu'on a chance de rencontrer la Vérité. Car tout chemin qui ne mène pas à notre solitude ou n'en procède pas est

[313] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.622.

détour, erreur, perte de temps [314] », la première proposition négative est-elle nécessaire ? La proposition dont le sens est retenu n'aurait-elle pas été suffisante ?

Le 25 septembre 1966, Cioran note dans ses *Cahiers* ce qui suit :

> Après minuit. Tout à l'heure, en faisant ma promenade autour du Luxembourg, je pensais qu'il y avait en moi un penchant à la négation extrêmement accusé et dont dérivent tous mes autres goûts, en premier lieu celui sur la mystique. Tout m'ennuie, sauf quand il s'agit de détruire ce monde[315].

Cioran parle d'un penchant à la négation qui se laisse justement exprimer dans les textes. Une simple affirmation serait plus intéressante pour lui si, passée par une négation, elle se construit sur les ruines d'une autre idée. Car effectivement, en niant, Cioran détruit. Il détruit des présupposés, des jugements, des normes et préjugés. Ainsi dans le fragment que nous avons cité[316] plus haut, remet-il en question les schémas traditionnels de recherche de connaissance basés sur l'observation externe. Il substitue à ce schéma une vision introspective, ancrée dans la subjectivité du « penseur privé », mettant ainsi en avant l'importance de la réflexion personnelle et de la connaissance de soi dans la quête du sens. Et peut-être que ce sens, chez Cioran, se construit par des mouvements de rejet qui le poussent, à chaque fois, à anéantir pour recréer. Et quand il s'exprime en écrivant : « Sentiment de frustration depuis toujours : « ce n'est pas ça, ce n'est pas ça », refrain de tous mes instants[317]. », nous retrouvons la négation « ce n'est pas » qu'il présente comme refrain quasi-existentiel, signe de malaise dans l'état d'être, d'un refus de la réalité telle qu'elle est et de rejet de ce que le monde offre comme substance.

---

[314] *Ibid.,* p.76.

[315] *Ibid*., p.447.

[316] « Ce n'est pas en parlant des autres, c'est en se penchant sur soi, qu'on a chance de rencontrer la Vérité. Car tout chemin qui ne mène pas à notre solitude ou n'en procède pas est détour, erreur, perte de temps. »

[317] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.68.

2.2. La négation ne…pas et la coordination « mais »

Dans son emploi réfutatif, la corrélation adverbiale *ne…pas* se trouve souvent dans des constructions avec le coordonnant *mais*. D'ailleurs, ce dernier s'avère être fréquent dans les textes cioraniens. Nous en avons relevé 1780 occurrences dans divers types d'emplois.

Serait alors à accorder un intérêt spécifique à ce mot-outil, un intérêt qui légitimerait notre choix de lui consacrer les quelques pages qui suivront, toujours en lien avec la négation polémique exprimée par *ne…pas*.

Il conviendrait de souligner que notre approche méthodologique est largement inspirée par les travaux de Ducrot, qui suggère l'existence de deux formes distinctes de « mais », fusionnées en une seule graphie en français, mais différenciées dans d'autres langues telles que l'espagnol et l'allemand. Selon sa terminologie, que nous allons d'ailleurs adopter, on distingue ainsi un « *mais* SN », équivalent à « *sino* » en espagnol et à « *sondern* » en allemand, et un « *mais* PA », correspondant à « *pero* » en espagnol et à « *aber* » en allemand.

Grâce à ces nuances, ce coordonnant est capable d'exprimer les trois réalisations de l'opposition : contrastive, réfutative et concessive. Le *mais* SN se rattache à la réalisation réfutative de l'opposition tandis que le *mais* PA a cette capacité à exprimer le contraste et surtout la concession.

Pour notre part, nous nous intéressons essentiellement à la première valeur réfutative de ce coordonnant et donc uniquement au *mais* SN dont on a relevé plusieurs occurrences dans le corpus. Il s'agit, avec ce type particulier de conjonction de coordination, et comme c'était le cas avec la juxtaposition, d'une rectification par réfutation qui exige, entre autres, la présence de la négation syntaxique dans la partie réfutée de la phrase.

Dans un article intitulé « Deux mais », Ducrot spécifie trois conditions d'emploi des *mais* SN :

- Il faut que la proposition p soit négative et se décompose donc en non-p'.

- Il faut, en outre, que q soit présenté comme montrant le caractère illégitime du p' nié dans p.
- Une dernière condition concerne le rapport sémantique entre q et p'. L'idée centrale est que q est censé remplacer p'. Les deux propositions doivent donc être de même nature sémantique, concerner le même type de propriété : il s'agit d'une rectification qui substitue la bonne qualification à la mauvaise[318].

Dans le corpus, le *mais* SN est très souvent employé pour remettre en question des idées qui sont, désormais, considérées comme vraies par l'autre (notamment par le récepteur) et pour présenter parallèlement de nouvelles qui seraient les corrections des premières. Nous allons présenter ce schéma par la suite « P mais SN Q », P étant dans ce cas la proposition niée, Q celle affirmée en rectification et *mais* SN le connecteur oppositif qui relie les deux propositions. Ainsi, dans la phrase suivante (marquée en gras) :

> **Nous n'aimons pas une pensée, mais les péripéties, la biographie d'une pensée, les incompatibilités et les aberrations qui s'y trouvent**, en somme les esprits qui, ne sachant comment se mettre en règle avec les autres et encore moins avec eux-mêmes, trichent autant par caprice que par fatalité. Leur marque distinctive ? Un soupçon de feinte dans le tragique, un rien de jeu jusque dans l'incurable[319]…

La première proposition P implique une autre P' (sous-jacente) dont le contenu est nié dans P tel que P'= -P. La proposition Q intervient quant à elle pour montrer le caractère illégitime de P', ce qui présente justement une condition définitoire de l'emploi du *mais* SN. Car en effet, « dans des structures *p* mais *q* où *p* est une phrase négative formulant un rejet et *q* justifie ce rejet, c'est-à-dire que p est réfutée par *q* ; le connecteur est alors noté *mais* SN[320]. »

Ainsi, lorsque Cioran emploie, dans une structure elliptique où disparaît le verbe « aimer », l'énumération de GN « les péripéties, la biographie d'une pensée, les incompatibilités et les aberrations », remet-il en question l'intérêt des pensées en elles-mêmes. En s'appuyant sur la négation syntaxique dans P (ne… pas) et sur le

[318] Oswald Ducrot, « Deux mais », in *Cahier de linguistique*, (8), 1978, p.p. 113-115. (Version en ligne : https://doi.org/10.7202/800062ar)

[319] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit*.,p.23.

[320] István Csűry, *Le champ lexical de "mais" : étude lexico-grammaticale des termes d'opposition du français contemporain dans un cadre textologique*, Kossuth Egyetemi Kiadó, 2001, p.127.

connecteur « mais » qui code le rapport d'opposition réfutative, il rejette les pensées « en règle avec » les normes du monde auxquelles il préfère les pensées paradoxales (dans le sens de l'opposition à la doxa), celles qui se moquent des dogmes et qui sont capables d' « incompatibilités », de contradictions et de destruction, bref, des pensées acides telles que sont les siennes. Il défait, chemin faisant, un certain idéal intellectuel de cohérence et d'harmonie tant recherchées.

> L'horreur de la vie n'est pas un signe de manque de vitalité mais plutôt d'énergie mal employée, dressée contre elle-même[321].

Dans ce fragment, Cioran défait le lien causal entre le manque de vitalité et la peur de vivre, lien qui peut être vu comme une cause à conséquence dans une logique doxale. Cependant, procédant à un renversement des normes qu'il introduit par la locution de coordination « mais plutôt », où l'adverbe « plutôt » renforce davantage l'opposition entre les deux groupes prépositionnels, il rattache cette peur à une énergie vitale elle-même mal canalisée ou détournée contre sa propre matière. Il met ainsi en lumière les paradoxes de la vitalité qui se présente d'ailleurs souvent, comme nous le verrons plus au fur et à mesure de notre travail, comme étant d'essence profondément contradictoire, tirant sa force d'états négatifs, voire mortifères.

Il serait intéressant d'orienter notre attention, à présent, vers la nature du rapport sémantique sous-tendant le mécanisme de rectification. Lorsque nous substituons un élément A par un élément B, cela vise principalement à corriger ce qui, dans A, nous semble erroné, inadéquat ou imprécis. Cette correction peut opérer selon le mode de l'atténuation, où l'élément rectificateur Q est présenté comme sémantiquement moins fort que l'élément initial nié en P :

> Et s'il nous arrive de vaincre certain défaut, c'est qu'il était dans notre nature d'en triompher. Ce **n**'était **pas**, à vrai dire, un défaut, **mais seulement** un obstacle[322].

[321] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.999.

[322] *Ibid.,* p.255.

L'adverbe « seulement » nous permet de déduire, dans cet exemple, le type de rapport entre les deux propositions. Il intervient pour marquer l'idée d'un affaiblissement qui influe ainsi le sémantisme du nom « obstacle ».

Par ailleurs, « q et p' [peuvent appartenir] à deux ordres différents (à l'intérieur du même paradigme)[323] » :

> Dans l'aspiration nostalgique on **ne** désire **pas** quelque chose de palpable, **mais** une sorte de chaleur abstraite, hétérogène au temps et proche d'un pressentiment paradisiaque[324].

Mais la rectification peut aussi se construire en conférant de la force à Q par rapport à P' et cela sur le mode de l'exagération :

> (Dans ma jeunesse, partout où j'allais, j'aimais foutre le bordel. Dîners, réunions, séances littéraires, que ce fût dans un milieu intellectuel ou bourgeois, partout je créais la confusion et le tumulte par des sarcasmes ou des provocations. Tout cela **ne** tenait à vrai dire **pas** à quelque volonté préméditée de scandale, **mais** à une hystérie incœrcible, à une soif d'autodestruction tournée vers l'extérieur.)[325].

À l'indéfini « quelque » à valeur atténuante, s'oppose l'intensité sémantique qu'exprime le groupe nominal à valeur hyperbolique (« une hystérie incœrcible ») dont le rôle est de rendre compte de ce trop-plein de vitalité qui accompagnait le besoin d'autodestruction vécu aux années de jeunesse cioranienne.

Le cas de « ne…pas seulement… mais » est, quant à lui, assez particulier. En effet, négation, addition et exagération se trouvent toutes confondues. On ne peut plus, par conséquent, parler d'une réfutation. Il s'agit plutôt d'une addition qui, sans éliminer le premier élément, lui rajoute un nouvel qui en intensifie, dans le cas de plusieurs des fragments cioraniens, le sens négatif.

[323] Ducrot, « Deux mais *», op.cit.,* p.115.

[324] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit.,* p.51.

[325] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.421.

> L'homme **n**'est **pas seulement** un animal malade, **mais** il est le produit de la maladie. C'est là une chose que j'ai souvent dite, mais que j'ai besoin de redire. C'est ce qu'on appelle s'inventer des excuses[326].
>
> Je disais l'autre jour à Mme B. : « Tout est duperie, j'en suis certain. On peut trouver un certain charme, dans cette duperie, j'en conviens volontiers. Cependant il faut juger de l'entreprise sur le résultat. Or, le résultat **n**'est **pas seulement** décevant, **mais** désespérant, **mais** terrible. La conclusion de toute vie, même de la plus belle, donne nécessairement l'impression de faillite[327]. »

Dans les deux fragments, le sens de l'argumentation s'oriente vers l'amplification de la négativité. Dans le premier, l'homme passe de l'état animal dans la métaphore « animal malade », à l'état d'objet inanimé dans « le produit de la maladie ». Cioran accentue ainsi le sens de l'effacement de l'être et de l'identité humaine au profit de la chosification. Et dans cette accentuation se joue le rôle de la négation et du connecteur « mais » qui mettent en exergue l'aspect négatif de l'existence, perpétuellement rappelé par le penseur. Dans le deuxième, tout finit par prendre une dimension négative. S'ouvrant sur une note relativement polémique ou sceptique, l'extrait sombre petit à petit dans le pessimisme qui prend la forme d'une gradation ascendante d'adjectifs : « décevant, mais désespérant, mais terrible ». Tout comme dans le premier fragment, le « mais » n'est pas rectificatif, mais plutôt amplificateur. Il introduit avec chaque occurrence un degré supérieur de la négativité de la vie pour qu'elle se métamorphose, à la fin du fragment, en une « impression de faillite », signe d'échec fatal.

Cet effet d'amplification est encore plus puissant dans les cas de cooccurrence du coordonnant *mais* et de la locution adverbiale *non seulement*. Cette association permet à Cioran d'étendre le champ de l'amplification qui a pour effet de rapprocher les contraires, effet qui parcourt l'enchainement des idées dans les textes cioraniens et qui parvient même à les structurer.

> Tant que l'homme est protégé par la démence, il agit et prospère ; mais quand il se délivre de la tyrannie féconde des idées fixes, il se perd et se ruine. Il commence à tout accepter, à envelopper de sa tolérance **non**

[326] *Ibid.,* p.333.

[327] *Ibid*., p.600

> **seulement** les abus mineurs, **mais** les crimes et les monstruosités, les vices et les aberrations : tout a le même prix pour lui[328].

L'adverbe *non* « sert bien à nier, mais comme il porte à plein sur *seulement*, et que cet adverbe énonce l'exclusion d'une addition, *non* en vient à souligner, en l'annonçant, l'addition proprement dite amenée par *mais*[329]». De la réfutation, la négation passe à l'accumulation.

Sur le plan sémantique, le *mais* coordonne, dans le fragment ci-dessus, des groupes nominaux à sens contraires. À l'atténuation impliquée par l'adjectif « mineurs », qui introduit l'image d'une limite inférieure, s'oppose l'exagération exprimée par l'énumération « les crimes et les monstruosités, les vices et les aberrations » où, s'accumulent des substantifs à charge sémantique forte pour renvoyer, quant à eux, à la limite supérieure d'une échelle d'immoralité. Recourant à cette alliance entre opposés, Cioran élargit la portée de « la tolérance », résultat de la libération de l'esprit des dogmes et des illusions de vérité. Tout perd le sens pour que règne l'indifférence qu'introduit au fragment le recours à la négation coordonnée « non seulement…mais ». Le futile et le funeste sont assimilables et tout bascule vers le chaos de l'absurde.

Nous consacrons donc la section suivante de notre étude à la particule négative « non » dont nous analysons les emplois isolés, où elle se dresse comme une réponse signifiant refus ou rejet, mais aussi les emplois où elle est associée à d'autres éléments dont nous examinerons le sens, les nuances et l'utilité.

III. La négation Non

Quand on réfléchit à la négation, quand on veut nier, exprimer un refus ou un rejet, le premier mot qui nous vient intuitivement et spontanément à l'esprit serait probablement « Non ». Ainsi utilise-t-on non pour dire qu'on ne veut pas, et aussi non, pour dire que quelque chose n'est pas vrai. Cet adverbe permet de refuser d'une manière catégorique, claire et concise une demande, une proposition. Il permet

[328] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit.,* p.93.

[329] Georges Le Bidois, Robert Le Bidois, *Syntaxe du Français moderne tome II,* éd. Auguste Picard, 1938, p.641.

également de nier et de remettre en question un énoncé/discours dont on a décelé la fausseté/ non-précision ou l'inadéquation avec le réel tel que nous le percevons. Et si ce dont on a décelé le mensonge n'est pas seulement un propos, mais plutôt une existence entière, quel serait le rôle de ce non ? Ne ferait-il pas la posture au monde de celui qui en a cerné le non-sens ?

Quand, dans une note de ses *Cahiers*, Cioran écrit :

> La négation chez moi n'est jamais sortie d'un raisonnement, mais d'une sorte de désolation primordiale, les arguments sont venus après, pour l'étayer. Tout non est d'abord un non du sang[330].

il présente une négation préexistante, qui serait aussi ancienne que le début du monde, une négation qui aurait elle-même engendré le monde tel que nous le connaissons, quand l'homme, désespéré face à sa nullité, a essayé de donner essence à l'existence en niant son fond éminemment vide et en convertissant le non-sens en une infinité d'illusions. L'existence se transforme ainsi en une suite de négations, de « non » qui, dans les deux sens, et de l'absurde et du sens, se fait un moyen de survie.

Une autre forme de négation nous intéresse donc dans une étude de l'acte de refuse chez Cioran : l'adverbe *non*. Tout comme *ne et ne…pas*, cet opérateur est proprement négatif. Nous en avons relevé 403 occurrences (dont une dizaine d'occurrences nominale « le non » « un non ») qui se trouvent employées dans diverses combinatoires.

Comme équivalent d'une phrase négative, le *TLFi* définit cet adverbe en tant que particule de négation qui « [récuse un énoncé positif ou refuse l'état des choses en situation discursive] », une « réponse négative, un refus », ou encore comme « annonce [d'] un propos négatif ». *Non* peut prendre la forme détachée d'une proposition, mais il peut également se joindre à des parties de la phrase et se caractérise, contrairement à la négation *(ne) pas*, par une plus grande diversité combinatoire et distributionnelle.

[330] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.74.

Vu que le cadre de cette thèse ne permet pas de nous pencher sur la totalité des cas d'emploi de la négation « *non* » dans le texte cioranien, nous avons décidé de nous intéresser essentiellement à ceux qui, à notre avis, rendent le mieux compte de la position de refus/rejet qu'implique la négation dans les textes. Nous nous sommes également fondée sur un critère de fréquence d'emploi qui nous semble être toujours révélateur de certains aspects et de la pensée et de l'écriture.

Nous avons opté pour une structuration en trois sections afin d'explorer les différents contextes syntaxiques dans lesquels est utilisée la négation « non ». Nous commencerons par l'analyse de quelques-unes de ses occurrences dans des emplois indépendants. Bien que ce mode d'emploi ne soit pas fréquemment observé dans le corpus de Cioran, il mérite notre attention en raison de sa singularité et de sa modalité particulière dans l'expression de la négation forte. Ensuite, nous examinerons ses occurrences dans le cadre de la coordination, notamment avec *et*, *ou* et *mais*, pour aboutir, finalement, à l'étude de l'emploi contrastif de la négation « non ».

1. Non seul comme réponse à un énoncé antérieur

L'adverbe de négation *non* se présente parfois de manière isolée en début de phrases, capturant ainsi l'attention du lecteur et instaurant une atmosphère particulière de doute, de rejet, de refus ou de questionnement. Sémantiquement, cet opérateur « n'équivaut pas à la phrase négative, qui peut le suivre sans être vraiment redondante, *Non* est à analyser comme l'expression du rejet de l'énoncé positif, alors que la phrase négative est aussi une assertion négative[331] ». Il peut former à lui seul une phrase entière et a la capacité sémantique de résumer en lui le contenu informatif d'une phrase complète.

À travers une exploration de divers extraits, nous tenterons de démêler les différentes strates de signification que revêt cet adverbe de négation lorsqu'il apparaît en début de phrases.

[331] Claude Muller, *La négation en français, op.cit.*, p.162.

Ainsi, dans le fragment suivant, s'érige-t-il en une limite séparatrice entre deux positions qui s'opposent marquant un rejet catégorique :

> L'homme qui m'a fait le plus de mal est Valéry. J'ai eu la naïveté de croire, comme lui, que le langage était tout. C'est d'ailleurs là une superstition française. **Non**, le langage n'est pas tout, il n'est presque rien[332].

Comme nous pouvons le voir, parce qu'il est typographiquement marqué par la ponctuation qui l'entoure, l'adverbe « non » est utilisé pour exprimer une négation forte et catégorique, accentuant ainsi l'opposition du penseur à l'illusion de l'importance du langage. Son emploi souligne, en effet, la réfutation absolue et introduit une rupture syntaxique qui attire l'attention sur l'assertion négative qui le suit, marquant une transition nette vers une déclaration qui contredit fermement la position précédente. Cette utilisation de l'adverbe « non » crée un effet de contraste saisissant entre un avant (l'imparfait « était ») et un après (présent « est »), entre lesquels se pose le « non » marquant le passage d'une croyance révolue en l'aspect absolu du langage, à une négation totale de cet absolu, que dénotent et appuient les deux dernières négations qui, à travers l'antithèse « tout » / « rien » démolit la valeur du langage. Trois négations différentes se succèdent alors pour nier la valeur du langage et affirmer son essence vide, conférant une tonalité assertive et incisive à la déclaration et renforçant le point de vue critique de Cioran sur la place du langage dans la vie humaine.

Le recours à la négation « non » a donc pour rôle de contredire un énoncé pour en dévoiler la fausseté en affirmant, via la négation, qu'il n'est pas vrai que P. Mais il peut aussi intervenir dans des contextes différents, où le sens n'est pas celui de s'opposer à une idée qu'on juge fausse, mais plutôt d'exprimer un refus qui émane d'un sentiment. C'est ce qui se laisse voir à travers les deux fragments suivants qui traitent du même type de situation.

> Cette S. T.[333] — qui dit avoir soixante-dix ans, c'est avec une véritable terreur que j'envisage de la revoir. **Non**, il ne faut pas qu'elle vienne. Ce fut

[332] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.723.

[333] Il s'agit de Sorana Topa (aussi appelée Sorana Jopa dans le fragment qui suit) (1898-1986), comédienne; amie de Cioran, après sa rupture avec Mircea Eliade, dans les années trente, elle tenta de monter Cioran contre lui.

> de ma part une réaction saine que d'avoir refusé de revoir ma mère. Après un certain âge, on ne devrait plus se montrer à ceux qu'on a bien connus, de peur d'abîmer l'image qu'ils conservent de nous.
>
> Je reçois à l'instant une lettre de Sorana Jopa, qui m'annonce sa visite pour le mois d'août. Colère, fureur, exaspération. Je sens que je n'ai rien à lui dire, que ses problèmes ne m'intéressent plus du tout, qu'il est ridicule de reprendre les divagations d'il y a trente-cinq ans, et tout cela à Paris et en roumain ! **Non, non et non !** De plus elle a soixante-dix ans ; — ce qui me paraît inconvenant et terrifiant[334].

L'adverbe *non* semble émaner d'un mouvement intérieur de malaise, voire de dégoût, que provoque l'idée de devoir rencontrer quelqu'un qui rappellerait à Cioran la dégénérescence qu'impose le temps à l'être. Cela est suggéré par la mention de l'âge de Sorana dans les deux fragments. La négation *non* se présente comme un cri de refus qui s'opposerait fermement à l'idée de se mettre en une condition qui dégraderait l'image qu'il a de certaines personnes. Nous parlons de cri car le vocabulaire qui s'associe à la négation, dans les deux fragments, nous renvoie à un état d'âme perturbé. Cioran emploie des expressions d'affect telles que « véritable terreur » et « terrifiant », que double une énumération hyperbolique de sentiments négatifs « Colère, fureur, exaspération », et cela dans le but de révéler l'effet que suscitent en lui ces rencontres. La négation est redondante dans les deux fragments : elle se trouve renforcée par « il ne faut pas » dans le premier, et accentuée par la répétition et l'exclamation dans le deuxième. Nier devient ainsi le véhicule linguistique de l'expression des émotions intenses, telles que l'angoisse, le malaise, la colère ou la frustration. Et il peut également constituer un actant de répression de soi, quand il s'agit d'opposer un « non » à ses propres tentations, à ses propres contradictions.

C'est le cas du fragment suivant : « Vu le manque d'écho de tout ce que j'écris, ne devrais-je pas me taire et me reclure en moi-même ? **Non**, je dois continuer comme si de rien n'était, je dois suivre ma loi[335] » où l'emploi de la négation « Non » traduit un mouvement d'opposition à soi-même, visant à refréner la

[334] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.642.

[335] *Ibid.*, p.346.

tentation du silence et de l'isolement. Cioran exprime initialement une réflexion introspective sur le manque de résonance de ses écrits qui le pousse à s'interroger sur la nécessité du silence et de l'isolement. Cependant, cette pensée est immédiatement contrée par la réponse négative « *non* », marquant ainsi une résistance explicite à cette tentation.

En utilisant cet adverbe, Cioran affirme sa volonté de persévérer malgré les doutes. Cette négation fonctionne comme un rappel à l'ordre, un refus de céder à la résignation ou à l'abandon. Elle reflète un mouvement de contrôle de soi face à la tension intérieure entre la tentation de se retirer du monde et l'impératif quasi-existentiel pour Cioran de continuer à écrire malgré tout.

Dans une œuvre comme sont les *Cahiers*, il nous semble qu'il existe plus d'espace à ce type d'expression qui côtoie très intimement l'intériorité de l'écrivain. Le « non » viendrait ainsi spontanément s'incruster dans les phrases comme expression quasi spontanée d'un mouvement intérieur de refus face aux aléas du quotidien. C'est ce qui expliquerait probablement le fait qu'on n'ait pas repéré, dans le reste des livres constituant le corpus, des recours pareils à cet adverbe de négation. Dans ces textes, nous avons relevé des recours coordonnés et contrastifs où la négation *non* se rallie généralement à un autre élément.

Pour ce qui est des emplois isolés du *non*, nous avons identifié un autre contexte d'usage où il est question d'une auto-rectification.

> J'ai envoyé à MA. un texte sur la « Naissance », qui ne me satisfait pas […] Ce qui est grave en l'occurrence, c'est que, tout en étant mécontent de mon « travail », il m'a été impossible de l'améliorer. La seule chose que je pouvais faire était de m'en débarrasser, de le donner à imprimer. **Non**, il y avait une autre possibilité : le détruire[336].

Dans ce passage, « non » joue un rôle particulier en soulignant une auto-rectification. Il marque une opposition et introduit une correction. La négation de l'option exprimée par le GN « la seule chose que je pouvais faire » est contrecarrée par le « non », suivi d'une affirmation qui annule l'idée de l'absence de choix en introduisant une nouvelle option, celle de « détruire » le texte au lieu de « le donner à

[336] *Ibid*, pp. 940-941.

imprimer ». Encore une fois, le *non* engage donc une opposition qui, cette fois, va dans le sens de la correction de son propre discours. Et cette correction peut parfois être métalinguistique :

> Je vis avec une hantise lucide la conversion du présent en passé. Conversion ? **Non**, dégradation. Et cette dégradation, j'y songe et la sens à chaque moment[337].

Le « non » est utilisé par Cioran en réponse à une remise en question interrogative de la pertinence du mot « conversion » utilisé dans la première phrase du fragment. Il s'inscrit donc dans une démarche métalinguistique visant à corriger et à préciser le choix lexical initial. Par la négation, le substantif « conversion » est présenté comme inadéquat puisque neutre. Le nom « dégradation », où figure le préfixe négatif « dé » semble alors mieux décrire le drame du passage du temps. En se rétractant pour substituer « conversion » par « dégradation », Cioran réoriente la perspective du lecteur vers une interprétation plus sombre et plus pessimiste, et donc plus sincère, du processus temporel. Cette démarche métalinguistique, engagée par le recours à l'adverbe « *non* », renforce l'impact émotionnel de l'extrait en soulignant la profondeur du sentiment de perte et de désagrégation associé à l'évanescence du temps.

Il existe, par ailleurs, un autre type de recours à cet adverbe qui peut parfois, non pas opposer un refus à ce qui précède, mais plutôt l'appuyer en l'encrant dans la négation.

> Tout à l'heure, longue conversation avec Litaize. Il m'a dit qu'il croit qu'il faut précipiter l'évolution du monde industriel pour qu'il cesse et que, sur sa ruine, on rejoigne le paradis, selon la formule de Kleist dans le Théâtre des Marionnettes. Je lui ai répliqué qu'à mon avis, cette ruine est inévitable, qu'on n'a pas besoin de la précipiter, qu'elle est plus ou moins imaginable, sinon en vue, et que je doute que, l'histoire une fois achevée, on aille retrouver le commencement. **Non**, je ne peux imaginer que le paradis soit retrouvé à la fin. Ce serait trop beau ; ce que je crois, c'est que, à partir d'un tournant capital — épuisement ou catastrophe — il n'y aura plus que des

[337] *Ibid*, p.104.

> survivants, très vraisemblablement quelques rares idiots. — « Charmant », dit L. Il eut un réflexe de Français[338].

C'est le cas de ce fragment où la négation « non » a pour rôle de pousser le doute vers une extrême qui pencherait plus vers la négation de l'idée du paradis. En effet, elle se présente comme un outil d'expression qui transcende le simple rejet de la proposition de Litaize. Placé après la proposition « je doute que » qui exprime un certain scepticisme, « non » déploie une dimension plus catégorique en dénotant le passage du doute à l'affirmation de la négation de l'idée du paradis. La particule *ne* dans « je ne peux imaginer » intervient donc pour énoncer le dépassement relatif du doute vers un degré supérieur de certitude « ce que je crois » dont l'objet prend forme à la fin du fragment dans l'assertion négative « il n'y aura plus que des survivants, très vraisemblablement quelques rares idiots ». Le *non* intervient donc finalement pour donner plus de vigueur négative au doute et pour affirmer davantage une impossibilité d'envisager un paradis, ou une existence heureuse quelconque après l'anéantissement de l'humanité.

2. Non et la coordination ou

L'adverbe *non* s'associe avec le coordonnant *ou* formant la locution « ou non » qui se trouve souvent dans des constructions en *Que*, ou encore dans d'autres en *Si*.

Pour parvenir à cerner le fonctionnement et le sens de la locution « ou non », il est donc important de revenir sur le sémantisme du coordonnant *ou* dans ces types de recours. En effet, selon le *TLFi*, il s'agit d'une « conjonction de coordination disjonctive, indiquant une alternative qui a valeur de distinction pouvant aller jusqu'à l'exclusion, et reliant des termes, groupes de mots ou propositions de même fonction grammaticale, logiquement associables, voisins ou opposés de sens ». Jointe à la négation *non*, elle a une « valeur de disjonction non exclusive » qui sert à « marquer une alternative, un choix possible (ou imposé) mais sans conséquence, entre deux termes de nature identique, en particulier l'indifférence entre deux éventualités opposées ».

[338] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.p. 965-966.

Dans le texte de Cioran, « ou non » se trouve souvent employé dans des constructions en *Que* qui introduisent des alternatives opposées, sur le plan logique, mais équivalentes quant à leurs effets sur le sens de la proposition principale. Ainsi, quand Cioran assure que « [q]u'on le veuille ou non, la souffrance *est* ; sans quoi je souscrirais intégralement à la thèse de la vacuité universelle[339]», met-il en lumière, dès le début du fragment, l'idée de l'inaptitude de la volonté humaine à supprimer la souffrance. L'expression « ou non » rend donc compte de la tension entre cette volonté individuelle et l'ordre intrinsèque de l'existence. Elle met en lumière la réalité incontournable de la souffrance, indépendamment des préférences ou des refus individuels. Ainsi, qu'on soit dans l'acceptation ou dans le refus, la souffrance demeure une composante essentielle de l'expérience humaine et des réalités indépendantes du désir de l'être ou de son consentement. Une seule alternative s'impose alors face à cette créature impuissante qu'est l'homme : « Il faut souffrir jusqu'au bout, jusqu'au moment où l'on cesse de croire à la souffrance[340]. »

Cioran se sert très souvent de « ou non » pour nous renvoyer justement au tragique de la condition des humains privés de contrôle sur leur vie, leur fin, leur nature, des créatures, qui, somme toutes, évoluent dans un espace de privation, de soumission et de fatalité. Quoi que l'on fasse, quoi que l'on veuille, on est à la merci du non-sens général de l'existence qui annihile toute liberté et qui ôte tout intérêt à l'action humaine.

> Mon scepticisme ne peut rien contre mon remords. À quoi bon avoir douté de tout pour en arriver à sombrer dans des crises d'ordre moral ? Que l'on se réalise ou **non**, quelle importance cela a-t-il ? ? Je me suis fait une certaine idée de moi. Bien. Que je n'y corresponde en aucune façon, que je ne sois pas à la hauteur de cette idée, n'est-ce point naïf que de s'en faire ? J'ai des restes d'ambition et de dignité dont il m'est difficile de me débarrasser[341].

Se manifeste ici le sens de l'inanité de tout pour Cioran. Le constat de l'échec du scepticisme à l'enlever à la morale le pousse à remettre en question l'entreprise même du doute qui constitue pourtant une part de son identité telle qu'il la conçoit.

[339] *Ibid.*, p.110.

[340] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit.,* p.39.

[341] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.340.

Un doute qui ne s'élève pas au rang existentiel d'une posture au monde qui créerait une distance entre le sceptique et l'existence, à quoi servirait-elle ? Un doute théorique qui ne réussit pas à amoindrir le mal de l'attachement à la vie, à la norme, aurait-il un sens ? Est-il possible d'être à la fois sceptique et un passionné naïf de la vie et de la nature humaine ? L'expression « ou non » exprime cette dualité fondamentale entre l'identité sceptique accomplie et cela qui la nie, qui la tire vers la simplicité de la nature humaine et qui fait de Cioran « un sceptique et un emballé tout ensemble[342] ». Elle participe à mettre en lumière la confrontation intérieure entre le scepticisme et le remords, deux états émotionnels opposés mais présentés comme indifféremment insignifiants. L'espace qui sépare la réalisation de la non-réalisation se trouve neutralisé par le questionnement sceptique sur le sens « quelle importance cela a-t-il ? ». Cioran ne cesse d'embrasser ses contradictions qui, tout comme le scepticisme, font une partie intégrante de son être et participent à l'élaboration d'une pensée qui affirme tout et nie tout à la fois, et cela à commencer, comme on le voit dans ce fragment, par elle-même.

Ces contradictions peuvent brouiller les repères pour que le penseur se perde entre ses penchants et positions toutes contradictoires, et pour qu'il soit finalement incapable de se cerner. Et c'est cette incapacité qui l'a amené à écrire, non sans ironie : « La « connaissance de soi » ? Une contradiction dans les termes[343] » présentant de la sorte l'expression comme antithétique et renvoyant à une impossibilité de connaissance de soi. Et l'on peut voir la difficulté qu'il a justement à se cerner à travers des fragments où il recourt à la coordination « ou non » dans des interrogatives indirectes introduites par la conjonction « si ».

> Depuis longtemps on ne parle plus de moi ; je ne saurais dire si j'en ressens ou **non** quelque chagrin. J'ai fait mes classes dans l'oubli[344].
>
> Je ne sais toujours pas si je veux ou **non** être inconnu. Si j'avais la gloire, je suis à peu près certain que je ne pourrais pas la supporter, en tout cas je la supporterais plus mal que je ne supporte ma quasi totale obscurité[345].

[342] *Ibid*., p.28.

[343]Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit.,* p.18.

[344]Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.197.

Dans les deux extraits, la négation « non » peut être remplacée par « pas » ou par les propositions négatives « ou si je n'en ressens pas » et « si je ne veux pas ». Le *non* introduit donc une négation du syntagme verbal qui le précède et forme ainsi avec lui un couple antithétique que lie une coordination introduisant l'idée de l'alternative. La négation du verbe « savoir » dans les deux fragments participe à l'instauration d'une atmosphère de doute qui légitimerait le recours à la coordination *ou,* ainsi qu'à la négation *non*. Car en effet, l'emploi de cette dernière révèle, sous la plume de Cioran, une difficulté à saisir pleinement ses sentiments —notamment « quelque chagrin » dont on notera l'aspect indéfini qui appuie davantage l'atmosphère de doute dans le premier fragment— et à déterminer ses désirs de célébrité et de gloire dans le deuxième. Les alternatives opposées se présentent pour renforcer l'ambiguïté et la perplexité qui caractérisent le discours introspectif du penseur.

3. Non dans des corrélations à termes antithétiques[346]

La plupart des occurrences de *non* dans notre corpus relève de ce type d'emploi qui engage des lexèmes à sémantismes opposés dans des structures qui s'appuient sur cet opérateur pour rejeter l'un des deux éléments de l'opposition. Nous avons choisi d'étudier ce type d'emploi à travers l'analyse d'un nombre de fragments où nous avons jugé la négation représentative de certains thématiques ou aspects cruciaux de la pensée cioranienne.

Avec ce type d'usage de la particule *non*, il est surtout question de négation polémique—parfois métalinguistique— qui vient souvent réfuter des idées communément partagées dans le but de mettre à nu les mensonges qui entourent l'être, l'existence, les systèmes philosophiques… Et c'est là l'effet le plus important de la négation cioranienne qui se fait, comme on le verra, une négation de rejet qui, parallèlement et au-delà de sa fonction descriptive des aspects négatifs de l'existence, se donne pour finalité première la destruction des illusions et de tout ce qui, dans notre vie, fait sens.

[345] *Ibid*., p.390.

[346] David Gaatone, *Étude descriptive du système de la négation en français contemporain*, Droz, 1971, p.33.

À travers son « caractère dialogique, réfutatif, réplicatif, polyphonique[347] », la négation polémique permet ainsi l'entreprise de sape à laquelle s'adonne Cioran dans ses textes. Elle vient s'opposer aux normes et vise à défaire les idées et conceptions aveuglément héritées d'un monde qui, pour longtemps, a préféré la quiétude du non-savoir, celle de l'illusion. Moyennant une négation au effets acides, qui fait fondre à son passage tous les voiles que s'est confectionnés l'humanité pour s'empêcher de voir autour d'elle le non-sens, Cioran s'empare du *non* pour le poser là où il faut dévoiler un mensonge, là où il faut faire régner la conscience, là où il faut réfuter une quelconque idée qui pourrait, par duperie, sembler pertinente à l'autre, ou même à soi, en guise de rappel. Le *non* s'avère être ainsi un moyen de remise en question et de critique.

Cet adverbe, marqueur de négation par excellence, intervient pour éliminer, petit à petit, au fil des fragments et des livres, des causes, des finalités, des explications, des jugements, des points de vue, tous jugés, dans une certaine mesure, inadéquats, erronés, pas vrais…

Nous en avons relevé plusieurs occurrences qui ont permis à Cioran de développer une remise en question, notamment du rôle du philosophe. En usant de la négation, il dévoile chez certains une absence de fond.

> Ces philosophes qui pensent dire quelque chose lorsqu'ils parlent sans cesse de l'être, de l'étant, etc., etc. Ce ressassement prouve bien qu'il ne s'agit en l'occurrence ni de vrais problèmes, ni d'expériences, mais de terminologie. Ces penseurs pensent *sur* les mots, **non** *à travers* les mots[348].

Dans ce fragment, la négation « non » porte sur le choix de la préposition. Il s'agit d'une négation métalinguistique où se trouve écartée la locution prépositive « à travers », au profit de l'affirmation de la préposition « sur ». Les deux prépositions sont marquées par l'italique qui en souligne davantage l'opposition sémantique qui se trouve d'ailleurs mise en exergue via la connexion asyndétique entre les deux compléments circonstanciels de manière. Quand « sur » suggère la superficialité et

[347] Mariana Tutescu, *L'argumentation : Initiation à l'étude du discours*, 2003. (Version numérique consultée le 14/03/2024) : URL : http://ebooks.unibuc.ro/lls/MarianaTutescu-Argumentation/38.htm

[348] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.173.

fait des mots un sujet de réflexion, « à travers » implique une infiltration dans le mot qui se présente alors comme objet ou outil. Cette distinction permet ainsi à Cioran de tracer la frontière entre deux types de philosophes : ceux qui pensent la langue et ceux qui pensent le monde par le biais de la langue. Par le biais de la négation, il met en exergue le détachement du signe linguistique de son signifié et de l'expérience humaine de la communication en ce qu'elle est, avant tout, traduction et expression d'une intériorité qui seule compte aux yeux de Cioran. Cette même distinction est également exprimée, toujours par la négation « non », cette fois-ci coordonnée : « Les penseurs de première main méditent sur des choses ; les autres, sur des problèmes. Il faut vivre face à l'être, **et non** face à l'esprit[349]. ». Non sans ironie, Cioran qualifie les philosophes « théoriques » de « penseurs de première main », métaphore qui réfère aux esprits qui, malgré leur proximité apparente avec les réalités tangibles, stagnent à la surface des choses, négligeant d'explorer les profondeurs des enjeux existentiels. La négation « et non » accentue ainsi la dissemblance entre cette approche superficielle du monde et une méditation plus profonde sur les questions essentielles de l'existence. Ce contraste s'exprime par le biais de l'introduction des deux antonymes impropres « l'être » et « l'esprit » qui se trouvent dans une structure syntaxique parallèle capable de renforcer la comparaison entre deux approches de la vie. En introduisant chacun des compléments par la locution prépositionnelle « face à », Cioran crée une symétrie qui suggère une opposition directe entre vivre dans la contemplation de l'existence (« face à l'être ») et vivre dans la spéculation abstraite ou intellectuelle (« face à l'esprit »).

À travers ces deux fragments, il critique les philosophes qui, selon lui, s'enferment dans une discussion sans fin, à la fois redondante et inutile, sur des concepts abstraits, sans jamais parvenir à des conclusions significatives ou à des révélations concrètes. Ainsi, remet-il en question l'abstraction excessive et stérile qui caractérise certaines branches de la philosophie, où la spéculation intellectuelle prend le pas sur toute tentative de saisir la réalité dans sa complexité humaine, de dire le mal qui se trouve à ses fondements.

[349] Cioran*, De l'inconvénient d'être né*, *op.cit.,* p.22.

> La poursuite du signe au détriment de la chose signifiée ; le langage considéré comme une fin en soi, comme un concurrent de la « réalité » ; la manie verbale, chez les philosophes même; le besoin de se renouveler au niveau des apparences; — caractéristiques d'une civilisation où la syntaxe prime l'absolu, et le grammairien le sage[350].

En révélant la vanité de l'écriture philosophique en ce qu'elle est essentiellement recherche esthétique, Cioran compose toute sa pratique intellectuelle et philosophique à l'encontre de cette « philosophie » neutre et détachée. Pour lui, « [u]n livre doit remuer des plaies, en provoquer même. Un livre doit être un danger[351]», et n'est-ce pas exactement l'effet des livres cioraniens ? Partant d'une décomposition de soi et d'une dissection de son intériorité, qui a été d'ailleurs largement étudiée par Stănişor dans son exégèse *La Maïeutique de Cioran - L'expansion et la dissolution du moi dans l'écriture*[352], Cioran a fait de sa subjectivité la matière provocante de son œuvre qui se veut à la fois philosophique et intime, mélange phare de la figure du penseur privé qui tourne sa production intellectuelle et littéraire vers la subjectivité, qui crée à partir de son écriture un monde où nous lisons le « je » souffrir et cogiter justement *à travers* les mots.

> Ce qui intéresse Cioran, dès sa jeunesse, dès ses tout premiers textes, ce ne sont ni les formules ni les schèmes de l'idéalisme, mais la « réalité de la vie et de la mort », le destin tragique de l'homme qui demande, comme toutes les autres choses, précise encore le philosophe, un examen subjectif (*un examen subiectiv*). Ce qui s'avère nécessaire pour le jeune Cioran est une « orientation intérieure » parce que toute rationalisation est une artificialisation qui néglige l'unicité et l'irrationalité du réel et que de toute manière l'objectivité du formalisme est incapable de rendre compte du sens et des connexions profondes qui existent entre les structures sociales, économiques et spirituelles de la vie humaine[353].

---

[350] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op. cit.*, p.6.

[351] Cioran, *Écartèlement*, *op.cit.*, p. 942

[352] M-G. Stănişor, *La Moïeutique de Cioran - L'expansion et la dissolution du moi dans l'écriture*, Paris, Classiques Garnier, « Études de littérature des XXe et XXIe siècles », 2018.

[353] Minzetanu Andrei, « Cioran, un penseur organique », in *Littérature*, 2015/3 (N° 179), p. 38-50. (Version numérique DOI : 10.3917/litt.179.0038. URL : https://www.cairn.info/revue-litterature-2015-3-page-38.htm consultée le 15/03/2024).

Ainsi, approchant ses propres obsessions, toujours par le biais de la négation polémique, écrit-il dans une formule à la fois énergétique et funèbre, qui semble d'ailleurs paradoxale : « Rien ne nous flatte tant que l'obsession de la mort ; *l'obsession*, et **non** la mort[354]» ; le concept de la mort se trouve ainsi doté, contre toute norme, d'une connotation positive.

Précisons tout d'abord que le « nous » dont il se sert renvoie en première instance à un « je ». Mais Cioran s'en sert souvent à des fins de distanciation, et pour conférer à ses pensées une valeur généralisante insufflant ainsi à son propos une plus grande charge argumentative. La négation « non la mort », coordonnée au substantif « l'obsession », marque une opposition entre la réalité physique de la mort et l'obsession mentale qu'il entretient à son égard. Dans ce sens, les GN « l'obsession de la mort » et « la mort » sont présentés comme deux unités antithétiques. Rejetant « la mort », il restreint davantage le champ d'action du verbe « flatter » pour ainsi accentuer l'effet des semi-négations « rien ne…que » qui introduisent une négation restrictive dont le but est de limiter l'effet positif exprimé dans le fragment à la seule idée de la mort qui s'avère être une obsession paradoxalement vigoureuse. La négation métalinguistique intervient donc en guise de précision qui sépare le domaine des concepts de celui des faits. Cioran insiste d'ailleurs souvent sur cette séparation, toujours au moyen de la négation « non ». C'est le cas du fragment suivant : « J'ai vaincu l'appétit, non l'idée du suicide. Assagi à force de défaites[355]. » où s'exprime une dualité intérieure entre la tentation d'une part, et la seule idée théorique du suicide d'autre part. Cette dernière est présentée comme invincible, le *non* étant « l'ellipse d'un prédicat verbal[356] » qui équivaudrait à la négation verbale « je n'ai pas vaincu l'idée du suicide ». L'écart qu'exprime le « non » entre cette idée et le dépassement suggéré par le verbe « vaincre » découle en réalité du caractère paradoxalement vital de la pensée du suicide. Et c'est pour cela que cette dernière se

[354] Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit.,* p.21.

[355] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.27.

[356] Claude Muller, *La négation en français*, *op.cit.,* p.175.

trouve souvent exprimée dans des paradoxes dont nous étudierons le fonctionnement et le rôle en détails dans la toute dernière section de notre travail.

Il est à présent intéressant, ayant essayé d'approcher différentes facettes de la négation syntaxique proprement dite, de passer à l'étude de ce que Muller a appelé les semi-négations, ces entités dont une partie oscille entre grammème et lexème et qui, grâce à leur richesse sémantique, permettent à Cioran de dire, dans ses textes, un surplus de négativité et de nuances que ne permettraient pas les négations que nous venons d'étudier.

CHAPITRE III : Les semi-négations

Dans les travaux de Claude Muller, sur lesquels nous nous sommes essentiellement appuyée dans cette partie, il existe une différence entre la négation syntaxique proprement dite et les termes négatifs[357] dont font partie les *semi-négations*. En effet, ces termes sont, rappelons-le, des constructions négatives qui découlent de l'association entre l'opérateur de négation « pas » et un opérateur positif. « Un négatif X se caractérise [donc] par une propriété de paraphrase : X = (ne) pas Y[358] ». Il est le résultat « des combinaisons syntagmatiques de l'opérateur de négation et d'un opérateur positif[359]. » Cela fait des termes tels que *jamais*, *personne* ou encore *rarement* des négatifs :

Jamais = pas (*une fois, quelques fois*…)

Personne = pas (*quelqu'un, qui que ce soit*…)

Rarement = pas (*souvent*)

Les semi-négations font partie des négatifs et ont, entre autres, une particularité morpho-syntaxique saillante qui les différencie du reste des négatifs et qui est celle de la construction avec *ne* : (ne) X = (ne) pas Y, et sans la présence de *pas* et cela bien qu'il existe parfois de rares exceptions.

> (à la différence des autres négatifs) X [semi-négatif] se construit avec *ne* devant le verbe dans les mêmes conditions que les termes Y (dans les contextes où un verbe est présent), et sans occurrence de *pas*. Cette propriété est évidemment liée à l'existence d'une particule ne distincte de la négation *pas*. Elle nécessite l'emploi de *ne* pour être utilisable. Cependant, d'autres propriétés permettront de préciser la composition de la classe des *Nég* du français. Un exemple permettra d'illustrer la définition : *personne* s'emploie avec *ne*, sans *pas*, et d'autre part équivaut à *pas quelqu'un*, *pas qui que ce soit*. Il s'agit donc d'une semi-négation[360].

[357] Aussi appelés « négatifs ».

[358] Claude Muller, *La négation en français*, *op.cit.,* p.249.

[359] *Ibid*., p.250.

[360] *Ibidem*.

Ces critères ont permis à Muller d'identifier la liste des opérateurs suivants : *aucun, aucunement, guère, jamais, ni, nul, nullement, nulle part, personne, plus, que (X), rien*.

Les semi-négations étant nombreuses, il nous est impossible, sinon difficile, de réserver une section à chacune d'entre elles. Nous avons donc pris le choix d'axer notre analyse sur quatre d'entre elles que nous jugeons très importantes dans le texte parce que révélatrices de nuances très intéressantes de l'univers négatif cioranien. Le travail portera donc essentiellement sur les semi-négations *personne*, *rien*, *plus* et *que*. *Personne* est un pronom indéfini qui, selon la fonction grammaticale qu'il assume dans les phrases, change de nuances et de connotations. Il peut ainsi être la marque d'un sujet tragique qui s'exprime sur le mode de l'hyperbole, il peut marquer l'impossibilité du salut face au mal, et il peut aussi révéler une tendance généralisée au déni. Bien que sa présence dans le corpus reste relativement moins fréquente que celles d'autres semi-négations, nous avons choisi de travailler sur ce terme pour tous les aspects négatifs qu'il parvient ainsi à dévoiler. Quant à *rien*, il faut dire que l'adverbe s'est imposé à l'étude vu sa fréquence d'emploi. Cioran recourt très fréquemment à ce négatif qui, cela va de soi, lui permet de dire la vacuité du monde. Mais il permet aussi de dénoter une vision pessimiste du monde et de soi. Le désespoir marque alors sa présence dans des fragments où règne le vide. La semi-négation *plus* engage, pour sa part, l'idée du renoncement, corolaire d'un esprit à la fois sceptique et triste. Par l'expression d'un mouvement de cessation, elle dit la faillite du sens, l'exaspération de l'être lucide et la négativité de la perte. On débouche ainsi sur la dernière semi-négation qui, elle, introduit une négation restrictive qu'il nous a semblé crucial d'étudier. Restriction, négativité et paradoxes se dégagent alors d'un négatif qui, dans les fragments marque l'exclusion.

Le but serait donc essentiellement pour nous d'analyser le rôle des semi-négations dans le texte cioranien et d'en dégager l'impact créé sur l'expression des différentes idées liées à la position de refus, au caractère négatif de l'existence et à la présence négative de l'être dans le monde. Mais avant de passer à l'analyse proprement dite de ces opérateurs, nous allons tout d'abord commencer par un aperçu préliminaire qui nous renvoie à la présence (quantitative) des semi-négations

dans le corpus, ce qui nous permettra de donner, d'emblée, une assise à notre choix de consacrer un chapitre à ce type particulier de réalisation syntaxique de la négation.

I. Les semi-négations dans le corpus

Tout comme la négation syntaxique *ne…pas,* les semi-négations sont très souvent utilisées par Cioran. Bien que leurs fréquences d'emploi varient d'un texte à l'autre— la longueur disproportionnelle des différents textes formant le corpus en est visiblement la principale raison— nous pouvons noter une forte présence de ces termes négatifs qui d'ailleurs, très souvent, opèrent ensemble dans le cadre phrastique pour ainsi marquer les fragments cioraniens par cette aura négative que nous explorerons tout au long de ce travail. Nous pouvons prendre, à titre d'exemple, le passage suivant, tiré du *Précis de décomposition*, où l'on voit clairement la densité des opérateurs semi-négatifs :

> Épitaphe
>
> Il eut l'orgueil de ne commander jamais, de ne disposer de rien ni de personne. Sans subalternes sans maitres, il ne donna des ordres ni n'en reçut. Soustrait à l'empire des lois, et comme antérieur au bien et au mal, il ne fit pâtir âme qui vive[361].

Il s'agit ici d'une représentation singulière de l'existence, façonnée par une profusion de négations qui convergent vers une caractérisation de l'être détaché, tant admiré, tant espéré. Dès l'entame du fragment, qui porte le titre révélateur de « Epitaphe », Cioran déploie une stratégie syntaxique d'une densité conceptuelle remarquable, en entrelaçant les semi-négatifs « jamais », « rien », « personne » et « ni ». Ces éléments s'unissent pour signifier, d'une part, le rejet de toute forme d'engagement avec le monde extérieur, et, d'autre part, pour rendre compte de l'inclination de l'écrivain à s'exprimer dans le registre de la négation. Cette inclination s'illustre également à travers l'usage de l'indéfini à polarité négative[362] « âme qui vive », lequel suscite une réflexion, que nous allons réaborder dans ce qui suivra, sur l'intentionnalité de l'écrivain à exploiter l'ensemble des ressources linguistiques que la négation peut offrir.

---

[361] Cioran, « épitaphe », in *Précis de décomposition*, *op.cit.,* p. 215.

[362] Claude Muller, *La négation en français*, *op.cit.,* p.201.

Dans ce que l'on pourrait appeler, en créant un néologisme, une esthétique de la « désaffirmation » chez Cioran, l'abondance des semi-négations au sein de l'écriture multiplie les voies de la négation et l'ouvre davantage sur les nuances et sur les précisions. Très nombreux sont les exemples qui, tel que celui-ci, nous permettent de considérer les termes négatifs comme l'une des caractéristiques de l'art scriptural cioranien. Nous essaierons d'analyser, dans ce qui suivra, les fragments qui nous ont le plus marquée et qui nous ont semblé être capables de rendre compte, non seulement des préférences stylistiques de Cioran, mais aussi de sa pensée et de ses tiraillements.

De l'ensemble des œuvres constituant notre corpus, nous avons relevé 5966 occurrences des semi-négatifs qui figurent pratiquement tous précédés, à différents emplacements, par la particule *ne*. Le travail de repérage et de tri nous a permis de dégager les résultats que nous présentons dans le tableau ci-dessous :

Titre / Opérateur[363]	*Précis de décomposition*	*Syllogismes de l'amertume*	*De l'inconvénient d'être né*	*Cahiers*	*Nombre total des occurrences*
Aucun(e)	83	14	54	425	576
Aucunement	2	0	0	5	7
Guère	12	3	4	25	44
Jamais	69	17	76	585	774
Ni	91	19	54	360	524
Nul(le)	21	3	20	56	100

[363] Organisés par ordre alphabétique.

Nullement	4	0	3	22	29
Nulle part	5	0	3	19	27
Personne	27	9	29	167	232
Plus	115	42	94	620	871
Que X	254	58	160	1222	1694
Rien	133	24	131	800	1088

Tableau 5 : Fréquence d'emploi des semi-négations dans le corpus

auquel correspond, en termes de pourcentages, la figure suivante :

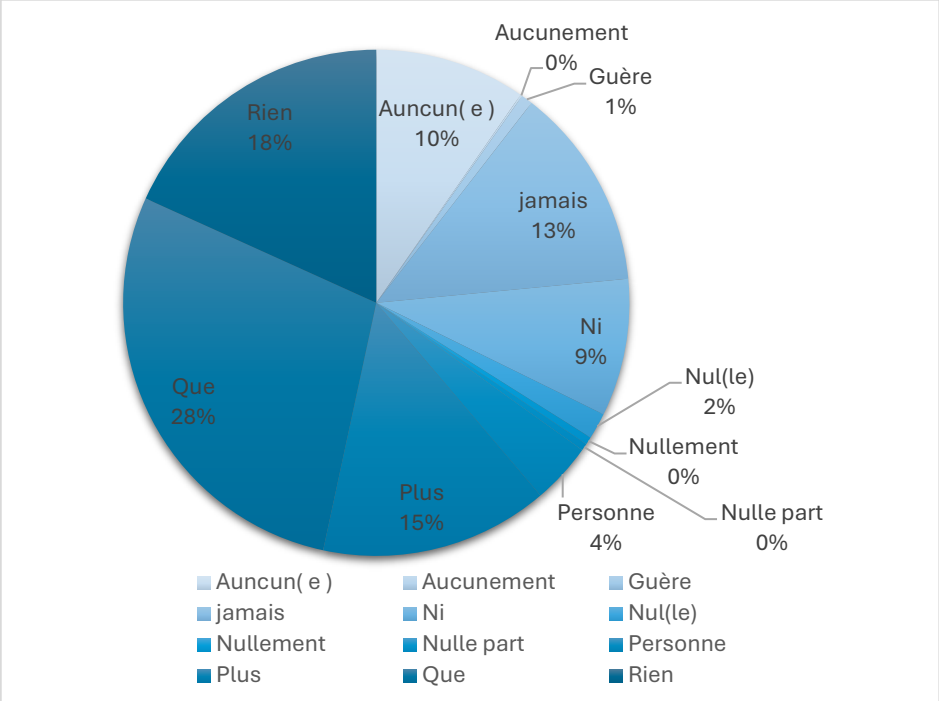


Figure 2 : Pourcentages des occurrences des semi-négations

La locution *ne…que*, à valeur exceptive/ restrictive est la semi-négation la plus utilisée par Cioran avec un pourcentage de 28% du nombre d'occurrences. La suivent, dans l'ordre, le pronom indéfini *rien* (avec 18%), les adverbes *plus* (avec 15%) et *jamais* (avec 13 %), le pronom *aucun* (avec 10%) et le coordonnant *ni* (avec

9%). Les semi-négatifs *personne* (avec presque[364] avec 4%), *nulle* (avec 2%), *guère* (avec 1%), *nullement*, *nulle part* et *aucunement*[365] sont (dans un ordre décroissant) les moins utilisés.

Notre étude des semi-négations citées plus haut se répartira donc en quatre parties traitant chacune un négatif. Nous essaierons au long des analyses de commenter le recours aux autres négatifs auxquels nous ne consacrons pas des sections à part entière.

II. Personne

Gaatone[366] (1971) définit *personne* comme « pronom indéfini [qui] représente la quantité nulle dans la catégorie des animés[367]. » Comme toutes les semi-négations, il a deux valeurs différentes que le *TLFi* présente comme suit :

> **1.** Avec une valeur positive, dans des emplois soutenus. *Quelqu'un*, *qui que ce soit*. Dans des phrases interrogatives. *Y a-t-il personne d'assez hardi ? Voyez-vous personne capable de remplir cette tâche ?* Dans des propositions subordonnées introduites par un verbe à la forme négative, un verbe à sens négatif ou dubitatif. *Je ne pense pas que personne puisse lui résister. Je doute que personne y réussisse.* Dans des structures comparatives ou consécutives. *Il est plus que personne à même de juger. Elle est trop épuisée pour voir personne.* Après certaines prépositions ou locutions conjonctives. *Ils sont partis sans que personne puisse les retenir. Avant que personne se fût aperçu de son larcin, il avait disparu.*
>
> **2.** Avec une valeur négative. Aucun individu, pas un. Dans une phrase négative (avec *ne* ou *ni* mais sans *pas* ou *point*). *Personne ne peut me dire ce qu'il est devenu. Personne d'entre nous ne la connaît. Que personne ne sorte ! Il ne craint rien ni personne. Je n'y suis pour personne.* Dans une phrase nominale ou une réponse elliptique. *Personne dans les rues. « Qui est venu ? — Personne. ».*

[364] Les pourcentages sont arrondis.

[365] Les pourcentages figurant sur la figure (0%) et correspondant à ces trois dernières semi-négations sont aussi arrondis.

[366] David Gaatone, *Étude descriptive du système de la négation en français contemporain*, *op.cit*.

[367] *Idem*, p.160.

Ce pronom négatif réfère à un « humain » et s'emploie sans déterminant. Il est de genre masculin ou neutre, mais peut parfois se rencontre, dans la langue soutenue, au féminin, lorsque *personne* équivaut à *aucune femme*[368].

Bien que son emploi en phrases négatives ne se soit spécialisé que vers le milieu du XIVème siècle[369], sa distribution reste très majoritairement liée, au français moderne, à la négation.

Il peut occuper plusieurs fonctions grammaticales dans la phrase et peut se combiner avec d'autres semi-négations telles que *rien, jamais, plus.* Nous parlons alors de ce que Muller, à la suite de Jespersen, appelle « cumul des semi-négations[370] ».

> Je n'avais aucun ami, la lecture était ma vie, et j'ai lu comme **personne** n'a **jamais** lu[371].
>
> Cette Polonaise, qui est au-delà de la santé et de la maladie, au-delà même du vivre et du mourir, **personne** ne peut **rien** pour elle[372].

Tout comme le reste des semi-négations qui se caractérisent par la co-occurrence avec le clitique négatif *ne* (il s'agit de « l'association négative[373] »), *personne*, dans la majorité écrasante de ses occurrences, est le plus souvent suivi, mais parfois aussi précédé par cette particule. Rares sont les exemples que nous avons relevés où l'indéfini est utilisé tout seul, et cela dans des emplois positifs. Nous pouvons donner les exemples suivants :

---

[368] Notre corpus ne présente pas ce type d'usage.

[369] Claude Muller, *Indéfinis et partitifs en français, op.cit.*, , p.389.

[370] Claude Muller, *La négation en français, op.cit*., p.267.

[371] Cioran, *Cahiers*, op.cit., p.967.

[372] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.80.

[373] Pour plus de détails lire : Muller Claude, « L'association négative », in *Langue française*, n°62, 1984. La négation, sous la direction de Pierre Attal et Claude Muller. pp. 59-94.

DOI : https://doi.org/10.3406/lfr.1984.5191

www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1984_num_62_1_5191

> L'inconvénient qu'il y a à ne pas pouvoir suivre plusieurs idées à la fois, et surtout plusieurs voies ! J'en souffre plus que **personne**[374].
>
> Distribuer des coups dont aucun ne porte, attaquer tout le monde sans que **personne** s'en aperçoive, lancer des flèches dont on est seul à recevoir le poison ![375]

où *personne* peut être remplacé par l'équivalent positif *qui que ce soit* et cela dans un contexte de comparaison (dans le premier) et de contexte à polarité négative construit par la présence du négatif implicite[376] « sans que » (dans le second) . D'ailleurs, les rares occurrences de *personne* dans des négations indirectes se trouvent surtout associées à cette locution : « Ce qui est rassurant, c'est que nous aurons passé **sans que personne** devine ni la somme ni l'intensité de nos souffrances. Ainsi notre solitude sera-t-elle à jamais préservée[377]. » Dans ce fragment, il s'agit du deuxième type de négation indirecte[378] où le négatif implicite « sans que[379] » explique le recours aux négatifs « *personne* » et « *ni…ni* ».

La majeure partie des occurrences de *personne* se trouvent donc dans des négations directes et occupent surtout la fonction grammaticale de *sujet* dans les propositions où elles apparaissent.

Nous avons choisi d'axer notre travail sur deux volets qui s'appuient sur la fonction grammaticale du pronom dans la phrase. Le travail sur le texte nous a aidée à dégager, selon la fonction grammaticale qu'occupe ce négatif, différentes nuances

---

[374] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.249.

[375] Cioran*, De l'inconvénient d'être né*, *op.cit*., p.29.

[376] Claude Muller, « Négation directe vs. négation indirecte: quelle est la place des négatifs parmi les indéfinis du français? », in Anna Orlandini & Paolo Poccetti*, Intorno alla negazione. analisi di contesti negativi dalle lingue antiche al romanzo*., Fabrizio Serra, Pisa-Roma, 2012. (Page 7 de la version numérique : https://shs.hal.science/halshs-00989430/document dernière consultation le 29/02/2024)

[377] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.215.

[378] Le premier type de négations indirectes concerne les cas où la négation est dans une proposition présentée par Haspelmath (1997) et Muller (2012) comme « super-ordonnée ». Muller donne l'exemple suivant pour ce type de négation : *Je ne pense pas que personne / qui que ce soit vienne* où le négatif se trouve dans la proposition subordonnée complétive.

[379] Dans Muller (2012), il est précisé que *sans que* « équivaut grosso modo à : de telle façon que ne pas) », d'où le sens négatif « implicite ». Nous pouvons également le paraphraser en « pas avec ».

sémantiques qui permettent chacune d'introduire et d'exposer au fil des textes des éléments négatifs de la pensée cioranienne. Notons, avant de commencer, que dans la majorité écrasante des occurrences de *personne*, celui-ci occupe la fonction de sujet recteur du verbe. Il est moins souvent objet. C'est ce qui explique d'ailleurs la disproportion des deux axes à développer.

Comme nous venons de le préciser, la plupart des occurrences de la semi-négation *personne* se trouve en tête de proposition, suivie directement par la particule *ne*. Les fragments que nous avons tirés du corpus avec ce type de disposition syntaxique sont très nombreux. Après examen, nous avons dégagé trois différents cas d'emploi où s'exprime avec chacun un versant différent de la représentation négative de l'existence chez Cioran.

En effet, dans le texte cioranien, la négation syntaxique et la négativité de l'expérience de l'être entrent très souvent en corrélation. La semi-négation *personne*, par sa particularité sémantique de renvoyer à la quantité nulle dans la catégorie des humains, permet à Cioran d'exprimer la situation désespérée de l'être face à l'impossibilité du salut.

1. Personne et fatalité du mal : exister au négatif

L'idée principale avec ce type d'emploi du négatif *personne* réside dans le constat de l'impossibilité du salut. A travers cette semi-négation, Cioran dessine les traits d'un être abandonné à la solitude et voué à subir le poids de la fatalité du mal dans une réalité que marque l'absence de la figure du salvateur, absence que résume parfaitement le pronom *personne*.

Dans le fragment suivant :

> Je ne sais pas ce que je cherche dans ce monde. Et **personne** ne peut le sauver, ni pour soi ni pour autrui. Cette « ignorance » tourne chez moi en obsession, en malaise : j'y pense sans arrêt[380].

l'élément central de l'examen du fragment résiderait dans l'usage singulier de « personne », révélant l'essence même de l'impossibilité ressentie par Cioran à élucider l'énigme du sens du monde. Couplé avec le verbe « peut », conjugué dans un

[380] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.298.

présent gnomique pour conférer une portée de vérité à l'assertion, l'indéfini négatif se comporte tel une hyperbole généralisante, accentuant l'impuissance et l'isolement ancrés chez le sujet, confronté à l'incommensurabilité de ses propres incertitudes. Cette formulation exacerbe encore davantage la dimension pessimiste inhérente au fragment.

Le syntagme « le sauver », complément d'objet direct du verbe « ne peut », vient préciser l'objet de l'impossibilité qui est celui de soustraire le monde au mal, neutralisant ainsi toute possibilité de salut. Par le truchement de la négation verbale initiale « ne sais pas », l'objet de la menace, qui a poussé l'écrivain à utiliser le verbe « sauver », se trouve spécifié d'emblée : il s'agit de l'absence de finalité, cause première de la nature fortuite et absurde de l'existence. Cette négation, renforcée par la semi-négation « personne ne », reflète, en substance, la condition négative de l'être, dépourvu des outils nécessaires pour appréhender et maîtriser le monde, évoquant ainsi les contours d'un individu errant, tourmenté et pris dans le piège de la fatalité de l'existence.

D'ailleurs, l'image de l'individu-prisonnier revient très souvent dans les textes cioraniens mettant en lumière son inadéquation avec une vie qui s'impose à lui comme une expérience foncièrement négative et profondément non-désirée.

> Cloués à nous-mêmes, nous n'avons pas la faculté de nous écarter du chemin inscrit dans l'innéité de notre désespoir. Nous faire exempter de la vie parce qu'elle n'est pas notre élément ? **Personne** ne délivre des certificats d'inexistence. Il nous faut persévérer dans la respiration, sentir l'air brûler nos lèvres, accumuler des regrets au cœur d'une réalité que nous n'avons pas souhaitée, et renoncer à donner une explication au Mal qui entretient notre perte[381].

Encore une fois, *personne* intervient dans ces lignes pour réaffirmer le caractère inéluctable de la négativité d'« être ». Ce qui a le plus retenu notre attention dans ce fragment est la polysémie du verbe « délivrer » que modifie la semi-négation *personne ne*. En effet, autre le sens contextuel « donner » ou encore « dispenser » dictés par la présence du COD « des certificats d'inexistence », il existe un sens plus

[381] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit*., p. 100.

subtil que nous pouvons construire à la suite de l'interrogation « nous faire exempter de la vie parce qu'elle n'est pas notre élément ? » qui précède la phrase négative en question ; « délivrer » serait synonyme de « libérer ». Car en effet, dans l'interrogative rhétorique apparaît, en filigrane, l'image du forçat condamné à endurer une existence tout aussi inéluctable qu'impénétrable.

L'indéfini *personne* se trouve donc très souvent employé comme un outil qui contrecarre la possibilité de délivrance et qui dévoile par la même l'impuissance de l'homme. Et c'est ce qui explique d'ailleurs qu'un nombre assez considérable des occurrences[382] de ce pronom se trouve suivi par le verbe « pouvoir » à la forme négative.

À ce premier type d'usage se rajoute un deuxième où le négatif *personne* apparaît dans des structures comparatives dont le but serait celui, toujours négatif, de refléter le sentiment tragique d'être.

2. Personne dans les comparatives : de l'égo tragique

Les structures comparatives dans les textes cioraniens coïncident souvent avec la semi-négation *personne* qui prend alors une dimension superlative. En effet, il s'agit toujours d'une comparaison d'inégalité (de négation d'égalité) où le *je* se présente, non sans une touche de lyrisme tragique, comme inégalable usant ainsi des négatifs à valeur hyperbolique (tels que *personne*, *rien*, *jamais*) dans une poétique de l'excès propre au penseur tragique.

Notons pour commencer que ce type de structure rend compte du penchant de Cioran à la négation car toutes les comparaisons auraient pu être formulées dans des assertions affirmatives. Mais il existe toujours chez Cioran une aisance, que nous pensons être tout aussi spontanée que recherchée, à utiliser les négations. En témoigne d'ailleurs le nombre des négations (de tous types) dont il use dans chacun des fragments que nous avons étudiés. C'est comme si une seule négation, dans une

[382]Comme dans la phrase « L'appétit de destruction est si ancré en nous, que **personne** n'arrive à l'extirper. » ou encore dans « **Personne** ne peut corriger l'injustice de Dieu et des hommes : tout acte n'est qu'un cas spécial, d'apparence organisée, du Chaos origine.»

seule phrase, suffisait pour déclencher un cycle de propositions et d'expressions négatives.

Dans un fragment comme le suivant :

> **Personne n**'a aimé la vie plus passionnément **que** moi et pourtant j'ai vécu comme si elle **n**'était **pas** mon élément[383].

la première proposition est l'équivalent négatif de la proposition affirmative « J'ai aimé la vie plus passionnément que qui que ce soit ». Mais, et telle est notre hypothèse de départ, la négation peut être considérée comme la marque stylistique la plus dominante dans le texte cioranien.

Dans le cadre des constructions comparatives négatives, la comparaison entre le locuteur (présent à travers le pronom personnel « moi ») et l'autre s'exprime via un nombre de locutions adverbiales qui renvoient surtout à l'idée de la supériorité. Ainsi, dans les deux fragments suivants :

> (a) - Lebengefühl [384]
> Mon sentiment de vie : ein vôllig unbrauchbarer Mensch[385] .
>
> **Personne** n'a été autant que moi pénétré de la futilité de tout […].
>
> (b)- **Personne** autant que moi n'a cultivé ses défauts avec tant de minutie et d'acharnement[386].

la négation porte-t-elle essentiellement sur le comparatif d'égalité « autant que » qu'elle nie au profit de l'expression de la supériorité, et donc de la singularité du moi. Dans le premier fragment, le comparatif suit le verbe et cela contrairement au deuxième où le syntagme « autant que moi » se trouve directement collé au négatif *personne*. Cette dernière disposition a pour effet de renforcer le rapport d'inégalité entre les deux camps qui se collent en créant deux ensembles antinomiques : un ensemble nul présenté par le pronom indéfini négatif, et un ensemble qui frôle, par

[383] Cioran, *cahiers*, *op.cit*., p.607.

[384] Attitude envers la vie.

[385] Un homme tout à fait inapte.

[386] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.219.

l'effet de l'hyperbole, un certain infini et qui se présente à travers le pronom personnel « moi ».

Dans les deux fragments, le choix de positionner *personne* en tête de propositions renforce donc l'effet de négation à travers une mise en exergue syntaxique qui prépare l'introduction du rapport d'inégalité. Essayons à présent de voir l'objet de ces comparaisons. Dans le (a), il s'agit de se singulariser par la conscience de l'inanité universelle. Dans (b), il est question de² valoriser les imperfections et tares de l'être. Nous pouvons donc remarquer que les comparaisons dont use Cioran portent en elles un substrat négatif qui découle, dans (a) du poids écrasant du néant dévoilé, et qui émane en (b) de l'engagement dans le perfectionnement paradoxal des « défauts ». Cioran fait donc de son être l'incarnation, du moins esthétique ou poétique, de la figure de ce qu'on appellerait un « anti-héros » tragique, c'est-à-dire de cet être négatif qui souffre indéfiniment face au sort malheureux que lui réserve une force supérieure, un être qui, inlassablement, se dit souffrir plus que qui que ce soit, mais qui choisit, et c'est là d'où le préfixe « *anti-* » puise son essence, de ne réagir à rien, de souffrir dans le silence de l'inaction et de célébrer, contre toute attente, la négativité de l'être. Cela n'est pas d'ailleurs sans lien avec le concept de « *self-pity*[387] » dont parle Cioran dans *La tentation d'exister* où il expose clairement sa vision du lyrisme et de l'apitoiement sur soi, qu'il considère comme une « façon de travestir la vitalité » qui émane « d'une force latente, d'une capacité d'expansion ou de refus[388] » qui font de l'apitoiement de soi le générateur d'un élan négatif destructeur. Seul compte donc le désir d'anéantissement[389] de soi et des systèmes. Cela rappelle le propos de Nietzsche au sujet de la pensée d'Héraclite qu'il présente comme l'une des figures de la « sagesse tragique » :

[387] Cioran, *La tentation d'exister*, in *Œuvres*, *op.cit*., p.935.

[388] *Ibidem*.

[389] Cioran écrit dans une note des *Cahiers,* p.344 : « Je ne suis sensible qu'au côté négatif, destructeur, du temps. Pourtant, le temps est aussi « croissance », « vie », « progrès » – Dans le germe même je discerne l'amorce de la putréfaction. Je ne vois du temps que son côté impur. »

> L'acquiescement à l'impermanence et à l'anéantissement, le « oui » dit à la contradiction et à la guerre, le devenir, impliquant le refus de la notion même d'« être » — en cela, il me faut reconnaître en tout cas la pensée la plus proche de la mienne qui ait jamais été conçue[390].

Et nous pouvons aisément tisser les liens entre ce modèle négatif et celui dressé par Cioran tout au long de ces textes où le désir de destruction se mêle à la « passion de l'inéluctable[391] » pour que prenne ainsi forme ce que Laurent Mattiussi a appelé « la pensée tragique de Cioran[392] ».

Toujours en relation avec *personne*, nous avons trouvé des renvois indirects au pronom indéfini qui se présente alors implicitement sous la forme d'une réponse à un questionnement :

> Dans mes moments d'« épilepsie », je me sens fâcheusement proche de saint Paul. Mes affinités avec les violents, avec tous ceux que je déteste. Qui jamais autant que moi a ressemblé davantage à ses ennemis[393] ?

Les hyperboles (« fâcheusement », « tous », « jamais ») nous mettent sur la piste d'une réponse intuitive à la question qui clôt le fragment. Cette réponse serait : **Personne**. En effet, tout aussi catégorique et directe que les déclaratives qui précèdent l'interrogative « qui jamais autant que moi… », la semi-négation *personne* s'impose directement à l'esprit du lecteur qui a préalablement construit une idée sur ce que Lauralie Chatelet appelle « le lyrisme égotique[394] » de Cioran qui se trouve surtout marqué par la négativité du rapport à soi et au monde.

---

[390]Nietzsche, *Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres : *La Naissance de la Tragédie* », § 3, *OPC* VIII, p. 288, cité dans, Philippe Choulet, « Nietzsche *versus* Héraclite : Nietzsche qui rit, Héraclite qui pleure », in *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 40 | 2016, mis en ligne le 03 décembre 2018, consulté le 02 avril 2024. URL : http://journals.openedition.org/cps/351 ; DOI : https://doi.org/10.4000/cps.351

[391] Cioran, *Écartèlement*, *op.cit*., p.1440.

[392] À ce sujet, lire, Laurent Mattiussi, « La pensée tragique de Cioran : Héraclite poussé à bout », in, *Revue Roumaine de Philosophie*, 65, 1, p. 57–70, Bucureşti, 2021. (Version numérique : http://www.institutuldefilosofie.ro/e107_files/downloads/Revue%20roumaine%20de%20philosophie/Tome%2065,%20Nr.%201%EF%BB%BF,%202021/LAURENT%20MATTIUSSI,%20La%20pensee%20tragique%20de%20Cioran%20-%20Heraclit%20pousse%20a%20bout.pdf)

[393] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.35.

[394] Lauralie Chatelet, *Cioran, un penseur privé en mal d'écriture, op.cit.,* p.151.

Cette double négativité a participé à l'identification des traits d'une pensée tiraillée, morcelée, travaillée par les contradictions que la semi-négation *personne* met très souvent en lumière dans des formulations à la fois négatives et hyperboliques.

Ces contradictions peuvent toucher, comme dans l'exemple suivant, au rapport de Cioran à la vie, un rapport qui ne cesse de revenir comme un leitmotiv dans les textes cioraniens, rendant compte à chaque fois d'un paradoxe qui fait de la vie, pourtant un objet de désir, un objet de négation. C'est ce qui apparait dans le fragment suivant où Cioran use de la comparaison d'inégalité pour dire toute l'intensité de l'attachement qu'il a envers la vie.

> **Personne** n'a aimé la vie plus passionnément que moi et pourtant j'ai vécu comme si elle n'était pas mon élément[395].

La semi-négation *personne ne*, combinée à la comparaison de supériorité « plus que », situe le « moi » au sommet de l'échelle de l'appréciation existentielle. Cela contribue à accentuer davantage le rapport de concession codé par la locution adverbiale « et pourtant » qui a pour rôle d'introduire la proposition « j'ai vécu comme si elle n'était pas mon élément » qui vient briser l'horizon d'attente du lecteur en engageant une contradiction logique entre amour passionné envers la vie et sentiment d'aliénation existentielle.

Ce rapport paradoxal à la vie se déploie en diverses manifestations qui ne sont pas sans rapport, nous le verrons plus tard, avec le scepticisme cioranien. Ainsi, pouvons-nous trouver dans ses écrits, toujours appuyés par le pronom indéfini *personne* dans des constructions comparatives, des renvois à l'opposition paradoxale entre la nature du « moi » et ses aspirations.

> **Personne** n'est plus vulnérable, plus « écorché » que moi : — et je ne fais que rabâcher sur le détachement, le renoncement, le nirvâna[396].

Sur le plan typographique, l'opposition, qui est au fond une forme de rupture logique, est marquée par un tiret qui a pour rôles d'introduire et de mettre en exergue

[395] *Ibid*., p.607.

[396] *Ibid*., p.526.

un antagonisme. En effet, le coordonnant « et », à sens concessif, marque le passage de la description négative de l'être que marque une extrême vulnérabilité exprimée par la comparative de supériorité « personne n'est plus », à une conséquence qui vient rompre le prolongement logique de la description. Ainsi, se trouve-t-il souligné, à travers l'expression d'un degré maximal de vulnérabilité, une plus grande complexité des contradictions inhérentes à la nature de l'être qui vit sous l'égide de la combinatoire paradoxale implication/détachement.

L'égo tragique coïncide donc avec cet être supérieur qui, plus que personne, porte le poids de la conscience de la vacuité d'une existence qui, pourtant, ne se présente ni comme annulable, ni comme détestable. Le moi vit l'écartèlement intérieur et trouve, dans l'expression lyrique qu'accentuent des hyperboles négatives qui le placent au-dessus des autres humains, une forme de soulagement qui positiverait quelque part la négativité de l'expérience d'exister. Et c'est ce qui nous fait déboucher sur le dernier type d'emploi de la semi-négation *personne* dont use l'écrivain pour introduire l'idée du déni.

3. Du déni généralisé

Dans plusieurs des occurrences de la semi-négation *personne*, nous avons relevé une idée redondante qui est celle du déni généralisé. En effet, il s'agit pour Cioran d'exprimer cette tendance humaine à ignorer la négativité inhérente au fait d'exister et donc de dire l'état d'inconscience choisie où se plonge l'être. Dans ce cadre, et contrairement à l'image du moi lucide qui se met, grâce à sa conscience pourtant négative, au-dessus des autres, se trouve dévoilée l'attachement inconditionnel de l'homme à la vie, attachement qui neutralise toute conscience des illusions qui le font persévérer dans la vie.

> **Personne** n'arrive à se persuader du néant de ce qu'il fait. Toute forme de « création » exige une participation de notre être. Et nous ne pouvons concevoir que ce qui émane de nous ne vaille strictement rien[397].

Dans ce fragment, l'usage de *personne* en tête de phrase opère une mise en évidence syntaxique qui met en évidence l'universalité de la difficulté humaine, exprimée par

[397] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.195.

le recours aux verbes « arriver » et « pouvoir » à la forme négative, à reconnaître l'insignifiance intrinsèque de nos actions. Cette construction présente l'incapacité collective de l'humanité à se persuader du caractère insignifiant de ses entreprises comme une réalité incontestable et universelle. Cette insignifiance se dénote d'ailleurs elle aussi par une semi-négation « ne…rien » qui se trouve renforcée par le recours à l'adverbe « strictement ». Cette observation à caractère généralisant révèle une caractéristique fondamentale de la condition humaine, où la recherche de sens et de valeur dans nos actions semble prévaloir malgré la perspective du néant inhérent à toute création. Ainsi, cette réflexion met-elle en évidence une tension perpétuelle entre notre désir inné de trouver un sens dans nos activités et la réalité inéluctable de leur futilité ultime, tension qui amène l'être à préférer le déni ou l'oubli volontaire.

> Tout s'arrange en apparence, et rien au fond. Tout le monde fait cette constatation, et **personne** n'en tire les conséquences. C'est grâce à cet « illogisme » que l'histoire avance[398].

Dans cet extrait, la symétrie entre « tout le monde » et « personne » illustre un contraste entre la prise de conscience collective et l'inaction généralisée, et accentue par la même le sens négatif à valeur hyperbolique du pronom *personne*. La mise en exergue initiale de « Tout le monde » souligne l'universalité de la constatation qui consiste à dire que les apparences peuvent être trompeuses, que les arrangements superficiels masquent souvent une réalité plus sombre et complexe. Cependant, cette observation est immédiatement suivie par une réalité qui la contrecarre. Nous pouvons remplacer le coordonnant « et » par « mais » ou encore par un adverbe concessif tel que « pourtant » ou « cependant » pour que le rapport de concession entre les deux propositions soit explicite. La dissonance entre la reconnaissance de la vérité et l'absence de réponse adéquate met en lumière un aspect paradoxal de la nature humaine. Ce paradoxe souligne l'écart fréquent entre la compréhension intellectuelle des réalités et l'incapacité à agir en conséquence, révélant ainsi les limites de la rationalité humaine face à la peur du néant qui s'exprime d'ailleurs souvent dans le texte cioranien par le biais pronom indéfini *rien* qui fait l'objet de la section suivante.

[398] *Ibid*., p.285.

III. Rien

Il s'agit du deuxième pronom indéfini négatif qui, contrairement à *personne*, ne renvoie pas à la catégorie de l'animé, mais plutôt à celle de de l'inanimé. Il est d'ailleurs présenté par Gaatone comme étant « l'homologue de *personne*[399] » avec qui il partage presque le même fonctionnement.

Étymologiquement, il est issu du latin *rem*, accusatif du nom féminin *res* qui signifie « chose ». Il a développé son sens négatif à partir du Xème siècle où il a commencé à signifier « aucune chose ». Voilà la définition qu'en fournit le *TLFi* :

> Pron. indéf. de l'inanimé, capable d'assumer toutes les fonctions du subst. [S'emploie ou bien avec un sens voisin de « quelque chose » dans les cont. à orientation nég., ou bien (cas le plus fréq.) en alliance avec *ne* (éventuellement effacé) ou encore, en dehors de *ne* et en dehors de tout cont. nég., avec valeur de nég. pleine ; s'utilise aussi subst[400].

Étant une semi-négation, il s'utilise généralement avec *ne* et sans *pas,* mais il peut aussi apparaître seul en complément de « avec » (c), dans des propositions non verbales (d) ou encore dans les contextes à polarité négatives (comme dans b[401] où apparaît le CPN *sans*) :

a. Ce temps qui passe, qui s'effiloche sous mes regards, et que je remplis avec **rien**, si ce n'est avec mon remords, le remords de ne rien faire[402].
b. Plus **rien**, sinon ce **rien**[403].

Notons que *rien* est également un substantif, comme dans sa deuxième occurrences dans la phrase (d).

Ce négatif peut être cumulé avec la plupart des semi-négations [404] et notamment avec *plus* que nous allons étudier dans ce qui suivra. Il peut occuper les

[399] David Gaatone, *Étude descriptive du système de la négation en français, op.cit.*, p.164.

[400] https://www.cnrtl.fr/definition/rien

[401] Le négatif *rien* peut être remplacé dans cette phrase par le TPN *quoi que ce soit* ou *quelque chose*. Il a donc un emploi non négatif.

[402] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.86.

[403] *Ibid*., p.975.

diverses fonctions nominales et a une distribution presque similaire à celle de *personne*.

Nous avons relevé du corpus 1088 occurrences de la semi-négation *rien*. Ces occurrences peuvent apparaître indifféremment en tête ou au milieu de la proposition, accompagnées ou non par une autre semi-négation. Le travail sur ce négatif va s'organiser en trois sections où nous nous intéresserons essentiellement au rôle de *rien* dans l'expression des marques de la négativité existentielle. Pour y parvenir, nous avons identifié, au fil des fragments, des emplois différents de *rien* qui, à travers les nuances de sens contextuels qu'il acquiert, et allant de l'absence de chose au néant suprême, permettent une plus grande saisie de l'infinité des modes et des objets de la négation cioranienne. Nous présentons dans ce qui suit trois types d'emplois essentiellement liés à la conception négative de l'existence.

1. Du pronom rien à la vacuité du néant

Très souvent, Cioran utilise la semi-négation *rien* dans des fragments où se déploie une réflexion sur le *Nihil* au fond duquel sombre l'humanité. Dans ce type d'emploi, le négatif nous rappelle presque instantanément l'emploi substantif du morphème *rien* qui renvoie alors à l'idée du néant. Ainsi, quand Cioran affirme que « C'est parce qu'elle **ne** repose sur **rien**, parce que l'ombre même d'un argument lui fait défaut que nous persévérons dans la vie[405]. », l'emploi de *rien* constitue-t-il une emphase sur l'absence de fondement dont dérive la (non) substance de la vie. La négation du verbe « reposer » est suggestive d'une image de déséquilibre qui coïncide avec la vision chaotique de l'existence à laquelle donne accès une lucidité négatrice du sens, mais révélatrice d'illusions. La négation lexicale « fait défaut », combinée au superlatif de quantité minimale « l'ombre de » renforcent davantage l'idée de l'absence de causalité. Et pourtant, toutes ces négations figurent dans des subordonnées circonstancielles de cause « parce que » dont résulte la conséquence « nous persévérons dans la vie ». L'absurdité de la vie se transforme donc en un motif paradoxal d'engagement dans le fait d'exister.

[404] *Cf.* tableau des cumuls des semi-négations.

[405] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit.,* p.p. 19-20.

Qu'est-ce que c'est qu'être ? Quand Cioran écrit : « *Tout est ; rien n'est*[406]», il évoque cette tension dialectique entre l'assertion positive de l'existence universelle et la négation absolue de toute réalité substantielle. L'annonce de « Tout est » semble initialement embrasser une vision d'une plénitude ontologique où chaque élément de l'univers trouve sa place. Toutefois, cette affirmation est rapidement contestée, sous la forme d'une antithèse, par la proclamation immédiate de « rien n'est », renvoyant à une vacuité radicale et à une absence totale de réalité. Les choix de la juxtaposition et du parallélisme syntaxique des deux propositions renforcent davantage l'antithèse en introduisant une parfaite ressemblance entre l'affirmation et la négation, toutes les deux catégoriques, de l'existence réelle de « tout ».

Cette dualité intrinsèque soulève des questionnements sur la nature de la réalité et sur la portée de la désillusion humaine. Elle met en lumière l'absurdité fondamentale de l'existence, où les certitudes apparentes sont constamment érodées par la reconnaissance de l'absence de fondement ultime. Cette confrontation directe entre l'existence et sa négation invite à remettre en question la consistance vaine du monde, mais aussi de l'être. Car en fait, de l'absurdité de la vie, découle celle de l'être. C'est ce qui est suggéré par Cioran quand il affirme : « **Rien** ne prouve que nous sommes plus que **rien**[407] » où le pronom *rien* renvoie justement à l'absence des preuves de la réalité de notre substance, et donc à la nullité éventuelle de notre essence que dévoile la tournure comparative « plus que rien » niée par la proposition principale. Le « nous », renvoyant à l'être humain, est égal, sinon inférieur à une « non-chose », synonyme du pronom indéfini *rien* qui clôt la phrase. Il est d'ailleurs intéressant de souligner que ce négatif encadre la phrase des deux côtés, l'ouvrant sur l'absence et la fermant sur le rien. Cela ne peut que mettre davantage en lumière le rôle des semi-négations dans la détermination des traits négatifs de la pensée cioranienne.

La conscience du vide cosmogonique jette Cioran dans une quête inlassable du dépassement de l'attachement dans le but essentiel d'une libération de l'attrait doux-

[406] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit.,* p.5.

[407] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.79.

amer à la vie. Et par moments, aussi rares soient-ils, il réussit à se libérer de sa propre présence, pour ainsi accéder à une forme de connexion avec la vacuité primaire du monde. Pour figer ces moments dans le temps, il les décrit dans ses *Cahiers* dans des fragments où règne la présence du pronom *rien*.

> De nouveau ce matin, je suis parvenu, toujours au lit, à faire le vide en moi, et autour de moi. Plus rien, sinon ce rien. Exaltation calme. Bonheur de l'abolition. Ce qu'on appelle *absolu* pourrait bien être cette forme de bonheur. Délice de l'absence de tout. Et pourtant rien ne manque, puisqu'on ne désire plus rien[408].

En l'espace des trois lignes, la semi-négation *rien* est répétée quatre fois. Avec la première occurrence, la particule négative *ne* disparaît et cède la place à la semi-négation *plus* qui s'associe alors à *rien* pour marquer l'idée du passage au domaine de l'absence. La suit une occurrence substantive « ce rien » où le démonstratif « ce » fait écho avec le GN « le vide » qui apparaît à la première phrase du fragment. L'idée de la vacuité, vécue intérieurement par le sujet, se trouve donc concentrée dans la phrase nominale « **Plus rien, sinon ce rien** » où s'amplifie le sens du vide pour couvrir tout l'espace sémantique du fragment où règne le champ lexical du néant à travers les substantifs (« vide », « rien », « abolition », « absolu », « absence ») qui se trouvent connotés positivement à travers le recours à la valeur méliorative des lexèmes « exaltation », « bonheur » (répété deux fois) et « délice » tous posés en tête de phrases nominales courtes.

> Depuis dix ans, j'ai rêvé d'un appartement. Mon rêve s'est réalisé, sans **rien** m'apporter. Je regrette déjà les années d'hôtel. La possession me fait plus souffrir que le dénuement. Au fait j'habite dans des hôtels depuis 1937[409] !

Dans ce passage, l'utilisation de la semi-négation dans le complément circonstanciel de manière « sans rien m'apporter » est à analyser en lien avec le cotexte de polarité négative engagée par l'occurrence de la préposition « sans ». La présence de « rien » comme terme à polarité négative (et à libre choix) permet de créer un contraste marqué avec l'expectative du « je », soulignant ainsi l'absence de bénéfice ou de valeur dans la réalisation de son rêve d'acquérir un appartement. Cette construction

[408] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.975.

[409] *Ibid*., p. 62.

renforce le sentiment de déception et d'insatisfaction, où la concrétisation de son désir n'a pas été suivie d'une quelconque amélioration de sa condition.

La négation « sans rien m'apporter » est symptomatique donc d'un fond de vacuité et d'insignifiance dans l'accomplissement de ses aspirations. Cette constatation soulève ainsi une réflexion plus profonde sur la nature de la quête humaine et le sens de l'accomplissement matériel. Ainsi, dans une formule comparative de supériorité à caractère paradoxal, Cioran présente-il la possession comme étant le motif d'un degré de souffrance qui dépasse celui provoqué par « le dénuement ».

En somme, le recours à la semi-négation *rien* dans ce passage met en évidence le contraste entre les attentes et la réalité de l'expérience, contraste régi par l'idée de la vacuité des aspirations matérielles, et de toute aspiration d'ailleurs. Et c'est de la lucidité négative de l'absurdité, de la non-nécessité d'être et du non-sens général de l'expérience annihilatrice d'exister que s'engendrent l'état de désespoir et la posture de pessimiste dont le négatif *rien* assure l'expression dans l'ensemble des fragments que nous analysons dans ce qui suit.

2. *Rien, Plus rien : désespoir et pessimisme*

Incapable de se défaire de son être, de décider de sombrer indéfiniment dans le néant, Cioran continue à cultiver, en vivant, l'expression d'un pessimisme destructeur qui fait déployer la négativité fondamentale de l'existence dans l'étendue temporelle qui ne cesse de s'actualiser dans un présent où s'exprime, à travers différentes formes, « un désespoir sans recours[410] ». Ainsi, dans le fragment suivant :

> Après dix heures de sommeil, je me lève avec une sensation de pesanteur et des douleurs partout. Jamais je n'ai eu à tel point la sensation que rien ni personne ne pourrait modifier le cours de mes malaises, que la nécessité à laquelle je suis soumis est inébranlable et « incassable », qu'il est inutile de vouloir s'y soustraire, et que je ne suis libre que pour constater qu'elle m'ôte toute liberté. J'ai beau essayer d'oublier « mon » destin, tous mes maux m'y replongent. Et mon étonnement recommence : comment, si on n'est pas bien portant, croire à la liberté ? L'idée de destin est une idée de malade[411].

[410] Nicolas Parfait, *Cioran, ou le défi de l'être*, Éditions Desjonquères, Paris, 2001, p.10.

[411] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.97.

force est de constater la dominance de la négation[412] aussi bien syntaxique que morphologique et lexicale. Toutes se rallient pour reproduire dans le texte la négativité d'une présence au monde que mine un désespoir immuable où se neutralisent toutes les possibilités de salut. Le recours au négatif *rien* revêt une importance capitale dans la représentation de l'expérience d'impuissance et de fatalité qui caractérisent le vécu cioranien. Doublé, et donc renforcé par la coordination « ni personne », elle-même composée de deux semi-négations, il dit, dans une construction qu'on pourrait qualifier d'hyperbolique, l'absence absolue de toute possibilité de changement ou d'intervention, renforçant ainsi le sentiment d'insurmontabilité des maux et de la soumission au destin inexorable qu'impose la présence surtout physique de l'être au monde. Neutralisant le salut dans le cadre d'un pessimisme réaliste, Cioran remet en question la notion de liberté et de libre choix quant à la décision de ne pas mettre terme à sa vie. En effet, le GN étendu « la nécessité à laquelle je me suis soumis » réfère au choix que fait Cioran de maintenir sa présence physique au monde. Cette dernière, et bien qu'ayant une apparence délibérée dont témoigne la forme pronominale à valeur réfléchie « je me suis », relève plutôt de l'ordre de l'absence de liberté étant réduite à une somme de contraintes qui « ôte toute liberté ». À la négativité de l'absence, Cioran a préféré celle de la souffrance. C'est ce qui est expliqué par Nicolas Parfait au sujet du nihilisme cioranien.

> Pour autant, cet esprit subversif, ce « déserteur de toutes les causes » n'est pas un nihiliste de mauvais aloi. La négation a une limite : la liberté. Face au néant de l'existence, elle ouvre à l'homme une alternative : le refus par le choix de la mort ou le défi. Si la première option, « en résolvant tout, [...] ne résout rien [413]», la seconde est l'ultime danger, puisqu'elle engage, par-delà l'homme, l'être dans son entier. En l'absence de tout fondement, de toute vérité absolue, il faut, pour pouvoir continuer de vivre sans trahir le seul instinct positif qui nous reste - l'orgueil -, parvenir à se composer un visage, une identité[414].

[412] Dont les opérateurs sont marqués en gras.

[413] Cioran, *Le livre des leurres*,in *Œuvres*, *op.cit.,* p.123.

[414] Nicolas Parfait, *op.cit.*, p.11.

Et ce visage, cette identité qu'il a composés, sont ceux créés négativement à partir de la vision désespérée de sa condition d'être humain. Dans ce cadre, il est intéressant de noter que le désespoir, mais aussi le pessimisme, sont, dans certains contextes, présentés comme positifs. C'est ce qui se dégage notamment du fragment suivant :

> Un peu de patience, et le moment viendra où **plus rien ne** sera encore possible, où l'humanité, acculée à elle-même, **ne** pourra dans **aucune** direction exécuter un seul pas de plus. Si on parvient à se représenter en gros ce spectacle sans précédent, on voudrait quand même des détails... Et on a peur malgré tout de manquer la fête, de **n'**être **plus** assez jeune pour avoir la chance d'y assister[415].

où le spectacle de la fin de l'humanité est comparé, par le biais de métaphores valorisantes, à une « fête », ou encore à « un spectacle sans précédent ». Ce qui a retenu notre attention dans l'utilisation de la semi-négation *rien* dans le contexte de l'expression pessimiste de la présence au monde, est surtout celle liée à son emploi avec le négatif *plus*. Comme c'est le cas dans le fragment ci-dessus, plusieurs sont les extraits des textes où nous avons repéré ce type d'association qui a très souvent un lien avec l'expression de désespoir. En effet, tel que nous pouvons le voir dans cet extrait, en cumulant *plus* et *rien*, Cioran annonce l'avènement du pire à travers le sens de cessation qu'implique le recours au négatif *plus*. Le recours au futur simple « sera » épuise toute potentialité : tout mouvement et tout développement sont neutralisés au profit du règne de la stagnation exprimée par la semi-négation « ne…aucune » qui vient écarter toute possibilité d'avancement de l'humanité. Cioran annonce donc le pire et le fait dans l'euphorie de la célébration de l'écroulement de l'humanité qui permettra à l'être, « dans un spectacle sans précédent », d'accéder au Vide et de disparaître dans le rien.

Célébrer le pire, déverser son pessimisme « jubilatoire » au fil des textes, envelopper les signes du désespoir d'un drap de positivité foncièrement enracinée dans la négativité de l'existence, tels sont les moyens qui permettent à Cioran de survivre à l'attrait du néant et d'éviter le suicide. Le rien qui se trouve au soubassement de la vie s'étend à toutes ses manifestations pour en neutraliser la valeur. Ainsi, même les signes de vitalité, les passions de l'être et les émotions les

[415] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.100.

plus vivantes développent-elles, sous le plume de Cioran, un lien avec l'expression de l'absence.

> La joie **n'est pas** un mystère : c'est tout simplement une sensation pure — qu'on **n**'éprouve **qu**'à ces rares moments où **disparait** l'obsession d'être victime, où l'on **ne** jalouse **plus** personne, où l'on pardonne à tous, où l'on est envié par un dieu. La joie : **plus rien ne** me regarde de ce qui m'arrive, et d'ailleurs **plus rien n**'arrive, **ni ne** saurait arriver. C'est une lumière qui **se dévore elle-même, in**épuisablement ; c'est le soleil *à ses débuts*[416].

Dans ce fragment des *Cahiers*, la joie est définie par le biais des négations comme étant l'état de quiétude qui accompagne l'absence d'attachement à soi et au monde. Le désintérêt et la distanciation sont marqués par des semi-négations qui introduisent le sens d'une cessation. « *Ne…plus* » et « *plus rien* » permettent ainsi d'engager une négation temporelle qui marque l'interruption d'un état/action et le passage à un état contraire. Nous pouvons d'ailleurs retrouver ce sens dans le verbe « se détacher » qui pourrait être, selon la définition que donne Cioran de la joie dans ce fragment, le verbe qui rendrait le mieux compte du sens de ce mot. Car en effet, « se détacher » signifie, selon *Le Robert*, « cesser d'être attaché », ce qui explique le recours à *ne… plus* et *plus rien.* À travers la négation « Plus rien ne me regarde de ce qui m'arrive », nous retrouvons le caractère négatif de la joie qui ne se définit que par l'absence. Cette absence est poussée davantage vers le néant auquel réfèrent les deux négations « plus rien n'arrive, ni ne saurait arriver » ; l'écriture négative ouvre de la sorte le fragment à l'idée de la destruction qui le clôture. La métaphore négative « c'est une lumière qui se dévore elle-même, inépuisablement ; c'est le soleil *à ses débuts* » renvoie ainsi à l'image de l'« auto-annulation » et fait de la joie un processus négatif où l'être se défait de son propre être jusqu'au point de l'effacement. Ce fragment nous a d'ailleurs rappelé le titre de l'un des fragments du *Précis* : « Annulation par la délivrance » où se libérer, se détacher se transforment en une voie, non pas vers la confirmation de soi, mais plutôt vers son effacement.

[416] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* pp. 846-847.

IV. L'adverbe *Plus*

L'adverbe *plus*, dans sa valeur négative[417], est un adverbe temporel qui marque la cessation d'une action ou d'un état. Il s'agit d'une semi-négation que Amsili Pascal a qualifiée dans sa thèse de « présupposionnelle » engageant par son utilisation des présupposés liés à l'existence préalable de ce qui est nié par la locution/adverbe. Autrement dit, dire ne …plus P nous amène à inférer l'existence, à un certain moment passé, de *P*. Et c'est ainsi que se construit le sens de la cessation.

Cet adverbe présente l'antonyme de *encore* ou de *toujours*. En tant que négatif, il est l'équivalent de l'association de la particule *pas* à l'adverbe temporel *encore*. Dans la *Grammaire méthodique du français*, il est défini comme une semi-négation qui « indique la rupture d'une continuité temporelle. Il découpe la succession temporelle en distinguant un avant et un après [...]. Il donne à l'avant un statut de présupposé[418]. » Ses occurrences sont donc surtout liées à la négation polémique qui engage, comme nous l'avons précisé, un propos réel ou fictif préalable qui se trouve réfuté dans la phrase négative qui le contient. Ainsi, dans le passage : « Les vérités de l'humanisme, la confiance en l'homme et le reste, n'ont encore qu'une vigueur de fictions, qu'une prospérité d'ombres. L'Occident était ces vérités ; il **n'**est **plus que** ces fictions, que ces ombres[419] », voyons-nous cette valeur polémique mise en lumière grâce à la présence explicite, dans les parages de la négation syntaxique, du présupposé qu'elle nie.

Nous avons relevé du corpus 871 occurrences de la semi-négation *plus*. La majorité de ces occurrences se trouvent dans une association négative avec la particule *ne* (a). Mais il peut s'utiliser sans elle, dans des phrases non-verbales, avec un membre de la phrase (b), ou pour déterminer un énoncé nominal[420] (c) :

a. **Ne plus** jamais médire de personne !

[417] Il a aussi un emploi positif en tant qu'adverbe de quantité. Il a également un emploi prépositionnel marquant l'addition.

[418] Riegel Martin, Pellat Jean-Christophe et Rioul René*, Grammaire méthodique du français*, PUF, 1999, p. 418.

[419] Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit.,* p.27.

[420] Voir Gaatone, *op.cit.,* p.148.

b. **Plus** rien, sinon ce rien.

c. Nous vivons au siècle qui a vu disparaître l'homme de l'univers pictural. **Plus** de portrait, **plus** de visage.

Contrairement aux semi-négations que nous avons étudiées jusqu'ici, *plus*, dans les phrases verbales, se met après le verbe conjugué (et après l'auxiliaire dans le cas des temps composés). Il précède le verbe quand ce dernier est un infinitif ou quand il est accompagné par un autre négatif comme dans (d) :

d. Dieu : une maladie dont on se croit guéri parce que plus personne n'en meurt[421].

Cet adverbe dessine donc dans le texte cioranien les limites d'un monde que marque la rupture temporelle, un monde mouvant mais cyclique où les choses naissent et disparaissent, commencent et cessent. La rupture est avant tout une cessation, un point qui, dans le fil du temps, marque le terme d'un état/action et annonce le passage à un(e) autre. C'est ce que nous allons étudier dans ce qui suit et cela en axant notre attention sur deux idées. Il s'agit tout d'abord d'analyser l'expérience subjective de la cessation telle que vécue volontairement par Cioran. Les fragments que nous avons relevés dans ce cadre se lient avant tout à l'idée du renoncement. La deuxième idée concerne, ensuite, la cessation en tant qu'imposition où elle devient synonyme de l'expérience négative de la perte.

1. Plus : Dire le renoncement

Commençons tout d'abord par un retour sur le sens du verbe renoncer. Selon le *TLFi*, il signifie « cesser de revendiquer, de faire valoir la possession ou la jouissance de, abandonner son droit sur », « cesser de vouloir, de prétendre à », « abandonner volontairement ce que l'on a », « cesser de fréquenter, exclure de sa vie ». Comme nous pouvons le remarquer, le verbe « cesser » apparaît dans la quasi-totalité des définitions, ce qui appuie, entre autres, notre choix d'étudier cette thématique en relation avec l'adverbe *plus*.

> Vers la quarantaine, ou peut-être avant, **j'ai cessé** de croire à mon « destin », j'ai **renoncé** même au désir d'en avoir un. C'est à cette époque (et sans

[421] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit.,* p. 86.

> doute pour suppléer au néant de ma vie) que je commençai à m'intéresser à ceux qui en ont un, et que je me tournai vers l'histoire. Aujourd'hui encore, entre un écrivain et un historien, c'est le dernier que je lis de préférence[422].
>
> Que suis-je, grands dieux ? Il y a longtemps que **j'ai renoncé** à être quoi que ce soit[423].

Dans ces extraits, Cioran sonde les abîmes de l'existence humaine à travers le prisme du renoncement. Dans le premier, il s'agit du déclin graduel de sa foi en un destin individuel, marquant ainsi le début d'une désillusion face à la quête d'un dessein personnel, et donc celui d'un renoncement à la vie. Ce désenchantement est accompagné d'une inclination vers l'étude historique, peut-être perçue comme une quête de signification en réponse au vide existentiel. Le second extrait approfondit cette méditation existentielle en dévoilant un Cioran résigné, ayant abandonné toute prétention à une identité ou à une finalité définie. À travers ces réflexions, il remet en cause la nature même de l'existence humaine questionnant la validité des aspirations individuelles face à l'immensité de l'absurde et de l'incertain.

Nous allons donc nous intéresser, dans cette section, à des fragments où apparaît le « je » dans des phrases où il fait appel à la semi-négation *plus* dans un contexte où se développe l'image du renoncement.

> Depuis des jours et des jours, indifférence à tout, mais spécialement à mon « œuvre ». Je n'y crois plus, c'est comme si je n'avais rien écrit. Je ne m'intéresse plus à ce que je suis, pourquoi m'intéresserais-je à ce que j'ai écrit ? Il me faut me séparer de mon passé — et de mon avenir. M'inventer une sorte de présent[424].

Le fragment s'ouvre sur une phrase nominale où le substantif « indifférence » prépare sémantiquement le recours à la locution adverbiale négative « ne…plus » répétée deux fois. En effet, son utilisation avec les deux verbes « croire » et « s'intéresser » souligne un changement radical dans l'attitude de l'auteur envers son œuvre et son identité créative en dévoilant ainsi l'idée d'une rupture totale (dont témoigne d'ailleurs la comparaison hypothétique négative « comme si je n'avais rien

[422] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.147.

[423] *Ibid*, p.519.

[424] *Ibid*., p.876.

écrit ») avec son passé artistique et son propre moi créatif. Cette forme de négation souligne ainsi le processus de désenchantement et de désillusion qui le conduit à se désengager de son passé et de ses aspirations antérieures. Sur le plan sémantique, l'utilisation de la semi-négation contribue de cette manière à créer une atmosphère de fatalité et de résignation, mettant en lumière l'idée de l'abandon qui sous-tend l'ensemble de l'extrait.

> La quantité d'exaltés, de détraqués et de dégénérés que j'ai pu admirer ! Soulagement voisin de l'orgasme à l'idée qu'on n'embrassera plus jamais une cause, quelle qu'elle soit[425]…

Mais l'abandon n'est pas une tâche facile. Cioran n'a cessé, tout au long de son œuvre, d'en donner les preuves.

> Il m'est absolument impossible de savoir si je me prends ou non au sérieux. Le drame du détachement, c'est qu'on ne peut en mesurer le progrès. On avance dans un désert, et on ne sait jamais où on en est[426].

Et c'est pour cela que le renoncement peut apparaître sous la forme d'un souhait, d'un rêve ou d'une aspiration.

> Peut-être **n**'y a-t-il de vrai bonheur **que** dans le renoncement. **N'avoir plus** besoin de ce monde ![427]
>
> **Ne plus** vouloir être homme..., rêver d'une autre forme de déchéance[428].

Avec ce type d'évocation de l'idée de l'abdication, la semi-négation *ne plus* peut souvent se mettre, comme est le cas de ces deux fragments, en tête de phrase, accompagnée par un verbe infinitif ayant un emploi essentiellement exclamatif qui se lie, à notre sens, à l'idée du souhait. La position inaugurale de l'infinitif négatif dans les phrases relève de la mise en évidence de l'importance que veut leur attribuer l'écrivain. Cette importance découle de la nature même de l'état recherché mis en jeu.

---

[425] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit.,* p. 79.

[426] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.443.

[427] *Ibid.,* p.106.

[428] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit*., p. 82.

Dans ces deux extraits, il ne s'agit plus, comme dans le premier fragment, d'un présent de l'indicatif qui souligne l'aspect réel de l'abdication, mais plutôt d'un mode non personnel et non temporel qui confère à l'idée exprimée par le groupe infinitif un aspect abstrait qui renvoie à un état auquel aspire le locuteur.

Dans le premier extrait, le verbe nié « n'avoir plus besoin » véhicule l'idée d'un désir de se défaire des attachements terrestres et des contingences matérielles, pour accéder à un état de plénitude paradoxalement vide. L'idée du renoncement, sous-tendue par cette formulation, renvoie à une forme d'abdication volontaire des aspirations et des désirs liés à ce monde. Cette abdication ne se conçoit pas comme un acte de privation ou de sacrifice, mais plutôt comme une voie vers la réalisation de soi et du véritable bonheur. Le renoncement est donc perçu comme un cheminement souhaité vers la transcendance des limites qu'impose la nature humaine et donc comme une négation de soi qui trouve son écho dans le deuxième fragment. En effet, dans ce dernier, l'idée du renoncement porte sur le désir de se dépouiller, non pas des liens au monde, mais de ceux liés à soi-même. Et c'est de ces aspirations que découlent la somme des contradictions cioraniennes, car même s'il parvenait à s'affranchir, par moments, des limitations de sa présence négative au monde, il garde au fond de lui le paradoxe d'une attraction funeste envers la vie qu'il n'arrivera jamais à dépasser.

Mais contrairement à l'idée du renoncement qui, dans ces exemples de recours au négatif *plus*, garde un lien avec la volonté humaine, celle de la perte, qui fait l'objet de la section suivante, se développe, quant à elle, sous l'égide de l'injonction, comme la marque d'une existence au négatif.

2. Plus, Ne ...plus : de l'expression de la perte

Nous avons parlé, au début de cette section, de l'aspect présuppositionnel de *ne...plus*. En effet, le sens de cessation qu'il introduit dans la phrase découle de l'expérience d'un changement provoqué par passage de la présence à l'absence. Ainsi, quand Cioran écrit, parlant du changement de perspectives qui s'opère avec le temps : « Bien que né dans les Carpates, j'étouffe dans la montagne. Dans mon enfance, j'en comprenais le charme. Maintenant je **ne** suis **plus** sensible qu'à la

poésie de la plaine[429]» met-il en présence simultanée dans ses phrases la semi-négation *ne plus* et le présupposé qu'elle nie. L'opposition sémantique se trouve d'ailleurs préparée dans la phrase « Dans mon enfance, j'en comprenais le charme » où l'utilisation de l'imparfait présuppose, elle aussi, l'idée d'une cessation. Car en effet, « dans certains de ses emplois l'Imparfait revêt lui aussi un caractère négatif [430]» qu'on peut voir dans la négation qu'il implique.

« Dans mon enfance, j'en comprenais le charme » => Aujourd'hui, je n'en comprends plus le sens.

Dans son travail [431] sur « ne...plus », Amsili explique, au sujet des informations véhiculées par la locution négative *ne…plus*, que dans un énoncé tel que « Léa ne mange plus. », « le contenu informatif […] peut se décomposer en trois propositions, ayant chacune un statut différent : la première proposition [1] est posée […], la seconde [2] est présupposée, et la dernière [3] relève d'une implicature conversationnelle au sens de Grice.[432] »

[1] Léa ne mange pas

[2] Léa mangeait

[3] Léa n'était pas supposée s'arrêter

Dans la dernière citation de Cioran, nous pouvons donc voir en l'opposition entre l'imparfait « je comprenais » et le présent de l'indicatif « je ne suis plus » l'aspect temporel que revêt la négation exprimée par la locution *ne plus* qui met alors terme à l'action/l'état en question.

---

[429] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.109.

[430]Surcouf Christian, « Imparfait, ne…plus et effet négatif au moment d'énonciation »,in *Actes du Colloque : La négation en discours,* BACHA, JACQUELINE, et al. (Eds), Tunis, Unité de Recherche en Syntaxe, Sémantique et Pragmatique, Faculté des lettres de Sousse, 3, 4 et 5 avril 2008. (Version numérique : https://serval.unil.ch/resource/serval:BIB_5BF1B581DE35.P001/REF.pdf dernière consultation le 04/03/2024.)

[431] Amsili Pascal, *Calcul de la négation temporelle en français : le cas du terme présuppositionnel « ne...plus»,* sous la direction de BORILLO MARIO, Institut de recherche en informatique de Toulouse, Toulouse, Université Paul Sabatier, 1994, 281 p.

[432] Surcouf Christian*, op.cit*., p.3.

Ce terme peut renvoyer, dans plusieurs des fragments cioraniens, à une expérience tragique de la perte. Cette thématique, qui ne cesse de se réinventer dans ses textes, s'appuie souvent sur la semi-négation *ne plus*, et cela pour toutes les nuances négatives que cette dernière couvre (et que nous venons d'exposer).

Dans le paragraphe suivant, tiré de la fin du fragment « L'anti-prophète[433] », Cioran évoque l'idée de la perte de l'essence humaine.

> (Autrefois j'avais un « moi » ; je **ne** suis **plus qu**'un objet ... Je me gave de toutes les drogues de la solitude ; celles du monde furent trop faibles pour me le faire oublier. Ayant tué le prophète en moi, comment aurais-je encore une place parmi les hommes ?)[434]

L'utilisation du verbe « avoir », conjugué à l'imparfait, introduit une opposition temporelle entre le passé « autrefois », marqué par la présence d'un « moi » distinct et individualisé, et le présent « je suis », où le sujet se transforme désormais en « objet ». La semi-négation *ne plus* intervient pour dire cette transformation et pour exprimer, par la même occasion, la disparition du caractère humain du « je ». À cette négation s'ajoute la particule *que* à sens restrictif. Son rôle est celui d'appuyer davantage le sentiment de la perte en soulignant la réduction de l'auteur à un statut d'objet, dépossédé de son essence et relégué à un état d'existence dénué de sens. Cette formulation nous met donc sur les traces d'un sentiment d'aliénation mis en exergue par le biais de l'interrogation sur laquelle se ferme le fragment, où le « je » se projette comme un marginalisé de l'humanité.

> Je me trouve dans la quasi-impossibilité d'écrire à A. G. qui vient de faire paraître dans Culture française un intéressant article sur mon « œuvre ». À qui s'adressent ces éloges ? Je ne suis plus celui qui a écrit ces livres, je ne suis plus moi-même. Je lis ces considérations sur moi comme s'il s'agissait d'un étranger, avec détachement et un air de satisfaction impersonnel[435].

De chaque expérience de perte découlent des changements dans la façon dont le moi se perçoit. Ainsi, dans le passage suivant :

---

[433] Nous allons étudier la structure négative de ce titre (tiré du *Précis de décomposition*) dans le chapitre qui traite de la négation morphologique.

[434] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit.,* p. 16.

[435] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.105.

> […] Mais on a vu *derrière* les choses, on en a perçu la non-réalité, la foncière vacuité. Un intervalle se creuse toujours entre soi et l'acte, entre l'acte et la chose. On cesse pour toujours d'être *entier*. On ne sera plus jamais tout un avec ce qu'on fait. Il n'y aura plus de soudure entre le soi et l'être. Car il n'y aura plus jamais *d'être* dans l'ancien sens du mot. Tout est devenu apparence ? Non. Mais plus rien *n'est*, plus rien ne ressemble à ce que c'était avant. *Ce n'est pas le réel qui est transfiguré, c'est le vide*[436].

la perte des illusions suggérée par la métaphore « on a vu *derrière* les choses », s'accompagne-t-elle par la perte d'une part de soi. Le moi est morcelé. En témoigne la négation lexicale à valeur hyperbolique « cesse pour toujours d'être entier » où le verbe négatif inverse « cesser » révèle l'idée de la fin de l'unité du sujet.

Provoquée par la prise de conscience du néant auquel renvoient les noms « non-réalité » et « vacuité », la distance qui se crée entre Cioran et ce qui fait son essence débouche sur sa négation de soi. C'est ce qui explique probablement son recours répétitif aux négatifs qu'il cumule : *ne plus jamais/ ne plus rien*. « La césure temporelle marquée par le « ne... plus » par rapport à un avant se métamorphose en la définition d'un « à jamais » marqué par le vide et l'absence[437]». Les semi-négations *jamais* et *rien* viennent donc accentuer le caractère fatal de la césure en marquant une dissociation irréversible entre le moi et l'acte, et par conséquent, entre lui et son « être » en tant qu'une entité pleine. Le nouveau « moi » se présente alors comme un individu tronqué, fragmenté, déformé par le sentiment d'absence qui suit la perte de l'unité. Et c'est alors que le fragment s'ouvre, à sa fin, sur *le vide,* pour ainsi permettre à Cioran de l'ancrer davantage dans une négativité à la fois philosophique et syntaxique.

V. Ne…que : de la négation à la restriction

La locution adverbiale *ne…que* est une semi-négation à sens restrictif (ou encore exceptif). Son sémantisme n'est donc pas complètement négatif vu qu'il met en présence simultanée une négation et une affirmation. Et c'est pour cela qu'on peut enlever la négation « ne » et remplacer le *que X* par *seulement X* (ou un synonyme)

[436] *Ibid*., p.949.

[437] Rannoux Catherine, « La négation dans Fin de partie de S. Beckett », in *L'Information Grammaticale*, N. 79, 1998, p.15.

sans que le sens ne change. Mais il existera toujours, sémantiquement, une affirmation et une négation (ne serait-ce que sous-jacente) :

Je ne m'intéresse qu'aux œuvres qui ont une portée spirituelle[438].

donnera :

Je m'intéresse seulement aux œuvres qui ont une portée spirituelle (et pas au reste des œuvres).

Pour Gaatone, « *ne…que* ne fait pas, en français moderne, partie du système de la négation[439] ». Ainsi, dans une phrase telle que : « Dans un livre de psychiatrie, je **ne** lis **que** ce que disent les malades, presque jamais le commentaire de l'auteur[440] », il nous est possible de dégager la phrase affirmative restrictive équivalente « je lis *seulement/uniquement/juste* ce que disent les malades, presque jamais le commentaire de l'auteur ». Mais en fait, en restreignant l'application du prédicat à un *seul* élément, on nie son attribution aux autres éléments faisant partie du même groupe, et c'est pour cela que nous nuançons l'idée de la négation dans le cas de l'utilisation de ne…que.

> La restriction est le phénomène sémantique qui attribue une propriété, le scope
>
> (noté Sc), `a un ´élément associé (noté A) d'un ensemble d'alternatives (Alt), et
>
> nie l'attribution du scope aux autres ´éléments de cet ensemble[441].

La particule restrictive *que* apparaît toujours à droite du verbe et peut introduire une variété d'éléments dont :

> *Un Adj* : Il **n**'est **que** grotesque[442].
>
> *Un infinitif* : En réalité elles **ne** font **que se neutraliser** les unes les autres[443].

---

[438] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.216.

[439] Gaatone, *op.cit.,* p.209.

[440] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.983.

[441] Céline Raynal, *La restriction en français : trois études sémantiques*, Université Paris-Diderot - Paris VII, 2008, p.1.

[442] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.580.

[443] *Ibid*., p.20.

> *Un Circonstanciel* : Nous **n**'avouons nos chagrins à un autre **que** pour le faire souffrir[444].
>
> *Un Groupe prépositionnel* : Après mille doutes que j'ai traversés, j'ai du mérite d'avoir trouvé qu'il **n**'y a de réalité **qu**'en nous[445].
>
> *Un Gérondif* : Je m'en détache et **ne** peux en traiter **qu**'en faisant un grand effort sur moi. »

Nous nous intéressons à cette semi-négation car elle révèle la tendance de Cioran à s'exprimer via la négation. La restriction au moyen de *ne…que* aurait pu se formuler en phrase affirmative, mais le choix d'un terme *négatif* est révélateur d'un esprit qui préfère emprunter la voie de la négation même quand il s'agit d'affirmer.

Nous avons relevé dans notre corpus un total de 1694 occurrences de cette locution, ce qui en fait le deuxième moyen syntaxique le plus utilisé par Cioran dans l'expression de la négation. Et même si le sens des phrases où elle apparaît reste partiellement négatif, nous avons remarqué que l'élément « excepté », qui ne rentre pas dans la portée de la négation exprimée dans la phrase, renvoie très souvent à un élément sémantiquement négatif.

1. *La négativité de la « suite restrictive » cioranienne*

L'étude de la semi-négation *ne…que* nous a permis de faire un constat : le sens du syntagme/ proposition qui le suit a un sens négatif dans la plupart des phrases. La restriction travaille, en effet, dans un sens à révéler une présence négative au monde autant par la pensée que par l'action.

> *Inconvénient* — un des mots que j'affectionne le plus. Et il est bien vrai que je **ne** vois **que** le côté négatif des choses. Pas tant négatif que douloureux. Un crucifié sans foi. Un calvaire païen ![446]

Ce fragment rend compte d'une réflexion introspective sur la perception cioranienne de « l'inconvénient » comme mot, mais aussi comme expression d'un malheur. L'emploi de la semi-négation *ne...que* souligne particulièrement cette orientation vers le versant défavorable des choses. Sa présence renforce l'idée d'une focalisation

[444] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit.,* p.8.

[445] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.98.

[446] *Ibid*., p.919.

exclusive sur le côté négatif des expériences et des circonstances. Elle donne l'image d'une vision restreinte qui limite l'appréhension du réel à une seule dimension, celle du désagrément et de la souffrance, implicitement associés à l'inconvénient. Et nous pouvons très bien lier cette idée à la prédominance des pensées négatives dans les formules restrictives.

L'utilisation de *ne...que* opère une restriction de la perception, enfermant le « je » dans un état d'esprit étroitement circonscrit par la douleur et le désespoir, et donc par une négativité qu'il présente comme inévitable. Cette limitation cognitive et émotionnelle soumise au règne de la négativité, se trouve appuyée davantage par deux métaphores qui neutralisent, par l'effet de la douleur dévastatrice qu'elles véhiculent, toute possibilité de sens. À travers l'expression « un crucifié sans foi », Cioran dessine une image existentielle empreinte de désolation, où même l'espoir semble avoir été éclipsé par la souffrance. En associant la souffrance à un calvaire, la deuxième métaphore suggère elle aussi une expérience quasi sacrificielle, où la douleur revêt une connotation religieuse, mais dépourvue de toute transcendance ou rédemption que permettrait une quelconque divinité.

Cette focalisation de l'esprit sur la douleur se comprend mieux quand on lit le passage suivant des *Cahiers*, où se dit, à travers une restriction hyperbolique, l'omniprésence de la souffrance qui finit par hanter la conscience du penseur.

> […] Toute ma vie n'a été que souffrance et réflexion sur la souffrance. Ces rhumatismes, ce fourmillement perpétuel dans le nerf sciatique et maintenant dans tous mes nerfs, ces douleurs au changement de temps, ces nuits passées à me recroqueviller dans le lit comme un serpent frappé de je ne sais quelle malédiction, — parfois j'en ai bien assez malgré ma soif, mon inextinguible soif[447].

Toujours par le biais de la semi-négation *ne…que*, Cioran met en lumière une perspective existentielle unidimensionnelle où la souffrance domine le vécu et la pensée. L'expérience subjective d'« être » se trouve-t-elle ainsi résumée en une succession de maux que vient exposer l'énumération qui se développe le long de la deuxième phrase. D'ailleurs, il existe dans notre corpus plusieurs négations

[447] *Ibid*., p.467.

restrictives construites sur le modèle « la/ma vie n'est que X » où X est un élément négatif. Elle « n'est qu'une digression de la matière[448] », « n'est qu'une suite de *cessations*[449] », « n'est qu'un fracas sur une étendue sans coordonnées[450] », « n'est que cette impatience de déchoir[451] » … Bref, elle est une infinité de constructions et d'associations négatives qui marquent, par le biais des mots, la nullité et la douleur liées de l'expérience d'être.

Cette douleur prend d'ailleurs forme en donnant une matière aux textes. Ainsi, toujours par le biais de la négation restrictive, se présente-t-elle comme l'essence-même de l'écriture quand, sur un ton injonctif, Cioran écrit qu'« [i]l **ne** faut écrire et surtout publier **que** des choses qui fassent mal, c'est-à-dire dont on se souvienne [452] ». Seule compte l'expression qui ait de l'impact, qui marque négativement le lecteur et qui le bouleverse. Et même la lecture se trouve présentée par Cioran comme une expérience essentiellement fondée sur le partage des maux, des troubles et peines : « Dans un livre de psychiatrie, je **ne** lis **que** ce que disent les malades, presque jamais le commentaire de l'auteur[453] ». La négation restrictive intervient à chaque fois pour nous dévoiler un nouveau visage de l'obscurité de la pensée cioranienne. Plus on en lit, plus on en analyse, et plus nous rendons-nous compte de l'ampleur envahissante de la négativité qui se dit à travers chacune des négations auxquelles s'adonne le penseur.

Dans notre corpus, nous avons relevé plusieurs cas de cumul de *ne…que* et de la semi-négation *plus*. La restriction est alors doublée d'un lien de cessation qui marque, comme nous l'avons vu, le passage à un état d'absence nouveau auquel échappe un seul élément, généralement lui-même négatif, qui fait exception. C'est le sens que véhicule le fragment suivant des *Cahiers* :

---

[448] *Ibid*., p.128.

[449] *Ibid*., p.520.

[450] *Ibid*., p.30.

[451] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit.,* p.29.

[452] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.449.

[453] *Ibid*., p.983.

> […] Le règne du temps, le royaume du temps, l'empire du temps. Je me rappelle parfaitement cet après-midi d'été — je devais avoir cinq ou six ans — où tout se vida autour de moi, et il ne me resta plus que la sensation d'un passage sans contenu, d'une fuite en soi, d'un écoulement qui me fit peur. Le temps se décollait de l'être à mes dépens. Il n'y avait plus de monde, il n'y avait plus que du temps. Depuis lors, je ne vis plus qu'accidentellement dans l'événement ; je ne vis plus que dans l'absence d'événement, dans le temps qui ne s'abaisse pas à l'événement. L'enfer, ce n'est peut-être que la conscience du temps[454].

où se succèdent les semi-négations *ne plus…que* pour dire le poids d'un temps qui envahit et neutralise tout ce qui liait auparavant l'être au monde. L'effet de la cessation et la restriction qu'expriment les semi-négations est amplifié par le vocabulaire du vide (« se vida », « sans contenu », « l'absence »). L'expérience de la présence exclusive du et dans le temps, celle qui élimine tout, qui monopolise la présence absolue, se développe en une conscience négative et destructrice de toute possibilité de vie et plonge l'être dans la vacuité du néant.

La négation restrictive permet donc à Cioran de rendre compte des aspects négatifs et obsessifs de sa pensée. Qu'ils soient désirés ou imposés, ces éléments prennent chacun à son tour le dessus et évacuent à chaque fois tout le reste de l'espace de leurs actions ou effets qui peuvent parfois être paradoxales.

2. Restriction et paradoxes

Parce que la pensée cioranienne est celle du paradoxe[455], celui-ci se laisse exprimer par une infinité de modalités et d'outils dont fait partie la semi-négation *ne…que*.

En effet, il existe des fragments dans le texte cioranien où se joignent des idées contradictoires créant ainsi des énoncés à la fois surprenants et déroutants. Car c'est cela un paradoxe : un énoncé qui s'oppose, par l'union inhabituelle des idées/ lexèmes, au sens commun et à l'enchaînement « logique » des pensées. En résulte des associations marquées par des incohérences et par un certain déséquilibre qui

[454] *Ibid*., p.689.

[455] Le paradoxe sera étudié en détails dans la dernière partie de ce travail.

bouleversent l'imaginaire du récepteur. Le rôle des négations restrictives dans ce cadre est avant tout d'intensifier le paradoxe le mettant en avant et cela en établissant entre les contradictoires un lien qui peut être, comme est le cas dans l'exemple suivant, celui de la causalité. Ainsi, quand Cioran affirme :

> La mort est l'arôme de l'existence. Elle seule prête goût aux instants, elle seule en combat la fadeur. Nous **ne** pouvons supporter la Vie **que** grâce au principe qui la détruit[456].

se joue-t-il des opposés qu'il rapproche. En affirmant que « nous ne pouvons supporter la Vie que grâce au principe qui la détruit », l'énoncé établit un rapport particulier de cause, codé par la locution prépositive « grâce à », entre la vie et la mort à laquelle il réfère par la périphrase « principe qui la détruit ». La vie est présentée comme une condition insoutenable en elle-même. Elle se caractérise par l'absence du goût et de la vivacité, absence qui lui ôte son essence. Et c'est uniquement par contraste avec la mort que sa valeur émerge. La semi-négation *ne…que* souligne l'aspect exclusif de cette relation ; la mort, et rien d'autre qu'elle, devient à la fois principe, condition et voie de survie, non pas à la mort, mais à la vie elle-même. Cioran sape ainsi faisant les valeurs usuellement attribuées à chacun des deux antipodes de l'opposition. Il procède à une inversion de jugement où « vivre » devient un état impraticable, et mourir un principe salvateur puisque paradoxalement destructeur.

Ce paradoxe invite à une réflexion sur la nature de l'existence humaine et sur le rapport de l'être à la mortalité. Il soulève des questions sur le sens de la vie et de la mort[457], ainsi que sur la manière dont notre conscience de la finitude influence notre expérience existentielle. La négation restrictive accentue davantage le paradoxe qu'elle formule en neutralisant toute autre possibilité pour que règne de cette manière le tragique.

Par un jeu de restrictions paradoxales, Cioran s'adonne donc à une entreprise d'annihilation d'illusions. Il dévoile, par le biais de formules oxymoriques

[456] *Ibid*., p.526.

[457] Nous allons aborder ce rapport dans la partie suivante.

restrictives, la nature de l'homme et met en lumière, chemin faisant, son inadéquation à la vie. Dans un fragment du *Précis* intitulé sous la forme d'un oxymore « Menace de la sainteté », Cioran remarque que « [n]e pouvant vivre qu'en deçà ou au-delà de la vie, l'homme est en butte à deux tentations : l'imbécillité et la sainteté : sous-homme et sur-homme, jamais lui-même[458] ». La semi-négation *ne…que* met en évidence une condition paradoxale où vivre se situe uniquement en dehors de la vie. Incapable de trouver un équilibre satisfaisant, vivant toujours « en deçà ou au-delà de la vie » dans l'impossibilité de s'élever pour y accéder ou dans celle de s'abaisser pour y retourner, l'homme vit paradoxalement sans pouvoir embrasser la vie. Travaillé perpétuellement par un excès qui l'écrase et le dégrade, ou qui, au contraire, l'exalte et le glorifie, l'être est exclu de la zone médiane, celle de la vie équilibrée, celle de sa nature réelle. La négation restrictive emprisonne l'homme dans une impossibilité d'accéder à la vie, et donc d'accéder à lui-même. Il est toujours un autre, « jamais lui-même ». Et c'est dans ce « jamais » que Cioran évolue dessinant dans ses textes le profil d'un exilé, d'un métèque qui erre aux portes de la vie et aux portes de soi sans jamais pouvoir accéder à aucun des deux. Car la lucidité est contraignante et car l'être conscient est voué à la fatalité de la non-adéquation avec la vie et, finalement, à un effacement de soi qui amène Cioran à écrire, dans une suite de négations hyperboliques : « Je **ne** me suis **jamais** pris pour un être. Un non-citoyen, un marginal, un rien du tout qui **n**'existe **que** par l'excès, par la surabondance de son néant[459] ». Autres que les négations morphologiques et lexicales exprimées par les lexèmes « non-citoyen », « marginal », « rien » et « néant », le fragment est marqué par une négativité que lui confère le paradoxe de néant de l'être. Le « je » se projette comme une entité habitée par un trop-plein de vacuité. Celle-ci annule le sens du verbe « exister » auquel s'attache la négation restrictive « que par l'excès, la surabondance de son néant » où s'amplifie le vide, au moyen de l'hyperbole lexicale, au point d'envahir l'être par l'absence absolue.

[458]Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit.,* p. 192.

[459] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.*, p.89.

Face à la somme des aspects insensés de l'existence, se développe chez Cioran, au fil du temps, ce qu'il appelle une « inadhésion[460] » ou encore « [s]a totale inadhérence au monde[461] ». Par un effet de retournement, cette dernière finit par créer une distance entre le moi et son être, une distance qui l'empêche à la fois de vivre et de choisir de mourir. Car chez lui, de ces contradictions somme toutes négatives, émanent une énergie et une vitalité qui le maintiennent dans la vie et qui l'empêchent de s'en séparer. Car tant qu'il existe encore des pistes à brouiller, des systèmes à anéantir, des logiques à saper, son être, lié à l'entreprise de négation, garde un semblant de désir d'être.

Tiraillé entre vie et non-vie, entre la conscience du Nihil où se débat l'humanité et l'attachement qu'il voue à la vie, entre le scepticisme viscéral et sa nature emballée, Cioran cultive les contradictions qu'il déploie au fil des textes où les idées, les mots et les concepts s'opposent et se mélangent, se rapprochent et se rejettent dans des liens chaotiques qui engendrent, finalement, un ordre différent et un monde autre, dépouillé de ses apparences illusoires de consistance, marqué par la négativité et par la relativité de tout.

[460] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p. 690.

[461] *Ibid*., p.74.

CONCLUSION

La première partie à vocation analytique de notre thèse nous a permis de mettre en évidence le pouvoir de la négation syntaxique, et notamment celle de la phrase, à travers des grammèmes qui, par leur force descriptive ou polémique, disent la crise de l'être conscient. Esprit négateur et négatif trouvent leurs manifestations linguistiques à travers un appareil syntaxique où le mal, l'absence, le refus, le renoncement, la perte, et surtout le rejet se déclinent en une infinité de modes et de nuances.

Via la syntaxe du négatif, nous avons pénétré dans un univers de nuances, de contradictions et de désespoir, où chaque forme de négation syntaxique semble être un reflet miroitant la vision critique et pessimiste de l'auteur sur l'existence, sut l'autre et sur soi. À travers différentes constructions négatives, Cioran façonne un discours qui révèle les profondeurs abyssales de l'âme humaine et les intrications complexes de la réalité.

L'analyse des différentes formes de négation a révélé la façon dont Cioran utilise ces constructions linguistiques pour exprimer sa vision du monde, mais aussi pour opposer un refus de succomber à la tentation de la quiétude et de l'affirmation. Pour transcrire les déceptions d'un esprit qui a perdu la foi et la voie vers le salut et la paix avec et dans le monde, la particule « ne » se fait une voix. Dans « *n'importe que-* » se trouve enfoui, tel que nous avons vu, le sens d'une perte, celle de la valeur. Tout ce qui « est », tout ce qui prend forme, se trouve ainsi neutralisé par sa force annihilatrice qui présente comme interchangeables et indifférenciés les éléments du monde. « N'importe qu- » intervient, sous la plume de Cioran, pour rejeter toute forme de justification ou de rationalisation de l'existence. Elle dessine les traits d'une absence de nécessité qui renforce le sentiment du Nihil et enfonce davantage l' « indélivré » de la lucidité dans l'affirmation du non-sens. Elle nous invite à lire le monde s'écrouler. La négation se transforme ainsi en la trace écrite d'un esprit qui croit en la contingence de tout, et qui, par la vacuité qui l'habite, se donne pour mission de vider le monde de toute pertinence.

Cette entreprise de démolition universelle, s'accompagne par un caractère obsessionnel qui a trouvé sa juste expression dans la négation *ne*. La forme « ne cesser », qui permet l'occurrence de la particule *ne* sans forclusif, a permis à Cioran

de mettre en lumière la persistance obsessionnelle de la réflexion maladive. La lucidité, cette conscience continue du tragique sans issue, se transforme en un cercle vicieux où ne cessent de réapparaître les mêmes hantises de l'esprit. Ce verbe mis au négatif nous a permis déceler le caractère mortifère de la conscience cioranienne. Dans des fragments à caractère tragique, Cioran manie l'expression négative pour laisser transparaître une impossibilité de vivre. Les mots prennent alors la couleur du désespoir et se succèdent dans un tableau de défaite. Désemparé face au règne de la conscience, il se soumet à ses hantises et les laisse jaillir dans des fragments teintés des couleurs de la défaite.

C'est de même que l'emploi de la négation descriptive « *ne…pas* », que nous avons étudiée dans des propositions relatives qui nous ont permis de distinguer la valeur descriptive/attributive, mais aussi déterminative de la locution adverbiale, a concouru à inscrire les propos de l'écrivain dans une mission de rapporteur de négativité. Ne rejetant rien, cette négation met à nu une négativité qui va au-delà de la position du rejet subjectif. La négation polémique, quant à elle, a favorisé la mise en exergue contradictions innées à la nature de l'être et a mis en lumière l'inadéquation entre les normes intellectuelles et logiques et la réalité vécue intérieurement par le sujet. Par le biais de cette forme de négation, Cioran procède à un renversement des normes établies, révélant les paradoxes de l'existence et rejetant la vision unilatérale du monde et de soi. Une négation « réfutative », liée surtout à l'idée de l'opposition, dévoile des contre-vérités et des contre-visions qui sapent les présupposés et les certitudes établies. Cette forme de négation vise à mettre à nu les mensonges qui entourent l'être, l'existence et les systèmes philosophiques, dans une démarche de destruction des illusions et de tout ce qui a une apparence de sens.

Contredisant un énoncé pour en dévoiler la fausseté, s'opposant de manière explicite et catégorique à des pensées, propos ou positions, la particule « non » exprime un refus profondément ancré dans un sentiment de malaise et de dégoût envers l'existence. Parfois utilisée en corrélation avec des termes antithétiques, elle offre une dimension polémique et métalinguistique aux fragments et attire davantage l'attention du récepteur sur l'objet de son rejet, se présentant ainsi comme un moyen argumentatif fort. Réfutant des idées communément partagées, Cioran en use pour dévoiler les mensonges et pour libérer l'esprit des poids d'un dogmatisme

idéologique qui tend vers la limitation des perspectives. Ces négations agissent dans deux sens qui se rejoignent. Ils permettant à Cioran de semer négation et doute partout dans ses textes, et cela même quand une affirmation est capable de dire le sens. Cela faisant, il élargit la sphère du doute qui agit sur le récepteur. Mais en ressassant l'expression syntaxique de la négation, l'écriture permet à son producteur même de se rappeler, indéfiniment, le drame de l'existence consciente. Et c'est pour cela qu'il nous semble parfois, que les négations se prolifèrent dans une sorte de production successive où il suffit de mettre le premier signe syntaxique d'une négation pour que d'autres s'engendrent. C'est ce que les fragments que nous avons étudiés nous ont permis de constater tout au long de notre travail.

Et parlant des négations ressassées, nous aboutirons à la dernière section de cette partie avec les semi-négations qui, par leur nature mi-négative, participent au cumul des négations dans le même propos sans qu'elles ne se neutralisent. Elles se sont affirmées comme une expression libératrice, parce que nuancée, de la négation comme posture face au monde. L'adverbe *personne*, tel qu'on a vu, se présente comme une expression de la tragédie individuelle, teintée d'hyperbole, signifiant l'impuissance face au mal omniprésent, mais aussi la tendance au déni généralisé. Il se prouve comme un outil presque lyrique, permettant l'expansion de l'égo tragique, pour que les fragments où il apparaît se transforment en des comparaisons de supériorité du « je » en matière de souffrance.

L'adverbe *rien* résonne comme le cri de cette souffrance évoluant face au vide. Il a rendu possible l'expression de la vacuité du monde ainsi que celle de la désespérance qui émane du constat d'échec de la création et de l'aspect futile et sombre de l'existence. Et face à ce paysage apocalyptique, la semi-négation « plus » vient au secours de l'écrivain auquel elle fournit les outils pour dire le renoncement face à l'absurdité. Elle contribue ainsi à l'élaboration d'une image d'un moi désemparé et en rage face au non-sens, et face à l'impossibilité de se défaire de la hantise lucide qui accompagne la présence au monde. Par son mouvement de cessation, elle met en lumière la faillite du sens, l'exaspération de l'être lucide, et la négativité inhérente à la perte.

Enfin, notre étude de la semi-négation restrictive « *que* » a permis d'accentuer le sens des paradoxes relevés par Cioran dans des fragments qui, de par

les associations restrictives qui les minent, défont les règles et ouvrent davantage le texte sur le doute et la critique.

C'est ce que nous permettra de voir davantage la négation morphologique et les rapports antonymiques qui se propagent dans les fragments ressassant, à l'infini, l'idée de l'impossibilité d'être mais aussi le sentiment l'impuissance face à la tentation d'exister.

Dans la troisième partie de notre étude, seront donc mis à l'examen non pas les phrases, mais plutôt les unités lexicales que sont les mots. Ayant étudié dans ce qui a précédé la négation essentiellement phrastique, agissant surtout sur les verbes, nous allons nous orienter, dans ce qui suivra, à la négation morphologique, celle des constituants, et aux différentes connexions logiques qui s'établissent entre des mots qui, finalement, parviennent, autant que possible, de tisser les fils des réseaux de sens qui sont aux soubassements de la pensée cioranienne.

TROISIÈME PARTIE : Approche lexicale de la négation chez Cioran

Chaque forme de négation contribue à modeler un discours qui rend compte d'une présence négative au monde et d'une tentative de nier ce qui, chez l'autre, tient l'univers encore debout. Car l'univers cioranien, ou tel que perçu par Cioran, est en réalité un chaos. Destructeur de consistance, il contamine par ses textes les esprits leur transmettant une vision défaitiste d'eux-mêmes.

Tout ce que nous venons de rappeler concerne essentiellement, et dans la plupart des cas, comme nous l'avons vu à travers les fragments étudiés, la négation de phrase. La portée des moyens syntaxiques que nous avons examinés jusqu'ici, est non restreinte. Qu'en est-il alors des mots ?

La négation n'est pas uniquement une modalité de construction syntaxique des phrases, elle opère également sur le plan infra-phrastique, se faufilant dans les mots et créant des liens d'opposition où ils se nient mutuellement. L'expression négative se greffe aux lexèmes pour en altérer le sens par le biais de morphèmes qui font dériver, par leur infiltration dans les significations des mots, de nouveaux sémèmes qui contractent alors des variétés de nuances négatives.

Dans des écrits qui se veulent, dès l'annonce de leurs titres, des agents de démolition, les mots ne peuvent que se soumettre, eux aussi, à la même règle qui altère le sens. Surgissent alors des dérivés négatifs qui contractent des orientations menant le sens vers l'absence, vers la privation, vers l'adversité, l'opposé… Et c'est la morphologie, s'appuyant sur des préfixes négatifs, qui permet cette expression pointue de la négation. Nous parlons d'expression pointue de la négation parce qu'il s'agit justement de la transformation même des lexèmes qui, tout en gardant leur contenu sémique, se voient acquérir des sèmes nouveaux. Plutôt que de diluer la portée de la négation au sein d'une phrase par le biais d'une négation verbale, où des éléments contextuels peuvent parfois détourner l'attention de la nuance négative, l'utilisation de préfixes permet de signaler la négation de manière plus précise et concise. Les préfixes s'associent discrètement au mot pour exprimer un sens négatif clair, évitant ainsi les ambiguïtés potentielles et les distractions dues aux autres éléments de la phrase. Cette méthode renforce la clarté et l'efficacité de la communication en encapsulant la négation directement dans le lexème.

Mais la négation, quand on parle de morphologie, n'est pas uniquement « intra-lexématique », elle est aussi « inter-lexématique ». Car en effet, en dérivant

des lexèmes négatifs, on crée aussi des antonymes et on les démultiplie dans une variété de dérivés dont les nuances changent selon les préfixes choisis. Ainsi, pour l'adjectif « politique », par exemple, pouvons-nous, selon le sens de négation visé, dériver des adjectifs à nuances négatives tels que : apolitique, non-politique, contre-politique…

Les liens entre les antonymes positifs et négatifs sont en eux-mêmes producteurs de dimensions nouvelles dans le domaine de la négation. Nous allons examiner, dans ce travail, des paires d'antonymes, qu'ils soient construits à partir de couples sémantiques tels que vie/mot ou de couples morphologiques tels que conscience/ inconscience, qui créent des réseaux de sens, qui se rencontrent souvent et se croisent, pour enfanter des contradictions, mais aussi des points de convergence.

Cette troisième partie de notre plan se veut donc une étude morphosémantique de la négation. Nous allons premièrement commencer par l'étude du rôle assumé par les deux préfixes *in-* et *anti-* dans la prise en charge morphologique de l'expression de la négation chez Cioran. Nous avons choisi ces deux préfixes à la fois pour leur fréquence d'emploi et pour les nuances sémantiques qu'ils engagent dans les lexèmes qu'ils modifient. À travers ces deux morphèmes, nous examinons différentes nuances d'absence, de privation, d'adversité, de refus, d'inversion… Nous avons donc jugé l'étude de ces deux préfixes capables de couvrir une bonne partie des aspects sémantiques de la négation.

Avec le préfixe *in-*, il sera question d'examiner quelques-uns des dérivés négatifs récurrents dans les textes cioraniens. Cet examen vise à rendre compte du rôle assumé par la négation morphologique dans l'expression du sens de la privation. Par le biais de ce préfixe, et par les adjectifs négatifs récurrents dans le texte cioranien, Cioran parvient à rendre compte d'un monde d'absence marqué par l'impuissance de l'être face à l'absurde. D'autres nuances s'expriment à travers l'usage du préfixe [*anti-*]. Son étude nous donnera la possibilité de questionner le sens de l'adversité et du rejet dans le cadre d'une négation qui se rallie à l'opposition. Un examen des différents cas d'emploi, qui varient selon la nature du lexème auquel il s'attache et selon le contexte où il se trouve, nous aidera ainsi à en déterminer l'utilité et le sens.

Suite à l'examen de ces deux préfixes, nous proposons une étude des paires d'antonymes qui tissent, dans le corpus, entre les fragments, et entre les œuvres, des réseaux de sens qui se rejettent et se croisent suivant les aléas d'une pensée qui ne cesse de se contredire. Le travail sera axé sur les deux dyades d'antonymes vie/mort et conscience/inconscience que nous avons choisies pour tout l'intérêt qu'elles présentent dans la pensée cioranienne. Chacun de ces lexèmes constitue un thème obsessionnel et réapparaît alors sous différentes formes et valeurs. Et ces valeurs, nous le verrons, semblent être assez paradoxales. Nous examinerons donc la façon dont l'image de chacun de ces lexème/concept est développée dans le corpus et nous en tirerons les conclusions en relation avec la pensée sceptique cioranienne.

CHAPITRE I : La négation morpho-lexicale : étude des préfixes négatifs

En lisant les textes cioraniens, on ressent en permanence un malaise qui émanerait probablement de ce que les mots, par leur portée, sont en train de détruire, sinon de bouleverser, en nous. Ce sont « des gifles » que ce penseur nous donne avec chaque nouvelle « idée » explosée.

Ces explosions passent par des négations de tout genre : syntaxique, sémantique mais aussi morphologique. « Dans une certaine mesure, précise Muller, l'adaptation de la négation à son contexte est à l'origine des diverses formes d'opérateurs de la négation : la lexicalisation dont témoignent les négations morphologiques est l'aboutissement extrême de ce processus[462]. »

En évoquant la négation morphologique, nous parlons précisément des préfixes négatifs qui jouent, dans l'écriture cioranienne, un rôle pivot en lui permettant de traduire un besoin de défaire le sens tout en le composant.

Dans cette sous-partie, nous tenterons donc de focaliser notre attention sur les morphèmes négatifs que sont des préfixes *in-* et *anti-*. Nous avons choisi de travailler sur ces deux préfixes pour deux raisons différentes. Le préfixe *in-* s'est en quelque sorte imposé à l'examen. Il est le préfixe le plus utilisé par Cioran, du moins dans les œuvres que nous étudions. Étant un préfixe négatif exprimant la privation, et donc l'absence, il permet à Cioran de modifier les bases adjectivales —mais aussi nominale, adverbiale et (mais rarement) verbale— en y introduisant l'idée d'une négation. Pour ce qui est de notre choix du préfixe *anti-*, la raison première réside dans sa capacité à révéler l'opposition. Avec ce préfixe que nous considérons comme négatif de type oppositif, un mouvement de refus et d'adversité s'expriment pour donner à Cioran la possibilité de dire, à travers des dérivés négatifs, certaines postures et certains jugements.

Le cumul de ces deux morphèmes négatifs nous permettra de rendre compte des nuances de la négation cioranienne qui s'ouvre sur l'absence du néant, et qui, par conséquent, se dresse comme un rejet de cette vacuité.

[462] Claude Muller, *La négation en français, op.cit.,* p.68.

Avant de procéder à l'analyse des dérivés négatifs produits par ces morphèmes, nous allons d'abord essayer de présenter le phénomène linguistique et sémantique de la préfixation.

I. Les préfixes négatifs : présentation générale

1. Définitions et concepts connexes

Les préfixes font partie de la catégorie des affixes. Un affixe est, selon la définition donnée par le *TLFi* un « élément lexical qui s'ajoute à un mot ou à un radical pour en modifier le sens ou la fonction, appelé préfixe, infixe ou suffixe selon qu'il est placé au début, à l'intérieur ou à la fin du mot ».

L'affixation est liée au phénomène linguistique de la dérivation. Dans le dictionnaire de linguistique (Jean Dubois et *al*. 2002), la dérivation est définie comme suit :

> Pris en un sens large, le terme de dérivation peut désigner de façon générale le processus de formation des unités lexicales. Dans un emploi plus restreint et plus courant, le terme de dérivation s'oppose à composition (formation de mots composes), le recours à la dérivation étant variable selon les langues.
> La dérivation consiste en l'agglutination d'éléments lexicaux, dont un au moine n'est pas susceptible d'emploi indépendant, en une forme unique. Refaire, malheureux sont des dérivés ; les éléments *re*, *eux* ne sont pas susceptibles d'emploi indépendant tandis que *faire* et *malheur* sont des unités lexicales par elles-mêmes[463].

La dérivation s'oppose à la composition qui, elle, part d'unités lexicales autonomes.

> Par composition, on désigne la formation d'une unité sémantique à partir d'éléments lexicaux susceptibles d'avoir par eux-mêmes une autonomie dans la langue. A ce titre, la composition est généralement opposée à la dérivation qui constitue les unités lexicales nouvelles en puisant éventuellement dans un stock d'éléments non susceptibles d'emploi indépendant. On oppose ainsi des mots composés comme *timbre-poste, portefeuille,* et des dérivés comme *refaire, chaleureusement, plastifier, etc*[464].

La préfixation, étant un phénomène dérivationnel, consiste à ajouter à gauche d'une base un « segment mélodique » possédant une représentation « phonologique

[463] Jean Dubois et *al*., *Dictionnaire de linguistique*, Ed. Larousse, Paris, 2002, p.136.

[464] *Ibid*., p.104.

constante[465] », désigné comme préfixe. Ce préfixe, dépourvu de contenu sémantique réel, joue le rôle de témoin de l'opération morphologique entreprise. Il est important de souligner que le préfixe ne dispose pas de catégorie grammaticale propre et demeure intrinsèquement lié à la base qu'il accompagne, sans autonomie. Pour qu'un segment soit qualifié de « préfixe », et le procédé associé de « préfixation », il doit exister une corrélation régulière entre l'ajout de ce segment à une base et le sens résultant de la forme complexe ainsi formée.

Au lieu d'un élément « lexical », nous le considérons plutôt comme « infralexical » puisqu'il n'a pas en soi une capacité référentielle relative à une réalité dans le monde. Leur signification est, comme le précise Corbin, « instructionnelle ».

> Sémantiquement, les affixes constructionnels sont porteurs d'un sens instructionnel, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas en eux-mêmes de capacité référentielle mais sont porteurs d'une instruction sémantique leur permettant, en combinaison avec tout ou partie des propriétés sémantiques de leur base, de donner à voir d'une certaine façon le référent désigné par le mot construit. En d'autres termes, leur sens n'est pas constitué fondamentalement de propriétés décrivant une catégorie conceptuelle, comme l'est prioritairement celui des noms, des verbes, des adjectifs, mais d'un ensemble complexe de propriétés relatives à la procédure à suivre pour identifier le référent du mot construit. Par hypothèse, chaque affixe est doté d'une identité sémantique propre qui lui permet de façonner à sa manière le sens des mots qu'il construit, à partir des propriétés sémantiques de la base et compositionnellement par rapport à la structure construite[466].

C'est donc en relation avec les lexèmes auxquels ils se joignent qu'ils acquièrent un sens. Préfixes et suffixes relèvent donc tous deux du domaine de l'infra-lexical et assument le rôle de modificateurs d'une base adjectivale, nominale ou verbale. La différence majeure entre les deux, autre que la position par rapport au lexème de

[465] Edwige Dugas, *Non- dans le paradigme des préfixes de négation en français : étude synchronique et diachronique*, Université Charles de Gaulle - Lille III, 2016, p.56. (Version numérique : https://theses.hal.science/tel-01477430v1/document dernière consultation le 28/03/2024)

[466] Corbin Danielle,« Préfixes et suffixes : du sens aux catégories » in *Journal of French Language Studies*, Vol. 11/1, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, pp 41- 69.

base, réside dans l'action qu'opère le suffixe sur la catégorie grammaticale de la base, action que le préfixe ne permet pas.

Dans le *TLFi*, le mot préfixe est défini comme suit : « Affixe placé à l'initiale d'une unité lexicale, précédant le radical (p.ex. *défaire*) ou un autre préfixe (p.ex. *redéfaire*) et qui modifie le sens de cette unité en constituant avec elle un nouveau mot appelé *dérivé. »*

Quant au *Dictionnaire de linguistique*, il fournit la définition suivante :

> On appelle préfixe un morphème de la classe des affixes figurant à l'initiale d'une unité lexicale, position dans laquelle il précède immédiatement soit l'élément radical ou lexème (re- dans refaire), soit un second préfixe (in- dans indéracinable). On remarque qu'une séquence de trois préfixes est parfois possible, par exemple *in- dé- com-* dans indécomposable[467].

Il est donc question de morphèmes qui viennent se lier à des lexèmes qui représentent des bases, pour construire des dérivés de sens différents. « Le mot dérivé correspond donc, en principe, à la formule $(_{x}P(_{x}B))$ où B représente la base, P, le préfixe et x, la catégorie syntaxique.[468] » La base peut être un nom, un adjectif, un verbe ou un adverbe selon le type du préfixe et ses propriétés.

Les dérivés obtenus par préfixation contractent alors des sèmes nouveaux, les préfixes permettant d'apporter des nuances subtiles à leur signification. Ils peuvent ainsi renverser le sens initial du lexème, l'intensifier, indiquer un retour à un état antérieur, ou encore l'intensifier. Par exemple, le préfixe *in-* inverse le sens du lexème, tandis que *re-* signale un retour à un état antérieur ou encore la répétition. D'autres préfixes, comme *hyper-* ou *co-*, renforcent l'intensité du lexème ou indiquent un degré maximal ou une coopération. De même, le préfixe *inter-*implique une relation entre deux entités, tandis que *extra-* signifie « au-delà » ou « en dehors de ».

Ce qui nous intéresse dans cette étude, ce sont les préfixes négatifs dont nous faisons une petite présentation dans ce qui suit.

---

[467] Dubois et *al*., *op.cit*., p.377.

[468] David Gaatone, « Les préfixes négatifs avec les adjectifs et les noms verbaux », in *Cahiers de lexicologie*, 50(1), 1987, p.79.

2. Les préfixes négatifs

Les préfixes, modifiant le sémantisme des unités lexicales auxquelles ils se rajoutent, ont cette capacité d'introduire un sens négatif qui peut relever de l'absence, de la privation, du rejet ou de l'opposition. Nous parlons de morphèmes tels que *in-, dé(s)-, a-, contre-, anti-*…qui sont considérés comme des opérateurs de négation morphologique. Ce sont des opérateurs qui, à l'instar de la négation syntaxique, interviennent pour introduire l'idée d'une négation (quelle que soit sa valeur), mais qui n'agissent généralement pas, et cela contrairement à la négation syntaxique, sur la phrase. Leur portée se limite généralement au lexème qu'ils précèdent et se comportent donc comme une négation de constituants. Muller donne deux exceptions où la négation morphologique peut avoir pour portée la phrase et cela dans le cas où elle se présente comme « l'équivalent d'une négation syntaxique [et] (il faudra pour cela, soit une phrase nominale : *impossible* (de Vinf + que P), soit un verbe-support *être*)[469]».

L'étude des préfixes négatifs ouvre sur la question de l'antonymie. Cette dernière est une oscillation entre la divergence et la convergence. Car en effet, il faut, « pour qu'une paire de termes en opposition puissent revendiquer la qualification d'antonymes, que ces deux termes appartiennent à un même domaine, se placent sur le même axe[470] ». Parmi ces axes, nous pouvons citer celui des qualités : beauté/laideur, bon/mauvais, vite/lentement ; des quantités : majorité/minorité, court/long, peu/beaucoup ; des appréciations : vérité/mensonge, avoir raison/avoir tort[471]…

L'antonymie est donc visiblement liée à la négation et cela étant donné que les paires d'antonymes, et au-delà de toutes les nuances qu'elles impliquent, sont interprétables, intuitivement, comme des paires qui se nient, et cela parce que partageant un même domaine, que les antonymes présentent de deux manières opposées. Cette opposition qu'impliquent la négation et l'antonymie relève de

[469] Claude Muller*, La négation en français, op.cit*., p.60.

[470] Pascal Amsili, « L'antonymie en terminologie : quelques remarques », in *Conférence TIA-2003*, Strasbourg, 31 mars et 1 avril 2003, p36.

[471] Cités par Amsili (2003).

l'altérité, de la différence, elle est, en quelque sorte « une négation d'une identité[472] ». Elle a des degrés et des natures variables et détermine en cela les nuances entre la contrariété (les antonymes contraires ou incompatibles) et la contradiction (les antonymes contradictoires ou complémentaires) que nous avons préalablement présentés dans la première partie de notre travail.

Contrairement aux antonymes négatifs sémantiques tels que *vide* (pas plein), *absent* (pas présent), les antonymes négatifs morphologiques sont des entités où le rapport de négation, et donc aussi d'opposition, est visiblement marqué. Ainsi dans l'antonyme négatif *incapable*, le *in-* vient-il dire la négation de la base *capable* pour en inverser le sens.

Ce que nous pouvons désormais remarquer, c'est qu'il existe dans notre corpus une prédominance des noms et des adjectifs à préfixes négatifs. Nous optons pour l'emploi de l'adjectif « négatif » et non du complément « de négation » en parlant de ces préfixes parce qu'ils ne produisent pas tous systématiquement des antonymes de leurs bases. L'adjectif « négatif » a un sens bien plus général et permet les nuances qu'offrent ces préfixes. Nous avons pu relever dans notre corpus plusieurs préfixes à sens négatif exprimant négation, refus, privation, péjoration… En effet, force est de constater que Cioran use très fréquemment de ces préfixes qui deviennent quasi-systématiques.

Le texte cioranien témoigne d'une densité importante en matière de préfixation négative, chose qui a rendu le travail sur la négation morphologique un impératif dans une étude de la négation cioranienne.

Nous utilisons le mot « patron » pour parler des « patterns » utilisés par la grammaire des constructions (GdC) dans la description et l'analyse des « mots » et, entre autres, du système de la dérivation relatif à ces derniers. Ainsi, « dans le cadre de la GdC, les mots construits sont analysés comme des constructions. Ce sont des schémas, et non des règles, qui décrivent la formation de nouveaux lexèmes. Les

[472]Edwige Dugas, *op.cit*., p.19.

patrons de formation de mots sont des schémas abstraits qui sont une généralisation sur d'autres mots existants [473] ».

La transcription que nous avons choisie correspond donc à cette méthode. Notre travail ne s'attardera pas trop sur les questions de la formation des lexèmes et de l'évolution des préfixes et de leurs emplois puisque le but est celui d'étudier le rôle de la préfixation négative dans l'écriture de Cioran et cela en relation avec sa pensée. Mais il nous a semblé pertinent de parler du cadre méthodologique dans lequel s'inscrivent les différentes formules ou représentations logiques sur lesquelles portera ce chapitre.

II. Le préfixe *in-* dans les dérivés adjectivaux

Il existe dans notre corpus 3676 occurrences du préfixe *in-*. À travers ces occurrences, nous avons noté une prédominance des adjectifs [*in*-Adj] qui constituent 43 % du patron [*in*-X]. Dans cette section, nous allons nous pencher sur l'étude de ces constructions adjectivales en contexte. Le but sera toujours d'examiner le rôle assumé de la part des opérateurs de la négation dans l'expression de la pensée cioranienne et d'analyser leurs modes de déploiement dans le texte et les subtilités qu'ils impliquent sur les deux plans scriptural et philosophique.

Pour construire cette sous-partie de notre plan, nous avons choisi d'analyser un ensemble de dérivés préfixés en *in-* très souvent utilisés par Cioran. Liant l'étude morphologique à l'étude stylistique, nous essaierons de partir à la recherche du sens derrière l'usage répétitif de certains lexèmes négatifs auxquels Cioran a choisi de rajouter une valeur nuance négative.

1. L'adjectif négatif « impossible »

Le lexème préfixé par *in-* le plus récurent dans le corpus est l'adjectif « *im*possible ». Il en existe plus que 190 occurrences dans les quatre livres étudiés. Il s'agit de la base adjectivale déverbale « possible » à laquelle vient se greffer le préfixe négatif *in-* construisant ainsi l'antonyme contradictoire de l'adjectif base (*Adjb*[474]).

[473] Edwige Dugas, *op.cit*., p.41.

[474] Abréviation pour référer à l'adjectif-base auquel se colle le préfixe.

Le rajout du préfixe *in-* à la base adjectivale (*possible*) ne participe pas uniquement à introduire l'idée de l'absence de la possibilité. Ce préfixe charge le lexème d'une valeur superlative, hyperbolique. Donc il faut voir dans ce préfixe non seulement une négation mais aussi d'autres modifications sémantiques qui dépendent de la base et du référent. Il introduit des nuances qui peuvent dépasser la négation pour ne plus coïncider obligatoirement avec le correspondant négatif exact de l'adjectif positif.

> L'adjectif [in-Adj] est perçu sans doute en relation à l'adjectif positif, mais sans en être juste la simple négation [...]. L'idée négative que véhicule *in-* porte de façon plus complexe, et au-delà du contenu proprement lexical (correspondant au radical), sur les autres éléments constitutifs de cet adjectif et les valeurs aspectuelles susceptibles d'y être attachées[475].

C'est ce qui pourrait expliquer d'ailleurs l'existence des doublons de ces adjectifs où la particule *non-* oriente la base vers un sens strictement négatif.

Un retour à la racine étymologique de l'adjectif « possible » nous fait voir qu'il est issu de d'adjectif latin « *possibilis* » construit du verbe « *posse* » (pouvoir) et du suffixe « *ibilis* » et renvoyant à *ce qui peut être*. Le morphème négatif (*in-*) s'y adjoint donc pour renvoyer à *ce qui ne peut pas être*. Et nous pouvons dès lors comprendre la raison de la fréquence d'emploi de cet adjectif dans le cadre de textes qui émanent d'une pensée qui se refuse toute adéquation avec le monde.

Dans ce qui suit, nous allons essayer d'analyser des extraits de notre corpus contenant le lexème « impossible ». À la suite de l'examen des différentes occurrences de cet adjectif, nous avons conclu qu'il est utilisé par l'écrivain pour référer aux mêmes idées qui se rattachent intimement à ses incapacités.

> Depuis quelques jours, je suis repris par l'idée de suicide. J'y pense, il est vrai, souvent ; mais y penser est une chose ; en subir la domination une autre. Accès terrible d'obsessions noires. Par mes seuls moyens, **impossible** de durer longtemps ainsi. J'ai épuisé ma capacité de me consoler[476].

Dans les *Cahiers*, il s'agit de la première occurrence de l'adjectif « impossible ». Il est utilisé dans une structure elliptique qui correspond

[475] Hélène Huot, « La préfixation négative en français moderne », in F. Floricic, Ed., *La négation dans les langues romanes*, pp. 177–204. Amsterdam : Benjamins, 2007, p.191.

[476]Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.16.

normalement à la locution impersonnelle *« il est impossible de…* » où l'adjectif assume un emploi attributif. On pourrait interpréter cette ellipse comme une forme de mise en relief de l'adjectif « impossible ». Le préfixe (*in*-) qui modifie le sens de l'adjectif en insérant l'idée de la négation contradictoire donne naissance à un lexème à valeur absolue. Contrairement à l'adjectif base qui a une valeur scalaire, le dérivé négatif « impossible » ne permet pas la gradation. Il renvoie à un absolu dans le sens où il ne permet pas de nuances. Examinons dès lors les idées auxquelles se rattache ce lexème.

Dans le fragment cité ci-dessus, l'adjectif préfixé [*in*-Adj] se trouve à la tête d'un syntagme adjectival « impossible de durer longtemps ainsi » où l'adverbe « ainsi » a pour référent l'état décrit dans la première partie du fragment. Selon le *TLFi*, le verbe « durer », utilisé pour parler d'une personne, a pour sens « continuer à vivre » ou « se maintenir tout juste en vie ». Il est donc question d'une impossibilité de survie face à une obsession qui le dépasse, celle du suicide. Pour exprimer l'incapacité qu'il ressent à affronter et gérer « les obsessions noires » qui le dominent, il recourt à l'hyperbole lexicale à travers l'adjectif « impossible », mais aussi à travers la phrase nominale qui le précède. L'adjectif « impossible » renvoie donc en quelque manière au résultat qui découle de cette obsession de l'idée du suicide qui le prive finalement du « pouvoir » de consolation. Cette perte de pouvoir, cette impossibilité de trouver une échappatoire, « de durer longtemps ainsi », se situent dans le prolongement d'un état de d'emprisonnement où Cioran se trouve soumis à l'emprise de l'idée du suicide qui devient ici une hantise insurmontable. Le verbe « subir » qui suppose, dans ce cadre, un état de passivité imposée, et donc d'absence de « pouvoir », où l'être devient l'objet de la manipulation de ses propres idées, rime bien avec l'adjectif « impossible » qui vient consolider, par son sémantisme négatif et absolu, l'intensité de cette obsession.

L'adjectif préfixé par (*in*-) figure très souvent en tête d'un syntagme adjectival. Dans les *Cahiers*, nous avons relevé 90 occurrences de l'adjectif « impossible » avec ce type d'emploi. Et d'ailleurs, il serait à noter que la plupart des occurrences de cet adjectif se trouvent dans des constructions impersonnelles suivant le modèle, parfois elliptique, « il + être +impossible » et ont donc une fonction attributive. Ils pourraient, par ailleurs, être paraphrasés par « il n'est pas possible de », mais il leur

manquerait une valeur hyperbolique que seul est capable de conférer le préfixe *in-*. Ainsi, dans les deux extraits suivants, qui sont d'ailleurs les seuls à présenter une négation syntaxique de l'adjectif « possible » :

> Chaque fois que le Temps me martyrise, je me dis que l'un de nous deux doit sauter, qu'il n'est pas possible de continuer indéfiniment dans ce cruel face à face[477]...
>
> […] Car il n'est pas possible de continuer avec des états pareils[478].

pouvons-nous remarquer l'aspect plus « raisonnable » de l'idée de l'impossibilité exprimée par la corrélation négative *ne…pas*. Une charge affective hyperbolique n'est possible que dans la présence du morphème *in-*. La forme du discours rapporté dans le premier passage et le lien de cause exprimé dans le deuxième pourraient éventuellement être des motifs expliquant le recours à ce type de négation au lieu de la préfixation. Mais cela nous amène à remarquer un penchant chez Cioran à recourir aux formes hyperboliques dans l'expression des facettes sombres et pessimistes de la réalité. Car en effet, la préfixation *in-* impliquant une nuance excessive, elle participe à accentuer davantage le sens du tragique dans le tableau que les mots viennent peindre de l'intériorité de l'écrivain.

Ainsi, quand il écrit : « La seule expérience profonde que j'aie faite dans ma vie : celle de l'ennui. Sur terre il n'y a pas pour moi d'« occupation » ni à vrai dire de «divertissement». J'ai dépassé même le vide : c'est pourquoi il m'est **impossible** de me tuer[479] », alimente-t-il son discours, via le préfixe, d'une charge de négativité supplémentaire qui coïncide d'ailleurs avec une tendance hyperbolique qui traverse tout le fragment : le superlatif « la seule », le GN complément de lieu « sur terre », et la négation ressassée par le coordonnant *ni* en témoignent.

Le syntagme adjectival « impossible de me tuer » rappelle, en s'y opposant, le syntagme « impossible de durer longtemps ainsi » que nous avons étudié dans le fragment précédent. Vie et mort finissent par s'unir à l'impossible. L'adjectif « impossible » recouvre donc les contradictoires. Vivre et mourir sont, tous deux,

---

[477] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.,* p.58.

[478]Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.413.

[479]*Ibid*., p.30.

présentés comme impossibles et l'idée du suicide se trouve au centre de ces impossibilités. Par son caractère fragmentaire, le texte cioranien donne accès au développement de ce type de contradictions. Chaque fragment est lié à un état, à une impression et à une vérité qui lui sont propres. Mais au-delà de ce chaos, il existe tout de même des constantes, dont justement celle du sentiment de l'impossible.

« Impossible de dormir », « impossible de guérir », « impossible de vivre », « impossible de me défaire », « impossible de m'arracher », « impossible de savoir », « impossible de détacher » … Longue est la liste des infinitifs servant de compléments à l'adjectif « impossible ». Ils réfèrent tous à des besoins, sinon à des aspirations, qui présentent des pistes motrices dans l'œuvre de Cioran. Dans ces divers syntagmes, il évoque l'idée du sommeil, de la maladie, de l'autodestruction et du détachement tout en les liant à ce sentiment d'impuissance caractérisant l'idée d'incapacité encodée par le préfixe de négation (*in*-). Ce dernier se trouve parfois davantage renforcé par des adverbes tels que « strictement » ou encore « absolument » avec six occurrences chacun. De par leur sens hyperbolique, ils sont probablement employés pour insister sur la valeur d'absolu rattachée au dérivé négatif « impossible ».

L'une des occurrences qui nous a semblé être la plus révélatrice de la pensée négative de Cioran est la suivante : « Tout est fondamentalement impossible[480]» Dans cette phrase, qui prend la forme d'un aphorisme, le sens de l'adjectif « impossible » est davantage condensé. Toujours en position d'attribut, il qualifie cette fois un pronom indéfini « tout » qui jouit, lui aussi, d'une valeur hyperbolique. Le recours à ce pronom donne à la phrase un aspect flou, ambigu, voire énigmatique. Le potentiel référentiel de « tout » est très important et élargit le champ d'action de l'adjectif « impossible ». Il ancre l'énoncé dans une perspective quasi-existentielle et cela dans la mesure où il peut se lire comme référant à tout ce qui se rapporte à l'existence humaine. Cet aphorisme condense en lui une grande partie de la pensée de Cioran, celle qui voit une inadéquation insurmontable entre l'être et le monde. Et c'est peut-être bien de là qu'émane le sentiment ou l'idée de l'impossible. L'adverbe « fondamentalement » agencé à l'adjectif fait surgir l'idée de l'essence négative de

[480] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.660.

l'existence humaine. Lucide, ayant une vision dénuée d'illusions, Cioran se rend compte que l'existence ne peut être autre chose qu'une impossibilité avec tout ce qui fait d'elle ce qu'elle est. Cet aphorisme est probablement celui qui résume le mieux le rôle qu'assume l'adjectif « impossible » dans la pensée de Cioran. Ce lexème, à la fois absolu et négatif, est très souvent utilisé par l'essayiste pour traduire le rapport qu'il entretient avec l'existence. Il lui a été impossible d'appartenir à ce monde et de mener une vie de non-sens dans la tranquillité de l'illusion. D'ailleurs, notons que l'adjectif « impossible », vu son caractère saillant, s'est, très souvent, transformé dans les textes de Cioran en un substantif. Lui rajoutant le déterminant « le », il acquiert une autonomie qui est celle des noms et se trouve utilisé, à maintes reprises, pour mettre en valeur le trait « impossible » qui se rattache à plusieurs domaines de l'existence.

Avant de continuer à analyser cet adjectif, il nous semble nécessaire de nous attarder sur ces modalisateurs que sont les adjectifs substantivés et sur leur rôle et signification dans le texte. « Les adjectifs substantivés procèdent du phénomène global de la substantivation qui permet à toute unité linguistique quelle qu'elle soit de glisser dans la classe catégorielle des noms à travers une relation directe avec un déterminant (article ou adjectif)[481] ». Le lexème correspond donc au patron [*in-Adj*]N. Il s'agit de ce que Corbin appelle la *conversion d'abstraction.* Elle « permet de construire des noms abstraits de propriété ; ces noms ont un genre fixe (en français, le masculin).[482] ». Avant de passer à l'analyse de l'extrait, notons que nous avons relevé plusieurs adjectifs nominalisés dans notre corpus. Nous pouvons en citer « l'insensé », « l'infini », « l'inintelligible », « l'inconnu » … Il existe en effet dans les textes un processus de substantivation des adjectifs surtout négatifs. La question serait alors de voir l'impact d'un tel choix sur le sens de l'adjectif nominalisé et sur le poids du préfixe négatif, et donc de la négation. Regardons l'extrait suivant de « Variations sur la mort [483] » :

---

[481] N'Guessan Konan Lazare, « Adjectifs substantivés et dynamique discursive », in Revue Sciences, Langage et Communication Volume 1, N°2, 2017. (Version numérique : https://revues.imist.ma/index.php/SLC/article/download/10149/5952/25571 dernière consultation le 05/04/2024)

[482] Edwige Dugas, *op.cit*.

[483] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., pp. 19-20.

> À force de cumuler des mystères nuls et de monopoliser le non-sens, la vie inspire plus d'effroi que la mort : c'est elle qui est le grand Inconnu. Où peut mener tant de vide et d'incompréhensible ? Nous nous agrippons aux jours parce que le désir de mourir est trop logique, partant inefficace. Que si la vie avait un seul argument pour elle distinct, d'une évidence indiscutable elle s'anéantirait les instincts et les préjugés s'évanouissent au contact de la Rigueur. Tout ce qui respire se nourrit d'invérifiable ; un supplément de logique serait funeste à l'existence, —effort vers l'Insensé. Donnez un but précis à la vie : elle perd instantanément son attrait. L'inexactitude de ses fins la rend supérieure à la mort- un grain de précision la ravalerait à la trivialité des tombeaux. Car une science positive du sens de la vie dépeuplerait la terre en un jour et nul forcené ne parviendrait à y ranimer l'improbabilité féconde du Désir.

Force est de constater, de prime abord, la prédominance de la négation lexicale sur la négation syntaxique. La quasi-totalité des phrases construisant ce texte contient au moins un lexème préfixé négativement[484] par (*in*-), (*non*-) ou (*dé*-). Examinons donc de plus près quelques-uns des adjectifs nominalisés auxquels s'est rattaché le préfixe (*in*-).

Nous pouvons dire, tout d'abord, que l'adjectif, employé dans ce type de structure, jouit d'une puissance supplémentaire et cela sur les deux plans syntaxique et sémantique. Il glisse vers la classe catégorielle du nom, qu'il est supposé qualifier ou catégoriser, pour ainsi l'éliminer et s'y substituer. Ces adjectifs convertis peuvent avoir des expansions, comme est le cas de « le grand **Inconnu** » qui représente d'ailleurs un semblant de périphrase référant à la vie.

Le groupe nominal « l'Insensé », marqué lui aussi par une initiale en majuscule qui en renforce le sens, a un caractère vague et général. Le nom qualifié pourrait être la vie, l'existence… L'effacement du nom référent et la substantivation de l'adjectif ont pour effet la mise en relief de la qualité/ le caractère renvoyant au référent. S'ensuit une impression de domination de l'adjectif sur le substantif inféré dont l'ensemble des caractéristiques s'efface pour céder la place au seul règne de l'adjectif en question qui, désormais, le résume. Le nom référent est donc vidé de son sens premier cédant ainsi la place au seul pouvoir de l'adjectif qui le caractérisait à la base. En relation avec notre propos qu'est la préfixation négative, nous pouvons voir dans ce choix une insistance de la part de l'écrivain sur la valeur négative de

[484] C'est nous qui mettons en gras ces expressions.

l'adjectif substantivé, chose qui se laisse par ailleurs voir à travers le marquage typographique des initiales des deux adjectifs. Cela peut nous amener à étendre notre analyse pour qu'elle touche au sens du préfixe (*in*-) et par extension à tout autre morphème lié et à sens négatif obtenu par conversion. En effet, dans la mise en relief de l'adjectif, il existe une tentative de condenser le sens dans cet élément lexico-sémantique qui vient monopoliser la signification du référent qu'il est supposé qualifier. « L'adjectif en position substantive efface donc le nom et s'autonomise syntaxiquement au point où il devient possible de fonctionner avec d'autres expansions adjectives[485] », comme c'est le cas avec le groupe nominal « le grand Inconnu ». Ce groupe nominal aurait pu avoir pour noyau nominal un substantif qui, en contexte, aurait pu être le sens inconnu, l'avenir inconnu ou encore le destin inconnu. L'ellipse de ce noyau, la conversion de « inconnu » de la classe des adjectifs à celle des noms (au moyen du déterminant « le »), l'adjectif épithète à sens hyperbolique « grand » et la majuscule de l'initiale convergent tous pour charger l'adjectif « inconnu » d'un potentiel d'expressivité capable de rendre compte de la pensée négative de Cioran. L'Inconnu et l'Insensé sont caractéristiques de l'existence telle qu'il la voit. Ces adjectifs nominalisés représentent donc dans ce sens des modalisateurs qui rendent compte de toute l'absurdité à laquelle se résume la vie de l'être.

Pour revenir maintenant à notre propos, nous allons analyser un passage où l'adjectif « impossible » est substantivé.

> La substance d'une œuvre est l'impossible – ce qu'on n'a pas pu atteindre, ce qui ne pouvait pas nous être donné : c'est la somme de toutes les choses qui nous furent refusées[486].

Dans ce fragment de *De l'inconvénient d'être né*, déjà noté dans les *Cahiers* Cioran définit « l'impossible ». Le passage se trouve marqué par la négation syntaxique. Le verbe « pouvoir », d'ailleurs à l'origine de la racine de l'adjectif « possible », est nié à deux reprises par la corrélation adverbiale « ne…pas » dans les deux propositions relatives. Le préfixe négatif (*in*-) trouve donc son écho dans la négation syntaxique

[485]N'Guessan Konan Lazare, *op.cit*.
[486] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit.,* p. 47.

qui en explique l'emploi dans le groupe nominal « l'impossible ». L'œuvre est, pour Cioran, le résultat de l'ensemble des impossibilités vécues, ressenties et réfléchies. Autrement dit, sans ce sentiment d'incapacité face à une réalité humaine inaltérable et sans la conscience de son invalidité et inaptitude comme être à pouvoir contrôler sa propre existence, son œuvre n'aurait jamais vu le jour. C'est par besoin d'exprimer ses impossibilités que Cioran écrit et c'est probablement en écrivant qu'il parvient à les supporter. L'impossible rend donc paradoxalement possible la création littéraire et « philosophique ». L'existence humaine est telle qu'elle est, absurde, inconsistante et défaillante et donc profondément douloureuse. Parvenir, par une volonté de désillusion totale et de lucidité, à voir le néant auquel se rattache la réalité de la condition humaine et à survivre à la perte du sens, passent, chez Cioran, par l'anéantissement de toute assise réconfortante pouvant donner la possibilité d'« un arrangement avec l'*Impossible* ». Il se veut un penseur qui ébranle par ses idées et son écriture la quiétude des êtres les amenant à faire face au non-sens.

> Le public se précipite sur les auteurs dits « humains » ; il sait qu'il n'a rien à en craindre : arrêtés comme lui à mi-chemin, ils lui proposeront un arrangement avec l'Impossible, une vision cohérente du Chaos[487].

Le groupe nominal « l'Impossible », qui substitue donc un référent nominal qui pourrait être la consistance ou la signification de l'existence, renvoie justement à l'essence négative de la vie et se rattache au lexème « chaos » qui résume, en quelque sorte, la vision de Cioran de la condition humaine. Contrairement aux autres auteurs « humains » qui cherchent à créer une consistance, pourtant chimérique, au monde, l'écrivain des Syllogismes choisit de réduire à néant toute adéquation entre l'être et sa présence qui lui impose une existence absurde sans qu'il ait la capacité de changer son essence négative.

D'ailleurs, il existe dans les textes cioraniens un ensemble considérable d'adjectifs préfixé [*in*-Adj] se rattachant à cette idée d'incapacité. Dans le corpus étudié, nous avons pu relever les adjectifs négatifs « incapable », « inapte », « impuissant » dont la fréquence d'emploi varie d'une œuvre à une autre. Nous choisissons d'étudier « incapable » vu qu'il est le plus fréquemment utilisé.

---

[487] Cioran, *Les Syllogismes de l'amertume, op.cit*., p.6.

Œuvres Lexèmes	*Les Cahiers*	*De l'inconvénient d'être né*	*Syllogismes de l'amertume*	*Précis de décomposition*
« **in**capable »	55	12	3	6
« **in**apte »	8	4	0	5
« **im**puissant »	6	1	6	4

Tableau 6 : Fréquence d'emploi de quelques adjectifs en in-

2. L'adjectif négatif « incapable »

L'adjectif négatif « incapable » est composé de l'Adj « capable » et du préfixe négatif (*in*-). Du bas latin *capabilis*, il est dérivé du verbe *capere* (« contenir ») et du suffixe (-*ibilis)* qui a dans cet emploi le sens actif de « qui peut ». Il s'agit donc d'un adjectif déverbal comme la plupart des adjectifs préfixés par *in*-. Dans son sens premier, il signifiait, selon le TLFi, « ce qui peut contenir ». Actuellement, il a le sens de ce « qui a toutes les qualités requises pour sa fonction, son métier. » Tout comme avec « possible », le verbe « pouvoir » est à la base de sa signification. L'intervention du préfixe (*in*-) agit sur sa signification pour en donner un sens négatif qui, à la plupart du temps, renvoie à l'absence de la capacité. Le *TLFi* le définit comme suit : sans complément, et désignant une personne, il caractérise ce « qui n'a pas les qualités, les aptitudes requises pour une activité, un état, une fonction ». Avec un complément « incapable de quelque chose », il renvoie à ce « qui n'est pas capable (par nature ou par accident, de façon temporaire, durable ou définitive) » ou à ce « qui n'est pas apte, qui n'est pas en état ou qui n'a pas la possibilité de (faire quelque chose). »

Comme est indiqué dans le dernier tableau, nous avons compté 76 occurrences de « incapable ». La majorité écrasante de ces occurrences se trouvent dans des syntagmes adjectivaux du type [*in*-Adj+ de + infinitif]. Mais cet adjectif peut être suivi par des groupes nominaux. Rares sont les occurrences où « incapable » est utilisé seul sans complément.

En position d'attribut, Cioran use de cet adjectif, le plus souvent, pour parler de lui-même. Il figure dès lors comme qualificatif du « je » et du « nous ». Le préfixe privatif (*in*-) nous donne donc accès au sentiment d'impuissance accompagnant le développement de la réflexion.

Nous allons analyser quelques-unes des occurrences du lexème « incapable » pour essayer d'identifier son champ d'action et sa relation avec le fond de la pensée négative de Cioran.

Le vendredi 24 avril 1959, Cioran note ce qui suit dans ses *Cahiers* :

> Depuis janvier, pratiquement malade ; impossibilité de travailler ; passage d'une infirmité à l'autre ; on dirait que chaque organe attend son tour... La Nature fait sur moi des expériences ; et je m'y prête, **incapable** d'y opposer la moindre résistance. Le « bon usage des maladies », – que j'en suis loin[488] !

Dans ce fragment, il est question d'une thématique omniprésente dans ses œuvres : celle de la maladie. L'extrait est marqué par le champ lexical de l'impuissance : (« infirmité », « impossibilité », « incapable »). Le « moi » est objet d'action subissant le poids de la maladie qui lui est infligée. L'expérience de la défaillance du corps est l'une des plus cruciales dans le vécu de Cioran. Elle lui a permis une prise de conscience aiguë de la finitude du corps et l'a amené à développer son idée par rapport à l'agonie de l'être qui se présente comme partie intégrante de la vie, une vie qui n'est autre qu'une « agonie prolongée et chemin vers la mort[489] ». Le syntagme adjectival à sens négatif « incapable d'y opposer la moindre résistance » vient donc ancrer le passage davantage dans une perspective humaine qui soulève la question des limites de l'homme, être inapte, par nature, à défier la mort et contrôler son corps, en état de perpétuelle dégénérescence. Par le biais de l'adjectif « incapable », Cioran résume la position de l'humain face au monde et face à soi-même.

Loin des pensées philosophiques approchant la condition humaine, cet adjectif est souvent utilisé par Cioran pour présenter sa personne et parler de ses limites et obsessions. Et nombreux sont les fragments qui mettent en lumière ses infirmités. Pour celui qui a choisi de faire de sa vie intérieure un champ d'analyse et un objet d'expression, il n'est pas étrange d'avoir recours à un adjectif qui porte en lui le condensé des infirmités et impuissances dont il se sent affligé. Ainsi, au sujet de la discontinuité, affirme-t-il : « Je me sens absolument **incapable** d'un effort

[488] Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p. 32.
[489] Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, in *Œuvres, op.cit.*, p. 33.

continu dans la pensée comme dans l'action.[490] » Dans ce fragment des Cahiers, l'adjectif « incapable » est renforcé par l'adverbe hyperbolique « absolument ». Leur combinatoire vise à intensifier l'expression de l'incapacité qu'il a à créer une continuité dans ce qu'il entretient comme réflexions ou actions, dont notamment, l'écriture. Il est question de renvoyer à une composante cruciale du mode du développement de sa pensée, de ses activités, mais aussi de ses écrits. Il s'agit d'insister sur le caractère obligatoirement fragmentaire de ses idées, un caractère qui impacte le style d'écriture de Cioran et en dessine les traits. Le préfixe *in-* intervient donc pour nier chez lui la possibilité de correspondre à un mouvement de continuité qui puisse engendrer un produit consistant, fini. Cela relève probablement du caractère futile rattaché à l'essence de l'existence. En effet, cette idée est très redondante dans les textes cioraniens. Elle se laisse dire d'ailleurs très souvent à travers l'adjectif négatif « inutile » qui peut être des plus représentatifs de la philosophie de Cioran.

3. L'adjectif négatif « inutile »

Nous avons relevé 82 occurrences de l'adjectif négatif « inutile » dans le corpus étudié. La plupart de ces occurrences sont des attributs postposés au verbe. Du latin *utilis* dérivé de l'infinitif *uti* (« profiter de ») auquel se rajoute le suffixe adjectival *ilis*, cet adjectif à base verbale a pour sens ce « dont l'usage est avantageux à quelqu'un, à quelque chose[491] », ce dont on peut tirer profit. Le dérivé négatif « inutile » correspond donc à la négation syntaxique « ce(lui) qui n'est pas utile ». Il existe des nuances de sens selon l'entité que qualifie l'adjectif. Utilisé avec un objet, une entité abstraite, une action ou un comportement, il réfère à ce « qui ne présente pas d'utilité pratique, dont on n'a pas l'usage », « Qui n'apporte rien, ne sert à rien » ou « que l'on effectue en vain, qui ne donne aucun résultat. » Utilisé avec un être vivant, il signifie ce « qui n'accomplit aucun travail utile, qui ne rend pas (ou plus) de services.[492] ». Nous allons donc étudier quelques occurrences de cet adjectif en

[490] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.203.
[491] Définitions données par *TLFi*.
[492] *Ibidem*.

différents emplois essayant ainsi d'analyser la dimension négative rajoutée par le préfixe (**in**-)à l'énoncé et sa relation avec la pensée cioranienne.

> Si on cesse d'avoir peur de la mort, la vie devient tout à coup belle, fascinante, et entièrement **inutile**[493]**.**
>
> Pour avoir trop pensé à la mort, j'en suis arrivé à ne la plus redouter ; en revanche je ne puis m'arracher au sentiment qu'il est **inutile** de naître[494].
>
> La mort n'est pas tout à fait **inutile**. C'est quand même grâce à elle qu'il nous sera donné peut-être de recouvrer l'espace d'avant la naissance, notre seul espace[495]…

Les trois fragments, tirés chacun d'un livre différent, traitent de la problématique de la vie et de la mort qui se présentent la plupart du temps, dans les œuvres de Cioran, en corrélation. Le rapport entre les deux est assez compliqué puisqu'il se donne à lire avec des natures diverses : la condition, l'opposition, la cause. Dans le premier fragment, tiré des *Cahiers*, l'adjectif « inutile », attribut de « la vie », est conditionné par la relation que développe l'individu avec l'idée de la mort. Ne plus en avoir peur dédramatise l'existence qui se transforme alors en jeu futile privé de sérieux. L'adjectif « inutile » acquiert alors, dans ce contexte, une connotation positive, étant mis en relation avec les adjectifs appréciatifs « belle » et « fascinante » offrant à ce lexème une valeur méliorative. Aux différents emplois de cet adjectif se rattache une charge émotionnelle évaluative renvoyant à un jugement sur la valeur du référent. Dans le cadre des exemples ci-dessus, cette charge est créée par l'environnement sémantique du lexème. Ainsi, contrairement au premier fragment, le deuxième présente l'idée de l'inutilité comme négative. Le verbe « m'arracher », qui dénote une certaine violence, renvoie à la profondeur du sentiment négatif de la nullité de l'existence et donc de l'inutilité de la naissance. Pour Cioran, le drame existentiel n'émane pas de la fin mais plutôt du début de l'être. « Être » est inutile dans la mesure où rien n'a de sens. Cioran parle d'ailleurs du « vide de l'univers inutilement procréé[496] ». Mais paradoxalement, et bien que la mort soit à la source

[493] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.316

[494] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p. 73.

[495] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.92.

[496] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.103.

de l'absurdité de la vie, elle revêt, au troisième fragment, une valeur positive. En effet, Cioran choisit d'utiliser la double négation « **n**'est **pas** tout à fait **inutile** » pour ainsi atténuer la dimension tragique de la mort et lui conférer, en parallèle, un aspect quasi-salvateur. En effet, son utilité, exprimée par la double négation, construction syntaxique qu'on étudiera dans la partie syntaxique de notre analyse, réside dans la possibilité qu'elle permet, du moins théoriquement, à retourner à l'état de non-être, celui qui a précédé la catastrophe de la naissance. Nous pouvons remarquer à ce niveau que l'adjectif « inutile » permet à Cioran de jouer sur les nuances des sens et des idées. Vie et mort sont toutes deux inutiles, mais de leur inutilité peut être source de réconfort, voire d'espoir. L'idée de l'inutilité est salvatrice dans la mesure où elle prive l'existence de son sérieux, la transforme en un espace de dérision un peu moins insupportable.

> Hier soir, avant de m'endormir, je vis avec une précision hallucinante la Terre se réduire à un simple point, prendre pour ainsi dire les dimensions d'un zéro, et je compris, ce que je savais depuis toujours, qu'il était inutile et ridicule de s'agiter et de souffrir, d'écrire surtout, sur un espace aussi minuscule et aussi irréel. Pour s'adonner au faire, pour être tout court, il ne faudrait pas avoir la funeste capacité de se rendre extérieur à ses actes, de se mettre par la pensée en dehors de la planète et de l'univers lui-même[497].

Adepte de l'inertie, croyant en la vanité de tout, Cioran cherche à être l'homme inutile. Le non-sens de l'existence humaine doit être accompagné, selon lui, par un abandon de toute activité qui, au fond, n'est rien d'autre qu'une absurdité.

> Tout ce que l'homme fait m'apparaît artificiel et inutile. L'animal seul trouve grâce à mes yeux. Quelle absurdité que ce singe qui va au bureau ! Se confiner dans une chambre, se mettre à sa table de travail, y rester pendant des heures, – non, la dernière des bêtes est plus près de la vérité que l'homme[498].

Le pronom indéfini « tout » renvoie, à travers son sens hyperbolique et générique, à toute activité humaine. Négativement jugée comme « artificiel[le] et **inutile** », cette dernière se présente alors comme une absurdité que Cioran s'est refusé. Croire au non-sens de l'existence ne peut coïncider, selon lui, avec le travail, l'effort, la persévérance…C'est l'oisiveté et l'inaction qui devraient remplacer toute sorte

[497] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.75.

[498] *Ibid*., p. 98.

d'activité. Il se demande d'ailleurs dans ses Cahiers, dans ce même cadre : « Du moment que je pense que tout ce qu'on fait est pernicieux et, dans le meilleur des cas, **inutile**, pourquoi veut-on que je participe à la mascarade générale ?[499] ». Il a donc essayé de ne pas y participer, d'être dans l'inaction, de ne pas travailler ni d'avoir une vie « normale ».

> J'ai trop lu... La lecture a dévoré ma pensée. Quand je lis, j'ai l'impression de « faire « quelque chose, de me justifier vis-à-vis de la « société «, d'avoir un emploi, d'échapper à la honte d'être un oisif....., un homme **inutile** et inutilisable[500].

Cioran se présente comme « un homme inutile et inutilisable ». Les deux épithètes sont formées sur le patron [*in-Adj*]. Le préfixe nie du référent les qualités « utile » et « utilisable » et le met dans la catégorie des inféconds, chose qu'il a cherchée et assumée. Mais cet extrait relie l'inactivité à la honte sociale et fait remonter à la surface du texte un attachement envers le monde et la société. Le verbe « me justifier » se trouve en inadéquation avec l'image dessinée à travers les autres fragments abordant l'idée de l'inutilité. Mais cela peut se comprendre quand on lit Cioran comme un penseur qui laisse exprimer toutes ses contradictions et sensations telles qu'elles sont sans souci d'harmonisation. Il a donc essayé de se protéger de l'illusion du sens, de s'empêcher de produire et de rester en symbiose avec sa vision du monde sans que cela puisse être toujours possible. Les besoins et désirs humains entravent le processus de détachement et font cette impossibilité de renoncement total. « Le moi, voilà l'obstacle. Je n'arrive pas à le franchir. J'y suis rivé, incurablement[501]. »

Mais face à cette impossibilité de dépassement, de franchir le seuil du « moi » pour atteindre le parfait détachement, se développe, pour compenser l'impuissance, un mouvement de rejet et d'opposition que vient dévoiler et coder le préfixe négatif [*anti*-].

[499] *Ibid.,* p.140.
[500] *Ibid*., p.32.
[501] *Ibid*., p.1088.

III.Le préfixe *anti-*

Le préfixe [*anti*-] jouit d'une signification polysémique considérable dans la représentation de la négation linguistique. Il se distingue par sa capacité à incarner deux modalités distinctes de refus. D'une part, il possède la faculté de métamorphoser le sens du lexème auquel il est apposé, suggérant ainsi une opposition diamétralement opposée à celui-ci. D'autre part, il revêt le pouvoir d'intégrer une notion d'hostilité, exprimant par là-même un rejet catégorique. Bien que moins fréquents dans les écrits de Cioran par rapport à d'autres préfixes à connotation négative, les dérivés comportant le préfixe [*anti*-] se révèlent être des éléments cruciaux dans l'étude de la négation. Ces dérivations offrent la possibilité de dépeindre une forme de refus en neutralisant certains traits sémantiques du mot de base qu'elles altèrent, ou en exprimant ouvertement une opposition. Ainsi, ce préfixe morphologique engendre des formations lexicales qui illustrent la propension humaine à s'opposer, à contester et à rejeter, élargissant ainsi le spectre des subtilités linguistiques liées à la négation.

1. Présentation de *anti-*

1.1. Etymologie et sens

Le préfixe « *anti-* » tire son origine du grec ancien et se déploie comme un élément préfixé dans la langue pour exprimer l'idée d'opposition, de contraste ou de refus. Son rôle majeur réside dans sa capacité à induire une négation ou une opposition à l'élément lexical auquel il se lie. Il transcende ainsi les barrières du langage en offrant un éventail de significations, allant de la simple opposition à une hostilité affirmée envers le terme initial. C'est un outil morphologique puissant qui, par son insertion dans la formation de nouveaux mots, permet de manifester des idées, des mouvements, voire des valeurs en opposition directe avec leur origine.

Deux racines étymologiques sont également présentées par le Wikitionnaire[502], correspondant à deux sens/utilisations du préfixe anti-. Il propose :

[502]https://fr.wiktionary.org/wiki/anti#:~:text=Fran%C3%A7ais,%C3%89tymologie,ante%20(%C2%AB%20avant%20%C2%BB). (consultée le 29/09/2023)

(Préfixe 1) Du grec ancien ἀντί, *antí* (« contre »).

(Préfixe 2) Du latin *anti-*, variante de *ante* (« avant »).

Pour ce qui est du premier préfixe *anti-*, trois sens sont proposés. Il peut désigner ce « qui est opposé, contraire à ce que désigne le mot préfixé ou sa racine dans le cas des adjectifs », ce « qui est hostile à ce que désigne le mot préfixé ou sa racine dans le cas des adjectifs », ou encore ce « qui soigne ou neutralise ce que désigne le mot préfixé ou sa racine dans le cas des adjectifs. » Comme synonymes sont présentés les trois préfixes *contra-*, *contre-*, et *para-*, et comme antonyme le préfixe *pro-*.

Le deuxième préfixe *anti-* a un sens surtout spatial et désigne ce « qui est devant, en avant de ce que désigne la base, qui est situé avant celle-ci (dans le temps ou l'espace) ». Ce deuxième sens ou forme de nous intéresse pas dans ce cadre. Nous nous pencherons seulement sur les différentes significations qui ont un lien avec l'idée de l'opposition/ négation.

De cette étymologie découlent les valeurs sémantiques du préfixe *anti-* —et nous ne parlons pas dans notre travail de sa valeur spatiale liée au variant latin [*ante-*]— que les études répartissent principalement en deux : une valeur adversative et une valeur antonymique. Pour introduire cette différence dans son article intitulé « Sémantisme et potentiel argumentatif des dérivés dénominaux en *anti-* », Heyna présente les deux exemples suivants :

> [1] Il y a, dans Manhattan, plus de deux mille instituts de dermatologie, de salons **anti-rides**, de praticiens du cuir chevelu, masseurs, ondulateurs et chirurgiens plastiques, spécialistes de l'excision du double menton, […]. [f, Morand]
>
> [2] Scandaleux Mercutio, conteur de balivernes, **antihéros** que n'anime nul esprit de sacrifice non plus qu'aucune dévotion à quelque cause juste ou injuste, mais qui se risque par jeu ! [f, Leiris].

et explique ensuite qu'en « [1], *anti-* prend une valeur adversative et le *anti*N[503] se glose par « qui est contre la notion désignée par N » ; [alors qu'] en [2], *anti-* traduit une valeur antonymique et le dérivé se paraphrase par « qui est le contraire de

[503] N désigne « nom ».

N »[504]. » Plus précisément, les dérivés en *anti-* à valeur antonymique « désignent des objets qui appartiennent en extension à la classe des N, tout en se démarquant d'eux par le fait qu'ils ne possèdent pas tous les traits prototypiquement associés aux N[505]. »

De même, Hathout, dans son « Analyse unifiée de la préfixation en *anti-*[506] », reprend les mêmes valeurs qu'il présente comme suit :

> 1. un sens locatif que l'on trouve dans des dérivés comme antichambre, et qui peut être paraphrasé par « qui est situé devant X » où X est la base ;
>
> 2. un sens antagoniste que l'on trouve dans antiparlementaire ou antilimace, et qui peut être paraphrasé par « qui s'oppose à X » ;
>
> 3. un sens antonymique que l'on trouve dans antihéros, et qui peut être paraphrasé par « qui est le contraire de X ». Les dérivés des domaines de la physique des particules et des mathématiques relèvent de ce sens (Zribi-Hertz 1973)[507].

À travers une approche qu'il qualifie d'« extensive », il développe ces trois grandes valeurs en cinq configurations afin de « raffiner » et « d'étendre cette description[508] » sémantique des dérivés en *anti-*. Dans son analyse, il se base sur deux types d'interprétations[509] qui permettent de situer l'impact sémantique du préfixe sur la base : l'interprétation endocentrique et l'interprétation exocentrique.

> Les dérivés endocentriques désignent des notions (objets, qualités ou événements) de même nature que leurs bases. Ils correspondent aux

[504] Franziska Heyna, « Sémantisme et potentiel argumentatif des dérivés dénominaux en *anti-* », in *Discours*, 2 | 2008, (version en ligne : https://doi.org/10.4000/discours.2022 consultée le 29/09/2023).

[505] Franziska Heyna, *Étude morpho-syntaxique des parasynthétiques. Les dérivés en dé- et en anti-*, De Boeck Duculot, Coll. Champs linguistiques, Bruxelles, 2012, p.208.

[506] Nabil Hathout, *Contributions à la description de la structure morphologique du lexique et à l'approche extensive en morphologie*, CLLE-ERSS, CNRS & Université de Toulouse II-Le Mirail, 2009. (Version numérique : http://nabil.hathout.free.fr/publis/Hathout-2009-HDR.pdf consultée le 29/09/2023.)

[507] *Ibid*., p.93.

[508] *Idem*.

[509] Qui ont été utilisés notamment par Zribi-Hertz (1973).

> altérations au sens de Roché (en préparation). Les exocentriques désignent des notions de nature différente de celle de leurs bases[510].

Ainsi, le nom « antihéros » est-il un dérivé endocentrique dans le sens où il désigne un type particulier de « héros » (le nom-base), personnage principal d'une œuvre certes, mais qui prend des attributs contraires à ceux liés aux héros. « Ce n'est pas un personnage attachant, intelligent, courageux, beau, etc. Un antihéros est donc une entité qui dispose d'un trait classifiant essentiel de la catégorie des héros, mais dont les traits caractérisants sont inversés[511]. » Cependant, dans un exemple tel que « antivol », il s'agit d'un dérivé exocentrique qui se détache du nom-base « vol » et réfère à un objet bien particulier.

À partir de ces deux catégories, Hathout conclut pour le préfixe *anti-* :

- Une interprétation spatiale endocentrique
- Une interprétation spatiale exocentrique
- Une interprétation logique (ou antonymique) endocentrique
- Une interprétation adversative (ou antagoniste) exocentrique
- Une interprétation adversative (ou antagoniste) endocentrique

L'interprétation varie selon le dérivé en question et selon le contexte car certains dérivés peuvent être polysémiques.

> La proximité lexicale est renforcée par l'existence de dérivés susceptibles des deux interprétations en même temps comme antipape, antipsychiatrie ou antipédagogie. Par exemple, un antipape est un pape dont les propriétés caractérisantes sont inversées puisqu'il n'appartient pas à la papauté catholique romaine. Mais c'est aussi une personne qui considère cette papauté comme une nuisance, qui s'oppose à elle et en conteste la légitimité. De même, l'antipédagogie est une pédagogie basée sur des principes différents de ceux de la pédagogie traditionnelle. Elle considère aussi cette dernière comme une nuisance, la combat et cherche à s'imposer à sa place[512].

[510] Nabil Hathout, *op.cit.,* p.93.

[511] *Ibid*., p.99.

[512] *Ibid*., p.105.

1.2. Le préfixe [anti-] : état de l'art

La littérature concernant les dérivés en [anti-] en français est assez vaste. Plusieurs questions ont été soulevées et traitent principalement de la nature du préfixe et de son sémantisme. Plusieurs études ont débattu sur l'existence d'un ou de plusieurs préfixes [*anti*-] lors de la formation des mots dérivés. Ces discussions ont émergé des opinions divergentes concernant la nature de ce préfixe et son rôle dans la création de mots spécifiques.

Par exemple, Corbin (1980) avance que des séries telles que « antilimace » et « antihéros » relèvent de préfixes distincts. Corbin va même jusqu'à proposer quatre règles distinctes pour expliquer la formation des mots dérivés, suggérant une superposition partielle des dérivés. Au contraire, des chercheurs tels que Rey (1968), Zribi-Hertz (1973), Heyna (2008) et Hathout (2009) soutiennent l'idée d'un seul préfixe [anti-] pour tous les dérivés. Selon Heyna (2008), les différences entre les dérivés proviennent davantage de la nature référentielle de leurs bases que de variations dans le préfixe lui-même. Il s'agit donc d'une interprétation ou d'une lecture adversative ou antonymique d'un même préfixe unique.

Les arguments de Zribi-Hertz (1973) mettent en avant l'unité phonologique et sémantique du préfixe [anti-], soulignant qu'il implique une notion d'opposition même s'il peut revêtir deux nuances distinctes. Elle souligne également que ces nuances ne sont pas toujours clairement définies et peuvent même se mélanger dans l'interprétation des mots dérivés. Nous rejoignons cette dernière interprétation et croyons en l'unité de ce préfixe qui présente dans les deux types d'interprétation une même logique d'opposition.

Les chercheurs s'accordent globalement sur le fait que ce préfixe altère ou inverse les caractéristiques associées au référent du mot d'origine. Cependant, les débats surgissent quant à l'étendue et à la nature précise de ces changements : certains soutiennent que toutes les caractéristiques sont annulées par le préfixe « *anti*- », tandis que d'autres insistent sur les propriétés subjectives, stéréotypiques, ou (proto)typiques comme principales cibles de cette inversion.

Diverses approches théoriques se croisent dans ces études. Il existe un accord à attribuer les deux valeurs que nous avons évoquées et cela dans des contextes

différents et sous des appellations diverses. Dans son *Étude morpho-syntaxiques des parasynthétiques*, Heyna (HEYNA, 2012) nous renvoie aux étiquettes suivantes pour désigner les deux valeurs[513] en question :

- opérateur d'opposition vs opérateur antonymique [Rey 1968: 54-55]
- antagonisme vs antonymie ou opposition polémique vs opposition descriptive [Corbin 1980: 196, en référence à Ducrot 1973 : 123-131]
- emplois oppositifs vs antipodaux [Fradin 1997a: 90][514].

Rey propose une analyse en termes de traits où les « traits pertinents » sont inversés par « anti- », tout en conservant la structure sémantique du mot d'origine. Corbin et Durand soutiennent que toutes les propriétés du mot de base sont affectées par le préfixe « *anti-* », et que le mot dérivé est en relation d'inclusion sémantique avec son mot de base.

Fradin adopte une perspective différente, suggérant que « anti- » agit spécifiquement sur les propriétés stéréotypiques du mot de base, préservant simultanément ses caractéristiques constitutives. Cette approche implique cependant un consensus préalable sur ces propriétés stéréotypiques.

D'autres chercheurs comme Zribi-Hertz, Heyna et Hathout partagent des positions similaires, considérant que "anti-" agit en inversant ou en annulant certains traits sémantiques, mais soulignent la difficulté d'identifier précisément ces traits inversés.

Globalement, ces études convergent vers une double relation entre le mot préfixé par « *anti-* » et son mot de base : une relation d'opposition sémantique et une relation d'inclusion logique. Ces termes préfixés font partie de la même catégorie que leur mot de base tout en exprimant un écart par rapport à son prototype, combinant ainsi des éléments d'opposition et d'inclusion sémantique.

[513] Franziska Heyna différencie les anti-$_1$N (à valeur adversative) des anti-$_2$N (à valeur antonymique).

[514] Franziska Heyna, *Étude morpho-syntaxique des parasynthétiques. Les dérivés en dé- et en anti-*, De Boeck Duculot, Coll. Champs linguistiques, Bruxelles, 2012, p.239.

2. Étude des différents emplois de « *anti-* » dans le corpus

2.1. Bilan

Dans notre corpus, nous avons compté 88 occurrences du préfixe *anti-*. La majeure partie de ces occurrences se trouve dans des lexèmes nominaux. Une deuxième partie est adjectivale. Dans les tableaux ci-dessous, nous présentons les différents lexèmes tirés des quatre œuvres auxquelles nous nous sommes intéressée.

Anti- dans les *Cahiers*	
Dérivés nominaux	Dérivés adjectivaux
Antidote* 6	Antipathique* 4
Antipode* 15	Antisémite* 3
Antisémitisme* 7	Antinaturel*2
Antifouriériste	Antimanichéens
Anti-Novalis	Anti-roumain
Anti-prophète	Anti-américain
Antibiotiques	Anti-français
Antitourment	Anti-russe
Anti-création	Anti-naturelle
Anti-trouvaille	Antimanichéens
Antipathie	Antichrétien
Anti-doute	Anti-révolutionnaire
Anti-églises	Anti-soi-même
Anti-chrétiens	Antiraciste
Anti-Pascal	
Anti-Dieu	
Antirévolution	
Anti-vie	
Anti-religion	
Anti-anti-sémitisme	
Anticommuniste	
Antinomie	
Anti-Zarathoustra* 2	
Anti-métaphysique	

Tableau 7 : Anti- dans les Cahiers

Anti- dans Précis de décomposition	
Dans des emplois nominaux	Dans des emplois adjectivaux
Antipode* 4	Anti-vitale

Antinomie Antithèse Anti-philosophe	Antipoétique Anti-rationaliste Antinomique

Tableau 8 : Anti- dans Précis de décomposition

Anti- dans *Syllogismes de l'amertume* (noms)
Antipode* 4 Anti-poésie Anti-métaphysique

Tableau 9 : Anti- dans Syllogismes de l'amertume (noms)

Anti- dans *De l'inconvénient d'être né* (noms)
Antidote Antipodes Anti-utopie

Tableau 10 : Anti- dans De l'inconvénient d'être né (noms)

Comme nous pouvons le remarquer, les dérivés en [*anti*-] dans notre corpus sont surtout des dérivés nominaux que nous pouvons répartir selon les propriétés sémantiques des noms-bases (Nb) en six catégories que nous présentons dans le tableau suivant accompagnées des nombres d'occurrences et pourcentages relatifs aux dérivés nominaux en anti- que nous avons relevés. Notons que nous ne prenons pas en compte dans ce tableau les 23 occurrences du lexème « antipode » dans lequel le nom « podos », qui réfère au pied, a perdu son autonomie pour que le mot « antipode » devienne finalement un tout inséparable qui a pour sens une position/ un être « situé(e) à un point diamétralement opposé à un autre point [515]».

Sémantique du Nb	Nombre des occurrences	Pourcentage[516] des occurrences

[515] TLFi https://www.cnrtl.fr/definition/antipode

[516] Les pourcentages sont arrondis.

Abstraction	17	40%
Humain	8	19%
Artefact	8	19%
Nom propre	3	7%
Evènement	3	7%
Propriété	2	5%
Espèce naturelle	1	2%
Indécidable	1	2%
Total	43	100%

Tableau 11 : Répartition des propriétés sémantiques des dérivés nominaux en anti-

2.2. Du rôle du préfixe anti- dans l'écriture cioranienne : entre opposition et négation

Notre intérêt pour le préfixe *anti-* découle justement de sa remarquable capacité à exprimer la négation dans ses diverses incarnations. Ce préfixe se déploie par un refus catégorique, une opposition active, ou encore à travers une forme sous-jacente de négation (un NON) dirigée à l'encontre d'idéologies, de concepts ou de figures individuelles. Dans ce sens, un anti-rides est un produit qui lutte contre les rides, qui essaie de les neutraliser et qui vise, finalement, de manière plus globale, à contester l'empreinte temporelle sur le visage humain.

Le préfixe *anti-* peut également renvoyer à la négation parce qu'il est capable d'agir sur le sens du lexème qu'il modifie en niant une partie de ses traits/sèmes constitutifs. Nous allons donc essayer d'étudier dans ce qui suit ces réalisations en nous appuyant sur des fragments où figurent des dérivés en *anti-*. Nous essaierons à chaque fois de mettre en exergue l'effet négateur de ce préfixe tout en nous focalisant sur des thématiques représentatives de la pensée cioranienne dans sa généralité.

2.2.1. *Anti-* pour dire le refus : l'interprétation adversative

Le préfixe [*anti-*] s'illustre comme un préambule linguistique d'une nature particulièrement intéressante, étant intrinsèquement lié à l'expression et à l'évocation du refus ou de la négation. Enraciné dans son étymologie grecque, nous avons vu que ce préfixe évoque avant tout l'idée d'opposition ou de contradiction. Sa nature antagoniste se manifeste par une force sémantique, insufflant un sens d'adversité et de résistance à l'élément auquel il est adjoint. Lorsqu'il préside à la formation d'un dérivé, il confère à celui-ci une dimension d'opposition farouchement déterminée,

s'opposant avec vigueur à l'entité qu'il qualifie. Par son entremise, les mots ainsi forgés revêtent une connotation de rejet, de dissension ou de réfutation, renforçant ainsi leur potentiel expressif en délimitant nettement le champ sémantique de l'antagonisme évoqué. En se parant du préfixe [*anti*-], les lexèmes résultants évoquent l'idée d'une opposition tranchée, d'une lutte conceptuelle où l'élément ainsi qualifié s'érige en opposant manifeste, renforçant la polarité sémantique du dérivé ainsi formé. Cette construction linguistique, par son essence même, se positionne comme un marqueur sémantique catégorique, réaffirmant la répulsion ou l'opposition irrévocable envers l'objet auquel elle se réfère. C'est ce qui explique le recours assez récurrent de Cioran à ce préfixe qui lui permet alors de dire sa position remise en question de certains concepts ou encore de souligner les tensions qui minent les êtres et le monde.

L'examen des différentes occurrences de [*anti*-] nous a permis de remarquer une prédominance sémantique de la valeur adversative dans des dérivés qui sont majoritairement formés sur une base nominale. L'emploi de ce préfixe participe à chaque fois à lutter contre une force qui se présente alors comme une nuisance. Nous procéderons dans ce qui suit à une analyse d'un nombre de fragments où Cioran recourt à [*anti*-] dans le but d'exprimer justement son refus propre ou encore l'idée de l'opposition en général.

2.2.1.1. De l'anti- comme désillusion

> Tous mes « écrits » ne sont, en dernière instance, que des exercices d'anti-utopie[517].
>
> Tout ce que j'ai pu sentir et penser se confond avec un exercice d'anti-utopie[518].

Dans ces deux fragments, le nom « anti-utopie » s'introduit comme un complément du nom « exercice(s) ». Il agit en tant que « spécifieur[519] » de la nature de cette

[517] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.35.

[518] Cioran, *De l'Inconvénient d'être né, op.cit*., p.69.

[519] Franziska Heyna, *op.cit*., p.210.

pratique intellectuelle et a donc un rendement de « qualification[520] » qui est propre aux [*anti*-] à interprétation adversative.

Cioran insuffle au lexème « exercice(s) » une portée particulière en lui associant la particule [*anti*-] qui fait partie de sa qualification, définissant ainsi une activité cognitive axée sur la réfutation. Le préfixe revêt dans cette configuration une signification d'opposition directe, soulignant l'intention délibérée de contester et de récuser les illusions que produisent les idéalistes. Le sémantisme du dérivé « anti-utopie » ne se borne pas à une simple opposition passive. Il reflète plutôt en contexte une démarche méthodique et réflexive, engagée dans un processus continu de remise en question des idéaux utopiques. Pour Cioran, cette entreprise intellectuelle vise à transcender l'aspect enchanteur attribué à l'utopie, cherchant à dévoiler les artifices qui embellissent la perception humaine. Cette alliance lexématique et cet « exercice d'anti-utopie » ne représentent donc pas une simple négation, mais plutôt une exploration minutieuse visant à dépouiller le monde de toute représentation positive mensongère et « nuisible ». Le rôle du préfixe [*anti*-] dans sa réalisation adversative est celui de s'opposer à une « nuisance » que le Nb spécifie. C'est ce qu'explique Hathout au sujet de ce type de dérivés dans ce qui suit :

> Les dérivés en *anti*- dont l'interprétation est adversative exocentrique sont à la fois les plus nombreux et les plus centraux [que les *anti*- dont l'interprétation est logique (antonymique)[521]]. Ils présentent en outre une grande homogénéité du point de vue sémantique : (i) leurs bases sont interprétées soit comme des nuisances (83) soit comme des causes de nuisances (84) ; (ii) ces dérivés décrivent tous la qualité de s'opposer à ces nuisances. C'est en ce sens qu'ils sont adversatifs.
>
> (83) antivol ; antipanne ; antinoyade ; anti-marée noire ; antilèpre ; antidérapant ; anticoupant ; antistérile ; antitriste
>
> (84) antiparlementaire ; antilimace ; antipublicité ; anti-Bush ; anti-Sarkozy ; antiBelgique ; antidormir ; antisec[522]

[520] *Ibidem*.

[521] Nous précisons.

[522] Nabil Hathout, *op.cit*., pp.101-102

Dans les deux fragments en question, le préfixe agit donc sur le nom recteur « exercice(s) » le présentant comme une force antagoniste qui vise à se prémunir contre la nuisance utopique et cela en dévoilant, au biais des exercices que sont la réflexion lucide et l'écriture désillusionnée, une réalité nue, désenchantée, mais authentique. Le Nb « utopie » serait à classer dans la deuxième catégorie sémantique des Nb dont parle Hathout et qui renvoie, non pas directement à des nuisances, mais plutôt à « des causes de nuisances ». Pour comprendre cela, nous devons rappeler l'imminente contradiction entre la vision cioranienne du monde que marque un désespoir réaliste et la vision utopique qui se fonde essentiellement sur les idées « d'un avenir meilleur, d'une société « idéale »[523]» dont le penseur ne cesse d'en révéler l'irréalité. Il s'agit de ce qu'il appelle « des divagations utopiques » dont « l'homme ne saurait se passer […], s'il veut agir, enseigner, prôner, etc[524]. » Le préfixe [*anti-*] vient donc dessiner une ligne de démarcation qui sépare l'être désillusionné de celui qui a choisi de se fondre dans la vie en s'appuyant sur des rêves optimistes et mensongers. Et c'est ainsi que s'explique alors la nuisance liée à l'utopie dotée d'un pouvoir hypnotique qui plonge l'esprit dans le délire de la possibilité du salut. Et d'ailleurs, Cioran même ne serait-il pas anti-utopie par essence ? Quand il écrit :

> Je m'étais passionné pour l'utopie. Dès que je l'ai un peu approfondie, je m'en suis dégoûté. La même chose m'est arrivée avec tout, sauf avec les grands doutes et les grands déchirements. Je suis à l'opposé de l'utopie en tout. Entre elle et l'Apocalypse, mon choix est fait ; un choix de tempérament. Toutes mes options sont organiques, viscérales avant d'être intellectuelles, élaborées, conscientes. Je suis prisonnier de mes organes. J'ai pensé en avoir fini avec les poètes. Mais je les comprends bien, trop bien à mon gré, ceux d'entre eux surtout qui ont eu le goût du désastre personnel[525].

nous ne pouvons nous empêcher de lire dans cet aveu une explication à l'utilisation du dérivé « anti-utopie » qui découle, nous semble-t-il, d'un positionnement intime, quasi organique, en opposition avec (et à l'opposé de) l'idée de l'utopie qu'il démolit

[523] Cioran, « Essai sur l'utopie », in , La Nouvelle Revue Française, n°67, 1958, p.60. (Version numérique : https://www.rodoni.ch/A11/cioran-essai-utopie.pdf consultée le 13/12/2023)

[524] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.472.

[525] *Ibid*., p.752.

par le biais de la pensée détrompée qui emprunte la voie de la lucidité en s'exerçant à l'opposition aux impostures. Nous pouvons donc dire finalement que le mariage syntaxique et sémantique entre les lexèmes « exercice(s) » et « anti-utopie » révèle la volonté intrépide de Cioran et sa quête incessante pour dépasser la douceur illusoire qui enrobe la perception humaine pour révéler la nature brute de l'existence. Il est intéressant de souligner un trait crucial dans la pensée et l'écriture cioraniennes, et qu'il mentionne d'ailleurs dans l'extrait ci-dessus. Il s'agit de l'aspect passionnel/ impulsionnel qui motive très souvent ses choix et préférences et qui se trouve également utilisé comme argument à certains refus.

2.2.1.2.Des passions à l'origine des [anti-] adversatifs

L'examen de certains des occurrences du préfixe [anti-] dans le corpus nous a permis de remarquer son lien avec les passions. Par ces derniers nous entendons parler des sentiments forts que Cioran associe souvent à l'idée du rejet/ opposition.

> **L'anti-religion** ne se justifie que si elle émane de la volupté de démolir un dieu. Si elle est combat contre l'Église ou les fidèles, elle ne vaut rien[526].

Dans cet extrait, l'emploi du préfixe [anti-] se déploie avec une nuance sémantique adversative, associée à une forme spécifique de rejet de la religion. Cioran établit une distinction essentielle entre deux formes d'opposition à la religion, mettant en avant la nature et la justesse de cette opposition en fonction de son origine émotionnelle. Il souligne que la légitimité de l' « anti-religion » découle exclusivement d'une motivation intrinsèque intense et passionnée, représentée ici par la « volupté de démolir un dieu ». En articulant cette idée, Cioran fait converger le préfixe [*anti*-] avec l'intensité émotionnelle, la passion et la véhémence. Cette union linguistique entre l'opposition et la force émotionnelle évoque un rejet viscéral de la croyance religieuse, nécessitant une motivation profonde et presque jouissive pour être justifiée. Ainsi, l'usage du préfixe relève-t-il de la vigueur du plaisir de l'anéantissement divin. En parallèle, Cioran invalide toute forme d'opposition à la religion qui serait dirigée contre les institutions ecclésiastiques ou les croyants eux-mêmes. Il insiste sur le fait que cet affrontement extérieur, dénué de cette « volupté »

[526] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.197.

intérieure de démolir les fondements de la foi, ne possède pas la même valeur ou légitimité. Ainsi, l' « anti-religion » ne trouve sa légitimité et son essence véritable que dans cette force intime et passionnée de réfuter activement les préceptes religieux, révélant ainsi le lien étroit entre l'usage du préfixe [*anti*-] et l'intensité des sentiments nécessaires pour justifier le rejet de la religion selon la perspective cioranienne.

> Pour faire diminuer ma capacité de souffrir, j'ai fait appel au scepticisme. Je fais de chaque doute un anti-tourment. C'est que le doute, formulé, conscient, est un tourment dépassé, donc un remède[527].

Dans cet extrait, se dessine un lien intrinsèque entre l'emploi du préfixe [*anti*-]et l'univers passionnel. La connotation adversative de ce préfixe semble émaner d'un état émotionnel de souffrance, engendrant ainsi la nécessité d'une intervention opposée visant à restreindre et, par conséquent, à atténuer une partie de cette douleur. L'usage du dérivé « anti-tourment » résonne avec le syntagme prépositionnel antéposé sur lequel s'ouvre le fragment et qui fonctionne comme complément circonstanciel de but. À travers cette structure, Cioran met en exergue le besoin (ainsi que l'objectif) de contenir sa propre souffrance, introduisant par la suite la solution ultime qui se trouve être celle du doute libérateur. À ce dernier il associe donc le dérivé « anti-tourment » qui fonctionne comme attribut de COD en lui conférant le statut d'une force antagoniste agissant comme un rempart face à l'emprise émotionnelle négative, en l'occurrence celle de la souffrance, « nuisance » que « le doute anti-tourment » permet d'atténuer. Le fragment dépeint ainsi le doute comme une réponse salvatrice, une contre-force conçue pour contrer, comme le rappelle l'image du « remède » sur laquelle se clôture le fragment, la passion négative.

Le préfixe [*anti*-] agit donc sémantiquement dans ce sens comme réfracteur du mal. Mais qu'en est-il alors d'un mal qui vient de l'intérieur de l'être, de son identité, essence ou nature humaine ? Qu'en est-il d'un anti- adressé à soi-même ?

[527] *Ibid.*, p.480.

2.2.1.3.De l'[anti-] comme opposition à soi

Dans sa réalisation adversative, il n'est point étonnant de relever du texte cioranien des dérivés préfixés par [*anti*-] qui vont à l'encontre de soi ou d'une partie intégrante de soi. Chez l'écrivain qui rêve de la négation de l'être, qui parle du « penser contre soi » et « de l'inconvénient d'être né », faire de l'être humain l'objet et le sujet de ses propres rejets n'est qu'une partie intégrante d'une pensée qui décèle en tout le non-sens d'être et qui se développe souvent dans le sens de sa négation. Et c'est ainsi que se trouve dépeinte, dans le fragment suivant, une pensée contre-humaine qui s'attaque aux commencements de l'être :

> Depuis que j'écris sur la naissance, je n'ai jamais rencontré tant de difficultés à traiter un sujet. On peut mettre en question la vie, la mort et n'importe quoi, on s'en accommode, c'est normal. Pourquoi ne l'est-il pas du tout d'aborder, d'attaquer la naissance ? Pourquoi ce malaise quand j'en parle, pourquoi cet air de non-conviction ? mieux, de trahison ? – C'est qu'il est antinaturel, anti-soi-même, de s'en prendre à ses commencements, de mettre en cause ses origines. C'est comme si tous les points d'un parcours étaient méprisables, sauf le premier : on dirait qu'il est invulnérable et même sacré. On peut se défaire sans peine de Dieu, de l'origine, mais non de sa propre naissance, de son origine à soi. C'est pourquoi toutes les fois que je m'attaque à ma naissance, j'ai la sensation de perpétrer un crime sans pareil, et de me libérer en même temps de tout et de moi-même : une libération sans précédent, pleine de risques, la plus grande dont soit capable un mortel[528].

Dans ce fragment, nous allons nous focaliser sur les deux lexèmes « antinaturel » et « anti-soi-même » qui, nous le verrons, permettent les deux types de lectures adversatives et antonymiques. Comme nous pouvons le voir, la phrase « C'est qu'il **est antinaturel, anti-soi-même**, de s'en prendre à ses commencements, de mettre en cause ses origines » vient donner la réponse aux deux questions qui la précèdent et qui portent sur le « pourquoi » du malaise que suscite chez Cioran le fait de parler, ou de s'attaquer, à la naissance. Elle introduit une cause que tout confère à mettre en lumière. En effet, nous pouvons remarquer, sur le plan de la ponctuation, un trait d'union qui sépare la somme des questions de la réponse et qui participe par la même à la mettre en exergue sur un plan typographique. Le présentatif « c'est » en tête de la phrase agit comme un procédé emphatique et attire davantage l'attention sur les

[528] *Ibid*., p.844.

deux adjectifs où réside la réponse à la question que pose Cioran dans les deux phrases qui précèdent. Les deux adjectifs « antinaturel » et « anti-soi-même » expliquent le malaise face à la remise en question de la naissance au moyen du morphème [anti-] qui marque, dans les deux lexèmes, une opposition. Mais cette opposition peut se lire, dans le cadre de cette phrase, de manières différentes, nous guidant ainsi aux deux interprétations adversatives, mais aussi antonymique du préfixe [*anti*-]. En effet, nous pouvons gloser chacun des adjectifs de deux façons, et dans les deux cas, le sens tiendra :

- Antinaturel : contre la nature (sens adversatif) et/ou contraire à la nature de l'être (sens antonymique)
- Anti-soi-même : contre soi-même (sens adversatif) et/ou contraire à soi-même (sens antonymique)

Dans la première lecture adversative des deux attributs, ce qui est mis en exergue est la résistance contre une caractéristique innée du vivant qui le force à sacraliser son propre début. Ce caractère « sacré » est souligné par Cioran dans le reste du passage où il décrit le lien incorruptible de l'existant à son propre début d'existence. Intervient alors le préfixe [anti-] pour donner une forme linguistique à un mouvement qui va à l'encontre de ce lien qui se présente pourtant comme faisant partie de l'essence de l'humain. Mais nous ne pouvons nous empêcher en même temps de lier cette lecture à la deuxième qui, nous semble-t-il, en découle. Car en effet, ce mouvement de résistance (et de refus) de cet aspect de la nature et de soi s'accompagne d'une négation (de contrariété) de la nature humaine. Et dans ce sens, nous pourrions résumer l'idée par le moyen d'une négation syntaxique qu'on formulerait ainsi : il n'est pas dans la nature de l'humain (à laquelle renvoient l'adjectif « naturel » et la locution « soi-même ») de dénigrer sa propre naissance. Nous reviendrons plus en détails, dans la section suivante, sur la valeur antonymique du préfixe [*anti*-]. Mais retenons, dans le cadre de l'analyse de ce fragment, qu'il permet d'exprimer une opposition à soi et à sa propre humanité.

Dans ce même cadre, un autre fragment a retenu notre attention. Et bien qu'il ne traite pas directement de l'opposition de l'être à son essence-même, il nous rapproche ce type d'emploi du préfixe [*anti*-].

Dans l'extrait suivant, Cioran use de ce préfixe pour souligner les paradoxes dans l'idée de l'opposition à l'identité nationale :

> Tous les peuples sont maudits. Le peuple juif l'est plus que les autres. Sa malédiction est automatique, évidente, sans lacunes. Elle va de soi. Le Juif roumain est anti-roumain ; le Juif américain anti-américain, et ainsi de suite[529].

Ce qui est frappant dans ce fragment des *Cahiers* est la structure des trois propositions où apparaît le morphème [*anti*-]. Comme nous pouvons le remarquer, il existe une jonction frappante, à la fois sur le plan syntaxique et sur le plan sémantique, qui fait de l'utilisation des dérivés assez problématique. En effet, dans la phrase « Le Juif roumain est anti-roumain ; le Juif américain anti-américain, et ainsi de suite », il s'agit d'une suite ouverte de paradoxes qui se fondent sur l'idée d'une opposition criante entre l'identité religieuse du juif et toutes ses potentielles identités nationales qui s'avèrent être problématiques. Le préfixe [*anti*-] exprime ce rapport conflictuel d'opposition et le marque visuellement en se positionnant entre, à chaque fois, deux occurrences d'un nom de nationalité. Le sens de l'adversité se laisse alors lire surtout dans la proposition « le Juif américain **anti-américain** » où l'ellipse du verbe met côte à côte l'adjectif et une forme particulière de sa négation. Cette construction elliptique renforce la récurrence et la prévisibilité de ce schéma d'opposition, mettant en évidence sa généralité et sa constance. Cette technique stylistique, en omettant la répétition explicite, insiste sur la nature systématique de l'opposition, soulignant la régularité de cette dynamique d'opposition entre l'identité juive et l'identité nationale dans une suite que l'expression « et ainsi de suite » laisse ouverte. Le préfixe [anti-] jouit donc de cette aptitude à dire, en peu, une contradiction inhérente au juif qui ne peut s'empêcher de ressentir un rejet envers son appartenance nationale, rejet qui le classe parmi « ceux qui n'ont aucune espèce de patrie[530] ».

Et en parlant du juif, il est intéressant de nous attarder un peu sur un dérivé en [*anti*-] qui revient assez souvent dans les *Cahiers* et cela pour des raisons très

[529] *Ibid*., p. 426.

[530] *Ibid.*, p.62.

subjectives essentiellement liées au vécu de Cioran : « antisémitisme ». Dans le TLFi, ce substantif est défini comme « hostilité manifestée à la race juive et érigée parfois en doctrine ou en mouvement réclamant contre les juifs des mesures d'exception [531] . » Le préfixe [*anti*-] n'implique donc pas simplement une désapprobation ou un désaccord, mais plutôt une opposition active, une hostilité délibérée envers les juifs. Cette construction sémantique met en lumière la nature conflictuelle et négative du terme, soulignant une position qui va au-delà de la simple différence d'opinions pour exprimer une aversion profonde envers les personnes juives en tant que groupe. Il serait judicieux de rappeler ce que nous avons évoqué dans le chapitre introductif de Cioran où nous avons parlé, entre autres, de l'admiration qu'il avait, pendant une période de sa jeunesse, pour Hitler et ses positions, une admiration qu'il ne se pardonnera d'ailleurs pas et qui va dégénérer en regrets et culpabilité. Il n'est donc point surprenant de tomber, dans ses *Cahiers* intimes, sur des passages où il remet en cause l'antisémitisme.

> S. m'a raconté une chose épouvantable. Après une conférence sur E., la sœur de celui-ci vint le remercier de n'avoir pas parlé de leur mère, car, dit-elle, « mon mari est antisémite et il ignore que ma mère était juive ». L'antisémitisme est odieux et d'une cruauté inimaginable[532].

Il existe dans la dernière phrase de ce fragment une qualification subjective de l'antisémitisme présenté par les deux attributs de sujet « odieux » et « d'une cruauté inimaginable ». Il s'agit de qualificatifs à connotation négative que double l'hyperbole faisant ressortir tout le mal lié à cette attitude. Ces attributs du sujet sont essentiellement liés au préfixe [*anti*-] qui assume la tâche de dire la position de refus. Ils soulignent, par conséquent, la sévérité de l'hostilité envers les Juifs et s'inscrivent dans une critique morale et éthique de cette attitude discriminatoire que condense le préfixe [*anti*-].

Un autre exemple a particulièrement attiré notre attention vu qu'il présente un cas de double préfixation quand Cioran déclare : « Il y a quelque chose de pire que

[531] https://www.cnrtl.fr/definition/antis%C3%A9mitisme (consulté le 27/11/2023)

[532] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.575.

l'antisémitisme : c'est l'anti-antisémitisme [533] » faisant ainsi succéder deux occurrences de [*anti*-] qui renvoient, chacune, aux mêmes sentiments d'adversité et d'animosité qu'il connote toutes deux négativement.

Ce fragment, bien que succinct, met en lumière une vision particulière des deux concepts d'antisémitisme et d'anti-antisémitisme. Cioran évoque une nuance presque paradoxale sur la nature de ces deux attitudes/positions. Il suggère que l'anti-antisémitisme pourrait être encore plus problématique ou nocif que l'antisémitisme lui-même, suggestion contre-intuitive à première vue, car « l'anti-antisémitisme » est supposée renvoyer à une force, logiquement positive, qui lutte contre une forme de discrimination. Cependant, l'essence de cette phrase résiderait dans le risque d'une réaction extrême, probablement violente et dogmatique, face à l'antisémitisme. Cioran souligne le danger d'une réaction passionnée, excessive ou même irrationnelle, qui, paradoxalement, pourrait conduire à une forme d'hostilité ou d'intolérance envers ceux qui sont perçus comme étant anti-antisémites, et donc, à reproduire le même schéma de haine sous un voile de raison qui légitimerait plus de violence et de dogmatisme dans l'attitude.

2.2.2. L'interprétation antonymique du préfixe [*anti*-]

Notre corpus présente un deuxième type du préfixe [*anti*-] qui a une interprétation antonymique.

La deuxième lecture de [*anti*-] est antonymique, également appelée *logique* par Hathout, *descriptive*[534] par Corbin et *antipodale* par Fradin. Dans ce deuxième type d'interprétation, « [*anti*-] est avant tout un inverseur[535] ». Le rôle du dérivé en [*anti*-] est d'annuler (et donc de modifier) des traits définitoires du nom sur lequel il

[533] *Ibid*., p.343.

[534] Notons que le mot est emprunté à Ducrot qui utilise le même adjectif pour différencier la négation descriptive (qui exprime l'absence) de la négation polémique (qui implique la réfutation).

[535] Nabil Hathout, op.cit., p.93.

opère, et en cela il comporte, selon Heyna, « des sèmes « négativisés » ou « renversés » de N[536] ».

En effet, les [*anti*-]N antonymiques, au lieu d'exprimer une position de rejet (une opposition), comme est le cas de l'anti- adversatif, jouent plutôt sur la négation et introduisent par leur présence l'idée d'une inversion qui touche au sémantisme des mots qu'ils modifient. Pour expliquer la différence entre l'[*anti*-] adversatif et l'[*anti*-] antonymique, Noailly, dans son ouvrage intitulé *L'adjectif en français*, parle d'une opposition marquée par le trait [+actif] pour le premier type d'interprétation et d'une opposition marquée [–actif] pour le deuxième type. Heyna, pour illustrer la même idée, recourt à l'exemple ci-dessous :

> Les différentes étiquettes recensées tentent toutes tant bien que mal d'exprimer une même différence entre les deux valeurs, différence qui se ramène à l'expression d'une « opposition active » *vs* une « opposition non active » : une crème *antirides* agit contre les rides, alors qu'un *antiroman* ne fait que manifester un écart avec le roman prototypique dont il tente de se démarquer [537] .

mettant ainsi en lumière les nuances sémantiques liées à l'idée de l'opposition qu'exprime ce préfixe. Heyna fait intervenir, à travers l'exemple « antiroman », les notions d'inclusion et d'écart par rapport à N. Les [*anti* -N] forment donc une sous-catégorie des N. Ils sont inclus dans la catégorie du N tout en maintenant un rapport différentiel avec elle. Pour Heyna, « les anti$_2$ N forment[donc] une sous-classe des N, d'où un rapport d'inclusion logique, tout en entretenant un rapport d'*antonymie* avec la classe des N. » De même, pour Amiot, « […] le nom dérivé (désormais Nd) désigne toujours **une entité de même nature** que ce qui est dénoté par le nom base

[536] Franziska Heyna, « Sémantisme et potentiel argumentatif des dérivés dénominaux en *anti*- », in *Discours* [En ligne], 2 | 2008, mis en ligne le 11 octobre 2017, p.15. (consulté le 02 mai 2019. URL : https://journals.openedition.org/discours/pdf/2022)

[537]Franziska Heyna, *op.cit.*

(désormais Nb), celle-ci se différenciant de l'entité à laquelle réfère le Nb par un certain nombre de propriétés, plus ou moins élevé[538] […] ».

Selon les linguistes, les propriétés, sur lesquelles opère le préfixe en les annulant ou en les inversant, peuvent être stéréotypiques ou prototypiques :

> L'inversion des propriétés caractérisantes est bien identifiée dans les études antérieures, notamment par Rey (1968), Durand (1982), Fradin (1997a, b) ou Heyna (2008). Ces propriétés sont identifiées comme des propriétés stéréotypiques dans Fradin (1997a, b) et comme des propriétés prototypiques dans Heyna (2008). Par ailleurs, les propriétés inversées sont spécifiques à chaque locuteur et à chaque instance de chaque dérivé. Heyna (2008) note ainsi que *anti-* ne précise pas les propriétés qui sont annulées[539].

Geeraerts, dans son ouvrage *Cognitive Linguistics: Basic Readings,* souligne que tant les stéréotypes que les prototypes impliquent des informations sémantiques marquantes pour une catégorie, sans pour autant englober l'ensemble de cette catégorie. Par ailleurs, il est fréquent, bien que non systématique, que les caractéristiques associées au stéréotype correspondent à celles du prototype. Les candidats au statut de « base dérivationnelle » des anti$_2$N sont des N qui appartiennent à des paradigmes taxinomiques très divers (littérature, philosophie, etc.). Plus généralement, les N dans les anti$_2$N appartiennent à la catégorie des noms de *types* et dénotent donc des objets-de-discours intensionnels. Quant aux dérivés anti$_2$N, ils permettent de dénoter des objets-de-discours qui ne comportent pas tous les traits prototypiques inscrits dans le signifié du N_{Type}. Le préfixe *anti$_2$-* peut par conséquent être décrit comme un opérateur qui agit sur l'intension de N', en annulant ou en renversant certains des traits sémantiques considérés comme prototypiques[540].

2.2.2.1.De l'[Anti-] antonymique : du monde au négatif

[538] Dany Amiot, « Préfixes ou prépositions ? Le cas de *sur(-)*, *sans(-)*, *contre(-)* et les autres », in *Lexique 16*, 2004, p.40.

[539] Nabil Hathout, *op.cit*., p.99.

[540] Franziska Heyna, « Sémantisme et potentiel argumentatif des dérivés dénominaux en *anti-* », *op.cit,* p. 14.

En identifiant les dérivés en [*anti*-] antonymique au sein de notre corpus, une observation se dessine : une part substantielle de ces lexèmes dépeint une perspective singulière, qui trouve écho dans l'œuvre de Cioran. Cette vision singulière s'affirme par sa capacité à envelopper l'existence et les êtres d'une aura négative, plongeant en première ligne le penseur lui-même dans cette vision sombre. Car, au cœur de cette tendance à l'opposition incessante qui semble le hanter, se révèle une profonde incapacité à concilier sa perception avec l'essence intrinsèque du monde et de la vie telles que perçues par ceux qui vivent dans le luxe de l'ignorance. Le préfixe [*anti*-] finit par refléter une incapacité à harmoniser sa propre essence avec la réalité environnante, créant ainsi un fossé intérieur entre la vision idéale et la complexité inhérente du réel.

Il en émane une dualité existentielle, où les dérivés marqués par ce préfixe traduisent l'incapacité de l'auteur à trouver une résolution harmonieuse avec l'essence même de la vie. Cette disposition à l'opposition, à laquelle il semble adhérer avec une intensité déconcertante, devient le reflet d'une dissonance profonde, révélant sa lutte intérieure pour trouver un accord avec un monde perçu comme insondable. Cioran, à travers cette tendance, dévoile une incapacité à accepter la nature intrinsèque du réel, cherchant inlassablement une voie d'opposition, pour finalement dépeindre l'existence et les êtres sous une teinte négative, les séparant d'une possible réconciliation avec leur essence profonde.

> Que le véritable secret du bonheur consiste à « être bien avec soi », ce mot de Fontenelle, s'il s'applique à quelqu'un c'est bien à moi-même, mais négativement. J'ai beau me démener, je n'arrive pas à me réconcilier avec moi-même, je suis toujours en mauvais termes avec mon « être ». Ma fureur n'a pas de bornes, que j'en sois l'objet ou que ce soit l'univers – indifféremment[541].

Le monde, tel que nous le percevons dans les textes cioraniens, est un semblant d'entité inconsistante en cours de démolition. Ses éléments se confondent avec le chaos qui les enveloppe et s'y fondent. Il délivre à son lecteur la réalité telle que vue par ceux qui n'accèdent pas au privilège de l'idiotie, de ces êtres qui sombrent dans

[541] Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p.394.

le malheur d'être. Dans une interrogation rhétorique qui vise à mettre en exergue le rôle que jouent les écrits cioraniens dans l'expression de ce malheur d'être, Marc Dumas se demande : « En décrivant des rencontres, des observations, des réactions et tout ce qu'il peut passer au peigne du scepticisme, Cioran ne se fait-il pas, d'une certaine façon, le porte-étendard de plusieurs d'entre nous qui ne vivent pas, mais vivotent[542] ? ». Cette vision négative du monde confère au penseur lucide le statut d'un marginal qui aspire à une espèce d'« anti-monde » qui découlerait d'une « anti-création » où règnerait l'absence. Et c'est ainsi que se créent, à partir du fait négatif d'exister dans « une réalité encrassée dans le cambouis de la mortitude[543] », des dérivés qui donnent forme à ce sentiment d'exil dans la vie.

Vivre devient donc une activité impraticable et la vie se transforme, comme nous pouvons le lire dans le fragment suivant, en une « anti-vie » :

> À part le sommeil la nuit, et les instants d'hébétude de jour, mes incommodités m'ont réduit à une continuelle réflexion sur mon état et acculé à une sorte *d'automatisme de la conscience*, avec tout ce que cela peut signifier d'affreux et d'horrible. En somme j'ai vécu dans *l'anti-vie*[544].

Cioran choisit de marquer le dérivé négatif « anti-vie » en italique et de l'utiliser comme chute au fragment dans une formulation oxymorique qui met davantage en lumière l'effet négatif du préfixe. Il s'agit à la fois d'affirmer le fait de vivre et de le nier dans une même proposition. Le syntagme prépositionnel « dans *l'anti-vie* » fonctionne comme un complément circonstanciel de lieu au verbe « ai vécu » et représente alors, via le préfixe, un espace-temps négatif qui se construit sur une négation de la vie. Mais une question se pose à ce niveau : que nie-t-il ?

Comme nous l'avons vu, le préfixe [*anti*-] établit une opposition fondamentale avec les traits prototypiques et/ ou stéréotypiques associés au mot qu'il modifie. Il en résulte un dérivé endocentrique [*anti*-]N qui, tout en étant une sous-classe de N, s'y oppose. Dans ce sens, une « anti-vie » est une vie d'une nature

---

[542] Marc Dumas, « Le rien et Dieu chez Cioran », in *Théologiques*, 4(2), 1996, p.89. (Version numérique : https://doi.org/10.7202/602441ar consultée le 07/11/2023.)

[543] *Ibidem*.

[544] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.57.

particulière, caractérisée par la négation de ses traits communément définitoires. Les structures sémiques du N et du [*anti*-]N portent en elles des oppositions qui font du sens du dérivé une négation partielle du nom.

En tant que concept prototypique, « vie » est habituellement caractérisée par des attributs tels que la vitalité, la croissance, la spontanéité et le dynamisme. Elle est définie dans le *TLFi* comme « fait de vivre ; ensemble des phénomènes et des fonctions essentielles se manifestant de la naissance à la mort et caractérisant les êtres vivants » et comme « énergie, vigueur, dynamisme qui caractérisent quelqu'un. » Elle évoque donc souvent l'idée d'une existence animée. Cependant, l'adjonction du préfixe [*anti*-] au sémème « vie » annule ces traits prototypiques positifs associés à la vie. En effet, ce préfixe agit comme un opérateur « modifieur d'intension[545] » et cela dans le sens où « op_anti_2 prend comme opérande *N*' dont il annule certains traits intensionnels. Pourtant, suffisamment de traits pertinents sont maintenus, pour que le référent appartienne malgré tout à la catégorie générale des N. »

L'utilisation de ce préfixe crée une antithèse, suggérant une absence ou une inversion de ces caractéristiques. Sans pouvoir identifier avec précision les traits sur lesquels il agit, il nous est possible, à travers le contexte, de délimiter son champ d'action sémantique. En effet, des expressions telles que « réflexion continuelle sur mon état » et « *automatisme de la conscience* », étant associées au substantif « incommodités » et aux adjectifs « affreux » et « horrible » qui révèlent une connotation négative, nous renvoient à l'état permanent, continu et imposant de « la conscience du malheur » qui, notons-le, donne le titre à l'un des fragments du *Précis de décomposition* où Cioran la présente comme « une maladie trop grave pour figurer dans une arithmétique des agonies ou dans les registres de l'Incurable[546] »

[545] Franziska Heyna, « Sémantisme et potentiel argumentatif des dérivés dénominaux en *anti-* », *op.cit.,* p.14.

[546] Cioran*, Précis de décomposition*, *op.cit.,* p.46.

pour qu'il se demande par la suite : « Quel péché as-tu commis pour naître, quel crime pour exister ?[547] »

Ainsi, dans ce contexte, le préfixe [*anti*-] abolit la vitalité pour la remplacer par un état morne ou dépourvu de vigueur. Il annule la croissance pour imposer un sentiment d'immobilisme ou de déclin. Il supprime la spontanéité pour instaurer une mécanicité ou une automatisation de la conscience. Enfin, il réfute la plénitude pour introduire une notion d'horreur, de vide ou d'incomplétude existentielle.

En utilisant le préfixe [*anti*-] pour qualifier la « vie », Cioran dépeint donc une réalité existentielle qui se situe à l'opposé des attributs fondamentaux habituellement associés à la vie, créant ainsi une dichotomie saisissante entre la notion conventionnelle de vie et l'état négatif, oppressant et statique exprimé par le lexème « anti-vie ».

À travers ce type particulier d'existence et de rapport au monde, se dessine aussi le profil d'un être qui, pour son non-adhésion au monde, se détache quelque part de certains des traits marquants des hommes creusant davantage l'abysse qui le sépare de la vie et de ses semblables. Et c'est alors que surgit encore une fois le préfixe [anti-] pour dire un écart par rapport à la nature de l'être qui fait de lui, selon ses mots, un « anti-prophète », titre qu'il donne à un fragment du *Précis*.

> L'anti-prophète
>
> Dans tout homme sommeille un prophète, et quand il s'éveille il y a un peu plus de mal dans le monde …
>
> La folie de prêcher est si ancrée en nous qu'elle émerge de profondeurs inconnues à l'instinct de conservation. Chacun attend son moment pour proposer quelque chose : n'importe quoi. Il a une voix : cela suffit. Nous payons cher de n'être ni sourds ni muets ... […]
>
> (Autrefois j'avais un « moi » ; je ne suis plus qu'un objet ... Je me gave de toutes les drogues de la solitude ; celles du monde furent trop faibles pour me le faire oublier. Ayant tué le prophète en moi, comment aurais-je encore une place parmi les hommes ?)[548]

[547] *Ibidem*.

[548] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit.,* p.15.

Le titre du fragment est métaphorique. L'utilisation de l'image du « prophète » dans ce contexte sert à illustrer cette impulsion intrinsèque chez l'humain à prêcher, à exprimer des idées ou des convictions, souvent d'ailleurs sans tenir compte de leur fondement ou de leur portée réelle. Nous avons choisi la partie inaugurale du fragment (les deux premiers paragraphes) et la note de conclusion, mise entre parenthèses, car elles permettent de voir clairement l'opposition entre les humains et le sujet parlant « je », lui aussi humain, mais différent. Le préfixe [*anti*-] permet de résumer dans le titre cette opposition qui se dessine entre l'écrivain, être qui sombre dans l'atonie et l'apathie, et le reste des humains travaillés par cette « folie de prêcher ». Le recours de Cioran au préfixe [anti-] lui permet donc de se démarquer par la négation de certains des sèmes constitutifs du sémème « prophète » qu'il neutralise de son être, tout en gardant, à notre sens, le trait /être humain/ que nous considérons comme une propriété constitutive du type « prophète ».

La position explicite de l'écrivain envers le statut métaphorique de « prophète » fournit les arguments nécessaires à la négativation de certains des traits liés à ce sémème et « sert [donc] à expliciter l'écart par rapport au prototype dénoté par N[549] ».

> De façon quasi systématique, on trouve des indices dans l'entourage proche du dérivé qui corrobore l'hypothèse que *op_anti₂* agit sur l'intension de N'. Le fait qu'on ne puisse pas déterminer sur quels traits porte précisément l'opérateur *op_anti₂* explique la forte présence de paraphrases descriptives qui servent justement à expliciter l'écart par rapport au prototype dénoté par N[550].

Dans le cas du fragment en question, c'est tout le texte qui vient corroborer la lecture antonymique du dérivé et non seulement l'entourage proche de ses occurrences. En effet, Cioran construit le fragment sur une logique oppositive, exposant au début la nature prophétique de l'humain, qu'il connote d'ailleurs, dans un but de désillusion, négativement, pour passer ensuite à une description, qu'on peut qualifier

[549] Franziska Heyna, « Sémantisme et potentiel argumentatif des dérivés dénominaux en *anti-* », *op.cit.,* p.16.

[550] *Ibid*em.

d'atinomique, de son propre être. Chemin faisant, il fournit les arguments au préfixe [anti-] qu'il choisit d'utiliser dans le titre.

> Des boueux aux snobs, tous dépensent leur générosité criminelle, tous distribuent des recettes de bonheur, tous veulent diriger les pas de tous : la vie en commun en devient intolérable, et la vie avec soi-même plus intolérable encore […] La source de nos actes réside dans une propension inconsciente à nous estimer le centre, la raison et l'aboutissement du temps. Nos réflexes et notre orgueil transforment en planète la parcelle de chair et de conscience que nous sommes. Si nous avions le juste sens de notre position dans le monde, si comparer était inséparable du vivre, la révélation de notre infime présence nous écraserait. Mais vivre, c'est s'aveugler sur ses propres dimensions[551]…

L'utilisation de l'oxymore « générosité criminelle », de l'adjectif incisif « intolérable » et du pronom généralisant hyperbolique « tous » converge de manière harmonieuse pour forger une vision résolument péjorative des attributs prophétiques inhérents à l'humain. Cioran remet en question la propension universelle à guider, diriger et imposer des convictions, cristallisant ainsi le personnage messager, voire dictatorial, que chaque individu incarne potentiellement.

Dans ce manifeste contre l'arrogance humaine, le leurre de l'auto-identification comme le centre et la raison du temps est vigoureusement dénoncé. Cioran met en exergue l'hypertrophie du moi, engendrant une vision déformée de soi-même et du monde, où l'illusion d'une grandeur disproportionnée prévaut. L'emploi du pronom hyperbolique « tous » amplifie la portée critique, soulignant la généralisation de cette propension égocentrique au sein de l'humanité. Cioran tisse donc une critique acérée de la figure de l'homme-prophète, entrelaçant son importance apparente avec l'illusion de la pertinence de son message sur terre. L'écrivain dévoile, cela faisant, la dualité entre l'image extérieure de l'homme-prophète, empreinte d'importance auto-attribuée, et la réalité de son insignifiance intrinsèque, exprimée de manière frappante par l'hyperbole « infime présence ».

La juxtaposition habile de ces éléments renforce la notion de l'illusionné qui, tout en se croyant détenteur d'une importance transcendantale, demeure inconscient

[551] *Cioran*, *Précis de décomposition*, *op.cit.,* p.13.

de sa propre petitesse. Cioran, à travers son style incisif, souligne le paradoxe de cette attitude prophétique, où l'individu s'érige en porteur de messages grandioses tout en ignorant l'insignifiance fondamentale de son existence.

Le choix de l'hyperbole « infime présence » agit comme un éclair qui illumine le hiatus entre la perception que l'homme-prophète a de lui-même et la réalité déconcertante de sa position dans l'univers. Cette hyperbole, par sa dimension exagérée, intensifie le contraste, révélant avec force l'écart entre la prétention à la grandeur et la vérité de la minuscule empreinte que chaque individu laisse dans l'infini cosmique.

Le style de Cioran, à la fois incisif et poétique, reflète la dualité inhérente à la condition humaine, capturant l'ironie de l'homme-prophète se projetant comme une figure d'importance transcendante. Ainsi, l'écrivain explore non seulement la vanité de la prétention humaine, mais également l'auto-illusion qui persiste malgré la réalité écrasante de l'insignifiance.

Émerge de cette critique l'individu lucide, affranchi de l'illusion collective, qui a su discerner sa propre nullité. Cette clarté de vision dévoile l'antithèse de l'ignorance gratifiante qui permet de se délecter du mensonge du sens et de la grandeur humaine. Dans cet éclair de lucidité, se dessine l'image de l'« anti-prophète », être qui se fait la négation de ce qui confère à l'homme son statut prophétique. L'anti-prophète, dès lors, incarne la rébellion contre cette tendance à l'égocentrisme prophétique, dévoilant ainsi une vision dissidente et éclairée face aux illusions collectives qui voilent la véritable nature de l'existence humaine.

> L'homme idéalement lucide, donc idéalement normal, ne devrait avoir aucun recours en dehors du rien qui est en lui... Je me figure l'entendre : « Arraché au but, à tous les buts, je ne conserve de mes désirs et de mes amertumes que leurs formules. Ayant résisté à la tentation de conclure, j'ai vaincu l'esprit, comme j'ai vaincu la vie par l'horreur d'y chercher une solution. Le spectacle de l'homme, —quel vomitif ! L'amour, — une rencontre de deux salives ... Tous les sentiments puisent leur absolu dans la misère des glandes. Il n'est de noblesse que dans la négation de l'existence, dans un sourire qui surplombe des paysages anéantis[552].

[552] *Ibid*., pp. 14-15.

Cioran passe dans ce passage de la description de l'être humain —auquel il réfère par le « nous » ou le « on » — à la description de soi faisant ainsi intervenir le « je ». Comme nous pouvons le remarquer, il s'agit de dresser un profil contraire à celui de l'homme-prophète capable de nous guider, en quelque manière, vers l'identification approximative des traits qu'annule le préfixe [*anti-*] dans l'image du prophète telle que décrite par Cioran, car, soulignons-le, il s'agit, dans le cas de cet exemple, de traits plutôt stéréotypiques vu que liés à un contexte philosophique bien particulier et que l'image du « prophète » telle que présentée correspond à celle subjective du penseur. Dans le tableau suivant, nous essayons d'opposer les deux images du prophète et de l'anti-prophète en nous appuyant sur les expressions utilisées par Cioran.

Cioran opère dans ce passage une transition, délaissant la description générique de l'humanité, qu'il évoque au moyen du « nous » ou du « on », pour plonger dans une introspection plus personnelle, marquée par l'introduction du « je ». Cette passage vise à introduire un profil en opposition à celui de l' « homme-prophète ». Il convient de noter que l'image du « prophète », telle que dépeinte par Cioran, reste intrinsèquement subjective, s'alignant sur la vision propre au penseur. Dans le tableau qui suit, notre démarche consiste à confronter ces deux images, celle du prophète et de l'anti-prophète, en nous appuyant sur les expressions utilisées par Cioran.

L'image de l'homme « Prophète »	L'image du « je » « anti-prophète »
« la folie de prêcher » « chacun attend son moment pour proposer quelque chose » « tous distribuent des recettes de bonheur, tous veulent diriger les pas de tous » « une propension inconsciente à nous estimer le centre, la raison et l'aboutissement du temps »	« arraché au but, à tous les buts » « je ne suis plus qu'un objet ... » « ayant résisté à la tentation de conclure, j'ai vaincu l'esprit » « Le spectacle de l'homme, —quel vomitif ! » « Il n'est de noblesse que dans la négation de l'existence, dans un sourire qui surplombe des paysages anéantis. »

Tableau 12 : Image du prophète VS image de l'anti-prophète

Le recours au préfixe [*anti*-] se justifie donc par une opposition subtile et évocatrice, tracée avec une précision lexicale, entre deux archétypes humains. D'un côté, émerge l'individu enlisé dans la trame de l'existence, revêtu d'une prétention ostensible, prônant son message avec une égocentricité qui se laisse duper par l'illusion de grandeur et la signification qu'il attribue à l'humanité. D'un autre côté, se profile l'être détaché, conscient de sa valeur authentique, hanté par un dégoût profond envers l'humain et ses attributs. Le premier célèbre le monde, lui insufflant une signification façonnée par son propre regard ; le second, dans un contraste frappant, se délecte du spectacle saisissant de sa propre négation, opérant méthodiquement la déconstruction de la consistance même de l'existence. C'est de cette dualité existentielle que découle la nécessité de convoquer l'image évocatrice de l'anti-prophète. Ce dernier, en se détachant délibérément, renie avec résolution sa fonction de messager. Il dévoile le mensonge latent derrière l'idée même de la signifiance d'être. Par cet acte radical, il se dépouille de la sacralité qui imprégnait sa nature humaine, orchestrant ainsi symboliquement l'assassinat du prophète qui sommeillait en lui pour que naisse, de la lucidité annihilatrice de la négation, l'anti-prophète.

Et c'est de même qu'il procède, via ce préfixe, à la pulvérisation de l'image du philosophe telle que traditionnellement conçue. Le pouvoir négateur implicite du morphème [*anti*-] permet à Cioran de refléter une vision du monde toute particulière, une vision où la vie se mêle à la mort, où l'être se défait de ses penchants humains et où la sagesse humaine, la philosophie, délaisse l'intellect et embrasse l'affect pour que naisse de cette union ce que Cioran appelle l'« anti-philosophe ».

2.2.2.2.[anti-]Nom Propre

Certains des dérivés identifiés dans notre corpus présentent la particularité d'être construits à partir de noms propres (désormais Npr). Cette catégorie de dérivés revêt un intérêt particulier, car elle semble refléter, comme nous l'observerons ultérieurement, une facette du penchant littéraire et philosophique de Cioran. En effet, chacun de ces dérivés est élaboré à partir des prénoms de philosophes ou de personnages liés au domaine de la philosophie. Dans la suite de notre analyse, nous nous attarderons sur le rôle spécifique que le préfixe [anti-] joue lorsqu'il s'associe à ces noms. Nous chercherons à élucider comment cette préfixation participe à la

création d'un langage subtil et nuancé, propre à véhiculer les nuances complexes du point de vue cioranien sur des concepts philosophiques.

2.2.2.2.1.L'anti-Zarathoustra

Le 23 octobre 1969, à propos de son ami Beckett, il écrit dans ses *Cahiers* ce qui suit :

> Samuel Beckett. Prix Nobel. Quelle humiliation pour un homme si orgueilleux !
>
> La tristesse d'être compris ! Beckett ou l'anti-Zarathoustra.
>
> La vision de la post-humanité (comme on dit post-chrétienté).
>
> Beckett ou l'apothéose du sous-homme[553].

L'examen du fragment requiert préalablement une considération de l'utilisation et du fonctionnement du dérivé « anti-Zarathoustra ». Ce dernier résulte de l'association du préfixe [anti-] avec le nom propre « Zarathoustra », générant ainsi un dérivé nominal. Ce dérivé est intégré dans un syntagme nominal (SN) spécifié par l'article défini « l'», ce qui confère à l'ensemble la nature d'un nom commun (désormais *Nc*). Dans ce contexte, il convient de souligner l'emploi d'une antonomase du nom propre, une figure stylistique particulière consistant à utiliser un nom propre de manière semblable à un nom commun. Dans le *TLFi*, l'antonomase est une « figure qui consiste à remplacer, en vue d'une expression plus spécifiante ou plus suggestive, un nom propre par un nom commun (Le Sauveur pour Jésus-Christ) ou un nom commun par un nom propre (un Tartuffe pour un hypocrite) » ; pour le Littré, elle « consiste à prendre un nom commun pour un nom propre ou un nom propre pour un nom commun ».

Ce procédé linguistique confère au syntagme « l'anti-Zarathoustra » une dimension symbolique, marquée par la substitution du caractère individuel de « Zarathoustra » par une signification générale, dénotant ainsi une opposition ou une alternative à la philosophie ou à la conception véhiculée par Zarathoustra. « Cette substitution n'est pas gratuite, elle se réalise en vertu d'une notoriété du personnage

[553] Cioran, *Cahiers*, p.p. 822-823.

auquel renvoie le nom propre[554]. » Autrement dit, le *Npr* est devenu emblématique et désigne alors un personnage devenu en quelque sorte un prototype. « La transformation antonomastique est donc au service d'une métaphore, puisque c'est le rapport de similarité qui permet d'attribuer telle qualité par le nom de son modèle[555]. » Ainsi, « un personnage historique (Néron) ou mythique (Pénélope) devient le représentant typique d'une qualité ou d'un état [556]». Dans le cas du fragment en question, de quelle qualité s'agit-il ?

D'après le contexte, nous pouvons déduire que le Npr « Zarathoustra » renvoie au Nc « surhomme » et que, par conséquent, le dérivé « l'anti-Zarathoustra » fait appel à ce qu'on pourrait présenter, parallèlement, comme l'opposé du surhomme. Cela se trouve confirmé par la dernière phrase du fragment « Beckett ou l'apothéose du sous-homme » où réapparaît le sujet anaphorique « Beckett » en suivant le même modèle syntagmatique « Npr ou N » qui introduit alors, d'une façon cette fois-ci directe, l'idée du sous-homme qu'annonce le dérivé « l'anti-Zarathoustra ».

La conjonction de coordination « ou » a pour rôle sémantique d'introduire une alternative ou une disjonction. Sa présence indique la possibilité de considérer Beckett d'une manière spécifique, laquelle est ensuite précisée par l'épithète détachée « l'anti-Zarathoustra ». L'utilisation du coordonnant « ou » suggère ainsi qu'il est loisible de choisir de percevoir Beckett dans un contexte particulier, en opposition à la conception de Zarathoustra. Cette construction établit une relation de choix ou de contraste entre les deux options exposées dans la phrase, permettant soit une considération de Beckett selon un certain prisme, soit une perception de ce dernier sous l'angle de l'anti-Zarathoustra qui renvoie alors, non pas au personnage de Zarathoustra lui-même, mais plutôt au type qu'il représente. C'est ce que Heyna nous explique dans ce qui suit :

---

[554] Nabil Radhouane, *Dictionnaire de stylistique, de rhétorique et de poétique*, CPU, Tunis, 2002, p.27.

[555] *Ibidem*.

[556] César Chesneau Dumarsais*, Des tropes et des différents sens*, 1988, pp., 271-272.

> […] le nom propre fait office de catégorisateur dans la mesure où il représente un certain nombre de valeurs ; le Npr fonctionne dès lors comme un *type*. Une des valeurs sémantiques de *anti*$_2$- en tant qu'opérateur semble donc consister à formater l'objet-de-discours dénoté par le nom propre comme un N_{Type}, et non plus comme un individu discret[557].

Dans la phrase « Beckett ou l'anti-Zarathoustra », il s'agit donc d'établir un lien d'équivalence entre cet écrivain et une image inversée de ce que représente le personnage nietzschéen, figure emblématique du surhomme. Nous pourrions donc gloser la proposition comme suit :

> Beckett ou l'anti-Zarathoustra => Beckett ou l'anti-surhomme => Beckett ou le sous-homme.

Cioran présente Beckett, dans une formule hyperbolique, comme « l'apothéose du sous-homme », et bien que la formule puisse être vue comme oxymorique, elle relate, en réalité, une vision particulière de l'homme aux yeux de Cioran. En effet, dans le dérivé « anti-Zarathoustra », le préfixe [*anti*-] agit sur ce que représente le Npr. Les traits négativisés/inversés sont, selon le contexte, ceux liés au préfixe [sur-] dans le lexème « surhomme » remplacé le Npr « Zarathoustra ». Ce préfixe renvoie à « une supériorité hiérarchique[558] », à « un dépassement d'une norme[559] ». Par référence à ce sens, « surhomme » est défini dans le *TLFi* comme un « être humain aux qualités exceptionnelles, qui se situe au-dessus de l'humanité normale » ou encore comme « homme supérieur, libéré des normes sociales et agissant selon sa propre volonté de puissance[560]». Le préfixe [anti-] joue donc sur des sèmes tels que /supériorité/, /transcendance/ en projetant l'image contraire du Zarathoustra nietzschéen.

---

[557] Franziska Heyna, « Sémantisme et potentiel argumentatif des dérivés dénominaux en *anti-* », *op.cit.*, p.12.

[558] Dany Amiot, « Sur préposition et préfixe : un même sens instructionnel ? », in *Revue de Sémantique et Pragmatique*, Numéro 15/16, 2004, p. 104.

[559] *Ibidem*.

[560] https://www.cnrtl.fr/definition/surhomme

Mais une question se pose alors : en quoi Beckett, ami proche et cher à Cioran, serait-il un sous-homme ? Quelle serait la connotation de ce type particulier d'anti-Zarathoustra ?

Pour répondre à cette question, nous avons dû parcourir les textes de Cioran pour ainsi développer une idée par rapport à la vision cioranienne de la figure du « surhomme », de celle du « sous-homme » et de la façon dont il regarde l'avenir de l'être et sa nature. C'est alors que nous sommes tombée sur le fragment suivant qui, nous semble-t-il, élucide le lien entre Beckett et le sous-homme comme figure de la déchéance.

> « Nulle créature ne peut atteindre au plus haut degré de nature sans cesser d'exister. » (Saint Thomas d'Aquin) Voilà la réponse anticipée aux aberrations du Surhomme. L'homme est condamné à être ce qu'il est. Il ne peut changer de nature. Il ne pourrait même (pas) s'améliorer impunément. Sa nature est d'être déchu. À plus forte raison sa carrière[561].

Dans ce fragment des *Cahiers*, il revient sur ce qu'il appelle les « aberrations du Surhomme » qui, pour lui, s'opposent à la nature même de l'être qui se refuse au dépassement, et qui est, essentiellement et fatalement marqué par la déchéance, thème emblématique dans la pensée et l'écriture cioranienne. Et c'est ainsi que nous pouvons interpréter l'équivalence qu'il crée entre Beckett et l'anti-Zarathoustra car, en effet, le contexte qu'est le prix Nobel décerné au dramaturge de l'absurde ne peut être, aux yeux de Cioran, que la marque d'une déchéance pour celui qui subit l'« humiliation » d'être compris, lui qui a réalisé qu'il allait dans le sens de « l'appauvrissement, de la perte du savoir et du retranchement, de la soustraction, plutôt que de l'addition[562]. » Nous pouvons donc dire que Becket sert d'exemple à cette image de la déchéance de la « carrière » et qu'il reflète, pour Cioran, la figure de l'anti-Zarathoustra qui, finalement, n'a pas le pouvoir du dépassement de

[561] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p. 328.

[562] James Knowlson, *Beckett, Biographie traduite de l'anglais par Oristelle Bonis*, Babel, Coéditions Actes Sud, p.573 cité dans Roth, Berta, « Beckett. Au creux des mots », in *Topique*, vol. 120, no. 3, 2012, pp. 101-111. (Version numérique : https://www.cairn.info/revue-topique-2012-3-page-101.htm#no182 consultée le 24/01/2024)

l'humain. Et c'est dans ce même contexte que nous pouvons voir dans la phrase « La vision de la post-humanité (comme on dit post-chrétienté) » une généralisation de l'idée de la déchéance des humains, espèce phare de l'image de la chute que l'écrivain décrit d'ailleurs dans un fragment qu'il intitule « L'anti-Zarathoustra » et où il expose sa vision de l'avenir de l'être humain.

> L'anti-Zarathoustra
>
> Il est plus que vraisemblable que l'avenir sera au sous-homme plutôt qu'au surhomme. C'est ridicule de parler de surhomme, puisque l'homme depuis qu'il existe ne fait que se dépasser, s'arracher à ses origines ; mais il ne s'en arrache que pour mieux y retomber, et lorsqu'il sera le plus loin de ses commencements, c'est alors qu'il tombera plus bas qu'il n'a jamais été. Il paiera cher sa volonté d'élévation et de dépassement. Je vois l'homme s'amenuisant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien[563].

Et comme nous pouvons le remarquer, c'est d'un pessimisme sans failles que Cioran présente l'homme qui avance inéluctablement vers l'anéantissement. Il expose une vision cynique de l'humanité, décrivant un cycle inévitable où chaque tentative de dépassement conduit à une chute inévitable. L'image de l'anti-Zarathoustra trouve son expression dans un vocabulaire destiné à l'expression de la chute qui fait écho avec le préfixe [sous-] dans « sous-homme ». Ainsi, pouvons-nous relever les verbes « retomber », « tombera » et la formule hyperbolique « plus bas qu'il n'a jamais été » qui annoncent la fin tragique du fragment qui se conclut sur une note apocalyptique, prévoyant une humanité en constante diminution. Le verbe "s'amenuiser" évoque une réduction progressive de l'essence humaine, anticipant une inévitable disparition.

Et c'est donc de cette manière que « l'anti-Zarathoustra » devient le porte-étendard d'une vision sombre de l'humanité, symbolisant le rejet catégorique de la conception nietzschéenne du surhomme au profit d'une perspective où l'homme est condamné à une régression inéluctable qui fera avouer à l'humain, sous la plume de Cioran, à la fin de son fragment intitulé « Procession des sous-hommes » : « La vie ne fut point notre lot : aux moments mêmes où nous en étions ivres, toutes nos joies

[563] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.p. 823-824.

venaient de nos transports au-dessus d'elle ; se vengeant, elle nous entraine vers ses bas-fonds : procession des sous-hommes vers une sous-vie ...[564] ».

Cioran parvient à transmettre cette méditation pessimiste avec une écriture incisive où la préfixation en [anti-] assume un rôle pilier. Et s'il nous guide à percevoir, à travers certains dérivés, une contre-façon de voir l'être, il peut servir, à travers d'autres, à exprimer une position envers certains philosophes.

2.2.2.2.2.Un « Anti-Pascal »

Le 12 novembre 1970, Cioran écrit ce qui suit :

> Dans l'interview à la télévision suisse, j'ai dit que les seuls contemporains véritables sont ceux avec qui nous avons des affinités spirituelles, et que, par exemple, Lao-tseu m'est plus proche que Sartre. J'aurais dû dire à la place du sage chinois : Pascal, à cause de la symétrie. (Car on peut dire que Sartre est un anti-Pascal ou plutôt qu'il est apascalien, comme on est apolitique ou amusical.)[565]

Cioran développe dans ce fragment une conception particulière de la contemporanéité. Pour lui, la véritable proximité se trouve avec ceux partageant des affinités spirituelles, plutôt qu'avec des contemporains chronologiques. La logique comparative qui construit le fragment, et dans laquelle s'inscrit d'ailleurs l'utilisation du préfixe [anti-], oppose alors Sartre, un contemporain chronologique, à d'une part, Lao-tseu, sage qui aurait vécu au VIème siècle avant Jesus-Christ, et Pascal, philosophe et moraliste du XVIIème siècle, présentés alors comme « contemporains véritables » de la pensée cioranienne.

Dans la proposition[566] « Sartre est un anti-Pascal », le SN indéterminé « un anti-Pascal » occupe la fonction d'attribut et qualifie donc le sujet à travers une négation/inversion de certains des traits caractéristiques de la pensée pascalienne. Le Npr, auquel s'ajoute le préfixe, fonctionne, surtout en la présence de l'article indéfini « un », comme référent à une classe qu'il vient donc présenter comme étant l'une de

[564] Cioran, *Précis de décomposition*, « Procession des sous-hommes », op.cit., p. ???

[565] Cioran, Cahiers, p.956.

[566] C'est cette proposition qui fait l'objet de notre analyse dans cette sous-partie.

ses figures emblématiques. C'est ce que Nelly Flaux nous explique dans ce qui suit en prenant l'exemple de l'antonomase « Harpagon » :

> […]la présence de l'article indéfini UN indique que le Npr Harpagon présuppose une classe de x appelés /Harpagon/, ce qui veut dire que pour les sujets qui prononcent ou comprennent la phrase Pierre est un Harpagon, il existe un concept d'Harpagon, ou - si l'on préfère - qu'il existe un ensemble de conditions qui doivent être satisfaites pour qu'un x soit appelé /Harpagon/, et qui constituent le sens de ce mot - comme il existe un concept de « professeur »[567].

Cela nous amène donc à dire que le SN « un anti-Pascal » réfère lui aussi à une classe opposée à celle liée à « Pascal » et cela dans le sens où le dérivé en [anti-] nous oriente vers l'annulation ou l'inversion de certains traits caractéristiques de la pensée/philosophie pascalienne. Notons que malgré la correction à laquelle procède Cioran quand il rajoute « ou plutôt apascalien », nous avons choisi d'analyser le dérivé « anti-Pascal » qui a une pertinence confirmée à travers les profils que dresse Cioran de chacun des deux penseurs et qui, à travers les fragments, s'opposent l'un à l'autre. C'est ce qui nous a amenée à voir dans le recours au GN « un anti-Pascal » une expression spontanée d'une représentation mentale de deux personnages à profils antinomiques.

Pour appréhender le champ d'action du préfixe [*anti*-], il convient d'amorcer notre exploration par l'étude de citations éclairant la vision cioranienne de la pensée pascalienne.

> Un écrivain ne nous a pas marqué parce que nous l'avons beaucoup lu mais parce que nous avons pensé à lui plus que de raison. Je n'ai pratiqué spécialement ni Baudelaire ni Pascal mais je n'ai cessé de songer à leurs misères, lesquelles m'ont accompagné partout aussi fidèlement que les miennes[568].

Cioran met ici en lumière un élément essentiel dans la construction de l'opposition entre Pascal et Sartre : la mise en relief de la misère vécue et transcrite dans les

[567] Nelly Flaux, « L'ANTONOMASE DU NOM PROPRE OU LA MÉMOIRE DU RÉFÉRENT. », in *Langue Française*, no. 92, 1991, p. 28. (Version numérique : *JSTOR*, http://www.jstor.org/stable/41558542 consultée le 28/01/2024.)
[568] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.88.

textes. À travers la négation exprimée par « je n'ai cessé », l'ubiquité suggérée par « partout », et la comparaison impliquée par « aussi fidèlement que », l'auteur révèle la puissance des aspects humains, subjectifs et douloureux présents dans l'écriture de Pascal, ainsi que dans celle de Baudelaire. Ces deux écrivains détiennent le don de se livrer dans leurs œuvres, un don capable de les ériger, aux yeux de Cioran, en artisans du trouble. Cioran en témoigne en écrivant : « Pascal et Baudelaire – les seuls Français passionnés vraiment. Les autres paraissent prémédités ou alors délirants[569]. » D'ailleurs, avec toutes les mentions de Pascal dans notre corpus, il existe une constante admiration dont l'expression varie d'un fragment à l'autre. Il faut peut-être préciser que le nom propre « Pascal » figure 70 fois dans notre corpus, se positionnant ainsi comme l'un des penseurs et moralistes les plus fréquemment abordés par Cioran, notamment au sein de ses *Cahiers*. Cette récurrence atteste de l'importance singulière qu'il revêt dans le paysage intellectuel de Cioran et cela surtout dans son caractère « organique », réel et amèrement sincère.

Ainsi, au sein de certains fragments de la prose cioranienne, une emphase se trouve-t-elle placée sur les manifestations du malheur chez Pascal, manifestations qui revêtent d'ailleurs une valeur positive qui élève la pensée pascalienne au rang de l' « utile » qui passe par l'expression de la « faiblesse humaine » avec « un accent véritable de tristesse[570] » . Ces fragments semblent témoigner d'une expérience partagée par les deux penseurs. En se référant à plusieurs affinités, ces passages contribuent à expliquer la perception de la contemporanéité entre Pascal et Cioran qui affirme : « Il est incroyable à quel point je pense à Pascal. Ses thèmes sont les miens, et ses tourments aussi. Ce qu'il a dû souffrir, si j'en juge d'après moi ![571] ».

L'agonie mentale se mêle intimement à la vulnérabilité physique, conférant une essence particulière à leurs œuvres respectives. Leurs productions littéraires s'avèrent être des reflets authentiques de l'intériorité profonde, où la torture

[569] *Ibid.*, p.102.

[570] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.71.

[571] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., 318

psychique et la fragilité corporelle se conjuguent pour façonner des expressions littéraires poignantes.

> Presque toutes les pensées de Pascal paraissent être conçues vers 3 heures du matin, au milieu d'une veille douloureuse[572].
>
> Pascal est le seul moraliste *angoissé* ; les autres ne sont qu'amers. La supériorité qu'il a sur eux tient essentiellement à son déséquilibre, à sa mauvaise santé[573].

En ces deux extraits, Cioran expose la conception pascalienne comme émergent directement des expériences intimes et de la sombre réalité de sa vie. La glorification de Pascal et de son type de morale singulier découle d'une forme de retenue qui le distingue comme le seul véritable moraliste. Pour Cioran, sa supériorité découle de ses défaillances aussi bien mentales que physiques, et c'est à partir d'elles qu'il acquiert une forme d'authenticité et de profondeur supérieures. Cioran l'associe ainsi implicitement à la figure du « penseur privé », synthétisant en quelque sorte les attentes d'une pensée subjective s'éloignant des sentiers de la philosophie théorique et systématique.

> Dès que je tombe sur un essai philosophique où il est question de « métaphysique » ou de « philosophie » précisément, je l'écarte tout de suite. Je veux voir *penser* et non interroger sur les manières et les disciplines qui invitent à penser. Pascal a parlé de son angoisse et non de la psychologie de l'angoisse. Toutes ces branches modernes du savoir sont faites pour ceux qui ne peuvent rien tirer d'eux-mêmes, qui n'ont pas de substance ni même d'expériences sur quoi exercer leur esprit. On devrait philosopher comme si la « philosophie » n'existait pas, comme si on était le premier philosophe. À la manière donc d'un troglodyte ébloui ou effaré par le spectacle qui se déroule sous ses yeux[574].

Ce fragment, tout comme la plupart de ceux qui invoquent Pascal comme exemple ou sujet, érige la figure pascalienne en représentant d'une philosophie subjective, qui jaillit des tripes. Et l'on comprend mieux donc la référence d'un « anti-Pascal » qui serait la représentation d'une inversion ou d'une annulation des traits développés par l'ensemble des fragments que nous venons de voir. Annulant les sèmes /subjectivité/,

[572] *Ibid.*, p.316.

[573] *Ibid*., p.121.

[574] *Ibid*., p.635.

/intériorité/, /profondeur/ et /authenticité/, le préfixe nous met sur la piste contraire en faisant appel à des trais que Cioran associe ailleurs à Sartre. Ainsi, dans les fragments suivants :

> « … cet homme [Mirabeau] qui brava souvent l'opinion publique mais soutint toujours l'opinion générale. » (Mme de Staël) (Cela s'applique à Sartre tout spécialement.)[575]
>
> Le drame des gens trop doués (Sartre) qui peuvent aborder le genre qu'ils veulent, qui produisent par délibération, par décision, qui peuvent être n'importe quoi, parce qu'ils ne sont rien[576].

Sartre se trouve-t-il éloigné de la sphère du personnel, de l'intime et du « subjectivement vécu » pour être de la sorte associé au domaine de la production intellectuelle quelque part systémique. En effet, à travers la proposition « soutint toujours l'opinion générale » que Cioran applique à Sartre, se dessine le personnage d'un « philosophe » doué d'un degré de plasticité et de superficialité capable de le détacher de son intériorité et de faire de lui la voix, ou l'écrit, de ce qui est attendu par le public des consommateurs. Cette conception de la plasticité identitaire et créative envoie à une approche délibérée et volontaire de la production artistique chez Sartre. En contraste avec Pascal, dont la pensée était fortement ancrée dans son vécu intérieur et sa souffrance, Sartre semble incarner un individu plus libre de se définir, moins entravé par des déterminants existentiels.

> Sartre – essayé de lire ou relire certains essais. Malaise. Trop systématique. Mauvaise foi permanente. Rien de profond. Il vise au brillant, souvent il y atteint. Je ne sais pas pourquoi il me fait penser à un Giraudoux rigoureux, germanique. Ironie ininterrompue, lourde, ironie alsacienne. Avec cela, précieux, oui. C'est par là qu'il s'apparente à Giraudoux. Je n'ai besoin ni de l'écrivain ni du penseur. Je lui préfère n'importe qui. Je suis injuste à son égard, mais je ne vois pas la nécessité de lui rendre justice. Et quelle signification cette élégance aurait-elle, puisqu'il m'est inutile ? Ce qui me gêne chez Sartre, c'est qu'il veut toujours être ce qu'il n'est pas[577].

Dans ce fragment, il est question de l'expérience cioranienne de la lecture de Sartre. Sur le plan stylistique, le texte est marqué par une forte ponctuation qui donne lieu à

[575] *Ibid*., 335.

[576] *Ibid*., p.360

[577] *Ibid.,* p. 534.

des phrases courtes et à un style haché. Le *Dictionnaire de l'Académie* de 1798, nous fournit une définition de ce qu'on appelle figurément *Style haché* et le présente comme : « un style coupé en trop petites phrases sans liaisons grammaticales ». Et c'est probablement le substantif « Malaise », mobilisé en tant que mot-phrase, qui donne sens à ce style d'écriture devenu quelque part l'expression sincère et fidèle de ce qui se produit à l'intérieur de l'écrivain. Cela nous rappelle d'ailleurs l'un des fragments de *De l'inconvénient d'être né* où nous pouvons lire : « Chez certains, tout, absolument tout, relève de la physiologie : leur corps est leur pensée, leur pensée est leur corps[578]» et nous amène ainsi à évoquer la question du rapport entre le ressenti du corps et l'écriture. Le rythme saccadé, haché et coupé des phrases est le reflet d'un état de suffocation. « Il semble que la valeur d'une ligne soit une immense carrière, qui suffise pour épuiser les forces de l'auteur ; et qu'ensuite, tout hors d'haleine, il ait besoin de faire une pause, qui le mette en état de recommencer à penser[579]. » Et cet état aussi bien physique que mental est causé par le caractère « systématique » de l'écriture et de la pensée sartriennes qui finit par développer, chez Cioran, une gêne amplifiée et extériorisée sous la forme d'un fragment de ses notes intimes. Car c'est ce type précis de « philosophie » qui l'a poussé à faire son « adieu à la philosophie [580]» à cause de « sa terrible nullité[581] », une nullité et une inutilité qu'il attribue dans ce cadre à la pensée de Sartre.

Il est à ce stade possible de faire un bilan des oppositions entre deux philosophes et cela en nous appuyant sur des extraits du fragment ci-dessus.

Pascal	Sartre, « un anti-Pascal »
Profondeur Pensée qui émane de l'intériorité	« Rien de profond » « Trop systématique »

[578] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.13.

[579] D'olivet, *«* Prosodie française », in *Essais de grammaire*, Barbou, Paris, 1771, cité dans **Jacques** Dürrenmatt**,** "Style, phrase, rythme « hachés » : quel imaginaire ponctuant de la coupure ?", in *Linx*, 75 | 2017, 77-90. (version numérique : https://journals.openedition.org/linx/1882 consultée le 30/01/2024).

[580] C'est le titre de l'un des fragments du Précis de décomposition.

[581] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit*., p.73

Authenticité Possibilité d'une identification à la pensée	« il veut toujours être ce qu'il n'est pas » « Je n'ai besoin ni de l'écrivain ni du penseur. Je lui préfère n'importe qui. »

Tableau 13 : Bilan des oppositions entre Pascal et Sartre

Dans chaque aspect, il est envisageable de discerner, à travers l'image esquissée par Cioran du moraliste tout au long de ses écrits, des caractéristiques qui sont inversées ou révoquées (comme en témoigne la négation syntaxique relevée dans le dernier extrait) dans la représentation qu'il nous livre de Sartre. C'est assurément cette négation qui confère une essence au qualificatif « apascalien », introduit comme rectification dans la phrase que nous analysons : « car on peut dire que Sartre est un anti-Pascal ou plutôt qu'il est apascalien, comme on est apolitique ou amusical ». Dans cette formulation, le préfixe [a-] nous amène à transcender l'opposition qui engage les deux penseurs dans une sorte de comparaison, pour accéder à une dimension autre qui est celle de l'absence. L'adjectif « apascalien » vient nier, dans un type particulier d'hyperbole, toute connexion de Sartre à Pascal. Leurs orientations philosophiques sont ainsi présentées comme tellement distinctes qu'il est impossible de tisser un lien quelconque entre les deux.

En conclusion, l'exploration de l'usage du préfixe [*anti*-] dans l'œuvre de Cioran dévoile une dimension complexe et nuancée. Son emploi, tantôt adversatif, tantôt antonymique, façonne un lexique riche en adversité et en opposition. À travers cette dialectique linguistique, l'auteur exprime une ambivalence envers les concepts qu'il déconstruit, tout en élaborant une pensée marquée par le refus, le détachement, et la rébellion contre les certitudes humaines.

Lorsqu'il s'agit d'une opposition marquée, le préfixe [*anti*-] se dresse comme une barrière sémantique, caractérisant l'idée du refus par rapport à des notions qu'il récuse avec véhémence. Cette dynamique antagoniste sert à forger une pensée de la rupture, du refus, et de la désillusion.

D'autre part, dans sa fonction antonymique, le préfixe [*anti*-] instaure une négation subtile, soulignant l'absence, le déni, voire la dissolution des concepts préexistants. Ce processus de déconstruction contribue à la formation d'une pensée

éminemment critique, en perpétuelle révolte contre les systèmes de pensée érigés en dogmes.

En cela, l'utilisation stylistique du préfixe « *anti-* » chez Cioran transcende la simple expression de l'opposition. Elle se métamorphose en un outil d'émancipation intellectuelle, permettant à l'écrivain de s'affranchir des carcans idéologiques et de cultiver un discours qui, tout en proclamant le refus, célèbre la beauté de la négation. Ainsi, à travers cette subtile dialectique linguistique, Cioran nous invite à contempler le néant tout en s'y opposant, à nier pour mieux exister dans l'abîme de la pensée.

CHAPITRE II. Pour une écriture de la neutralisation : des dyades cioraniennes

Repenser son rapport au monde, à l'être dans sa dimension la plus générale puis à soi, passe, chez Cioran par une pratique négative et négatrice qui défait les présupposés, déconstruit le système des valeurs absolues et « décrée », par le jeu du langage et sur le langage, le sens. Au lieu de chercher à dire pour signifier, Cioran cherche à hurler pour se purifier. Ce processus de purgation fait jaillir de l'âme ses obsessions et laisse transparaitre le long des textes des fils conducteurs, mais aussi parfois « non conducteurs » puisque corollaires de l'évolution aléatoire d'une intériorité et non d'un développement logique et cohérent de pensées. Ces obsessions, ces leitmotive hors norme, sont éminemment liées à une négation qui vient présenter pour chaque élément une contrepartie négative. Il n'est pas uniquement question d'une constante qui découle d'un esprit sceptique doutant d'un tout qu'il déconstruit par une remise en question débouchant sur une négation, ou du moins, sur une altérité. Il s'agit également et parallèlement d'une pensée qui procède par mouvement antonymique joignant les contradictoires et assignant aux antipodes des attributs qui viennent contrecarrer la norme et nos catégorisations habituelles. Renverser et inverser les rôles, les référents et les valeurs pour nier l'unité et la cohérence d'un sens illusoire inventé de toutes pièces par un être inconscient de sa condition tragique, c'est ce qu'est, en partie l'aboutissement de la pratique négatrice de Cioran.

Le texte nous offre un terrain d'exploration philosophique d'une pensée dyadique[582] qui n'est pas forcément ni systématiquement organisée mais qui charge les fragments de sèmes dominants permettant de parler d'un texte poly-isotopique et d'isotopies contradictoires faisant des écrits cioraniens une toile d'araignée labyrinthique où se croisent et s'entremêlent des fils qui convergent et divergent.

Cette partie du travail se focalise sur ces couples de contradictoires qui rendent compte de la pensée négative et négatrice de Cioran qui reste, en partie, liée à

[582] Par les dyades, nous entendons parler des paires d'antonymes qui structurent la pensée cioranienne qui se développe par l'affrontement des concepts/ pensées/ positions contraires. L'adjectif « dyadique » que nous employons dans l'analyses est donc synonyme de « binaire ».

l'opposition. Nous abordons les dyades complémentaires les plus dominantes dans le corpus et cela en analysant des sémèmes et des extraits capables de rendre compte d'un lien et d'une représentation, tous deux exceptionnels, des antipodes. La première dyade d'antonymes est Vie/Mort.

I. Vie/Mort

> *Avoir la conscience d'une longue agonie, c'est arracher l'expérience individuelle à son cadre naïf pour en démasquer la nullité et l'insignifiance, s'attaquer aux racines irrationnelles de la vie elle-même. Voir la mort s'étendre, la voir détruire un arbre et s'insinuer dans le rêve, faner une fleur ou une civilisation, vous porte au-delà des larmes et des regrets, au-delà de toute forme ou catégorie. »* Cioran*, Sur les cimes du désespoir.*

Dès sa première œuvre, Cioran a mis la dyade Vie/Mort au cœur de sa réflexion. C'est elle qui a servi de catalyseur au développement de sa perception « nihiliste » de l'être et du monde. L'affirmation de l'être et l'aspiration à sa négation, sa présence et le désir de son absence, le mépris de ce qui est et le regret de ce qui n'est pas, en voilà quelques-uns des soubassements de cette inadéquation avec l'existence chez Cioran. Le couple d'antonymes Vie/ Mort est au cœur de sa pensée. C'est le drame de la naissance et la tragédie de la fin de l'être qui alimente l'angoisse existentielle d'un être dépourvu de sens. Antipodiques et complémentaires, elles résument le commencement et la clôture d'un cycle infernal où l'être conscient ne peut trouver identité ni repères. Confronté à la faillite du sens et à l'absurdité de l'existence menée entre deux évènements tout aussi tragiques l'un que l'autre, il use de la négation destructrice de l'illusion de consistance et cela en affrontant des antonymes dont il altère les valeurs et métamorphose les rapports...

/Vie/ et /mort/, en tant que sèmes, traversent l'intégralité des textes. Le caractère fragmentaire des écrits qui composent notre corpus donne davantage de l'importance à ces sèmes qui se présentent alors comme des hantises. L'idée de la vie et celle de la mort se font ainsi voir dans les textes comme des constantes dont

les formes, les représentations et les connotations changent mais dont le fond négatif et vide ne s'altère jamais.

Notons, tout d'abord, que les lexèmes « vie » et « mort » sont très récurrents. Les tableaux suivants renvoient à leurs nombres d'occurrences dans les différents textes étudiés.

Œuvres	Nombre d'occurrences
Cahiers	392
Précis de décomposition	116
Syllogismes de l'amertume	17
De l'inconvénient d'être né	45
Total (Corpus)	516

Tableau 14 : Occurrences du nom « Vie » dans le corpus

Œuvres	Nombre d'occurrences
Cahiers	341
Précis de décomposition	83
Syllogismes de l'amertume	17
De l'inconvénient d'être né	70
Total (Corpus)	511

Tableau 15 : Occurrences du nom « Mort » dans le corpus

Nous pouvons remarquer que les deux lexies sont presque d'une même fréquence d'emploi. Elles vont généralement de pair et parviennent à construire, en tant qu'idées, une bonne partie des fragments cioraniens. Leur présence ne se limite pas d'ailleurs à l'itération de ces deux lexèmes. En effet, les deux champs lexicaux qui leur sont relatifs sont prédominants dans les textes. Les œuvres qui forment notre corpus sont traversées par des mots qui renvoient directement à l'une ou à l'autre des deux idées.

1. Vie/Mort : deux champs lexicaux prédominants

Obsédé par le non-sens de l'être, Cioran fait de la vie et de la mort deux thématiques omniprésentes qui se laissent dire à travers un lexique qui renvoie à l'un ou à l'autre des deux thèmes.

1.1. Le lexique de « la vie »

Un travail de repérage nous a permis de relever un ensemble considérable de sémèmes partageant le sème /vie/. Cette itération est ce qui nous a permis de parler d'isotopie et de champ lexical.

Champ lexical de la vie dans les *Cahiers*		
Noms	Verbes	Adjectifs
« un/l'être »*151	« vivre »*322	« vivant »*130
« temps »*472	« exister »*158	« vital »*49
« existence » *120	« créer »*54	« actif »*14
« naissance »*96	« survivre »*45	« vécu »*7
« mouvement »*70	« naître »*35	« fécond »*7
« santé »*56	« respirer »*23	« animé »*6
« Présence »*55	« agir »*22	« existant »*5
« vitalité »*38		« créateur »*4
« activité »*31		« dynamique »*4
« énergie »*31		« temporel »*2
« création »*26		
« créateur »*18		
« survivant »*11		
« immortalité »*4		
« être vivant »*4		
« dynamisme »*4		
« survivance »*3		
« fécondité »*3		
« le vécu »*2		
« commencement »* 24		
« nouveau-né »*1		

Tableau 16 : Champ lexical de la vie dans les Cahiers

Champ lexical de la vie dans *Syllogismes de l'amertume*		
Noms	Verbes	Adjectifs
« un/l'être »*7	« vivre »*322	« vivant »*130
« existence » *4	« exister »*158	« vital »*49
« temps »*23	« créer »*54	« actif »*14
« mouvement »*2	« survivre »*45	« vécu »*7
« santé »*3	« naître »*35	« fécond »*7
« fécondité »*1	« respirer »*23	« animé »*6
« dynamisme »*2	« agir »*22	« existant »*5
« vitalité »*6		« créateur »*4
« énergie »*2		« dynamique »*4
« création »*4		« temporel »*2
« créateur »*1		
« immortalité »*2		

Tableau 17 : Champ lexical de la vie dans Syllogismes de l'amertume

Champ lexical de la vie dans *Précis de décomposition*		
Noms	Verbes	Adjectifs
« survivance »*2	« vivre »*55	« vivant »*16
« un/l'être »*52	« exister »*22	« vital »*3
« existence » *65	« créer »*9	« actif »*4
« temps »*92	« survivre »*15	« vécu »*3
« naissance »*8	« naître »*15	« fécond »*7
« respiration »*7	« respirer »*7	« animé »*1
« mouvement »*5	« agir »*7	« existant »*3
« santé »*5	« animer »*5	« créateur »*2
« vivant »*8	« enfanter »*5	« créatrice »*2
« fécondité »*7		« dynamique »*2
« présence »*8		« temporel »*4
« dynamisme »*2		
« vitalité »*11		
« activité »*7		
« énergie »*12		
« création »*22		
« créateur »*8		
« procréation »*2		
« survivant »*1		

« immortalité »*11		

Tableau 18 : Champ lexical de la vie dans Précis de décomposition

Champ lexical de la vie dans *De l'inconvénient d'être né*		
Noms	Verbes	Adjectifs
« survivance »*1	« vivre »*55	« vivant »* 11
« un/l'être »*28	« exister »*22	« vitales »*1
« existence » *23	« créer »*9	« active »*1
« temps »*41	« survivre »*15	« vécu »*2
« naissance »*40	« naître »*15	« fécond »*2
« respiration »*2	« respirer »*7	« créateur »*2
« mouvement »*3	« agir »*7	« créatrice »*1
« santé »*6	« animer »*5	« temporel »*1
« vivant »*8	« enfanter »*5	« immortel »*1
« présence »*10		
« vitalité »*6		
« survivant »*4		
« activité »*8		
« énergie »*8		
« création »*4		
« créateur »*3		
« survivant »*4		
« immortalité »*3		

Tableau 19 : Champ lexical de la vie dans De l'inconvénient d'être né

Ces quatre tableaux nous donnent un aperçu sur la densité du vocabulaire utilisé pour renvoyer à l'idée de la vie. Nous pouvons remarquer que les mêmes lexèmes sont repris dans toutes les œuvres étudiées. Seuls quelques lexèmes ne le sont pas. D'ailleurs, tous les écrits cioraniens, aussi bien roumains que français, traitent de ces deux thématiques et nous pouvons noter l'utilisation de ces mêmes lexèmes.

Autre que la série étymologique vie, vivre, vivant, vital et vitalité qui constituent, en nombre d'occurrences, une bonne part du champ lexical de la vie, il existe ces sémèmes qui contractent le trait /vie/ et en élargissent le sens et la sphère connotative. Ainsi trouve-t-on, par exemple, le verbe « naître » qui porte en lui le

sème /inchoatif/ et lie la vie à l'idée du commencement. Regardons le fragment suivant :

> Je me suis demandé cette nuit s'il est possible qu'il y ait un seul être qui n'ait jamais été effleuré par l'idée qu'il eût mieux valu ne pas **naître**. Je ne pense pas, c'est-à-dire que je ne puis croire qu'on puisse **exister** sans avoir jamais connu un moment métaphysique. Ensuite la nostalgie du monde d'avant notre **naissance** existe en chacun de nous sous la forme d'un regret viscéral, inavoué. Il n'y avait aucune nécessité que **l'être fût**. C'est ce que chacun ressent obscurément et ne se le dit à lui-même qu'à de rares occasions. Toutes les fois qu'il se le dit, il connaît un moment métaphysique[583].

« Naître » se présente dans ce fragment comme l'évènement séparant deux mondes : celui de l'avant et celui de l'après. La naissance marque le commencement inutile de la vie et donc au même temps la fin d'un monde où règne l'absence. Il existe une mise en relief du caractère négatif de la naissance, et donc de la vie humaine, à travers la négation syntaxique qui vient remettre en question la valeur du passage du néant à la vie. En effet, dans les deux propositions « il eût mieux valu ne pas naître » et « il n'y avait aucune nécessité que l'être fût », les locutions adverbiales négatives « ne pas » et « ne…aucune » nient à la naissance et à l' « être », donc à la vie à son commencement, l'intérêt, voire le sens. Négativement connoté, le passage de l'absence à la présence dans le monde se laisse dessiner comme une « erreur » qui vient défaire la tranquillité où se trouvait le non-né.

> N'être jamais né : imaginer la vie d'avant la naissance comme un sommeil sans commencement, remontant en tout cas à quelque origine inimaginablement lointaine, un sommeil « infini » dont on est fâché que l'on ait été arraché. La nostalgie de cette infinité d'avant n'est que le regret de voir interrompu un état où l'on pressentait la conscience sans la désirer..., où la non-manifestation était une volupté, troublée malheureusement par l'immanence de l'être[584].

Contrairement au mal d'être lié à une existence et à une condition que nous pourrions qualifier, vu le sentiment profond de non-appartenance au monde, d'« exiliques[585] »,

---

[583] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.1050.

[584] *Ibid*., p.898.

[585] Adam Balazs, *La pensée en exil : François Fejtö, Emil Cioran, Czeslaw Milosz, et Sándor Márai*, Université Sorbonne Paris Cité, 2016, p.13. (Thèse de doctorat disponible en ligne : https://theses.hal.science/tel-01804851v1/document)

le non-commencement de la vie, l'état d'avant la naissance, cette « non-vie » qui précède l'être, se laisse concevoir comme étant un milieu d'appartenance regretté. Le GN « la nostalgie » est répété dans les deux fragments pour ainsi relater le lien qu'entretient l'être, selon Cioran, avec la négation de sa présence. La description faite de ce monde d'avant « l'immanence de l'être » fait intervenir des éléments à charge sémantique méliorative. Ainsi trouve-t-on le nom « volupté » dont l'écrivain use comme attribut au non-existant, à cette « plénitude nulle d'un moi antérieur au moi [586] ». Au malheur du commencement, exprimé par l'adverbe « malheureusement », nous pouvons donc finalement opposer une jouissance libératrice liée à la non-existence qui expliquerait davantage le refus de la naissance.

> N'être pas né, rien que d'y songer, quel bonheur, quelle liberté, quel espace ![587]

L'adjectif exclamatif « quel(le) » charge l'énoncé d'une valeur hyperbolique et présente de cette manière le non-commencement de la vie comme un espace d'éternelle satisfaction. Dès que l'être passe à la présence, dès qu'il déchoit dans le temps, il est chassé de son paradis d'absence.

Comme nous pouvons le remarquer, le lexème « temps » est très redondant dans le corpus. Les occurrences que nous avons comptées sont uniquement celles qui portent en elles le trait /vie/. Temps et vie sont très souvent associés l'un à l'autre dans les fragments de Cioran. Il ira même jusqu'à définir la vie comme une présence temporelle et « rien de plus ».

> Finalement, vivre se réduit à un processus impersonnel sans signification en soi. J'existe, je remplis un **intervalle**, j'occupe un petit **bout de temps**, et rien de plus.[588]

Le verbe « vivre » est un « processus » négatif. Il est vidé de sens et se détache, par conséquent, de l'être qui, selon Cioran, n'a pas d'existence réelle en dehors d'un temps qui le constitue et le malmène.

> J'existe, je sens et je pense au gré de **l'instant**- et malgré moi. **Le temps** me constitue ; je m'y oppose en vain- et *je suis*. **Mon présent** non-souhaité se

[586] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.*, p.12
[587] *Ibidem.*
[588] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.948

> déroule, *me* déroule ; ne pouvant le commander, je le commente ; esclave de mes pensées, je joue avec elles, comme un bouffon de la réalité…[589]

Les expressions marquées en italique par Cioran dénotent un aspect négatif de l'existence dans le sens où elle se met sous le signe du passif. Dans « et *je suis* », le coordonnant « et » exprime un rapport de concession. Malgré une opposition au temps, à l'existence, il continue à « être » sans le vouloir. D'ailleurs, le pronom personnel « me », marqué lui aussi en italique, fait du « je » un objet soumis au pouvoir du temps. Le locuteur prend alors, vers la fin, la figure du « bouffon » pour ainsi mettre en lumière tout le ridicule de sa condition d'être.

La vie n'est alors qu'un châtiment, une « chute dans le temps ». L'être étant chassé de son paradis d'avant la naissance, sombre alors dans la nostalgie d'un ailleurs d'absence.

> Jamais à l'aise dans l'immédiat, ne me séduit que ce qui me précède, que ce qui m'éloigne d'ici, les instants sans nombre où je ne fus pas : le non-né[590].

La mort peut donc se présenter comme un seuil qui, une fois franchi, redonne accès à cet univers et qui vient, par conséquent, remédier, en quelque manière, à la « faute de goût[591] » qu'est la vie.

> La nostalgie de la mort n'est peut-être pas autre chose que ce désir de coïncidence, de retour définitif à l'état de non-conscience et d'irréflexion[592].

Cioran parle de « *l'inconvénient d'être né* » qui résume la vie en une négativité, une temporalité vidée de toute finalité et infligée à l'être humain. Il s'oppose ainsi aux valeurs communément rattachées à la dyade antonymique vie et mort privant la première de son sens et assignant à la deuxième une mission salvatrice. La mort, bien que responsable du mal existentiel qui enveloppe l'être, prend tout de même une connotation positive étant une source d'espoir de regagner le néant auquel appartenait l'homme.

---

[589] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit.*, p.138.

[590] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit.,* p.3.

[591] Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit.,* p.7.

[592] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.511.

1.2. Le lexique de la mort

La mort, étant une thématique omniprésente dans notre corpus, se trouve sous différentes formes. Cioran l'aborde comme évènement, parlant du décès d'un proche, comme sentiment, exprimant angoisse et nostalgie, comme idée philosophique, abordant la question du sens de l'être… Elle revêt plusieurs facettes et se trouve paradoxalement dessinée comme source de d'espoir et de désespoir à la fois. Contrairement à la vie, qui, pour Cioran, ne peut être que négative, la mort, elle, est binaire. Elle se rattache tantôt à l'idée de la fin tragique telle que nous la connaissons tous et tantôt au commencement libérateur. Dans sa description, ce caractère ambivalent se laisse très souvent dire moyennant surtout des oxymores :

> Celui qui ne s'est pas adonné aux voluptés de l'angoisse, n'a pas savouré en pensée les périls de sa propre extinction ni goûté à des anéantissements cruels et doux, ne se guérira jamais de l'obsession de la mort : il en sera tourmenté, puisqu'il y aura résisté[593] […]

La condition donnant accès à la libération de « l'obsession de la mort » est de l'accepter, voire de l'apprécier. Le passage est marqué par les oxymores hyperboliques. Cette figure contribue, comme on le verra plus loin, à créer une réalité autre que celle communément partagée. Par son recours à l'alliance entre le vocabulaire de la mort (« angoisse », « extinction », « anéantissements ») et la caractérisation positive (« voluptés », « a savouré », « doux »), l'écrivain fait de la pensée à la mort une expérience positive de la négativité. Complexe est alors le rapport de Cioran avec elle, et bien qu'il la décrive ainsi, nous ne pouvons être tranchant quant à l'idée d'une vraie guérison de cette hantise. Le texte, en tout cas, nous laisse voir cette obsession étant dominé par le lexique de la mort.

1.2.1. Le champ lexical de la mort

Tout comme « vie », le lexème « mort » est très redondant. Nous en avons compté, comme indiqué au début de cette sous-partie, 511 occurrences. À ces dernières se rajoute tout un champ lexical relatif faisant du trait /mort/ une composante sémantique omniprésent dans les textes étudiés. Dans les tableaux qui

[593] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.22.

suivent, nous présentons les résultats du travail de relevé effectué sur les différentes œuvres en question.

Champ lexical de la mort dans les *Cahiers*		
Noms	Verbes	Adjectifs
« agonie »*17	« mourir »*200	« mortel »*20
« déterminant +mortel »*20	« anéantir »*16	« agonisant »*2
« un agonisant »*1	« tuer »*94	« anéantissant »*1
« néant »*62	« trépasser »*2	« funéraire »*3
« maladie »*112	« disparaître »*85	« trépassé »*1
« tombeau »*9	« ruiner »*5	« disparu »*5
« funérailles »*3	« liquider »*8	« décédé »*2
« défaillance »*12	« décapiter »*1	« exterminateur »*2
« anéantissement »*1	« démolir »*13	« défunt »*5
« trépas »*1	« abattre »*6	« enterré »*5
« sang »*35	« décapiter »*1	« funeste »*28
« non-être »*4	« buter »*2	« inanimé »*1
« la fin »*63	« se suicider »*15	« crevés »*2
« disparition »*16	« exterminer »*3	« pourri »*3
« massacre »*6	« s'immoler »*1	« détruit »*3
« cimetière »*36	« martyriser »*2	« périssable »*1
« suicide »*120	« crever »*7	
« deuil »*4	« détruire »*36	
« guillotine »*1	« périr »*	
« exterminateur »*1	« périr »*17	
« dépérissement »*1		
Déterminant+» défunt »*5		
« inanité »*18		
« cadavre »*39		
« décès »*1		
« enterrement »*20		
« martyr »*7		
« martyre »*11		

« épitaphe »*2 « fossoyeur »*2 « nécrologie »*1 « un mort-né »*2 « obsèques »*4 « décomposition »*6 « pourriture »*9 « destruction »*37		

Tableau 20 : Champ lexical de la mort dans les Cahiers

Le lexique renvoyant à l'idée de la mort est très présent dans les textes de Cioran. Cela se laisse interpréter comme étant le signe d'une hantise qui fait que la pensée soit orientée vers la mort qu'elle perçoit un peu partout en regardant tout corps voué inéluctablement à la dégénérescence et en contemplant les « fleurs, astres, visages, - symboles de flétrissure, dalles virtuelles de toutes les tombes possibles.[594] ». Cette hantise se fait voir plus clairement dans des fragments qui, comme le suivant, ne constituent qu'une suite de renvois à l'idée de la mort :

> L'homme accepte la mort mais non l'heure de sa mort. Mourir n'importe quand, sauf quand il faut que l'on meure[595] !

Le nom « mort » et le verbe « mourir » sont repris, chacun, deux fois. Il existe dans le champ lexical relevé des différents textes des lexèmes qui nous mettent directement sur les traces de l'idée de la mort, mais il existe également d'autres qui, vu le contexte, ont contracté le trait /mort/ qui leur est donc afférent. Pour ce qui est des premiers, nous avons choisi d'analyser quelques occurrences des lexèmes les plus utilisés et que nous avons jugés les plus significatifs pour ainsi essayer d'interpréter leurs sens et relations avec le thème de la mort.

1.2.2. Le suicide

Cioran recourt très souvent au mot « suicide » auquel il fait parfois référence, non comme acte réel, mais plutôt comme idée abstraite et salvatrice. Cette évocation

[594] *Ibid*., p105.
[595]Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.*, p.60

se trouve généralement construite sur le mode de l'interrogation. En effet, elle s'accompagne d'une réflexion sur le paradoxe humain qu'est le refus de la délivrance.

> Pouvoir disposer absolument de soi-même et s'y refuser, est-il don plus mystérieux ? La consolation par le **suicide** possible élargit en espace infini cette demeure où nous étouffons. L'idée de nous détruire, la multiplicité des moyens d'y parvenir, leur facilité et leur proximité nous réjouissent et nous effraient ; car il n'y a rien de plus simple et de plus terrible que l'acte par lequel nous décidons irrévocablement de nous-mêmes. En un seul instant nous supprimons tous les instants ; Dieu lui-même ne saurait le faire. Mais, démons fanfarons, nous différons notre fin : comment renoncerions-nous au déploiement de notre liberté, au jeu de notre superbe[596] ?

Le passage est marqué par le vocabulaire de l'autodestruction : « suicide », « nous détruire », « nous supprimons ». Cette composante philosophique de la pensée cioranienne qu'est l'autodestruction se présente toujours comme consolatrice. Mais elle relève également le problème de l'impossibilité d'un passage à l'acte qui viendrait mettre un terme à une existence insensée. Le verbe « effraient » et l'adjectif « terrible », tous deux hyperboliques, dénotent l'impact psychologique de l'idée du suicide sur l'être qui, bien que conscient, dans le cas de Cioran, de l'inanité de tout, ne parvient pas à en finir avec la vie. Si intense que soit la réjouissance qu'implique pour lui cette possibilité de pouvoir disposer de soi, de s'abolir et triompher sur la vie, la mort et le monde, de défier le temps et de gagner ce défi, elle ne parvient pas à éteindre en lui ce qui le rattache à l'existence. « Cette contradiction développe dans l'esprit un conflit sans issue. Quand nous commençons à réfléchir sur la vie, à y découvrir un infini de vacuité, nos instincts se sont érigés déjà en guides et facteurs de nos actes, ils refrénèrent l'envol de notre inspiration et la souplesse de notre dégagement.[597] » Mourir, non par soumission mais plutôt par choix, se tuer et quitter l'espace de vacuité qu'est la vie, est donc une possibilité permise par le suicide. Cette mort triomphante constitue ce que Cioran a considéré comme « une série de possibilités funestes, qui ont leur valeur esthétique, ne serait-ce que pour introduire dans la tragédie des solutions nouvelles et une variété de dénouements[598]. » La vie et la mort sont des tragédies ; le suicide est la solution qui offrirait un apaisement dans

[596] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.57.

[597] *Ibidem*.

[598] *Ibid*., p.59.

le tragique. Cioran ira même jusqu'à le considérer comme « une réalité positive », encore un paradoxe qui opère par destruction des valeurs préalablement assignées aux différents concepts/actes.

> Lorsqu'on se perd dans le vague du vivre, le suicide se présente comme une borne, un point de repère, *une certitude*, une réalité positive ; – la pensée a enfin sur quoi ruminer, elle ne divague plus. Dans le vertige qui s'empare de la pensée dès qu'elle s'applique à la vie, c'est-à-dire au vague même, le suicide apparaît comme un garde-fou[599].

Par son recours à des comparants positifs qui dénotent l'idée du repère salvateur, l'écrivain fait du suicide un antidote au chaos qu'engendre la réflexion sur la vie. À cette dernière, il rattache des noms tels que « le vague », « le vertige » qui ont pour effet l'introduction de l'image labyrinthique du raisonnement sur le Rien qui risque de faire perdre la raison.

Mais se suicider est, en lui-même, une impossibilité pour Cioran. C'est l'un des paradoxes de sa pensée et de sa vie, un paradoxe qu'il ne parvient pas lui-même toujours à expliquer.

> J'essaie de lui expliquer comment j'en suis arrivé à vivre, à durer, malgré ma conviction profonde que le suicide est la seule issue, la seule solution raisonnable. Mais là-dessus je m'embrouille... car je n'arrive pas à rendre intelligible ce paradoxe où je me suis fourré[600].

Le coordonnant « mais » marque dans cet extrait un rapport de concession que vient approfondir le verbe « s'embrouiller » et la subordonnée causale négative « car je n'arrive pas à rendre intelligible ce paradoxe ». Par rapport au couple d'antonyme vie/mort, l'idée du suicide est abordée comme une possibilité d'un passage positif d'un antipode à l'autre, mais cette possibilité se trouve elle aussi anéantie par la négation.

Aspirant à se détruire, à se finir, mais sans y parvenir, Cioran passe alors, par la pratique du doute viscéral, à la destruction de tout sens.

---

[599] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.665.
[600] *Ibid*., p.807.

2. « Vie » et « Mort » : antonymes ?

> *Depuis toujours j'ai le sentiment de la nullité universelle, et pourtant, je continue comme si de rien n'était. Cette inconséquence exprime à elle seule tout le mystère de la vie.*
>
> *(P. S. « Comme si de rien n'était » – C'est peut-être beaucoup dire. Je ne me sens chez moi ni dans la vie ni dans la mort : le sentiment de l'inanité générale me paralyse, au contraire, à chaque instant et m'empêche de faire face à la « réalité »[601].)*

La vie est supposée être, au contraire de la mort, un espace de réalité, de réalisations et d'action. Comment vivre dès lors si l'on commence à ressentir ce vide en soi et à le percevoir dans le monde qui se transforme alors en un lieu négatif vidé de tout sens ? C'est l'un des paradoxes cioraniens ; nous l'avons souligné auparavant. Mais ce paradoxe est des plus importants dans le cadre de la réflexion sur le rapport paradoxal entre la vie et la mort dans la pensée de Cioran. Il nous met sur la piste de ce qui, au lieu de mettre ces deux états en opposition l'un par rapport à l'autre, les rapproche faisant apparaître des similarités.

Notre analyse du couple d'antonymes vie/ mort nous a amenée à y déceler les signes d'une convergence paradoxale. En effet, dans sa vision des absolus, Cioran vient remettre en question la règle aristotélicienne de non-contradiction. Vie et mort ne se neutralisent pas forcément dans sa pensée et la présence de l'une n'induit pas obligatoirement l'absence de l'autre. Il procède à une destruction des limites séparant la vie de la mort et rattache dans ce but à la première des attributs de la deuxième.

Notons, tout d'abord, que dans la plupart des passages relevés, les deux idées se trouvent mises en relation, l'évocation de l'une induisant l'évocation de l'autre. Prenons, à titre d'exemple, le fragment suivant :

> Nous ne courons pas vers la mort, nous fuyons la catastrophe de la naissance, nous nous démenons, rescapés qui essaient de l'oublier. La peur de la mort n'est que la projection dans l'avenir d'une peur qui remonte à notre premier instant. Il nous répugne, c'est certain, de traiter la naissance de fléau : ne nous a-t-on pas inculqué qu'elle était le souverain bien, que le pire se situait à la fin et non au début de notre carrière ? Le mal, le vrai mal est pourtant derrière, non devant nous. C'est ce qui a échappée au Christ, c'est ce qu'a saisi le Bouddha : « Si trois choses n'existaient pas dans le monde, ô

[601] *Ibid*., p.303

> disciples, le Parfait n'apparaîtrait pas dans le monde... » Et, avant la vieillesse et la mort, il place le fait de naître, source de toutes les infirmités et de tous les désastres[602].

Dans cet extrait de *De l'inconvénient d'être né*, la vie est présente à travers l'idée de la naissance. Cette dernière prend, sous la plume de Cioran, une connotation négative dénotée par le GN à valeur hyperbolique « la catastrophe ». Il nie de la sorte à la vie sa sacralité et lui attribue une valeur qui s'oppose à celle habituelle. Jouant sur les connotations, les permutant, il s'attaque au savoir commun, à la norme, à ce qu'on « nous a inculqué ». Par l'emploi du superlatif « le pire » et par le GN à valeur hyperbolique « source de **toutes** les infirmités et de **tous** les **désastres** », il vient contrecarrer les discours faisant de la vie, derrière la naissance, un don étant « le souverain bien ». Contre la caractérisation positive, Cioran redessine dans son œuvre toute une image maléfique de la vie. C'est au commencement, au début de l'être que se trouve le mal. « Le fait de naitre » porte en lui tout le drame existentiel. C'est ce qui est venu perturber, selon Cioran, la sérénité du vide où baignait le « non-né », le « non-être ». La négation passe alors par le refus et la remise en question des attributs rattachés à la vie et à la mort. Cette dernière, étant la négation de l'être, se trouve dédramatisée. L'angoisse de la fin n'est autre que celle liée « au premier moment », « au début de notre carrière ». Vie et mort se trouvent donc toutes les deux rangées sous le signe d'une négativité.

Les deux antonymes sont rapprochés. Cela va même parfois jusqu'au point de l'assimilation. Tout est contaminé par la négativité de la pensée cioranienne. Le traitement de ces concepts, pourtant contradictoires, finit par les faire converger. Il ne s'agit pas seulement de la valeur négative que Cioran leur attribue et qu'on a analysée dans le dernier fragment cité ; il s'agit également d'un rapport paradoxal de quasi-identité faisant de la vie une forme de mort. L'oxymore intervient souvent dans le texte cioranien, comme on le verra dans la dernière partie de notre travail. Il a pour fonction de joindre les oppositions malgré leur incongruence. C'est le cas de l'exemple suivant :

[602] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.2.

> Si nous pouvions comprendre l'infinité d'agonies qui trainent autour de nous, toutes les vies qui sont des morts cachées, il nous faudrait autant de cœurs que d'êtres qui souffrent[603].

Cioran use de la métaphore hyperbolique pour présenter les vies comme des agonies. L'oxymore intervient alors pour insister sur le caractère fondamentalement mortifère de la vie. Ainsi, pour attribut du nom « les vies », Cioran choisit-il l'antonyme « les morts » auquel il rajoute l'épithète « cachées ». Vivre est, pour lui, synonyme d'agoniser, une agonie lente et longue qui s'insinue dans le commencement de l'être et qui le guide vers la fin. Par ce remaniement de la structure et de la valeur de la vie, Cioran en nie le caractère vital et la place dans « le prolongement antérieur » qui mène à la fin et donc à l'aboutissement de la longue agonie. Le penseur parle du « mort-né[604] » et du « mort-vivant », figures qui renvoient toutes deux à ce lien d'implication qui fait l'inhérence de la mort dans la vie.

D'ailleurs, outre ce rapprochement, il existe dans la pensée cioranienne un autre point de rencontre entre la vie et la mort : le Vide. La pratique du doute chez ce penseur l'amène à défaire l'illusion de sens qu'on croyait inhérent à la vie. Il finit par percevoir dans l'existence un Rien, un Nihil. Le mot « vide » ainsi que tout un lexique qui lui est rattaché (« néant », « vacuité », « inanité », « vanité », « absence » …) constituent des points de rencontre entre l'existence et la non-existence de l'être.

> Je crois sans présomption que pour ce qui est de la perception et même de l'expérience du vide je suis allé aussi loin que tel ermite hindou ou tibétain ; – car tout ce que je fais et tout ce que je pense tourne autour de cette irréalité fondamentale[605].

L'expérience du vide, cruciale dans la pensée de Cioran dès les premières œuvres, est à l'origine de la remise en question du sens de l'existence. Pour en parler, le penseur utilise très souvent des tournures hyperboliques le présentant de la sorte comme une expérience extrême qui lui donne accès à son intériorité. Dans les *Cahiers*, au sujet du vide, nous pouvons lire ce qui suit :

---

603 Cioran, *Précis de décomposition, op.cit.,* pp. 42-43.
604 Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p.887.
605 *Ibid*., p.528.

> Les instants de ma vie qui comptent le plus ? Ce sont ceux où je ne faisais rien, où je restais allongé, attentif au passage du temps ou remâchant quelque interrogation. Rien ne vaut la méditation, qui est la forme suprême du loisir. Le temps vide de la méditation est, à la vérité, le seul temps plein. Je rougis de tout ce que j'ai fait, mais je ne rougirai jamais de ce que je n'ai pas fait, des instants, des heures où je ne me manifestais pas, où je n'avais pas besoin d'agir ou de produire, car j'étais. C'est cela méditer : ne rien faire mais être[606].

Par le biais de l'oxymore, Cioran confère une dimension nouvelle au vide. Il se métamorphose paradoxalement en plénitude dès qu'il se lie au temps passé au-dedans de soi. Créer de la vacuité autour de son être, choisir l'inertie et se réserver à la méditation est une façon profiter d'une temporalité mise au négatif, c'est-à-dire, de cette temporalité « vide » marquée d'ailleurs par le recours au verbe statif « rester ». Nous pouvons, par ailleurs, remarquer le rôle primordial que joue la négation syntaxique du verbe d'action « faire » dans les expressions « je ne faisais rien », « je n'ai pas fait », « ne rien faire » qui relatent une insistance de la part du penseur sur l'apport quasi existentiel de la oisiveté. Elle donne accès à l'ennui et plonge l'être dans l'introspection.

Dans son entretien avec Fernando Savater, Cioran décrit le vide comme le résultat d'un ennui « fondamental » qui prive tout ce qui entoure l'être et le constitue. « Le vide est en soi et hors de soi. Tout l'univers demeure frappé de nullité. Et rien ne nous intéresse, rien ne mérite notre attention. » Et il explique davantage l'effet de l'ennui en précisant :

> C'est la révélation de l'insignifiance universelle, c'est la certitude, portée jusqu'à la stupeur ou jusqu'à la clairvoyance suprême, que l'on ne peut, que l'on ne doit rien faire en ce monde, ni dans l'autre, que rien n'existe au monde qui puisse nous convenir ou nous satisfaire[607].

À travers ses propos, Cioran présente l'expérience de l'ennui, cause première de la prise de conscience du vide existentiel, comme essentiellement négatrice. Elle vient nier à la vie et à l'être tout sens. Outre les hyperboles qui dénotent un sentiment de désespoir lié à la condition humaine, l'extrait est marqué par la négation syntaxique

[606] *Ibid*., p.965.
[607] Cioran, *Entretiens*, *op.cit*., p.19.

qui met davantage en lumière l'essence négative de l'existence et l'impossibilité de l'inadéquation inhérente à l'être avec la vie.

Comme nous l'avons abordé dans la première partie de ce travail, l'insomnie, voie première vers la prise de conscience de l'inanité de tout dans l'esprit de Cioran, lui fait expérimenter l'ennui et le vide par extension. Et ces expériences lui donnent accès à une vision autre de la vie et de la durée.

> Les instants se suivent les uns les autres. Rien ne prête l'illusion d'un contenu ou l'apparence d'une signification. Ils se déroulent, leurs cours n'est pas le nôtre, nous en contemplons l'écoulement, prisonniers d'une perception stupide. Le vide du cœur devant le vide du temps, deux miroirs reflétant face à face leur absence, une même image de nullité. Comme sous l'effet d'une idiotie songeuse, tout se nivelle, plus de sommet, plus d'abîme. Où découvrir la poésie des mensonges, l'aiguillon d'une énigme ? Celui qui ne connaît point l'ennui se trouve encore à l'enfance du monde, où les âges attendaient de naître ; il demeure fermé à ce temps fatigué qui se survit, qui rit de ses dimensions et succombe au seuil de son propre avenir. Entraînant avec lui la matière, élevée subitement à un lyrisme de négation, l'ennui est l'écho en nous du temps qui se déchire, la révélation du vide, le tarissement de ce délire qui soutient ou invente la vie. L'ennui nous révèle une éternité qui n'est pas le dépassement du temps, mais sa ruine ; il est l'infini des âmes pourries faute de superstitions, un absolu plat où rien n'empêche plus les choses de tourner en rond à la recherche de leur propre chute. La vie se crée dans le délire et se défait dans l'ennui[608].

Dans ce passage du *Précis de décomposition*, il existe une mise en relation entre vie et mort et cela par le biais du lexique de la vacuité. Le rapprochement de l'une à l'autre se fait par le jeu sur le sens de la nullité. Si la mort est par essence une absence et donc un espace de vacuité, la vie, elle, se transforme, chez Cioran, en un variant de la mort dans la mesure où elle se vide de toute consistance. La négation dans cet extrait est dominante. Locutions adverbiales de négation, préfixes négatifs, lexique sémantiquement négatif, tous se rallient pour dire le vide qui enveloppe la vie de l'être. La métaphore « deux miroirs reflétant face à face leur absence, une même image de nullité » liée à la vacuité ressentie au fond de soi et perçue dans l'univers temporel, met en lumière l'inanité générale qui fait disparaître l'aspect évolutif du temps, et, par conséquent, de la vie. C'est justement l'ennui, cette temporalité négative, cette révélation tragique du « temps qui ne passe pas », qui

[608] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.16

permet, dans une certaine mesure, à la mort de s'insinuer dans la vie. En effet, il est l'expérience première responsable de la métamorphose du rapport humain au temps et à l'existence. Recourant au verbe « se défaire », Cioran et en exergue l'effet de l'ennui sur la vie : il la détruit, en fait remonter à la surface du temps l'irréalité pour ainsi la rapprocher de la vacuité de la mort. Mais tout comme cette dernière qui a fini par contracter une valeur positive quand elle s'est liée à la perception de la mort comme un accès au néant du non-être, le vide donne lui également accès à une forme d'exaltation « passive » où l'homme cesse à aspirer et à désirer grâce à une prise de conscience aiguë de l'insignifiance de tout ce qui forme sa vie.

> De nouveau ce matin, je suis parvenu, toujours au lit, à faire le vide en moi, et autour de moi. Plus rien, sinon ce rien. Exaltation calme. Bonheur de l'abolition. Ce qu'on appelle absolu pourrait bien être cette forme de bonheur. Délice de l'absence de tout. Et pourtant rien ne manque, puisqu'on ne désire plus rien. Quelle volupté quand on se dit qu'on ne désire plus rien[609] !

« Faire le vide en [soi] », c'est défaire ses attaches à la réalité, se débarrasser de tout ce qui relie l'être au monde. Cet état, rapproché d'une non-existence, est décrit par un vocabulaire affectif positivement connoté. Les phrases nominales « Exaltation calme. », « Bonheur de l'abolition. » et « Délice de l'absence de tout. » sont marquées par un rythme accéléré qui met l'accent sur la force des sentiments résultant de cet état de vide qui imite celui de l'absence de l'être. Le bonheur et l'exaltation dont il est question découlent d'un processus de négation qui a fait disparaître le lien aux composantes du monde en les ayant vidées de leur sens. C'est ce qui explique probablement quelque part le refus de l'action chez Cioran. Percevant la vie comme une agonie, il sombre dans son vide, il veut y renoncer et n'y parvient pas. Tout cela l'amène à développer une vision assez paradoxale de la vie qui se métamorphose alors en un espace d'apathie où règne l'inactivité. Cette vision est en tous points opposée aux normes d'une société axée sur la productivité et la rentabilité. Contre toute norme, Cioran fait l'éloge de la paresse qu'il érige en vertu.

> Tout ce que j'ai de bon vient de ma paresse ; sans elle, qui m'aurait empêché de mettre en application mes mauvais desseins ? Elle m'a heureusement

[609] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.975

> contenu dans les limites de la « vertu ». Tous nos vices viennent de l'excès d'activité, de cette propension à nous réaliser, à donner une apparence honorable à nos travers[610].

Les expériences négatives que sont l'ennui et le vide ont contribué, à en croire Cioran, à la réalisation de son rêve d'« être inutile et inutilisable [611] ».

Pour Cioran, la dyade vie/ mort n'est donc pas nécessairement une dyade de contradictoires qui doivent se neutraliser l'un l'autre. Entre ces deux états, sa pensée crée bien plus de similarités et d'imbrications que d'oppositions et d'écart. Des idées comme le suicide, l'agonie ou encore le vide permettent de tisser des points de convergence où la mort s'insinue dans la vie et où la vie imite l'aspect statique de la mort.

Ce qui permet à Cioran de développer cette vision réconciliatrice entre les antonymes mort/vie, c'est la conscience dispensatrice d'un degré de lucidité qui défait toute tentative de rationalisation de l'irrationnel enveloppant l'être et son existence. Cette conscience est, elle aussi, un thème à part entière dans l'œuvre de Cioran. Avec son antonyme négatif « inconscience », ce couple forme une deuxième dyade qui traverse les différents textes étudiés.

II. Conscience/Inconscience

On n'aurait pas pu traiter la question de la vie et de la mort, la considérant comme hantise chez Cioran si la conscience n'était pas intervenue comme limite tranchante entre la possibilité et l'impossibilité de vivre. C'est de cette conscience ravageuse qu'émane tout le mal cioranien ainsi que son inadéquation avec le monde. Elle se donne donc à lire dans ses œuvres comme étant une malédiction dont on ne peut se défaire. Elle est révélation qui dévoile l'absurdité de l'être et de la vie ; cette révélation, une fois apparue, ne permet plus le retour à la quiétude de l'inconscience qui, elle, prend alors la figure de la dispensatrice du bonheur. Le penseur qu'est Cioran est un « *indélivré*[612] » lucide et sceptique qui se trouve à l'entre deux du besoin de se détacher de la vie et du désir de la réintégrer. La dyade conscience/

[610] *Ibid*., p.46.
[611] Cioran, *Entretiens, op.cit*., p.30.
[612] C'est un titre que donne Cioran à l'un des essais de son livre *Le mauvais démiurge.*

inconscience se trouve donc au cœur de sa pensée qui, nous le verrons, attribue à chacun des deux antipodes de cette dyade une double valeur.

Afin d'étudier ce couple d'antonymes sémantiques et conceptuels, nous avons choisi de procéder à une analyse de fragments des textes cioraniens en axant notre attention sur le lexique qui leur est lié. Cette analyse vise à étudier les différentes représentations et valeurs de la conscience et de l'inconscience, en nous appuyant sur les connotations que le contexte et l'environnement lexical et sémantique de ces lexèmes créent.

L'esprit sceptique de Cioran fait que tout est soumis à un traitement double. Une valeur et sa négation peuvent coexister ou se relayer pour qualifier chacune des composantes de sa pensée. Le caractère binaire de ce mode de raisonnement impacte les fragments qui se font écho et qui s'opposent à la fois.

Nous allons donc étudier la représentation dysphorique de l'expérience de la conscience et, parallèlement, l'aspect valorisant développé autour de l'inconscience. Nous passerons, par la suite, à l'analyse de leur caractère ambivalent.

1. De la négativité de l'expérience de la conscience : pour une mise en contexte

> *Travailler des mois sur un sujet qu'on n'arrive pas à cerner ni à définir, qu'on ne voit même pas distinctement, piétiner dans le vague – c'est mon cas ! Je m'interroge sur les limites de la conscience, je tourne et retourne ce problème, et le problème m'échappe, comme s'il n'existait pas. Et il se peut effectivement qu'il n'existe pas*[613].

L'exploration du thème de la conscience dans l'écriture cioranienne se révèle impérative, car elle constitue la source même de la négativité qui imprègne la pensée de Cioran. Cette négativité, cette force de dénégation qui caractérise son écriture, trouve son origine dans la conscience, cette faculté humaine de perception et de réflexion. Sans elle, les mouvements de refus qui sous-tendent son œuvre, les rejets catégoriques de l'existence, demeureraient inexprimés, plongeant son écriture dans un silence métaphysique.

[613] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.341.

La conscience, pivot central de la réflexion cioranienne, se déploie à travers de nombreux fragments de son œuvre, émergeant comme l'une des thématiques fondamentales qui définissent sa philosophie. Au sommet de son évolution, la conscience devient lucidité, une clarté mentale intense qui transcende les illusions de la vie quotidienne. C'est elle qui engendre les obsessions de Cioran : la terreur de la mort, l'attraction irrésistible du néant, le désespoir et l'inéluctabilité de l'absence de salut. La lucidité, dans toute sa brutalité, est le miroir dans lequel Cioran contemple l'existence humaine, confrontant l'individu à toutes les impossibilités qui ont transformé l'existence en une série ininterrompue de moments tragiques. C'est un état essentiellement négatif exposant l'être au néant.

> Pour Cioran, cet état est une sorte de désillusion totale, une pleine conscience de la « misère humaine ». C'est donc un état qui tient à la fois du doute et de la négation puisqu'elle représente pour Cioran la conscience d'une vacuité (donc un profond sentiment de négation) et une remise en cause de tout pour arriver à une désillusion totale[614].

Ainsi, le thème de la conscience dans l'écriture de Cioran n'est pas simplement un sujet d'exploration intellectuelle, mais plutôt le fondement même de son œuvre. C'est à travers ce prisme que se dessinent les contours de son désespoir, illuminant les coins les plus sombres de l'âme humaine. C'est à travers ce même prisme que se développe également le pessimisme cioranien, résultat fatal d'une lucidité qui place l'être face à l'idée De l'existence comme souffrance gratuite. En sondant les profondeurs de la conscience, ce pessimisme révèle les abîmes de l'existence, offrant ainsi une vision poignante et implacable de la condition humaine. Cioran n'affirme-t-il pas après tout que « vivre est une impossibilité dont [il] n'[a] cessé de prendre conscience, jour après jour, pendant, mettons, quarante ans…[615] » ? La conscience cioranienne est avant tout une conscience de l'inanité de naître et de tout ce qui accompagne le fait d'être. Elle est donc une « conscience du malheur[616] ».

---

[614] Lauralie Chatelet, *La négation comme moteur de l'écriture chez Cioran*, p.7. (Version numérique : https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00752005/document#:~:text=Dans%20ce%20rapport%20%C3%A0%20la,soi%20et%20de%20ses%20instincts. Consulté le 19/09/2023)

[615] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.248.

[616] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.46.

Pour lui, elle est surtout, et avant tout, le fruit d'une succession d'éléments négatifs : insomnie, ennui, maladies, vide, douleurs... Petit à petit, ces éléments tirent l'esprit vers plus de lucidité en l'exposant à des expériences révélatrices de l'absurde et annihilatrices du « sens ».

> J'ai le sentiment précis de l'irréalité de tout. Il ne s'agit pas là d'une impression mais d'une certitude. Toujours la conscience du jeu universel, de la sarabande des apparences[617].

Dans ce passage du *Précis*, la conscience va au-delà d'une simple impression passagère, évoluant vers une certitude ancrée dans la réalité quotidienne, celle du non-sens de la vie. Cette conviction est marquée par une perception aiguë et lucide de l'absurdité de l'existence, soulignant la vacuité et l'insignifiance des choses matérielles et des expériences humaines. L'utilisation du lexème « irréalité » met en scène un monde dépourvu de substance. Cette perception de l'irréalité est exacerbée par la conscience d'un « jeu universel », métaphore suggérant la frivolité de ce qui fait pourtant l'essence de la vie. L'image de la « sarabande des apparences » renforce cette idée en évoquant un mouvement chaotique et désordonné. La sarabande, une danse vive et tourbillonnante, symbolise l'agitation constante de la vie, mais aussi son caractère superficiel et éphémère. Cette danse, dénuée de sens, souligne l'absurdité de l'existence humaine, où les individus semblent être pris dans un tourbillon d'activités sans but ni direction claire.

Nous choisissons de prendre la conscience (et sa négation) pour objet d'étude parce qu'elle forme avec son antonyme « inconscience » un couple de mots qui échange très souvent de valeur, faisant apparaître de cette manière, encore une fois, le scepticisme de l'esprit cioranien qui voit, en tout, la chose et sa négation. Ce couple apparaît dans le texte sous différentes formes. Qu'ils soient eux-mêmes utilisés (167 occurrences du lexème « conscience » et 19 occurrences de « inconscience ») ou qu'ils soient présents à travers leurs champs lexicaux respectifs qui se dessineront à fur et à mesure de notre analyse des fragments cioraniens, ces

[617]Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.567.

deux concepts occupent un espace important aussi bien dans la pensée que dans le texte cioranien.

2. *De la conscience comme torture : des bienfaits de l'inconscience*

La recherche dans le corpus nous a permis de relever 167 occurrences du lexème « conscience ». S'y rajoutent 54 occurrences de l'adjectif « conscient ». Bien que le nombre ne semble pas être si important, il faut mentionner qu'à l'idée de conscience se rattachent des lexèmes qui en représentent l'étendue. Les deux noms « réflexion » et « lucidité » ainsi que l'adjectif « lucide » sont assez fréquemment utilisés dans notre corpus. « Réflexion » est employé 92 fois, « lucidité » 42 fois et « lucide » 30 fois. Mais on peut trouver un ensemble de lexèmes qui renvoient plus ou moins directement à la conscience. Ce que nous avons remarqué est une tendance à mettre ces mots dans des contextes négatifs.

Ci-dessous un fragment où Cioran se penche sur l'intervention de la conscience dans les activités de la vie :

> Toute activité *consciente* gêne la vie. Spontanéité et lucidité sont incompatibles. Tout acte essentiellement vital, dès que l'attention s'y applique, s'accomplit avec peine et laisse après soi une sensation d'insatisfaction. L'esprit joue par rapport aux phénomènes de la vie le rôle d'un trouble-fête[618].

Ainsi se trouve-t-elle rapprochée de la lucidité quand elle s'associe, comme dans l'extrait suivant, au champ lexical du regard :

> Parfois je pense que je suis arrivé aux limites de la conscience, c'est-à-dire qu'il n'y a plus en moi rien d'inconscient ni d'instinctif, que je suis non seulement celui qui se voit, mais celui qui a épuisé le phénomène de se voir, et qui donc n'a plus aucune réserve d'existence qui lui permette de se dédoubler, de regarder l'existence, et de se regarder la regardant[619].

[618] *Ibid.*, p.127.

[619] *Ibid.*, p.696.

Les « limites de la conscience » donnent accès à la lucidité[620]. Autrement dit, une conscience en quelque sorte exacerbée se transforme en lucidité, la personne lucide étant, par définition, celle « qui a une vue claire et exacte des choses ; qui fait preuve de perspicacité, de pénétration d'esprit[621]. » Et cette « vue claire » donne accès, chez Cioran, à la substance négative du monde. « Ainsi entendue, la lucidité représente la manifestation d'une conscience absolument actuelle, qui réfléchit l'impossibilité d'une justification causale de l'être[622] ».

Les verbes « penser » et « réfléchir » ainsi que les noms « pensée » et « réflexion » peuvent eux aussi renvoyer à la conscience. C'est le cas dans le passage suivant :

> [...] seuls sont heureux ceux qui ne pensent jamais, autrement dit ceux qui ne pensent que le strict minimum nécessaire pour vivre. La vraie pensée ressemble, elle, à un démon qui trouble les sources de la vie, ou bien à une maladie qui en affecte les racines mêmes. Penser à tout moment, se poser des problèmes capitaux à tout bout de champ et éprouver un doute permanent quant à son destin ; être fatigué de vivre, épuisé par ses pensées et par sa propre existence au-delà de toute limite [...] — c'est être malheureux au point que le problème de la pensée vous donne envie de vomir et que la réflexion vous apparait comme une damnation[623] .

où l'acte de penser équivaut à un état de conscience qui empêche de vivre. Tout en soulignant son aspect pathologique, les deux comparaisons, « un démon qui trouble les sources de la vie » et « une maladie qui affecte les racines mêmes », la présentent comme une force destructrice, perturbant l'équilibre naturel de la vie et sapant ses fondements pour ainsi annihiler toute possibilité de bonheur.

Tous les maux qui régissent la pensée cioranienne tirent leur fondement d'un état de conscience qui débouche sur une lucidité vis-à-vis de l'être et de sa condition.

---

[620] C'est ce que Cioran affirme notamment dans son entretien avec Sylvie Jaudeau quand il dit : « La lucidité extrême est le dernier degré de la conscience ; elle vous donne le sentiment d'avoir épuisé l'univers, de lui avoir survécu. »

[621] *TLFi* (Version numérique : https://www.cnrtl.fr/definition/lucide).

[622] Piednoir Vincent, Emil Cioran : « La déchirure d'exister ou les affres de l'insoluble », in *Horizons philosophiques*, 16(2), 2006, p.120. (Version numérique consultée le 18/10/2022 https://doi.org/10.7202/801322)

[623] Cioran, *Sur les Cimes du désespoir, op.cit.*, p. 47-48.

Dans son article intitulé « Emil Cioran : la déchirure d'exister ou les affres de l'insoluble », Vincent Piednoir explique le mode de fonctionnement de la conscience et son effet destructeur dans la pensée cioranienne.

> La vie parfaite est en conséquence une vie sans conscience, c'est-à-dire sans distinction de l'objet. En revanche, plus la conscience prend de place dans l'existence de l'individu, plus celui-ci découvre le vide du monde et le sien propre. La faculté par laquelle l'objet nous est révélé est, paradoxalement, celle par laquelle il nous échappe, se perd. La connaissance détermine ainsi un phénomène d'altération, dont l'aboutissement est l'annihilation de l'être et la confrontation de l'esprit à la vacuité universelle[624].

Point d'illusions possibles, point de réconfort rêvé face aux veilles de l'esprit que tourmente la lucidité. Mais la conscience est aussi liée, chez Cioran, à une pratique du doute, un doute qui constitue pour lui le fondement même de sa pensée, son point central et sa constante irréfutable. Il l'affirme lui-même en disant : « Le scepticisme est presque le point central de mes interrogations. Qui voudrait écrire quelque chose de correct sur moi devrait analyser la fonction qu'il a remplie dans l'ensemble de mes préoccupations et de mes hantises.[625] »

En effet, chez Cioran, la conscience est très souvent liée à l'idée de la réflexion ainsi qu'à celle de la lucidité. Cette dernière en est la manifestation suprême : elle est conscience actuelle et aigüe de la réalité, ou plutôt de l'irréalité, du monde. Pour Nicole Parfait, qui étudie la crise existentielle de Cioran, « toute conscience est en fait conscience de la mort, puisque la mort constitue l'horizon à partir duquel se détermine la conscience [626] ». Elle a donc par essence un caractère tragique puisque qu'elle est liée à l'inéluctable fin de l'être que tout rappelle.

> Tout concourt, les éléments et les actes à te blesser. Te cuirasser de dédains, t'isoler en une forteresse d'écœurement, rêver à des indifférences surhumaines ? Les échos du temps te persécuteraient dans tes dernières absences. […] Quand rien ne peut t'empêcher de saigner, les idées mêmes se teintent de rouge ou empiètent comme des tumeurs les unes sur les autres. Il n'y a dans les pharmacies aucun spécifique contre l'existence ; rien que de petits remèdes pour les fanfarons. Mais où est l'antidote du désespoir clair, infiniment articulé, fier et sûr ? Tous les êtres sont malheureux ; mais combien le savent ? La conscience du malheur est une maladie trop grave

[624] *Ibid*., p.125

[625] Cioran, *Cahiers*., op.cit., p.945

[626] Nicole Parfait, *Cioran ou le défi de l'être*. Paris, Desjonquères, coll. « La mesure des choses », 2001, p.54.

> pour figurer dans une arithmétique des agonies ou dans les registres de l'Incurable. Elle rabaisse le prestige de l'enfer, et convertit les abattoirs des temps en idylles. Quel péché as-tu commis pour naître, quel crime pour exister ? Ta douleur comme ton destin est sans motif. Souffrir véritablement c'est accepter l'invasion des maux sans l'excuse de la causalité, comme une faveur de la nature démente, comme un miracle négatif ...[627]

Dans cet extrait, Cioran explore ce qu'il a dénommé « La conscience du malheur ». Il utilise un lexique chargé de pessimisme pour dépeindre cette conscience comme l'origine de tous les maux. Divers champs lexicaux se mêlent, tissant ainsi une représentation sinistre de la conscience, laquelle se révèle être une présence constante de l'absurdité inhérente à l'existence, une idée sous-jacente à toutes les autres. Un champ lexical, étant défini comme un « paradigme constitué des unités lexicales de contenu (« lexèmes ») se partageant une zone de signification continue commune et se trouvant en opposition immédiate les unes avec les autres[628] », nous permet de dégager une certaine représentation du sujet abordé dans une séquence donnée. Dans des textes fragmentaires que marque très souvent la concision, chaque mot jouit d'un poids encore plus important. La transcription des idées et du ressenti avec le plus de fidélité, sans la manie du verbiage dont on étudiera dans la partie suivante[629] les conséquences selon Cioran, pousse à la recherche du signe le plus adéquat. Voilà ce que dit Rachel Mutin à ce propos :

> Il y a en effet dans cette écriture bien plus qu'une maîtrise parfaite de la langue. Le traitement qu'il a choisi pour transcrire ses idées et plus avant encore, ses sensations et ses humeurs, ne consiste pas ici dans une forme qui serait la surface sous laquelle résiderait le fond de sa pensée ; chez Cioran, la distance entre le signifiant et le signifié est littéralement effacée. Le fond est dans l'apparence, il épouse la forme et les deux se confondent. En effet, dans l'écriture et la forme même du discours résident le fondement et le terme de sa réflexion sur l'homme et non simplement leur mise en forme ou reflet verbal[630].

---

[627] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.46.

[628] Eugenio Coseriu, « Vers une typologie des champs lexicaux », in *Cahiers de lexicologie*, Vol 27, Num 2, 1975, pp 30-51.

[629] Voir Partie IV, Chapitre 1 (Sur l'écriture fragmentaire)

[630] Rachel Mutin, « Philosophie du néant et métaphysique du fragment », in, *L'Herne Cioran*, sous la direction de Laurence Tacou et Vincent Piednoir, Éditions De L'Herne, 2009, p. 238.

S’impose donc une focalisation plus aigüe sur le choix du lexique (l’axe paradigmatique du discours) et des réseaux de sens qui se forment au fil des fragments. Dans le passage cité plus haut, nous pouvons relever essentiellement trois champs lexicaux dominants. Tout d’abord, le champ lexical de la douleur, avec les lexèmes (« blesser », « cuirasser », « persécuteraient », « saigner », « ta douleur », « souffrir », « maux »), nous fournit une image frappante de la souffrance qu’inflige la conscience à l’être qui a décelé l’inanité du monde. L'introduction de métaphores telles que « te cuirasser de dédains », « forteresse d'écœurement », ou encore l’image des idées teintées de rouge qu’il compare à des « tumeurs », érigent un paysage imagé de l'agonie existentielle décrite par Cioran. Ces images non seulement insufflent à la douleur une qualité visuelle et tactile, mais incarnent également une expérience sensorielle et émotionnelle. Elles peignent un tableau de douleur complexe et profonde, où la souffrance s'étend au-delà du physique pour englober l'âme même de l'individu. L'image de se « cuirasser de dédains » évoque une tentative de se protéger, en vain, contre l'inéluctable douleur émotionnelle. Elle représente une armure illusoire face à une souffrance insidieuse qui trouve toujours un chemin pour pénétrer l’esprit. La métaphore « forteresse d'écœurement » reprend la même image d’armure et souligne l'aspect défensif mais également le caractère oppressant de cette tentative de protection. Cela projette l'idée d'un isolement mental et émotionnel, où l'individu, tout en cherchant à se protéger, se retrouve en fait enfermé dans son propre désespoir. Cela s’affirme davantage à travers des deux champs lexicaux du malheur (« écœurement », « désespoir », « malheur », « l’enfer », « malheureux », « souffrir », « maux ») et de la maladie (« tumeurs », « pharmacies », « remèdes », « antidote », « maladie », « agonies », « l’Incurable »). En effet, à travers ces lexèmes, Cioran développe l’image négative et insoutenable d’une existence désespérée et consciente du malheur d’être. Les négations (« rien ne peut », « Il n’y a » et « aucun »), qui se rattachent à l’idée de la possibilité d’une convalescence, viennent renforcer le caractère « incurable » de cette conscience du néant qui se transforme alors en une forme de châtiment auquel renvoient les lexèmes « péché » et « crime ». La conscience devient donc synonyme d’un

désespoir qui crie, à chaque instant, « le non-sens de tout geste ou de tout effort », « le déraisonnable nécessaire à tout acte », « la nullité des voluptés et des vérités [631]». Et de ce désespoir découle désormais ce qu'on a tendance à appeler le pessimisme cioranien face à toutes les impossibilités que le réel présente : impossibilité de changer la nature foncièrement absurde de l'existence, impossibilité de faire disparaître la conscience, impossibilité de ne pas être… Tout se teint d'une sombre aura négative avec l'avènement de la conscience.

Chez l'écrivain des *Syllogismes de l'amertume*, du *Précis de décomposition*, de *La Chute dans le temps* et de plusieurs autres titres renvoyant à la souffrance de l'être, être conscient est justement une entrave au règne de la tranquillité que permettait l'ignorance.

> Jadis nous jouissions de tout sauf de la conscience ; maintenant que nous la possédons, que nous en sommes harcelés et qu'elle se dessine à nos yeux comme l'antipode exact de l'innocence primordiale, nous n'arrivons ni à l'assumer ni à l'abjurer[632].

Dans cet extrait, l'avènement de la conscience est présenté comme une sorte de violence exercée sur l'être. L'adjectif « harcelés » est utilisé pour dénoter une force imposée à l'homme, le dépassant et le pliant à sa volonté. Cette force vient défaire la béatitude de l'ignorance relative à la condition humaine et impose à l'esprit la responsabilité de vivre tout en portant en lui la négation même du sens de cette vie. La négation utilisée dans la dernière phrase neutralise toute possibilité de compromis avec une lucidité qui dépasse les limites de la nature humaine et qui la met face à l'un de ses plus grands dilemmes : celui de désirer une vie qui nous est invivable. « La lucidité n'extirpe pas le désir de vivre, elle rend seulement impropre à la vie[633] », c'est avec ces mots que Cioran décrit le piège de la conscience qui l'a emprisonné dans l'impossibilité de réintégrer la vie et cela parallèlement à tout le désir qu'il éprouve envers elle. Le préfixe (*in*-) dans l'adjectif « impropre » résume le sentiment d'inadéquation entre l'être et le monde, une inadéquation qui le place

[631] Cioran, *Précis de décomposition*, in *op. cit*., pp. 617-618.

[632] Cioran, *La Chute dans le temps*, in *Œuvres, op.cit*., p.19

[633] Cioran*, Cahiers, op.cit*., p.1054.

sans cesse entre « l'inconvénient d'être né » et « la tentation d'exister » le tiraillant et le martyrisant.

> Il vaut mieux être animal qu'homme, insecte qu'animal, plante qu'insecte, et ainsi de suite.
>
> Le salut ? Tout ce qui amoindrit le règne de la conscience et en compromet la suprématie. [634]

La conscience, ordinairement considérée comme un don, une qualité du genre humain qui le met au-dessus des autres espèces et en constitue la force, est dans ce fragment dénuée de sa valeur positive et présentée comme étant un pouvoir négatif qui voue l'être à une torture incessante. La comparaison ouverte qui constitue la première phrase du fragment nous rappelle l'inconvénient d'être né homme, non pas doté, mais plutôt « damné », si l'on peut dire, d'une conscience. Le mot-phrase « Le salut ? » met l'accent sur le caractère tragique de la conscience qui prend alors la figure d'un châtiment. Le salut dépend donc, selon Cioran, de l'entrave de cette conscience, source suprême du mal humain. L'inconscience, l'idiotie, comme Cioran l'appelle souvent, est celle capable, comme on le verra plus tard, d'amoindrir ce mal. Seul un être conscient, un « esprit authentiquement tourmenté[635] » peut justement voir, selon Cioran, cette absurdité, l'accepter et essayer d'exister avec. Et c'est de là qu'émane la vraie souffrance, celle qui violente l'âme et l'esprit et qui persécute le corps avec les nuits de veille.

Nombreux sont les fragments qui relient donc la conscience à la souffrance. Chacune des deux fonctionne comme un catalyseur qui alimente l'autre. Plus on souffre d'être et plus on est conscient de notre condition ; plus on est lucide et plus nous est douloureux d'être contraint d'exister sans pouvoir réellement vivre :

> À part le sommeil la nuit, et les instants d'hébétude de jour, mes incommodités m'ont réduit à une continuelle réflexion sur mon état et acculé à une sorte d'automatisme de la conscience, avec tout ce que cela peut signifier d'affreux et d'horrible. En somme j'ai vécu dans l'anti-vie[636].

[634] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.*, p.16.
[635] *Ibid*., p.203.
[636] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.57.

Le sommeil et « les instants d'hébétude » sont les seuls moments de trêve. Nous pouvons considérer le GN « mes incommodités » comme étant un euphémisme renvoyant à la douleur rattachée à l'état d'« être ». Encore une fois, la même idée de la soumission à une force insurmontable revient cette fois-ci par le biais des verbes « réduire » et « acculer » face auxquels le « je » prend la fonction d'objet. Cioran parle de « l'automatisme de la conscience », ce mouvement involontaire de l'esprit qui le pousse à remâcher indéfiniment l'insoluble pour qu'il résume finalement son vécu en une « anti-vie ». Le préfixe négatif (anti-) nous renvoie à l'idée de l'opposition. Le sens de l'opposition exprimée par ce préfixe est assez ambigu. Il peut s'agir ou d'une opposition adversative, ou d'une opposition antonymique. Dans le cas de la première, l'opposition renvoie à l'« action de faire obstacle à, de lutter contre quelque chose[637] ». Une « anti-vie » serait alors dans ce sens une vie où la conscience est en perpétuelle lutte contre la vie. Vivre dans l'anti-vie serait synonyme d'un vécu où la conscience fait obstacle à la spontanéité du vivre, où elle s'attaque en permanence à ce qui fait l'essence de l'existence pour ainsi la réduire à un néant. C'est ce que Cioran formule comme suit : « Plus la conscience augmente, plus elle se dresse contre les choses et les êtres. Elle tend vers l'opposition absolue[638] ». « Se dresser contre » nous met sur la piste de l'opposition adversative. Mais le GN qui clôture le fragment, « opposition absolue », nous met aussi sur la piste d'une opposition plus radicale qui serait l'opposition antonymique. Dans le cas de cette dernière, « l'opposition renvoie à une relation de négation entre deux éléments. Cela correspond au sens d'opposition tel qu'il est employé dans le carré des oppositions [639] » où deux éléments peuvent se nier l'un l'autre. Une « anti-vie » serait alors dans ce sens la négation de la vie. Les deux sens sont assez proches. Le premier lie l'énoncé davantage à l'idée de la conscience meurtrière. D'ailleurs, nous pourrions dire que, dans le but de mettre l'accent sur cet aspect de la conscience, Cioran emploie les deux adjectifs hyperboliques « affreux » et « horrible » qui ont pour effet de la connoter négativement.

[637] *TLFi*.
[638] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.1079
[639] Edwige Dugas, *op.cit*., p. 29.

L'idée de l'« anti-vie » nous oriente vers une autre problématique soulevée par Cioran en relation avec l'effet de la conscience et de la lucidité sur l'esprit humain, un effet qui les rend incompatibles avec une quelconque action.

Hyper-conscient de la nullité de la vie, rongé par un doute qui fait fondre à son contact le bien-fondé de tout ce qui fait l'existence et l'être, Cioran pose la question de l'atonie et de l'inaction qui se dressent comme devoirs dans une existence dénuée de fondement, arbitraire et insensée. Dans ses *Cahiers*, il note ce qui suit :

> Contre la pensée dispersée. J'aimerais vivre dans une société de fakirs, d'hommes qui agissent sans bouger, et qui ont d'autant plus prise sur ce monde qu'ils s'en éloignent, qu'ils n'y adhèrent pas. Disposer d'une immense volonté, sans la diriger vers l'acte, d'une énergie démesurée et, en apparence, inemployée[640]…

L'idéal de « vie » est mis au négatif. Une vie d'atonie, d'inaction et d'abandon, une « non-vie ». Le fragment est marqué par la négation à travers laquelle Cioran prône un mode de vie inactif. La préposition privative « sans », la corrélation adverbiale « ne…pas », le préfixe « *in-* » se rallient tous pour rattacher à la société rêvée par le penseur le sens de l'absence d'action, de la stagnation même en la présence de l'énergie qui est supposée l'animer.

En effet, la conscience du « néantiste[641] » écarte de son domaine de vie tout ce qui se rapporte à l'action. Elle lui interdit de vivre, d'être en osmose avec le monde et d'en suivre les normes. De là découle alors un penchant vers l'apathie, un penchant dicté par la lucidité dont le règne empêche d'embrasser la vie. Pour ce penseur sceptique, « l'hypertrophie ou plutôt le vice de la lucidité détruit tous nos actes futurs[642]. » Le verbe « détruire » employé dans cette phrase semble orienter l'apathie vers un sens négatif.

Il existe donc au fond, une profonde incompatibilité entre la lucidité et les possibilités d'intégrer le monde. Et c'est ce qui en fait une souffrance : la lucidité ne prive pas l'être de son désir de vivre, mais elle lui enlève tous les arguments capables

---

[640] Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p.59.

[641] Rémy Gagnon, « L'animal vague d'Emil Cioran. Réflexion sur l'humanisme », in *Alkémie, Revue semestrielle de littérature et philosophie*, Numéro 6 / Décembre 2010, p.59.

[642] *Ibid*., p.622.

de faire de la vie un acte praticable. Elle neutralise chez le sujet clairvoyant les raisons logiques d'être et le jette ainsi dans une existence négative, sans pour autant lui donner le pouvoir de la dépasser.

> Ce sont nos malaises qui suscitent, qui créent la conscience ; leur œuvre une fois accomplie, ils s'affaiblissent et disparaissent l'un après l'autre. La conscience, elle, demeure et leur survit, sans se rappeler ce qu'elle leur doit, sans même l'avoir jamais su. Aussi ne cesse-t-elle de proclamer son autonomie, sa souveraineté, lors même qu'elle se déteste et qu'elle voudrait s'anéantir[643].

La conscience négative de la non-coïncidence de l'être-personne avec l'être-état rend donc très souvent la négation de cette conscience une voie vers le salut. Et parallèlement aux fragments qui nous rapportent le drame de la lucidité, se développent par conséquent d'autres qui, au contraire, honorent tous les états d'inconscience possibles. Une série de lexèmes, qui se succèdent et qui se réitèrent, fait partie du champ lexical de l'inconscience qui, sous la plume de Cioran, se développe très souvent dans le sens positif de la thérapie et de l'accalmie pour qu'elle devienne ainsi un privilège ; celui de l'idiot, du fou et de celui qui ne réfléchit pas trop au sens de la vie.

3. Du privilège de l'inconscience

Quand la conscience interdit à l'être lucide de s'approprier la vie, quand elle l'empêche d'en apprécier la substance et de s'y fondre, l'inconscience permet à celui qui ne sait pas, par le biais de l'infinité d'illusions que l'humanité a créées, de coïncider avec l'essence aussi bien réelle que mensongère du monde, d'y persévérer tant bien que mal en reposant son esprit dans la quiétude réconfortante et salvatrice du non-savoir. Entre celui qui sait et celui qui ne sait pas se creuse le gouffre que seul voit celui qui souffre face au néant que son esprit découvre. Et ce néant, aussi fascinant qu'il puisse être pour Cioran, est en parfaite incongruence avec la vie.

Dans notre corpus, le lexème « inconscience » est répété 30 fois. Nous pouvons repérer parallèlement à ces occurrences tout un champ lexical relatif dont certains des lexèmes se trouvent utilisés comme synonymes d'inconscience. Nous

[643] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p. 13.

parlons de lexèmes tels que « ignorance », « débilité » et « non-savoir » qui se trouvent très souvent dans des contextes positifs. Ainsi, pour des fragments du *Précis*, Cioran choisit-il comme titres « Les avantages de la débilité » ou encore « En l'honneur de la folie » mettant de la sorte en exergue l'aspect mélioratif de l'expérience de l'inconscience. En effet, ces libellés, qui suscitent de prime abord une certaine perplexité, sont susceptibles de révéler un rapport singulier avec l'absence de clairvoyance ou la nonchalance cognitive.

Dans l'intitulé « Les avantages de la débilité », la réduction de la conscience à l'égard des nuances subtiles du monde ou des intrications existentielles pourrait éventuellement être lue comme dispensatrice d'une forme de quiétude. L'idée est que l'ignorance, sous certains auspices, tend à offrir une voie vers une existence plus légère, déchargée du fardeau des connaissances ardues ou des tourments découlant d'une introspection incessante.

Le titre « En l'honneur de la folie » se distingue quant à lui comme une potentielle célébration d'un état mental déraisonnable, transcendant les limites de la pensée conventionnelle. La folie serait ainsi envisagée comme un vecteur de libération, propice à l'émergence d'idées et d'actions singulières, voire révolutionnaires, libérées des contraintes normatives prédominantes.

À travers ces intitulés, Cioran semble adopter une posture ironique et subversive. Toutefois, au-delà de cette apparence, son dessein pourrait résider dans la mise en exergue des paradoxes inhérents à la condition humaine. L'auteur s'attache possiblement à remettre en question la valeur intrinsèque de la rationalité absolue, suggérant que, par moments, son abandon peut procurer une forme de liberté ou de soulagement, face aux affres de l'existence rationnelle. L'emploi d'un lexique mélioratif comme « avantages » et « honneur » évacue l'inconscience du domaine de la négativité que lui rattache la pensée doxale et la joint à l'ensemble vaste de tous les concepts revalorisés dans la pensée cioranienne. Nous reviendrons sur cette idée de revalorisation paradoxale plus tard pour étudier la valeur subversive du paradoxe tel qu'il est utilisé par ce penseur. Mais essayons de voir, pour le moment, le rôle qu'assument les choix lexicaux de Cioran dans le développement de la connotation positive autour de l'idée de l'inconscience dans toutes ses formes.

> L'inconscience est le secret, le « principe de vie » de la vie. Elle est l'unique recours contre le moi, contre le mal d'être individualisé, contre l'effet

> débilitant de l'état de conscience, état si redoutable, si dur à affronter, qu'il devrait être réservé aux athlètes seulement[644].

L'inconscience a pour attributs les lexèmes « secret », « principe de vie de la vie » et « unique recours ». Nous pouvons en conclure qu'il existe une volonté de la part de l'écrivain de l'élever, via l'hyperbole, au rang d'un fondement capable de rendre l'acte de vivre possible. Elle n'est pas « un » principe, mais « le » principe. Le choix de l'article défini donne un surplus d'importance à l'idée proposée par Cioran comme « vérité ». Le rôle assumé par cette inconscience se trouve résumé, à notre sens, dans l'emploi de la préposition « contre » qui présente l'inconscience comme une force neutralisante qui s'oppose au mal d'être. En effet, le recours itératif à la préposition « contre » dans ce contexte renforce le contraste entre deux états : l'inconscience et la conscience. Cette préposition crée une opposition nette et souligne un affrontement, suggérant que l'inconscience est positionnée en tant qu'opposante ou adversaire directe des effets de la conscience auxquels renvoient les GN « le moi », « le mal d'être individualisé » et « effet débilitant ». En utilisant "contre", Cioran établit un rapport de confrontation entre ces deux états mentaux, mettant en relief l'idée d'une lutte de la conscience en tant que tranquillité salvatrice contre le fardeau pesant de la conscience éveillée. A travers cette lutte, l'inconscience prend diverses formes que les textes viennent illustrer dans des fragments qui nous présentent alors une pluralité d'états de négation de la conscience : de la folie au sommeil, passant par l'ignorance et l'idiotie, s'étale ainsi un univers où l'être s'alimente de ses chimères pour continuer à être.

Nous allons donc étudier, dans ce qui suit, l'emploi de certains lexèmes renvoyant à ces états inconscients qui se trouvent très souvent dans des combinatoires sémantiques qui les connotent positivement. Nous allons nous intéresser essentiellement à trois états qui sont la démence, l'idiotie et le non-savoir.

3.1. La démence

[644] Cioran, *De l'inconvénient d'être né,op.cit*., p.88.

Quand il affirme : « Tant que l'homme est protégé par la démence, il agit et prospère ; mais quand il se délivre de la tyrannie féconde des idées fixes, il se perd et se ruine [645] », il crée un lien direct entre l'inconscience que suggère le mot « démence » et le développement de l'être dans le monde. Le fragment est construit sur une logique paradoxale. Par le biais de l'oxymore « protégé par la démence », il présente, contre toute attente, un dysfonctionnement cognitif comme une source d'immunité contre l'inertie, et donc comme un remède providentiel qui a pour effet de préserver le lien de l'être à la vie. Le sens du lexème « démence » est assez particulier dans ce contexte. La deuxième partie de la phrase introduite par le coordonnant « mais », lie la démence à une tendance bien précise d'un esprit livré à la « tyrannie féconde des idées fixes », formule oxymorique qui renvoie aux dogmes comme un système qui, de par la stabilité de ses composants, parvient à donner sens et à créer des raisons d'être, d'où l'emploi de l'adjectif « féconde ». Cioran propose donc de voir le dogmatisme comme une sorte de « démence » puisqu'il écarte l'être de la conscience en ce qu'elle est, entre autres, une « connaissance claire, acquise par l'analyse et la réflexion, de l'expérience vécue [646] ». Les deux segments de cet aphorisme se fondent sur le rapport de la cause introduit par la locution « tant que » au premier et par la conjonction « quand » dans le deuxième. Les deux conditionnent la possibilité de vivre par un trouble de la conscience. Cette idée revient assez souvent chez Cioran. Il existe en effet selon lui une dépendance entre la vie et l'inconscience qui se transforme alors, par moments, en une forme de sortie de soi et du monde. Se crée en lui alors un désir de folie, le rêve de se défaire de la conscience de soi, de se détacher de la réalité et d'embrasser la matière du monde qu'est la souffrance sans le poids de la subjectivation. Et c'est de là que découle l'hommage qu'il adresse à la folie dans le texte suivant :

EN L'HONNEUR DE LA FOLIE.

« Better i were distract :

[645]Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.93

[646] Définition proposée par le TLFi (Version numérique : https://www.cnrtl.fr/definition/conscience) dernière consultation le 15/11/2023.

So should my thoughts be serve'd from my griefs. »

Exclamation qu'arrache à Gloster la folie du Roi Lear…
Pour nous séparer de nos chagrins, notre ultime recours est le délire ; sujets à ses égarements, nous ne rencontrons plus nos afflictions : parallèles à nos douleurs et à côté de nos tristesses, nous divaguons dans une térèbre salutaire. Lorsqu'on exècre cette gale appelée vie, et qu'on est las des démangeaisons de la durée, l'assurance du fou au milieu de ses accablements devient une tentation et un modèle : qu'un sort clément nous dispense de notre raison. Point d'issue tant que l'intellect demeure attentif aux mouvements du cœur, tant qu'il ne s'en désaccoutume pas. J'aspire aux nuits de l'idiot, à ses souffrances minérales, au bonheur de gémir avec indifférence comme si c'étaient les gémissements d'un autre, à un calvaire où l'on est étranger à soi, où ses propres cris viennent d'ailleurs, à un enfer anonyme où l'on danse et ricane en se détruisant. Vivre et mourir à la troisième personne ..., m'exiler en moi, me dissocier de mon nom - pour toujours distrait de celui que je fus ..., atteindre enfin — puisque la vie n'est supportable qu'à ce prix— à la sagesse de la démence[647]…

Dans ce passage, Cioran mobilise un éventail lexical éloquent pour envelopper la folie d'une aura paradoxale, à la fois séduisante et libératrice. Les lexèmes « délire », « égarements », « fou », « accablements », « idiot », « démence » nous renvoient plus ou moins directement au thème de la folie, et nous pouvons remarquer que la plupart de ces mots se trouvent accompagnés par des expressions qui neutralisent complètement l'aspect négatif de l'état de folie pour l'élever au statut d'un salvateur. Le penseur l'érige, dans une formule hyperbolique, en « ultime recours » et présente l'espace du délirant, dans une métaphore paradoxale, en une divagation « dans une ténèbre salutaire » qui suggère une obscurité bienfaisante, où les tourments de l'existence s'estompent puis s'évanouissent, soulignant ainsi la potentialité de la folie comme un refuge de soulagement. De même, la description des "souffrances minérales" évoque une douleur dénuée de toute composante subjective, suggérant une certaine neutralité et distanciation émotionnelle, voire une forme de soulagement face à la souffrance.

[647] Cioran*, Précis de décomposition, op.cit*., p.231.

Un champ lexical relatif à cette dernière (« souffrances », « gémir », « gémissements », « calvaire », « cris », « « enfer », « se détruisant ») s'installe dans une bonne partie du fragment et fait à son tour l'objet d'un paradoxe qui transforme la souffrance du fou en une forme de non-souffrance car elle est vécue dans la distance qui sépare le délirant du réel et de son être conscient. Règnent alors les oxymores et les paradoxes linguistiques avec des formules dont les composantes s'opposent. Ainsi, Cioran nous parle-t-il d'un « bonheur de gémir », oxymore que le groupe prépositionnel « avec indifférence » vient élucider en associant à l'idée du bonheur de souffrance une indifférence que profère l'état d'inconscience.

Il aborde également la dissociation de l'identité, exprimant le désir de s'éloigner de soi-même, de s'exiler en soi, et de vivre et mourir à la troisième personne. Cette dépersonnalisation volontaire semble témoigner d'une aspiration à une forme d'insouciance, à une liberté de l'ego qui pourrait être trouvée dans la perte de soi, dans le détachement de l'identité individuelle.

Cioran construit une représentation de la folie qui transcende la simple notion de déséquilibre mental. Il peint un tableau où la folie est suggérée comme une échappatoire, un refuge salutaire offrant un détachement bienvenu de la douleur existentielle. Cette connotation positive de la folie est étayée par l'idée d'une dissociation de l'identité, qui semble offrir une liberté et un soulagement, évoquant ainsi la tentation d'une sagesse accessible à travers l'abandon de la rationalité, et donc de l'idiotie.

3.2. L'idiotie

Dans notre corpus, le lexème « idiotie » est repris six fois, « idiot » dans ses deux formes adjectivale et nominale est lui repris 21 fois. Dans ces occurrences, il existe toujours plus ou moins un lien avec l'inconscience que Cioran présente surtout en relation avec l'idée de l'impossibilité de vivre tout en étant lucide.

« L'idiot seul est [donc] équipé pour respirer[648] . » Dans une formule restrictive, qui ne manque pas d'ailleurs d'humour, il fait de l'idiotie une porte d'accès à la vie. La jonction entre le sujet « idiot » et l'attribut « équipé » est assez

[648] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit.*, p.34.

paradoxal et peut se lire comme ironique. En effet, un idiot est une « (personne) dont les facultés intellectuelles sont très diminuées » ou encore « (personne) qui a l'esprit borné ; qui manque d'intelligence, de finesse (habituellement ou dans certaines circonstances)[649] ». Ces deux définitions indiquent le sème inhérent /manque/, notamment celui de l'intelligence, qui est en opposition sémantique avec l'adjectif « équipé ». L'emploi de ce dernier est donc ironique. L'idiotie, vue comme moyen d'accès à la vie, est en réalité un manque de conscience, d'intelligence et de capacités intellectuelles empêchant la prise de conscience de l'absurdité du monde. Autrement dit, c'est d'un manque d' « équipement » intellectuel qu'émane la possibilité de vivre que suppose le verbe « respirer ». Il existe donc finalement un seuil de conscience et de lucidité qui, une fois franchi, ne permet plus le retour en arrière. Ce même seuil ouvre l'être au néant et l'empêche de réintégrer la vie.

Il manque donc à celui qui a ouvert les yeux et l'esprit sur l'inanité de tout l'innocence du non-savoir. L'être inconscient, que Cioran appelle dans ce fragment « l'idiot », porte en lui ses raisons d'être et persévère, par conséquent, n'ayant pas accédé à l'état conscient du désillusionné, dans sa fonction de « vivre ». Et c'est ainsi que le lexème « idiotie » finit par s'associer à celui de « cure » dans l'un des fragments des *Cahiers*, pour que soit ainsi mis en lumière son aspect curatif, voire libérateur. Il suggère qu'« [u]n esprit malade, rongé d'obsessions, ne peut se sauver que par la suppression temporaire de la réflexion, par une cure d'idiotie[650] ». Son assertion souligne la nécessité salvatrice, voire vitale, pour un esprit en proie à des affres obsessionnelles de s'extraire momentanément de l'activité réflexive pour embrasser un état d'idiotie qui acquiert alors une connotation positive grâce à son association au lexème « cure ». La notion d'idiotie s'érige en un phénomène de réduction cognitive, un état d'absence délibérée de pensée rationnelle et de contemplation profonde. Si l'être lucide est inapte à vivre dans la lumière paradoxalement sombre de la lucidité, il peut trouver un recours salvateur dans des semblants de pauses d'idiotie où s'estompe la clairvoyance. Cioran évoque une sorte d'interruption intentionnelle du processus de réflexion, suggérant que cet état

[649] *TLFi*, https://www.cnrtl.fr/definition/idiot

[650] Cioran*, Cahiers, op.cit*., p.383.

d'idiotie temporaire offre un répit à l'esprit en détresse. Envisagée comme un remède, elle semble agir comme un contrepoids à l'incessante rumination des pensées obsessionnelles. Elle offre un répit salutaire en permettant à l'esprit de se libérer temporairement des chaînes de la pensée obsessionnelle, offrant ainsi une voie vers une forme de soulagement psychologique.

Il convient de souligner que la notion d'idiotie telle qu'elle est présentée dans ce fragment par Cioran ne vise pas à glorifier l'ignorance ou la sottise, mais plutôt à mettre en lumière son potentiel thérapeutique, en offrant une échappatoire momentanée aux tourments de l'esprit. Cette perspective témoigne de la conception de l'idiotie comme un état transitoire, un interlude nécessaire pour apaiser l'agitation d'un esprit torturé par ses propres obsessions.

3.3. Le non-savoir

> Le non-savoir est le fondement de tout, il crée le tout par un acte qu'il répète à chaque instant, il produit ce monde et n'importe quel monde, puisqu'il ne cesse de prendre pour réel ce qui ne l'est pas. Le non-savoir est la gigantesque méprise qui sert de base à toutes nos vérités, le non-savoir est plus ancien et plus puissant que tous les dieux réunis[651].

Dans ce fragment, Cioran nous permet de cerner davantage son approche paradoxale de l'inconscience en ce qu'elle est « non-savoir ». Par « approche paradoxale » nous entendons parler d'une représentation qui vient s'opposer à la doxa qui valorise habituellement le savoir et l'élève au rang d'un premier facteur de développement. Il se joue donc ici de nos propres représentations du monde et de nos savoirs communs en introduisant une nouvelle équation dont il intensifie l'importance au moyen des procédés d'amplification et de répétition. Ainsi commence-t-il par une présentation hyperbolique du rôle assumé par « le non-savoir » qui se transforme, sous sa plume, et contre toute attente, en créateur à caractère quasi divin. En effet, la phrase inaugurale « le non-savoir est le fondement de tout », érige l'ignorance en pilier central de la réflexion. L'usage du lexème « fondement » revêt une connotation architecturale, insinuant que notre compréhension du monde est édifiée sur un substrat d'ignorance. Le pronom indéfini « tout » donne à la proposition un aspect générique qui l'élève au statut d'une sentence. Cioran présente l'énoncé, non comme

[651] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.9.

réflexion, mais comme vérité, éphémère certes, mais tout de même « vérité ». Ce même ton sentencieux s'étale le long du fragment. Par le biais de l'anaphore du GN « le non-savoir est », il insiste ainsi sur l'expression d'une volonté de redéfinir le « non-savoir » en lui conférant, avec chacune des propositions, un pouvoir, et pas des moindres, de création de vérités. Le texte évoque donc un processus perpétuel, « un acte qu'il répète à chaque instant », soulignant l'incessante réitération de notre ignorance. Pour Cioran, cette ignorance, loin d'être un vide passif, est une force dynamique, créant sans cesse des perceptions, des réalités et des vérités. Cette idée que traduit l'hyperbole dans la proposition « il crée le tout » dote l'ignorance d'un pouvoir quasi divin de générer l'univers conceptuel dans lequel nous vivons. Le non-savoir façonne ainsi un monde illusoire, « il produit ce monde et n'importe quel monde », pour que nos réalités soient des constructions mentales souvent déconnectées de la réalité objective. Et c'est justement ce qui permet à l'être inconscient la survie. La somme des illusions renforcées, des réalités ignorées, des questions évitées, des critiques étouffées fait l'essence même de la quiétude d'être. C'est elle qui permet de s'installer dans la vie, de l'embrasser et d'y persévérer.

Cioran oppose ainsi, le long des textes, le fond négatif de la conscience à la force vitale de l'inconscience. Dans ses *Cahiers*, il écrit : « La sainte ignorance. Pour une réhabilitation de l'ignorance[652] » pour ainsi rendre hommage à ce non-savoir qui épargne à certains le drame existentiel qu'il vit. En effet, pour lui, « [l]'ignorance est un état parfait » capable de créer à la vie un sens « parfait », « et on comprend que celui qui en jouit ne veuille pas en sortir[653]. »

Tout le secret de la vie est de se vouer aux illusions sans savoir qu'elles sont illusions. Dès qu'on les connaît comme telles, le charme est rompu[654].

Mais cela n'empêche pas celui qui se joue des contradictions de glisser, entre les lignes des fragments, des mots qui ont pour rôle de nuancer ces représentations ainsi que l'orientation évaluative des concepts abordés. Par conséquent, malgré le pouvoir qu'il attribue à l'ignorance, il utilise le GN « la gigantesque méprise » qui

[652] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.329.

[653] *Ibid*., p.711.

[654] *Ibid*., p.191.

révèle le fond négatif du non-savoir, et donc de l'inconscience, qui, au fond, ne se fonde que sur l'erreur. Elle comble le vide du non-sens avec une souffrance interminable qui, finalement, a réussi à ouvrir les esprits sur le mensonge du sens.

Finalement, les antonymes se croisent et s'échangent de rôles. Dans un cycle circulaire où les fins déclenchent les débuts, l'inconscience et le non-savoir créateurs de vérités et de « sens » échouent à construire au monde une vraie consistance, et ce sont des inconsistances qu'elles créent que s'engendre la prise de conscience de toutes les incohérences de l'être de du monde. Et face à la négativité qui s'installe alors et dans la perception du spectateur et dans le spectacle de la vie, c'est la conscience qui réussit, dans la pensée cioranienne, à se créer une façon autre de survivre au néant qu'elle découvre.

Dans l'enchevêtrement des paradoxes existentiels, se dessine la dichotomie entre la conscience lucide et l'insouciance de l'ignorance. Là où la lucidité interdit à l'être d'appréhender pleinement la vie, elle lui refuse l'accès à sa substantifique réalité et l'empêche de fusionner avec elle. En revanche, l'insouciance de l'ignorance, à travers le labyrinthe infini d'illusions forgées par l'humanité, offre la possibilité à celui qui ignore de se fondre dans l'essence ambiguë, à la fois tangible et trompeuse, du monde. Il peut ainsi persévérer, précairement, s'abandonnant à la quiétude rassurante et rédemptrice de l'ignorance.

Entre le détenteur du savoir et celui qui se perd dans l'inconnaissance, s'ouvre un abîme que seul perçoit celui qui affronte la souffrance face au vide que son esprit démasque. Cette fracture existentielle, invisible pour le commun, s'étend entre la clarté d'une conscience qui dévoile la vacuité de l'existence et l'obscurité apaisante d'une ignorance qui offre refuge et quiétude, créant ainsi un gouffre insurmontable pour celui qui en explore les confins. Mais dans ce gouffre qu'est la lucidité, dans le néant dont on a cerné l'essence, prend forme et se développe un doute qui peut être parfois conçu, dans les textes cioraniens, et paradoxalement, comme salvateur, voire libérateur, le rapprochant ainsi du luxe de l'inconscience.

4. De la conscience comme voie de libération

> *L'indifférence consciente – la plus haute attitude qu'on puisse adopter ici-bas. Utopie : être aussi indifférent qu'un idiot et se comporter comme lui mais par réflexion, par délibération. Rivaliser d'indifférence avec les idiots,*

> *s'efforcer par la lucidité d'atteindre à une perfection qu'ils possèdent, eux, de naissance ! Souvent le matin, quand je fais le nœud de ma cravate, je pense à tel ou tel mort récent : X s'en fout, il ne connaît plus ça*[655].

La conscience chez Cioran reste profondément rattachée aux deux idées du doute et de la lucidité qui sont elles-mêmes très souvent assimilées dans ses écrits. En effet, il ne s'agit pas chez lui d'un doute méthodique qui procéderait selon un enchaînement logique et qui aboutirait à des conclusions claires, il s'agit plutôt d'un doute ravageur qui, à la fois, détruit l'intérieur et l'extérieur de l'être et du monde, un doute ressassé par le pouvoir d'une négation qui se trouve au commencement et à l'aboutissement de chaque idée. « Mon scepticisme — affirme-t-il — est inséparable du vertige, je n'ai jamais compris qu'on pût douter par méthode[656] ». Il s'agit d'un vertige lié à la lucidité effrénée qui accompagne le processus du doute. D'ailleurs, très souvent, il existe chez lui une tendance à considérer doute et lucidité comme des synonymes. Cela peut se laisser voir à travers des déclarations similaires à celle-ci : « Je mesure la valeur des prophètes à leur capacité de douter, à la fréquence de leurs moments de lucidité[657] ». Ce que nous pouvons tirer de cette affirmation, outre que l'idée de la corrélation entre doute et clairvoyance, c'est la revalorisation de la conscience en ce qu'elle est une capacité à remettre en question le caractère « vrai » des idées, et donc à nier et refuser de se laisser tromper par toute illusion possible.

Dans les *Cahiers*, nous avons repéré ce fragment qui nous offre un semblant de définition proposée par l'écrivain à l'esprit naïf : « J'appelle naïf un esprit qui ne sait pas ce que c'est qu'une négation, qui n'en a épuisé aucune[658]. » L'absence de la négation, exprimée par les négations syntaxiques « ne sait pas » et « n'en a épuisé aucune », contraint l'être à la naïveté dans le sens où l'esprit n'oppose pas de refus ni d'objections aux éléments du réel. L'image serait ainsi à rapprocher de l'idée de l'ignorance qui, selon Cioran, est l'équivalent de l'absence de la conscience de la « réalité » de la condition de l'être.

---

[655] *Ibid*., p.647.

[656] *Ibid.*, p.13.

[657] Cioran, *Sur les cimes du désespoir,* in *Œuvres*, op.cit.

[658] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.664.

La négation est, nous l'avons vu, la voie vers la lucidité. Mais négation et conscience s'accompagnent forcément, nous l'avons expliqué, d'une souffrance qui continue à torturer l'être. Cette idée a d'ailleurs été développée par Kierkegaard, l'un des philosophes qui ont façonné, quelque part, la pensée cioranienne, selon qui « plus la conscience est développée, plus le désespoir est intense[659]». Et de même, Cioran ne cesse de revenir sur l'inadéquation profonde entre la conscience et la vie :

> Nous gagnons en conscience ce que nous perdons en existence. Ce que nos maux nous font perdre en être, nous le gagnons en conscience. Le vide que nos infirmités suscitent dans notre être est rempli par la présence de la conscience ; que dis-je ? – ce vide est la conscience elle-même[660].

Le fragment est construit à partir d'une succession d'antithèses où il est question d'opposer la conscience à l'existence humaine. Les antonymes « gagnons » / « perdons », « vide » / « rempli » nous mettent sur la voie de l'opposition, mais aussi sur celle de la compensation. Ainsi, la vacuité de l'être se trouve-t-elle habitée par une conscience dont elle est paradoxalement la source. La conscience engage donc un processus circulaire de déconstruction/construction et se présente dans cette dernière citation comme une présence « positive » qui pallie l'absence de sens sans pour autant la supprimer.

Mais cette présence positive est également le fruit d'une négativité qui se développe sous l'égide de la souffrance. Et c'est le mot-clef qui guidera notre approche de la conscience salvatrice dans la pensée de Cioran. En effet, nous avons conclu du sous-chapitre précédent que la conscience est douloureuse. L'aspect négatif de l'expérience de clairvoyance —qui est d'ailleurs synonyme du vide— est fait partie de son essence ; elle est considérée comme une source d'affliction. Mais notre lecture du texte cioranien nous met tout le temps sur des voies qui s'opposent et qui se rencontrent dans une espèce de labyrinthe qui nous égare par moments, mais qui nous offre aussi les clefs de la délivrance en empruntant la voie de la nuance.

---

[659]Sören Kierkegaard, *La maladie à la mort,* 1ère section, C, B « Le désespoir envisagé sous la détermination de la conscience «, in *Œuvres* complètes, *op. cit*., 1971, t. XVI, p. 199

[660]Cioran, *Cahier de Talamanca-Ibiza*, *Ed*. Le petit Mercure, 2000, p.41.

Ainsi, la conscience se présente-t-elle comme paradoxale : elle défait le sens, et c'est elle même qui le fait. Elle donne une matière à tout ce qui a pu travailler son esprit pour peupler la vacuité qu'elle a elle-même dévoilée, et qu'elle a donc en quelque sorte créée. La conscience de l'inanité d'Être, celle du temps, celle du corps, celle de toutes les impossibilités permettent à Cioran de se sentir « exister ». Tourment et épuisement s'accompagnent par une mise en cause de la comédie humaine qu'est la fiction du monde. La lucidité dévastatrice épuise l'être, mais épuise aussi le sens du monde et ouvre la voie vers l'infinité des incertitudes, des visions contradictoires, et donc aussi vers la reconstruction perpétuelle de « vérités » temporaires. Car le doute, tout en défaisant le potentiel d'aptitude à la vie, crée un mode opérationnel autre qui a permis à Cioran de survivre à lui-même et au monde. L'entreprise de sape est paradoxalement vitaliste car, tout en démolissant l'altérité, elle plonge le sujet dans la relativité de tout. Cette relativité permet d'alimenter l'esprit de pensées et visions fluctuantes succédant à l'épuisement de l'univers. Ainsi, grâce à la contingence qu'il perçoit en tout, peut-il avoir le luxe de se jouer des contradictions de la façon la plus subtile qui soit.

> Ma mission est de souffrir pour tous ceux qui souffrent sans le savoir. Je dois payer pour eux, expier leur inconscience, la chance qu'ils ont d'ignorer à quel point ils sont malheureux[661].

L'espace connotatif du verbe « souffrir » s'étend. Son sémantisme prend les dimensions d'une « action » se détachant de sa nature d'« état » et cela en se présentant comme la mission consciente et sacrificielle d'un « je ». Ce dernier est présenté en opposition avec ceux qui ignorent la vacuité. Se présentent alors dans le fragment deux camps contradictoires : les conscients et les inconscients. Mais tout en s'opposant, les deux camps se rejoignent partageant le malheur d'être. Pour Cioran, la souffrance, et donc la conscience, s'affirme comme dispensatrice de savoir et de sens. Et dans une image qu'imprègne une forme de chrétienté, il s'attribue le rôle d'un Christ qui se sacrifie pour expier l'ignorance des êtres inconscients. Non sans lyrisme quasi tragique, il se présente comme un souffre-douleur se sacrifiant pour l'humanité. Il cumule toute la conscience de ceux qui en sont épargnés. Souffrir se

[661]Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.58.

transforme alors en une « mission » positive qui compense l'absence d'activité chez Cioran et qui remplit le vide qu'a produit la prise de conscience par un semblant de finalité. Nous verrons, dans la dernière partie de notre travail, l'importance de l'exercice d'inversement de valeur que pratique Cioran le long de ses textes. Car, tout comme la douleur qui se métamorphose en motif de vie, ennui, maladie, vacuité acquièrent aussi, dans l'esprit sceptique de Cioran, des nuances positives.

Dans un entretien avec Sylvie Jadeau, Cioran s'exprime comme suit :

> Le désert intérieur n'est pas toujours voué à la stérilité. La lucidité, grâce au vide qu'elle laisse entrevoir, se convertit en connaissance. Elle est alors mystique sans absolu. La lucidité extrême est le dernier degré de la conscience ; elle vous donne le sentiment d'avoir épuisé l'univers, de lui avoir survécu. Ceux qui n'ont pas pressenti cette étape ignorent une variété insigne de la déception, donc de la connaissance. Les enthousiastes commencent à devenir intéressants quand ils sont confrontés à l'échec et que la désillusion les rend humains. Celui à qui tout réussit est nécessairement superficiel. L'échec est la version moderne du néant. Toute ma vie j'ai été fasciné par l'échec. Un minimum de déséquilibre s'impose. A l'être parfaitement sain psychiquement et physiquement manque un savoir essentiel. Une santé parfaite est a-spirituelle[662].

Il présente ainsi la lucidité, dernier degré de conscience, comme une porte d'accès à la connaissance, connaissance négative certes, puisque s'ouvrant sur le néant, mais tout de même porteuse d'un sentiment de grandeur. En effet, les deux compléments de noms « d'avoir épuisé le mode » et « de lui avoir survécu » font d'elle un triomphe sur l'univers dont on dévoile les mensonges, dont on n'est pas dupe. La déception, résultat de la désillusion, porte l'être à un degré d'élévation spirituelle que Cioran oppose à la superficialité des « enthousiastes » qui entretiennent un lien d'appartenance avec la vie. Mais, le détrompé, lui, échouant à signer son pacte avec le monde, se fraie un chemin vers une libération par le savoir négatif, par le non-savoir. Tout se vide d'essence, le néant s'installe au sein de l'être qui commence peu à peu à s'établir dans l'absence par le détachement. Et c'est le but ultime de la conscience qui mène, idéalement, au dépassement de la vie.

---

[662] Emil Cioran, *Entretiens*, Entretien avec Sylvie Jaudeau, Paris: Gallimard, coll. Arcades, 1995, p. 220.

> Et l'homme ne se débarrassera de ses ancêtres — et de la nature — que lorsqu'il aura liquidé en lui tous les vestiges de l'Inconditionné, lorsque sa vie et celle des autres ne lui paraîtront plus qu'un jeu de ficelles qu'il tirera pour rire dans un amusement de fin des temps. Il sera alors l'être pur. La conscience aura rempli son rôle...[663]

Cioran décrit dans ce passage du *Précis* le processus de décomposition qui fait l'objet de son œuvre. Usant des verbes « se débarrasser » et « liquider », il appelle à la destruction des éléments du sens que sont l'histoire et la foi. À travers la métaphore « un jeu de ficelles qu'il tirera pour rire », il renvoie à l'état de détachement qui permettra d'atteindre à la quiétude conditionnée par la désacralisation de la vie humaine. L'idée de la quiétude est introduite par le biais de la négation restrictive qui a pour rôle de réattribuer à l'existence ses justes mesures. La lucidité est donc souvent dépeinte par Cioran comme étant une voie de transcendance qui vise à atteindre « l'être pur » qui a rompu les liens avec l'être et l'envie d'être.

« Les "vérités", nous ne voulons plus en supporter le poids, ni en être dupes ou complices. Je rêve d'un monde où l'on mourrait pour une virgule[664]. ». L'idéal de l'existence se lie donc à l'infiniment futile, à un monde où rien n'a de sens, où l'homme se détache de toute valeur et de toute vérité, où la mort se transforme en un geste praticable. Le monde dont rêve Cioran est intrinsèquement sceptique. Dans une hyperbole, d'ailleurs assez ironique, la proposition relative « où l'on mourrait pour une virgule » résume le degré de détachement auquel il aspire. Et même si ses fragments ne cessent de lui rappeler et de nous rappeler l'impossibilité d'atteindre cet idéal d'apathie et de non-implication dans la vie, reste-il toujours dans le texte des moments de quiétude qui, parce que la conscience lucide est une voie vers la libération, donnent accès à l'absolu.

> De nouveau ce matin, je suis parvenu, toujours au lit, à faire le vide en moi, et autour de moi. Plus rien, sinon ce rien. Exaltation calme. Bonheur de l'abolition. Ce qu'on appelle *absolu* pourrait bien être cette forme de

[663] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.125.

[664] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit*., p.2

> bonheur. Délice de l'absence de tout. Et pourtant rien ne manque, puisqu'on ne désire plus rien[665].

Dans ce fragment, dont nous avons étudié certains des opérateurs de négation syntaxique dans le chapitre traitant des semi-négations, le vide intérieur, étape suprême du détachement, est décrit comme une expérience gratifiante qui se lie à la félicité. Et peut-être que l'idéal d'être cioranien ne peut être que cette forme de négation de soi et du monde, un idéal de non-être général.

La conscience de Cioran a permis de créer une matière littéraire. Grâce à elle, parce qu'elle est contraignante, blessante et effrayante, mais également « fécondante », elle a poussé celui qui a perçu le vide à le remplir de mots.

> Qui a le sentiment du temps s'accrochera d'autant mieux à ce qui y résiste, à ce qui en transcende la fragilité. […] Écrire une page irréprochable, une phrase seulement, cela vous élève au-dessus des corruptions du devenir. Nous triomphons de la mort, par la hantise de la perfection, par la recherche passionnée de l'indestructible à travers le verbe, à travers le symbole même de la caducité[666].

De la conscience de la fugacité de l'existence, de l'impermanence de toute chose, commence à se former l'acte créateur. Pour transcender la temporalité éphémère, Cioran propose ainsi de marquer et figer le temps par l'écrit. L'acte créatif devient ainsi une forme de résistance contre le passage inexorable du temps, une tentative de figer l'éphémère dans le style parfait. La conscience du néant, en éveillant l'individu à la fragilité de son être, nourrit son inspiration et donne naissance à des œuvres qui transcendent la mortalité, offrant ainsi un refuge contre l'oubli et la dissolution dans le néant qui est pourtant désiré.

---

[665] Cioran, *Cahiers, op.cit*. p.975.

[666] *Ibid*., p.161.

CONCLUSION

Les possibilités de négation qu'offre la langue sont énormes. Dans son écriture, Cioran investit tout ce potentiel négatif et l'intensifie par un retour redondant du même. Les mots deviennent la marque d'une obsession négative qui prend forme et se dévoile dans des particules, des morphèmes et des associations de lexèmes qui se rejettent. Dans ce magma de négativité et de négations ressassées, les préfixes négatifs s'affirment comme des porteurs de nuances et d'intensité négatives insufflant aux mots une force qui en corrompt le sens en l'altérant et en le renvoyant à une espèce de zone de négativité où se détruit tout.

La présence des dérivés en [*in*-] dans le corpus a révélé une présence humaine marquée par l'impuissance et l'absurde. Oscillant entre impossibilités et incapacités, et avançant dans un univers décrit sous l'emprise de l'inutilité, l'être est peint, le long de la succession et la multiplication des adjectifs « impossible » et « incapable », comme une entité prise au piège de sa propre existence. Impossible de se trouver un sens, de se créer une identité dans le chaos perçu dans le monde, impossible aussi d'avancer et de faire avec la vie en s'y infiltrant tant bien que mal, et impossible de s'en détacher pour disparaître dans le néant. L'examen de ce dérivé nous a permis de voir une multiplication des preuves de l'absence des possibilités et nous a amenée à assister à la prolifération d'un sentiment et d'une conscience de l'impuissance. Cette dernière s'est traduite par le dérivé « incapable » qui a déployé par sa présence des nuances d'infirmités et de carences. Cioran s'en est servi pour révéler son inadéquation avec la vie. Un sentiment d'inappartenance à ce monde, une conscience de l'absence de la capacité chez lui de l'intégrer se laissent dire par un adjectif qui révèle, selon le contexte, vulnérabilité, infirmité, faiblesse…toutes signes d'incapacité d'être. Et cette impuissance trouve ses arguments logiques dans un espace qui dévoile les signes de son absurdité. Le monde, par ses inconsistances, annihile, aux yeux de l'esprit lucide, son sens. Se dessinent alors dans les fragments les signes de la conscience du non-sens usant de l'adjectif « inutile ». Inutile est le fait de naître, d'être et de disparaître. Ce dérivé vient mettre en exergue, par la seule présence du morphème négatif, le non-sens de l'univers.

L'ensemble des lexèmes étudiés dans cette section nous a poussée à réfléchir aussi à la réaction cioranienne face à l'absurde. En effet, pessimisme et amertume ne

sont jamais les seules modalités d'être pour Cioran. Un mouvement de résistance, de rébellion et de rejet prend également de l'ampleur dans son œuvre. Et le préfixe [*anti*-] en a explicité les preuves.

Dans l'œuvre de Cioran, nous avons vu le préfixe [*anti*-] déployer des nuances sémantiques et devenir ainsi bien plus qu'un simple élément linguistique. Il incarne une stratégie d'émancipation intellectuelle, une arme conceptuelle permettant à Cioran de se libérer des contraintes imposées par les dogmes et les systèmes de pensée figés, mais aussi à déclarer et maintenir un mouvement de résistance dans l'écrit, renvoyant à l'idée de l'adversité. En adoptant ce préfixe, Cioran exprime un refus catégorique, une opposition active à l'encontre des idéologies et des concepts préexistants, tout en soulignant la fragilité de ces derniers et leur propension à la dissolution. Cet usage subtil du préfixe [*anti*-] lui permet d'embrasser le néant tout en s'y opposant avec véhémence. Il sape le sens, le démolit et fait des lexèmes auxquels il se lie, dans sa dimension antonymique, des lettres vidés de sens. Outil de critique acerbe, il s'est affirmé comme une entité qui se donne à l'écrivain pour ridiculiser et dévaloriser.

Ce chapitre nous a ouvert la voie vers la question de l'antonymie. L'étude des dyades antonymiques nous a permis de rendre compte de la contingence des concepts. Nous avons vu la vie et la mort prendre des dimensions nouvelles qui, au lieu de les renvoyer à des antipodes, les rapprochent comme quasi-synonymes. Vivre est une agonie, mourir est une émancipation. Ainsi se succèdent et se relaient les contradictions. L'œuvre de Cioran se fait l'expression parfaite d'une pensée qui s'alimente de ses propres contradictions et de celles de l'univers. Embrassant la chose et son contraire, l'écriture cioranienne devient l'espace de la rencontre des oppositions. La pensée binaire, qui évolue par contraste et qui sépare les contraires pour mieux les unir, trouve dans l'écriture fragmentaire le milieu idéal pour libérer les paradoxes qui la minent. Et c'est pour cette raison que nous parlons dans le titre que nous avons choisi pour ce chapitre de neutralisation. Car, quelque part, la rencontre des opposés, la création des liens paradoxaux qui rapprochent, dans la représentation qu'en fait Cioran, la vie de la mort et la conscience de l'inconscience, participent contextuellement, comme nous avons clairement vu dans la section Vie/Mort, à la neutralisation du sens de l'antonymie.

Tout en imitant une existence que marquent les métamorphoses et les mouvements chaotiques, et qui s'ouvre sur le non-sens existentiel, le texte cioranien devient lui aussi le foyer des contradictions et de la contingence qui, paradoxalement, font sens.

QUATRIÈME PARTIE : L’art de la négation : Pour une rhétorique du refus

Au-delà des mots à construction négative, au-delà des phrases à forme négative et au-delà de tout ce qui porte manifestement la marque de la négation, il existe des négations plus subtiles, moins visibles mais tout autant présentes, tout autant assimilées comme telles par celui qui analyse les textes cioraniens. Cherchant à aller au-delà des mots, vers des contrées où, sans avoir pour guide des particules que laisserait la négation comme traces derrière elle, il se trouve alors capable de décoder l'orientation négative de l'écrit.

Cette négativité est le témoignage d'une négation préalable, d'un NON adressé ou appliqué à la « réalité ». Mais elle est aussi le caractère attribué aux éléments de l'expérience (négative) de vivre que traduisent les textes à travers des dispositions, des longueurs, des figures, des vides, des cris, des rires, des contradictions et des silences…Car même le silence, dans l'écriture cioranienne telle que nous la percevons, peut servir d'outil à la négation pour qu'elle « [fasse] figure[667] ». Il existe donc au fond du travail scriptural cioranien un substrat négatif sous-jacent qui se déploie et œuvre sur tous les plans de l'expression et cela même quand une négation marquée n'est pas repérable. Et c'est pour cela que nous abordons dans cette dernière partie de notre étude ces autres façons de dire le rejet, le refus et de nier.

En explorant les méandres de la pensée cioranienne, nous plongeons dans un univers où la négation s'impose comme une force conceptuelle puissante, un outil subversif qui ébranle les certitudes. La négativité de l'expérience d'être – ou peut-être vaudrait-il mieux parler de l'expérience de la négativité d'être, amplifiée par la lucidité du penseur, oriente ainsi l'expérience scripturale vers une même négativité globale qui s'exprime par les négations, mais aussi par un dispositif stylistique/rhétorique qui, nous le verrons, révèle les tensions, les contradictions, les impossibilités et les dénégations qui participent toutes à la définition des traits de la pensée et de l'écriture cioraniennes.

Ainsi, penseur des abîmes et de l'absurde, mais aussi de la vitalité et de la lutte personnelle, adopte-t-il une écriture fragmentaire qui se nourrit de paradoxes et

[667] Fontvieille-Cordani Agnès, « Prologue I. Négation et figure «, in LAURENT (Nicolas), FONTVIEILLE-CORDANI (Agnès) (dir.), *La Négation à l'œuvre dans les textes*, 2023, p.21.

de tensions. Dans ses essais, aphorismes et réflexions, il défie les discours dogmatiques et les affirmations péremptoires, se délectant dans les marges du langage où la négation déploie ses ailes. Cette négation, loin d'être un simple déni ou un refus aveugle, revêt chez Cioran une dimension dialectique, une quête incessante d'interrogations, une (dé)construction du sens «au négatif », qui aboutit à un retournement contre soi. Et dans ce processus de démolition, où s'alimentent les contradictions et les incohérences, des choix stylistiques s'imposent, par nécessité, devoir ou penchant. Ils constituent, au fil des textes, des traits définitoires de la pratique scripturale cioranienne. Ces traits, de par leurs origines négatives, gardent, de différentes manières, des liens avec la négation, vue comme modalité d'exister, comme concept philosophique, mais aussi comme opérateur linguistique.

Trois des traits que nous avons jugés des plus intéressants dans cette perspective sont l'écriture fragmentaire, le (sou)rire – à travers l'humour et l'ironie – et le paradoxe.

L'écriture fragmentaire devient alors le terrain fertile où la négation s'épanouit, où elle trouve une voix singulière pour contester, déconstruire, dénuder et réinventer le monde. Elle imite dans sa structure le chaos de l'univers, ses ruptures et vides, et elle révèle, chemin faisant, les possibilités de contradictions et la relativité de tout. Marque d'un esprit sceptique, écriture qui s'ouvre sur l'intime, elle coïncide avec les besoins d'un être qui se veut libre des dogmes.

Le fragment intensifie l'expression par sa concision et donne un surplus de vigueur à l'expression et au style. Ainsi, l'approchant comme moyen d'expression de la négation, nous examinerons à la fois ses soubassements négatifs et son rôle, en tant que forme scripturale, dans la poétique de la négation.

Cette écriture nous servira de tremplin pour étudier les autres manifestations rhétoriques de la négation cioranienne. Ironie, humour et paradoxe seront tous dotés d'une force expressive évoluant dans des écrits brefs et discontinus.

Le deuxième chapitre de cette partie portera alors sur le (sou)rire cioranien. Cioran manie l'ironie, tissant une toile subtile de sarcasme et de dérision pour démasquer les illusions de la condition humaine. Dans cette danse de la pensée, l'humour se teinte d'amertume et se pare d'une lucidité désabusée, et la négation se fait complice de l'ironie, dévoilant les abîmes cachés derrière les masques de

l'existence. Levant le voile d'illusions protégeant la consistance du monde —dont le voile immunise l'humain contre la perte du sens — tout frôle désormais le chaos. Surgissent alors tous les paradoxes et toutes les incohérences de l'être dans son rapport à soi, et au monde.

Le paradoxe et l'oxymore deviennent les outils privilégiés de Cioran pour exprimer la négation. Dans l'entrelacement de mots et de concepts contradictoires, il sculpte des énoncés qui ébranlent les fondements mêmes de la logique. Les tensions inhérentes à ces figures de style transcendent les limites du discours rationnel, ouvrant des portes vers des vérités paradoxales, des vérités qui ne peuvent être saisies qu'à travers l'aporie de la négation. Ainsi, cette dernière dépasse chez Cioran les frontières de la linguistique et s'élève au rang de concept philosophique. Elle s'immisce dans les recoins de l'âme humaine, interrogeant les certitudes, bousculant les vérités établies et ouvrant de nouvelles voies de réflexion. La négation devient alors une posture de refus, une position critique qui engendre une dynamique dialectique où l'absence et le vide se révèlent féconds pour repenser l'existence et la condition humaine.

Au fil de cette partie, nous nous plongerons dans les arcanes de la poétique et de la rhétorique de la négation chez Cioran. Nous chercherons à saisir les nuances, les subtiles variations et les jeux de langage qui sous-tendent son écriture fragmentaire. En embrassant les méandres de la pensée cioranienne, nous nous laisserons guider par la puissance de la négation, une puissance qui nous invite à questionner, à douter et à repenser les fondements de notre compréhension du monde.

CHAPITRE I : De la négativité de l'écriture fragmentaire chez Cioran

Il me semble important qu'on se débarrasse du Tout, de l'Unité (...) il faut émietter l'univers, perdre le respect du Tout.
Nietzsche

Bien qu'inutile, comme est toute activité selon Cioran, l'écriture s'impose comme nécessité intime et ultime, lieu de purge où se vide un trop-plein de sentiments, de sensations, d'impressions, voire de vie. Tout en étant conscient de la vanité inhérente au Verbe, tout en affirmant que la langue est avant tout néant, irréalité et duperie, il écrit et continue à user des mots malgré « cette peur de crouler avec *tous les mots*[668]. » Et c'est justement cette peur qui se trouve à l'origine d'une forme d'écriture bien particulière, une écriture à la fois brève et fragmentée à l'image d'une conscience ciselée, tourmentée, qui s'exprime par touches, par bribes et morceaux de phrases.

Le mouvement de la négation est, avant tout, un mouvement de refus, de rejet et de remise en question. Dans les textes de Cioran, nous pouvons très bien lier ce mouvement au choix de l'écriture fragmentaire qui porte en ses techniques, finalités et effets l'expression d'une position « négative ». La fragmentation est symptomatique d'une vision du monde qui écarte de son domaine harmonie et consistance. Elle vient donc refléter par plusieurs de ses aspects, et nous en parlerons davantage dans ce qui suivra, l'image de l'existence humaine et participe par là même à la formulation d'une esthétique/ stylistique qui dit le rejet/ le refus de cette réalité.

La plupart des écrits cioraniens relève de cette forme d'expression. Bien que variant en longueur, en degrés d'(in)achèvement et en formes, ses textes gardent ce caractère et cela pour une multitude de raisons que nous essayerons d'analyser dans cette sous-partie du travail, des raisons qui, précisons le bien, ont un lien avec l'idée et la position de Négation surtout en ce qu'elle est refus.

[668] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit*., p.4.

Il serait donc judicieux de nous attarder, pour commencer, sur les deux définitions auxquelles on rattache très souvent le fragment et qui s'avèrent être opposées. La première serait synonyme de ruine, ce qui reste d'un tout. Le fragment, dans ce sens, n'est pas un choix mais plutôt une fatalité subie. La deuxième, celle qui nous intéresse, renvoie à un tout, condensé, un choix presque délibéré bien que guidé par une nécessité quasi existentielle dont on tâchera d'étudier le fondement chez Cioran. La première relève donc d'un manque, la deuxième d'une plénitude paradoxalement vide, ou du moins négative. L'un se présente comme devenir inéluctable, caractérisé d'éparpillement et d'effacement, l'autre se veut un genre littéraire à part entière, une forme d'écriture exhaustive à structure métonymique exposant la partie, le peu, pour résumer le tout.

Françoise Susini-Anastoploulos dans son ouvrage *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux,* rapporte le verbe « fragmenter » à deux autres, l'un latin, l'autre grec. *Frangere,* auquel se rattache la première définition, renvoie à l'idée d'une forme défaite, éparpillée, tandis que *aphorizein* implique, au contraire, celle d'une « limitation stricte, extraction et "excommunication" de la pensée par rapport à un horizon infini et ressenti du même coup comme démesuré et inaccessible[669]. » Il n'est donc plus question d'une décomposition ni d'un morcellement subis mais plutôt d'un style qui impose une expression resserrée, concentrée et finie, traduisant à travers la brièveté ce que la longueur et le développement ne parviennent pas à cibler. Le discontinu, la fragmentation, les vides et les blancs typographiques constituent, désormais, une esthétique à part entière.

D'ailleurs, le nom « fragment » qui dérive du latin « *fragmentum* » de « *frango* » signifie « briser, rompre, fracasser, mettre en pièces, en poudre, en miettes, anéantir[670] ». Le caractère négatif de l'idée du fragmentaire se laisse donc lire. D'un point de vue sémantique, tous les verbes auxquels ce caractère se rattache concentrent en leur sein l'idée d'une certaine violence qu'on pourrait juger omniprésente dans les deux acceptions du fragment. Violence subie dans le cas de la première, effet du passage du temps et de la désagrégation inéluctable de toute

[669] Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire. Enjeux et définitions*, PUF, 1997, p17.
[670] Pascal Quignard, *Une gêne technique à l'égard des fragments*, Paris, Fata Morgana, 1986, p.33

essence, violence exercée, surtout contre soi, comme on le verra à la suite, dans le cas de la deuxième. La définition suivante, proposée par Alain Montandon, vient confirmer cette idée de violence :

> Le fragment est défini comme le morceau d'une chose brisée, en éclats, et par extension le terme désigne une œuvre incomplète morcelée. Il y a, comme l'origine étymologique le confirme, brisure, et l'on pourrait parler de bris de clôture de texte. La fragmentation est d'abord une violence subie, une désagrégation intolérable[671].

Il est donc question de violence subie, mais aussi d'impression d'inachèvement surtout dans le sens où le fragmentaire ouvre la voie au doute et à l'indécision. Mais, et il s'agit de l'un des paradoxes de l'écriture fragmentaire, du morcellement du tout en parties naît une pluralité de « totalités », le fragment, fraction d'un tout discontinu, finissant par devenir un « tout ».

Bien que différents, les deux sens ou emplois du nom « fragment » gardent alors tout de même certaines similarités dans leur fondement même. Le fragment intentionnel, fabriqué, ne relèverait-il pas d'une blessure cassante de l'être ? Et dans ce cas, la fragmentation comme forme d'expression serait-elle considérée comme un vrai choix ?

Qu'il soit entièrement ou partiellement subi, le fragment garde ce caractère négatif qui fait qu'on s'y intéresse dans cette partie du travail. Pour Pascal Quignard, l'œuvre fragmentaire est le signe « d'un pathos fait d'irréalité, de mort, d'absence, de disparition, de fatigue, d'excès, de dépression, de folie, de transgression, d'esseulement incroyable, d'aridité, de blancheur, de maladie[672] », bref, de maux. Et c'est, entre autres, ce qui nous pousse à voir en l'écriture fragmentaire un fond négatif que façonne un monde foncièrement insensé.

I. Le fragment cioranien : une philosophie négative

Bien qu'il ait toujours refusé de se dire quoi que ce soit, bien qu'il ait banni de son être toute catégorisation rejetant à chaque occasion le statut d'écrivain, de philosophe et de nihiliste, on se permet tout de même de parler dans cet exposé de

[671] Alain Montandon, *Les Formes brèves*, Paris, Hachette, 1992, p. 77.
[672] Pascal Quignard, *op. cit*., p. 47.

philosophie et de nihilisme pour essayer d'expliquer— sinon de comprendre— l'origine de ce choix qu'est l'expression fragmentaire et qu'on retrouve chez Cioran sous différentes formes dont l'aphorisme. Notons que dans le cadre de ce travail, nous avons choisi d'aborder la question de la fragmentation en tant qu'écriture du morcellement, forme discontinue et relativement brève, sans trop nous attarder sur les différents types de fragments. Précisons d'ailleurs que par fragment, nous entendons parler de toute forme d'écriture discontinue et relativement brève. Que le texte soit une note, un aphorisme, un syllogisme, nous utiliserons indifféremment le mot « fragment ». Nous allons donc indifféremment utiliser le nom « fragment » pour parler de tout ce que ce qu'il peut englober.

1. *Le fragment : une nécessité philosophique*

En tant que « penseur privé » Cioran développe une pensée qui reste, aussi intime et subjective soit-elle, profondément liée au *Nihil*. Ses écrits, malgré leurs incohérences de surface et indépendamment de tous les paradoxes qui les habitent, gardent tout de même leur unité propre et cela grâce à des thèmes redondants : le néant, la mort, le vide et la souffrance qui se veulent au cœur de sa réflexion.

La « fabrique du fragment [673] » chez Cioran relève d'une nécessité philosophique intrinsèque, dictée par une conception de l'existence à la fois nihiliste et sceptique. Pour un esprit marqué par le nihilisme, quelle signification pourrait avoir un discours structuré et cohérent ? L'existence elle-même est dépourvue d'unité et de consistance ; par conséquent, tenter de la reconstruire ou de lui imposer une harmonie factice apparaît vain. Aux yeux de Cioran, l'acte d'écrire reproduit une existence dénuée de sens et essentiellement vide.

> Il n'y a plus derrière moi que des gouttelettes défuntes, qui ensemencent mon passé comme une Voie lactée de l'inutile. La respiration est déraison. [...] Que ne puis-je ajouter le tremblement sonore de mon âme au néant qui enivre l'absence de l'univers, déchirer son silence d'une voix tonnante et

[673] Philippe Jousset, Fabrique du fragment : Théories et pratique : le cas Cioran, in Pierre Garrigues & Mustapha Trabelsi*, L'écriture fragmentale*, URLDC, Presses de l'Université de Sfax, 2014, 9789973953209. ffhal-01435710f (Version numérique : https://hal.science/hal-01435710/document dernière consultation le 06/04/2024)

> abattre le fléau de ma musique sur ses déserts ? Être l'âme du vide et le cœur du néant[674].

Dans cette citation extraite du *Bréviaire des vaincus*, le Néant est rendu manifeste. Sémantiquement, les termes « inutile », « déraison », « néant », « absence », « déserts » et « vide » renvoient directement au concept de nihilisme, en constituant son champ lexical. Cette composante sémantique se double d'une dimension expressive marquée par une négativité significative, traduisant une violence sous-jacente. Parallèlement au néant, émerge l'image de la mort, intimement liée. Les adjectifs et verbes tels que « défuntes », « déchirer » et « abattre » évoquent ce malaise d'exister, ce désir de se libérer de la vie pour se dissoudre dans le Rien.

L'écriture, dès lors, dépasse la simple expression ; c'est le reflet même de la condition humaine, instable, angoissante et désespérée. Confronté à la finitude de l'être et au sentiment incessant de l'agonie, marquant un mouvement irréversible vers une fin absurde, le fragment symbolise, par sa brièveté et son incomplétude apparente, la condition désespérée au sein d'une existence dont les termes et la finalité demeurent insaisissables. Ce format laisse toujours entrevoir le regret d'une vie qui aurait dû perdurer, mais qui reste sans véritable consistance sous la conscience omniprésente de l'absurdité. La brièveté et la délimitation précise des écrits fragmentaires perpétuent l'idée d'une fin inévitable dès le commencement. Comme la naissance amorce l'agonie, le début d'un fragment anticipe sa fin. Le texte se présente, à l'image de son auteur, comme un corps en agonie.

Cette perception nihiliste de la condition humaine requiert donc une forme scripturale fragmentée, qui reflète, à travers sa discontinuité, une conscience aiguë de la dégénérescence corporelle et du fatras existentiel.

Cioran met en scène à travers son œuvre une écriture qui se fait, à l'image du chaos existentiel, une écriture disloquée et fragmentaire où la pensée se traduit par morceaux de phrases, symptomatiques d'une vérité désormais éclatée et rongée par le doute. Le fragment s'impose donc comme la seule expression authentique possible face à la conscience de l'inconsistance du monde.

[674] Cioran, *Bréviaire des vaincus*, in *Œuvres*, *op.cit*., p 571.

Un discours continu qui consacre une démarche argumentative suivant des liens de causalités logiques ne peut traduire cette conscience aiguë du néant. Cioran refuse justement de suivre ce mode d'enchainement qui crée une illusion de sens et de profondeur qui n'est que pure mystification. En effet, comme tout autre « vrai » sceptique, il voit en la vérité un concept relatif. La seule vérité qui soit est celle du tempérament, de cette sensation qui, pour le sujet seul, est une réalité vécue. Cette vérité, aussi « vraie » soit-elle dans le moment présent, risque toujours d'être contredite et anéantie par une autre qui est tout aussi « vraie » parce que sincère. L'absurdité de l'existence, son manque de finalité, le hasard qui la gère et sa contingence trouvent ainsi leur reflet le plus fidèle dans le morcellement d'une écriture fragmentaire énonçant des affirmations qui restent désormais toujours provisoires, jamais définitives. Un texte continu, « complet » permettrait-il de faire coexister en son sein toutes ces vérités contradictoires tout en gardant sa cohérence ? C'est face à ce besoin de traduire toutes les contradictions et les antinomies de l'être que surgit le fragment littéraire comme espace à la fois libérateur et contraignant où cohabitent en osmose les vérités opposées de l'âme et de la conscience. Le principe philosophique de la relativité, ainsi que le doute cérébral exposant chaque affirmation à un travail de sape la réduisant à un rien, font que la fragmentation est le mode d'expression, d'écriture et de pensée préféré chez Cioran.

D'ailleurs, dans son interview avec Léo Gillet, le penseur le déclare clairement : « Un système ne supporte pas de contradictions, j'écris des fragments pour pouvoir me contredire », le fragment offrant l'espace adéquat à l'expression d'une pensée qui doute, qui se retourne contre elle-même et contre son sujet même, une pensée qui cherche à tout nier, à tout déconstruire. Parlant de la forme fragmentaire en relation avec le doute, Françoise Susini-Anastopoulos écrit :

> Discontinu et donc rebelle à l'exhaustivité systématique, le texte aphoristique s'offrait en effet idéalement à la « potentialisation » romantique par sa manière de placer l'incertitude, voire « l'ignorance », au cœur du processus cognitif, sans pour autant désespérer d'une synthèse future[675].

L'aphorisme, par sa nature fragmentaire, permet l'expression du doute en affirmant et infirmant simultanément une même idée, rejetant ainsi toute préoccupation de

[675]Françoise Susini-Anastopoulos, *op.cit.*, p. 4.

cohérence au sein du fragment cioranien. En cela, l'aphorisme incarne une forme de rébellion et d'opposition à la tradition philosophique, qui a longtemps privilégié la cohérence, la continuité, et la logique au détriment de l'authenticité de la vie intérieure, où règnent le doute, les paradoxes, et les oscillations. Cette forme littéraire s'érige ainsi contre les conventions philosophiques établies, valorisant une approche plus fidèle aux mouvements intrinsèques et souvent contradictoires de la pensée humaine. L'aphorisme nous livre une vérité absolue qui se trouve souvent contredite par l'aphorisme suivant, nous plongeant ainsi dans un état de doute et d'instabilité permanente, et nous confrontant à un tourbillon de mots et d'impressions diverses, souvent discontinues voire illogiques. Par sa forme lacunaire, l'aphorisme reflète l'absence de sens et l'ambiguïté de l'existence, imitant les soubresauts d'une pensée instantanée qui ne cherche pas toujours à être cohérente, mais qui plutôt concentre les contradictions internes sans suivre nécessairement un enchaînement causatif.

Ainsi, Cioran se fait-il le « chroniqueur mémorialiste de son âme[676] ». Il rapporte une subjectivité inconstante, désordonnée.

> Tout ce que j'ai abordé, tout ce dont j'ai discouru ma vie durant, est indissociable de ce que j'ai vécu. Je n'ai rien inventé, j'ai été seulement le secrétaire de mes sensations[677].

Cette formule nous renvoie à la conception qu'a Cioran de l'essence de l'écriture qui reste, selon lui, « indissociable » du vécu, et donc de l'expérience subjective. La négation dans « je n'ai rien inventé » vient consolider cette idée. Il ne s'agit pas d'un acte de création, ni d'un développement théorique d'une idée extérieure à l'être, mais plutôt d'une verbalisation de l'activité sensationnelle. Ce penseur privé ne crée rien et n'essaie pas de construire une réalité autre que celle qui est vécue intérieurement. Il refuse ainsi de développer des idées et des théories qui relèveraient de la philosophie systématique qu'il a d'ailleurs toujours remise en question. Aux idées, Cioran préfère les sensations. Les premières renverraient à un système ordonné qui ne supporterait pas naturellement les contradictions et les paradoxes parce que relevant de l'activité intellectuelle et logique. Les deuxièmes se rattacheraient à l'affect, sans pour autant rompre avec l'activité cognitive en ce qu'elles sont

[676]Patrice Bollon, « Le principe de style », in *Magazine littéraire*, n°327, décembre 1994, p.32.
[677] Cioran, *Ecartèlement*, in *Œuvres, op.cit*., p .1496

cernables par un effort d'observation, et se trouvent ainsi liées au domaine de l'intimement ressenti. Selon Cioran, « nous ne devrions [donc] parler que de sensations et de visions : jamais d'idées — car elles n'émanent pas de nos entrailles et ne sont jamais véritablement *nôtres*[678]. » La négation restrictive écarte du domaine de l'écriture les « idées » qui gardent, selon lui, un caractère extérieur à l'être et ne relatent pas une subjectivité qui doit faire, pour lui, l'objet et le sujet de la pensée et de l'écrit. Notons que la négation, dans cet aphorisme, comme dans la plupart des formules cioraniennes, s'impose comme composante stylistique prédominante faisant joindre la forme au sens et à la perception négative de l'existence.

Cioran s'efforce de saisir son intériorité à travers une écriture capable de transcrire instantanément l'éphémère.

> La réalité ne se livre que par fragments et dans les moments exceptionnels. Comment éviter que ces très brefs laps d'illumination, qui semblent nous fournir les indices et les expériences les plus significatives, ne s'échappent [679]?

La saisie de l'impression et de la sensation fugaces se fait par le langage et par l'écriture fragmentée qui glisse d'une sensation à l'autre sans souci d'harmonisation. La concision des formules laconiques et des aphorismes offre la capacité de capturer instantanément le fruit de la conscience, élevant ainsi cette pratique au rang de nécessité philosophique. En effet, elle permet une redécouverte de soi-même, libérée des exigences d'organisation et de cohérence. Par cette approche, l'expression spontanée préserve l'authenticité de la pensée, évitant les pièges de la structuration excessive qui pourrait en modifier la substance.

Le fragment permet une expression quasi automatique de l'intériorité humaine, offrant ainsi une perspective subjective de soi-même et du monde. La représentation fragmentaire et fragmentée d'une existence, qui ne fait qu'illusion d'unité, se manifeste dans les espaces typographiques vides séparant chaque fragment. Ce monde, perçu de manière subjective, est en constant mouvement, et ce dynamisme engendre fréquemment des oppositions et des paradoxes. En conséquence, la discontinuité de l'écriture abolit le principe de non-contradiction,

[678] Cioran, *Aveux et anathèmes*, in *Œuvres, op.cit*., p.1668
[679] Roberto Juarroz, *Fragments verticaux*, Corti, 1993, p.9

libérant ainsi la pensée des contraintes imposées par une quête illusoire de cohérence. La disparité textuelle, son explosion et son désordre chaotique reflètent ainsi une vision fracturée du monde : fracturée d'abord par une absence de sens, mais aussi par une vie émotionnelle instable et fondamentalement contradictoire. En s'opposant à un système unifié qui soumettrait la pensée à la cohérence logique, Cioran remet en question, comme nous l'avons vu, la règle de non-contradiction qui interdit la coexistence des contradictoires. Ainsi, il se sent libre d'affirmer que « tout acte est identique à l'autre, il n'y a ni espoir ni désespoir, mais toutes choses sont simultanées[680] ». Cette simultanéité neutralise la divergence. À travers ses écrits fragmentaires, Cioran unit les contradictoires et n'hésite pas à se contredire, tout en maintenant la conviction de la relativité de toute chose. Dans l'un de ses *Cahiers*, il écrit : « J'aime me contredire jusqu'à la démence, non, il ne s'agit pas d'un goût, mais d'une fatalité ; je ne puis faire autrement[681]. »

Les oppositions, les liens incongrus s'imposent chez lui. Son mode de pensée négatif, celui de la disjonction et du morcellement, les superpose et les fait succéder dans des fragments qui, par leurs forme et contenu, reflètent la conception fissurée de soi et du monde, celle d'un sceptique qui trouve dans la fragmentation l'espace où laisser se déployer doutes et indécision, un sceptique qui propose une acception kaléidoscopique d'une vérité paradoxalement temporaire, celle, unique, du tempérament.

La vérité se trouve ainsi en soi et ne peut exister au dehors de l'être. Le monde des abstractions et des théories philosophiques conceptuelles ne peut renvoyer à aucune vérité. Seules ces « vérités de tempérament[682] » ont une réalité et la conscience humaine n'est pas toujours capable de les saisir pour les exprimer. Cela fait de la discontinuité le mode le plus adéquat à une transcription authentique des impressions.

[680] Cioran, *Le crépuscule de la pensée*, in *Œuvres, op.cit*., p.499.

[681] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p 209.

[682] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit.,* p.244.

2. Le fragment et l'ennui révélateur du néant

Il est important de nous pencher dans cette partie de notre travail sur la question de l'ennui, cruciale dans la philosophie et dans la création littéraire de Cioran. Elle est, tout d'abord, déterminante dans le développement de sa vision de l'inadéquation entre son être et le monde. Mais elle est aussi à la source d'une écriture qui rappelle dans toutes ses particularités formelles dont la fragmentation, la discontinuité et le vide typographique, ces crises de vide absolu.

Il faudrait noter que la prise de conscience du néant qui enveloppe l'existence humaine s'est faite très tôt chez Cioran. Dans ses *Entretiens* et *Cahiers*, il rappelle à maintes reprises l'épisode de son premier accès d'ennui comme un évènement dont il se souvient parfaitement parce que marquant et déterminant.

> Ma première crise d'ennui dont je me souvienne parfaitement, à Drâgifani, pendant la Première Guerre mondiale. Je devais avoir cinq ans ; un après-midi d'un déchirement vide mais ineffaçable. Mon ennui se confond peut-être avec ma peur du monde, avec mon recul devant tout ce qui en relève[683].
>
> Comme certains se souviennent d'une façon précise de la date de leur première crise d'asthme, moi je pourrais indiquer le moment de mon premier accès d'ennui, à cinq ans. Mais à quoi bon ? Je me suis toujours énormément ennuyé. Il me souvient de certains après-midis où, à Sibiu, quand j'étais seul à la maison, je me jetais par terre, sous le coup d'un vide intolérable. J'étais alors adolescent, c'est-à-dire que je vivais plus intensément ces humeurs noires qui endeuillaient parfois ma si heureuse enfance. Ennui terrible, *généralisé*, à Berlin, à Dresde surtout, à Paris ensuite, sans oublier mon année à Brasov où j'écrivis *Lacrimi si Sfinti*, dont Jenny Acterian m'a dit que c'était le livre le plus triste qu'on ait écrit jamais.[684]

Ces deux fragments des *Cahiers* sont révélateurs de l'importance que joue l'ennui dans la définition de la vision cioranienne du monde et de soi. En effet, il est présenté comme étant corollaire d'un malaise existentiel dans la conscience du vide que la lucidité impose. Il est le résultat de cette conscience mais il se trouve aussi à sa source. Cioran recourt à des adjectifs hyperboliques à connotation négative comme « intolérable », « terrible », « généralisé » pour ainsi mettre en lumière tout le poids du vide vécu dans l'expérience de l'ennui qu'il présente pourtant comme le seuil qui donne accès à la lucidité face au néant. Le renvoi, dans ce fragment des *Cahiers*, à

[683] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.522.
[684] *Ibid*., p.65.

son livre roumain *Des Larmes et des Saints,* nous pousse à lier l'état de l'ennui à l'acte de l'écriture. Il est un état paradoxal qui peut parfois donner matière aux textes servant de catalyseur aux pensées sur le non-sens qui ne cesse de hanter son esprit et ses écrits.

> L'ennui est un vertige, mais un vertige tranquille, monotone ; c'est la révélation de l'insignifiance universelle, c'est la certitude, portée jusqu'à la stupeur ou jusqu'à la clairvoyance suprême, que l'on ne peut, que l'on ne doit rien faire en ce monde ni dans l'autre, que rien n'existe au monde qui puisse nous convenir ou nous satisfaire [685].

Mais la clairvoyance et la certitude quant à l'idée de l'inanité de toute action ne l'empêche pas de continuer à écrire et à produire des textes. L'essence même de l'écriture cioranienne devient alors contradictoire et paradoxale, mais garde tout de même une consistance et cela à travers le fragment qui se met au milieu, espace de compromis, entre l'action et l'inaction. Donc cette expérience qu'est l'ennui n'a-t-elle pas en réalité contribué à la naissance de Cioran l'écrivain ? Cet état de vide insurmontable n'a-t-il pas été quelque part à la source d'une poétique bien spécifique à celui qui vit le vide intérieurement et extérieurement et qui n'arrive pas à reconstruire le sens, faute d'illusions ?

L'ennui est présent dans l'« œuvre » de Cioran comme à la fois productif et contre-productif. Ce paradoxe est abordé par l'essayiste qui le formule par le biais de l'oxymore ainsi : « L'ennui opère des prodiges : il convertit la vacuité en substance, il est lui-même vide *nourricier*[686] ». À travers l'ennui, le vide se transforme en sentiment et passe au-delà de l'abstraction pour prendre forme et acquérir un aspect quasi-organique.

> De tout ce qui est censé appartenir au « psychique », rien ne relève autant de la physiologie que l'ennui. On le sent dans la chair, dans le sang, dans les os, dans n'importe quel organe pris isolément. Si on le laissait faire, il démolirait jusqu'aux ongles[687].

Et ce processus de destruction est ce qui fait parallèlement les textes. L'ennui, forme, voire synonyme du vide, fait en partie la matière des textes cioraniens. Il se présente non seulement comme thème, fond, mais aussi comme rythme, et donc forme. Ainsi

[685]Cioran, *Entretiens*, *op.cit*., p.29.
[686] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit.*, p.768.
[687] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.324.

se trouve-t-il à la source de l'écriture fragmentaire qui déconstruit l'écrit au gré de ses accès « explosifs[688] ». En effet, comme est « [l]a vie [qui] se crée dans le délire et [qui] se défait dans l'ennui [689] », le texte de Cioran s'amorce par besoin et s'interrompt par lassitude.

> La peur de l'ennui me paralyse et compromet et mes projets et mes entreprises. C'est une véritable maladie dont je ne sais comment guérir et qui m'humilie, et me dégrade à mes propres yeux. À plus de cinquante ans, en être encore à…[690]

Au-delà de l'aspect contradictoire que laisse voir ce fragment par rapport à la relation de Cioran avec l'idée de l'action, lui qui a toujours fait l'éloge de l'anémie, ce qui retient notre attention est l'aspect inachevé de l'écrit. En effet, le sens rejoint la forme dans un fragment qui donne à voir son sujet même. Ne parvenant pas à aboutir, la dernière phrase s'interrompt laissant des points de suspension ouvrir le sens à une infinité de possibilités. Cette forme de ponctuation relève, dans le cadre de ce fragment, d'un ennui et d'une fatigue qui l'empêchent de continuer à s'exprimer sur un sujet/ état qui le tourmente depuis cinquante ans.

Cette lassitude chronique face au monde fait que toute entreprise est vouée à l'échec. L'écriture fragmentaire même se transforme alors dans ce contexte en une écriture qui marque l'impossibilité de l'accomplissement de l'œuvre qui progresse au rythme des accès de l'ennui et se trouve alors morcelée. « Pour faire une œuvre il faut être imperméable à l'ennui[691] », et c'est probablement pour cette raison que les écrits de Cioran appartiennent davantage, nous nous y pencherons dans la sous-partie suivante, à ce que Anastopoulos présente comme « non-œuvre ».

Mais une question serait légitime dans ce cadre : si l'ennui est ce qui arrête toute entreprise la réduisant à l'échec, qu'est ce qui l'amorce ou la motive à son début ? Autrement dit, si l'ennui est un état chronique chez Cioran, quel en est l'antidote qui a permis tout de même qu'une œuvre voie le jour, ne serait-ce que sous une forme déconstruite ?

---

[688] Dans ses *Cahiers*, Cioran explique cela comme suit : « Mon ennui est explosif. C'est l'avantage que j'ai sur les grands ennuyés, qui étaient généralement passifs et doux. »

[689] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit*., p.25.

[690] Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p.18.

[691] *Ibid.,* p.501.

Dans plusieurs de ses *Entretiens*, Cioran lie l'acte de l'écriture à une nécessité psychologique cathartique. L'ennui, cette expérience négative dans le temps, n'est pas synonyme de vacuité intérieure. Le penseur l'associe très souvent aux deux termes « crise » et « accès » pour ainsi renvoyer à une vivacité et une intensité qui ne peuvent faire de lui un état d'apathie qui d'ailleurs chez Cioran n'est pas synonyme d'indifférence. Dans « Penser contre soi », il se demande : « L'apogée de l'indifférence, comment y atteindre, quand notre apathie même est tension, conflit, agressivité ?[692] ». Suivant la même logique, il ira même jusqu'à considérer l'ennui comme « sa passion[693] », ce qui implique un degré de vivacité. Dans son article sur l'angoisse de la mort chez Cioran, Lauralie Chatelet, s'appuyant sur l'ouvrage *De l'angoisse à l'extase : études sur les croyances et les sentiments* du philosophe et psychologue Pierre Janet, met en lumière ce rapport entre ennui et vivacité :

> L'ennui s'avère relatif à la fatigue, à la lassitude mais se teinte de « passion », « d'horreur » et « d'extase ». L'ennui devient « crise » et en cela Pierre Janet peut nous apporter quelques lumières. Tout d'abord, il faut noter que contrairement à ses contemporains Janet considère l'ennui comme un état de pression qui n'est pas déterminé par l'inactivité. L'ennui est prise de conscience, agitation et inquiétude. L'ennui est un début de construction (ou déconstruction) de quelque chose[694].

Ce « quelque chose » ne serait-il pas la lucidité qui déconstruit le rapport serein au monde ? L'ennui est révélation d'un vide existentiel qui, paradoxalement, tourmente l'âme avec l'angoisse qu'il suscite face au néant. Le temps, qui désormais ne passe pas, est synonyme de vacuité, comme est l'ennui, comme est le monde. Mais face à cette conscience de l'inanité de tout, il existe cette inquiétude face à l'absurde et c'est elle qui anime et tourmente la vie intérieure et motive l'acte d'écriture. Le mal existentiel fait désormais le sujet et l'objet de l'œuvre qui prend alors la forme de cris poussés en fragments pour qu'écrire devienne une « thérapeutique fragmentaire ».

---

[692] Cioran, *La tentation d'exister*, in *Œuvres*, *op.cit*, p.822.

[693] « On se ruine d'autant plus à une passion que l'objet en est plus diffus ; la mienne fut l'Ennui : j'ai succombé à son imprécision. », citation dans : Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit*., p.763.

[694] Lauralie Chatelet, « L'angoisse de la mort comme art de vivre chez Cioran », in *Conférence : Colloque Cioran "La mort"*, Sibiu, Roumanie, 2015. (Version numérique : https://www.researchgate.net/publication/332078696_L'ANGOISSE_DE_LA_MORT_COMME_ART_DE_VIVRE_CHEZ_CIORAN)

> Écrire est pour moi une sorte de guérison […] Je ne crois pas à la littérature, je ne crois qu'aux livres qui traduisent l'état d'âme de celui qui écrit, le besoin profond de se débarrasser de quelque chose […] Il ne s'agit donc pas de littérature mais de thérapeutique fragmentaire : ce sont des vengeances ! Mes livres sont des phrases écrites pour moi ou contre quelqu'un […] Ma thérapeutique consistait donc à dire du mal de l'humanité, à insulter l'univers, à dire du mal de Dieu […] ça c'est une thérapeutique extraordinaire […] Écrire est une façon de se vider soi-même […] Écrire c'est finalement la libération intérieure[695].

L'écriture fragmentaire est libération de fond et de forme. Le vide se remplit de rage, de haine et de souffrance qui vont de pair avec le sentiment de l'ennui qui, en partie, les suscite. Cioran en fait même le fondement de tout en affirmant : « Derrière chacune de mes sensations se cache l'ennui, ma sensation fondamentale. C'est lui qui est la vérité de tout ce que j'éprouve, c'est lui le fond de ce que je suis, non, de qui est, de tout ce qui est[696]. » Et face à cette négativité qui s'amplifie au point de dévaster tout l'espace intérieur de l'être, c'est aux mots de purifier et purger l'esprit de ce trop-plein de maux et cela de la manière la plus fidèle à l'authenticité de ressenti pour que s'enchaînent alors les fragments dans une structure décousue et désarticulée sans la contrainte de la continuité thématique et structurelle. La durée, le temps, le vide et l'ennui sont parsemés d'épisodes qui impliquent « *une exaltation qui transforme le vide en incendie, en un enfer désirable…*[697] » et qui imposent une matière d'écriture à des moments où le sujet a besoin de se libérer de la négativité qui l'habite. Mais ces moments ne durent pas. L'ennui, qui les a pourtant ne serait-ce qu'indirectement motivés, y met un terme pour ainsi arrêter le flux des mots.

> Quand j'écris, dès que je cesse d'attaquer et de maudire, je m'ennuie, et abandonne la plume. Parfois je me demande si, en dehors de mes frénésies, j'existe réellement. Qu'elles me quittent, et je végète et me traîne comme une loque[698].

C'est ce qui fait de l'écriture cioranienne un ensemble de cris et de silence. L'ambivalence de l'ennui et du vide qui tous deux peuvent être à la fois néant et

[695]Cioran, « Entretien avec Lea Vergine », in *Entretiens*, *op.cit*., pp. 135-136.
[696] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.388.
[697] Cioran, *Entretiens, op.cit*., 17.
[698] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.79.

virulence pousse la parole à suivre une circularité de la vivacité et de l'épuisement. Le tout se construit puis s'écrit dans une perspective négative qui, comme on peut le lire dans le dernier fragment cité, se fonde sur des élans de rage et de refus dispensateurs de vitalité intérieure. Et cela prouve quelque part la négativité du fragment cioranien. Écrire, cet acte qui donne au penseur roumain le motif à la vie en ce qu'elle est activité, n'a pour essence que la force du refus.

Reste à dire que l'ennui, chez Cioran, et bien que destructeur, n'a pas abouti à un dépassement ni à un abandon. La lassitude d'être n'a pas donné accès à la volonté de disparaître dans le non-être. Ces états négatifs que sont l'ennui, la fatigue et la lassitude d'exister ont donné accès à un degré de lucidité qui a ouvert la voie vers l'expérience du néant : « la lucidité complète, c'est le néant[699]. » Et ce dernier inflige à l'esprit conscient des angoisses que la nature humaine ne peut contourner et qui se développent chez Cioran en obsessions inépuisables. Les mêmes thèmes, les mêmes hantises reviennent dans ses textes qui, nous le verrons dans la section suivante réservée au traitement du fragment comme poétique de refus, n'avancent pas dans une linéarité constructrice, mais tournent plutôt en boucle infinie.

Dans les fragments suivants, tous deux extraits des *Cahiers* où il existe très souvent de l'auto-analyse littéraire, Cioran nous renvoie à l'idée du ressassement et à sa relation avec l'ennui :

> Bien que je tourne en rond et que je m'enfonce dans les mêmes obsessions, j'ai du mal à traiter jusqu'au bout un problème ; dès que je l'ai compris, il m'ennuie, et pourtant il me hante, et je ne cesse d'y penser[700].
>
> Dès que je sors de mes obsessions, je m'ennuie. C'est pour cela que je tourne en rond et que je dispose de si peu de « sujets » » dont je puisse parler[701].

Comme nous pouvons le constater, dans le premier extrait, il s'agit d'un rapport de concession exprimé par le biais des connecteurs « bien que » et « pourtant ». Remâcher indéfiniment les mêmes idées n'aboutit pas à une élucidation qui libèrerait l'esprit de la hantise. Ne pouvant parvenir à pousser la réflexion jusqu'au bout, par

[699]Cioran, « Entretien avec Michael Jakob », in *Entretiens, op.cit*., p. 296.
[700]Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.210.
[701]*Ibid.*, p.272.

ennui, par fatigue ou encore par impossibilité de concentration, les conclusions restent suspendues, en l'attente d'un dénouement inatteignable. Construit par deux phrases exprimant le rapport de cause, le deuxième fragment est une affirmation du lien entre l'ennui et les hantises. Ce sont elles qui fournissent à l'esprit une matière, une occupation et une ferveur. En leur absence, il sombre dans le néant de la vacuité de l'ennui, conséquence qui le pousse finalement à tourner toujours autour des mêmes sujets qui pourtant restent très souvent inachevés pour les raisons qu'on a abordées.

Dans ce sens, nous pouvons dire que la forme fragmentaire est une forme négative d'une écriture qui ne cesse d'échouer. L'écrivain, par ennui, par fatigue et par dégoût, ne réussit pas à finir son œuvre, voire ses phrases. Écœuré, il est voué à un non-aboutissement sur les deux plans des idées et des textes. Le fragment est symptomatique de cette impossibilité qui se vit comme fatalité réduisant toute action à des ruines :

> Le rien d'être qu'il me fut départi, il [l'ennui] s'emploie à le ronger, et s'il m'en laisse des bribes c'est qu'il faut quelque matière sur quoi agir… Néant en action, il saccage les cerveaux et les réduit à un amas de concepts fracturés[702].

Il s'agit d'un extrait de *La tentation d'exister,* œuvre qui se caractérise par son aspect relativement continu étant donné que le texte, bien que fragmenté, se construit par des essais/ lettres relativement longs et achevés. Le titre que Cioran choisit pour le texte dont il est question avec cet extrait est très significatif : « Lettre sur quelques impasses ». Face à la tentation d'exister qui anime le penseur et le pousse aux contradictions, s'érigent parallèlement toutes les forces négatives liées à la conscience du néant. L'ennui est l'une de ces forces capables d'anéantir toute tentation de vivre. Il est un état ravageur. Cioran en souligne dans le dernier extrait le pouvoir destructeur en ayant recours au champ lexical de la fragmentation : (« départi », « ronger », « bribes », « réduit », « amas » et « fracturés ») révélant de la sorte la violence psychologique qu'inflige l'ennui sur l'être qui se trouve désormais privé de toute possibilité d'action. Excédé, l'écrivain renonce à la recherche des moyens de l'achèvement de l'œuvre et se livre à ses mouvements intérieurs qui basculent d'une négativité à une autre. On voit le texte se faire et se

[702]Cioran, *La Tentation d'exister*, in *Œuvres, op.cit*., « Lettre sur quelques impasses », p. 883.

défaire au fil des humeurs et des états de Cioran. Les obsessions animent l'écriture et l'alimentent sans pour autant l'aider à se développer. Piégées dans le néant que la lucidité a dévoilé, les idées ne se développent plus. Elles prennent la forme d'obsessions et occupent ainsi tout l'espace de la pensée et des textes. Mais il ne s'agit pas d'un espace organisé où s'alignent les mots pour construire un sens. Bien au contraire, il est question d'un espace chaotique où se mêlent les contradictions pour se neutraliser, où s'accumulent les points pour fracturer les phrases et déconstruire le texte et où s'impose le silence auquel l'ennui fait appel à chacun de ses épisodes. L'écriture est impactée par ce silence et en-deçà du plan macroscopique qu'est le texte, ce sont les phrases elles-mêmes qui sont touchées. Ainsi, on assiste à un abandon sémantique et syntaxique qui donne des phrases tronquées et des énoncés inachevés.

II. Du fragment comme négation : écriture du refus

L'écriture fragmentaire, en opposition au discours linéaire de la prose, se présente comme un miroir reflétant un monde et un moi tous deux éclatés. Fondamentalement antisystématique et empreinte d'ambiguïté, cette forme littéraire cherche inlassablement à échapper à la contrainte de l'unité. Elle envisage la discontinuité comme un moyen de contester l'ordre esthétique établi, de démanteler la cohérence par le biais de la négation, de rejeter toute idée de centre ou de fil conducteur et de « pulvériser l'acquis[703] » privilégiant ainsi une liberté anarchique.

1. Du [refus] de crouler avec tous les mots

« Penser contre soi[704] », voilà une expression révélatrice du drame cioranien, mais il s'agit, non pas uniquement de penser, mais aussi d'écrire contre soi.

[703]Brian Pettiford, *La littérarité de l'essai selon Cioran : vers une éthique de l'écriture ou « le style comme aventure »,* Université du Québec, 2010, p.83. (Version en ligne : La littérarité de l'essai selon Cioran : vers une éthique de l'écriture ou "le style comme aventure" (uqam.ca) consultée le 16/03/2024)

[704] Cioran, *La tentation d'exister*, op.cit.

Dans cette sous-partie de notre travail, il s'agit d'expliquer/ expliciter le lien entre le choix de l'écriture fragmentaire et la pensée négative en ce qu'elle est mouvement de refus. Ne pas céder à la pensée systématique et à la prolifération des mots, « l'arrêter par la pointe, la contracter en aphorisme ou en boutade, c'est s'opposer à son expansion, à son élan vers le délayage, vers l'inflation[705] ».

Sur les deux plans de l'activité intellectuelle et de la production littéraire, il existe en effet chez Cioran un mouvement de résistance. Écrire et penser contre soi, « penser contre le sujet, penser contre le savoir, penser contre la pensée, penser contre ses propres tendances ou certitudes. Il s'agit de ne pas se laisser prendre au piège de l'écriture[706] et donc de refuser le système. Le fragment se donne comme le moyen de résister au poids de la langue, du discours et de la continuité logique, et donc au systématisme qu'ils impliquent. Pour échapper au dogmatisme de la parole et de l'expression, le recours à un mécanisme qui viendrait contrecarrer l'idéal de la cohésion et de la cohérence, par une esthétique autre qui leur préfère l'éclatement de la forme et du fond jusqu'au point de la dissolution, est salutaire.

> Ne cultivent l'aphorisme que ceux qui ont connu la peur au milieu des mots, cette peur de crouler avec tous les mots[707].

L'inversion du sujet/verbe et la négation restrictive (pour dire la rareté de ces personnes), dans ce fragment, viennent mettre Cioran, ainsi que les écrivains fragmentaristes, dans la catégorie assez rare des désillusionnés et donc de ceux qui ont décelé le pouvoir effrayant des mots. La fragmentation est présentée comme relevant d'une nécessité psychologique et donc, quelque part, comme thérapeutique, gage de santé. En effet, face à la nécessité quasi vitale d'écrire, il existe une position de refus qui émane d'une peur : « celle de crouler entre tous les mots ». Car la conscience du penseur a ressenti « la proximité effrayante d'une catastrophe sémantique, d'une gigantesque et fatale déroute du langage[708] » qui participe à la construction d'un sens désormais illusoire.

---

[705] *Ibid*., p.100.
[706] Pierre Garrigues, *Poétique du fragment*, Klincksieck, Paris, 1995, p.180.
[707] Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit*., p.4.
[708] Pierre Nepveu, « Cioran ou la maladie de l'éternité », in *Études françaises*, 37(1), 2001, p.12.
Lien : https://doi.org/10.7202/008838ar

Face à la conscience de tout le pouvoir hypnotisant des mots, il a fait ce choix esthétique, mais aussi éthique, d'écrire sans s'exposer au danger de la structuration de la pensée —mais aussi de l'écrit— capable de défigurer la nature primaire des idées, celle qui précède la surenchère du verbe.

> Point de salut, sinon dans *l'imitation du* silence. Mais notre loquacité est prénatale. Race de phraseurs, de spermatozoïdes verbeux, nous sommes *chimiquement* liés au Mot[709].

La métaphore « race de phraseurs, de spermatozoïdes verbaux » vient donc mettre l'accent sur le caractère inné du besoin de « trop dire » chez l'homme dont l'existence même est présentée comme rattachée à la Langue. L'adverbe « chimiquement » souligné en *italique* par l'écrivain vient mettre typographiquement en exergue la dépendance entre l'humain et le langage. Mais en même temps, la négation restrictive dans la première phrase du fragment, qui prend d'ailleurs la forme d'un aphorisme, conditionne le salut par le laconisme, par l'abandon du Mot, ou du moins de ses excès. Et c'est pour cela que l'exercice de l'écriture fragmentaire peut être considéré, chez Cioran, comme un exercice négatif à l'encontre de soi. En prenant le parti des fragmentaristes, il décide de se limiter, contre nature, à l'essentiel tout en se frayant un chemin vers une autre forme de libération qui est celle proférée par le morcellement, garant du droit aux antinomies.

Contre le chaos, la fragmentation vient agir comme un recours salvateur. Le sens fait faillite et les mots, avec leur prolifération, et loin de pouvoir reconstruire une vraie signification à l'être et à son existence, sont désormais objet de méfiance. L'ornementation et l'illusionnisme factice, dont la langue est capable, a pu donner à la vie, selon Cioran, une consistance et une cohérence, et donc une cause, qu'elle n'a pas réellement. Face à l'absurde, le choix du penseur lucide est celui d'adopter le style qui participe le moins à la reconstruction —ou peut-être mieux à la recomposition— du sens.

Le style permet, à l'image du monde, les contradictions et les absurdités. Pierre Garrigues, dans son ouvrage *Poétiques du fragment*, affirme ce qui suit au sujet du fragment cioranien : « La fragmentation chez Cioran est donc liée à une

[709]Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit*., p.6.

éthique de la vacuité : non pas comme dans le zen un état paradisiaque, mais la seule manifestation honnête de langage, « repos dans l'indistinction, le rêve neutre de l'existence sans qualités ». Cette « existence sans qualités » ne serait-elle pas l'absolu d'une éternité tant rêvée par Cioran, une éternité qui se met d'ailleurs aux antipodes de la réalité que le langage participe à créer mais aussi à limiter réduisant ses dimensions aux siennes ? Dans son article intitulé « Cioran, un héroïsme à rebours », Sylvain David explique cette idée comme suit :

> Le Verbe, la littérature, représentent une mise en forme de la réalité, dont l'infinie richesse se voit ramenée à un nombre restreint de catégories déterminées par le mot. Seule la réduction à un nombre de concepts prédéfinis permet d'appréhender les phénomènes qui nous entourent[710].

Et c'est ainsi que notre appréhension du monde s'est limitée aux confins du langage. Pour lui, « l'identité d'un vocable recouvre, en fait, quantité d'expériences divergentes. Il y a mille perceptions du néant et un seul mot pour les traduire : l'indigence du discours rend l'univers intelligible[711] », mais elle ne nous permet pas d'accéder à la vérité de l'être, « la "vraie vie" [étant] hors du mot[712] ». Face à cette conception du langage et ayant construit ce rapport entre mot et réel, pourquoi continue-t-il à user des mots ? Est-ce encore un autre paradoxe de la pensée cioranienne ?

> On me reproche ma stérilité, alors qu'elle est ma raison d'être et mon titre de gloire. Je ne vaux quelque chose que parce que j'écris peu. Ma position philosophique répugne aux développements. Dès que je m'explique, je me liquide moi-même[713].

Ne pouvant exister en dehors des mots —compte tenu du besoin d'écrire qu'il a développé et qui a permis une certaine forme de salut face à l'absurde — Cioran se crée les moyens d'une résistance au piège de la langue à l'aide du fragmentaire. Dans ce contexte, il est judicieux de nous attarder sur un point déterminant qui a fait de Cioran l'écrivain et le penseur qu'on connaît aujourd'hui : la langue française.

---

[710]Sylvain David, *Chapitre I. Une poétique du détachement* in : *Cioran : Un héroïsme à rebours* [en ligne]. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2006 (généré le 09 décembre 2022). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pum/9343>. ISBN : 9791036502019. DOI : https://doi.org/10.4000/books.pum.9343.

[711] Cioran, *La tentation d'exister*, in *Œuvres*, op.cit., p.915.

[712] *Ibid*., p.948.

[713] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.440.

En effet, si le Roumain a choisi de se défaire de sa culture et de sa langue pour en adopter d'autres, c'est bel et bien par nécessité qu'il l'a fait. Nous avons étudié dans le premier chapitre de ce travail le lien paradoxal de Cioran à la Roumanie et nous avons conclu qu'il s'agissait d'une forme de « haine amoureuse » ou d'amour haineux qui l'a tiraillé et qui l'a poussé quelque part à se construire un nouvel espace d'appartenance qui, cette fois-ci, prend la forme d'une langue. N'est-ce pas d'ailleurs lui qui affirme qu'« on n'habite pas un pays, on habite une langue » ? Et cette langue n'a-t-elle pas (re)construit, comme l'aurait fait une patrie, les traits d'un nouveau Cioran écrivain ?

Précis de décomposition, première œuvre française cioranienne. Toujours fidèle à la note pessimiste, ce titre se démarque par un caractère moins lyrique et plus « méthodique » et cela vu l'emploi du nom « précis ». Ce premier titre marque, en effet, le passage vers une écriture plus réflexive qui se détache peu à peu d'un lyrisme impulsif et excessif connu durant la période roumaine. Et c'est la langue qui impose cette métamorphose salvatrice et marque un tournant dans sa production littéraire.

Dans « Le style comme aventure », extrait de *La tentation d'exister*, Cioran écrit ce qui suit :

> Après avoir fréquenté des idiomes dont la plasticité lui donnait l'illusion d'un pouvoir sans limites, l'étranger débridé, amoureux d'improvisation et de désordre, porté vers l'excès ou l'équivoque par inaptitude à la clarté, s'il aborde le français avec timidité, n'y voit pas moins un instrument de salut, une ascèse et une thérapeutique. À le pratiquer, il se guérit de son passé, apprend à sacrifier tout un fonds d'obscurité auquel il était attaché, se simplifie, devient autre, se désiste de ses extravagances, surmonte ses anciens troubles, s'accommode de plus en plus du bon sens, et de la raison ; du reste, la raison, peut-on la perdre et se servir d'un outil qui en demande l'exercice, voire l'abus ? Comment être fou – ou poète – en une telle langue ? Tous ses mots paraissent au fait de la signification qu'ils traduisent : des mots lucides. S'en servir à des fins poétiques équivaut à une aventure ou un martyre.

Bien qu'écrit à la troisième personne, c'est d'un « je » que nous parle Cioran dans cet extrait où il expose la panoplie des conséquences de la pratique du français. Le passage de la langue roumaine, libre, excessive et n'imposant pas trop de règles ni de

contraintes syntaxiques[714], à la langue française au contraire très contraignante, raisonnable et sobre donne accès à un mode d'expression autre et pousse l'adepte de la langue de Molière à se défaire de ses vieilles obsessions présentées dans cet extrait comme « un fonds d'obscurité » et des « extravagances » qui ne peuvent plus désormais se dire dans une langue qui impose « le bon sens ». Parallèlement au changement de la langue se lance donc un processus thérapeutique qui offre au sujet plus de lucidité et de mesure, mesure qui ira jusque choisir l'économie du langage et la brièveté à partir de la première œuvre française. Nous pouvons donc dire que l'écriture fragmentaire a permis une symbiose parfaite entre la recherche « éthique » dont nous avions parlé et la concision du français comme langue appréciée par l'écrivain. Le choix de la combinatoire stylistique de Cioran lui a valu d'ailleurs le privilège d'être considéré comme « un descendant— « métèque » — des moralistes français des XVIIe et XVIIIe siècles[715]. » Vincent Piednoir ira même jusque qualifier ses écrits de « merveille stylistique[716] ». Style, « éthique[717] » et esthétique viennent assumer un rôle déterminant dans toute la production littéraire car, aussi paradoxal que cela puisse être, c'est avec et entre les mots que Cioran a existé, et c'est aussi en eux et à travers eux qu'il a pu résister à la tentation de « ne plus exister ». Ils participent à l'extériorisation des maux qui deviennent un sujet d'expression et de travail de style.

> Écrire, si peu que ce soit, m'a aidé à passer d'une année à l'autre, les obsessions exprimées étant affaiblies et à moitié surmontées. Produire est un extraordinaire soulagement. Et publier non moins. Un livre qui paraît, c'est votre vie ou une partie de votre vie qui vous devient extérieure, qui ne vous

[714] Dans l'un de ses Entretiens, Cioran dit ce qui suit à ce sujet : « le roumain, c'est un mélange de slave et de latin, c'est une langue extrêmement élastique. On peut en faire ce qu'on veut, c'est une langue qui n'est pas cristallisée. »

[715]Philippe Moret, *op. cit.*, p. 234.

[716]Vincent Piednoir, « Fanatique jusqu'au ridicule », in *Le Magazine littéraire*, n° 508, mai 2011, p. 53.

[717] Par « éthique » nous n'entendons pas parler d'un système de valeurs défendu par Cioran. Le mot reste lié au contexte du refus de succomber au charme des mots vains dans un cadre d'absurdité. Voilà un fragment des *Cahiers* qui lie la brièveté (fragmentaire) à une nécessité éthique personnelle : « Si je dois quelque chose aux moralistes français, c'est le culte de la concision, l'horreur du délayage, la perception que j'ai de l'imposture dans les Lettres, en philosophie, et dans le commerce quotidien. Or, pour moi, verbiage et imposture sont termes équivalents. (Peut-être même que toute « littérature « n'est qu'imposture. Les exceptions sont rares. Mais elles existent.) » in Cioran, *Cahiers*, op.cit. p.872

> appartient plus, qui a cessé de vous harasser. L'expression vous diminue, vous appauvrit, vous décharge du poids de vous-même, l'expression est perte de substance et libération. Elle vous vide donc elle vous sauve, elle vous démunit d'un trop plein encombrant[718].

Écrire est donc une nécessité existentielle qui sert de purgatoire à l'esprit torturé qu'est celui de Cioran. Et c'est le fragment qui se présente dans ce cadre comme l'outil majeur capable de faire succéder en toute spontanéité et sans soucis d'harmonisation les hantises et peurs cioraniennes. Et c'est également lui qui concourt à l'expression d'une pensée qui se refuse tout système.

2. Du refus du système

Écrire une œuvre de fragments, choisir de morceler son texte, de faire de la décomposition le rythme que suivent les idées et les textes et faire triompher, somme toute, la spontanéité de l'écriture discontinue à la structuration rationnelle et infaillible d'une écriture qui consacre cohérence et complétude, pourtant illusoires, représentent des choix littéraires qui vont à l'encontre de ce que la littérature a pour longtemps glorifié. « La complétude, en tant qu'attribut de tout système opératoire, est une des exigences de toutes les poétiques traditionnelles depuis Aristote[719]. » Le fragment vient donc proposer une poétique nouvelle contre la nécrose systématique. À l'unité de l'œuvre structurée, cohérente, achevée qui offre à son lecteur les clefs de son interprétation et compréhension, il préfère l'éclatement et l'« écartèlement » des textes anéantissant ainsi l'ordre des systèmes. Renonçant à la maîtrise, il vient créer un nouvel espace où Écrire et Lire n'obéissent plus aux processus conventionnels, un espace « ouvert » où prime la pluralité des sens et des lectures, où règnent le flou et l'indécision et où se pulvérisent les illusions. Le fragment est d'ailleurs pour Cioran « l'art de ne pas se faire d'illusions sur soi[720] » et de refuser la quiétude de l'acceptation du sens que construisent les mots.

---

[718]Cité par G. Liiceanu, *Itinéraires d'une vie : E. M. Cioran, op. cit.,* p. 29.

[719]Susini-Anastopoulos Françoise, « Le fragment ou l'échec avoué », in *L'Écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, sous la direction de SUSINI-ANASTOPOULOS Françoise, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, « Écriture », 1997, p. 49-98. URL : https://www.cairn.info/l-ecriture-fragmentaire--9782130487333-page-49.htm

[720] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.423.

L'œuvre fragmentaire cioranienne est donc le signe du refus —et donc de la négation—de la sclérose des systèmes philosophique (en ce qu'il est réflexion) et littéraire (en ce qu'il est expression scripturale de cette dernière). Elle vient ainsi subvertir puis détruire la stabilité du monde entraînant par conséquent une incohérence au niveau discursif. L'œuvre n'est plus désormais unité, continuité et création de sens. Elle se délie de la recherche de ce dernier et imite le mouvement de la pensée dans sa discontinuité, son inachèvement et ses contradictions.

> Œuvre décevante et défigurante, contre-structure et contre-finalité, l'œuvre en fragments, même à notre époque d'anti-héroïsme esthétique et de permissivité dogmatique, déjoue les canons d'une présentation complète, pouvant même entraîner une sorte d'excommunion de l'artiste[721].

C'est ainsi que Susini-Anastopoulos présente l'œuvre fragmentaire par opposition à un idéal littéraire, poétique et stylistique pour longtemps défendu. Nous pourrions relever le caractère négatif que cette présentation du fragment souligne en nous focalisant sur le sémantisme et la morphologie des mots employés. Les préfixes [*dé*-], [*contre*-] et [*anti*-] nous mettent sur la piste d'un mouvement de refus des normes liées au concept même de l'œuvre littéraire et confirment davantage le mouvement de négation qui sous-tend cette forme d'écriture. S'opposant à ce qui fait la beauté rassurante de l'« Œuvre », l'écrit fragmentaire propose un modèle différent de la représentation de la production littéraire et de l'écrivain. Il existerait ainsi ce qu'on pourrait appeler un « anti-écrivain » qui, au lieu de créer, choisit de décréer :

> Je ne suis pas un écrivain, je ne sais pas ménager les transitions, j'ignore l'art du délayage, ce qui fait que tout ce que j'écris a l'air saccadé, haché, discontinu, gauche. J'ai horreur des mots, or, etc… etc[722].

Au premier chapitre de ce travail, nous avons noté que Cioran a cette tendance de se présenter au négatif. En voilà un autre exemple capable d'appuyer cette idée. En effet, la négation syntaxique « ne…pas », modifiant la valeur sémantique des deux verbes « être » et « savoir », auquel se rajoute la négation lexicale « j'ignore », renvoient l'image de l'écrivain à une négativité que vient appuyer, par la suite, une connotation péjorative de la production littéraire cioranienne « tout ce que j'écris » exprimée par

[721]Susisni-Anastopoulos Françoise, *L 'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux, op.cit.*, p.54.
[722] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.253.

l'énumération d'adjectifs à valeur négative « saccadé, haché, discontinu, gauche ». La phrase finale du fragment donne justement l'exemple de cette écriture qui se refuse à l'achèvement et qui se choisit le morcellement. Les points de suspension, technique scripturale très présente dans le texte cioranien, doublée par la répétition de la forme abrégée « etc. » interrompt le discours et le laisse ouvert sur une infinité de possibilités qui auraient expliqué le recours au coordonnant concessif « or ». Par fatigue, ou par ennui, le sens n'aboutit pas et l'expression se trouve suspendue pulvérisant ainsi, et l'horizon d'attente du lecteur et le dénouement habituel de ce qui fait la consistance et le sens complet d'un texte.

Parallèlement au travail de sape auquel s'adonne Cioran se jouant des normes, des sens et des règles, il ne présente pas généralement de vrai substitut. Le mouvement des fragments n'aboutit pas à des conclusions et leur construction se détache de l'argumentation et de l'explication réelle et opte très souvent pour la décontextualisation déconcertante qui ne se soucie pas de la compréhension du récepteur.

La vision cioranienne de l'art coïncide parfaitement avec sa pratique scripturale. Consacrant l'inachevé et l'irréalisé, il développe dans ses textes une poétique de l'échec qui vient contrecarrer l'idéal artistique commun et bouleverser les normes littéraires. Dans le premier fragment des *Syllogismes*, il n'hésite pas à exposer son admiration envers ce qu'il appelle « l'artiste irréalisé ».

> Formés à l'école des velléitaires, idolâtres du fragment et du stigmate, nous appartenons à un temps clinique où comptent seuls les *cas*. Nous nous penchons sur ce qu'un écrivain a tu, sur ce qu'il aurait pu dire, sur ses profondeurs muettes. S'il laisse une *œuvre*, s'il s'explique, il s'est assuré notre oubli.
> Magie de l'artiste irréalisé..., d'un vaincu qui laisse perdre ses déceptions, qui ne sait pas les faire fructifier.[723]

Le fragment relève donc d'une incapacité à « faire œuvre ». Il est lié à une poétique de l'échec qui acquiert une valeur méliorative. Outre l'hyperbole attachée à l'emploi du nom « magie », qui vient révéler toute l'admiration que porte le penseur envers l'artiste « raté », le rapport d'hypothèse, introduit par la conjonction « si », renvoie

[723] *Ibid*., p.745.

en même temps à une concession logique et cela dans le sens où l'idée même de l'œuvre se trouve conditionnée par l'absence de l'œuvre. L'italique utilisé avec le mot « œuvre » montre une forme de prise de distance et de réserves quant aux critères mêmes qui la définissent. L'explication, la surenchère verbale, la continuité et le développement « forcés » qui font l'unité d'un écrit qui se donne à la lecture non ambiguë le poussent au désintérêt. Et contrairement, ce sont les silences, le non-dit et la retenue, qu'elle soit imposée ou volontaire, qui font la beauté de l'œuvre d'art. La dernière phrase du fragment explicite davantage la volonté de la valorisation de l'échec de l'artiste « vaincu » qui n'a pas su laisser se développer dans ses écrits à la fois pensée et mots. Les points de suspension utilisés de manière non conventionnelle au milieu de la phrase, procédé récurrent chez Cioran, pourraient se lire comme le signe d'un refus de dire plus et de succomber au désir de la verbosité et de l'explication, mais ils pourraient également être la marque d'un échec à trouver les mots. D'ailleurs, toujours dans les *Syllogismes,* nous pouvons lire le fragment suivant :

> La peur de la stérilité conduit l'écrivain à produire au-delà de ses ressources et à ajouter aux mensonges vécus tant d'autres qu'il emprunte ou forge. Sous des « Œuvres complètes » gît un imposteur[724].

À la « sincérité » de celui qui choisit le silence réduisant ainsi l'œuvre à des mystères non élucidés, Cioran oppose les mensonges de l'écrivain qui, par peur de se réduire au silence de la stérilité, se met à confectionner à partir de la vacuité une plénitude illusoire au moyen des mots. Tout en célébrant la « non-œuvre », il remet ainsi en question d'une façon ironique, par le biais des guillemets et des majuscules, le concept d'« Œuvres complètes » pour lui signe d'imposture qui se met dans le prolongement de sa réflexion sur le non-sens qui enveloppe la langue. Dans sa position, il procède par renversement, puis par inversion des valeurs. Le ratage se transforme sous sa plume en une réussite : « Votre livre est raté. » - « Sans doute, mais vous oubliez que je l'ai voulu tel, et que même il ne pouvait être réussi que de la sorte[725]. »

[724] *Ibid*., p.750.
[725] Cioran, *Écartèlement*, *op.cit.,* p.990.

Rejetant les affabulations des œuvres littéraires et philosophiques, contestant leur détachement de l'intériorité du sujet et leur focalisation sur le « logiquement construit », il propose le modèle inverse du penseur/écrivain organique qui, sondant ses profondeurs, « convertit ses états en connaissance et tire ainsi ses théories de son sang et de sa chair ». Se limitant aux « vérités du tempérament », seules vérités qui soient, « [l]e penseur privé, anti-philosophe et anti-littérateur abhorre toute idée indifférente, il pense par accident au gré des variations de tout son être, de ses tristesses, de ses indispositions ou de ses organes, respectueux de sa subjectivité[726] ». L'écriture est donc le moyen de laisser couler son mal, à la fois intellectuel et corporel, sous forme de mots s'organisant en fragments qui tantôt convergent, tantôt divergent mais qui gardent l'authenticité d'une pensée animée par la véracité de l'intimement vécu.

> Là est le drame de toute réflexion structurée : ne pas permettre la contradiction. C'est ainsi que l'on tombe dans le faux, que l'on se ment pour sauvegarder la cohérence. En revanche si l'on produit des fragments, on peut, en une même journée, dire une chose et son contraire. Pourquoi ? Parce que chaque fragment est issu d'une expérience différente, et que ces expériences, elles, sont vraies : elles sont essentielles. […] C'est être irresponsable, mais si tel est le cas, ce le sera au sens même où la vie est irresponsable[727].

À travers la locution adverbiale oppositive « en revanche », Cioran établit dans cet extrait de ses *Entretiens* une comparaison entre l'écrit structuré et le fragment en insistant sur le caractère à la fois « vrai » et libérateur de l'écriture fragmentaire qui, contrairement à l'écriture « structurée », n'impose pas la cohérence « logique » des idées énoncées. Elle repose ainsi sur l'éviction du principe structuraliste de la non-contradiction défiant à la fois normes philosophiques et littéraires. À ces dernières viennent se substituer de nouvelles normes que régissent les humeurs, le tempérament et les états d'âme. La norme se transforme ainsi, chez Cioran, en un abolissement de tout fondement et en une fluctuation au rythme d'une subjectivité dérangée qui s'exprime au gré du ressenti dans une forme permettant discontinuité et spontanéité anti-systématiques.

---

[726] Alexandra Bolduc, *Cioran et l'écriture du fragment*, Université McGill, Montréal, 1999, p.23. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01435710/document (consulté le 30/07/2022)

[727] Cioran, *Entretiens*, *op.cit*., p.22.

> Ce qui serait visé, c'est une forme d'écriture « noir sur blanc », par laquelle s'exprimerait directement une pensée en ce qu'elle a d'organique, en tant qu'elle émane d'affects, d'humeurs, de sentiments auxquels l'écriture se doit de demeurer fidèle, sans les hypostasier en idées, sans les déployer en discours[728].

Ce qui prime, contrairement à une écriture en quête de cohérence et d'accomplissement conventionnellement symptomatiques de l'unité et de l'exemplarité de l'œuvre, est une volonté de faire de sa pratique une écriture-thérapie qui délivre l'expression de toute dogme logique ou littéraire. Il suit le flux des idées qu'il laisse déploie le long des aphorismes sans souci d'achèvement ni d'aboutissement. « Chez Cioran, le style aphoristique est moins un principe ontologique qu'un principe épistémologique : il manifeste que la destinée de toute idée profonde est d'être rapidement mise « en échec » par une autre, dont l'existence était implicitement contenue dans la première[729]. » Cette mise en échec est le résultat d'une pratique littéraire et intellectuelle de libération de la pensée.

Refusant de se soumettre au joug de la pensée systématique et de ses formes d'expression, Cioran ne trouve donc refuge que dans la libération que lui procurent le morcellement et la fragmentation qu'il ne cesse d'ailleurs de présenter comme partie intégrante de son être.

> Il est dans mon destin de ne me réaliser qu'à demi. Tout est tronqué en moi : ma façon d'être, aussi bien que ma façon d'écrire. Un homme à fragments[730].

De cette note des *Cahiers* qui constitue un constat personnel concernant sa propre création littéraire se donne à lire un sentiment, ou peut-être une impression, d'inachèvement. Mais parallèlement à cette impression, ce fragment nous oriente vers l'idée d'un échec mis sous le signe de la fatalité. Cet échec prend la forme d'une impossibilité d'aboutissement traduite par la négation restrictive sur laquelle s'ouvre le fragment. Parallèlement à ce premier facteur responsable de cette impression d'inachèvement, et qui est le caractère bref d'une bonne partie des textes cioraniens,

---

[728]Philippe Moret. *Tradition et modernité de l'aphorisme*, Coll. « Histoire des idées et critique littéraire », Genève, Droz, 1997, p. 235

[729] Susan Sontag, « Penser contre soi : réflexions sur Cioran », in *Sous le signe de Saturne,* Paris, Seuil, 1985, p. 57.

[730] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.*, p.100

ce non-aboutissement transparaît également à travers une ponctuation qu'on étudiera plus tard. Mais il existe, avec ces deux facteurs plutôt stylistiques, un autre facteur qui touche plus au fond qu'à la forme de ce qui est annoncé. En effet, les écrits en fragments sont symptomatiques d'un éternel vacillement qui fait basculer les pensées d'une extrême à l'autre sans qu'il ait forcément de conclusion qui viendrait donner réponse définitive aux questionnements soulevées par l'écrivain. Le fragment agit en opposition à la pensée en tant que quête et élaboration de signification. Selon Cioran, cette quête de signification est susceptible de mener à l'émergence « « [d] es idéologies, [d]es doctrines, et [d]es farces sanglantes[731] » liées toutes à l'idée de « Vérité ».

> Prétendre, comme le fait Cioran, que la pensée n'est plus possible désormais que par fragments, ce n'est pas seulement reconsidérer l'acte d'écrire, c'est surtout bouleverser la foi, en quelque sorte naturelle, que nous éprouvons à l'égard de la vérité, de son existence et de son unité. C'est une façon de s'enliser dans la négation du renoncement, mais c'est aussi une manière de refuser la réduction du monde à l'expression de la pensée et de ses principes[732].

Contre la pensée linéaire, construite et concluante, le penseur privé oppose les cris — forme de spasmes — que représentent les moments de l'écriture du fragmentaire en ce qu'elle est éternel ressassement des mêmes incertitudes qui n'évoluent pas obligatoirement vers une croyance ou une réponse. « Ma force, écrit Cioran dans un *Cahier* de 1962, est de n'avoir trouvé réponse à rien[733] ». Demeurant dans la suspension du jugement et ne cherchant pas à conclure, il se permet de faire coexister les contradictions sans s'astreindre par la quiétude d'un choix précis reproduisant de cette manière dans l'écriture le caractère d'un monde lui-même plein de contradictions et de paradoxes qu'il refuse de négliger étant lucide. Ses textes et ses pensées foisonnent d'antagonismes. Ainsi peut-il stipuler fermement qu' « [e]n elle-même toute idée est neutre, ou devrait l'être[734] » pour aussi affirmer, des pages plus

[731] Cioran, *Précis de décomposition*, *Op.cit.*, p.9.

[732] Viencent Piednoir, « Emil Cioran : la déchirure d'exister ou les affres de l'insoluble », in *Horizons philosophiques*, 16(2), 2006, p.123. Lien vers l'article :https://doi.org/10.7202/801322ar (consulté le 19/08/2022)

[733] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.*, p.88.

[734] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit*., p.9.

loin, que « [a]ntiphilosophe, [il] abhorre toute idée *indifférente*[735] ». Les deux idées sont présentées comme « vérités » équivalentes. Et c'est la fragmentation des textes qui offre la possibilité de faire coexister, dans un même texte, ce type d'antinomies. Cela est à rapprocher de l'image d'un Cioran sceptique, l'un des rares statuts que le penseur a assumés, qui ne s'allie à rien ni à personne. C'est ainsi qu'il affirme : « J'ai en moi un fond de scepticisme sur lequel rien n'a de prise, et qui résiste à l'assaut de toutes mes croyances, de toutes mes velléités métaphysique[736] ». Nous pouvons remarquer le poids de l'hyperbole dans ce fragment. À travers le pronom indéfini négatif « rien » et l'adjectif indéfini « toutes », il existe une volonté d'ériger le scepticisme en absolu inaltérable. Ce « fond de scepticisme » met toutes les affirmations (qui sont très souvent des négations) sur un même pied d'égalité les soutenant toutes pour ainsi les nier toutes.

> Qu'une réalité se cache derrière les apparences, cela est, somme toute, possible ; que le langage puisse la rendre, il serait ridicule de l'espérer. Pourquoi s'encombrer alors d'une opinion plutôt que d'une autre, reculer devant le banal ou l'inconcevable, devant le devoir de dire et d'écrire n'importe quoi? Un minimum de sagesse nous obligerait à soutenir toutes les thèses en même temps, dans un éclectisme du sourire et de la destruction[737].

Ce fragment des *Syllogismes* ne résume-t-il pas ce qu'on vient d'étudier dans cette sous-partie des raisons du choix —ou de la nécessité— de l'écriture fragmentaire ? À l'origine, il existe une conscience de l'incapacité du langage à dire la réalité telle qu'elle est, et de cette conscience découle la conviction, qui s'exprime presque comme un devoir éthique traduit par le verbe « obligerait », de l'inanité de tout, et donc de la nécessité d'un scepticisme, soutenant le pour et le contre sans pour autant trancher, annihilant de la sorte le sens de la « vérité ».

La nécessité de l'écriture fragmentaire relève donc d'une pensée sceptique qui doute de tout et qui sape tout, et cela à commencer par elle-même. D'ailleurs, même le scepticisme est objet de contradiction, constat que Cioran ne cesse de rappeler surtout dans ses *Cahiers* où il se présente comme « un sceptique et un

[735] *Ibid*., p.137.
[736] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.21.
[737] Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit.,* p.6.

emballé tout ensemble[738] », comme « un sceptique *effréné*[739] », ou encore comme un « esprit précipité et pourtant irrésolu[740] ». Sur le mode des oppositions, il se présente comme un sceptique non accompli, travaillé par une impulsion vitaliste qui s'oppose à l'apathie et à la stagnation auxquelles induit l'impulsion sceptique. Et c'est l'un des leitmotive de l'écriture cioranienne où la conscience se présente comme tiraillée entre deux sphères : celle de l'inanité de tout et celle de la force vitale qui le pousse à aller de l'avant même dans l'absence de sens. Cette antinomie se trouve pleinement assumée par le penseur qui, par moments, se trouve amené à articuler, en mots, ses propres désarticulations.

> Je suis sceptique par physiologie, par hérédité, par habitude et inclination, et par goût philosophique aussi ; tout le reste, l'absolu et ce qui s'y relie, je n'y accède que par certaines failles de ma nature, ou par des éclipses soudaines de ma clairvoyance desséchante[741].

Tout ce qui fait son être porte la trace d'un scepticisme organique qui émane d'une lucidité face au non-sens. Les « failles de [sa] nature » ne seraient-t-elles donc pas celles de l'élan vitaliste que nous venons d'évoquer et qui, malgré une hyperconscience de l'absurdité et du néant qui enveloppent la vie humaine, ne cesse d'interférer ? Et le fragment ne serait-il pas, en partie, une écriture de tiraillement entre ces deux impulsions ? De l'éternelle tension entre la vigueur de la vitalité subie et l'infertilité du scepticisme surgit une écriture ardente qui, aux dépens d'elle-même, ne cesse de périr, immobilisée par l'idée du non-sens, mais ne peut que ressurgir chez celui qui « n'aime […] que les accents passionnés, et les possibilités de cri incluses dans chaque vérité[742]. ». Entre la nécessité de se dire et celle de s'effacer, il existe cet espace fragmenté libérateur qui a pu rallier en quelque sorte les antinomies de l'être leur permettant de coexister au-delà de leur impossible congruence. La souffrance de ce tiraillement fait finalement une matière du texte et le doute infiniment reconduit devient un motif de vitalisme. En effet, c'est dans le néant sur lequel s'ouvre la pensée sceptique, qui ne donne réponse à rien, que se trouve

[738]Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.28.
[739] *Ibid*., p.35.
[740] *Ibid*., p.38.
[741] *Ibid*., p.121.
[742] Cioran, *Cahiers*, *op.cit*., p.54.

l'élément dynamisant appuyé sur un vitalisme négatif que ressource l'idée de l'« indélivrance » toujours reconduite et ravivée par l'absence de réponse.

> Le salut finit tout ; et il nous finit. Qui, une fois sauvé, ose se dire encore vivant ? On ne vit réellement que par le refus de se délivrer de la souffrance et comme par une tentation religieuse d'irréligiosité[743].

Voilà un autre paradoxe de la pensée cioranienne qui se joue de la doxa et s'amuse à inverser les connotations conventionnelles. Ainsi, le salut se trouve-t-il, contre toute logique, associé à l'idée de « la fin » mortifère quand la souffrance se voit attribuer une force vitale. La création littéraire et philosophique chez Cioran passe, entre autres, par cette revalorisation de la négativité obsédante du vécu comme seule réalité. Les fragments ressassent infiniment les maux de l'être dans une circularité qui n'aboutit à rien.

> Je suis l'homme du *refrain*, en musique, en philosophie, en tout. J'aime tout ce qui est obsédant, lancinant, *haunting*, tout ce qui fait mal par la répétition, par cet interminable retour qui touche aux dernières profondeurs de l'être et y suscite un mal délicieux et cependant intolérable[744].

Ruminer ses souffrances, écrire et réécrire, au fil des œuvres, ses obsessions qui reflètent, à travers leur forme brève, une urgence quasi confessionnelle, s'énonçant comme des cris spasmodiques dont l'intensité n'aurait pas pu se dire dans la longueur et l'organisation d'un discours construit. Le fragment peut même se résumer dans une répétition de mots qui hantent l'esprit de l'écrivain. Dans les *Cahiers*, il existe plusieurs exemples qui empruntent la voie de l'itération comme dans le fragment « Souffrir, souffrir, souffrir. – [745] » où la ponctuation avec le tiret cadratin qui figure en fin de phrase, postposé au point final, semble vouloir paralyser/ figer l'expansion du mot « souffrir » dans l'esprit troublé du penseur. Nous verrons dans la sous-partie qui suivra le rôle crucial de la négation dans ce type de fragment où elle se dévoile elle aussi comme obsessionnelle sur le plan scriptural.

Les contradictions se neutralisent les unes les autres et les fragments, en rappelant le non-sens inhérent à tout ce qui fait l'humain et ses activités, finissent par

[743] Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit.,* p.44.
[744]Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.601.
[745] *Ibid.*, p.298.

se noyer dans l'absurdité de l'acte même d'écrire. Et n'est-ce pas là l'idéal littéraire de Cioran ?

> Un livre qui, après avoir tout démoli, ne se démolit pas lui-même, nous aura exaspérés en vain[746].

C'est ce que fait l'écriture cioranienne. Elle est, comme la décrit Alexandra Bolduc, cette « machine infernale qui met en branle une dialectique de sa propre mort à répétitions, négatrice d'elle-même mais vivant de ses morts multipliées[747] ». Chaque fin de fragment se fait une chute mortifère qui annonce, paradoxalement, un nouveau recommencement. L'écriture reproduit en cela la vision qu'a Cioran de la vie humaine qui porte en elle toutes les raisons de son effondrement, une vie de non-sens qui se voit agoniser mais qui, paradoxalement, continue à être.

Ainsi, en développant sa propre conception de la littérature qui ne peut être, dans son cas, que fragmentaire, il annihile l'idéal de la linéarité des textes littéraires et sacrifie l'intelligibilité de l'écrit pour embrasser un art qui, tout en essayant de se nier, voire de s'effacer se réduisant au silence, ne peut que s'affirmer dans la tentative de dire l'inintelligible et d'articuler, via le fragment, aussi fidèlement que possible, la désarticulation du monde.

> Le fragment se pose à mi-chemin entre la médiation et l'immédiat, entre l'achevé et l'inachèvement[748].

L'homme est un (in)achèvement aussi bien dérisoire qu'ultime. Toujours sans raison ni but, il est entité finie puisque limitée par sa nature fatalement éphémère, mais aussi non finie dans le sens où rien n'est parfait en elle, où tout est « bâclé ». Créature ratée d'un créateur taré rangé par l'ennui… Ainsi est l'homme, mais ainsi est également l'œuvre fragmentée qu'est celle de Cioran. Peut-on parler de ce que Susini-Anastopoulos appelle une « non-œuvre » ou d'une œuvre du désœuvrement – et donc d'une anti-œuvre –qui a su anéantir le socle des traditions littéraires et leurs représentations de l'idéal scriptural et créateur ?

Au lieu d'affirmer et de construire, cette œuvre nie et déconstruit, et c'est à travers des négations de toutes sortes qu'elle le fait. Le fragment, par sa concision,

---

[746] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit.*, p.5
[747] Alexandra Bolduc, *op.cit.*, p.3.
[748] *Ibid*., pp. 13-14.

par sa brièveté et par le poids qu'il donne aux mots se transforme en espace où prime une négation que la nature même de l'écriture fragmentaire, et surtout aphoristique, met en exergue.

III. Textes négativo-fragmentaires : « vers un style spasmodique[749] »

Comme nous l'avons expliqué au début de ce travail, le choix du corpus s'est fondé, en partie, sur le style fragmentaire dans les écrits cioraniens. Les raisons de ce choix se lient essentiellement au caractère frappant de la fréquence de l'utilisation de la négation, sous ses diverses formes, dans l'espace d'écrits dont la typographie, la ponctuation et la brièveté —bien que changeante— confèrent à chacun des mots utilisés une plus grande charge expressive.

« Le bref n'a pas la positivité d'une forme mais la négativité d'une valeur dans un système[750] ». Cette négativité émane d'une position qui se met aux antipodes du système à la fois philosophique, social et littéraire/ esthétique qui lie les normes littéraires au fini, au construit qui risque parfois de délayer le sens et de l'altérer. Cette position est celle du rejet, puis celle du refus. Cherchant à tout démolir, à partir des fondements de la philosophie et ses idoles, et jusqu'aux normes de l'expression littéraire, Cioran instaure de nouveaux (non-)systèmes qui prônent, nous l'avons vu, une plus grande adéquation entre la réalité de la condition humaine et ses modes de réflexion et expression. La brièveté et la discontinuité se présentent alors à Cioran comme une solution salvatrice face à une écriture qui consacre le souci de la cohérence logique, la norme esthétique du continu et le vice de la prolifération des mots. Le fragment est, dans ce sens, libérateur.

Chaque fragment est un véritable « acheminement vers le silence[751] ». Chaque mot est d'une présence qui traîne l'écrit vers l'absence, avançant rapidement vers l'achèvement (ou le non-achèvement). Cela donne à chacun des mots écrits une

[749] Cioran*, La tentation d'exister*, in *op.cit.,* p.885.
[750] Gérard Dessons, *La voix juste. Essai sur le bref, Le marteau sans maître*, Editions manucius, 2015, p. 134.
[751] Antoine Compagnon, « Éloge des sirènes », in *Critique*, tome 36, no 398, p.470.

force inédite que seul est capable de procurer l'écriture fragmentaire, car en effet, « plus encore que dans le poème, c'est dans le fragment que le mot est dieu[752]. »

Tout au long de son œuvre, Cioran a soulevé la question de la capacité de l'être à rendre compte de sa pensée ainsi que celle de l'utilité du langage humain. Les mots dont il use sont-ils réellement capables de dire fidèlement ce qui se passe à l'intérieur de l'esprit ? À cette question Cioran oppose un Non. Dès le premier fragment de son premier livre *Sur les cimes du désespoir*, il écrit ce qui suit :

> Pourquoi ne pouvons-nous demeurer enfermés en nous ? Pourquoi poursuivons-nous l'expression et la forme, cherchant à nous vider de tout contenu, à organiser un processus chaotique et rebelle ? Ne serait-il pas plus fécond de nous abandonner à notre fluidité intérieure, sans souci d'objectivation, nous bornant à jouir de tous nos bouillonnements, de toutes nos agitations intimes ? Des vécus multiples et différenciés fusionneraient ainsi pour engendrer une effervescence des plus fécondes, semblable à un raz de marée ou à un paroxysme musical. Être plein de soi, non dans le sens de l'orgueil, mais de la richesse, être travaillé par une infinité intérieure et une tension extrême, cela signifie vivre intensément, jusqu'à se sentir mourir de vivre[753].

L'œuvre entière de Cioran s'amorce paradoxalement par une réflexion métalinguistique remettant en question les limites de la langue, donc de l'écriture, et célébrant le silence s'opposant ainsi à son essence et à son développement mêmes. Le silence se trouve être constamment glorifié, Cioran affirmant : « Chaque fois que je pense à l'essentiel, je crois l'entrevoir dans le silence ou l'explosion, dans la stupeur ou le cri. Jamais dans la parole[754] » ou encore « Point de salut, sinon dans *l'imitation* du silence[755] ». Au-delà du mot, le silence donne accès à une plénitude intérieure dans le sens où chaque mot tu est une intensité de plus au fond de soi. Surgissent alors des vides typographiques marqueurs d'une écriture en miettes, des points de suspension, signes d'un étouffement de la parole et des emplacements d'interruption phrastique où prime le non-dit.

---

[752] Cioran, *Écartèlement*, in *Œuvres, op.cit.*, p. 1495
[753] Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, in *Œuvre*, *op.cit.,* p.19.
[754] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.85.

[755] Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit.,* p.6.

Nous avons étudié la vision négative du langage chez Cioran[756] et nous avons conclu qu'une nécessité de limiter la prolifération des mots s'impose chez celui qui en a décelé le mensonge, et c'est cette nécessité, en lien intime avec l'idée du silence, qui, entre autres, exige le recours à la forme fragmentaire, l'abandon de la parole étant impossible. En effet, bien qu'il ait juré « de ne jamais pécher contre la sainte concision », il ne peut qu'être « complice des mots », et même étant « séduit par le silence, [il] n'ose y entrer, [il] rôde seulement à sa périphérie[757] ». Et c'est dans ce cadre que se situe l'idée de la brevitas, exercice contre soi, permettant de se mettre à l'abri du pouvoir désormais « hallucinogène » des mots.

La solution que choisit l'écrivain est de « [n]'écrire que par nécessité. S'exercer au silence. *Sous-produire*[758] ». Refusant de succomber à l'illusion de sens que créent les mots, il s'en méfie, mais ne pouvant échapper au besoin de « dire » pour se désemplir, il se trouve contraint à en faire usage. Mais face à la contrainte, il se fraie un chemin de délivrance moyennant le fragment qui condamne le mot au silence et libère l'écrivain des jougs de la langue et du dogme structuraliste.

Nous analysons dans cette partie du travail des fragments/ aphorismes où figurent des négations, qui sont, notons le bien, omniprésentes, pour ainsi étudier l'effet sémantique et stylistique de la fragmentation et de la brièveté sur le paradigme négatif de l'expression de la pensée cioranienne.

Il serait légitime de poser la question suivante : qu'est-ce qu'on entend par « brevitas » dont relèvent les écrits cioraniens ? Le *TLFi* donne les définitions suivantes : « caractère de ce qui est peu dans l'espace », « caractère de ce qui est court dans le temps, de ce qui est de courte durée. *Brièveté de la vie, du temps* » et « manière de dire quelque chose en peu de mots, sans détails inutiles, concision ». Si l'on voulait vérifier l'adéquation entre ces critères et notre corpus, on pourrait bien affirmer qu'il s'agit, à des degrés différents, de textes brefs. Dans l'espace typographique, dans le temps et en relation avec la concision, les textes cioraniens ont bel et bien un caractère bref.

---

[756] Voir Partie IV, Ch.2.1.
[757] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.,* p.101.
[758]Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.324.

Son écriture est à la fois fragmentaire, brève et concise. Elle est simultanément ramassée et éclatée et porte en elle aussi bien dans la forme que dans le fond les contradictions, les oppositions et le refus qui se laissent très souvent se formuler en des phrases courtes et condensées portant en elles les marques d'une pensée négative et négatrice. Et parce que « plus encore que dans le poème, c'est dans l'aphorisme que le mot est dieu[759] », il serait intéressant d'examiner et d'analyser certains fragments, souvent des aphorismes, où la négation chemine vers le silence par épuisement et répétition.

Nous avons étudié dans ce qui précède l'aspect circulaire de l'écriture fragmentaire et nous avons conclu un lien entre cette forme et le caractère obsessionnel des idées qui tourmentent l'esprit de l'écrivain et dont il ne peut se défaire. Les *Cahiers*, écrits intimes, offrent une image plus frappante de cette circularité vertigineuse qui, comme un tourbillon, aspire le tout qu'elle tire vers une seule et unique idée. Les phrases se forment donc sur ce même modèle circulaire où la règle se fait un retour du même. Ainsi pouvons-nous relever des textes des figures de répétition mettant en scène un esprit hanté.

> Je ne désire rien, rien, rien, rien… Seigneur ![760]
>
> Souffrir, souffrir, souffrir. –[761]
>
> Je, je, je, – quelle fatigue ![762]

La répétition se conjugue avec la concision pour dévoiler un trop-plein négatif qui épuise la phrase et se traduit en un cri que vient marquer la ponctuation. Dans le premier fragment, il s'agit d'un épizeuxe (ou palilogie) où le mot sur lequel se construit la répétition est le pronom indéfini « rien » que Cioran place dans une suite ouverte par les points de suspension. La semi-négation « rien » illustre un état d'épuisement que renforce l'accumulation répétitive créatrice d'un mélange de vacuité et de débordement. Cette répétition résonne comme un cri désespéré, exprimant le sentiment de saturation et d'abandon. Le point d'exclamation dans le ce

[759] Cioran, *Écartèlement*, in *Œuvres, op.cit.*, p. 1495
[760] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.186
[761] *Ibid.*, p.298.
[762] *Ibid*., p.134.

fragment, ainsi que dans le troisième (ci-dessus) met fin au texte et le clôture ainsi sur un signe d'abattement. Avec le deuxième fragment, le tiret demi-cadratin semble, quant à lui, intervenir pour renforcer l'effet du point. C'est comme si ce dernier ne pouvait contenir la souffrance qui jaillit au moment de l'écriture et qu'il fallait justement un moyen supplémentaire pour que le verbe ne s'étende pas le long des pages. Nous pouvons d'emblée voir, ne serait-ce que typographiquement, l'alliance que permet le fragment entre vide et trop-plein. Ressassant les mêmes mots, dans une tournure obsessionnelle, épuise l'être, et finit par épuiser l'écriture aussi. La négativité de l'expression fragmentaire permet ainsi de faire remonter à la surface des phrases des termes négatifs qui éclatent dans une sorte d'écho qui résonne remplissant l'espace vide que laisse l'écriture discontinue. Ces fragments relèveraient d'une stylistique de l'effondrement face au désastre et à l'impasse qu'est le fait d'être. « Comment dompter […] une tristesse hideuse et un cri d'écorché[763] ? ». Cioran ne les dompte pas. Dans des phrases, semblables à des spasmes, il inscrit son cri comme dernier geste de salut. L'être s'épuise, pour que s'épuise le fragment.

L'écriture fragmentaire intensifie ainsi par sa nature-même la parole et le silence. Mais elle crée, au même temps, un impératif de sélection des mots, des structures et des associations. La recherche stylistique est encore plus intransigeante dans cette forme scripturale qui donne à voir chaque détail sans la dilution du verbiage. Le choix de Cioran s'oriente, comme on le verra, vers une expression à la fois ironique et paradoxale qui, bien que dans des bribes de textes concis, mettent davantage en lumière une poétique de la décomposition et du rejet à part entière.

[763] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.108.

CHAPITRE II : Du (sou)rire cioranien : humour et ironie au négatif.

Je viens je ne sais d'où,
Je suis je ne sais qui,
Je meurs je ne sais quand,
Je vais je ne sais où,
Je m'étonne d'être aussi joyeux[764].

L'approche de l'œuvre d'Emil Cioran nous plonge dans un univers en voie d'anéantissement. Elle nous confronte à toutes ces expériences calamiteuses que sont la mort, le désespoir, la souffrance, l'insomnie et le néant nous invitant, à travers l'esprit sceptique qu'elle expose, à remettre en question tout ce qu'on croyait relever de la vérité. On assiste, tout au long de ses textes, à une succession de moments d'agonie – agonie du corps mais aussi des convictions - et l'on se perd entre les différentes voies que le penseur nous dessine, ces voies qui se croisent et qui se séparent, qui se confondent et s'entremêlent pour finir, paradoxalement, par se neutraliser et s'effacer les unes les autres.

Ainsi est l'univers cioranien, morose et assombri par un « pessimisme jubilatoire[765] » qu'intensifie une vision nihiliste de l'existence. Ces facteurs se rallient pour faire de la lecture de ses œuvres une expérience torride, une descente aux enfers de l'être, là où gisent ses peurs et questionnements les plus intimidants, les plus sombres. On avance entre les décombres d'une pensée morcelée suivant l'enchaînement, où plutôt le désenchaînement, de fragments transcrivant les impressions, les tempéraments, les contradictions et emportements d'une âme hantée par le désir d'en finir avec l'existence, mais freinée par un élan de vie aux origines paradoxalement funèbres.

Bien qu'il réserve sa première œuvre française à décomposer tous les systèmes et bien qu'il ne cesse d'insister sur l'inutilité et la futilité de toute activité, il continue à agir, en quelque manière, en démultipliant les œuvres qui gardent néanmoins cette même orientation négative ainsi que l'arrière-goût amer d'un regret. « Si je récapitule mes projets qui sont restés tels et ceux qui se sont réalisés, j'ai tout

[764] Vieil adage médiéval, écrit en épitaphe sur la tombe de Martinus von Biberach (mort en 1498).
[765] Demars Aurélien, *Le pessimisme jubilatoire de Cioran : enquête sur un paradigme métaphysique négatif,* op.cit.

lieu de regretter que ces derniers n'aient pas eu le sort des premiers [766] », c'est ainsi qu'il s'énonce pour traduire le déchirement qu'il vit entre la lucidité poignante face à l'insignifiance de tout acte et la pulsion vitale le portant à s'exprimer. Les contradictions se multiplient. Elles constitueraient, probablement, le fondement même de l'unité de son œuvre.

Le rire surgit des décombres du texte cioranien ; corrélatif des cris et des larmes, élément oscillant entre dédramatisation et amplification, invitant à la frivolité face à la condition humaine, mais rappelant par là même la misère de l'être.

Dans cette sous-partie de notre travail, il s'agit d'étudier deux procédés qui permettent à Cioran de réconcilier le rire et le pire : l'humour et l'ironie. Il s'agit finalement de donner une réponse à la question suivante : en quoi l'humour et ironie seraient-ils capables de dire le refus ?

Pour y parvenir, nous allons, tout d'abord, examiner la nature du rire cioranien. S'agit-il d'un rire symptomatique d'euphorie, ou d'un rire sarcastique et amer face à un monde dystopique ? Nous allons ensuite nous pencher sur l'étude de l'humour et de l'ironie dans les fragments.

I. De l'essence négative du (sou)rire cioranien

> *C'est quelque chose, le rire : c'est le dédain et la compréhension mêlés, et en somme la plus haute manière de voir la vie*[767].

Le rire est pluriel. Il peut être, selon le contexte et la source, union ou exclusion, rapprochement ou agressivité… Il est mode de communication sociale et participe à la construction de rapports divers avec soi, avec l'autre, mais aussi avec le monde. Il « peut témoigner de tendances multiples (bienveillance, autosuffisance, hostilité, dérision)[768] » et peut ainsi se lier à différentes formes dont l'humour,

[766] Cioran, *De l'Inconvénient d'être né, op.cit.,* p.60.

[767] Gustave Flaubert, extrait d'une *Lettre à Louise Colet* (2 mars 1854), cité dans Frosin Constantin, « Cioran et le rire. Regards sur une pensée entre moralisme, religion et philosophie », *Revue de littérature comparée*, 2008/4 (n° 328), p. 475-487. DOI : 10.3917/rlc.328.0475. URL : https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2008-4-page-475.htm

[768] Eric Smadja, *Le rire*, Paris, PUF, Que sais-je ? 1993.

l'ironie, la moquerie, le mot d'esprit, la blague, la dérision, le sarcasme… Son origine découle essentiellement d'un constat de déséquilibre.

> L'origine du ridicule est toujours dans la subsomption paradoxale et conséquemment inattendue d'un objet sous un concept qui lui est par ailleurs hétérogène, et le phénomène du rire révèle toujours la perception subite d'un désaccord entre un tel concept et l'objet réel qu'il sert à représenter, c'est-à-dire entre l'abstrait et l'intuitif. Plus ce désaccord paraîtra frappant à la personne qui rit, plus vif sera son rire. Donc tout ce qui excite le rire renferme deux éléments, un concept et quelque chose de particulier, objet ou événement ; cet objet particulier peut sans doute être subsumé sous ce concept, et pensé par son entremise ; mais à un autre point de vue, essentiel celui-là, il n'en relève aucunement, et au contraire est radicalement distinct des objets que ce concept représente à l'ordinaire. Si, comme cela est souvent le cas pour les traits d'esprit, au lieu d'un objet réel et intuitif, nous avons affaire à un concept spécifique subordonné à un concept générique, ce concept n'excitera le rire que lorsque l'imagination l'aura réalisé, c'est-à-dire remplacé par un substitut intuitif, et que, de la sorte, aura lieu le conflit entre la représentation conceptuelle et la représentation intuitive[769].

Pour Schopenhauer, mais aussi pour Genette, le rire a pour origine un constat d'incongruence qui touche au sérieux de la situation/ de l'énoncé. C'est « un affect qui résulte du soudain anéantissement de la tension d'une attente[770] ». C'est ce que Jean Château explique dans le passage suivant tiret de son article « Le sérieux et ses contraires » :

> Tout se passe comme si nous nous trouvions en face de deux mondes différents qui ne peuvent s'accorder l'un à l'autre : un monde sérieux, le monde ordinaire de notre travail, de notre vie de chaque jour, et un monde non-sérieux, parcellaire en contradiction avec le premier[771].

Cette contradiction peut donc naturellement se rattacher aussi bien au comique qu'au tragique et le (sou)rire peut en découler accompagné de sentiments très divers. Qu'en est-il donc du rire cioranien ? Quelle en est la nature ? Quelles en sont les manifestations ?

---

[769] Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, Paris, PUF, 1966, p.p.771-772.

[770] Emile Kant, *Critique de la raison pure* [1790], trad. A. Renart, Paris, Flammarion,2001, p.54.

[771] Jean Château, « Le Sérieux et Ses Contraires », in Revue *Philosophique de La France et de l'Étranger*, vol. 140, 1950, pp. 441–65. *JSTOR (Version numérique :* http://www.jstor.org/stable/41087012 consulté le 6 Mar. 2024.)

Lorsque le rire constitue un refus de se soumettre à l'illusion de sens et se manifeste comme une réaction réfractaire à la logique conventionnelle, il se transforme en une expression de lucidité. « Le rire doit être […] une sorte de geste social. Par la crainte qu'il inspire, il réprime les excentricités, tient constamment en éveil », écrit Bergson. Dans la pensée cioranienne, cet éveil se traduit par une conscience omniprésente de l'essence négative de l'existence, où l'on oscille entre l'être et le non-être, entre la présence et le désir de l'absence, entre le désir de la présence et le caractère éphémère de l'être, et, en fin de compte, entre l'élan vital et le désespoir.

L'essence humaine est profondément contradictoire et la lucidité la rend insoutenable. Pour celui qui choisit, si le choix existait, de survivre aux dépens de cette conscience, rire devient un besoin, voire un devoir qui renouvellerait sans cesse l'idée de l'inconsistance tragique de la vie. Mais on pourrait dire qu'il existe une part de comique dans la présentation que fait Cioran de l'existence. En effet, c'est par son absurdité porteuse de contradictions et d'incongruences qu'elle se donne à voir, dans l'esprit du penseur, comme objet de dérision et de ridiculisation. Elle même se présente, à celui qui en cerne la négativité, comme étant d'essence ironique ; elle feint le sérieux, le sens, quand tout en elle relève du néant. Rire, ironiser, se moquer et tourner en dérision cette vie seraient donc des actes de rébellion, des semblants d'armes face à la futilité, un défi face à soi et face au monde.

Donc aussi grave et sérieux que soit le questionnement cioranien sur la possibilité d'une alliance entre la lucidité et la vie, aussi tristes et tragiques que soient les idées qu'il développe au sujet de la naissance, de la vie et de la mort, ses écrits restent tout de même paradoxalement marqués par une touche d'humour et empruntent souvent le sourire comme chemin médiateur, entre le refus et l'acceptation de sa condition désespérée d'être fini, qui dédramatiserait, quelque peu que ce soit, la réalité de l'existence. Le rire, chez lui, côtoie le pire. Rire du pire pour ne pas périr suffoqué par le poids de la lucidité. Rire, c'est se distancier de la réalité, c'est faire de la vie un objet de dérision, en limiter, dans la mesure du possible, le sérieux qui a fait pour toujours son essence en imitant de la sorte sa réalité profondément dérisoire aux yeux du sceptique qu'est Cioran. Mais qu'est-ce que « rire » selon lui ?

Philippe Moret considère le travail stylistique de Cioran, sa pensée, et son œuvre par extension, comme une « entreprise cynique de désacralisation des notions par définition métaphorique[772] ». Les valeurs, les idéaux, la morale se trouvent négativement redéfinis, souvent sous forme gnomique, en en soulignant les apories et les failles. Mais nous pensons qu'au-delà de la remise en question du système moral et philosophique, il existe chez ce penseur un travail sur la redéfinition des notions auxquelles il recourt. Dans son esprit, tout est sujet de déconstruction, puis de remodelage le plus souvent mis au négatif. C'est le cas du rire qui acquiert une essence négative. Il ne découle plus, dans l'univers cioranien, d'une euphorie, mais se lie directement à des sources toujours dysphoriques.

Rire n'est plus la manifestation d'un état de gaieté. Bien au contraire, dans ses écrits, il revêt un aspect nihiliste.

> On me dit souvent : Malgré ce que vous écrivez, vous êtes un des hommes les plus gais. J'ai beaucoup ri, en effet, dans ma vie, mais cela ne prouve rien. Rire est un acte libérateur. Je viens de recevoir une lettre de Roumanie. D'un ami qui pense au suicide. Il me demande conseil. Je lui ai répondu : « Si tu ne peux plus rire, fais-le ! » Et d'ajouter : « Le rire, c'est un acte de supériorité, un triomphe de l'homme sur l'univers, une merveilleuse trouvaille qui réduit les choses à leurs justes proportions[773].

Cioran rattache le rire à une finalité thérapeutique. Il est un acte libérateur marqueur d'insubordination au sérieux de la vie. Le passage ci-dessus est marqué par les hyperboles qui ont pour rôle de mettre en exergue tout le pouvoir existentiel du rire. Il est rétablisseur d'ordre. Il dédramatise l'aspect tragique de l'existence et lui ôte une part du sérieux qu'a généré l'illusion du sens. Dans un processus de neutralisation, la négativité du rire cioranien vient par conséquent agir sur la négativité de l'existence. Il est affirmé en tant qu'acte de résistance par l'écrivain et il est assumé en tant que tel dans plusieurs de ses écrits. Le lexème « rire » jouit, pour cette raison, d'une présence assez notable dans les textes que nous avons étudiés et contrairement à ce que Constantin Frosin affirme en énonçant :

> […] nous n'avons trouvé le mot rire ou le verbe rire que deux ou trois fois, car jamais Cioran n'assume simplement, directement le mot ou son possible

[772] Philippe Moret, *Tradition et modernité de l'aphorisme*, *op.cit*., p. 247.
[773] Cioran, *Œuvres, op.cit.,* p. 1778 (avec Anca Visdei, 1984).

> contenu ou l'image qu'il peut susciter. Cioran évite d'une manière quasi systématique (ou pathologique) un mot qui a l'air de faire mal au moins autant que celui de joie qui, à son tour, ne paraît que deux ou trois fois dans les *Cahiers*[774].

il s'avère que les deux lexèmes « rire » et « joie » se trouvent réutilisés plusieurs fois dans les *Cahiers*. Nous avons relevé 20 occurrences du mot « rire » et 47 occurrences du mot « joie ». Il nous semble que parler d'une tentative d'éviter « d'une manière quasi systématique (ou pathologique) un mot qui a l'air de faire mal » ne pourrait correspondre à l'approche cioranienne du rire. Bien au contraire, cet écrivain qui affirme être « le secrétaire de [ses] sensations », et si l'on tenait à croire ses mots, ne fuit pas son mal, pas plus que les mots qui s'y rattachent. Il les assume, à sa manière, et n'hésite pas souvent à les teinter, comme nous l'avions déjà évoqué, de son pessimisme. Ainsi, parler de la joie ou de la gaieté peut-il se faire sur un mode négatif liant tantôt ces états à des causes négatives et les assimilant tantôt à leurs contraires comme dans, par exemple, l'oxymore « Mes joies sont des tristesses latentes[775]. » où les deux antonymes se présentent comme quasi synonymes. C'est en se jouant des représentations que Cioran, en tant que penseur privé, choisit de décrire ses sensations et états. Et c'est non pas qu'il évite le signifiant et son signifié, parce que, nous l'avons signalé, ces mots sont bel et bien utilisés, mais que par moments, leurs référents changent pour se déplacer de la sphère commune à la sphère subjective, là où tout se définit par rapport à soi.

> Le rire est la seule excuse de la vie, la grande excuse de la vie ! Et je dois dire que, même dans les grands moments de désespoir, j'ai eu la force de rire. C'est l'avantage des hommes sur les animaux. Rire est une manifestation nihiliste, de même que la joie peut être un état funèbre[776].

C'est ainsi que Cioran présente le rire. Encore par le biais de formules oxymoriques, il en expose une définition défaitiste. Le rire et la joie, qui ont normalement une

---

[774] Frosin Constantin, « Cioran et le rire. Regards sur une pensée entre moralisme, religion et philosophie », in *Revue de littérature comparée*, 2008/4 (n° 328), p. 475-487. DOI : 10.3917/rlc.328.0475. URL : https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2008-4-page-475.htm

[775] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.42.

[776] Cioran, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1995, Glossaire : *Rire*, p. 1778 (avec Lea Vergine, 1984).

connotation positive, ont pour attributs respectifs « manifestation nihiliste » et « état funèbre », deux expressions qui recèlent une connotation négative.

Une fois de plus, il nous met face à une affirmation paradoxale. Pour lui, le rire, qui est d'ailleurs le plus souvent un sourire[777], se rapporte au malheur et à l'insignifiance du monde ; une manière de dire toute l'absurdité que d'autres tiennent à vêtir d'un drap illusoire de sens. Ainsi affirme-t-il qu'« il n'est de noblesse que dans la négation de l'existence, dans un **sourire** (nous soulignons) qui surplombe des paysages anéantis[778]. » Sourire serait ainsi un acte d'essence négative, une manière de dépassement traduisant le triomphe de cette philosophie du détachement. L'humour a donc un aspect libérateur. On se rit du monde pour en révéler l'insignifiance et pour proposer en même temps un certain modèle d'attitude à adopter, celui de la distanciation qui se transcrit à travers l'humour. Et c'est en cela principalement qu'humour et ironie se différencient sur le plan théorique. Le premier transcende davantage l'attachement au sérieux que le second conserve en arrière-plan. L'humour se présente donc comme une forme d'ironie qui se détache de sa propre gravité, se décentrant et remettant tout en question. Cioran préfère souvent l'ironie dans sa pratique scripturale, et cela vu sa nature qui s'accorde mieux avec le cri[779] de la ferveur ironique qu'avec le silence de l'indifférence humoristique. Mais il reconnaît également la puissance de l'humour qui célèbre le futile en riant du frivole et qui s'avère être, par son pouvoir subversif, un chemin vers une « avancée dans l'absurdité du monde, avancée inaccessible à ceux qui se prennent trop au sérieux[780]». Et c'est pour cela que les deux procédés que nous traitons dans le cadre de ce chapitre ont très souvent tendance à s'entremêler.

---

[777] Avec Cioran, nous parlons plus de « sourire » que de « rire ». Il s'agit d'être en-deça du rire. C'est ce que Frosin Constantin explique dans son article « Cioran et le rire. Regards sur une pensée entre moralisme, religion et philosophie » quand il affirme que Cioran « n'admet pas que *le rire* puisse être une de ses caractéristiques. Tout au plus parle-t-il d'un sourire qui, pour être rudimentaire, est un rire raté ou esquissé, une ébauche de rire. Ou encore un rire échoué aux commissures non des lèvres, mais de l'âme. Osons le jeu de mot : un sous-rire, un rire qui n'arrive pas à exister et qui reste dans l'inachevé, le non-accompli. »

[778] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit.*, p. 7.

[779] Dans ses *Cahiers*, il affirme : « Le cri est ce qui s'accorde le mieux avec ma nature ».

[780] Lauralie Chatelet, *Cioran, un penseur privé en mal d'écriture, op.cit*., p.360. (Version numérique : https://scd-resnum.univ-lyon3.fr/out/theses/2020_out_chatelet_l.pdf)

Vision du monde à bâtons rompus. La joie et ses manifestations, dont le rire, acquièrent un aspect funèbre embrassant par conséquent le rien. Suivant cette logique, il n'existerait pas réellement de cause pour le rire, sauf le rire lui-même. On peut rire de tout, se moquer de tout, et ce tout n'est autre pour Cioran que le vide où baigne l'humanité. « Quand je frôle le Mystère sans pouvoir en rire, je me demande à quoi sert ce vaccin contre l'absolu qu'est la lucidité[781] », écrit-il. Le rire devient finalement la raison d'être, l'ultime finalité de l'être. En son absence, plus rien n'a de sens, pas même la lucidité. Humour et ironie se présenteraient donc comme des traits stylistiques d'une écriture qui se veut salvatrice, une écriture qui donne les moyens de triompher au chaos par la force de la distanciation. Nous pouvons trouver cette même idée dans la tradition pessimiste des *Pensées* de Giacomo Leopardi qui affirme : « Grande et terrible est la puissance du rire : contre elle, nul ne saurait se prémunir, et l'homme qui a le courage de rire est le maître du monde, comme celui qui est toujours prêt à mourir[782]. »

Courage de rire/sourire au milieu du néant, voilà une image qui correspond à l'attitude de Cioran qui, face au spectacle de sa chute dans un monde chaotique, trouve les moyens de (sou)rire. L'écriture, marquée par l'ironie, l'humour noir et le sarcasme, vient traduire cette volonté de mise à distance d'un monde qui fait objet de dérision.

Aux origines du (sou)rire cioranien se trouve donc une pensée négative qui cherche à mettre en lumière cet aspect absurde de l'existence et qui procède à la destruction de tout système, refusant de se soumettre à une norme quelconque. Notre travail porte justement sur cette relation entre la négation et l'humour, mais aussi sur le lien qui rattache la négation à l'ironie chez ce penseur qui n'a cessé de martyriser la pensée commune en la ridiculisant empruntant la voie de l'ironie, et en en soulignant le non-sens maniant un humour très souvent noir.

---

[781] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit.*, p. 39.

[782] Giacomo Leopardi, *Tout est rien : anthologie du « Zibaldone di pensieri »*, éd. établie par Mario Andrea Rigoni ; trad. de l'italien par Eva Cantavenera et Bertrand Schefer, Paris, Éd. Allia, 1998, cité dans Frosin Constantin, « Cioran et le rire. Regards sur une pensée entre moralisme, religion et philosophie », *Revue de littérature comparée*, 2008/4 (n° 328), p. 475-487. DOI : 10.3917/rlc.328.0475. URL : https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2008-4-page-475.htm

II. De l'humour

1. Définitions

Dans le TLFi, l'humour est défini comme « forme d'esprit railleuse qui attire l'attention, avec détachement, sur les aspects plaisants ou insolites de la réalité ». Le même sens est présenté par le *Larousse* où il est présenté comme « forme d'esprit qui s'attache à souligner le caractère comique, ridicule, absurde ou insolite de certains aspects de la réalité ». Enveloppé de définitions vagues, l'humour acquiert principalement son sens de son rapport avec l'ironie et les autres formes auxquelles il touche. Ainsi, se trouve-t-il défini[783] respectivement par Émile Henriot et Max Jacob comme suit :

> […] l'humour se pourrait définir : une gaîté gratuite, n'engageant rien, mise là pour le seul plaisir de la plaisanterie. Alors que l'ironie […] comporte un jugement et fait toujours une victime. (Émile Henriot cité dans *Le Grand Robert)*

> Pas d'ironie ! Elle nous dessèche et dessèche la victime, l'humour est bien différent, c'est une étincelle qui voile les émotions, répond sans répondre, ne blesse pas et amuse. (Max Jacob cité dans *Le Grand Robert*)

L'humour est doux, l'ironie est amère. Il marque le détachement, quand elle marque une distanciation qui ne rompt pas. Il s'élève et regarde par-dessus le monde la réalité avec le sourire paisible de l'« émancipé », quand elle sombre dans les méandres de l'être et du monde pour en révéler les vices et contradictions. C'est ce qui est généralement présenté de ces deux procédés, alors qu'il nous semble que les limites et frontières entre les deux ne sont pas aussi nettes ni aussi évidentes. Ainsi, dans un exemple tel que « Sans Dieu tout est néant ; et Dieu ? Néant suprême[784] », le jeu de mots paradoxal utilisé s'enveloppe à la fois d'ironie et d'humour. Car en effet, ce qui se trouve aux soubassements de l'énoncé est avant tout une contradiction que nous avons définie comme étant à l'origine du (sou)rire. Elle le provoque et l'étale aussi bien dans le domaine de l'humour que dans celui de l'ironie. Ainsi, le sérieux

[783] Définitions citées dans le *Grand Robert*.

[784] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit*., p.30.

de la thématique abordée dans cette note de Cioran, nous met-il sur la piste de l'énoncé ironique où il s'agit de souligner, tout en se moquant, l'aspect dérisoire de l'existence. Et la phrase nominale « Néant suprême » attribuée au Dieu préalablement présenté comme la condition du sens, par son aspect paradoxal, engage une touche d'humour dans le propos. Et l'on pourrait bien imaginer le sourire cioranien à la conception de la phrase, sourire qui dit, à un certain degré, une distanciation que permet la lucidité.

Une définition de l'humour, présentée par Jankélévitch, nous a semblé être plus ou moins adéquate à notre lecture du texte cioranien. Il s'agit d'une définition où « l'humour et l'ironie ne s'affrontent pas systématiquement[785] ». « L'humour, c'est de l'ironie ouverte : car si l'ironie close ne désire pas instruire, l'ironie ouverte est finalement principe d'entente et de communauté spirituelle[786] ». En ce sens, l'humour peut apparaître dans les textes comme une forme d'ironie bienveillante qui va évoluer en ce Jankélévitch appelle « l'ironie humoresque », une forme attendrie dont on a atténué la portée destructrice et blessante. Cela n'est évidemment pas toujours le cas, car il peut également y avoir d'autres tonalités associées à l'humour, telles que le sarcasme, ou la simple plaisanterie.

Notre lecture du texte cioranien nous a permis de voir, à plusieurs endroits, et de différentes manières, cette alliance entre humour et ironie. Et sans être interchangeables, ils coconstruisent le sens des fragments. Et bien qu'il existe des exemples où l'ironie s'avère être directement détectable en tant qu'ironie simple, la plupart des fragments, nous allons le voir, sont un mélange des deux procédés.

2. *De l'humour comme objet d'écriture*

Chez Cioran, le sérieux se mêle au dérisoire pour ainsi dire l'inconsistance de l'existence. Autrement dit, il a cette tendance, qu'il emprunte d'ailleurs à la tradition moraliste, à s'exprimer sur les sujets les plus graves avec une distanciation, et parfois une légèreté, que permet un humour et une ironie négateurs. Et c'est probablement ce

[785] Kokou Vincent Simedoh, *L'humour et l'ironie en littérature francophone subsaharienne. Une poétique du rire*, Queen's University, Canada, Mars 2008, p.32.

[786] Vladimir Jankélévitch, *L'ironie ou la Bonne conscience*, Paris, PUF, 1950, p.171.

qui rend possible la lecture d'une œuvre tout aussi sombre. Cioran lui-même, et malgré toute la tristesse qu'il confirme ressentir le long de ses textes, déclare que « [ses] œuvres ne sont ni dépressifs ni déprimants[787] ».

Sceptique, il procède à une remise en question des différents concepts qu'il aborde. Cette remise en question aboutit à une redéfinition subjective qui se met, la plupart du temps, aux antipodes des définitions courantes. De l'humour, il développe une conception qui s'apparente à cette vision négativiste de l'être et du monde. Dans ses *Cahiers*, nous pouvons lire : « Ce que j'aime chez Schopenhauer, ce sont ses manies, ses lubies, ses boutades, ses extravagances, et ce mélange de gravité et de mauvaise foi, relevées par l'humour, qui en font le plus grand des moralistes allemands après Nietzsche[788] ». Et plus loin « Schopenhauer est le seul philosophe allemand qui ait de l'humour, le seul qui me fasse rire. Ses explosions de colère, ses indignations[789] ». Considérer Schopenhauer comme l'emblème de l'humour dans la philosophie allemande semble être, à priori, assez paradoxal. Mais il suffit de nous défaire des définitions habituelles pour comprendre l'aspect humoristique que souligne Cioran chez ce philosophe. On a tendance à rattacher l'humour au registre comique et à lui attribuer un air de gaieté. Or, est-ce toujours le cas ? Chez Schopenhauer, par exemple, s'agit-il de comique et de gaieté ? Serait-il juste de restreindre le domaine de l'humour à sa seule réalisation positive ? N'a-t-il pas également d'autres manifestations qui relèvent de la négativité ?

En effet, il serait judicieux de se poser la question : Pourquoi Schopenhauer ? Cioran a très souvent été rapproché de ce philosophe allemand. Tous deux développent leur pensée en partant des mêmes principes que sont la souffrance, l'ennui, l'inanité de tout, des principes à la fois négatifs et pessimistes qui les ont liés à la philosophie nihiliste et cela bien qu'ils ne se soient pas présentés en tant que tels. Quand Cioran nous parle de cet « inconvénient d'être né », Schopenhauer résume la vie en une existence qui « oscille comme un pendule de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui[790] ». Et c'est probablement grâce à ces principes partagés —

[787] Cioran, *Œuvres* (1995), p. 1778.
[788] Cioran, *Cahiers op.cit.*, p. 71.
[789] *Ibid.*, p. 970.
[790] Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, *op.cit.*, p. 394.

voire adoptés— qu'est née chez Cioran une admiration envers ce philosophe allemand. Et l'on comprend ainsi la source de l'humour dont il parle dans la citation ci-dessus.

Pourquoi rit-il en lisant Schopenhauer ? Probablement pour cette capacité qu'il a de se distancier du mal, d'en faire un objet de réflexion ordinaire et de savoir transcrire ce mal avec un certain détachement que permet, comme il dit, une « mauvaise foi » liée à des sujets graves et sérieux comme la souffrance, la vanité de tout… Dans les *Cahiers*, il existe plusieurs références à Schopenhauer et l'on peut remarquer une focalisation sur ce trait d'esprit humoristique qu'il admire chez lui.

> Lu quelques pages de Schopenhauer. Relu plutôt. C'est moins ce qu'il dit que la passion avec laquelle il le dit qui fait qu'on peut le lire encore. Un philosophe passionné est une chose si rare qu'il faut le célébrer plutôt que le suivre. Ce que j'aime chez Schopenhauer, ce sont ses manies, ses lubies, ses boutades, ses extravagances, et ce mélange de gravité et de mauvaise foi, relevées par l'humour, qui en font le plus grand des moralistes allemands après Nietzsche. Sur Nietzsche il a l'avantage de l'humour dont le poète de Zarathoustra est complètement dépourvu. Nietzsche était trop pur, il avait trop peu vécu au contact des gens, ensuite il était trop emporté par un souffle tragique pour être capable de cette forme de scepticisme que suppose l'humour[791].

Ce que reprocherait Cioran à Nietzsche est son incapacité à se détacher du vécu, à en faire un objet de réflexion objective et lucide parce que distanciée, chose qu'a réussie Schopenhauer dont la vision sceptique voire nihiliste du monde a permis une expression qui mime l'inconsistance même de l'existence.

Au tragique s'oppose chez Cioran, comme chez Schopenhauer, une certaine forme d'humour noir qui vise à dédramatiser le vécu. Ainsi, à l'origine de l'expression humoristique se dresse paradoxalement une vision pessimiste de l'être et du monde.

L'humour démasque, dépouille et déconstruit. Il « permet à l'écrivain de percevoir les diverses imperfections du vécu quotidien et le comique en est la transcription littéraire, de sorte que le rire du lecteur représente la marque de reconnaissance de ce registre. Le comique constitue donc le moyen de questionner les invisibles standards sociétaux et les lecteurs rient de ce déstabilisant décalage de

[791] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p. 71

focale[792] ». Il revêt un aspect démystificateur : il fait voir la réalité telle qu'elle est : absurde au point du vertige. S'y attacher serait donc tout aussi insensé qu'elle l'est. Autant en révéler l'essence futile par une touche humoristique associant des jeux de mots, des structures paradoxales et des formules oxymoriques tous colorés, comme on le verra, par une ironie qui invite son lecteur au décodage et qui domine la pratique humoristique cioranienne. C'est l'un des dispositifs majeurs dont il se sert pour ajouter une touche « comique » à ses écrits.

3. De l'humour à l'ironie : un impossible détachement

L'humour cioranien relève donc de cette volonté de dépasser le monde, d'en faire un objet de ridiculisation qui vise à lui ôter son aspect sérieux, voire tragique. Rire de la réalité est ainsi un signe de refus : le refus de s'y soumettre, mais aussi celui de succomber à son charme illusoire. S'armer d'humour serait en quelque manière une façon d'atteindre un degré de détachement nourri par une lucidité dévastatrice. Pour celui qui croit que « la lucidité complète, c'est le néant[793] », il n'est point de salut. La conscience de la situation absurde de l'homme interdit le répit à l'âme de celui qui en est torturé. Et la souffrance, à la fois physique et psychique, vient par la suite intensifier le malaise existentiel. Cette souffrance, pour Cioran, tout comme pour Schopenhauer, constitue l'essence du monde.

> Si elle n'a pas pour but immédiat la douleur, on peut dire que notre existence n'a aucune raison d'être dans le monde. Car il est absurde d'admettre que la douleur sans fin qui naît de la misère inhérente à la vie et qui remplit le monde, ne soit qu'un pur accident et non le but même. Chaque malheur particulier paraît, il est vrai, une exception ; mais le malheur général est la règle[794].

---

[792] François Demont, « Morale et humour chez Emil Cioran », *Fabula / Les colloques*, Le rire : formes et fonctions du comique (dir. Marta Caraion, Laurence Danguy), URL : http://www.fabula.org/colloques/document4565.php , page consultée le 05 March 2024.

[793] Cioran, *Entretiens, op.cit.,* p.212.

[794] Schopenhauer, *Douleurs du monde, pensées et fragments*, Traduction de Jean Bourdeau sous le titre « Pensées et fragments ». (Version numérique : https://www.schopenhauer.fr/fragments/le-pire-des-mondes.html)

Rien donc n'a de sens sinon cette douleur qui inonde l'être et le monde pour s'élever au statut d'une fin en soi. Se moquer de cette existence, en dévoiler les défaillances et l'approcher comme étant un sujet dérisoire représentent donc la solution face au néant. L'humour se transforme ainsi en un mécanisme d'autodéfense, voire de survie. Il permet au sujet d'avancer tout en procédant à une forme de décomposition du réel. La pratique scripturale cioranienne se transforme alors, selon S. Modreanu, en un espace où « le grincement de dents est une figure de style et la dérision, le signe d'une énonciation errant vers la décomposition[795] ». Toutefois, cette survie implique un lien indissoluble avec la vie que Cioran n'a jamais pu rompre, que ce soit par désir ou par nécessité. Pour un penseur qui peut soutenir les deux hypothèses, l'important réside dans le fait que la séparation effective d'avec la vie n'a jamais eu lieu. Il ne cesse d'ailleurs de l'évoquer dans ces fragments pour que se développent les contradictions. Ainsi, peut-il affirmer, sans souci de cohérence générale, les postures suivantes dans le même livre :

> Plus je pense à la vie comme phénomène distinct de la matière, plus elle m'épouvante : elle ne s'appuie sur rien, elle représente une improvisation, une tentative, une aventure, et elle m'apparaît si fragile, si inconsistante, si démunie de réalité que je ne puis réfléchir sur elle et ses conditions sans en ressentir un frisson de terreur. Elle n'est qu'un spectacle, qu'une fantaisie de la matière. Nous cesserions d'être si nous savions à quel point nous sommes irréels. Si l'on veut vivre, il faut s'abstenir de penser à la vie, de l'isoler dans l'univers, de vouloir la cerner[796].
>
> Tout compte fait, la vie est une chose extraordinaire[797].
>
> Personne n'a aimé la vie plus passionnément que moi et pourtant j'ai vécu comme si elle n'était pas mon élément[798].

Et c'est ce type de contradiction qui nous a amenée, à la suite des travaux de Modreanu et de Chatelet, à tisser le lien entre ironie et humour dans la pratique cioranienne de la négation. Car en effet, le(sou) rire cioranien ne réussit pas à s'élever au point de la rupture totale avec le sentiment négatif d'être, il garde le

[795] Simona Modreanu, *Le Dieu paradoxal de Cioran, op.cit.,* p. 258.

[796] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.64.

[797] *Ibid*., p.35.

[798] *Ibid*., p.607.

sérieux qu'implique une conscience permanente du tragique de la condition humaine. C'est donc un sourire amer et funeste où se développent les traces d'une auto-ironie pessimiste et sombre, mélange aigre-doux de moments de triomphe et d'échec face à la vie. Et si nous voulions examiner l'adéquation entre le profil de l'humoriste tel que décrit par Moura, et l'image de Cioran véhiculée par le texte, nous nous rendrions compte d'une sorte d'opposition entre les deux. Ainsi, quand Moura écrit :

> [L'humoriste] sourit du monde à la façon d'un dieu mais l'aime comme un homme et semble ainsi atteindre une sorte de sérénité où n'entrent ni tristesse, ni reproche, ni indulgence, ni joie, et pouvant aller jusqu'à une totale indifférence dans un total détachement[799].

rappelle-t-il justement dans la première partie de sa présentation la posture de Cioran face à l'existence, mais à celle-ci, faudrait-il rajouter, dans le cas particulier du penseur roumain, un surplus de tragique qui viendrait neutraliser, selon le contexte, l'idée de l'indifférence engagée par Moura dans la fin de la citation.

Cela rapproche davantage l'humour cioranien de l'ironie. Autrement dit, la pratique humoristique cioranienne se trouve généralement liée au sérieux et peine à accéder à une distanciation catégorique. Donc quand l'humour, dans sa définition commune « ressemble à une ironie déliée du sérieux » où « s'opposent la relativité généralisée de l'humour et le dogmatisme raisonnable de l'ironie » et où il devient synonyme de « ironiser en regardant loin et au-delà[800] », l'humour dans la pratique cioranienne garde très souvent le sérieux. Et il arrive à intensifier par la même l'aspect tragique de l'expression de la négativité de l'existence. Il en exergue la futilité d'être dans un monde où l'on ne peut se défaire du tragique. L'ironie se trouve ainsi impactée par une touche d'humour et de leur interaction naît un « sourire » tiraillé entre la transcendance de l'être lucide et la soumission de l'homme qui le porte. Tout cela nous mène à dire que Cioran est plus « ironiste » que « humoriste », et que sa pratique de l'humour reste marquée par des aspects qui la rapprochent plus que d'habitude de la pratique ironique. Il rejoint ainsi une « vision

[799] Jean-Marc Moura, *Le Sens littéraire de l'humour*, Presses Universitaires de France, 2010, p. 273.

[800] *Ibid*., p. 115.

d'une ironie destructrice bien plus proche de ses préoccupations qu'un humour tolérant et ouvert[801]. »

Cette conclusion s'affirme d'ailleurs dans un passage de l'un des textes manuscrits laissés par Cioran, intitulé « Sur l'humour », où il explique la différence entre « humoriste » et « ironiste » comme suit :

> Tout à l'opposé de l'ironiste, de cet esprit aux mille blessures cachées, il [l'humoriste] regarde sans amertume les folies d'autrui : le vrai humour résigné avant le drame, comme un protagoniste qui aurait tout compris au premier acte, il adopte une philosophie statique : il sourit à la vie pour ne pas s'y mêler. Le sourire est témoin, il n'est pas acteur[802].

Cette opposition écarte davantage son énonciateur de la sphère de l'humour, car en effet, « le détachement est souhaitable, et impossible[803] » pour des raisons dont il expose certaines quand il affirme, non sans lyrisme tragique :

> Mes maux ne cessent de me rappeler à moi-même. Grâce à eux je me retrouve à tout moment – pour me détester, pour tourner toutes mes rages contre moi, contre ce moi dont j'essaie en vain de me dissocier[804].

La dissociation est dure, le détachement aussi. Toute sa production littéraire en donne les preuves, et toute sa pensée de l'être et du monde l'expose. Et c'est là que s'impose l'ironie comme un procédé qui allie la lucidité intellectuelle à l'amertume et à la rage existentielles pour qu'elle soit une pratique négative, parce que liée aux maux du monde, et négatrice, parce que destructrice des illusions.

> L'humour est une conduite de deuil (il s'agit d'accepter cela même qui nous fait souffrir), ce qui le distingue à nouveau de l'ironie, qui serait plutôt assassine. L'ironie blesse ; l'humour guérit. L'ironie peut tuer ; l'humour aide à vivre. L'ironie veut dominer ; l'humour libère. L'ironie est impitoyable ; l'humour est miséricordieux. L'ironie est humiliante ; l'humour est humble[805].

---

[801] Lauralie Chatelet, *Cioran, un penseur privé en mal d'écriture, op.cit*., p.367.

[802] « Sur l'humour », Fonds Cioran, Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, CRN Ms. 400.

[803] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.89.

[804] *Ibid*., p.198.

[805] André Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, chapitre 17, « L'humour », PUF, 1995. (Version numérique : http://palimpsestes.fr/textes_philo/comtesponville/17.humour.pdf)

L'ironie est ce qui est le plus en adéquation avec l'être que rongent « une tristesse hideuse et un cri d'écorché[806] ». Et bien qu'elle permette des accès d'humour, elle impose une atmosphère générale de désarroi et de refus qui font d'elle l'un des moyens stylistiques de l'expression de la négation dans le texte cioranien.

III. L'ironie chez Cioran

De par sa force critique, ses vocations, ses effets et sa force d'impact, l'ironie constitue l'outil majeur pour celui qui se positionne face et contre le monde. Par son pouvoir de feintise, mais aussi par les contradictions qu'elle soulève, elle se dresse, chez Cioran, comme union des contraires ; elle assassine en tendresse et se rit du spectacle du chaos existentiel.

La pratique de la négation passe alors par cette figure qui se veut celle de la dissimulation et de la réflexion approfondie ; une réflexion opérée par l'ironiste, mais aussi par le récepteur de l'énoncé ironique qui doit passer à un niveau supérieur d'analyse pour pouvoir cerner le fond de la pensée exprimée sur le mode de l'inversion de la valeur argumentative du propos, et cela à supposer que cette valeur existe chez Cioran.

Dans son étude de l'ironie chez cet écrivain sceptique, Modreanu, pour présenter à la fois la délicatesse et la complexité de ce concept, recourt à la formule suivante : « une ironie romantique totale-tragique-instable-paradoxale, surmontant, assimilant, tordant et unifiant les classes et variantes soigneusement inventoriées par un Muecke ou un Booth[807] ». Elle résume de la sorte tout l'amalgame des caractères, fonctionnements et finalités de la pratique ironique de Cioran, une pratique qui se métamorphose en besoin perpétuel face à soi, face à Dieu et face au monde.

Dans ce qui suit, nous proposons d'étudier le recours de Cioran à cette figure qui, au-delà du flou qui la caractérise, gagne chez lui une complexité supplémentaire, et cela sur différents plans.

Avant de passer à l'analyse des textes, il nous semble être judicieux de revenir sur l'état de l'art et les différentes définitions attribuées à l'ironie pour tenter de mieux la cerner dans la pratique ironiste de Cioran.

---

[806]Cioran, *Précis de décomposition, op.cit.*, p.108.

[807] Simone Modreanu, *op.cit.*, p. 258.

1. L'ironie : esquisse de définition et état de l'art

L'ironie a fait et fait encore jusqu'à aujourd'hui l'objet de diverses études qui la relient à la rhétorique, à la pragmatique, à la sémantique, à la philosophie… En découle par conséquent une littérature riche et diversifiée, bien que parfois, et sur quelques aspects définitoires de l'ironie, quelque part répétitive. Mais ces répétitions n'ont pas créé un sens univoque au concept de l'ironie. Les écritures et réflexions qui la prennent pour sujet ne cessent d'en discuter les modes, les marques, les aspects, les mécanismes… Le tout fait que le signifié auquel réfère le mot « ironie » ne cesse de se dilater. Existe-il d'ailleurs une seule ironie ? N'est-elle pas en réalité plurielle ? Sommes-nous capables de lui attribuer une définition claire et nette ? Est-elle seulement trope ? Est-elle une tonalité, une intention, une manière de pensée, une attitude ?

> Qu'est-ce que l'ironie ? Est-ce un aspect du comique ? La rencontre du fini et de l'infini ? Un trait de caractère ? […] Un paradoxe ? Du sarcasme ? […] La question est simplement mal posée ; car l'ironie n'est pas une. […] On devrait donc se demander plutôt : dans tel contexte, à telle époque, ou pour telle personne, qu'est-ce que l'ironie[808] ?

La question de poser une définition à la fois complète et universelle n'est pas des plus faciles à satisfaire et notre travail n'est pas le cadre idéal pour une telle tentative. Plus nous avançons sur les traces de l'ironie, et plus marquante est l'impression de flou qui l'enveloppe. Pour peu qu'on essaie d'interroger le sens qu'acquiert ce terme dans l'usage, on se rendra compte assez rapidement de son ampleur et de l'hétérogénéité des concepts qu'il couvre. « On peut ironiser par dérision, faire de la dérision de façon ironique, railler avec ironie, à moins que ce ne soit ironiser en raillant. » Elle se rallie à une panoplie de registres, de finalités, de figures qui en modifient les nuances à chaque utilisation.

Emprunté au latin « ironia », lui-même du grec ancien « εἰρωνεία, eirôneía », elle renvoyait originellement à l' « action d'interroger en feignant l'ignorance[809] ». Elle s'est en effet liée au début « au procédé d'interrogation, employé par Socrate à

[808] Monique Yaari, *Ironie paradoxale et ironie poétique*, Birmingham, Alabama, Summa Publications, 1988, pp.3,4.

[809] Étymologie mentionnée dans http://fr.wiktionary.org/wiki/ironie#.C3.89tymologie

l'égard des sophistes et consistant à les emmener à des contradictions successives pour les convaincre de leurs erreurs[810]. » Il s'agit donc d'une « méthode de connaissance, peut-être la forme même de l'esprit[811] » essentiellement fondée sur deux aspects : la feinte et l'argumentation dans le sens de la persuasion.

La pratique socratique de l'ironie avait pour but de troubler la quiétude des vérités toutes faites étant « contestataire de la légitimité de l'ordre en place[812] ». L'ironie fut donc une des méthodes adoptées par Socrate dans ses enseignements, une méthode qui ne cherche pas à servir des vérités ou des certitudes, mais à pousser le récepteur à réfléchir par lui-même. D'ailleurs, tout comme Cioran, il ne débouche pas obligatoirement ni systématiquement sur un jugement ni sur une idée présentée comme vraie. Sa devise « Je sais que je ne sais rien » le rapproche ainsi d'un esprit sceptique qui use de l'ironie pour relativiser et remettre en question les pseudo-vérités.

La majorité des ouvrages de rhétorique et de stylistique insistent, par ailleurs, sur l'idée d'inversion de sens qui s'est par la suite liée à cette figure. Dumarsais la présente comme « une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit : ainsi les mots dont on se sert dans l'ironie, ne sont pas pris dans le sens propre et littéral[813] ». La question du sens contraire est, par ailleurs, à délimiter. Non-p est-il le strict contraire de p ou revoie-t-il plutôt à une proposition plus généralement et sémantiquement différente du sens de p ? Dans un énoncé ironique, le sens visé, non-p, représente-t-il la stricte négation de p ou renvoie-t-il plutôt à une forme de « négation indirecte » comme le propose Giora[814] ? Nous soutenons la deuxième option qui nous semble surtout être en adéquation avec la lecture de l'ironie chez Cioran.

Dans son dictionnaire, Georges Molinié la présente comme :

> une figure de type macrostructural, qui joue sur la caractérisation intensive de l'énoncé : comme chacun sait, on dit le contraire de ce que l'on veut faire entendre. Il importe de bien voir le caractère macrostructural de l'ironie : un

[810] Quillet, *Dictionnaire Encyclopédique Quillet*, Paris, Quillet, 1977-1988, p.6332.
[811] Sylvie Modreanu, *op.cit.*, p.48.
[812] *Ibidem.*
[813] Dumarsais et Fontanier, *Les tropes*, Tome I. Genève, Slatkine Reprints 1976, p.199.
[814] Rachel Giora, « On irony and negation », in *Discourse Processes, 19*(2), 1995, 239-264.

> discours ironique se développe parfois sur un ensemble de phrases parmi lesquelles il est difficile d'isoler formellement des termes spécifiquement porteurs de l'ironie (mais en cas d'antiphrase cela est possible) ; d'autre part, c'est tout l'entourage du passage qui concourt à le faire interpréter ironiquement, l'ironie pouvant toujours n'être point perçue[815].

Ce qu'il met en valeur est le caractère macrostructural de l'ironie, un caractère qui élargit son champ d'action pour qu'il porte aussi sur le non manifeste, sur ce qui est contextuel et codé par l'intelligence de l'ironiste. Cela nous met en partie face à la valeur pragmatique de l'ironie. Un énoncé ironique ne peut se comprendre et être lu comme tel que si le contexte oriente son récepteur vers une pareille interprétation introduisant des incohérences dans le propos. Mais cela ne garantit pas toujours la possibilité du décodage du message ironique comme le précise Molinié.

Fontanier définit l'ironie, quant à lui, comme un procédé qui vise à :

> dire par une raillerie, ou plaisante, ou sérieuse, le contraire de ce qu'on pense, ou de ce qu'on veut faire penser. Elle semblerait appartenir plus particulièrement à la gaieté ; mais la colère et le mépris l'emploient aussi quelquefois, même avec avantage ; par conséquent, elle peut entrer dans le style noble et dans les sujets les plus graves[816].

Il insiste de la sorte sur l'aspect affectif de l'ironie qui peut s'employer dans des contextes où priment des sentiments tels que la colère. Toujours en relation avec l'affection, nous pouvons songer à la définition donnée par Morier dans son *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique :*

> L'expression d'une âme qui, éprise d'ordre et de justice, s'irrite de l'inversion d'un rapport qu'elle estime naturel, normal, intelligent, moral, et qui, éprouvant une envie de rire dédaigneusement à cette manifestation d'erreur ou d'impuissance, la stigmatise d'une manière vengeresse en renversant à son tour le sens des mots (antiphrase) ou en décrivant une situation diamétralement opposée à la situation réelle (anticatastase). Ce qui est une manière de remettre les choses à l'endroit[817].

Intervient avec sa définition de l'ironie de nouveaux aspects. En effet, il la rattache à une réaction qui émane d'une volonté de vengeance face à ce que l'ironiste juge comme une « erreur » qui vient inverser l'ordre de ce qui doit être. Il existe donc un

---

[815] Georges Molinié, *Dictionnaire de Rhétorique*, Le Livre de Poche. Paris : Librairie Générale Française, 1992, p.180

[816] Dumarsais et Fontanier, *op.cit.*, p.145

[817] Henri Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, 1989, p.583-4.

processus de distanciation qui accompagne la parole ironique, une distanciation qui pourrait expliquer le recours itératif de Cioran à cette figure. Plusieurs études soulignent d'ailleurs clairement l'idée de l'écart qu'elle crée par rapport à la réalité évoquée. Pour en donner l'exemple, prenons cette définition de Rochlitz :

> L'ironie est une technique de présentation qui prend une distance critique par rapport à la réalité évoquée, sans adopter le point de vue supérieur de l'humour qui s'érige en maître du monde. On distingue l'ironie objective, qui se manifeste dans le destin d'un personnage (ou d'un groupe de personnages) littéraire(s), et l'ironie subjective, sorte d'autodestruction d'une subjectivité consciente de l'écart qui la sépare de l'idée absolue à laquelle elle aspire[818].

La définition qu'il présente insiste sur l'idée d'une technique de prise de distance par rapport au mode ou par rapport à soi. « L'ironie subjective » autodestructrice qui traite de l'écart entre aspirations et réalité subjective. Nous nous intéresserons davantage à l'auto-ironie dans les passages analytiques du texte cioranien.

La question de la distanciation se trouve reprise avec plus d'approfondissement par Pougeoise dans son dictionnaire de rhétorique où il explique ce qui suit :

> C'est peut-être la notion de distance, ou de tension, qui caractériserait le mieux dans sa diversité l'acte de parole ironique : distance d'un énoncé avec l'énoncé d'autrui ; distance d'un énonciateur à l'égard de son propre énoncé ; distance d'un énoncé d'avec son contexte de référence réel ; enfin, distance, interne à l'énoncé, entre deux éléments disjoints de cet énoncé. L'ironie, comme toute conduite sociale, relèverait alors d'une manière à la fois de garder ses distances avec autrui par l'entremise de distances sémantiques et syntaxiques construites dans et par le discours, manière ambiguë et rusée de bénéficier en même temps d'une impunité (je n'ai jamais dit cela) et d'une efficacité (j'ai bien dit cela), manière donc à la fois de fonder une connivence, d'affirmer une cohésion et un lien, de réduire pratiquement une distance (avec ceux qui me comprennent à demi-mot, qui font donc partie de mon monde), tout en excluant, en mettant à distance ceux qui me servent de cible et ceux qui n'accèdent qu'au sens explicite de mon discours[819].

Il choisit de parler d'« un acte de parole ironique » pour insister sur l'aspect énonciatif, mais aussi pragmatique de la figure et la relier à son environnement de

[818] Jacob André (Dir.), Encyclopédie Philosophique Universelle. Tome I, volume dirigé par Sylvain Auroux., p. 1376.

[819] Pougeoise Michel*, Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Armand Colin, 2001, p.153.

production et à ses finalités. Il estime donc qu'« il faut parfois avoir recours au contexte afin de bien interpréter le propos (du dire ironique)[820] ». Nous estimons que le contexte n'est pas seulement « parfois » nécessaire pour l'interprétation de l'énoncé ironique, il l'est presque toujours. Par contexte, nous entendons également parler de l'esprit dans lequel se développe la pensée qui donne finalement naissance, avec inversion de valeur argumentative, à un propos ironique. Mais quand il s'agit d'un texte qui ne tranche pas, qui emprunte les contradictions comme itinéraire et qui suit, chemin faisant, les exigences d'un esprit sceptique, l'identification du propos ironique est moins facile. L'analyse de Pougeoise s'intéresse surtout à l'acte de parole ironique comme conduite sociale qui se joue sur le mécanisme de distanciation entre l'ironiste et, d'une part, l'énoncé, et d'autre part, le récepteur. Il pose au même temps la question de l'assomption et la non-assomption de l'énoncé par son énonciateur et ses répercussions sur les différents participants dans l'acte et son environnement.

Cette analyse nous met sur la voie de l'approche polyphonique de Ducrot qui voit en l'ironie l'intersection entre deux énoncés et donc de deux voix superposées dans un même énoncé qui a une double interprétation qui va dans deux sens opposés.

> Parler de façon ironique, cela revient pour un locuteur L, à présenter l'énonciation comme exprimant la position d'un énonciateur E, position dont on sait par ailleurs que le locuteur n'en prend pas responsabilité, et bien plus qu'il la tient pour absurde. L n'est pas assimilé à E, origine du point de vue exprimée dans l'énonciation[821].

Dans son analyse polyphonique de l'ironie, Ducrot différencie un locuteur d'un énonciateur, tous deux combinés dans un sujet parlant unique. Le locuteur L a une position différente de celle de l'énonciateur E dont la position est exprimée dans l'énoncé. Cette différence peut aller jusqu'à l'opposition contradictoire. Donc ce locuteur dissimule sa vraie position en se servant d'un énoncé qu'il n'assume pas et qu'il lie à un énonciateur, qui peut être connu ou inconnu. Les énonciateurs sont pour Ducrot « ces êtres qui sont censés s'exprimer à travers l'énonciation, sans que pour autant on leur attribue des mots précis ; s'ils "parlent " c'est seulement en ce sens

[820] *Ibidem.*
[821] Oswald Ducrot, *Le dire et le dit, op.cit*., p.211.

que l'énonciation est vue comme exprimant leur point de vue, leur position, leur attitude, mais non pas au sens matériel du terme, leurs " paroles "[822] ». Il est donc question d'un nombre de voix qui coexistent dans le même énoncé. Cette vision est à rattacher de la théorie des ironies comme mentions, aussi appelée la théorie des mentions ironiques, élaborée par Sperber et Wilson. Avec les mentions, toutes les ironies sont considérées « comme des mentions ayant un caractère d'écho : écho plus ou moins lointain, de pensées ou de propos, réels ou imaginaires, attribués ou non à des individus définis.[823] » Tout comme la théorie ducrotienne, cette vision de l'ironie a permis de dépasser l'approche restrictive héritée de la tradition rhétorique qui réduit l'ironie à une limite phrastique, et donc à l'antiphrase. Elle permet ainsi de creuser davantage dans le pourquoi de l'utilisation de la figure en se penchant sur les questions du destinataire et de la « cible ».

En effet, avec la théorie des mentions échoïques, l'ironie vise comme cible « les personnes ou les états d'esprit, réels ou imaginaires, auxquels elle fait écho. C'est le mécanisme même de l'écho qui détermine la cible et non pas l'éventuel contenu critique de l'énoncé ou la méprise du destinataire[824]. » Il est donc question de la source même de l'écho et non seulement du propos rejeté. Développant cette même idée, Ducrot élargit la zone d'action couverte par l'ironie pour prendre pour cible toute personne susceptible de soutenir le point de vue remis en question par l'ironiste pour ainsi faire ressortir toute l'absurdité de la voix de l'énonciateur.

Par ailleurs, en philosophie, Vladimir Jankélévitch a consacré une étude à l'ironie et à ses soubassements philosophiques. Cette étude vient donner plus d'éclaircissement aux raisons du recours de Cioran à l'ironie reliant cette figure au scepticisme et à la conscience. En effet, pour lui, « le progrès de l'ironie va du même pas que le progrès de la conscience[825] ». Plus on est lucide, plus on cherche à se distancier de la réalité qui perd aux yeux du sceptique son bien-fondé, sa réalité. Elle

[822] *Ibid*., p.204.
[823]Dan Sperber et Deirdre Wilson, « Les ironies comme mentions «, in *Poétique*, n° 36, 1978, p.p.408-409.
[824]*Ibid*., p.411.
[825] Vladimir Jankélévitch, *L'ironie*, Flammarion, 2011, p.35.

s'érige, par conséquent, en signe de clairvoyance et fournit au même temps à son pratiquant les moyens de la distanciation par rapport au réel et par rapport à l'autre.

Avec l'intégration de l'approche philosophique au domaine de l'étude de l'ironie qui était toujours considérée comme domaine de recherche rhétorique et linguistique, la conception de l'ironie s'est élargie pour donner ce que certains critiques appellent « l'ironie moderne [826] » ou encore l'ironie romantique ou paradoxale.

Attardons-nous un peu sur la théorie de l'ironie romantique dont nous devons la première conceptualisation à Schlegel. Cette approche de l'ironie, à la fois philosophique et littéraire, lie, comme le fait Cioran, le fait ironique à la nature du monde. « L'ironie, c'est la conscience claire de la mobilité éternelle, d'un chaos grouillant à l'infini[827] », « une synthèse absolue d'absolues antithèses, l'échange constant, et s'engendrant lui-même, de deux pensées contraires[828]». C'est pour cette raison que l'ironie se marie très souvent avec le paradoxe dans le texte cioranien.

En écrivant : « Dans la stupidité il est un sérieux qui, mieux orienté, pourrait multiplier la somme des chefs-d'œuvre[829] », Cioran élabore son propos en s'appuyant sur des concepts apparemment antithétiques. Il marie la stupidité, le sérieux, et la production intellectuelle dans des relations d'implication et de causalité à la fois surprenantes et amusantes. Par le biais de l'hyperbole, il élève la stupidité au rang de producteur de chefs d'œuvres engageant le paradoxe dans la logique interne à l'énoncé. L'utilisation du syntagme « chefs d'œuvres », par la valeur artistique et intellectuelle qu'elle revêt, s'oppose, par l'univers qu'elle implique, au lexème « stupidité » qui renvoie au trivial. Ce fragment part d'une réalité, elle-même ironique, où la stupidité, synonyme d'un état d'ignorance ou d'inconscience contraire à l'état de lucidité, permet justement de continuer à produire croyant encore aux sens de l'être, de la création et du monde. Par l'ironie et le paradoxe qu'il implique, ce

[826] Monique Yaari et Philippe Hamon ont aussi employés dans leurs œuvres respectives, *Ironie paradoxale et ironie poétique* et *L'ironie littéraire.*

[827] Schlegel, "Ideen", in *Kritische Friedrich Schlegel Ausgabe,* H.Eichner éd., 1967, p.69, Cité dans Pierre Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, Editions du Seuil, 2001, p.104.

[828] *Ibid.,* p.106.

[829] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit*., p.2.

fragment dévoile le non-sens général et rappelle par la même une réalité où rien ne se construit logiquement.

Notre étude de l'ironie s'intéresse donc à la vision existentielle de l'ironie que développe Schlegel et à ses manifestations rhétoriques qui ne se limitent pas à l'antiphrase. Celle-ci n'est, en réalité, que sa réalisation la plus explicite. Nous nous intéressons à l'ironie dans ses réalisations les plus générales où le ton ironique se joint au sarcasme, à l'humour, à la raillerie…

2. Cioran ironiste

L'ironie chez Cioran est avant tout une attitude face à un monde qu'on peut qualifier d'ironique. En effet, il existe en lui une absence de nécessité, de sens et de sérieux toutes intrinsèques à sa nature absurde. Exister dans ce monde est un état paradoxalement non-sérieux et sérieux à la fois. En effet, la lucidité qui dévoile sa vanité ne sauve pas le penseur de l'implication et de l'attachement à la vie. Elle « n'extirpe pas le désir de vivre, tant s'en faut, elle rend seulement impropre à la vie[830]. ». Et c'est ce mélange qui fait appel à une tonalité ironique amère joignant le sourire de la distanciation à la conscience du tragique.

> Le rire littéraire en présence chez le penseur privé n'est pas un rire dénué d'une perception douloureuse de l'existence. Si l'on parle davantage de sourire que de rire dans le cas de l'humour littéraire c'est parce qu'il reste dans le sourire la conscience d'une tragédie en cours que l'humour a mis au défi tout en sachant sa cause perdue[831].

Et d'ailleurs, si l'on revenait aux textes cioraniens où il évoque le rire, nous pourrions voir se dessiner ce lien entre rire et souffrir. Le rire se lie ainsi, dans le fragment suivant au malaise : « S'il est un instant où l'on devrait pouffer de rire, c'est lorsque, sous l'effet d'un intolérable malaise nocturne, on se lève sans savoir si on rédigera ses dernières volontés ou si l'on se bornera à quelque misérable aphorisme[832] ».

[830]Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.*, p.86.

[831] Lauralie Chatelet, *Cioran, un penseur privé en mal d'écriture*, *op.cit.,* p.402.

[832] Cioran, *Écartèlement*, in *Œuvres, op.cit*., p.946.

Le doute est la pratique qui s'avère être la plus authentique chez Cioran, et elle n'est pas sans lien avec l'ironie. Se servant de la négation et de « la négation de la négation », il s'engage dans l'entreprise de déconstruction de toute norme, dogme et vérité. Partant de l'abolition de la divinité et aboutissant à la pensée contre soi, il multiplie les facettes de son scepticisme et se sert très souvent, pour cela faire, d'une ironie qui le distancie davantage de toute réflexion et qui lui permet de faire expérimenter, à son lecteur, les bonheurs du doute. Ce dernier s'érige comme pouvoir démystificateur, « exercice de défascination[833] » qui donne accès à la lucidité dont nous avions analysé le poids.

> On peine, on se démène, on se sacrifie, en apparence pour soi, en fait pour n'importe qui, un ennemi futur, pour un ennemi inconnu. […] Héraclite s'est trompé : ce n'est pas la foudre, c'est l'ironie qui gouverne l'univers. C'est elle qui est la loi du monde[834].

Sur le mode de l'hyperbole, Cioran fait de l'ironie le gouverneur de l'univers, un lieu insensé, dans une temporalité subjective qui est celle du désarroi. Il fait d'elle ainsi un principe d'existence, un élément qui sous-tend son insertion, non désirée mais tout de même rêvée, dans ce monde. Ce dernier est lui-même, à ses yeux, un monde ironique où l'être existe sans finalité ni cause pour ainsi subir le poids d'une présence malheureuse et insensée. Le pronom impersonnel « on » donne une valeur de généralité au fragment. Dans une anaphore, il se répète engageant une sorte d'énumération d'états négatifs « peine, démène, sacrifie » dont il remet en question la signification à travers l'indéfini dans le groupe prépositionnel « pour n'importe qui ». Pour atténuer la gravité de ce constat du non-sens, nous pouvons voir dans la référence aux propos d'Héraclite une forme d'humour ironique. Le verbe « se tromper » pour qualifier une part d'une philosophie entière qui voit dans la foudre « un attribut de Zeus[835] » et donc une forme de divinité, vise à relayer à la réflexion sur le tragique une part de légèreté.

---

[833] Cioran*, Le mauvais démiurge,* in *Œuvres, op.cit.*, p.1253.

[834] Cioran, *Ecartèlement*, in *Œuvres, op.cit.,* p.1451

[835] Antoine Cantin-Brault, « La métaphysique d'Héraclite », in *Laval théologique et philosophique*, *Vol*. 71, n°2, 2015, p.p. 201-217. (Version numérique : Url https://id.erudit.org/iderudit/1035558ar)

En ce rien qui enveloppe l'être git donc la source même de l'ironie d'« être ». Il faudrait voir dans la pratique de l'ironie chez ce penseur une imitation de celle de sa condition. Le sérieux d'un discours et d'une pensée qui procèdent par systèmes, par ordre et logique, ne peut coïncider avec l'essence négative d'un monde qui ressemble à celui que ce Roumain nous présente. Ironiser serait donc une manière de faire avec cette réalité, de la dépouiller de toute consistance par une lucidité qui se laisse exprimer sur un ton sarcastique et ironique.

La figure dont on traite dans ce chapitre les manifestations est donc d'essence tragique. Il s'agit d'un masque qui camoufle le visage de la douleur. Dans l'un de ses *Entretiens*, Cioran affirme que « l'ironie n'est qu'un masque du malheur, une voie indirecte, un détour que prennent ceux qui sont blessés dans leur for intérieur afin de cacher leur véritable état[836] ». Elle se lie ainsi, tout comme la conscience dont elle est d'ailleurs le fruit et le signe, à la souffrance dont elle essaie, par moments, de changer la face.

Chez lui, l'ironie est outil d'expression, mais elle est aussi objet d'écriture. Dans plusieurs de ses fragments, il l'aborde et en fait voir la relation avec la pensée sceptique et sa position par rapport à l'existence et l'être. Il nous a donc semblé pertinent d'analyser des fragments qui portent sur cette composante à la fois stylistique et philosophique de son écriture.

Dans « Ironie et auto-ironie[837] », nous pouvons lire ce qui suit :

> L'ironie reflète une crispation intérieure, un manque d'amour, une absence de communion et de compréhension humaines ; elle équivaut à un mépris déguisé. L'ironie dédaigne le geste naïf et spontané, car elle se place au-delà de l'innocence et de l'irrationnel. Elle contient néanmoins une forte dose de jalousie à l'égard des naïfs. Incapable de manifester son admiration pour la simplicité en raison de son orgueil démesuré, l'ironie méprise, envie et envenime[838].

Dans ce passage, Cioran analyse le rapport entre l'ironie et l'intériorité. Il la présente comme la conséquence d'un déficit affectif, marque d'une rupture d'avec le monde et ses différentes composantes qui se dit à travers le lexique de la

[836] Cioran, *Conversation avec Cioran, entretien avec Verena Von Der Heyden-Rynsch*, Bucarest, Humanitas, 1993, p.68.
[837] Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, in *Œuvres*, *op.cit*., p.81.
[838] *Ibid.*, p. 81.

discordance. Les expressions « manque d'amour », « absence de communion » et « mépris déguisé » mettent l'ironie du côté du rejet. Ainsi représente-t-elle une réaction de l'esprit et de la langue à l'absurdité du monde suite à une prise de conscience de l'irrationnel qui enveloppe l'être. Usant de la personnification, Cioran attribue à cette figure des qualités humaines qui sont en partie l'écho de sa propre position au monde. Tout comme lui, « l'ironie méprise, envie et envenime[839] ». Elle est une forme de négation dans la mesure où elle rejette, refuse et s'érige comme force de l'esprit réfractaire qui se met dans une perspective de distanciation par rapport à son objet qui, chez Cioran, n'est autre que l'existence même.

L'ironie cioranienne est donc une ironie amère, une ironie qui relève des marques de la tragédie de l'être moderne travaillé par le désarroi et le dégoût.

Ainsi, questionnant le sens de liberté, marque-t-il dans *De l'inconvénient d'être né* : « La clairvoyance est le seul vice qui rende libre – libre dans un désert[840]. » Le fragment incarne une ironie subtile, amplifiée par l'oxymore « libre dans un désert ». D'emblée, l'idée que la clairvoyance soit qualifiée de « vice » nous met sur les traces du paradoxe ironique. Ce vice est présenté par Cioran comme libérateur, et c'est là que commence à se dessiner une attitude ironique vis-à-vis de l'assertion inaugurale. L'apposition oxymorique « libre dans un désert », qui vient décrire la nature de la liberté que dispense la clairvoyance, finit par neutraliser le sens de l'attribut « libre ». Le désert évoquant un paysage aride et inhospitalier, souvent perçu comme une contrainte à la liberté plutôt que comme un lieu de liberté, crée un contexte de limitation et de privation, mettant en lumière l'intention ironique de Cioran liant finalement la clairvoyance à une forme de non-liberté, stérile et hostile. Par rapport au drame de la lucidité « funeste[841] », à cette conscience continue de l'absurde, l'ironie, tout en maintenant le sentiment du tragique, opère une distanciation, ne serait-ce que momentanée, par rapport à son sujet le posant comme objet de dérision.

[839] *Ibidem.*

[840] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.7.
[841] *Ibid*., p.49.

Cette dérision se transforme souvent en un outil de réflexion et de remise en question de la nature des concepts qui font le fond de l'humanité. Permettant de se rire des valeurs, d'en présenter l'image désillusionnée, ironie et humour se rallient dans une entreprise de décomposition. Parlant de la sagesse, Cioran écrit ce qui suit :

> Que fait le sage ? Il se résigne à voir, à manger, etc., il accepte malgré lui cette « plaie à neuf ouvertures » qu'est le corps selon la Bhagavad-Gîta. – La sagesse ? Subir dignement l'humiliation que nous infligent nos trous[842].

L'alliance entre le noble et le trivial, entre l'esprit et la chair, et cela en associant sagesse et « trous », relève de l'humour qui s'engendre souvent de l'inadéquation associative. « Il s'agit de faire se confronter, par rapprochement métonymique ou métaphorique le registre du haut, des beaux sentiments et des valeurs et le registre du bas, du trivial, de l'organique, à l'avantage systématique de ce dernier. Dégradation des valeurs et, une fois encore, défaite de la pensée[843]». Cela se laisse d'ailleurs voir, comme le précise Moret, dans des fragments où est évoqué le sentiment amoureux dans un ensemble de textes rassemblés, dans les *Syllogismes*, sous l'intitulé de « *Vitalité de l'amour* ».

> Vitalité de l'Amour : on ne saurait médire sans injustice d'un sentiment qui a survécu au romantisme et au bidet[844].
>
> Commencer en poète et finir en gynécologue ! De toutes les conditions, la moins enviable est celle d'amant[845].
>
> La dignité de l'amour tient dans l'affection désabusée qui survit à un instant de bave[846].

En plus du recours inattendu, presque surprenant, et donc assez humoristique de lexème tels que « bidet », « gynécologue » et « bave », liant le sentiment amoureux, communément qualifié de noble, à la chair dans ses manifestations triviales, le titre accordé à cet ensemble de fragments, qui s'étend sur trois pages, nous semble être

[842] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit.*, p. 179.
[843] Philippe Moret, *op.cit.*, p.251.
[844] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit.*, p.43.
[845] *Ibid*., p.44.
[846] *Ibid*., p.45.

ironique. Ce titre semble refléter un présupposé commun sur l'amour, exprimé par une voix autre que celle de Cioran, et faisant référence à la croyance sociétale en la vitalité supposée de l'amour. Les fragments qui se succèdent suite au titre, viennent en effet donner une image dévalorisante, voire même rabaissante, de ce sentiment.

Le jeu sur les registres englobe également une pratique linguistique et stylistique qui consiste à utiliser un vocabulaire familier, voire argotique, dans des contextes de réflexions métaphysiques ou existentielles.

> Dans un monde sans mélancolie, les rossignols se mettraient à *roter*[847].
>
> L'histoire, à proprement parler, ne se répète pas, mais, comme les illusions dont l'homme est capable sont limitées en nombre, elles reviennent toujours sous un autre déguisement, donnant ainsi à une *saloperie* archidécrépite un air de nouveauté et un vernis tragique[848].

« Roter » et « saloperie », que nous marquons en italique, révèlent une touche d'humour noir qui met en lumière la laideur et les illusions de la réalité humaine. Placer des mots familiers, voire même vulgaires, pour parler de mélancolie ou d'histoire semble être incongru, mais cela participe à révéler une forme particulière de distanciation. Le recours au verbe « roter », dans le premier fragment, crée un effet de distanciation en contrastant l'image poétique des rossignols avec un acte corporel vulgaire et prosaïque. Cette dissonance entre image noble et acte trivial crée un effet de surprise et de décalage qu'on retrouve également avec le mot « saloperie ». Elle dessine les traits d'un art scriptural quelques parts détaché des normes et dogmes littéraires, mais elle marque aussi un détachement quant au sujet même de la réflexion qu'il tend à désacraliser, et donc dédramatiser dans un geste de refus de sombrer dans le pathétique. Janklévitch décrit, dans ce même cadre, la pratique de l'ironie comme une recherche de non-approfondissement : « L'ironiste ne veut pas être profond ; l'ironiste ne veut pas adhérer, ni peser ; mais il touche le pathos d'une tangence infiniment légère, et quasi impondérable[849] »

---

[847] *Ibid*., p.18.

[848] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.69.

[849] V. Jankélévitch, *L'Ironie*, *op. cit*., p. 33.

L'ironie et l'humour se présentent donc comme outils de négation des valeurs partagées, de sens commun et de mensonges. Et c'est pour cette raison que le paradoxe et l'oxymore interviennent souvent, soulevant les aspects antithétiques de l'être et de sa perception de la réalité. Le chemin menant de la pratique ironique à la négation avance par décomposition des illusions. En se créant un espace séparateur entre soi et le monde par l'outil du comique, Cioran s'élève, par instants, au rang d'un moraliste destructeur de dogmes. Il se joue des connotations et des registres, alliant les contradictions pour mettre en lumières les failles de la doxa, et le non-sens des systèmes.

Et c'est pour cela que nous parlons chez lui d'une ironie romantique. Tout tourne autour de l'incongruence dévoilée entre le monde et l'être. Tout comme ce monde intrinsèquement dérisoire, tout comme cette ironie du sort créatrice de réalité paradoxale et chaotique, l'expression aphoristique, « pur jeu de langage et d'écriture[850] », s'appuie, elle aussi, sur l'ironie et dessine les frontières d'une expression littéraire qui s'appuie souvent sur une « construction syntaxique autant que sémantique, qui amuserait et ferait [sou]rire[851] ».

Et dans ce contexte de *Nihil*, et tel que l'expose très bien Simone Modreanu dans son exégèse, Dieu devient la cible d'une ironie par laquelle Cioran procède à une sorte de désacralisation du divin afin de se mettre sur un même pied d'égalité[852].

> S'il est vrai que Dieu répugne à prendre parti, je n'éprouverais nulle gêne en sa présence, tant il me plairait de l'imiter, d'être comme Lui, en tout, un sans-opinion[853].
>
> Au plus profond de soi, aspirer à être aussi dépossédé, aussi lamentable que Dieu[854].

[850] Philippe Moret, *op.cit*., p.238.

[851] François Demont, « Morale et humour chez Emil Cioran », in *Fabula / Les colloques*, Le rire : formes et fonctions du comique (dir. Marta Caraion, Laurence Danguy), URL : http://www.fabula.org/colloques/document4565.php , page consultée le 29 mars 2024

[852] Simona Modreanu, *op.cit*., p.258.

[853]Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.*, p.13.

[854] *Ibid*., p.4.

> Les défaites étant à l'ordre du jour, il est naturel que Dieu en bénéficie. Grâce aux snobs qui le plaignent ou le malmènent, il jouit d'une certaine vogue. Mais combien de temps sera-t-il encore *intéressant*[855] ?

Les fragments dépeignent une vision subversive et ironique de la divinité, mettant en lumière les limites de la conception traditionnelle de Dieu dans la vision cioranienne. L'ironie est utilisée de manière subtile, jouant toujours sur les décalages de registres et les connotations négatives que dévoilent des expressions telles que « un sans-opinion », « dépossédé », « lamentable » ou encore « à l'ordre du jour » et « vogue ». Pour remettre en question les attributs divins conventionnels, il en souligne ainsi la passivité, le potentiel d'indifférence et la vulnérabilité, invitant le récepteur à repenser sa perception de la divinité. Dans le dernier fragment, l'italique qui met l'adjectif « intéressant » en exergue nous semble être ironique. Cet adjectif est utilisé avec réserves et est donc indirectement attribué à une entité autre que l'écrivain. Tout converge dans le fragment pour dessiner le caractère « inintéressant » de ce Dieu qui, pourtant, et probablement souvent par ironie, prend tout de même une majuscule, même quand on réfère à lui par le pronom « Lui ».

Ironique est donc Cioran face à l'altérité, qu'elle prenne la forme d'un individu, d'une société ou d'un Dieu. Fléau à la fois ravageur et libérateur, l'ironie s'appuie sur un humour pour tout démolir tout en souriant devant les ruines d'un monde en cours de démolition. Niant jusqu'au néant tout fondement, rejetant l'entreprise divine et humaine, il marque par sa pratique ironique sa rupture avec le monde, signe d'un malaise existentiel et réaction de révolte contre sa condition et conte la quiétude illusoire de l'univers.

Mais face au tiraillement du « je » entre désir d'être et aspiration au non-être, le penseur peut-il détruire le monde sans s'auto-détruire ?

Cioran perd, au fil des textes, son identité, et c'est peut-être de cette perte que naît « le penseur privé » qui, hanté par ses doutes et négations, ne se lasse de se

[855] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit.*, p.7.

contredire, « car un esprit n'importe que dans la mesure où il se trompe sur ce qu'il veut, sur ce qu'il aime ou sur ce qu'il hait ; étant plusieurs, il ne peut se choisir[856]. »

Par un effet de retournement, la négation touche au « je » et commence alors à se former, parallèlement, une auto-ironie, qui se lie à l'entreprise sceptique à laquelle s'adonne le penseur, entreprise qui met le « je » au cœur du doute, et qui par la même se déploie comme forme de distanciation de soi.

Parlant de l'auto-ironie chez Cioran, Lauralie Chatelet explique ce qui suit :

> L'auto-ironie, notamment, est présente dans la majeure partie des œuvres de Cioran en tant que capacité à rire de soi-même, à prendre du recul sur sa propre quête d'identité et la difficulté qu'il y a à la trouver. Par extension, l'humour est utilisé pour désamorcer le conflit interne et tenter de donner une identité nourrie de contradictions à celui qui ne parvient pas à en établir une[857].

Car en fait, dans le texte cioranien, l'un des visages paradoxaux de l'expression de soi est justement celle contradictoire où le grave et le futile se rallient pour parler de la douleur d'être tout en ayant le sourire d'un délivré, qui n'en est pas réellement un. Ainsi, quand pour parler des douleurs, qui lui ont tenu compagnie sa vie durant, il écrit : « Estomac, intestins foutus. Je ne digère presque plus rien. Des légumes à l'eau – ou la mort, tel est le seul choix qui me reste[858]. », parvient-il à se moquer de lui-même, tout en parlant de la dégénérescence de son corps, en coordonnant régime alimentaire et « mort » dans un même syntagme tout en attirant notre attention au mot « mort » l'insérant dans une apposition. Tournant en dérision le « je » et « la mort », il se prend pour sa propre cible d'ironie en cherchant ainsi à atténuer l'effet tragique de l'expérience de la corporéité.

Dans le même contexte de vie quotidienne, il décrit ses journées : « Se lever, faire sa toilette et puis attendre quelque variété imprévue de cafard ou d'effroi. Je donnerais l'univers entier et tout Shakespeare pour un brin d'ataraxie[859] ». Notons d'abord le recours à l'indéfini dans la première phrase du fragment, un indéfini

[856] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.162.

[857] Lauralie Chatelet*, Cioran, un penseur privé en mal d'écriture, op.cit*., p.351.

[858] Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p. 279

[859]Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.*, p.12.

derrière lequel se cache le « je » dans une tentative de détachement de l'expérience vécue. À cet indéfini, se joint, par la suite, une touche d'humour où s'imbriquent le grave et le banal. En présentant l'effroi et le cafard comme des objets d'attente quotidienne qui s'élèvent au rang d'activités, Cioran souligne le caractère inévitable et presque comique de ces expériences dans la vie quotidienne. La succession temporelle qu'implique la locution adverbiale « et puis » participe à l'accentuation de l'aspect incongru, et assez étrange, de l'organisation temporelle des activités. Par le biais d'une forme d'humour noir, où la banalité de la routine est teintée d'une légère moquerie envers les vicissitudes de l'existence, Cioran révèle à la fois hantise et tentative de dépassement, deux domaines qui, tout au long des écrits, continuent à se confronter sans issue possible.

L'écriture continue donc à revenir sur les mêmes voies pour tourner, indéfiniment, dans une sorte de labyrinthe où les idées se développent sans jamais atteindre un aboutissement. Elles se coupent par leurs opposés, par la lassitude, ou encore par l'ironie qui relate dans ce cas le désintérêt de celui qui voit la vanité de tout. Tel est le cas dans le fragment suivant :

> Comme je me promenais à une heure tardive dans cette allée bordée d'arbres, une châtaigne tomba à mes pieds. Le bruit qu'elle fit en éclatant, l'écho qu'il suscita en moi, et un saisissement hors de proportion avec cet incident infime, me plongèrent dans le miracle, dans l'ébriété du définitif, comme s'il n'y avait plus de questions, rien que des réponses. J'étais ivre de mille évidences inattendues, dont je ne savais que faire... C'est ainsi que je faillis toucher au suprême. Mais je crus préférable de continuer ma promenade[860].

L'ironie intervient pour couper le texte. Les points de suspension l'annoncent en coupant cours à la narration d'une sorte de rêverie que déclenche une châtaigne, et qui se développe en une atmosphère mystique. La dernière phrase du fragment contraste avec celle qui la précède où l'hyperbole « je faillis toucher au suprême » pousse le discours vers une limite métaphysique et spirituelle maximale qu'interrompt, subitement, le connecteur oppositif « mais », pour que le scepticisme remporte le duel face au suprême à la suite d'un tour ironique.

[860] *Ibid.*, p.8.

L'ironie ressasse les négations et les refus. Elle en maintient la vigueur et en renouvelle la matière en offrant une infinité d'objet de dérision. Elle se met ainsi à l'entre-deux du tragique découlant de la lucidité et du détachement du désillusionné se présentant comme un outil permettant à celui qui la maitrise de « bricoler dans l'Incurable[861] ».

La somme des fragments que nous avons analysés dans cette section nous a permis de voir le lien inextricable entre ironie et paradoxe. Dans ce qui suivra, nous allons nous pencher sur l'étude de cette figure stylistique en détails, en examinant son mode de fonctionnement, les pensées qu'elle reflète et son rôle comme figure permettant une traduction scripturale de la négation.

[861] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit.*, p.9.

CHAPITRE III : De la rencontre des antinomies : les Paradoxes cioraniens

« J'aime me contredire jusqu'à la démence ; non, il ne s'agit pas d'un goût, mais d'une fatalité : je ne puis faire autrement[862]. » La vie, l'œuvre et la pensée de Cioran regorgent de contradictions. Ainsi, sa production littéraire vient-elle compromettre ses « théories » sur l'inanité de tout et sur le caractère futile de l'action. De la même manière, son aspiration à la spiritualité s'oppose à son rejet des croyances religieuses et des représentations divines. Se dresse alors un ensemble hétérogène de positions qui se confirment et s'infirment au fil des textes et qui peuvent même concentrer au sein d'un seul fragment des oppositions qui frappent par leurs formules antinomiques et paradoxales et qui, malgré leur apparente non-signifiance, parviennent à troubler la quiétude de la doxa et à dévoiler le mensonge du sens. Il s'agit surtout de la figure rhétorique du paradoxe qui fait l'objet de notre analyse dans ce chapitre : le paradoxe, mais aussi l'oxymore parviennent, avec leurs différentes nuances, à ajouter de nouvelles pièces à l'édifice de la négation comme position de refus et comme mode de construction interne aux choix stylistique de Cioran.

Nous avons abordé la question des contradictions et des oppositions cioraniennes dans plusieurs des chapitres de ce travail. De l'étude des dyades, à l'ironie, passant par l'écriture fragmentaire, espace propice à la juxtaposition des antinomies, le texte cioranien se construit stylistiquement et logiquement dans cette marge où se rallient les opposés pour ainsi colorer les fragments et la pensée d'un gris où lumière et obscurité coexistent. D'un lambeau du texte à l'autre, non seulement la forme se brise, mais ce sont également la pensée et la « vérité » qui se fracassent pour être modelées selon les accès du tempérament d'un être lui-même morcelé. S'exposant comme l'objet et le sujet de sa propre écriture, Cioran se démultiplie, donnant naissance à ce que Chatelet a appelé « un moi littéraire[863] » qui, grâce à la forme essentiellement éclatée du fragment, fait surgir,

[862] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.228.
[863] Lauralie Chatelet, *Cioran, un penseur privé en mal d'écriture*, *op.cit.,* p. 96.

au fil des morceaux de ses textes, une multitude de visages, de positions, d'attitudes qui varient selon les moments d'écriture, les contextes… Se brouillent, entre temps, les repères qui permettent de reconstruire une identité aux contours clairs, et se dessinent, dans le flou, les semblants de traits d'un personnage, fait de toutes pièces, unissant et désunissant à la fois, au mouvement des fragments qui façonnent une identité quelque part artificielle, dans le sens d'une identité qui correspondrait à la somme de ce que les choix de l'auteur offrent comme possibilités de représentation de soi , plus ou moins fictive, dans les textes. Ainsi, Cioran est-il à la fois le sceptique et l'obsédé, le nihiliste et le mystique, le détaché et l'irrémédiablement enfoncé dans la vie… Un être fait d'une infinité de paradoxes qui révèlent une part de l'auteur oui, mais surtout une part de l'identité qu'il s'est construite à partir de la négation de soi et du monde à laquelle il s'adonne. C'est ce qui se trouve d'ailleurs confirmé dans l'analyse de Mihaela-Gentiana Stănişor pour qui :

> Multiplier sa propre existence est une façon de la rendre, non seulement littéraire, mais aussi vivable. Parfaire son ego par le culte de l'alter ego apte à se contredire, fragmenter l'être et le discours, spatialiser l'unité de l'être mais aussi de son langage, ce sont les voies accessibles au moi tourmenté de Cioran. Il se contredit et se nie, tout en s'éloignant de ses racines et de ses particularités roumaines. Il en résulte un jeu de mots, destiné à émietter, à relativiser toute conviction, toute pensée, toute limite, tout moi[864].

Et cette relativisation prend très souvent la forme de paradoxes qui donnent accès à des façons nouvelles d'envisager le monde et qui rendent compte d'un moi littéraire multiple et complexe.

Nous avons vu au chapitre étudiant la pensée dyadique[865] l'aspect bivalent de plusieurs thématiques abordées par Cioran. Des notions comme la mort, la souffrance, la maladie, ou encore l'ennui sont alors vus sous un nouvel angle qui les fait souvent basculer, paradoxalement, du côté du mal, à celui du bien. Ainsi, tout comme l'éloge paradoxal[866] (*paradoxon*, *adoxon* ou encore *pseudo-encomion*) des penseurs de

[864] M-G. Stănişor, *op. cit*., p. 115.

[865] Partie II, chapitre 2.

[866] « L'éloge paradoxal s'inscrit [...] dès son origine sur le seuil de rupture entre le langage et la réalité. Il se présente comme l'exercice d'un détachement entre la parole et la vérité, en se situant dans l'interstice entre elles et en élargissant leur division de toute sa force de conviction fictive. Sous le

l'Antiquité grecque, où il est question de prendre pour objet de louanges des choses « que tout le monde considère comme indigne d'être louées parce qu'elles sont banales ou mauvaises, c'est-à-dire *adoxoi*[867] », Cioran inverse-t-il la valeur de certains des concepts récurrents dans ses textes, pour les renvoyer du côté du positif, alors qu'ils sont communément jugés comme « négatifs ». Nous parlons d'exemples tels que le suivant :

> Tout ce qui préfigure la mort ajoute une qualité de nouveauté à la vie, la modifie et l'amplifie. La santé la conserve comme telle, dans une stérile identité ; tandis que la maladie est une activité, la plus intense qu'un homme puisse déployer, un mouvement frénétique et... stationnaire, la plus riche dépense d'énergie *sans geste*, l'attente hostile et passionnée d'une fulguration irréparable[868].

où nous pouvons d'emblée remarquer le traitement paradoxal des deux idées de santé et de maladie dont les valeurs sont inversées. Nous reviendrons plus tard sur cet exemple pour l'analyser davantage.

La pensée réfractaire de Cioran est féconde en termes de contradictions et de paradoxes. Et c'est pour cela que nous nous intéressons dans ce chapitre à l'expression stylistique de cette spécificité de la poétique cioranienne qui consacre, nous l'avons souligné, la préservation des oppositions qui prennent corps dans des combinatoires surprenantes. Son écriture est créatrice de formules paradoxales et oxymoriques symptomatiques de l'élan d'insoumission au pouvoir des systèmes et du mouvement de transgression propre à celui qui a choisi la voie de la démolition des préjugés et du sens.

Nous allons nous pencher dans cette sous-partie sur le paradoxe, figure très récurrente chez le penseur. Nous pouvons justement comprendre, d'après le contexte que nous avons exposé le long de notre travail, l'utilité, voire la nécessité d'un paradoxe qui rallie les antinomies.

---

feint enjeu de faire adhérer son auditeur à une thèse de toute façon incroyable, il vise en réalité à le convaincre du pouvoir de l'éloquence [...] », Patrick Dandrey, *L'éloge paradoxal : de Gorgias à Molière*. Paris : Presses Universitaires de France, Coll. « Écritures », p.10.

[867] Van Der Poel, « Paradoxon et adoxon chez Ménandre le rhéteur et chez les humanistes du XVIème siècle », 1996, p.209, cité dans Katrzyna Wolowska, *Le paradoxe en langue et en discours*, *Coll*. Sémantiques, L'Harmattan, 2008, p.28.

[868] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.21.

I. Introduction au paradoxe

« La vie est quelque chose d'extraordinaire – *qui n'a aucun sens*. C'est cela le paradoxe que Cioran « vi[t] chaque jour[869] » et qui alimentera d'ailleurs tous les paradoxes qui font l'originalité de la pensée cioranienne. Comme nous pouvons le remarquer, l'italique vient marquer graphiquement un rapport d'opposition de type concessif entre l'attribut du sujet et la proposition relative, tous deux ayant pour référent le groupe nominal « la vie ». Sur le plan de la ponctuation, cette rupture logique est mise en exergue, voire dédoublée, par le biais du tiret séparateur (–) qui la marque typographiquement. Il s'agit dans ce fragment d'un énoncé linguistiquement paradoxal (ELP), tel que Carol et Ducrot ont choisi de l'appeler. D'une manière générale, le paradoxe est ici le résultat de la jonction entre deux éléments antithétiques ayant des valeurs argumentatives et évaluatives opposées et qualifiant le même sujet. Il est la marque d'une forme d'ambivalence qui a toujours habité l'écrivain, et qui s'est laissée voir dans des phrases qui, par leur apparence de propos inattendus, incongrus, voire « bizarres » ont pu dévoiler le sens le plus profond. C'est de cette manière que le paradoxe offre la possibilité d'une expression libérée et paradoxalement harmonieuse des contradictions de l'être qui s'avèrent être, au moyen de cette figure, réconciliables. Mais il participe en même temps à l'entreprise de sape pour laquelle Cioran a opté. Et c'est ce qui nous a amenée à nous pencher sur l'étude du paradoxe dans le contexte d'une étude sur la négation : le paradoxe est lui aussi symptomatique du mouvement de négation qui mine la pensée et le texte, vouant tout système à la caducité.

Pour comprendre le paradoxe et ses modes de fonctionnement, il nous a semblé nécessaire de revenir en premier sur ses définitions ainsi que sur les approches, surtout sémantiques, qui l'ont pris pour objet d'étude. Nous passerons par la suite à l'analyse de ces différents emplois dans le texte cioranien qui, précisons-le, regorge de paradoxes dans le fond et dans la forme.

1. Paradoxe : définitions et modes de fonctionnement

Le mot paradoxe nous renvoie directement à l'idée de la contradiction/ opposition. Du Grec « paradoxos » (contraire à l'opinion générale), ce substantif se

[869] Cioran, *Cahiers*, *op.cit.,* p.955.

compose du lexème « doxa » (opinion) et du préfixe « para » (à côté de ou plus fortement contre) pour ainsi avoir pour signification « contraire à l'opinion courante ». Il est question d'une affirmation déroutante qui, de par les contradictions qu'elle porte, « heurte les idées courantes, qui se présente comme contraire à celles-ci jusque dans la formulation même[870]. » Selon le *TLFi*, le lexème paradoxe a deux sens qui restent pourtant liés. Dans un premier temps, il s'agit d'une « affirmation surprenante en son fond et/ou en sa forme, qui contredit les idées reçues, l'opinion courante, les préjugés. » Il est question d'une « proposition qui, contradictoirement, mettant la lumière sur un point de vue pré-logique ou irrationnel, prend le contrepied des certitudes logiques, de la vraisemblance. ». Dans un deuxième temps, il renvoie, par extension, à une « antinomie, complexité contradictoire inhérente à la réalité de quelque chose ou, plus rare, de quelqu'un. » Le sémantisme du lexème « paradoxe » oscille donc entre ces deux idées d'opposition à l'opinion commune et de contradiction.

Dans son *Dictionnaire de Rhétorique*, Pougeoise le définit comme « une formulation (généralement antithétique) qui va à l'encontre du sens commun ». Dans sa définition, il insiste sur le caractère critique et constructeur du paradoxe qui « en s'opposant à la doxa qui n'est souvent que l'expression des préjugés d'une communauté, permet à la réflexion de progresser[871]. » Il explique donc que « le paradoxe vise à éveiller la réflexion ou l'esprit critique de l'interlocuteur (ou du lecteur) en créant un effet de surprise, voire en choquant. Il y parvient en énonçant des propositions contraires à l'opinion couramment admise[872]. » Pour ce qui est des modes de construction des paradoxes, Pougeoise parle notamment de l'inversion des truismes et donne l'exemple suivant de Paul Valéry : « Est-il exact que vous ayez dit et écrit ceci : ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, c'est la peau ? » où l'écrivain remet en question une vérité évidente – celle du caractère superficiel de la peau – en jouant sur la sphère des attributs antonymes. D'autres procédés sont également présentés pour formuler les paradoxes comme « les propositions

[870] Bernard Dupriez, *Les procédés littéraires,* Paris, 1978, p 318.
[871] Michel Pougeoise, *Dictionnaire de rhétorique*, Armand Colin, 2001, p.179.
[872] *Idem*.

antithétiques » et « l'alliance des mots[873] ». Cela nous met alors sur la piste de l'antithèse et l'oxymore, deux figures microscopiques qui peuvent se rapprocher, comme on le verra, du paradoxe. D'ailleurs, ce rapprochement est souvent souligné dans les dictionnaires de rhétorique.

Henri Morier, dans *Dictionnaire de poétique et de rhétorique,* souligne le rapport entre le paradoxe et l'oxymore qui, tous deux, « réveillent l'attention en heurtant l'intelligence. Tous deux brusquent le lecteur pour qu'il ouvre les yeux. Chaque fois que l'esprit s'endort sur des idées reçues, chaque fois qu'il donne raison aux grossières évidences », ces figures le confrontent aux contradictions sous-jacentes à la nature de l'être et du monde. Morier distingue dans son dictionnaire le *paradoxe* du *paradoxisme* en renvoyant le premier à l'idée de l'opposition à la doxa, conformément à son étymologie, et en faisant du deuxième la « mise en œuvre discursive[874] » qui « fonctionne comme sa manifestation verbale[875] » du paradoxe. Nous ne voyons pas, pour notre part, d'utilité réelle à cette distinction et nous choisissons par conséquent d'utiliser le mot « paradoxe ». C'est d'ailleurs le même avis de plusieurs linguistes dont Landheer, Molinié et Wołowska[876].

Dans *Les figures du discours*, Fontanier choisit de parler de « *paradoxisme* » qui a pour signification « une alliance de mots, un artifice de langage par lequel des idées et des mots, ordinairement opposés et contradictoires entre eux se trouvent rapprochés et combinés […] de manière qu'ils frappent l'intelligence par le plus étonnant accord et produisent le sens le plus vrai ; comme le plus profond et le plus énergique[877]. » De même, dans son ouvrage *Rhétorique de la lecture*, Gérard Genette le décrit comme une « figure d'opposition interne qui consiste à énoncer deux termes ou deux propositions apparemment contradictoires, mais qui, sous l'effet d'un renversement sémantique, produisent un effet de sens ».

[873] *Ibid*, p.180.
[874]Katarzyna Wołowska, *Le paradoxe en langue et en discours*, *Coll.* Sémantiques, L'Harmattan, 2008, p.29.
[875] *Idem*.
[876] *Idem*.
[877] Pierre Fontanier, *Les figures du discours*, Flammarion, 1968, p.137.

Pierre-Yves Gallard, dans sa monographie intitulée *Paradoxes et style paradoxal. L'âge des moralistes*, donne au paradoxe une définition qu'il caractérise de « fluctuante[878] » :

> Dans son sens le plus fort, le nom *paradoxe* désigne un raisonnement fondamentalement contradictoire, un problème dont l'entendement peine à rendre compte : les paradoxes au sens plein sont de courtes démonstrations qui partent de prémisses simples, suivent un développement logique imparable et débouchent néanmoins sur des conclusions aberrantes. Cependant le mot est souvent employé par synecdoque, pour désigner plus spécifiquement la conclusion du raisonnement paradoxal (ce raisonnement demeurant implicite) : il qualifie alors une proposition contradictoire ou, plus largement, un énoncé logiquement irrecevable. Par extension, le mot s'applique enfin à toute affirmation qui heurte la vraisemblance ou contredit l'opinion commune : selon les contextes, il est susceptible de désigner une idée audacieuse et juste en dépit des apparences ou, au contraire, une aberration condamnable portée par un discours fallacieux[879].

Dans le même prolongement, il explique donc que le paradoxe se caractérise par une combinaison surprenante de l'anomalie et de la pertinence. Il présente une contradiction flagrante, qui est reconnue comme telle par celui qui l'énonce, et qui est maintenue malgré son caractère aberrant. Cette caractéristique le distingue de la simple invraisemblance. Il en vient ainsi à souligner qu'un paradoxe ne peut être facilement réfuté et qu'il suscite plutôt la perplexité et incite à la réflexion. Et c'est de là que découle la force argumentative du paradoxe. De par sa nature et son fonctionnement dialectiques, il est capable de « démontrer l'erreur d'une théorie en développant aporétiquement cette dernière, c'est-à-dire, en soulignant les contradictions auxquelles elle aboutit[880]. » Il serait judicieux de signaler que pour Gallard, l'approche étymologique, qui renvoie le paradoxe à sa relation à la doxa en tant qu'opinion commune, ne peut être des plus pertinentes dans le cadre d'une analyse du paradoxe et cela vu « l'absence de critère extérieur et objectif » qui permettrait de situer la limite séparatrice entre le socialement doxal et le paradoxal.

[878] Pierre-Yves Gallard, *Paradoxe et style paradoxal. L'âge des moralistes*, Classiques Garnier, 2019, p.12.
[879] *Ibid*, p.12-13.
[880] *Ibid.*, p.14.

En effet, « le paradoxe repose sur une structure antithétique, qu'il transgresse par l'addition de différents procédés (formels et sémantiques) destinés à unir ce que la pensée commune dissocie[881]. » Il est donc judicieux de le présenter comme étant une marque d'esprit négateur et de l'étudier en relation avec la négation en ce qu'elle est refus et opposition aux normes communément partagées. Pour Cioran qui a choisi de faire de son écriture un travail de sape des systèmes, « paradoxer », si on peut user de ce néologisme, est un exercice capable de renversements inattendus permettant à son praticien de se situer à la marge de la structure doxique qui participe à la construction d'un discours normatif auquel viendrait s'opposer un discours marginal, paradoxal. Par « structure doxique », nous référons à l'ensemble des règles qui régissent implicitement les relations humaines et la vie collective et qui déterminent l'admissibilité d'un discours/pensée. Ainsi, « ces structures permettent[-elles] d'articuler les langages et les discours singuliers pour construire un discours normatif[882] « responsable du codage de nos représentations et de l'instauration de critères partagés d'évaluation et de jugement que « le paradoxe déstabilise, d'où sa facture controversée[883]. » Notons que « le discours n'est pas celui des sujets qui ont des idées singulières, mais celui que les sujets construisent dans leurs relations sociales à partir des idées étalonnées par les rapports intersubjectifs aux objets et aux systèmes […][884] ». Par opposition à ce type de discours soumis à la norme collective, se dressent alors des « énoncés socialement paradoxaux[885] ».

[881] Nicolas Laurent, *Initiation à la stylistique*, éd. Hachette, coll. Ancrages, 2001, p 83.

[882] Daniel Bonnet, « Dessiller les structures doxiques du langage et des discours dans les pratiques managériales », in *Actes de la recherche*, 2020, p.2. (Version numérique : http://www.iseor-formations.com/pdf/ACTESCOLODC2020/BONNET.pdf consultée le 30/03/2023.)

[883] López Díaz Montserrat, « Des formes du paradoxe dans la publicité », *La linguistique*, vol. 43, no. 2, 2007, pp. 73-92. (Version numérique : https://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2007-2-page-73.htm consultée le 30/03/2023.)

[884] Daniel Bonnet, *op.cit*, p.2.

[885] Ducrot Oswald, Marion Carel, « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative », in *Langue Française*, no. 123, 1999, p.6. *(*Version numérique *:* http://www.jstor.org/stable/41559386 consultée le 30/03/2023.)

2. Des recherches sur le paradoxe

2.1. Le paradoxe dans la théorie des univers de croyance

Dans le cadre de la théorie des univers de croyances, développée notamment par Robert Martin, le paradoxe a été approché et expliqué du point de vue des vérités langagières et des croyances du locuteur. Une vérité langagière diffère des vérités logiques (du type VRAI /FAUX) en ce qu'elle s'ouvre à la nuance et au flou pour qu'elle soit du type ±Vrai/ ±Faux ; « elle est modulée et floue dans la mesure où elle dépend d'un *ego-hic-nunc* particulier, d'un sujet énonciateur individuel situé dans un intervalle temporel donné[886] ». La valeur de vérité d'un énoncé est donc liée à un univers de croyance (U) particulier défini par Martin comme « l'ensemble indéfini des propositions que le locuteur, au moment où il s'exprime, tient pour vraies (et conséquemment celles qu'il tient pour fausses) ou qu'il veut accréditer comme telles[887]. » Notons qu'il n'est pas toujours possible d'attribuer une valeur de vérité à l'énoncé qui reste dans ce cas *indécidable*[888]. Dans son ouvrage *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique*, Martin explore en détail les fondements théoriques de la théorie des univers de croyance, ainsi que ses implications sur l'analyse sémantique du langage naturel. Il propose notamment une formalisation mathématique de la notion, ainsi qu'une analyse des différents types de modalités (aléthiques, épistémiques, déontiques, etc.) qui peuvent être exprimées à son aide. Il montre également comment cette théorie peut permettre de formaliser de façon précise la manière dont les croyances des locuteurs influencent la signification des phrases et des énoncés. Il explique en particulier comment elle rend compte des implicatures conversationnelles, c'est-à-dire des significations qui ne sont pas littéralement exprimées par l'énoncé, mais qui sont inférées par les locuteurs à partir du contexte et de leurs connaissances préalables.

Dans cette perspective, Tutescu considère que le paradoxe se produit à partir de la rencontre implicite, dans un même énoncé, de propositions découlant de

[886]Katarzyna Wołowska, *op.cit*., p.37.

[887] Robert Martin, *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique*, 1987, p. 10.

[888] Katarzyna Wołowska, *op.cit*., p. 37.

mondes de croyances opposés. Le locuteur, lors de la construction de son énoncé, convoque des idées appartenant à différents univers de croyance, mais aussi à différents énonciateurs pour que son approche soit ainsi polyphonique. Dans son ouvrage sur l'argumentation[889], elle présente le paradoxe comme suit :

> Le paradoxe est un énoncé **polyphonique**. En tant que tel, il fait entendre au moins deux énonciateurs, qui correspondent à deux 'voix énonciatives' ou 'points de vue' : l'un, l'énonciateur (E_1) qui correspond à la **normalité sémantique** des énonciations, au sens conventionnel de ces énonciations, à la référence du monde M_0 (= monde de ce qui est); l'autre, l'énonciateur (E_2) qui s'oppose à lui, qui soutient une thèse contraire.
>
> L'univers de croyance du premier énonciateur (E_1) engendre un monde *potentiel* (M_1), coextensif avec le monde de ce qui est (M_0). L'univers de croyance du second énonciateur (E_2) correspond à un monde *contrefactuel* (M_2), qui donne pour VRAIE une proposition qui, dans M_0, est admise pour FAUSSE. Le paradoxe convoque ainsi deux univers de croyance : l'un, U1, potentiel, réel ou véritatif; l'autre, U2, contrefactuel, irréel[890].

Et c'est de la jonction de ces deux univers qu'émane la contradiction « logique » exprimée par le paradoxe créant ainsi une valeur de vérité qui ne relève ni du faux ni du vrai, mais d'un entre-deux qui rend compte, dans le langage naturel, de la possibilité de l'union et de la coexistence des contradictoires.

2.2. Le paradoxe dans la sémantique argumentative (ADL[891]) et dans la Théorie des Blocs Sémantiques (TBS)

Dans le cadre de la sémantique argumentative, nous nous référons principalement aux travaux de Ducrot et de ses collaborateurs, notamment Anscombre, sur la théorie de l'argumentation dans la langue à laquelle nous référons dorénavant par ADL. Dans la préface de *Le dire et le Dit*, Ducrot définit sa théorie comme suit :

> La théorie de l'argumentation dans la langue peut être définie comme une approche sémantique et pragmatique de l'analyse de l'argumentation en tant que processus communicatif, qui vise à expliquer comment les énoncés sont

[889] Mariana Tutescu, *L'argumentation : Initiation à l'étude du discours*, 2003. (Version numérique) : URL : http://ebooks.unibuc.ro/lls/MarianaTutescu-Argumentation/38.htm
[890] *Idem*.
[891] Par référence à la Théorie de l'Argumentation Dans la Langue

> utilisés pour convaincre, persuader ou dissuader, et comment leur signification est liée à leur rôle argumentatif dans le discours[892].

Elle vise donc à étudier les mécanismes linguistiques qui permettent de produire et d'interpréter des énoncés argumentatifs dans le contexte de la communication linguistique. Elle se fonde sur l'idée de la capacité de ces énoncés à faire accepter ou rejeter une thèse/ une proposition par l'interlocuteur en s'appuyant sur des instructions argumentatives et des marqueurs linguistiques tels que les connecteurs logiques, les modalisateurs, les marqueurs d'évaluation « qui permettent ou interdisent certains enchaînements discursifs. Les attentes du destinataire sont ainsi en quelque sorte prévisibles à partir du seul matériau linguistique, même si elles peuvent se modifier, voire renverser dans le contexte[893]. »

Le paradoxe de langue, dans le cadre d'une linguistique argumentative, a fait l'objet de plusieurs réflexions et cela vu son caractère atypique, voire transgressif. Il pose un problème dans la théorie de l'argumentation dans la langue car il met en évidence les limites de la logique traditionnelle et de la rationalité communicative. En effet, les paradoxes sont souvent basés sur des arguments qui semblent valides selon les règles de la logique, mais qui conduisent à de conclusions absurde ou contradictoire. Il y a un paradoxe dans la théorie de l'argumentation dans la langue qui pose un problème. Le paradoxe est le suivant : d'une part, la théorie de l'argumentation dans la langue suggère que les arguments sont fondés sur des prémisses que l'interlocuteur doit accepter pour que l'argument soit valide ; d'autre part, la théorie admet également que les prémisses sur lesquelles un argument est fondé sont en grande partie influencées par la doxa, c'est-à-dire les croyances courantes d'un groupe ou d'une communauté. Le problème est que la doxa peut contenir des contradictions ou des croyances erronées, ce qui rend difficile de construire un argument solide et cohérent sur la base de telles prémisses.

Pour résoudre ce paradoxe, Carel et Ducrot proposent ce qu'ils appellent la sémantique de blocs argumentatifs (ou encore la théorie des blocs sémantiques TBS), dernière version de l'ADL développée à partir de 1992 dans le but de fournir des réponses à ce que la théorie des topoï n'a pas pu résoudre. « Les auteurs reviennent

[892] Oswald Ducrot, *Le dire et le dit*, Éditions de Minuit, 1984, citation tirée de la préface.
[893] Katarzyna Wołowska, *op.cit*., p.40.

donc sur cette première définition et tentent de dégager les contours d'une doxa linguistique qui s'émancipe des « croyances » culturellement associées aux mots de la langue. Ils évitent le terme de topos et y substituent celui de bloc argumentatif[894] ». D'ailleurs, ces deux théories sont souvent considérées comme des approches complémentaires de l'analyse de l'argumentation. Les topoï sont des lieux communs, des schémas ou des formes d'argumentation souvent utilisés dans des contextes spécifiques. Par exemple, le topos de l'autorité peut être utilisé pour soutenir une position en citant une personne.

Les blocs argumentatifs, quant à eux, sont des ensembles de termes liés les uns aux autres par des relations logiques découlant des enchaînements argumentatifs associés aux mots du lexique qui, dans l'approche de Carel et Ducrot, ne sont pas des figés, mais plutôt retravaillés par le contexte discursif. Ils différencient les enchaînements argumentatifs intrinsèques, définis par le sémantisme même du mot, des enchaînements extrinsèques qui viennent configurer son sens.

La théorie des blocs argumentatifs peut être considérée comme une extension de la théorie des topoï dans la mesure où ces blocs sont souvent constitués de topoï. Mais ils vont plus loin en offrant une analyse plus fine des relations logiques entre les termes qui les composent. Cela permet finalement de distinguer les expressions culturellement paradoxales des expressions linguistiquement paradoxales.

En effet, les blocs dont il est question représentent des ensembles de termes associés à des croyances et des valeurs particulières. Ils sont structurés en hiérarchies, et sont essentiellement fondées sur des présupposés plus généraux qui sont acceptés par la communauté.

> Un bloc argumentatif est une structure composée d'un ensemble de termes qui, en étant liés les uns aux autres par une relation logique précise, véhiculent une certaine croyance ou une certaine valeur. Les blocs argumentatifs sont ainsi fondés sur des présuppositions plus générales que la communauté accepte sans discussion. Ils se composent de présupposés qui sont acceptés sans examen critique dans une communauté, parce qu'ils sont conformes à ses croyances et à ses valeurs[895].

Lorsque deux blocs argumentatifs entrent en conflit, comme est le cas dans les énoncés paradoxaux, Ducrot et Carel proposent de recourir à des critères d'évaluation

[894] Pierre-Yves Gallard*, op.cit.,* p.35.

[895] Ducrot, *Le dire et le dit, op.cit.,* p. 94.

externes, tels que l'efficacité ou la cohérence interne de chaque bloc. Cette approche permet de prendre en compte les croyances courantes d'une communauté tout en évitant les contradictions et les erreurs logiques qui peuvent survenir en utilisant directement ces croyances comme base d'un argument.

Cette théorie s'appuie dans son fonctionnement sur les enchaînements argumentatifs dans les énoncés et donc sur les connecteurs logiques.

> Ce qui fait sens, pour la TBS, ce sont des enchaînements de deux phrases au moyen de certains connecteurs, enchaînements auxquels est donné le nom d' « argumentations », en détournant ce mot de son sens habituel. Le schéma général de l'enchaînement argumentatif, c'est-à-dire de l'atome sémantique, est ainsi une suite X CONNCETEUR Y, où X et Y sont des phrases[896].

Mais il ne s'agit pas de tous les connecteurs. Dans la TBS, Ducrot et ses collaborateurs utilisent les deux connecteurs « élémentaires [897] » DONC et POURTANT pour rendre compte des deux types d'enchaînements possibles : normatif et transgressif.

> Pour la TBS, les connecteurs constituant les argumentations (argumentations qui sont, je le rappelle, les atomes sémantiques) sont des mots qui sont soit du type du *donc* français, soit du type du *pourtant* français. Parmi les premiers, constituant des enchaînements dits « normatifs «, on trouve en français les conjonctions *donc, par conséquent, de sorte que, ainsi que, si* (la forme superficielle est alors soit *si X, Y, soit Y si X*) ou encore parce que (la forme superficielle est alors généralement *Y parce que X*). Dans le second cas (enchaînements « transgressifs «), le connecteur peut être par exemple, en français, *pourtant*, *cependant, bien que* (la forme superficielle est *alors bien que X, Y ou Y bien que X*), *même si* (*la forme superficielle est même si X, Y ou Y même si X*)[898].

Et ce sont ces deux enchaînements (aspects) normatif (*x DC y*) et transgressif (*x PT Non-y*) qui constituent le *bloc sémantique* en donnant deux versants d'une même idée tout en se présupposant l'un l'autre.

---

[896] Oswald Ducrot, « Présentation de la théorie des blocs sémantiques », in *Verbum XXXVIII*, 2016, n°1-2, p.55. (Version numérique : https://f.hypotheses.org/wpcontent/blogs.dir/4552/files/2019/07/02_Ducrot.pdf consultée le 08/05/2023)

[897] *Ibid.*, p.56.

[898] *Idem*.

Pour les théoriciens de la TBS, ces deux connecteurs dits « élémentaires » seraient capables de décrire les autres rapports « par des combinaisons complexes de connexions normatives et transgressives[899]. »

Et c'est du lien qui s'établit entre ces deux connecteurs que naît le paradoxe. Dans la section trois de son article « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative », Carel aborde le concept des enchaînements linguistiquement paradoxaux. Pour les définir, elle introduit d'abord les enchaînements linguistiquement doxaux :

> Un **enchaînement E est linguistiquement doxal (LD)** si l'aspect auquel il appartient est déjà inscrit dans la signification intrinsèque d'un segment de E[900]. Par exemple, l'enchaînement il y avait du danger donc Paul a pris des précautions est **LD** puisque l'aspect auquel il appartient, danger **DC** précaution, est inscrit dans la signification même de *il y avait du danger* : que serait le danger si ce n'était pas un motif de prendre des précautions ? Par contre, l'enchaînement (20) :
>
> (20) *Paul a été prudent donc il n'est pas arrivé indemne.* n'est pas **LD** car *prudent **DC NON** -sécurité* n'est pas, nous l'avons dit, intrinsèque à *Paul est prudent*[901].

Dans ce dernier exemple fourni par les auteurs, il s'agit d'un énoncé linguistiquement paradoxal (LP[902]) qui est défini comme suit :

> Étant donné un enchaînement *a conn b*, de premier segment a et de second segment b, on notera *a conn' b* l'enchaînement obtenu par simple « inversion « du connecteur. Par exemple, si *a conn b* est bien que ce fût dangereux, Paul l'a fait, alors *a conn' b* est parce que c'était dangereux, Paul l'a fait. Pour qu'un enchaînement *a conn b* soit linguistiquement paradoxal (LP), nous demanderons à la fois que *a conn b* ne soit pas LD et que *a conn' b* soit LD.

Pour voir un exemple concret qui puisse expliquer un peu plus cette idée, regardons ci-dessous la phrase [903] :

---

[899] *Idem*.

[900] Les auteurs notent ce qui suit : « En fait, pour nous, si un aspect est intrinsèque à un segment de E, il est nécessairement intrinsèque à l'autre. »

[901] Carel Marion, Ducrot Oswald, « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative », In : *Langue française*, n°123, Sémantique et stéréotype, 1999, p. 17.
Version numérique : https://doi.org/10.3406/lfr.1999.6293
https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1999_num_123_1_6293 (dernière consultation le 14/04/2023)

[902] Nous utiliserons les abréviations (LD) pour « linguistiquement doxal) et (LP) pour linguistiquement paradoxal.

1. Ce bon étudiant a tout de même réussi et inversement ce mauvais étudiant a tout de même raté.

qui articule deux énoncés (ou segments) 1.1 et 1.2 au moyen du connecteur « et inversement » qui introduit un rapport d'opposition. Les auteurs qualifient ces deux enchaînements de « curieux[904] » :

1.1 ce bon étudiant a tout de même réussi.

1.2 ce mauvais étudiant a tout de même raté

le connecteur « tout de même » est dans ce cas synonyme du connecteur élémentaire « pourtant » qui code un aspect argumentatif transgressif *bon étudiant **PT** réussir* et *mauvais étudiant **PT** rater*. Le caractère « curieux » dont ils parlent découle de la nature paradoxale de l'énoncé. L'enchaînement *bon **PT** réussir* vient substituer le bloc sémantique fourni par la langue (*bon **DC** réussir* et *bon **PT** Non-réussir*) pour que l'énoncé soit de cette manière LP. Les deux énoncés ci-dessus mettent en œuvre des enchaînements argumentatifs opposés à l'argumentation intrinsèque à chacun des deux adjectifs « bon » et « mauvais » en faisant intervenir le connecteur « tout de même » qui introduit un aspect argumentatif transgressif quand l'argumentation intrinsèque aux éléments prédicatifs des énoncés est de type normatif. Et c'est quelque part dans ce sens qu'apparaît le lien entre négation et paradoxe, ce dernier présentant une négation (dans le sens de l'inversion de l'orientation argumentative) de la norme linguistique.

2.3. Le paradoxe dans la sémantique interprétative

Développée par François Rastier (1987), cette approche se concentre sur la compréhension du sens à travers les interprétations effectuées par le destinataire d'un texte donné. La sémantique interprétative, dans la continuité de la sémantique structurale, organise les contenus sémantiques en les classifiant selon leur niveau de généralité.

[903] Proposé par Carel et Ducrot à la page 14 du même article.
[904] Marion Carel, Oswald Ducrot, *op.cit.*, p.14.

L'unité minimale distinctive de contenu sémantique est appelée « sème ».

> Le sème est le trait distinctif sémantique d'un sémème, relativement à un petit ensemble de termes réellement disponibles et vraisemblablement utilisables chez le locuteur dans une circonstance donnée de communication[905].

Plusieurs sèmes regroupés au sein d'un morphème forment un « sémème » (Sm). Un sémème est ainsi une combinaison de sèmes.

Au sein d'un sémème, différents types de sèmes sont distingués : les sèmes inhérents ou afférents, ainsi que les sèmes génériques ou spécifiques. Un sème inhérent (*si*) constitue un trait sémantique définitoire du sémème, tandis qu'un sème afférent (*sa*) est un trait supplémentaire, accessoire, actualisé uniquement en contexte. Par exemple, le sème /pour dormir/ est inhérent au Sm « lit », alors que le sème /en bois/, s'il est actualisé en contexte, devient un sème afférent, car il n'appartient pas à la définition du lit. Les sèmes génériques (*sg*) indiquent l'appartenance à une catégorie générale, permettant ainsi la constitution de classes de sémèmes appelées « taxèmes ». Par exemple, le sème générique /meuble/, commun aux Sm « lit », 'table' et 'armoire', permet de les regrouper dans un même taxème. En revanche, les sèmes spécifiques (*ss*) permettent de distinguer deux sémèmes voisins au sein d'une même classe. Ainsi, dans le taxème « meubles », le sème spécifique /pour dormir/ singularise le Sm « lit ».

Le paradoxe émerge lorsqu'il y a une jonction de sèmes spécifiques opposés au sein d'une séquence isotopique. Ainsi, dans une phrase telle que « il est le symbole de l'humilité et de la présomption », une tension sémantique résulte de la présence de sèmes tels que /modestie/ dans le Sm « humilité » et /arrogance/ dans le Sm « présomption », ces deux *Sm* ayant au moins un sème générique commun, comme /trait de caractère/. L'énoncé est perçu comme contradictoire, car les sèmes spécifiques opposés dans la séquence génèrent une tension sémantique, conduisant à l'actualisation du paradoxe. Cette analyse simplifie le paradoxe en éliminant les éléments non essentiels, se concentrant uniquement sur les sèmes spécifiques

[905] Pottier Bernard, « Sémantique et noémique », in Annuario de Estudos filologicós, Universidad de Extremadura, Càceras, 1980, p. 169, cité dans

constituant des paires oppositives, qui sont pertinents pour l'actualisation de la contradiction paradoxale.

3. Paradoxe et négation : une mise en contexte

Dès le début de ce travail, et jusqu'à présent, nous avons gardé un fil conducteur régisseur de la ligne directrice des choix que nous avons faits pour construire notre plan et organiser notre travail. En effet, de la négation, c'est surtout le « refus », le « Non », qui représente le point de rencontre entre les formes de négation étudiées. Elle est ainsi considérée comme posture/ position de rejet face aux failles de l'existence. Et cette position s'avère être si naturelle chez le penseur roumain que le « oui », en ce qu'il est adhésion, se dessine comme hors de portée.

> La négation comporte à mes yeux un tel prestige que, me coupant du reste des choses, elle a fait de moi un être borné, buté, infirme. Comme certains vivent sous le charme du « progrès », je vis sous celui du Non. Et cependant je comprends qu'on puisse dire oui, acquiescer à tout, bien qu'un tel exploit, que j'admets chez les autres, exige de ma part un bond dont présentement je ne me sens pas capable. C'est que le Non est entré dans mon sang, après avoir perverti mon esprit[906].

La négation se métamorphose ainsi sous la plume de Cioran, par le biais de la personnification, en une hantise qui domine son être entier et qui le condamne à une remise en question sans fin et à des ruminations qu'il vit autour de chacun des sujets qu'il évoque et qui deviennent eux aussi, tel que nous avons vu, des obsessions. La circularité de la pensée cioranienne l'enferme par conséquent dans le spectre de la négation qui, doublée par un doute viscéral, finit souvent par se retourner contre elle-même. Mais dans ce mouvement de construction/démolition s'ouvre une voie où les opposés parviennent à coexister laissant ainsi s'exprimer, à travers des formules d'apparence contradictoire, toutes les oppositions qui habitent l'essence humaine et que la lucidité a permis de voir et d'accepter sans chercher à les faire coïncider avec un système quelconque.

En ce sens, le paradoxe est vu comme pratique négatrice. Il est le signe du refus du système, de la doxa, de la tradition logique et de la pseudo-harmonie tant sacralisée par les dogmes. Il relève d'un mouvement de négation-refus

[906] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.48.

symptomatique d'une non-adhésion à la norme. « Il est ostentation d'une contestation des valeurs du groupe, jouant de son trait coruscant pour ne pas sombrer dans la fétichisation doctrinaire. À ce titre, l'œuvre de Cioran est une remise en cause de tout système [907] . » Par sa valeur contestataire de l'unité illusoire et du raisonnement binaire qui exclut de son champ les possibilités médianes faisant le lien entre les opposés, le paradoxe crée un milieu plurivalent, fécond qui refuse la linéarité d'une pensée systémique et qui s'adonne aux variations et aux antinomies de l'être. Le paradoxe se transforme dans ce cadre en un moyen de résistance à la sclérose qu'impose parfois la règle de non-contradiction. Il est le triomphe de l'instabilité caractéristique de l'humain et condamnation du « régime du paraître et de ses travestissements au nom de l'être et de sa vérité[908] » fluctuante et paradoxale.

> Le souci du système et de l'unité n'a été ni ne sera jamais le lot de ceux qui écrivent aux moments d'inspiration, où la pensée est une expression organique obéissant aux caprices des nerfs. Une parfaite unité, la recherche d'un système cohérent indiquent une vie personnelle pauvre en ressources, une vie schématique et fade d'où sont absents la contradiction, la gratuité, le paradoxe. Seules les contradictions essentielles et les antinomies intérieures témoignent d'une vie spirituelle féconde, car seules elles fournissent au flux et à l'abondance internes une possibilité d'accomplissement. Ceux qui n'ont que peu d'états d'âme et ignorent l'expérience des confins ne peuvent se contredire, puisque leurs tendances réduites ne sauraient s'opposer. Ceux qui, au contraire, ressentent intensément la haine, le désespoir, le chaos, le néant ou l'amour, que chaque expérience consume et précipite vers la mort ; ceux qui ne peuvent respirer en dehors des cimes et qui sont toujours seuls, à plus forte raison lorsqu'ils sont entourés comment pourraient-ils suivre une évolution linéaire ou se cristalliser en système ? Tout ce qui est forme, système, catégorie, plan ou schéma procède d'un déficit des contenus, d'une carence en énergie intérieure, d'une stérilité de la vie spirituelle[909].

Cioran revient dans ce fragment intitulé « Contradictions et inconséquences » sur la question de la création artistique et sur les liens intrinsèques entre la créativité, l'inspiration, les contradictions et la rationalité. Il met en exergue de manière centrale le rôle prépondérant du paradoxe dans le processus de création, tout en fournissant des perspectives éclairées sur la manière dont l'art et la pensée peuvent transcender les contraintes de l'ordre, de la systématisation et d'une rationalité excessive. La

[907]Ingrid Astier, « L'écriture du paradoxe », in *L'Herne Cioran*, *op.cit*., p.177.
[908]*Ibid*, p.179.
[909]Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, *op.cit*., p.45.

logique comparative qui sous-tend le fragment nous guide vers une dévalorisation paradoxale, dans le sens d'une opposition à la doxa en ce qu'elle est opinion commune, de l'unité et de la cohérence au profit d'une glorification des « caprices des nerfs » et de leurs variations contradictoires. On assiste alors à une inversion des valeurs qui s'opère via des lexèmes à connotation négative (« pauvre », « fade », « déficit », « carence », « stérilité ») rattachés à l'idée du système et du manque ; et des lexèmes à connotation positive (« féconde », « abondance ») liés à celle des « contradictions essentielles et les antinomies intérieures ». L'ouverture du discours s'effectue donc par l'établissement d'une opposition entre ces deux modalités de création : d'une part, celle de l'inspiration et de l'expression organique, sincère et intense, et d'autre part, celle de la quête obsessionnelle d'une cohérence systémique contraignante et inféconde sur le plan spirituel. Cette dichotomie initiale suggère une tension fondamentale qui préside à l'acte créatif, tension entre une spontanéité créative qui s'affranchit des conventions et une rigueur intellectuelle qui tend à rationaliser le processus. Au cœur de cette réflexion gît l'idée d'une poursuite inlassable de l'unité et du système qui témoigne d'une « vie personnelle pauvre en ressources ». Cette assertion en apparence paradoxale incite à revisiter une vision conventionnelle de la créativité. Alors que généralement, la recherche de l'unité est glorifiée comme une vertu artistique, elle se voit ici présentée comme une limitation intrinsèque. Ce renversement de perspective questionne la nature même de l'ordre et du chaos au sein de l'acte créatif. C'est en refusant les modèles préconçus et en se débarrassant des limitations des dogmes que l'être embrasse les tensions et les paradoxes inhérents à sa condition humaine et qu'il défait, par la même, l'illusion du sens qui enveloppe l'existence d'une apparence de consistance.

II. Les paradoxes dans la pensée et l'écriture de Cioran

Le paradoxe étant essentiellement le produit d'une inadéquation entre certains éléments sémantiques dans un même propos, nous devons tout d'abord commencer par l'identification de la source de ces inadéquations et de leur nature. En admettant que le paradoxe est, comme le définit Wolowska :

> [U]ne relation de jonction établie sur l'axe syntagmatique du discours entre deux éléments opposés considérés comme tels relativement à une norme socialement codifiée dans la langue (*oppositions sémantiques lexicales*) ou résultant du contexte verbal (*oppositions sémantiques contextuelles*)[910].

à quel niveau se construisent les rapports d'opposition créant les paradoxes ? Pour nous, cette opposition se situe au niveau des sèmes. Tout comme Wolowska, ou encore Gallard, nous voyons le paradoxe comme une co-présence, dans un même énoncé, d'éléments qui, à la fois, se joignent et s'opposent.

Il serait judicieux de noter dès à présent que la méthode d'analyse sémantique que nous avons choisie pour approcher le paradoxe est celle de l'analyse sémique liée surtout à la sémantique interprétative qui considère les sèmes comme souvent le produit d'un parcours interprétatif. Nous allons nous pencher sur l'analyse des relations entre sémèmes (désormais *Sm*) en nous focalisant sur un niveau microstructural prenant pour objet la plus petite unité de sens dans un lexème (le sème) et sur les oppositions entre sémèmes. Cette approche nous a semblé être la plus adéquate à notre corpus et cela surtout pour sa nature essentiellement fragmentaire. Nous estimons que dans un texte qui se caractérise par la brièveté relative de ses fragments, le choix des mots, suivant l'axe paradigmatique de la sélection qui rapproche, dans le cadre du paradoxe, des sémèmes à orientations opposées, est encore plus révélateur puisque plus travaillé. Mais il serait également important de voir, via cette approche dans laquelle le contexte joue un rôle déterminant, comment se construit le sens des sémèmes qui vont très souvent contracter de nouveaux sèmes contextuels qui vont complètement changer leur signification pour ainsi les détacher de la sphère de la doxa sociale et les renvoyer à celle de l'individuel paradoxal. Notons qu'un tel choix ne signifie en aucun cas une application ferme de l'analyse sémique à tous les fragments étudiés, et que nous allons également nous servir de l'ensemble des théories que nous venons d'exposer dans le sous-chapitre précédent, notre but premier étant de révéler la nature et les types des paradoxes cioraniens sans pour autant les cadrer et les soumettre aux limites d'une approche unique. Nous choisissons d'opter pour la méthode

[910] Katarzyna Wołowska, *op.cit*., p. 59.

componentielle (microsémantique) telle quelle est revue par Rastier mais tout en nous permettant de recourir à des interprétations polyphoniques, argumentatives…

Nous avons procédé à un relevé de tous les passages et fragments que nous avons jugés paradoxaux. Nous avons ensuite cherché à vérifier s'il y avait une possibilité de classification qui permette de délimiter les domaines d'application de ce trait de l'esprit qui tend à affronter les règles de la doxa et de la logique verbale commune. Et nous avons finalement choisi, parmi la somme des contradictions, les axes qui nous ont semblé être les plus déterminants et « problématiques » dans la vision cioranienne du monde, de soi et de l'autre.

Nous allons donc tout d'abord commencer par une exploration minutieuse des fragments révélant les paradoxes inhérents à la pensée profonde de Cioran. Des énoncés paradoxaux dévoilent un subtil jeu d'ambivalence, reflétant ainsi toute la complexité de l'expérience vécue par un esprit éveillé et tourmenté. Nous nous focaliserons ensuite sur le domaine social. Nous plongeons ainsi dans les méandres de son écriture subversive, où chaque évaluation sociale est délibérément renversée, révélant une réévaluation des valeurs consensuelles et une mise à mal des conventions établies.

1. Du paradoxe d'être

« I'll join with black despair against my soul, And to myself become an enemy[911] », voilà l'épigraphe que choisit Cioran pour son premier livre en français, *Précis de décomposition*. L'épigraphe, telle une sentinelle érudite en avant-garde d'une œuvre littéraire, se dresse au seuil du livre, prête à dévoiler son énigme. Elle incarne un fragment soigneusement sélectionné, une phrase énigmatique ou un extrait poétique qui résonne en écho avec l'essence même du texte à venir. Son rôle est multiple et subtil : elle établit une connexion émotionnelle, intellectuelle ou thématique avec le contenu du livre, elle insuffle une atmosphère particulière, elle suggère des clés d'interprétation ou suscite la curiosité du lecteur. Tel un éveilleur d'émotions et de questionnements, l'épigraphe ouvre donc les portes du livre et nous

[911] Phrase de Richard III citée par Cioran comme épigraphe à son *Précis de décomposition*, *op.cit*., p.581.

invite à pénétrer dans son univers littéraire. Ainsi, nous introduit-elle, à l'ouverture d'une œuvre qui, dès le titre, nous jette sur la voie de la « décomposition », à un univers de contradiction où le « je » parlant se dédouble. À travers cette citation, Cioran nous convie à plonger au cœur même de son être tiraillé. La décomposition qu'il entreprend n'est pas celle d'un simple déclin, mais plutôt une division intime, un dédoublement qui se mue en un duel implacable de l'âme avec elle-même. Dans cette danse effrénée, surgissent des contradictions inextricables, révélatrices du conflit intérieur qui déchire le penseur et qui se fait voir dans une écriture marquée par les signes d'une crise identitaire.

> Par nature, je suis violent – par option, sceptique. Comment concilier des tendances aussi divergentes ? Comment vivre, à chaque instant en contradiction avec soi-même ? De quel côté, en toute occasion, vais-je me pencher ? Pour qui vais-je me décider ? À quel moi me ranger[912] ?

Dans cet extrait, les phrases s'épanchent, laissant transparaître un état d'égarement. Elles dévoilent une crise profonde, encrée dans l'incapacité de trancher. L'antithèse dont use le penseur dans la première phrase marque deux tendances opposées qu'il ramène l'une à la nécessité « par nature », l'autre au choix « par option ». Les deux tendances opposées que sont « violent » et « sceptique » résument la tension qui émane de la jonction de forces annihilatrices dans la conscience du penseur qui, déchiré entre ce qu'il est et ce qu'il cherche à être, s'égare.

La dualité inhérente à la pensée et à la personnalité de Cioran, à la fois contradictoire et binaire, découle de la coexistence d'un élan vitaliste qui pousse à l'action et d'une conscience aiguë de la vanité de l'existence humaine. Cioran souligne fréquemment cette réalité dans ses écrits, usant du paradoxe pour réconcilier les contradictions et énoncer les antinomies de l'être. Ainsi, affirmation et négation se trouvent liées dans des fragments qui, au-delà de leur opposition à la pensée conventionnelle, dérangent l'esprit et mettent à l'épreuve le bon sens.

Dans cette partie de notre travail, nous plongerons donc au cœur des manifestations stylistiques de la binarité cioranienne, où des forces normalement destinées à se neutraliser parviennent à préserver chacune une présence inébranlable pour ainsi participer à la création d'une nouvelle réalité subjective qui aurait le sens

[912]Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p.633.

le plus profond. Au-delà d'un positionnement par rapport à une norme sociale (doxale), il s'agit d'aborder le paradoxe dans sa structure contradictoire tensive interne qui fait joindre dans un même énoncé des éléments à orientations opposées créant de la sorte une inadéquation avec la doxa. C'est également le cas de l'oxymore que nous considérons comme apparenté au paradoxe. Il « établit une relation de contradiction entre deux termes qui dépendent ou sont coordonnés entre eux[913]. ». Nous analyserons donc, dans le cadre de l'étude du paradoxe, un bon nombre d'oxymore, les deux figures étant fondées sur un jeu de rapprochement des contradictoires.

Dans le fragment suivant :

> L'énergie et la virulence de mon taedium vitae ne laissent pas de me confondre. Tant de vigueur dans un mal si défaillant ! Je dois à ce paradoxe l'incapacité où je suis de choisir enfin ma dernière heure[914].

le paradoxe naît de la jonction, dans un même syntagme, de sémèmes à orientations contradictoires, c'est-à-dire, de sémèmes construits, en partie, par des sèmes qui les opposent l'un à l'autre. Les deux premières phrases du fragment reviennent sur la même idée de la vitalité ressentie dans le « dégoût de la vie[915] », ce dégoût que Cioran présente comme « trop-plein *négatif* qui n'épargne rien et qui, avant de compromettre et de diminuer les prestiges de la mort, nous dévoile l'inanité de la vie[916]. »

Pour cerner l'idée, il faut d'abord qu'on revienne sur le sens de ce « taedium vitae » pour ainsi essayer de définir quelques-uns de ses sèmes « la méthode la plus simple d'expliciter les sèmes centraux d'un *Sm* donné [étant celle] de partir de la définition de dictionnaire proposée pour le lexème correspondant[917]. » Dans le *Robert*, cette expression est définie comme une pathologie qui consiste en un « état permanent de lassitude, de manque d'appétence, sans cause observable, chez des sujets lucides menant une vie considérée comme normale[918] ». Il s'agit donc d'une

[913] Georges Molinié, *Dictionnaire de rhétorique, op.cit.*, p.235.

[914] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.,* p.48.

[915] C'est la traduction de l'expression latine « *taedium vitae* ».

[916] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit.*, p.22.

[917] Katarzyna Wołowska, *op.cit*., p.82.

[918] *Le Robert*, Dictionnaire en ligne : https://dictionnaire.lerobert.com/definition/taedium-vitae

locution latine qui se traduit littéralement par « l'ennui de la vie » en français. « Taedium » réfère à l'ennui, l'écœurement, la lassitude ou la répulsion. Ce *Sm* porte donc un sème évaluatif /négatif/ et renvoie à un sentiment de fatigue et de désintérêt profond. « Vitae » réfère à la vie. Ce lexème est lié à la notion de l'existence, de l'ensemble des expériences et des aspects de la vie. Ainsi, en combinant les deux mots, l'expression « taedium vitae » évoque un sentiment d'ennui profondément enraciné dans l'expérience de la vie même. Les deux sèmes \ennui\ et \lassitude\ sont donc inhérents à la signification de cette locution reflétant les sentiments d'insatisfaction et de désintérêt profonds. Un autre sème inhérent, \durée\, vient consolider et intensifier le sème évaluatif /négatif/ lié au sémème. En effet, l'ennui exprimé par « taedium vitae » implique une certaine persistance ou continuité du ressenti dans le temps. Ce sème souligne un état général de lassitude prolongé et persistant, plutôt qu'un simple moment passager. Le paradoxe est donc le résultat de l'association étrange entre des mots qui portent en eux des sèmes opposés. Les noms « énergie » et « virulence », qui partagent le sème inhérent \vitalité\, ont pour complément une locution qui a une orientation argumentative tout à fait opposée évoquant \dégoût\ et \ennui\. Dans « virulence » et « vigueur », nous pouvons également relever le sème inhérent \intensité\ qui vient d'ailleurs appuyer l'idée de la vitalité liée à ces sémèmes. Dans une formule oxymorique, Cioran attribue à la lassitude d'exister une force paradoxalement vitaliste pour que le « mal » prenne finalement une valeur positive dans la mesure où il empêche, grâce à l'intensité vitaliste qui le caractérise, de passer à l'acte et d'en finir avec la vie.

Sur un ton presque ironique, il souligne, au moyen de l'hyperbole exprimée par l'adverbe « tant » et « si », le caractère contradictoire de toute la vitalité et la force qu'il vit dans l'expérience du vide existentiel. Force et faiblesse, plénitude et vacuité se trouvent associées pour mettre en exergue l'ambivalence de l'être humain et de son vécu intérieur, une ambivalence qui tourmente, mais qui permet aussi de survivre au drame de l'existence en lui dispensant un fond, évidemment négatif, mais qui a au moins l'avantage d'avoir un certain aspect réel puisque vécu intérieurement (au niveau de la conscience du mal) et physiquement (tout au long de l'expérience de la corporéité). Et c'est le fond de la pensée dialectique et sceptique créatrice de perspectives nouvelles. En effet, les paradoxes cioraniens procèdent souvent à une

inversion de l'évaluation doxale et cela dans le sens où le négatif se mêle au positif (et vice versa) pour ainsi marquer l'ambivalence de tout ce qui entoure la condition de l'homme.

Quand, contre toute doxa, Cioran affirme dans une formule assez énigmatique : « L'ennui opère des prodiges : il convertit la vacuité en substance, il est lui-même *vide nourricier*[919] », le récepteur est frappé par l'amalgame des contradictions qui ne cessent de défaire son jugement. Par le biais du paradoxe littéraire, il ouvre le néant sur la matière et attribue à l'ennui une fécondité qui, au fond, s'oppose à son essence. L'oxymore « vide nourricier », mis d'ailleurs en exergue à travers l'italique que combine Cioran assez souvent avec les oxymores, résume la combinatoire paradoxale entre le néant et la vie quand l'ennui, pourtant rattaché au vide, se métamorphose en une source de création de substance. L'oxymore participe donc à l'instauration d'un équilibre nouveau « métamorphosant ainsi l'imperfection du séparé en l'absolu de la totalité[920] ».

Cette totalité, somme de la complémentarité des contradictoires qui se joignent, peut prendre des formes diverses et se présente souvent comme des paradoxismes. Elle peut être chez Cioran celle de la mort qui habite la vie, celle du vide qui alimente l'esprit, celle du mal qui crée le sens, celle des « joies [qui] sont des tristesses latentes[921] ». Ainsi, sans pour autant approuver la vie et la réalité de l'être, et tout en étant convaincu de leur absurdité, se trouve-t-il obligé, puisque tenté, de suivre leurs méandres. C'est là le fond de « la tentation d'exister ».

Regardons les deux fragments suivants :

> a- C'est parce qu'elle ne repose sur rien, parce que l'ombre même d'un argument lui fait défaut que nous persévérons dans la vie[922].
> b- Donnez un but précis à la vie : elle perd instantanément son attrait[923].

---

[919]Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit*., p.768.

[920]Christian Milat, « Baudelaire, ou la dualité de l'artiste à la poursuite de l'unité primordiale », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 4 ,1997, p. 587, cité dans, Anne Sechin, « Étude stylistique et philosophique de l'oxymore dans La belle ordure de Simone Chaput », in *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 28(2), 253–278. (Version en ligne consultée le 22/08/2023 : https://doi.org/10.7202/1037176ar)

[921]Cioran, *Cahiers*, *op.cit.*, p.42.

[922] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit.*, p.19-20.

[923] *Ibid.*, p.20.

Cioran use du paradoxe qu'il construit à partir d'un raisonnement causal qui s'exprime via la locution de subordination « parce que » dans le premier fragment et qui se laisse inférer au-delà de la juxtaposition dans le deuxième. Il nous semble pertinent, dans ce cadre, de recourir à l'analyse proposée par Carel et Ducrot dans le cadre de la sémantique des blocs argumentatifs vu le rapport de causalité (cause/ conséquence) développé dans les extraits.

Comme nous l'avons préalablement vu, nous pouvons analyser les énoncés linguistiquement paradoxaux (LP) en nous appuyant sur les connecteurs DONC (DC) et POURTANT (PT) renvoyant respectivement aux enchaînements argumentatifs normatif et transgressif qu'on obtient à travers une opération de paraphrase. Ces deux types d'enchaînements sont respectivement interprétés selon, rappelons-le, les schémas (ou aspects) argumentatifs X DC Y et X PT Y. Donc pour expliquer le paradoxe, Carel fait le raisonnement suivant :

> Convenons d'abord, le temps de cette définition, de qualifier de « contraposés » les deux aspects argumentatifs X DC Y et X DC NEG Y. Je dirai alors qu'un aspect argumentatif est paradoxal s'il est le contraposé de ce que signifient ses termes (à proprement parler, un aspect argumentatif n'a pas de « termes » ; seuls les enchaînements qui le concrétisent ont des constituants). Par exemple BEAU TEMPS DC NEG AGREMENT est paradoxal car la signification argumentative de beau temps, terme constitutif des enchaînements qui concrétisent l'aspect, contient BEAU TEMPS DC AGREMENT. Dans le cas contraire, lorsque l'aspect argumentatif appartiendra à la signification de ses termes (ou plutôt à la signification des termes constitutifs des enchaînements qui le concrétisent), je dirai qu'il est doxal[924].

En effet, selon la TBS, les lexèmes « comportent des schémas argumentatifs dans leur signification[925] » et peuvent ainsi se mettre dans des schémas[926]qui s'opposent à l'orientation argumentative de leur signification (doxale) pour que l'enchaînement global soit par conséquent qualifié de paradoxal.

---

[924]Marion Carel, « Ironie, paradoxe et humour », in M. D. Vivero García (éd), *Humour et crises sociales*, Paris, Le Harmattan, 2011. (Version numérique : https://semanticar.hypotheses.org/files/2018/10/carel-ironieparadoxe-2011.pdf)

[925]Kohei Kida, « Des paradoxaux aux schémas argumentatifs », in *Corela*, Vol. 12, n°2, 2014. (Version numérique : https://journals.openedition.org/corela/3630#authors

[926]Les schémas argumentatifs sont considérés par Carel comme la squelette minimale sur laquelle se construit ensuite l'enchaînement argumentatif concret en ajoutant des éléments liés à la situation en question.

Les deux exemples en question pourraient être paraphrasés dans les enchaînements argumentatifs suivants :

a^a- La vie ne repose sur rien et n'a pas l'ombre d'un argument donc nous y persévérons.

b^a- Vous donnez un but à la vie donc elle perd son attrait.

qui correspondent eux-mêmes aux schémas argumentatifs ci-dessous:

a^b- NEG SENS DC PERSÉVÉRANCE

b^b- BUT DC NEG ATTRAIT

Les deux négations « ne repose sur rien » et « n'a pas l'ombre d'un argument » de la phrase « a » contiennent dans leur signification le schéma argumentatif

a^c- NEG SENS DC DÉSINTÉRÊT

ou encore

a^d- NEG SENS PT PERSÉVÉRANCE

qui correspond au schéma doxal. Cela qui fait de l'énoncé « a » un énoncé paradoxal introduisant une conséquence opposée à celle contenu dans l'enchaînement doxal (a^c). La même structure sémantique et logique peut s'appliquer au fragment «b » dont le schéma argumentatif « b^b » s'oppose au schéma que comporte l'expression « avoir un but précis » et qu'on peut présenter par :

b^c- BUT DC ATTRAIT

ou encore par :

b^d- BUT PT NEG ATTRAIT

Pour que l'énoncé « b » soit considéré comme LP.

Des deux fragments dont nous venons d'analyser la structure paradoxale découle une même image : celle du charme de l'absurdité de la vie ; nous ne pouvons d'ailleurs pas exprimer l'idée sans recourir nous-mêmes à une formule paradoxale. Selon Cioran, c'est de la négation du sens — et nous parlons ici d'une négation-absence— que naît l'intérêt que porte l'humain envers la vie.

Finalement, si on voulait réfléchir sur le pourquoi de ce grand paradoxe qu'est l'énergie vitaliste de l'ennui chez Cioran et ses implications existentielles, nous pourrions tirer une réponse qui nous mettrait au cœur de l'Humain : le besoin de survie. Quoique travaillé par l'évidence de la futilité d'« être » et bien que torturé par l'ennui que produit la conscience du non-sens qui domine l'existence, Cioran a su se

frayer un chemin de salut qui pourrait être, autre autres, celui de la valorisation des maux.

> Il ne s'agit pas d'être plus ou moins abattu, il faut être mélancolique jusqu'à l'excès, extrêmement triste. C'est alors que se produit une réaction biologique salutaire. Entre l'horreur et l'extase, je pratique une tristesse active[927].

Pour embrasser la vie, dont l'élément crucial est celui de la souffrance, chercher, ou créer, des « fleurs du mal » ne serait-il pas un moyen ? Au-delà, mais aussi en deçà de la négation de la vie à laquelle s'adonne Cioran dans toute son œuvre, il existe un élan vitaliste qui le pousse à se tirer du néant une voie qui, bien qu'affectée par son pessimisme, garde une zone de clair-obscur qui accouche, d'un fond de mal négatif, une substance positive qui le met à la marge de la communauté certes, mais qui lui permet une forme négative particulière d'adhésion à la vie. Parlant de la « Dualité », titre d'un fragment du *Précis de décomposition*, voilà ce qu'énonce Cioran :

> Il y a une vulgarité qui nous fait admettre n'importe quoi dans ce monde, mais qui n'est pas assez puissante pour nous faire admettre ce monde même. Ainsi, nous pouvons supporter les maux de la vie tout en répudiant la Vie, nous laisser entraîner par les épanchements du désir tout en rejetant le Désir[928].

Le « mais » concessif, qui établit le rapport entre les deux propositions de la première phrase de l'extrait, introduit quelque part l'idée d'un paradoxe qu'atténue l'idée du degré insuffisant introduit par la négation dans « n'est pas assez puissante «. Il s'agit de la contradiction entre, d'une part, la position du refus de la condition existentielle de l'humain que le penseur exprime à travers les négations lexicales que sont les deux gérondifs « en répudiant » et « en rejetant » et, d'autre part, l'adhésion dans « admettre », « supporter » et « nous laisser entraîner ». En effet, il est question d'un tiraillement intérieur entre la nature humaine, dans sa vulgarité, qui se lie à l'expérience quotidienne d' « être », et l'aspect intellectuel de cette expérience qui se lie à la conscience de l'inanité de tout et dont le marqueur essentiel est le refus. Sans adhérer à l'idée du sens de la vie et tout en allant contre les désirs, il reste hanté par l'impérieuse nécessité de perdurer dans un monde dont l'absurdité se révèle

[927]Cioran, *Entretiens, op.cit.* p.10.

[928]Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.89.

implacable et se sert, pour y parvenir, d'une négation qu'il oppose à la vie, mais aussi à tout ce qui la rend impossible. En maniant le langage et les oppositions, il insuffle un second souffle à des expériences souvent dépeintes comme négatives. En conférant une connotation positive à ces maux de l'être, il provoque des heurts cognitifs, des fractures dans nos conceptions conventionnelles du bien et du mal mais réussit, chemin faisant, à tirer une énergie vitale de ce mouvement de démolition/ construction.

> Je suis la succession de mes états, de mes humeurs, je cherche en vain mon « moi », ou plutôt je ne le retrouve que lorsque toutes mes apparences se volatilisent, dans l'exultation de mon anéantissement, quand se suspend et s'annule ce que précisément on appelle un « moi ». Il faut se détruire pour se retrouver ; *essence est sacrifice*[929].

Les paradoxes cioraniens se multiplient ainsi pour ouvrir une brèche dans ce qu'on pensait être la consistance de l'existence humaine. Partant d'un vécu que minent les contradictions intérieures, il laisse déployer dans ses écrits une panoplie de combinatoires qui défont le monde et le refont en se jouant des normes. Et au tout début de ces paradoxes intimes, se dresse, à la fois au-dessus et au-dessous de tout, une composante qui, pour longtemps, a hanté et torturé la pensée cioranienne et qui, jusqu'à la fin, s'est imposée comme haïssable, désirable et impénétrable : le temps.

2. Le paradoxe du temps

> « Mon » temps
>
> Je vis à la fois au jour le jour (dans tous les sens du mot) et au-delà de tous les jours : l'élémentaire et la suprême mesure du temps. Coexistence difficile, cause de tous les malaises, comme de toutes les consolations[930].

Ce fragment des *Cahiers* nous rappelle la question de « la chute dans le temps » et le rapport problématique qui lie Cioran à une temporalité qu'il vit subjectivement comme un déchirement intérieur face à l'impossibilité de proprement intégrer un temps auquel il ne peut pourtant pas échapper : Chute *du* et *dans* le temps.

[929]Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.63.
[930]*Ibid*., p.997.

Avant d'analyser le paradoxe macrostructural qu'est ce fragment, il nous semble important de commenter avant tout l'intitulé qui l'annonce : « *Mon* » *temps*. Il nous renvoie d'emblée à un rapport assez paradoxal au temps à travers l'adjectif possessif « *mon* » mis entre guillemets. Il marque à la fois l'appropriation et la distanciation. « Mon temps » est l'expression d'un ressenti subjectif, introspectif qui reflète une expérience de vie particulière « je vis » et un rapport personnel à la temporalité, un rapport que le fragment présente comme bivalent, voire paradoxal. Mais le déterminant possessif en question « mon » est mis entre des guillemets qui marquent une réserve, une distanciation ou encore un rejet du possessif. Souvent, les guillemets ont une fonction de modalisation et « signalent la distance que prend l'auteur vis-à-vis du terme, ou le refus de le prendre en charge [931] . » Cette distance/rejet du possessif est liée au caractère détaché, indépendant et incontrôlable du temps qui l'exclut de la sphère de la possession. Dans plusieurs passages de ses œuvres, Cioran revient sur l'image impersonnelle d'une temporalité imposée et non maîtrisable. Le temps acquiert souvent dans ce contexte un caractère mortifère, funèbre.

> « … comprenant que son temps touchait à sa fin… »
>
> Je lis cela dans une biographie. Jamais cette expression ne m'a frappé autant que ce matin. À vrai dire, elle ne m'a jamais retenu. C'est pourtant bien de cela qu'il s'agit pour chacun de nous, du temps qui nous est imparti. Il faudrait dire : *Mon temps touche à sa fin*.
>
> Ce n'est pas moi qui meurs, c'est *mon* temps qui s'épuise – ce temps qui me fut donné… Finalement, vivre se réduit à un processus impersonnel sans signification en soi. J'existe, je *remplis* un intervalle, j'occupe un petit bout de temps, et rien de plus[932].

Encore dans ce fragment, il est question d'un temps « donné » qui annonce la fin de l'acte/état de « vivre » qui se limite, sous la plume de Cioran, à du *remplissage* « impersonnel, sans signification en soi » de la durée. Et c'est probablement dans ce

[931] Fanny Rinck, Francis Grossmann et Françoise Boch, « Observer le rôle des guillemets dans un corpus : une voie d'accès à l'énonciation ? », in *Énonciation, texte, grammaire*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p.p. 135-148. (Version numérique : https://shs.hal.science/halshs-00997901 consultée le 24/07/2023)

[932] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p. 948.

sens que se développe le paradoxe temporel dans le fragment *« Mon » temps*. En effet, l'auteur y exprime une réflexion profonde sur sa perception du temps, convergeant une dimension immédiate liée au quotidien/présent et une dimension transcendante/ philosophique. L'utilisation de figures de style, dont le paradoxe, vient renforcer cette tension entre deux perceptions « normalement » divergentes du temps. D'emblée, le titre évoque, comme nous l'avons dit, une subjectivité marquée, suggérant que le temps est appréhendé différemment par chaque individu. Cette singularité temporelle est soulignée par l'expression « au jour le jour «, dénotant une vie vécue au présent, de manière impromptue, sans véritable planification. L'auteur accentue cette notion de quotidienneté et spontanéité en précisant « dans tous les sens du mot «, soulignant l'immédiateté de l'existence. Le Larousse donne à cette locution adverbiale la définition suivante : « régulièrement, sans omettre un jour ; en ne considérant que le jour présent, sans s'occuper du lendemain : Vivre au jour le jour[933]. »

Au cœur de cette réflexion sur le temps, il est essentiel de saisir la signification profonde que revêt le présent pour Cioran, ce fameux « au jour le jour » qu'il aborde avec une subtile complexité. Dans l'esprit de cet insomniaque lucide, le présent semble s'envelopper d'une aura négative. Il se déploie tel un espace monotone, empreint d'une lourdeur oppressante, et dépourvu de tout attrait, une étendue infinie qui s'étire à l'infini, perpétuellement actuelle et close.

> L'enfer, c'est ce présent qui ne bouge pas, cette tension dans la monotonie, cette éternité renversée qui ne s'ouvre sur rien, même pas sur la mort, alors que le temps qui coulait, qui se déroulait, offrait au moins la consolation d'une attente, fût-elle funèbre. Mais qu'attendre ici, à la limite inférieure de la chute, où il n'est nul moyen de choir davantage, où même l'espoir d'un autre abîme fait défaut ? […]
>
> Quand l'éternel présent cesse d'être le *temps* de Dieu pour devenir celui du diable, tout se gâte, tout devient ressassement de l'intolérable, tout sombre dans ce gouffre où l'on escompte en vain le dénouement, où l'on pourrit dans l'immortalité. Celui qui y tombe, s'agite sans profit et ne produit rien[934].

Cet extrait nous fournit une vision plus claire sur l'essence du temps tel que vécu intérieurement par Cioran. Réduit à l'actualité du présent, découpé de tout autre

[933] https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/jour/45030 (consulté le : 24/07/2023)

[934]Cioran, *La chute dans le temps*, *op.cit.,* p.1155.

perspective qui permette la projection dans l'avenir, le temps de la vacuité se transforme en enfer. La négation et l'hyperbole mettent l'accent sur toute la négativité de l'expérience du temps. Le premier paragraphe de l'extrait se construit sur une logique comparative entre le présent et le temps. Cette dichotomie est tout d'abord marquée sur le plan syntaxique à travers l'emploi de deux temps verbaux différents : le présent de l'indicatif avec les verbes liés au sujet « ce présent » et l'imparfait avec ceux liés au sujet « le temps ». Chassé du temps en ce qu'il est continuité indéfinie caractérisée par le mouvement et le changement, il se trouve coincé dans l'instant présent, vivant éternellement « au jour le jour » sans nulle évolution. Il s'agit d'un « temps mort » où règne la monotonie, où présent et passé se ressemblent. À travers les négations syntaxiques « ne bouge pas » et « ne s'ouvre sur rien », le penseur met donc en exergue le caractère statique, figé et clos du présent. Ainsi, le présente-t-il comme une éternité négative marquée par la vacuité. La métaphore « le *temps* du diable » vient souligner et appuyer cette dimension négative, voire maléfique du présent. Contrairement à ce dernier, le temps, cet espace dont il a été banni, s'érige comme un horizon de salut tant désiré, mais désormais hors de portée.

Le paradoxe surgit lorsque l'auteur affirme vivre « au-delà de tous les jours » invoquant le sème /transcendance/ introduit par la locution prépositive « au-delà de » et s'opposant au sème /immédiateté/ lié à la locution adverbiale « au jour le jour ». Les deux expressions sont jointes par le coordonnant « et » (X ET Y) considéré par Wolowska comme la conjonction « prototypique[935] » du paradoxe quand les deux *Sm* mis en relation s'opposent sur le plan sémantique.

> Notons en fait que la structure du mécanisme du paradoxe de langue est formalisée habituellement par le schéma A est à la fois X ET non-X (ou Y-contraire). Cette formalisation typique restreint la portée du paradoxe aux cas où il se réalise uniquement à travers les structures syntaxiques typiques de la conjonction, ce qui n'épuise pas le problème : comme en oignent par exemple les recherches au sein de la sémantique argumentative, les relations pertinentes dans les paradoxes peuvent être aussi bien de caractère argumentatif. Néanmoins, dans la plupart des cas, les réalisations du paradoxe de langue sont effectivement fondées sur la structure de

[935] Wolowska Katarzyna, *op.cit.,* p.129.

> conjonction (X ET Y), plus ou moins implicite, et c'est sans aucun doute cette dernière qui doit être considérée comme prototypique dans ce contexte[936].

Parallèlement à la jonction, la locution adverbiale « à la fois » vient mettre en relief le paradoxe. En effet, ayant le sens de « en même temps[937] », cette locution nous met sur la voie de la contradiction étant, dans ce cadre, l'expression de la co-présence de x et de non-x, c'est-à-dire, de la chose et de sa négation.

Cette contradiction apparente entre le quotidien et le dépassement temporel suggère une dualité complexe dans la perception du temps. Cette ambivalence est accentuée par l'opposition des adjectifs « élémentaire « et « suprême « qui contractent respectivement les sèmes afférents /particulier/ et /général/ avec un degré d'exagération, mettant en évidence la « coexistence difficile » de ces deux aspects temporels et faisant écho aux deux sèmes /immédiateté/ et /transcendance/. Avec ce deuxième couple de *Sm* opposés, le paradoxe prend une dimension macrostructurale pour qu'il sous-tende ainsi la logique même du fragment. Gallard nous parle dans son ouvrage de plusieurs types d'actualisation macrostructurale du paradoxe. Par « actualisation macrostructurale », nous entendons parler d'un procédé qui dépasse la limite d'une phrase et qui s'étend sur plusieurs phrases, paragraphes, voire pages. Il en différencie les trois modes d'expansion suivants :

> - par démultiplication : le même paradoxe logico-sémantique est actualisé sous plusieurs formes successives ;
>
> - par dilatation : chacun des deux termes de l'opposition est amplement développé, mais la structure binaire de la contradiction demeure intacte ;
>
> - par dilution : la contradiction ne repose pas sur la jonction binaire de termes opposés, mais sur le développement et sur la superposition de réseaux sémantiques ou de champs notionnels incompatibles[938].

Dans cet exemple, il s'agit d'une expansion par démultiplication, le même paradoxe temporel étant développé sous deux formes successives. Les éléments contradictoires ou contraires se côtoient et se complètent pour ainsi relater un rapport complexe à la temporalité qui se vit simultanément de l'intérieur, dans ses détails les plus infimes,

---

[936] *Idem*.
[937] Définition proposée par le Robert en ligne : https://dictionnaire.lerobert.com/definition/fois
[938] Pierre-Yves Gallard, *op.cit*., p.106.

et de l'extérieur, au-delà de toute mesure d'une durée qui s'avère être malgré tout impénétrable.

Pour essayer de résoudre le paradoxe et d'en cerner le sens, il nous faut revenir sur certains aspects de la pensée cioranienne et surtout sur ceux exposés dans le dernier chapitre de *La chute dans le temps*, chapitre à propos duquel il énonce ce qui suit :

> Mais je tiens tout particulièrement aux sept dernières pages de *La chute dans le temps* qui représentent ce que j'ai écrit de plus sérieux. Elles m'ont beaucoup coûté et ont été généralement incomprises. On a peu parlé de ce livre bien qu'il soit à mon sens, le plus personnel et que j'y ai exprimé ce qui me tenait le plus à cœur. Y a-t-il plus grand drame en effet que de tomber du temps ? Peu de mes lecteurs hélas ont remarqué cet aspect essentiel de ma pensée[939].

Le paradoxe du temps, tel est le nœud le plus crucial dans l'univers de Cioran. Il engendre une trame essentielle à sa réflexion sur la condition humaine. Une temporalité énigmatique, où il est impossible de se concevoir tant à l'intérieur qu'à l'extérieur d'elle. Une temporalité négative, qui s'impose au penseur sans lui offrir les clés ni les directives pour y pénétrer et s'y fondre. C'est dans le dernier chapitre de ce livre, intitulé « Tomber du temps » que se dessine la complexité du rapport à la temporalité et à l'existence. Par opposition au titre du livre, ce sous-titre marque, à travers le recours à la préposition « du » un mouvement qui mène à l'extérieur de la temporalité pour que le sujet devienne ainsi un spectateur d'un temps « clos » depuis une « éternité négative[940] ».

Pour conclure notre analyse du paradoxe temporel, nous pouvons dire que le fragment *« Mon » temps* est symptomatique du tiraillement existentiel que vit l'écrivain entre deux facettes opposées de lui-même : celle, réelle et réaliste, qui « vit » dans le temps présent et qui ne peut s'en échapper, et celle philosophique, qui vit à l'extérieur du temps en tant que spectatrice. La contradiction apparente de l'énoncé s'atténue par conséquent en essayant de l'interpréter et de voir s'il existait une lecture qui permettrait de dénouer la tension sémantique produite par la rencontre des opposés. Dans ce cadre, Gallard parle de « la résolution interprétative

[939] Cioran, *Entretiens avec Sylvie Jaudeau*, Paris, José Corti, 1990, p. 35.
[940] Cioran, *La chute dans le temps*, *op.cit*., p.1152.

de la contradiction », opération que mène le lecteur qui procède alors à « un réagencement du contenu sémantique des termes pivots, en fonction du contexte et sous la pression de la contradiction[941]. » Il parle d' « opérations sémantiques de dissimilation et d'assimilation dont la fonction commune est de permettre la jonction des termes pivots[942] » au-delà de leur opposition sémantique. Parmi ces opérations, il existe justement ce que Gallard appelle une dissimilation d'optique qui « consiste à situer les termes pivots dans des optiques particulières, distinctes l'une de l'autre d'un point de vue sémantique, elle revient à situer les *Sm* à sèmes opposés dans deux classes sémantiques différentes, par l'actualisation de sèmes génériques neutralisants[943] ». Ainsi, pouvons-nous voir dans les expressions « au jour le jour » et « élémentaire » un renvoi, comme nous l'avons dit, à un aspect réel, quotidien de l'expérience de vivre qui nous permet donc de dégager le sème afférent et générique /physique/ liant le propos à l'idée de la présence physique dans le monde. Au contraire, les expressions « au-delà de tous les jours » et « suprême » se situent à un niveau non tangible qui motive l'activation du sème générique afférent /intellectuel/.

3. Du paradoxe divin

Nous ne pouvons aborder les paradoxes cioraniens sans nous attarder sur la relation de Cioran au divin dans toutes ses représentations contradictoires allant de l'Absolu (le Tout) vers le Néant (le Rien), passant par « l'Incertain[944] ». Cette relation se déploie sous l'égide d'une tension constante, voire d'un déchirement, entre deux forces antinomiques : d'un côté, le désir mystique de « croire », et de l'autre, l'impérieux scepticisme qui le réfute. Entre ces deux extrêmes inconciliables, la pensée de Cioran et ses écrits se trouvent pris dans une lutte perpétuelle entre le besoin de Dieu et son rejet. Dans *Des larmes et des saints*, Cioran synthétise ce paradoxe en se décrivant comme étant « la passion de l'absolu dans une âme sceptique ![945] ». Autrement dit, le conflit intérieur du sujet cioranien réside dans l'impossibilité de choisir entre une aspiration profonde envers l'absolu, que ce soit

[941]Pierre-Yves Gallard, *op.cit*., p.64.
[942]*Idem*.
[943]*Ibid*., p.65.
[944]Cioran, *Précis de décomposition*, *op.cit*., p. 198.
[945]Cioran, *Des larmes et des saints,* in *Œuvres, op.cit.,* p.520.

Dieu, le vide ou le néant, et une inclination inexorable au scepticisme. Cioran use dans cette dernière citation de formules oxymoriques qui rendent compte d'un mélange paradoxal d'aspiration mystique et de scepticisme viscéral. Notons au passage que nous traitons l'oxymore comme forme de paradoxe microstructural étant lui aussi une alliance de sèmes opposés. Il consiste, comme le précise Gallard en « l'actualisation du paradoxe au sein d'un groupe syntaxique (le plus souvent au sein d'un groupe nominal, entre le substantif et l'adjectif épithète). Sa portée est plutôt descriptive : la contradiction y est présupposée, elle est présentée comme relevant du fonds commun de connaissance[946]. »

Ainsi Cioran associe-t-il, dans un syntagme nominal étendu « la passion de l'absolu dans une âme sceptique », des *Sm* opposés au moyen de la préposition « dans » qui introduit un complément circonstanciel de lieu établissant un lien entre « la passion de l'absolu » et « une âme sceptique ». Les *Sm* « passion » et « sceptique » se présentent comme fondamentalement contradictoires. Nous pouvons en fait y relever respectivement les sèmes inhérents /emportement/ et /réserve/ ou encore /attachement/ et /distance/ renvoyant chacun des deux sémèmes à une sphère opposée à l'autre. Le mot « passion » serait ainsi lié au sème générique /émotion/ quand l'adjectif épithète /sceptique/ renverrait au sème générique /rationalité/. Le groupe prépositionnel « de l'absolu », complément du nom « passion », renforce davantage le paradoxe et en précise l'objet réel : le rapport au divin. En effet, selon le *TLFi*, dans son emploi adjectival, le mot « absolu » réfère à ce « dont l'existence ou la réalisation ou la valeur est indépendante de toute condition de temps, d'espace, de connaissance... ». Avec quelques autres nuances, le même sens est reconduit dans l'emploi substantif où le GN « l'Absolu » renvoie à ce qui est « considéré comme un idéal de perfection ou comme hors d'atteinte pour l'homme [947] » mettant de cette manière en relief le caractère surhumain de l'Absolu. Ces définitions nous permettent de déduire encore une fois une deuxième opposition liée au paradoxe entre les deux sémèmes « absolu » et « sceptique ». Une analyse sémique des mots nous permet de déceler le paradoxe dans l'association sur laquelle joue l'écrivain. Par un tour de

[946]Pierre-Yves Gallard, *op.cit*., p.88.
[947] https://cnrtl.fr/definition/absolu

rapprochement incongru entre les sèmes /perfection/, /transcendance/, /infinitude/ (dans le *Sm* « Absolu ») et les sèmes /relativisation/, /doute/, /questionnement/ (dans le *Sm* « sceptique »), le paradoxe se crée pour souligner cette cohabitation déchirante entre « une soif d'absolu en son état nu, sauvage, réduite à son essence et délestée des entraves du sacré[948] » et le caractère dubitatif de la pensée cioranienne.

Cet écartèlement intérieur, cette dualité irréductible, se reflète dans toute son œuvre, où il explore les abysses de la foi, de la spiritualité, et de leur négation, sans jamais parvenir à une résolution définitive. Son écriture est le miroir de cette tension existentielle, où les interrogations sur le divin se mêlent inextricablement à un doute profond. Et c'est au moyen du paradoxe littéraire que cette tension intérieure s'extériorise.

Dans ses *Cahiers*, il s'exprime comme suit : « Personne n'est plus religieux que moi. Ni moins. Je suis à la fois plus près et plus loin de l'Absolu que n'importe qui[949]. » Sur le mode de l'hyperbole, le paradoxe se développe dans le fragment en joignant les positionnements opposés confirmant encore une fois la complexité de la relation cioranienne à la divinité. À travers les comparatifs antonymes « plus » et « moins » et les adverbes opposés « près » et « loin », Cioran se positionne simultanément, au moyen de l'adverbe « à la fois », dans deux niveaux opposés de la religiosité : profonde religiosité et non-croyance. Le paradoxe permet ainsi de dire la non-homogénéité de l'être, mais aussi celle de l'existence. Tiraillé entre, d'une part, le besoin de ne pas se sentir abandonné au néant et, d'autre part, les exigences de la lucidité négatrice du sens, il opte pour la jonction et la réconciliation des extrêmes. Contre le diktat de la logique binaire, le paradoxe est donc l'espace où baignent les « tiers inclus », négation de la règle de non-contradiction et affirmation d'une pensée qui embrasse ses oppositions humaines.

Pour cerner le sens du paradoxe divin dans la pensée cioranienne, pour tenter de le comprendre et, par la suite, de le résoudre, il nous faudrait revenir sur le sens qu'il donne au concept de « dieu ». Dans ses *Entretiens*, un passage a retenu notre attention :

---

[948]Sylvie Jadeau, *Cioran ou le dernier homme*, Paris, José Corti, 1990, p.108.
[949]Cioran*, Cahiers, op.cit.*, p.404.

> Dieu signifie la dernière étape d'un cheminement, point extrême de la solitude, point insubstantiel auquel il faut bien donner un nom, attribuer une existence fictive. Il remplit en somme une fonction : celle du dialogue. Même l'incroyant aspire à converser avec le « Seul » car il n'est pas facile de s'entretenir avec le néant[950].

Le dieu cioranien se sépare de la foi. Il n'est pas l'objet d'une « croyance » et il n'a pas d'existence réelle en dehors du besoin humain qui le crée. Du silence de la solitude de l'être face au néant, de cette négativité qui enveloppe l'existence humaine où règne l'Absurde, naît la nécessité d'avoir une présence fictive, imminemment négative, à laquelle s'adresser. Le dieu cioranien n'est donc pas un dieu chrétien, ni un dieu religieux ; c'est, au contraire, un dieu « humain » privé de toute sacralité et de toute nature transcendante. Il est par conséquent question chez lui de « pouvoir se dispenser de la foi, mais pas de Dieu [951] », d'être un non-croyant qui rôde désespérément autour de cet « Absolu » sans y adhérer, mais aussi sans s'en détacher. Le paradoxe permet donc de voir chez le penseur une forme de religiosité négative où Dieu est fait/créé de la négation de Dieu. Ainsi, la consistance et l'harmonie du divin cèdent-elles la place au morcellement et à l'éclatement. Changeant de figure d'un fragment à un autre, le dieu cioranien peut être un « mauvais démiurge », « une hallucination sonore[952] », un synonyme du néant, « une maladie dont on se croit guéri parce que plus personne n'en meurt[953] » ou encore « un abîme regardé d'en bas[954] ». Mais dans ces différentes représentations, il existe une constante négativité qui fait du dieu cioranien une sorte de parodie du Dieu des religions. La même négativité touche aussi ce que Sylvain David a appelé une « mauvaise foi[955] ». Pour l'expliquer, il parle alors « d'une croyance dégradée, d'une reprise de schèmes religieux à l'opposé de leur fonction ou visée initiale[956]. » Cioran est-il donc tout de même « religieux » ? Garde-t-il au fond une forme de foi qui expliquerait son attachement

[950] Cioran, *Entretiens*, *op.cit*., p. 222.
[951]Nicolae Turcan, « Cioran et le Dieu des paradoxes », in *Alkémie*, n°6, 2010, p.164.
[952]Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit*., p. 37.
[953]Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.86.
[954]Cioran, *Le crépuscule de la pensée*, *op.cit*., p.446.
[955]Sylvain David, *op.cit*., paragraphe 24.
[956]*Ibidem*.

au divin auquel il affirme ne pas croire[957]? Bien qu'on soit plus enclin à répondre par un « non », on ne saurait sûr de pouvoir donner de réponses à ces questions vu les paradoxes qui filent le long des textes. Mais nous pouvons dire que la présence de la figure divine dans la vie, pensée et écriture cioraniennes, et bien qu'elle se présente souvent sous le signe de l'absence, reste surtout la marque d'un besoin.

Cioran a besoin d'un Dieu, et c'est ce qu'affirme ce paradoxe : « Dieu *est*, même s'il n'est pas[958] ». Sous la forme d'un aphorisme où l'affirmation « est » et la négation « n'est pas » se rallient, Cioran réaffirme le paradoxe de l'existence divine. Il s'agit d'une antinomie où le verbe « être » est à la fois utilisé dans sa forme affirmative, puis négative pour parler du même sujet « Dieu ». L'énoncé est donc linguistiquement et sémantiquement paradoxal vu que P est à la fois X et non-X. La locution conjonctive de subordination hypothético-conditionnelle « même si » participe à la création du paradoxe et cela en introduisant une proposition subordonnée qui s'oppose à la principale sans pour autant l'empêcher. Elle permet d'exprimer une tension paradoxale en posant des idées contradictoires mais neutralise quelque part l'effet de la négation dans « n'est pas ». Autrement dit, dieu « est » au-delà de toute condition et hypothèse possibles. Cela se trouve d'ailleurs typographiquement souligné à travers l'italique qui met le verbe « *est* » en exergue dans le but d'en accentuer le sens et l'effet. La virgule qui sépare les deux propositions aide également à insister davantage sur cet aspect d'indépendance que souligne l'italique. Le présent de l'indicatif utilisé dans les deux propositions est un présent gnomique qui donne une valeur de vérité à la phrase. Cet aphorisme nous fournit un exemple intéressant de l'effet de la rencontre entre le paradoxe et le style fragmentaire et bref. Contre la continuité d'une écriture qui refuse les contradictions de par sa nature même qui impose l'harmonie et la consistance, l'écriture du paradoxe et du fragment, par leur alliance, vient contrecarrer la règle pour se frayer ainsi un chemin vers une libération de l'esprit et de la plume. Par conséquent, le

[957]Cioran affirme : « Comme il se doit, j'ai fait le tour des arguments favorables à Dieu : son inexistence m'a semblé en ressortir intacte. Il a le génie de se faire infirmer par toute son œuvre ; ses défenseurs le rendent odieux, ses adorateurs suspects. Qui craint de l'aimer n'a qu'à ouvrir saint Thomas... », *Syllogismes de l'amertume*, *op.cit.*, p.40.

[958]Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit*., p.94.

paradoxe, marque d'anti-dogmatisme intellectuel, participe-t-il, dans des formules brèves, à la construction de nouvelles « vérités », qui risquent toujours d'être neutralisées par d'autres, mais qui incluent dans leurs spectres la possibilité de la rencontre des opposés. Ces formules frappent l'esprit. Leur brièveté et concision parviennent ainsi à amorcer chez leur récepteur une réflexion sur la nature contradictoire de l'être, une nature que Cioran assume pleinement dès qu'il s'agit de parler du paradoxe de sa relation à Dieu.

Mais les paradoxes cioraniens ne se rattachent pas uniquement à son être. Ils débordent et touchent à tout ce qui fait le système des valeurs humaines. Les opposés se rejoignent et nous assistons, au fil des fragments, au spectacle de la conversion du mal en bien et du bien en mal, pour qu'à la fin, les deux perdent leur valeur initiale.

4. Des paradoxes subversifs

Par les paradoxes subversifs, nous entendons parler de paradoxes qui, de par les incohérences apparentes qu'ils portent, s'opposent à la valeur doxale des lexèmes dont use l'écrivain. Par ces paradoxes, celui qui les manie déstabilise les hiérarchies systémiques et remet en question les évaluations communes.

En effet, pour Rastier, les termes du lexique portent en eux des jugements de valeur, qui « structurent leur organisation en paradigmes lexicaux scalaires (ex. glacé, froid, tiède, chaud, brulant) et sont susceptibles d'être actualisés ou non en discours[959]. » Il classe ces ensembles lexicaux scalaires en fonction de « seuils d'acceptabilité[960] » et les divise en trois catégories : la zone doxale, où l'évaluation est positive ou neutre, et deux zones paradoxales, supérieure et inférieure, caractérisées par une évaluation négative. Voilà, la figure[961] qu'il en présente :

[959] Pierre-Yves Gallard, *op.cit*., p. 42.

[960] Rastier, *op.cit*., p.118.

[961] Nous empruntons la figure à Rastier : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Chamfort.html

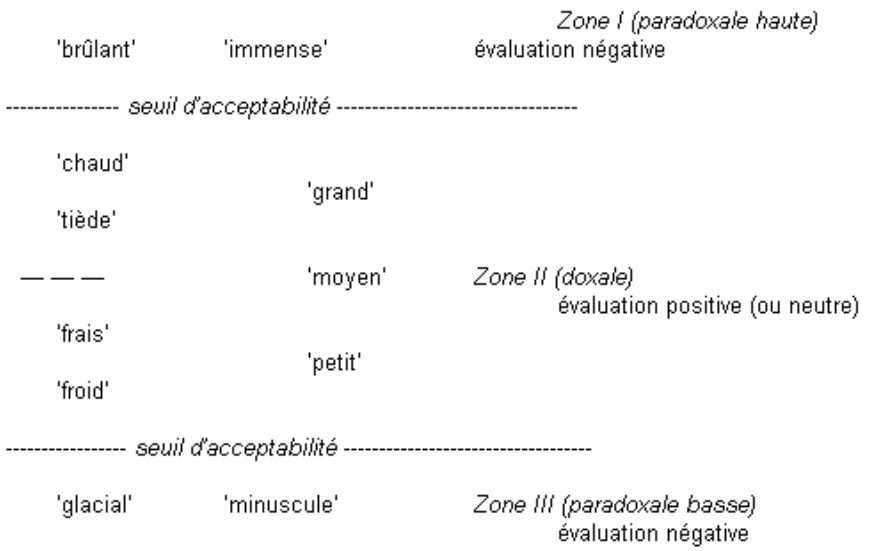


Figure 3 : Les zones doxale et paradoxales

Cette organisation est créatrice d'un ensemble de normes systémiques d'acceptabilité que le paradoxe vient bouleverser. Selon Rastier, le mécanisme du paradoxe repose sur une inversion des valeurs, suivant trois trajets :

> - un parcours démystificateur de dévaluation de l'accepté : le paradoxe consiste à dévaloriser la zone doxale ;
>
> - un parcours subversif, qui entreprend de valoriser l'inacceptable : le paradoxe consiste à valoriser la zone paradoxale basse ;
>
> - et un parcours passionnel, qui s'attache à justifier l'excès : le paradoxe consiste à valoriser la zone paradoxale haute[962].

Ainsi, par analogie, mais sans nous attarder sur l'idée du paradigme scalaire, étant face à des antonymes contradictoires, quand Cioran, dans *De l'inconvénient d'être né*, cette œuvre où le paradoxe de la vie et de la mort s'avère être le plus frappant, affirme : « La vie n'est rien ; la mort est tout[963] », suit-il, dans une antithèse qui oppose vie/ mort et tout/rien, un parcours démystificateur et un parcours subversif. La phrase en question satisfait, en effet, à deux des conditions qui font d'un énoncé un *ELP* : opposition sémique et inversion d'évaluation. Elle est, premièrement, fondée sur la contradiction interne à l'énoncé qui associe des *Sm* à sèmes opposés.

[962] Pierre-Yves Gallard, *op.cit*., p. 42.

[963] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit*., p.75.

Les sémèmes constitutifs des deux propositions étant en relation de contradiction, il est intéressant et pertinent d'axer notre analyse sur les sèmes /présence/ et /absence/ qui rendent compte d'une manière plus frappante de l'idée du paradoxe et de l'inversion évaluative à laquelle s'adonne Cioran. Dans le tableau qui suit, inspiré de Gallard[964], nous essayons de schématiser le processus de construction du sens paradoxal.

Signification	*Sm* « Vie »	*Sm* « Mort »
La signification doxale	Sème spécifique inhérent /présence/	Sème spécifique inhérent /absence/
	=>Opposition sémantique<=	
	Sème évaluatif /positif/	Sème évaluatif /négatif/

[964] Voir Pierre-Yves Gallard, op.cit., p.56.

La signification contextuelle	+ Sm « rien » =>Neutralisation de l'opposition<= +Sm « tout » Virtualisation du sème spécifique inhérent /présence/ Virtualisation du sème spécifique inhérent /absence/ Virtualisation du sème évaluatif /positif/ Virtualisation du sème évaluatif /négatif/ Puis =>Actualisation d'une nouvelle <= Opposition sémantique Actualisation du sème afférent /absence/ Actualisation du sème afférent /présence/ Actualisation du sème évaluatif /négatif/ Actualisation du sème évaluatif /positif/

Selon le contexte, des sèmes peuvent être virtualisés et d'autres actualisés. Le paradoxe permet ainsi le passage d'une appréhension normalisée de la réalité à une vision inédite qui change l'opposition entre Vie et Mort, Tout et Rien, en une nouvelle contradiction contextuellement plus pertinente. Cioran procède alors, comme nous l'avons précédemment dit, à une revalorisation subversive positive du sémème « mort » qui se trouve dans la zone paradoxale basse (habituellement connoté négativement) et à une démystification de « vie », qui se trouve habituellement dans la zone doxale en tant que valeur positive, à travers la connotation négative qu'il lui attribue.

Par le biais de ce paradoxe, et dans un livre qui porte un titre qui résume parfaitement le sentiment profond de la négativité d'être, Cioran substitue aux règles de la doxa une vision individuelle que caractérisent la négativité et les contradictions. La mort, en ouvrant la voie vers l'absolu d'absence qu'est le néant, est pour Cioran,

« tout ». Penseur nostalgique comme il est, il regrette l'état naturel de non-être où il « existait » avant d'être. Avec son passage à la vie, telle qu'il l'a connue, il a « tout » perdu. Ce « tout », qui peut être la quiétude de la non-conscience et toutes les possibilités infinies d'absence qu'offre la vacuité du néant, a donc une substance imminemment négative. Mais il ne s'agit pas d'une négativité évaluative, mais plutôt d'une négativité d'absence paradoxalement valorisée.

La vie quant à elle « n'est rien », elle lui a toujours « semblé énigmatique et nulle, profonde et irréelle ; un rien qui invite à la stupeur[965]. » Son caractère vain la prive de toute réalité. Elle est présentée comme vacuité et c'est la somme d'expériences telles que l'insomnie, l'ennui, la « chute du temps », l'exil métaphysique qui alimentent cette vision nulle.

> Plus je pense à la vie comme phénomène distinct de la matière, plus elle m'épouvante : elle ne s'appuie sur rien, elle représente une improvisation, une tentative, une aventure, et elle m'apparaît si fragile, si inconsistante, si démunie de réalité que je ne puis réfléchir sur elle et ses conditions sans en ressentir un frisson de terreur. Elle n'est qu'un spectacle, qu'une fantaisie de la matière. Nous cesserions d'être si nous savions à quel point nous sommes irréels. Si l'on veut vivre, il faut s'abstenir de penser à la vie, de l'isoler dans l'univers, de vouloir la cerner[966].

Et c'est ce qui résume l'expérience d'être cioranienne ; une vie négative qui a perdu le sens, une vie sans activité, sans essence, sans goût ; bref, une vie sans rien, qui n'est rien, sinon la somme des pages écrites. Et face à la perte du sens de soi et du monde, rien n'empêche rien. Nous assistons donc à un foisonnement de contradictions qui bouleversent nos connaissances du monde et qui tournent la vie et la naissance en une perte.

Dans ce mouvement de renversement et d'inversion totale, les antidotes de la vie acquièrent, parallèlement, et par moments, une énergie paradoxalement vitale. « La vie serait intolérable sans les forces qui la nient. Maîtres d'une issue possible, de

[965] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.98.

[966] *Ibid*., p.64.

l'idée d'une fuite, nous pourrions aisément nous abolir et, au comble du délire, expectorer cet univers[967]. » C'est souvent le cas de la maladie.

> La maladie est une activité, la plus intense qu'un homme puisse déployer, un mouvement frénétique et... stationnaire, la plus riche dépense d'énergie sans geste, l'attente hostile et passionnée d'une fulguration irréparable[968].

Dans ce fragment, Cioran engage une méditation sur la nature paradoxale de la maladie, transformant, à travers des formules hyperboliques, ce qui est généralement perçu comme un état de « faiblesse » en une activité que marque une intensité extrême exprimée par le superlatif « la plus » ainsi que par les hyperboles lexicales « intense », « passionnée » et « fulguration ». L'emploi du paradoxe est central ici, car il confronte le lecteur à une vision subversive de la maladie à travers une série de noms et d'adjectifs qui étendent le paradoxe sur plusieurs lignes.

La première contradiction consiste à présenter la maladie comme une « activité », un concept généralement associé à la santé et au mouvement. Cioran lui ôte le caractère passif et la dote d'une force active qui consume l'individu de l'intérieur. Cette notion subvertit l'idée notre conception de la maladie en la présentant comme un processus dynamique, une lutte constante à l'intérieur du corps. De là découle en partie la présence du paradoxe qui joint le *Sm* « maladie », qui a pour sème spécifique inhérent /faiblesse/, à une série de Sm qui portent le sème /ardeur/.

En qualifiant la maladie de « mouvement frénétique et stationnaire », Cioran étend le paradoxe. Ce mouvement frénétique implique une agitation, une activité fiévreuse à l'intérieur du corps malade. Pourtant, il est simultanément « stationnaire », soulignant ainsi une immobilité physique que la maladie peut imposer. Cette dualité entre le mouvement intérieur et l'immobilité extérieure crée un conflit interne, soulignant le caractère contradictoire de l'expérience maladive.

Toujours au même sujet des forces contraires à la vie, Cioran nous propose dans ce fragment une réflexion sur l'idée du suicide : « L'idée du suicide est l'idée la

[967] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit*., p.65.

[968] *Ibid*., p.21.

plus tonique qui soit[969] ». L'aphorisme joint paradoxe et hyperbole « la plus tonique qui soit » pour revenir sur le caractère salutaire de cette composante de la pensée cioranienne. En effet, ce qui permet de résoudre le paradoxe dans cet aphorisme est le mot « idée » qui restreint le suicide à un aspect intellectuel qui, pour Cioran, représente un refuge, une fuite potentielle qui s'offre à l'individu dans les moments de dégoût. En ce sens, cette idée est « tonique » car elle ouvre à l'esprit des portes sur la possibilité d'une disparition, une ouverture qui permet un ressourcement et un moyen de tenir encore à la vie. N'a-t-il pas d'ailleurs écrit dans ses *Syllogismes* : « Je ne vis que parce qu'il est en mon pouvoir de mourir quand bon me semblera : sans *l'idée* du suicide, je me serais tué depuis toujours[970]. » C'est la possibilité d'abolir la vie qui le maintient paradoxalement en vie ; c'est la possibilité d'une négation salvatrice qui lui permet de se maintenir dans l'affirmation. De la force annihilatrice et destructrice du désespoir, il tire sa force :

> Désespoir « sans motif », sans la conscience du malheur, sans aucun sentiment de déchéance, – désespoir pur, – et de nouveau, la certitude – nullement triste – que le suicide est la seule issue, la seule consolation, la porte, la grande porte. Passer de l'autre côté *en contournant la mort*. Le désespoir ne me déprime pas, il me soulève. Le désespoir est autre chose que la désolation, il est flamme, une flamme qui traverse le sang[971].

Contre toute représentation conventionnelle, le désespoir soulève l'être au lieu de l'écraser. Mais ce qui permet justement de résoudre ce paradoxe se trouve dans la description sur laquelle s'ouvre le fragment et qui expose un type bien particulier de désespoir que nous pourrions qualifier d'« épuré » ou encore de « positif ». En effet, Cioran lui soustrait toute essence négative au moyen d'une série de négations, puis, d'affirmations. L'énumération doublée par l'emploi itératif de la préposition négative « sans », exprimant l'absence, ont pour fonction de modifier le contenu sémantique du sémème « désespoir » et d'en inverser la connotation. Le sème inhérent /affliction/ est donc virtualisé à travers l'environnement contextuel et linguistique de la somme des négations dont use Cioran (« sans », « nullement triste », « ne déprime

[969] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.62

[970] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit.*, p.28.

[971] Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p.728.

pas ») détachant le « désespoir » du mouvement de « déchéance » et lui conférant une portée positive. Les sèmes afférents /élévation/ et /passion/ viennent intégrer le noyau connotatif du sémème « désespoir » le présentant comme une pote d'accès au salut qui n'est finalement autre que le suicide. Par cette manière subversive et bien particulière de présenter le désespoir, nous avons l'impression d'attester une neutralisation de l'orientation négative du préfixe « dés ». Autrement dit, le fragment, s'appuyant sur les paradoxes et les négations, nous amène à voir le lexème « désespoir », non plus comme une négation d' « espoir », mais bel et bien comme un mot positif qui serait un synonyme d'élévation et qui renverrait à cette vacuité qui élève l'être vers la libération. Le désespoir devient ainsi dans la pensée cioranienne et à travers sa plume une forme d'espoir.

C'est ainsi que se crée la rencontre des opposés et que le monde cesse, en l'espace d'un fragment, de suivre sa structure binaire. Tout se mélange et les limites entre l'affirmation et la négation embrassent le flou. Qu'est-ce qui est positif, qu'est-ce qui est négatif ? Comment les différencier ? Existe-t-il même un système d'évaluation réel qui puisse fournir un repère face au chaos que nous livre Cioran dans ses écrits fragmentaires Le lecteur de ces textes, cherchant à assimiler le bouleversement radical de tout système, se perd ; cependant, au fil de la lecture, suivant le désordre des fragments qui offrent des visions diamétralement opposées du vécu tel que perçu par Cioran, il finit par voir émerger, au moins temporairement, de nouvelles normes et de nouveaux systèmes d'évaluation. Bien que changeants et soumis en grande partie aux vérités du tempérament et aux moments isolés de l'écriture, ces nouveaux systèmes commencent à esquisser les contours d'une doxa individuelle. Cette évolution rend parfois complexe l'identification de certains paradoxes. À force de creuser dans la pensée de Cioran, nous avons, à plusieurs moments de nos lectures et analyses, adhéré à une doxa nouvelle, celle que les textes nous proposent, celle qui se fonde sur les ruines de la doxa originaire. Discréditant les évidences de cette dernière et avançant, avec chaque fragment, une vision nouvelle d'une réalité qui s'appréhende plutôt du côté des nuances et non des évidences.

III. Une doxa individuelle sceptique et négative ?

Dans son article « Chamfort ou le sens du paradoxe », Rastier affirme que « tout paradoxe suppose naturellement une doxa sociale, voire l'institue. Par contraste, il définit une doxa individuelle qui s'y oppose[972] ». Le paradoxe se confronte donc à une croyance préétablie et conduit à l'instauration d'un nouveau système/ nouvelle vision, dans le domaine de discours en question. Mais quand il s'agit justement d'une nouvelle doxa qui se fonde essentiellement sur la contradiction assumée et qu'il s'agit d'un esprit organiquement sceptique qui se trouve toujours conduit vers les zones d'indécision, existe-t-il un espace à l'instauration d'une doxa individuelle en ce qu'elle est ensemble de croyances personnelles qui viendraient instituer un garde général de réflexion ? et si oui, quelle serait la nature de cette doxa ?

Quand Cioran affirme ce qui suit :

> Sur le même sujet, sur le même événement, il peut se faire que je change d'opinion dix, vingt, trente fois dans l'espace d'une journée. Et dire qu'à chaque coup, comme le dernier des imposteurs, j'ose prononcer le mot de « vérité »[973] !

nous laisse-t-il encore la possibilité de parler d'opinion autre que celle de l'interminable ressassement retravaillé par le doute et dirigé par une subjectivité fluctuante ? La doxa cioranienne ne serait-elle pas d'une nature particulière, bien sceptique et bien paradoxale ; une sorte de « doxa » elle-même fluctuante, capable de plonger davantage la pensée dans le paradoxe ? Et ce processus ne fait-il pas finalement partie de cet exercice négatif cioranien qu'est de « penser contre soi » ?

Il est crucial, dans ce cadre, de nous pencher sur l'essence du scepticisme cioranien, concept que nous avons évoqué à plusieurs reprises dans notre travail mais que nous n'avons pas défini d'un point de vue cioranien.

Pour pouvoir comprendre le fond de toute la pensée (para)doxale de Cioran, il nous faut obligatoirement revenir sur sa conception du scepticisme et sur le doute

---

[972] François Rastier, « Chamfort ou le sens du paradoxe », in Ronald Landheer et Paul J. Smith (dir.), *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, 2000, p.133.

[973] Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit*., p.35.

organique qu'il ne cesse d'évoquer dans chacun de ses livres. La règle fondamentale, et d'ailleurs la seule qui règne dans la doxa individuelle cioranienne, est celle du scepticisme qu'une formule paradoxale des *Cahiers* résume si bien : « Tout est réel. Tout est irréel[974] ». Dans les deux cas, il ne s'agit pas d'affirmations rationnelles qui émaneraient d'un raisonnement méthodique, mais d'une pensée privée, intime, mais aussi littéraire et artistique d'une entité que marquent les fêlures internes. Ces deux affirmations forment à travers leur alliance un paradoxe qui soulève la tension au fond de l'être lucide face au monde. En effet, le fragment, qui attribue aux éléments de l'existence humaine les deux qualificatifs antonymes « réel » et « irréel », frappe par sa concision et par sa structure symétrique qui souligne davantage, par le biais de l'antithèse, l'opposition entre les deux propositions. Il attire l'attention du lecteur à un dilemme existentiel entre deux niveaux de l'appréhension de la réalité : un niveau affectif qui veut accepter l'aspect « réel » de l'existence et un niveau intellectuel, philosophique, sceptique qui pense le monde comme irréel puisque dénué de sens et d'appui solide. Se forme alors une atmosphère générale de doute, l'esprit de Cioran oscillant entre des affirmations et leurs négations sans qu'il existe vraiment de prise de position tranchante ni réelle. Par « réelle », nous qualifions une position qui découlerait d'une conviction solide qui s'oppose fondamentalement au mode de fonctionnement de la pensée et de l'écriture cioraniennes foncièrement antidogmatiques. En effet, nous parlons de ce que Michel Jarrety a appelé « des affirmations sans système[975] » d'un « philosophe hurleur[976] » chez qui la négation finit très souvent par se jouer du sens. Les « vérités du tempérament », sorte d'explosions et d'éclatement d'idées qui ne relèvent pas de convictions mais de sensations, sont symptomatiques d'un esprit sceptique pour qui la vérité n'est jamais univoque. Et de même, le scepticisme cioranien fait également objet de nuances et constitue un type bien particulier de doute qui ne conduit pas forcément à une position de détachement du caractère réel du monde.

[974] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.1080.

[975] Expression utilisée par Jarrety dans une conférence donnée dans le cadre du colloque international « Scepticisme et pensée morale », organisé par Jean-Charles Darmon, Philippe Desan et Gianni Paganini, en collaboration avec Frédéric Worms et le CIEPFC de l'ENS, 1 juin 2013.

[976] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.9.

Dans l'un de ses essais roumains[977] qui ont été traduits en français par Alain Paruit, Cioran écrit ce qui suit :

> Le doute purement spéculatif, de nature purement formelle, est éphémère et guère intéressant. Le seul doute impressionnant est celui qui vient d'une profonde angoisse organique, d'une antinomie dans les racines de l'être. Cette antinomie fondamentale est la source du processus ultérieur, qui consiste dans l'abandon des cadres normaux, la transcendance de la naïveté et un essor paradoxal. […] Le doute vous sépare des choses, il est le contraire de l'attitude magique, qui n'est possible que dans le cadre d'une intimité organique, d'une participation vivante à la qualité et à la valeur, qui développe excessivement le processus de revitalisation du monde et qui transfigure les aspects de l'existence, comme dans les séduisantes visions paradisiaques […]
>
> Vous voulez des espoirs et des certitudes ? Comment vous en donner, puisque je n'en ai pas moi-même ! Je connais pourtant une incertitude de qualité supérieure, un scepticisme qui est entouré d'une auréole bien qu'il soit enfanté par le désespoir. Ce qui me plaît dans ce scepticisme, le seul qui me semble avoir un certain sens, c'est une angoisse profonde, et non pas superficielle et passagère, la présence étrange d'un radicalisme et d'une tendance volontaire à la positivité au sein même de la négativité sceptique[978].

Il nous fournit, à travers ces paragraphes, les moyens pour mieux comprendre la source de sa vision excentrique du monde et, par conséquent, celle des paradoxes. En effet, elles se rattachent à ce qu'il a appelé dans une formule ontologique « une antinomie dans les racines de l'être ». La nature-même de l'humain, profondément marquée par une inadaptabilité à la vie telle qu'elle est et par une opposition marquante entre intellect et affect, est créatrice de contradictions qui l'initient à l'ambivalence, et donc, au scepticisme organique.

Du Doute, Cioran distingue deux formes qui s'opposent et qu'il met en contraste : le doute spéculatif superficiel, dénué de profondeur et d'intérêt, et le doute authentique issu d'une angoisse organique profonde, fruit de la conscience de l'impossibilité du salut face à une vie qui ne lui est pas adéquate. Cette deuxième forme de doute transcende les simples questions spéculatives pour devenir un état d'esprit constant et pour déterminer un mode particulier de présence au monde. Il

[977] Cioran, *Solitude et destin*, traduit par Alain Paruit, Gallimard, Coll. Arcades, 2004.

[978] *Ibidem*, voir annexes.

crée une dualité avec ce dernier, engendrant une agitation douloureuse et une séparation entre l'individu et les certitudes conventionnelles. Il devient synonyme de désespoir. Contrairement à l'attitude optimiste, qui découle d'une intimité organique avec la vie et qui permet l'adhésion à ses délires, ce doute éloigne l'homme de cette communion naïve, le plongeant dans un état d'incertitude existentielle. Ainsi est l' « étrange forme de scepticisme[979] » dont souffre Cioran : une tension perpétuelle entre deux vérités subjectives, toutes deux impossibles à pleinement réaliser, qui consistent en un amour maladif envers la vie et une lucidité qui le « rend simplement impropre à la vie[980] ».

Le passage nous renvoie également au pessimisme inhérent à l'existence humaine, marqué par l'inévitabilité de la mort et l'absence de sens intrinsèque. Cette absence de valeur intrinsèque conduit à un doute généralisé : l'homme peut douter de tout, y compris de lui-même. Pourtant, dans ce désespoir, Cioran trouve une forme de scepticisme particulière. Malgré son absence de croyances fermes, cet état de doute paradoxal inspire des attitudes, des convictions et même un engagement politique. Ce scepticisme est teinté d'une angoisse profonde mais révèle « une tendance volontaire à la positivité, même au sein de la négativité sceptique ». Un désir d'affirmation, de positionnement et d'implication fait irruption dans ce milieu de négations circulaires du sceptique. Cette alliance antinomique fait qu'« [a]u plus fort de [s]es doutes il [lui] faut un soupçon d'absolu, un rien de dieu[981]. »

Telle est la nature du doute cioranien, tel est son scepticisme « étrange ». Ni entièrement sceptique, ni entièrement adepte de la vie, il ne s'accomplit en rien et vit dans l'éternel écartèlement.

> Combien de fois par jour il m'arrive de dire : « La Délivrance ! Tu n'y as aucune aptitude. Tu ferais aussi bien de ne plus en parler. » – C'est que, pour dire la vérité, je constate à chaque occasion que le « vieil homme » est en

[979] C'est la traduction proposée par Paruit à l'un des titres des articles roumains de Cioran (CF. Cioran, *Solitude et destin*, *op.cit*.)

[980] Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p.1054.

[981] *Ibid*., p.27.

> moi aussi énergiquement présent que si je n'avais fait aucun pas vers la sagesse[982].

La sagesse dont il est ici question n'est autre que celle du scepticisme qui mène, normalement, vers la délivrance qui est, pour Cioran, synonyme de détachement du monde. Incapable de se fondre dans la quiétude de l'ignorant, étant l'être lucide par excellence, il cherche vainement le salut dans la négation de l'attachement qui le lie au monde et le soumet au désir de l'embrasser. Car, au fond, « [il] aime la vie autant que n'importe qui, mieux que n'importe qui[983] ». Les pulsions opposées s'affrontent indéfiniment et renouvellent, à chaque affrontement, les négations et les ambivalences. L'affirmation et la négation se trouvent tour à tour niées pour qu'on soit toujours dans l'équivoque, dans l' « à-peu-près », dans la non-décision et pour qu'on soit jeté, par Cioran, au milieu d'un magma de Oui et de Non à jamais provisoires sous le règne viscéral de l'impossibilité de décision.

> Il n'y a que deux manières d'atteindre à la délivrance : c'est croire que tout est réel, ou alors que rien ne l'est. Mais cela est bien plus difficile qu'on ne pense, car nous réagissons comme s'il s'agissait de degrés de réalité, les choses pour nous étant plus ou moins vraies, plus ou moins existantes. Ainsi nous ne savons jamais où nous en sommes[984].

En découle un tiraillement entre une impulsion négatrice qui se refuse à la vie et un élan vitaliste qui empêche de s'en séparer. Et c'est là le fond du scepticisme cioranien, un scepticisme de nature assez particulière. Ce mode de fonctionnement ambivalent qui domine sa pensée initie le terrain à l'instauration d'une mesure et d'un équilibre nouveaux au sein du scepticisme, mais aussi dans sa morale. Voilà ce qu'il se demande à ce propos dans le même article roumain précédemment cité :

> La valeur du sceptique dans l'Antiquité avait pour mesure le calme de son âme et l'égalité de son humeur. Pourquoi ne créerions-nous pas, nous autres, qui vivons l'agonie de la modernité, une morale tragique, dans laquelle le

[982] *Ibid*., p.379.

[983] *Ibid*., p.658.

[984] *Ibid*., p.969.

> doute et le désespoir se marieraient avec la passion, avec une flamme intérieure, en un jeu étrange et paradoxal ?[985]

À la morale antique, Cioran propose une morale nouvelle qu'il qualifie de « tragique » marquée par un pessimisme et un désespoir eux aussi « étranges ». L'utilisation de cet adjectif nous permet en effet de mettre en lumière le caractère non-conformiste et donc paradoxal de l'appréhension de ces concepts chez Cioran. L'étrangeté consiste, comme nous l'avons vu avec le scepticisme, en cette tension entre des penchants contradictoires minant la nature de l'être. Nous pourrions parler, dans ce contexte, d'une dimension éthique de cette « morale tragique » qui permet plus d'adéquation avec la vision lucide du monde et donc, par conséquent, une meilleure manière d'apprivoiser l'existence. Quand il propose de doter la négativité du doute et du désespoir d'une énergie vitaliste les ralliant à la passion, il cherche à pallier le manque de vitalité auquel il réfère à travers la métaphore « l'agonie de la modernité » ; mais il initie l'idée d'une mise à mort, dans sa pensée, et dans toute son œuvre future, des systèmes préexistants.

L'immersion dans l'œuvre de Cioran révèle donc un sens profond qui transcende les apparences contradictoires et qui parvient à refléter la nature de l'humain dans toute sa réalité marquée par les contradictions. En explorant les paradoxes présents dans son travail, il est parfois difficile de discerner les oppositions à la doxa conventionnelle. En se penchant sur le « pourquoi » de cette ambiguïté et sur le flou qui s'installe après avoir pénétré notre perception du monde, on se rend de plus en plus compte de la cohérence interne de sa pensée qui finit d'ailleurs par impacter notre appréhension des choses le temps de la lecture. Sa vision excentrique du monde, bien que souvent perçue comme énigmatique, dévoile une profondeur et une logique internes, mettant en lumière la complexité de sa perspective philosophique.

En effet, maniant le paradoxe, il parvient à souligner les inconsistances qui entourent l'être et à exposer, avec chacun de ses fragments, des contrefaçons de voir le monde et ses composantes. La raison commune, la doxa et le sens partagé sont en

[985] Cioran, *Solitude et destin*, *op.cit.*

échec face à la somme des incohérences qu'il soulève tout le long des textes. Le pessimisme de Cioran pourrait être au fond un réalisme qui découlerait d'un constat d'échec : celui de l'existence et du « mauvais démiurge » qui l'aurait orchestrée. Ce qui semble être en opposition avec la logique des choses, est, au fond, « une contradiction qui vient au terme d'une déduction correcte à partir de prémisses consistantes[986] ». Ainsi, quand Cioran affirme que « [n]'a de convictions que celui qui n'a rien approfondi[987] », nous pouvons relever, derrière le paradoxe qui se crée suivant le schéma *Neg approfondir DC conviction* opposé à l'aspect *approfondissement DC conviction* intrinsèque au segment « n'a de conviction que celui qui », une consistance liée à l'esprit sceptique du penseur. En effet, l'aspect *Neg approfondir DC conviction* serait doxal dans une doxa qui admet la réflexion approfondie comme voie évidente vers le doute et le ressassement des remises en question et des négations, chose qui neutralise l'idée de « conviction » et qui l'éjecte du domaine du raisonnement. En nous alignant derrière les préceptes du scepticisme tel que vécu par Cioran, nous pouvons voir en cet énoncé, qui est considéré comme contradictoire, un énoncé cohérent et logique.

> C'est à une véritable déroute qu'on parvient lorsqu' on pense continûment, par une obsession radicale, que l'homme existe, qu'il est ce qu'il est —et qu'il ne peut pas être autre. Mais ce qu'il est, mille définitions le dénoncent et aucune ne s'impose : plus elles sont arbitraires, plus elles paraissent valables. L'absurdité la plus ailée et la banalité la plus pesante lui conviennent pareillement[988].

Dans ce passage, Cioran explore l'ambivalence fondamentale de l'existence humaine. D'une part, il souligne l'obsession radicale de l'homme pour sa propre existence, confronté à l'inévitable réalité d'être ce qu'il est, sans échappatoire possible. D'autre part, il met en évidence l'incapacité de l'homme à définir de manière précise et stable son essence. Malgré de multiples tentatives, aucune définition ne s'impose,

---

[986] Paul Watzlawick et *al., Une logique de la communication,* 1972, p.188. (Cité dans Yvonne Giordano, *Les paradoxes : une perspective communicationnelle. Le paradoxe: Penser et gérer autrement les organisations*, Ellipses, 2003, pp.115-128. Version numérique : https://shs.hal.science/halshs-00439572)

[987] Cioran, *De l'inconvénient d'être né, op.cit.*, p.69.

[988] Cioran, *Précis de décomposition, op.cit.,* p.40.

soulignant ainsi la nature insaisissable de l'identité humaine. En recourant au paradoxe dans « plus elles sont arbitraires, plus elles paraissent valables », il met en exergue le caractère quasi absurde de ces définitions et souligne en même temps les oppositions inhérentes à l'humain. Il joint, par le rapport logique de la conséquence, deux propositions pourtant en opposition sémantique : les deux sémèmes « arbitraires » et « valables », pivots des deux P, contiennent respectivement les sèmes inhérents /choix subjectif/ et /justification logique/ qui les opposent.

De l'absurdité exaltante à la banalité ordinaire, l'homme oscille entre des extrêmes, illustrant ainsi sa polyvalence et sa nature changeante. Cette tension entre la certitude de l'existence et l'incertitude des définitions engendre une profonde ambivalence, révélant la complexité et le non-sens inhérents à l'expérience humaine selon Cioran.

L'absurdité de l'existence infecte donc la nature-même de l'être et le pousse à se forger une identité tout aussi complexe qui permet de survivre au néant. Par le biais du paradoxe, Cioran lève le voile sur cette complexité qu'il présente dans sa nudité soulevant toutes les contradictions qui ne sont autres, en réalité, que l'essence de l'humain incompatible avec l'univers où il a été jeté.

Le travail de sape auquel s'engage Cioran, sa quête de démolition, son idéal d'absence et d'effacement le poussent à défaire chez l'être toute illusion. Les oppositions règnent, la fluctuation des idées et des positions s'impose pour que domine finalement le doute et pour que le désordre chaotique des incongruences et des contradictions, aussi bien à l'intérieur de chaque fragment qu'entre les bribes des textes mis en connexion par le lecteur, fasse sens tout en tout détruisant. Et d'ailleurs, la conception cioranienne de l'écriture et du livre se trouve être inextricablement liée à cet effet. Dans plusieurs de ses fragments, il revient sur l'idée d'un livre à substance funeste capable de tout anéantir.

> Je n'apprécie un livre que par le trouble, par le poison qu'il verse en moi[989].
>
> Un livre qui, après avoir tout démoli, ne se démolit pas lui-même, nous aura exaspérés en vain[990].

[989] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.189.

> Je suis renversé à quel point le Précis est un livre destructeur. Il faut plus de courage pour le lire que pour l'écrire…[991]

Dans ces trois fragments, il s'agit de la même essence destructrice. Le lexique que choisit Cioran pour présenter à chaque fois l'effet recherché d'un livre passe par le sème /changement d'état/ présent dans certains des sémèmes utilisés dans ces extraits (« trouble », « avoir démoli », « se démolit », « exaspéré », « destructeur »). Cioran cherche le changement, et pas le moindre. Il voit en l'écriture la voie pour défaire intellectuellement un monde qu'il ne peut défaire matériellement. Et le paradoxe se trouve être le moyen le plus efficace. Tout en défaisant ce monde, il en crée un autre où règnent les contradictions, un monde qui se fonde sur les ruines de la doxa qu'il nie et qui se rapproche le plus de l'Eden qu'il décrit dans ce passage :

> Nostalgie d'un monde sans « idéal », d'une agonie sans doctrine, d'une éternité sans vie ... Le Paradis ... Mais nous ne pourrions exister une seconde sans nous leurrer : le prophète en chacun de nous est bien le grain de folie qui nous fait prospérer dans notre vide[992].

Il nous semble donc possible de parler d'une nouvelle « doxa individuelle », d'une doxa essentiellement négative, cohérente avec une vision négative et sceptique d'un monde qui n'aurait pas dû être. D'un anticonformisme viscéral, radical qui se refuse aux mensonges du sens sont nées les pensées de Cioran qui visent toutes à dépouiller la réalité humaine du drap de consistance illusoire qui l'enveloppe. À l'idéal de la pensée palliatrice du manque de sens sur laquelle s'est fondée l'histoire de l'humanité et ses croyances, il préfère donc une pensée négatrice et dissolvante de l'enchantement de la raison superficielle qui fuit le néant.

.

> La pensée, dans son essence, est destruction. Plus exactement : dans son principe. On pense, on commence à penser pour rompre les liens, pour dissoudre les affinités, pour compromettre la charpente du « réel ». Ce n'est qu'ensuite qu'on peut essayer de la consolider. C'est qu'alors la pensée se ressaisit et s'insurge contre son mouvement naturel[993].

Le mouvement naturel de l'intellect est celui de la démolition. Penser est donc un acte négatif dans la mesure où il procède selon un mouvement de refus de ce qui

[990] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit.,* p.5.
[991] *Ibid*., p. 348.
[992]Cioran, *Précis de décomposition, op.cit.*, p.13.
[993] Cioran, *Cahiers, op.cit.*, p.423.

existe. Il n'évolue que contre et en dehors du système. Et la pensée participe, chemin faisant, à la fondation d'un nouveau magma de valeurs qui s'ouvre sur une infinité de possibilités mêlant le positif au négatif.

Choquant et dérangeant est donc le paradoxe de par les failles et questionnements qu'il crée. Mais il est aussi démystificateur. Par son biais, Cioran souligne les oppositions inhérentes à la nature de l'être, des oppositions qui découlent de la situation où il se trouve : être fini qui craint la fin, être raisonnable dans un monde sans raison.

EN GUISE DE CONCLUSION

En travaillant sur cette étude, qui s'est voulue descriptive et analytique de la langue et du style liés à la négation chez Cioran, nous avons essayé de toucher à ses aspects les plus frappants et les plus saillants. Nous situant au croisement de plusieurs champs d'analyse, nous nous sommes penchée sur les structures syntaxiques, les variations morpho-sémantiques, les liens antonymiques et les figures et procédés stylistiques qui nous ont amenée à voir dans la négation, par sa prédominance et omniprésence, une essence et une finalité de l'écriture cioranienne. De l'absence du sens, du caractère éminemment négatif de l'existence, s'engage une entreprise de sape qui touche aux systèmes, aux illusions et aux espoirs. Poussée par un doute ravageur, alimentée par des contradictions sans fin, elle défait tout, et refait tout à travers des nuances infinies de manque, de refus, de rejet, d'inversion, de privation… Elle dénude et dénoue la supposée consistance du monde. Elle se fait une modalité de réflexion et d'écriture où tout tourne autour d'un désir de démolition, de se venger du monde et de soi pour avoir existé et pour s'être maintenu dans l'état d'être. Notre étude nous a permis de voir, à travers chacune de ses parties, le visage désenchantant du monde et d'analyser ses répercussions négatives et négatrices sur le moi lucide, mais aussi sur nous, récepteurs-lecteurs des textes.

À fur et à mesure de notre travail, nous avons vu l'œuvre cioranienne se présenter comme la non-œuvre d'un antiphilosophe qui écrit pour se défaire de son propre être en remplissant l'espace de ses feuilles par des négations ressassées qui prennent diverses formes, des négations qui se font redondantes, insistantes et « sanglotantes ». Parce qu'il vit le mal-être d'être, parce qu'il a conscience des diverses « amertumes » du fait d'exister, il fait de son expérience de vivre le sujet et la matière de ses textes et cela tout en se distanciant de son moi à travers un travail d'écriture incessant qui transforme la souffrance en un motif et un objet de production littéraire, sombre certes, mais tout de même vivifiante. C'est ce que notre analyse nous a permis de cerner en nous ouvrant sur les paradoxes cioraniens et sur les contradictions qui sous-tendent les textes et qui font de l'expérience de la lecture de Cioran une exploration des abîmes de l'être, une visite de nos propres peurs et dénis et une confrontation avec nos propres contradictions.

En travaillant sur la négation cioranienne, son poids et sa présence n'ont cessé de nous surprendre. Les modalités de son expression se font multiples,

complexes et subtiles. Mettre terme à cette étude, tout aussi passionnante et excitante que déroutante, nous a été difficile. Et bien que la négation se soit imposée à notre lecture du texte cioranien, dès le premier abord, comme une composante cruciale, aussi bien sur le plan philosophique que scriptural, nous n'avons pris conscience de sa valeur et son importance dans la production littéraire de Cioran qu'en nous penchant sur chacune des phrases, voire sur chacun des mots qui subissent, nous l'avons vu, des transferts de sens, de la sphère du positif à celle du négatif, dans des écrits qui ne cessent de défier les systèmes, de s'opposer aux illusions de la civilisation humaine. Si notre travail s'est choisi pour centre d'intérêt les mots et le style qui disent la négation, c'est parce qu'il nous a semblé crucial, suite à la lecture de l'exégèse de l'œuvre cioranienne, dans laquelle l'aspect négatif de sa pensée est omniprésent, de nous pencher sur l'outil linguistique qui a permis de déduire une telle caractéristique.

La négation se fait, sous différentes formes, la matière de la plupart des aphorismes cioraniens, et même indirecte, cachée, ou sous-entendue, elle se veut présente. Nous en avons repéré les marques et/ou marqueurs dans chacune des lignes à travers des opérateurs syntaxiques et un lexique qui l'invoquent ; nous en avons décelé les traces dans la pensée de l'écrivain qui la traduit en ruptures syntaxiques, en vides typographiques, en alliances antithétiques et incongrues, en silences et en sourires.

La présence négative au monde et le négatif qui enveloppe la vie trouvent leur écho dans une écriture négative, dans une négation qui parvient, par son pouvoir de nuances et d'ajustement énonciatifs, à dire le malaise existentiel, la lucidité de l'être pris au piège du fait d'exister et torturé de ne pouvoir se défaire de cet état qu'il subit comme une malédiction, comme un châtiment, comme un état contre-nature, le non-être étant, pour lui, l'état initial idéal.

Le travail à la fois descriptif et analytique auquel nous nous sommes adonnée nous a permis de dégager le dispositif stylistique et linguistique qui a permis à l'écrivain de véhiculer dans ses écrits un substrat négatif qu'il attribue à la fois à l'essence de la vie et à sa posture dans le monde. Refusant de succomber aux illusions de sens, embrassant le vide et la vacuité où flotte l'humain, torturé par une lucidité dépravante de quiétude, il compose des textes dissolvants qui décomposent

les illusions de l'être à travers une somme d'exercices négatifs qui dressent sous nos yeux tous les inconvénients d'être né et tous les motifs de l'amertume qui finissent par donner raison à la production d'une œuvre qui nie, qui rejette et qui démolit tout.

Nous avons essayé de retracer, le long de notre travail, une partie des voies négatives qu'a choisies Cioran pour composer ses fragments. Cette forme éclatée, brève et morcelée participe à la mise en relief d'une négation syntaxique qui se trouve renforcée davantage à travers un mode d'écriture qui confère à chaque mot une force et une intensité supplémentaires.

Les opérateurs syntaxiques de la négation se multiplient donc et font déployer, à la surface des phrases, l'expression du rejet et du refus, et participent en même temps au dévoilement de la négativité qui entoure les hommes.

L'étude de la syntaxe de la négation a révélé de manière poignante l'ampleur et la profondeur de sa vision désenchantée du monde. Qu'elle soit une négation de phrase ou celle d'un constituant, qu'elle soit descriptive ou polémique, qu'elle ait dans sa portée une phrase entière ou qu'elle se résume en un Non, elle se fait toujours la marque d'une non-adéquation avec le monde, avec l'autre et avec soi-même. À travers une variété de constructions négatives, Cioran parvient à construire un discours qui transcende le simple pessimisme pour devenir une exploration des recoins les plus sombres de l'âme humaine et des absurdités de l'existence. L'irréalité du monde est alors démasquée dans un univers littéraire négatif où prospèrent les signes linguistiques de cette irréalité qui se mue alors en diverses signes de rejet et de remise en question.

Les formes de négation syntaxique employées par Cioran, telles que la particule « ne », l'adverbe « non », ou encore les semi-négations, agissent toutes comme des instruments de déconstruction du sens et de mise en relief du caractère contingent et futile de toute réalité. La particule « ne » elle-même se transforme en un porte-voix puissant, exprimant les désillusions d'un esprit en proie à une lucidité tragique. Par exemple, l'expression « n'importe que- » dissout la valeur et la distinction entre les éléments du monde, instaurant une indifférenciation nihiliste qui renforce le sentiment d'absurdité et de désespoir.

Dans le même cadre, la récurrence de la forme « ne cesser » a participé à la mise en relief de la persistance de la réflexion morose et là a fatalité d'une conscience

incapable d'échapper à ses propres tourments. De même, la négation descriptive et la négation polémique, étudiées essentiellement dans le cas de la locution « ne… pas », ont dévoilé les contradictions inhérentes à la condition humaine en sapant les certitudes établies, introduisant une dimension argumentative qui met à nu les failles des systèmes de pensée traditionnels.

En outre, les semi-négations « personne » et « rien » accentuent l'expression de la profondeur de la tragédie individuelle et la vacuité de l'existence, alors que l'adverbe « plus » articule le renoncement et l'exaspération face à l'absurdité. La négation restrictive « que » renforce le sens des paradoxes et ouvre le texte à une critique des inconsistances de l'être et du monde. La négation syntaxique vient donc formuler les nuances que l'affirmation ne peut communiquer. Et même quand il est possible de recourir à la phrase affirmative, nous avons vu Cioran préférer l'usage du négatif.

Ainsi, la syntaxe de la négation chez Cioran ne se contente pas de refuser ou de contester ; elle est un outil central dans la représentation de sa vision du monde, où la négativité n'est pas seulement une posture intellectuelle, mais une expérience existentielle qui enveloppe de son drap toutes les composantes de l'existence et de l'écrit.

> C : Mais c'est beaucoup plus profond, c'est au-delà du politique, c'est dans ma nature, dès ma jeunesse il y avait ce penchant pour la négation, pour le non, la jouissance du non.
>
> F.J. R. : Votre vie consciente ne s'exprime jamais que par la négation ?
>
> C. : C'est très profondément en moi.
>
> F.J. R. : Mais le non absolu peut très bien basculer en un mauvais oui.
>
> C. : Cela peut arriver[994].

Dans cet extrait de ses *Entretiens*, Cioran revient sur l'aspect viscéral du non. Il s'agit d'un esprit négateur qui trouve du plaisir dans l'acte de démolition. La conscience est alors présentée comme essentiellement et profondément négative et l'écriture mime ce mouvement de l'esprit qui tend vers la décomposition. Ce mouvement n'est pas uniquement orienté vers l'espace extérieur, il est aussi dirigé

[994] Cioran, *Entretiens, op.cit*., p.125.

vers le « moi ». L'écriture de Cioran est un exercice de dépassement de soi. Si l'irréalité est ce qui caractérise l'existence, elle est également, par conséquent, ce qui caractérise le moi.

> Moi ou suite discontinue, série d'instants de conscience momentanés. Réalité de la personne ou l'irréalité de l'ego[995].

En mettant en lumière l'intrication complexe entre la négation linguistique et la désillusion philosophique, notre étude souligne combien les structures négatives sont essentielles pour comprendre la profondeur du pessimisme cioranien. La négation, chez Cioran, est une modalité d'écriture qui permet de sonder les abîmes de l'âme et de révéler les contradictions et les vides qui constituent notre réalité, transformant son œuvre en un témoignage poignant et critique de la condition humaine.

Les phrases se font porteuses des marques de cette présence et de cette vision négatives, et les mots viennent appuyer davantage cette poétique du négatif. Car en effet, le corpus regorge de dérivés négatifs où des morphèmes, tels que *in-, dé-, dis-, a-*, s'associent aux lexèmes pour en modeler les sens en insufflant des nuances de négation. Entre la révélation des défaillances de l'être, l'étalage des signes de la futilité de l'existence et la réaction d'opposition et de rejet qui résulte de la conscience détrompée, les deux préfixes que nous avons étudiés dans la deuxième partie de notre travail, qui s'est voulue essentiellement analytique de la morpho-sémantique de la négation, ont multiplié ses facettes. À travers l'affixe *in-*, le préfixe le plus fréquent dans notre corpus, Cioran nous a surtout permis de déceler, derrière les lettres, l'image d'un être accablé par ses propres limites, jeté dans un univers qui s'oppose en tout à ses prédispositions. Le texte évolue, alimenté par ce morphème, dans le sens de l'expression quasi obsessive de l'idée de l'impuissance. Les adjectifs « impossible », « incapable » et « inutile », qui ne cessent de revenir dans les fragments cioraniens comme des rappels continus de la misère que constitue le fait d'être, ressassent indéfiniment l'idée de l'incompatibilité entre l'homme et l'existence. Cioran met en scène, par le biais de la négation morphologique, un « sentiment de radicale impuissance devant tout » qu'il décline en une succession d'impossibilités, d'inaptitudes, de faiblesses…

[995] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.327.

> Si Dieu pouvait imaginer quel poids représente pour moi le moindre acte, il succomberait à la miséricorde ou me céderait sa place. Car mes impossibilités ont quelque chose d'infiniment vil et de divin tout ensemble. On ne peut être moins fait pour la terre que je ne suis. J'appartiens à un autre monde, autant dire que je suis d'un sous-monde. Un crachat du diable, voilà de quoi je suis pétri. Et pourtant, et pourtant[996] !

La négation touche au moi et le réduit à un parasite au monde des humains. Son essence est rabaissé au rang d' « un crachat du diable », métaphore qui vise à souligner l'aspect dévalorisé et négatif de la représentation de soi qui s'écrit dans des une langue qui relate l'absence des moyens, pour le moi, d'intégrer la vie. La négation qui habite le fond de l'espace extérieur finit par s'insinuer dans l'être pour ainsi neutraliser en lui les possibilités de percevoir dans le monde autre chose que sa matière nulle.

La perte totale du sens, tout en engageant l'écrivain dans une entreprise, aussi bien littéraire qu'existentielle, de décomposition des illusions et des systèmes se trouvant au fondement de la civilisation humaine, s'est accompagnée par une sorte de reconstruction subjective des composantes du monde. C'est ce que nous a permis de voir notre étude de quelques-unes des paires antonymiques qui font évoluer le texte sur le mode de l'opposition.

La négation et l'opposition se sont donc présentées, notamment dans ce chapitre de notre étude où nous nous sommes intéressée aux deux couples d'antonymes mort/ vie et conscience/inconscience, comme deux notions intrinsèquement liées, et ce lien s'est tissé, chez Cioran, dans un va-vient entre divergence et convergence. Ainsi, les vecteurs d'idées opposées se trouvent-ils par moment rapprochés. Nous avons vu la vie se transformer en absence, et la mort se métamorphoser en présence infinie.

Par le biais des contradictoires, par ces lexèmes qui se nient mutuellement, Cioran procède à un travail d'inversion des valeurs et des sens. Autrement dit, se trouve niés, dans l'écriture cioranienne, les normes évaluatives et les traits définitoires des concepts auxquels nous nous sommes habitués, pour être souvent remplacés par leurs contraires. Cela appuie davantage la prédominance de la

[996] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.9.

négation comme composante primordiale de l'écriture cioranienne qui se décline en lexèmes négatifs, qui s'articule par des opérateurs négatifs, qui tisse des réseaux entre les concepts et qui se formule comme réaction de rejet de tout ce qu'elle présente comme portant la marque de l'absence, de la nullité, de la privation… Elle est partout, elle est en tout. Elle est la marque du pessimisme cioranien, mais aussi celle de son scepticisme. Elle fait régner le pire en peignant un tableau sombre d'une existence dont elle neutralise le sens, dont elle décompose l'essence et refuse les mensonges. Pour la décrire, Demars écrit ce qui suit :

> La négation cioranienne ne doute pas ni ne dénie : elle nie. Elle dit non à l'être des choses que la conscience négatrice constate. Elle refuse l'être et les êtres dans leur identité, dans leur présence, dans la perception que le sujet en a. Elle ne suspend pas un jugement, elle ne succombe pas au vertige du vide qui dénie la réalité, elle ne dénigre pas non plus par amertume. Elle conclut arbitrairement et de manière péremptoire à une négation d'être[997].

« Le fait que la vie n'ait aucun sens est une raison de vivre, la seule du reste[998] ». L'aspect négatif inhérent à la vie se métamorphose en motif de vie et, par conséquent, en une matière de production littéraire. Les manifestations du négatif qui entourent l'esprit lucide se déversent dans les textes qui deviennent alors le foyer d'une forme de résistance à l'attrait du monde.

Nous avons vu la négation se lier au fragment qui s'érige alors en écriture du refus. Par sa forme éclatée, par son morcellement et par les contradictions qu'il permet, il imite la discontinuité de la pensée et les incohérences qui entourent l'être. Il dépasse le statut de forme d'écriture et se métamorphose en une nécessité philosophique, voire en une manifestation éthique de la lucidité. Contre le « cancer du mot[999] », contre la prolifération de la parole, la dilution du sens et le verbiage, l'aphorisme, la note, la sentence se présentent comme des contre-poisons permettant à Cioran de s'échapper à la construction du sens que produit l'écriture systématique. Le fragment donne la possibilité de capturer, en l'espace des mots, des sensations brutes, des pensées à l'état embryonnaire, des émotions éclatées ; et bien que

[997] Aurélien Demars, *op.cit*., p.384.

[998] Cioran, *Aveux et anathèmes,* in *Œuvres, op.cit*., p.1667.

[999] Cioran, *Syllogismes de l'amertume, op.cit*., p. 8.

travaillées dans un style recherché, elles gardent tout de même une part de réalité, découlant de l'intériorité de l'être.

En s'efforçant à produire des bouts de textes, brefs et concis, non seulement parvient-il à contrecarrer le pouvoir enchanteur du verbiage, mais il parvient aussi à insuffler une intensité sémantique à ses fragments. Ces derniers se présentent alors comme des cris, signes de détresse intérieure, d'exaspération ou de fatigue : « Que ne puis-je éclater en morceaux[1000] ». Et en morceaux, en bribes de textes et de phrases, s'éclatent les livres de Cioran pour donner formes à des pensées percutantes où la négation s'affirme puissante.

Mais l'écriture fragmentaire ne résulte pas seulement d'une volonté consciente de négation des systèmes et d'expression d'intériorité, elle découle également d'une contrainte psychologique et d'une négativité qui habite l'être qui, pris au piège de l'ennui éternel, délaisse ses phrases les renvoyant du côté de l'inachèvement. La ponctuation se transforme alors, dans le cas des points de suspension, en l'une des marques de la vacuité et du néant où évolue l'esprit lucide.

Face à cet univers morose, Cioran trouve le moyen de faire de ses écrits un espace où peut s'exprimer, parallèlement à l'amertume, un petit air d'allégresse et une certaine forme de détachement que permet un penchant cioranien vers l'humour et l'ironie. Ces deux procédés, à la fois distincts et proches, s'entremêlent souvent dans des textes qui tendent à vivre, ne serait-ce que littérairement, un certain degré de détachement du monde et de soi. Aux origines du (sou)rire cioranien, nous avons décelé une pensée négative qui cherche à mettre en lumière l'absurdité de l'existence et à détruire tout système normatif. L'humour et l'ironie, bien que distincts, se coconstruisent dans les textes de Cioran. L'humour chez lui démasque, dépouille et déconstruit, permettant de percevoir les imperfections du vécu quotidien et de révéler l'essence futile de la réalité, toujours avec un petit sourire, parfois amer, mais parfois triomphant, qui surplombe le mal.

La pratique humoristique cioranienne se mêle ainsi à l'ironie pour créer une forme d'expression unique. L'humour, en révélant l'absurde, permet de se moquer de l'existence, tandis que l'ironie, plus sombre, exprime la lucidité tragique de la

[1000] Cioran, *Cahiers, op.cit.,* p. 569.

condition humaine. Cioran, bien plus « ironiste » qu' « humoriste », utilise l'humour pour intensifier l'aspect tragique de l'expression de la négativité, tout en soulignant la futilité de l'existence dans un monde où le tragique est inévitable, mais où il est encore possible de s'en moquer. Entre sérieux et non sérieux, l'esprit ironique, quelque part ludique, pourtant conscient de la fatalité du pire, se lance dans une entreprise de ruptures sémantiques et logiques, de jeux de mots et de concepts, de recherche stylistique et esthétique, revendiquant l'asystématique, l'anti-conventionnel et le subversif.

En plus de l'univers et ses composantes, c'est de soi que se rit Cioran dans un élan de négation de soi. Par l'ironie et l'humour, nous avons vu le sérieux et le pire s'unir au dérisoire. Et bien que les tentatives de détachement se multiplient dans le but de se défaire de ce sérieux et de s'élever, par le pouvoir du rire, au-dessus de l'existence et au-dessus de soi, nous avons vu se dessiner, dans tous les recoins des pensées cioraniennes, des paradoxes qui disent son impossible délivrance de la malédiction de l'amour de la vie. C'est l'un des paradoxes cioraniens que nous avons étudiés dans la toute dernière section de ce travail où nous nous sommes penchée, dans une analyse stylistique des fragments, sur la pratique du paradoxe et de l'oxymore. Par le biais de ces figures, nous avons vu se former, progressivement, une vision anti-systématique des valeurs et des concepts. Par un travail de subversion des normes, dans le but d'en souligner, à chaque fois, l'aspect négatif, les écrits cioraniens donnent finalement naissance à un anti-système qui se fonde sur le doute et les variations. Nous avons conclu au terme de cette section qu'il existe une forme de doxa individuelle, à la fois sceptique et négative, qui participe à reconstruire un anti-monde, une anti-existence où s'inversent les valeurs et se révèlent les contradictions, sans tension, dans un esprit qui voit dans le fait d'exister la stricte négation de ce qui est supposé être.

Incapable de signer son pacte avec la vie, d'en accepter les maux et la futilité, de répondre par un vrai « oui » à son attrait, il trouve refuge dans une écriture qui se fait une explosion d'une infinité de « non » qui, faute de mieux, crée l'univers littéraire et philosophique de Cioran.

Face à l'absurde, l'écriture cioranienne se fait une thérapeutique d'extériorisation qui va dans le sens de l'épuisement du monde et de soi. Avec

chaque négation formulée, avec chaque refus opposé à la vie, à la mort, à la naissance et aux systèmes, un trop-plein de douleur et de mal se laisse vider dans les formules oxymoriques, ironiques, paradoxales, négatives… La négation est, dans ce sens, un cri qui vient secouer la quiétude du monde et des êtres en dévoilant l'illusion du sens. C'est aussi une forme d'affirmation d'une insatisfaction, d'une non-adhésion face à un univers raté, qui n'a pas donné à ce penseur les moyens de l'intégrer.

Et comment pouvoir écrire autrement qu'à travers la négation et le négatif ? comment peut-on, dans un univers tel que l'univers cioranien, affirmer autrement que par la négation ? Notre étude nous a permis en effet de voir dans la négation cioranienne une manière d'affirmer une pensée et une vision qui perçoivent le monde et l'être au négatif. Ce sont des affirmations à rebours, qui révèlent le monde tel qu'il est, sans le déni de son absurdité et sans les mensonges du sens.

> Je disais hier soir à Sanda Stolojan qui me parlait de négation, de *mes négations*, qu'il ne fallait pas se laisser impressionner par les mots, qu'une négation passionnée est une affirmation, et qu'au fond tout était affirmation. Le diable affirme, il affirme contre Dieu. Une négation pure, totale, serait celle qui ne se définirait pas contre quelque chose. Mais il n'y a pas de négation en soi. Il est donc vrai de dire que nier, c'est affirmer à rebours. La négation est une affirmation renversée. C'est pourquoi le négateur n'est pas forcément un désespéré ; il lui arrive même de vivre comme les autres[1001].

Pour un esprit qui vit aussi bien intérieurement qu'extérieurement la réalité du non-sens, qui voit le pire en tout, car vivant dans la nostalgie du temps avant le temps, du non-être avant l'être, qui voit et qui vit le mal dans l'état d'être, la négation est ce qui affirme l'envers du décor, la seule façon d'accéder à une vision démystifiée de la condition humaine. L'écriture se transforme alors en une mise à nu qui « dé-couvre » le néant qui nous entoure, qui révèle les défaillances de nos systèmes et croyances et qui se fait un cri de refus et de rejet de cette réalité. Et c'est dans cette négation que Cioran se fraie un chemin vers la vie. Nier, c'est remédier, par l'écriture, à tout. C'est tout démolir pour tout reconstruire autrement.

Mais la négation se trouve, elle aussi, défaite et refaite au fil des fragments du texte cioranien. Dans son processus de démolition, nous avons vu la négation

[1001] Cioran, *Cahiers, op.cit*., p.855.

enfanter des liens nouveaux. Paradoxalement, elle tisse des rapports de congruence, de coexistence et de ressemblance entre les opposés. Tout en niant la signification conventionnelle des concepts abordés, elle avance dans le sens de l'autodestruction. Elle se neutralise. La dissolution des normes et des systèmes, par la force négatrice qu'elle engage, aboutit à une forme d'amalgame et de fusion entre les opposés ; « tout acte est identique à l'autre, il n'y a ni espoir ni désespoir, mais toutes choses sont simultanées[1002] ». Cette forme de coexistence des contradictoires, dans les fragments cioraniens, donne naissance à une négation paradoxalement réconciliatrice. Relativité, scepticisme rendent possible cet espace libérateur où la négation permet la concomitance des oppositions. Et c'est ce qui fait, finalement, que le paradoxe est le trait le plus frappant de l'écriture de Cioran. Le monde n'est plus désormais construit sur la binarité. Les oppositions s'écroulent, et règnent l'équivoque et le paradoxal.

[1002] Cioran, *Le crépuscule de la pensée*, in *Œuvres, op.cit*., p.499.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

I. Textes de Cioran

1. Les œuvres françaises

CIORAN Emil, *Œuvres*, Quarto Gallimard, 1995, 1820 p.

Ce volume rassemble, entre autres, les textes écrits par E.M. Cioran en langue française :

1. *Précis de décomposition (1949)*
2. *Syllogismes de l'amertume (1952)*
3. *La Tentation d'exister (1956)*
4. *Histoire et utopie (1960)*
5. *La Chute dans le temps(1964)*
6. *Le mauvais démiurge (1969)*
7. *De l'inconvénient d'être né (1973)*
8. *Écartèlement (1979)*
9. *Aveux et anathèmes (1987)*
10. *Exercices d'admiration (1986).*
11. *Exercices négatifs : En marge du « Précis de décomposition » (2005)*

CIORAN Emil, *Cahiers 1957- 1972*, Gallimard, 1997, 989 p.

CIORAN Emil, BONDY François, *Entretiens*, Gallimard-Arcades, 1995, 336 p.

2. Manuscrits :

CIORAN Emil, CNR. Ms. 790, Fonds Cioran, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

- « Sur le style... », CRN. Ms. 325, Fonds Cioran, Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet.
- « Nous sommes enfermés dans le langage », CRN. Ms. 112, Fonds Cioran, Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet.

- « Cahier 1958 », Ms 799, Fond Cioran, Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet.
- « Cahiers Dieppe 1987 », CRN.Ms.839, Fonds Cioran, Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet.
- « Entre le verbe et le silence », CRN Ms 113, Fonds Cioran, Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet.
- « Le style », CRN.Ms. 101, Fonds Cioran, Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet.
- « Sur l'humour », CRN Ms. 400, Fonds Cioran, Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet.

3. Œuvres roumaines (traduites en français)

CIORAN Emil, *Œuvres*, Quarto Gallimard, 1995, 1820 p.

CIORAN Emil, *Sur les cimes du désespoir,* Le livre de poche, Biblio Essais, 1991, 129 p.

CIORAN Emil, *Le Livre des leurres,* Gallimard, Arcades, 1992, 266 p.

CIORAN Emil*, Transfiguration de la Roumanie,* 1936, traduit du roumain par Alain Paruit, Éditions de L'Herne, 2009, 343 p.

CIORAN Emil*, Des larmes et des saints,* Carnet de l'Herne, 2007, 127 p.

CIORAN Emil*, Le Crépuscule des pensées,* Le livre de poche, Essais, 2001, 221 p.

CIORAN Emil*, Bréviaire des vaincus,* Gallimard, Arcades, 1993, 120 p.

CIORAN Emil, *Lettres à ceux qui sont restés au pays*, Bucarest, Humanitas, 1995.

CIORAN Emil*, Mon pays* (traduit par Gabriel Liiceanu), Humanitas, 1996, 217 p.

4. Livres numériques

CIORAN Emil, *Syllogismes de l'amertume*. (Version numérique : https://www.rodoni.ch/cioran/8338994-Cioran-Syllogismes-de-lamertume.pdf)
CIORAN Emil, *De l'inconvénient d'être né*. (Version numérique : https://www.rodoni.ch/cioran/www.laphilosophie.fr.pdf).
CIORAN Emil, *Cahiers (1957- 1972)* (Version numérique : https://www.rodoni.ch/A13/cioran-cahiers.pdf)
CIORAN Emil, *Entretiens*, Paris, Gallimard, coll. Arcades, 1995. (Version numérique : https://pdfcoffee.com/ebook-emil-cioran-entretiens-pdf-free.html)

II. Sur Cioran

1. Ouvrages

BALAZS Adam, *La pensée en exil : François Fejtö, Emil Cioran, Czeslaw Milosz, et Sándor Márai*, Université Sorbonne Paris Cité, 2016. (Version numérique : https://theses.hal.science/tel-01804851v1/document)

BARON Dumitra, *À travers le verbe Cioran ou la hantise de la perfection*, Editura Mazel Literaturii Române, Bucarest, 2014.

BARSACQ Stéphane, *Cioran, Éjaculations mystiques*. Paris, Seuil, 2011, 153 p.

BOLDUC Alexandra, *Cioran et l'écriture du fragment*, Université McGill, Montréal, 1999. (Version numérique : URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01435710/document)

BOLLON Patrick, *Cioran L'hérétique,* Paris, Gallimard, 1997.

CAVAILLES Nicolas, *Cioran Malgré lui,* Paris, CNRS éditions, 2011.

CAVAILLES Nicolas, SCAPOLO Barbara, *Cioran et Valéry - L'attention soutenue*. Paris, Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », 2016.

CHATELET Lauralie, *Cioran, un penseur privé en mal d'écriture*, Université Jean Moulin Lyon 3, 2020, 460 p. (Thèse publiée en ligne : https://scd-resnum.univ-lyon3.fr/out/theses/2020_out_chatelet_l.pdf).

- *La négation comme moteur de l'écriture chez Cioran*, Mémoire de Master sous la direction de Bertrand Vibert, Université Stendhal, 2012. (Version numérique : https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00752005/)

DAVID Sylvain, *Cioran : Un héroïsme à rebours*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2006. (Version en ligne : https://doi.org/10.4000/books.pum.9343).

DEMARS Aurélien, *Le Pessimisme jubilatoire de Cioran*, thèse de troisième cycle Université Jean Moulin, Lyon III, 2007.

DEMARS Aurélien, STANISOR Mihaela-Gentiana, *Cioran, archives paradoxales - Nouvelles approches critiques. IV*. « La solitude », 2018.

DODILLE Norbert & LIICEANU Gabriel*, Lectures de Cioran*, Paris, Le Harmattan, 1997.

DUCHATEL Lolita, *Écriture & émotions : qu'est-ce qui motive l'écriture de Cioran qui a comme matériau les émotions ?* Mémoire de master 2 Théories des Arts et de la Culture Sous la direction de Jacinto Lageira, 2022, 152 p.

HACEN Aymen, *Le Gai désespoir de Cioran*, Zaghouan, éditions Miskiliani, 2007.

JACCARD Roland, *Cioran et compagnie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 2005.

JARRETY Michel, *La Morale dans l'écriture : Camus, Char, Cioran*, Paris, Presses Universitaires de France, « Perspectives littéraires », 1999.

JAUDEAU Sylvie, *Cioran ou le dernier homme*, Paris, José Corti, 1990.

LAZARESCU Mircea, *Souffrance, extase et haute folie pendant le XXe siècle*, Timisoara, BrumaR, 2013.

LIMET Yun Sun, DAUZAT Pierre-Emmanuel (dir.), *Cioran et ses contemporains*. Paris, Pierre Guillaume de Roux, 2011, 340 p.

MODREANU Simona, *Le Dieu paradoxal de Cioran*, Paris, Éditions du Rocher, 2003, 335 p.

- *Cioran*, Paris, Oxus, coll. « Les étrangers de Paris, Les Roumains », 2004, 240 p.

NICORESCU Liliana, *La transfiguration de la Roumanie et les transfigurations de Cioran*, Thèse de doctorat sous la direction de Michel Piersens et Alexis Nous, Université de Montréal, 2006. (Version numérique : https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/17253/Nicorescu_Liliana_2006_these.pdf?sequence=1&isAllowed=y)

PARFAIT Nicole, *Cioran ou le défi de l'être*, Paris, Desjonquères, coll. « La mesure des choses », 2001.

PETTIFORD Brian, La littérarité de l'essai selon Cioran : vers une éthique de l'écriture ou « le style comme aventure », Université du Québec, 2010. (Version en ligne : La littérarité de l'essai selon Cioran : vers une éthique de l'écriture ou "le style comme aventure" (uqam.ca))

PIEDNOIR Vincent, TACOU-RUMNEY Laurence (dir.), *Cahier de L'Herne : Cioran*, Paris, L'Herne, 2009, 541 p.

STANISOR Mihaela-Gentiana, *La Maïeutique de Cioran - L'expansion et la dissolution du moi dans l'écriture,* Paris, Classiques Garnier, « Études de littérature des XXe et XXIe siècles », 2018.

TIFFREAU Philippe, *Cioran ou la dissection du gouffre*, Paris, Editions Henri Veyrier, 1991, 181 p.

ZAHARIA Constantin, *La Parole mélancolique. Une archéologie du discours fragmentaire,* (thèse de Doctorat des Sciences du langage), Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. Thèse à la carte, 1999.

2. Articles sur Cioran

ASTIER Ingrid, « L'énergie du désespoir », in *Le Magazine Littéraire*, n°508, mai 2011.

- « L'écriture fragmentaire chez Cioran, traversée solitaire d'un élégiaque », Alkémie, n°2, novembre 2008.

- « Splendeurs et misères de l'ironie chez E.M. Cioran », in M. TRABELSI (dir.), *L'ironie aujourd'hui* : lectures d'un discours oblique, Clermont-Ferrand, Presse Universitaires Blaise Pascal, 2006. p. 153-166.

CARLONI Massimo, « De l'abîme du néant à la plénitude du vide : l'itinéraire spirituel de Cioran », in *Alkémie*, n°5, juin 2010, p 41-57.

CHANTIGNY Louis, « Cioran : le dialogue avec Dieu aux confins de la solitude », in *Le Beffroi*, no. 5, Éditions du Beffroi, avril 1988, 230 p.

CHATELET Lauralie, « Le penseur privé au prisme de l'amitié », in *Alkémie*, n°23, « L'amitié », 2019, pp. 145-158.

- « Retrouver son lieu. Le penseur privé entre réclusion et déambulation. », in *Alkémie*, n°24, « L'exil », 2019, pp. 115-129.

- « Solitude et lumière : ténèbres du troglodyte et éblouissement du désert chez Cioran », in DEMARS Aurélien, STANISOR Mihaela-Gentiana, in *Cioran, archives paradoxales - Nouvelles approches critiques. IV.* « La solitude », 2018, pp. 73-83.

- « Le fragment comme résurgence de l'acédie chez Cioran », in *Cahiers ERTA* n° 11 « Acédie », 2017.

DEMARS Aurélien, « L'apostat du verbe », in *Le Magazine Littéraire*, n°508, mai 2011.

- « L'épaisseur du néant selon Cioran et Noïca », in *Alkémie*, n°6, décembre 2010

- « Le pessimisme poétique selon Fondane et Cioran », in *Cahiers Benjamin Fondane*, n°9, Jérusalem, mars 2006.

DEMONT François, « Morale et humour chez Emil Cioran », in *Fabula* / Les colloques, Le rire : formes et fonctions du comique, publié le 26 avril 2017, URL : http://www.fabula.org/colloques/document4565.php

DODILLE Norbert, « Les Cahiers de Cioran », in *Alkémie*, n°6, décembre 2010.

DUMAS Marc, « Le rien et Dieu chez Cioran », in *Théologiques*, 4(2), 1996. (Version numérique : https://doi.org/10.7202/602441ar)

FINKENTHAL Michaël, « Ennui et gouffre de Baudelaire à Cioran », in Monique Jutrin et Gisèle Vanhese (s. dir.), *Une poétique du gouffre*. Actes du colloque de Cosenza (septembre-octobre 1999), Soveria Mannelli, Rubbettino, 2004.

FROSIN Constantin, « Cioran et le rire. Regards sur une pensée entre moralisme, religion et philosophie », in *Revue de littérature comparée*, n° 328, 2008, pp. 475-487.

FUMAROLI Marc, « Cioran ou la spiritualité de la décadence », *Commentaire*, 1980/3 Numéro 11, pp. 471-476.

GAUTIER Jean-François. « Cioran ou la mystique de l'ennui », in *Autrement*, *Série mutations*, n°175, Paris, Autrement, 1998.

HUSTON Nancy, « Libre comme un mort-né : Emil Cioran », in *Professeurs de désespoir*, Arles, Actes Sud, 2004.

INACIO Rodrigo et SA MENEZES Ribeiro, « Les révélations de l'insomnie : écriture et autobiographie chez Cioran », in *Anale.Seria Drept,* volume XXVII, édition Mirton Timisoara, (ISSN 1582-9359), 2018.

ITTERBEEK Eugène van (dir.), *Cahiers Emil Cioran, approches critiques*, vol. X. Sibiu/ Leuven, editura Universitatii « Lucian Blaga » / Les Septs Dormants, 2009.

- « Cioran lecteur des « Révélations de la mort » », in *Alkémie*, n°5, juin 2010.

JARRETY Michel, « Cioran et le ressassement dédoublé », in *Modernités*, « Écritures du ressassement », n°15, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2001, pp. 157-168.

- « Cioran modeste face au chien céleste », in *Le Nouveau Magazine Littéraire*, vol. 541, no. 3, 2014.

JOUSSET Philippe, « Fabrique du fragment : Théories et pratique : le cas Cioran », in TRABELSI Mustapha, GARRIGUES Pierre (dir.), *L'Écriture fragmentale*. Sfax, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, « URLDC », 2014.

MATTIUSSI Laurent, « La pensée tragique de Cioran : Héraclite poussé à bout », in *Revue Roumaine de Philosophie*, 65, 1, pp. 57-70, Bucureşti, 2021. (Version numérique : http://www.institutuldefilosofie.ro/e107_files/downloads/Revue%20roumaine%20de%20philosophie/Tome%2065,%20Nr.%201%EF%BB%BF,%202021/LAURENT%20MATTIUSSI,%20La%20pensee%20tragique%20de%20Cioran%20-%20Heraclit%20pousse%20a%20bout.pdf)

MINZETANU Andrei, « L'in-citation ou la citation qui donne à penser. L'autobiographie d'une idée dans les *Cahiers* de Cioran », in *Littérature*, 2012/1 (n°165), pp. 49-61.

- « Cioran, un penseur organique », in *Littérature*, 2015/3 (N° 179), pp. 38-50. (Version numérique DOI : 10.3917/litt.179.0038. URL : https://www.cairn.info/revue-litterature-2015-3-page-38.htm

MODREANU Simona, « Disciple des saints », in *Le Magazine Littéraire*, n°508, mai 2011.

NEDELCOVICI Bujor, « La leçon de scepticisme de Cioran », *in Esprit*, n° 165, Paris, octobre 1990.

NICORESCU Liliana, « Comment peut-on être Cioran ? », in *Poexil*, Université de Montréal. Version numérique : http://www.poexil.umontreal.ca/textes/Liliana.Conference.pdf

PARUIT Alain (dir.), « Cioran inédit », in *Seine et Danube*, n°1, Paris, L'esprit des Péninsules, 2003.

PORTE Yann, « Cioran, sceptique abîmé et cynique fragmenté », in *Alkémie*, n°6, décembre 2010.

RUGGERI Marc, « Cioran ou la leçon de ténèbres des moralistes français *»,* in *Dix-septième siècle*, n°231, Presses Universitaires de France, 2006/2, pp. 217-241.

STANISOR Mihaela-Gentiana, « Cioran et l'écriture comme repli sur soi » in Eugène van Itterbeek (dir.), in *Cahiers Emil Cioran. Approches critiques, vol. II*, Sibiu / Leuven, Editions de l'Université Lucian Blaga / Les Sept Dormants, 2000.

- « De l'inconvénient de l'identité », in Eugène van Itterbeek (dir.), *Cahiers Emil Cioran, Approches critiques, vol. V*, Sibiu / Leuven, Editions de l'Université Lucian Blaga / Les Sept Dormants, 2004.

- « Les romans en raccourci. Le fragmentaire chez Cioran », in Eugène van Itterbeek (dir.), Cahiers Emil Cioran. *Approches critiques, vol. VII*, Sibiu / Leuven, Editions de l'Université Lucian Blaga / Les Sept Dormants, 2006.

- « Cioran et monsieur Valéry. Exercices d'éloignements », in Eugène van Itterbeek (s. dir.), *Cahiers Emil Cioran. Approches critiques, vol. III*, Sibiu /Leuven, Editions de l'Université Lucian Blaga / Les Sept Dormants, 2001.

SONTAG Susan, « Penser contre soi : réflexions sur Cioran », in *Sous le signe de Saturne,* Paris, Seuil, 1985.

TOURATIER Christian, « La portée de la négation », in *Revue de linguistique latine du Centre Ernout (De Lingua Latina)* — n°1— décembre 2008. (Version en ligne : https://hal.science/hal-03528306/document consultée le 20/03/2024).

TURCAN Nicolae, « Cioran et le Dieu des paradoxes », in *Alkémie*, n°6, décembre 2010.

TRABELSI Mustapha, « Les traunatismes de l'ironie dans *Syllogismes de l 'amertume* de Cioran », in *C F.F*. Vol. 21, 2010, pp. 121-129. (Version numérique : https://dehesa.unex.es/bitstream/10662/17704/1/1135-8637_21_121.pdf)

PIEDNOIR Vincent, « Fanatique jusqu'au ridicule », in *Le Magazine littéraire*, n° 508, mai 2011, pp. 52-53,

ZAHARIA Constantin, « L'écriture fragmentaire de la mélancolie », in *Critique*, n° 617, Paris, octobre 1998.

— « Triste avec méthode », in *Le Magazine Littéraire*, n°508, mai 2011.

III. Le fragmentaire et la forme brève

BARON, Philippe, MANTERO, Anne (dir.), *Bagatelles pour l'éternité, l'art du bref en littérature*, Besançon, Presse Universitaire Franc-Comtoises, « Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté », 2000.

BARTHES, Roland, « Littérature et discontinu », in *Essais critiques*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1981, pp. 175-187.

BELOI, Livio, DELVILLE, Michel, *L'Œuvre en morceaux : esthétiques de la mosaïque*, Bruxelles, les Impressions nouvelles, « Réflexions faites », 2006.

BERRANGER Marie-Paule, *Dépaysement de l'aphorisme*, Paris, José Corti, 1988.

BLANCHOT Maurice, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969.

Collectif, *La forme brève*, actes du colloque franco-polonais, Lyon 19-21 septembre 1994.

Collectif, *Brièveté et écriture*, La Licorne, Poitiers, Université de Poitiers, n°21, 1991.

Collectif, *Écritures discontinues*, Modernités, 4. Bordeaux, Presses Universitaires de

Bordeaux, mars 1993.

DESSONS Gérard, *La Voix juste. Essai sur le bref*, Paris, Manicus, coll. « Le marteau sans maître », 2015.

- « La notion de brièveté », in *La Licorne*, « Brièveté et écriture », n°21, 1991, pp. 3-20.

GARRIGUES Pierre, *Poétique du fragment*, Paris, Klincksieck, « esthétique », 1995.

JUARROZ Roberto, *Fragments verticaux*, Corti, 1993, 173 p.

LACOUE-LABARTHE Philippe, NANCY Jean-Luc, *L'Absolu littéraire : théorie de la littérature du romantisme allemand,* Paris, Seuil, « Poétique », 1978.

MACÉ Marielle, « La haine de l'essai, ou les mœurs du genre intellectuel au XXe siècle » in *Littérature*, n°133, 2004. Dante, l'art et la mémoire, pp. 113-127.

MONTANDON Alain, *Les Formes brèves*, Paris, Hachette, coll. « Contour littéraire », 1992.

MORET Philippe, *Tradition et modernité de l'aphorisme, Cioran, Reverdy, Scutenaire, Jourdan, Chazal*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 1997.

MOURA Jean-Marc, *Le Sens littéraire de l'humour*, Presses Universitaires de France, 2010, 320 p.

MUTIN Rachel, « Philosophie du néant et métaphysique du fragment », in *L'Herne Cioran*, sous la direction de Laurence Tacou et Vincent Piednoir, Éditions De L'Herne, 2009.

RABATÉ Dominique, « Quelques raisons d'être bref (de Baudelaire et Valéry à aujourd'hui) » in *La Licorne*, « Brièveté et écriture », n°21, 1991, pp. 273-279.

ROUKHOMOVSKY Bernard, *Lire les formes brèves*, Paris, Nathan, « Lettres Sup »,

2001.

SCHOPENHAUER Arthur, *Douleurs du monde, pensées et fragments*, Traduction de Jean Bourdeau sous le titre « Pensées et fragments ». (Version numérique : https://www.schopenhauer.fr/fragments/le-pire-des-mondes.html)

SUSINI-ANASTOPOULOS Françoise, *L'Écriture fragmentaire. Définitions et enjeux,* Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Écritures », 1997.

TRABELSI, Mustapha, GARRIGUES, Pierre (dir.), *L'Écriture fragmentale*. Sfax, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, « URLDC », 2014.

IV. Sur la négation

1. Ouvrages sur la négation

AMSILI Pascal, *Calcul de la négation temporelle en français: le cas du terme présuppositionnel «ne...plus»,* sous la direction de BORILLO, MARIO, Institut de recherche en informatique de Toulouse, Toulouse, Université Paul Sabatier, 1994, 281 p.

BACRI Nicole, *Fonctionnement de la négation : étude psycholinguistique d'un problème d'énonciation,* Paris/La Haye, Mouton, 1976, 207 p.

DE BOYSSON-BARDIES Bénédicte, *Négation et performance linguistique*, Paris La Haye Mouton, École des hautes études en sciences sociales, coll. « Connaissance et langage », 1976, 134 p.

FOREST Robert, *Négations : essai de syntaxe et de typologie linguistique*, Paris, C. Klincksieck, 1993, 158 p.

GAATONE David, *Etude descriptive du système de la négation en français contemporain*, Genève, Droz, 1997, 237 p.

HORN Laurence, *A natural history of negation*, Chicago University Press, 2001, 679 p, (Version numérique: https://emilkirkegaard.dk/en/wp-content/uploads/A-natural-history-of-negation-Laurence-R.-Horn.pdf).

LARRIVE Pierre, *Interprétation des séquences négatives : portée et foyer des négations en Français*, Ed. Duculot, De Boeck Supérieur, 2001, 213 p.

- *L'association négative depuis la syntaxe jusqu'à l'interprétation*, Genève, Droz, 2004, 256 p.

- *Du tout au rien, libre-choix et polarité négative*, Paris, H. Champion,

2007, 240 p.

LAURENT Nicolas, FONTVIEILLE-CORDANI Agnès (dir.), *La Négation à l'œuvre dans les textes*, Colloques de montCerisy, 2023, 542 p.

MARTIN Robert, *Le mot 'rien' et ses concurrents en français*, Paris, Klincksieck, 1966.

MESINER Charlotte, *La variation pluridimensionnelle. Une analyse de la négation en français*, Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne, 2016.

MOESCHLER Jacques, *Dire et contredire. Pragmatique de la négation et acte de réfutation dans la conversation*, Berne/Francfort, Peter Lang ,1982.

MULLER Claude, *La négation en Français : syntaxe, sémantique et éléments de comparaison avec les autres langues romanes*, Droz, Genève, 1991, 470 p.

- *Indéfinis et partitifs en français*, PUB, 2019, 506 p.

VIRNO Paolo, *Essai sur la négation. Essai d'anthropologie linguistique*, Editions de l'éclat, Philosophie imaginaire, 2016, 181 p.

2. Numéros spéciaux de revues, chapitres d'ouvrages, articles et actes de colloques sur la négation :

ALLOUCHE Victor, « Négation, signification et stratégies de parole », in *Langue française* 94, 1992, pp. 68-79.

ARGOD DUTARD- Françoise, « Éléments pour une étude de la négation dans les Regrets de J. du Bellay », in *Nouvelle revue du 16e siècle*, n° 42, Genève, Droz, 1996, pp. 55- 75.

ARRIVÉ Michel, « Le sens opposé des mots primitifs... et des autres », in *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*. Paris, P.U.F, 1994, pp. 189-208.

- « Énonciation et symbolisation », in *Sémiotiques 10*, 1996, pp. 27-30.

ATTAL Pierre, « Deux niveaux de négation », in *Langue française* 62,1984, pp. 4- 11.

ATTAL Pierre et al, *La négation, Actes du colloque de Paris X, Nanterre*, 12-13-14 novembre 1992, In *Linx*, hors-série n°5, 1994, 390 p.

BARBAUD Philippe, « L'opérateur de restriction ne... que et l'argumentation », in *Revue Québécoise de Linguistique*, 1985, pp. 153-171.

BARNICAUD et *al*., « Le problème de la négation dans diverses grammaires françaises », in *Langages* 7, 1967, pp. 58-73.

BLANCHÉ Robert, « Sur l'opposition des concepts », in *Theoria*, nº 19, 1953, pp. 89-130.

BONNARD Henri, « L'assiette négative en français », in *Le Français Moderne* LXII, I, 1994, pp. 1-10.

BORILLO Andrée, « La négation et l'orientation de la demande de confirmation » in *Langue française*, n°44, Grammaire de phrase et grammaire de discours, sous la direction de Mitsou Ronat. 1979, pp. 27-41.

- « La négation et les modifieurs temporels *une fois de plus, encore* », in *Langue française 52*, 1984, pp. 37-58.

CALLEBAUT Bruno, « la négation et les théories de l'illocutoire. », *la négation, Actes du colloque de Paris X, Nanterre, 12-13-14 Novembre 1992,* pp. 191-203.

CATELAIN A., CARON Jean, « Effets de contexte sur le niveau de portée de la négation », in *L'année psychologique*, vol. 96, n°4, 1996, pp. 611-640.

CORBLIN Francis et TOVENA Lucia, « L'expression de la négation dans les langues romanes », in D. Godard, *Les langues romanes : problèmes de la phrase simple*, Paris : CNRS Editions, 2003, pp.281—343

CULIOLI Antoine, « La négation, marqueurs et opérations », in *La négation : la négation sous divers aspects, actes du colloque de Neuchâtel, 22-23 octobre 1987*,1988, pp. 17-38.

- « Existe-t-il une unité de la négation ? », in *La négation : une ou multiple ? (Dir. A. Lemaréchal), Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, Nouvelle série, t. IV Paris, Klincksieck, 1996, pp. 33-44.

DANON-BOILEAU Laurent (éd.), « La négation et ses marges : absence, écart, rupture », in *Cahiers de praxématique,* 23, Montpellier, Praxiling, Université Paul Valéry ,1994.

DÉPREZ Viviane, MARTINEAU France, « Pour une approche Micro-paramétrique de la Concordance Négative Francophone », in *Francis Corblin, S. Ferrando et Lucien Kupferman (éds) Indéfinis et Prédications*, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2003.

Dl SCIULLO Anne-Marie, TREMBLAY Mireille, « Configurations et interprétation les morphèmes de négation », in *Recherches linguistiques de Vincennes*, vol. 25, 1996, pp. 27-52.

ENGLEBERT Annick, « Esquisse d'une histoire de la négation en français », in *Travaux de linguistique*, 11, Publication du Service de linguistique française de l'Université de Gand, 1984, pp. 7-25.

- « L'opposition *ne/ne… pas* en ancien français », in *Revue de Linguistique Romane*, 49, 1985, pp. 365-378.

FEUILLET Jack, « Le statut linguistique de la négation », in *Revue des études-slaves*, Volume 60 Numéro 3, 1988, pp. 613-631. (Version en ligne : Le statut linguistique de la négation - Persée (persee.fr))

FLAUX Nelly et LAGAE Véronique, « Un brouhaha de négations. Étude de l'unité lexicale *négation »*, in J. Goes & M. Pitar, Eds., *La négation. Études linguistiques, pragmatiques et didactiques*, Artois Presses Université, 2015, pp. 17-37.

FOREST Robert, « La double négation existe-t-elle ? », in *Linx*, n°22, 1990, pp. 5-14.

- « L'interprétation des énoncés négatifs », in *Langue française* 94, 1992, pp. 35-47.
- « Ce qui ne se nie pas dans les langues », in *La négation : une ou multiple ? (Dir. A. Lemaréchal), Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, Nouvelle série, t. IV. Paris, Klincksieck, 1996, pp. 21-31.

GAATONE David, « Les phrases négatives elliptiques », in ATTAL Pierre (dir), *La négation, actes du colloque de Paris X - Nanterre, 12-13-14 novembre 1992*. Numéro spécial de la revue LINX, 1994, pp. 163-169.

- « Réflexion sur la syntaxe de *ne… que* », pp. 101-115, in Marc Plénat *et al.*, *L'emprise du sens : structures linguistiques et interprétations*, mélanges de syntaxe et de sémantique offerts à Andrée Borillo. Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1999, 355 p.

HAMM Albert, « Aspects du comportement pragmatique de la négation », in P. Attal (dir.)*, La négation, actes du colloque de Paris X* - Nanterre, 12-13-14 novembre 1992. Numéro spécial de la revue LINX, 1994, pp. 7-75.

- « Vers une pragmatique de la négation », in *RANAM*, n° XXIII, Strasbourg, Université des sciences humaines, 1990, pp. 69-75.

HUOT H., « La préfixation négative en français moderne », in F. Floricic, Ed., *La négation dans les langues romanes*, Amsterdam : Benjamins, 2007, pp. 177-204.

« Les négations », in *Langue française* n° 94, 1992, 127 p.

LILTI Anne-Marie, « Négation d'un terme marqué et procédés de modalisation. », in *Langue française*, n°142, Procédés de modalisation : l'atténuation, sous la direction de Pierre Patrick Haillet, 2004, pp. 100-111.

MARTIN Robert, « Compte rendu de Jacques Moeschler, *Dire et contredire. Pragmatique de la négation et acte de réfutation dans la conversation* », in *Revue de linguistique romane* 47, 1983, pp. 178-180.

MILNER Jean-Claude, « Le système de la négation en français et l'opacité du sujet », in *Langue française* 44, 1979, pp. 80-105.

MILNER Judith, « Négation métalinguistique et négation métalinguistique », in *Semantikos* 2, I, 1977, pp. 47-62.

MOESCHLER Jacques, « Les aspects pragmatiques de la négation linguistique actes de langage, argumentation et inférence pragmatique », in *La négation : le rôle de la négation dans l'argumentation et le raisonnement, actes du colloque de Neuchâtel, 11-12 octobre 1990*. Neuchâtel, CdRS (Travaux du Centre de recherches sémiologiques 59), 1991, pp. 103-138.

- « Une, deux ou trois négations ? », in *Langue française* 94, 1992, pp. 8-25.

MULLER Claude, ATTAL Pierre, « La négation », in *Langue française n° 62*, 1984, 128 p.

- « La négation expletive dans les constructions complétives », in *Langue française* 39, 1978, pp. 73- 103.
- « L'association négative », in *Langue française* 62, 1984, pp. 59-94.
- « La négation comme jugement », in *Langue française* 94, 1992, pp. 26-34.
- « La négation comme jugement une application aux interrogatives » in *ATTAL Pierre (dir.), La négation, actes du colloque de Paris X - Nanterre, 12-13-14 novembre 1992,* Numéro spécial de la revue LINX, 1994, pp. 205-221.
- « Négation directe vs. Négation indirecte : quelle est la place des négatifs parmi les indéfinis du français? », in Anna Orlandini & Paolo Poccetti*, Intorno alla negazione. Analisi di contesti negativi dalle lingue antiche al*

romanzo., Fabrizio Serra, Pisa-Roma, 2012. (Version numérique : https://shs.hal.science/halshs-00989430/document)

N0LKE Henning, « Formes et emplois des énoncés négatifs : polyphonie et syntaxe de ne...pas », in *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*, sous la direction de NøLKE Henning, Paris, Éditions Kimé, « Hors collection », 1993, pp. 215-232, Version numérique (URL : https://www.cairn.info/le-regard-du-locuteur--9782908212307-page-215.htm)

- « Ne... pas négation descriptive ou polémique ? Contraintes formelles sur son interprétation », *in Langue française* 94, 1992, pp. 48-67.

PESCARINI Sandrine, « Réflexions sur la notion d'item à choix libre : le cas de *n'importe quel* comparé à celui de *tout* et de *un…quel qu'il soit* », in *Congrès Mondial de Linguistique Française*, 2010, (Version numérique : https://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/pdf/2010/01/cmlf2010_000199.pdf)

- « N'importe qu- : diachronie et interprétation », in *Langue française*, 2010/2 (n° 166), pp. 109-131. DOI : 10.3917/lf.166.0109. URL : https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2010-2-page-109.htm

« Polarité, négation et scalarité » in *Langages*, 40e année, n°162, 2006, sous la direction de Silvia Palma.

RANNOUX Catherine, « La négation dans Fin de partie de S. Beckett », in *L'Information Grammaticale*, N. 79, 1998.

SCHANG Fabien, « L'opposition : analyse logique d'une notion flottante », in *Syntaxe et Sémantique*, 2012/1 (N° 13), pp. 65-85, DOI : 10.3917/ss.013.0065, URL : https://www.cairn.info/revue-syntaxe-et-semantique-2012-1-page-65.htm

SERÇA Isabelle, « Nier, est-ce contredire ou dire l'absence ? », in LAURENT Nicolas, FONTVIEILLE-CORDANI Agnès (dir.), *La Négation à l'œuvre dans les textes*, 2023, pp. 223-238.

SURCOUF Christian, « Imparfait, ne…plus et effet négatif au moment d'énonciation », in *Actes du Colloque : La négation en discours,* BACHA, JACQUELINE, et al. (Eds), Tunis, Unité de Recherche en Syntaxe, Sémantique et Pragmatique, Faculté des lettres de Sousse, 3, 4 et 5 avril 2008. (Version numérique : https://serval.unil.ch/resource/serval:BIB_5BF1B581DE35.P001/REF.pdf)

TELLIER Christine ; VALOIS, Daniel, « *3.* La négation de phrase », in : *Constructions méconnues du français* [en ligne]. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2006 (généré le 19 mars 2024). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pum/10259>. ISBN : 979-10-365-0235-4. DOI : https://doi.org/10.4000/books.pum.10259.

TOURATIER Christian, « La portée de la négation », in *Revue de linguistique latine du Centre Ernout (De Lingua Latina)* — n°1— décembre 2008. (Version en ligne : https://hal.science/hal-03528306/document consultée le 20/03/2024).

V. Ouvrages de linguistique

1. Sémantique

1.1.Ouvrages :

ANSCOMBRE Jean-Claude, *Théorie des topoi*, Kimé, 1995.

ARISTOTE, *Organon I-II, Catégories, De l'interprétation*, traduction nouvelle et notes par J. TRICOT, 1959, 155 p.

ARISTOTE, *Organon III, Les premières analytiques,* traduction nouvelle et notes par J. TRICOT, 1962, 343 p.

BREAL Michel, *Essai de sémantique. Science des significations*, Paris, Hachette, 1897.

CULIOLI Antoine, *Pour une linguistique de l'énonciation,* Tome 1, Paris, Ophrys, 1990.

DUGAS Edwige, *Non- dans le paradigme des préfixes de négation en français : étude synchroniqueet diachronique*, Université Charles de Gaulle - Lille III, 2016. (Version numérique : https://theses.hal.science/tel-01477430v1/document dernière consultation le 28/03/2024)

GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 2002, 430 p.

GREIMAS Algirdas Julien, *Sémantique structurale : recherche de méthode*, Paris, Larousse, coll. Langue et langage, 1972, 262 p.

HATHOUT Nabil, *Contributions à la description de la structure morphologique du lexique et à l'approche extensive en morphologie*, CLLE-ERSS, CNRS & Université de Toulouse II-Le Mirail, 2009. (Version numérique : http://nabil.hathout.free.fr/publis/Hathout-2009-HDR.pdf)

HEYNA Franziska, *Étude morpho-syntaxique des parasynthétiques. Les dérivés en dé- et en anti-*, De Boeck Duculot, Coll. Champs linguistiques, Bruxelles, 2012.

LYONS John, *Sémantique linguistique*, Paris, Larousse, Coll. Langue et langage, 1991.

MOUNIN Georges, *La sémantique*, Paris, Seghers, 1974, 268 p.

MARTIN Robert, *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique*, Bruxelles, P. Mardaga, 1967, 189 p.

RASTIER François, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 1996, 285 p.

ROBERT Martin, *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique*, Bruxelles, P. Mardaga, 1987, 189 p.

TUTESCU Mariana, *Précis de sémantique française*, Paris, Klincksieck, 1975, 215 p.

1.2.Revues et articles :

AMIOT Dany, « Quelles relations entre les catégories de l'adverbe, de la conjonction de subordination, de la préposition et du préfixe ? », in *Verbum*, 3, 2002, pp. 295—308.

- « Préfixes ou prépositions ? Le cas de *sur (-)*, *sans(-)*, *contre(-)* et les autres », in *Lexique*, 16, 2004, pp. 67-83.

- « Préposition et préfixes », in *Modèles linguistiques* [En ligne], 53 | 2006, mis en ligne le 01février URL : http://journals.openedition.org/ml/515 ; DOI : https:// doi.org/10.4000/ml.515

AMIOT, D. & DE MULDER, W, « Préposition contre préfixe », in P. Péroz, Ed., *Actes du Colloque CONTRE : identité sémantique et variation catégorielle*, 2001, pp. 203-232.

AMSILI Pascal, « L'antonymie en terminologie : quelques remarques », in *Conférence TIA-2003*, Strasbourg, 31 mars et 1 avril 2003.

ANSCOMBRE Jean-Claude, « L'insoutenable légèreté morphologique du préfixe négatif *in* dans la formation d'adjectifs », in *Linx. Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre*, 5, 1994, pp. 299-321.

- Dénomination, sens et référence dans une théorie des stéréotypes nominaux, in *Cahiers de praxématique*, 36, 2001, pp. 43-72.
- Anscombre Jean-Claude. & Leeman, D « La dérivation des adjectifs en *-ble* : morphologie ou sémantique ? », in *Langue française*, 103, 1994, pp. 32-44.

APOTHELOZ Denis, « Le rôle de l'iconicité constructionnelle dans le fonctionnement du préfixe négatif *in-* », in *Cahiers de linguistique analogique*, 1, 2003, pp. 35-63.

- « Morphème opportuniste et lexicalisation d'inférences : la préfixation négative *in- »*, in *Neophilologica*, 17, 2005, pp. 84-95.

CORBIN Danielle, « Contradictions et inadequations de l'analyse parasynthétique en morphologie dérivationnelle », in A.-M. Dessaux-Berthonneau (éd.), *Théories linguistiques et traditions grammaticales*, Lille, Presse universitaire de Lille, 1980, pp.181-224.

- « Préfixes et suffixes : du sens aux catégories » in *Journal of French Language Studies*, Vol. 11/1, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, pp. 41- 69

DUCROT Oswald, « Présentation de la théorie des blocs sémantiques », in *Verbum XXXVIII*, 2016, n°1-2. (Version numérique : https://f.hypotheses.org/wpcontent/blogs.dir/4552/files/2019/07/02_Ducrot.pdf

FRADIN Bernard, « Esquisse d'une sémantique de la préfixation en anti- », in *Recherches linguistiques de Vincennes* 26, 1997, pp. 87-112.

- « Une préfixation complexe : le cas de *anti-* », in *Neuphilologische Mitteilungen* XCVIII/4, 1997, pp. 333-349.

HEYNA Franziska, « Sémantisme et potentiel argumentatif des dérivés dénominaux en *anti-* », in *Discours 2* [En ligne], 2008, pp. 1-18. (URL : http://discours.revues.org/2022).

GAATONE David, « La négation préfixale », in *Étude descriptive du système de la négation en français contemporain*, Genève, Droz, 1971, pp. 13-20.

- « Les préfixes négatifs avec les adjectifs et les noms verbaux », in *Cahiers de lexicologie* 50/1, 1987, pp. 79-90.

HAMMA Badreddine, « Les adjectifs en *—ble* entre négation préfixale en *in—* et négation non-liée », in *5ème Colloque Res per nomen* : "Négation et référence", René Daval, Pierre Frath, Emilia Hilgert, Silvia Palma, Reims, France, May 2015, pp. 329-354. (Version numérique : https://shs.hal.science/halshs-01386911/document)

HEYNA Franziska**,** « Sémantisme et potentiel argumentatif des dérivés dénominaux en *anti-* », in Discours, 2 | 2008, (version en ligne : https://doi.org/10.4000/discours.2022)

HUOT Hélène, « La préfixation négative en français moderne », in F. Floricic, Ed., *La négation dans les langues romanes*, pp. 177-204. Amsterdam : Benjamins, 2007.

PRIVAT Jean-Marie et SCARPA Marie**,** « Dialogisme (Bakhtine) », *Pratiques* [En ligne], 183-184 | 2019. (Version numérique :URL : http://journals.openedition.org/pratiques/6752 ; DOI : https://doi.org/10.4000/pratiques.6752

Langue française, n°98, Les primitifs sémantiques, sous la direction de BERT Peeters, 1993, 127 p.

N'GUESSAN Konan Lazare, « Adjectifs substantivés et dynamique discursive », in *Revue Sciences, Langage et Communication* Volume 1, N°2, 2017. (Version numérique : https://revues.imist.ma/index.php/SLC/article/download/10149/5952/25571)

POTTIER Bernard, « Sémantique et noémique », in *Annuario de Estudos filologicós,* Universidad de Extremadura, Càceras, 1980, pp. 169-177.

RASTIER François, « L'isotopie sémantique, du texte au sens », in *L'information grammaticale*, n° 27, 1985, pp. 33-36.

- « La sémantique des textes_ concepts et applications », in *Hermes, Journal of linguistics* n° 16, 1996, pp. 15-38.

SCHANG Fabien, « L'opposition : analyse logique d'une notion flottante », in *Syntaxe et Sémantique*, 2012/1 (N° 13), pp. 65-85. DOI : 10.3917/ss.013.0065. URL : https://www.cairn.info/revue-syntaxe-et-semantique-2012-1-page-65.htm

SIOUFI Myasa, « La paratextualité, une éventuelle « Entrée en littérature » en classe de langue », *in Damascus University Journal*, Vol. n°22, 2006, pp. 65-94.

THOMAS Jean-François, « Sur la polysémie et la synonymie de *negare* », in *Revue de linguistique latine du Centre Ernout*, n°14, Négation et Latin, 2017

REY Alain, « Un champ préfixal : les mots français en *anti-* », in *Cahiers de lexicologie* XII-1, pp. 37-57.

RITZ Marie-Ève, « La sémantique de la négation en français », in *Langue française*, n°98, Les primitifs sémantiques, 1993, pp. 67-78.

WIERZBICKA Anne, « La quête des primitifs sémantiques. », in *Langue française*, n°98, Les primitifs sémantiques, sous la direction de Bert Peeters, 1993, pp. 9-23.

WOLOWSKA Katarzyna, « La puissance de l'identique : l'absurde, la contradiction et l'isotopie sémantique », in *Studii di linguisticà* n°3, 2013, pp. 167-183.

2. Syntaxe et pragmatique

2.1.Dictionnaires :

DUCROT Oswald et TODOROV Tzvetan, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972, 470 p.

MOESCHLER Jacques et REBOUL Anne, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique, Paris*, Seuil, 1994, 562 p.

2.2.Ouvrages :

BENVENISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1966 (tome I)

BRACOPS Martine, *Introduction à la pragmatique. Les théories fondatrices : actes de langage, pragmatique cognitive, pragmatique intégrée*, De Boeck, coll. Champs linguistiques, 2010, 222 p.

CHEVALIER Jean-Claude, BLANCHE-BENVENISTE Claire, ARRIVE Michel et PEYTARD Jean, *Grammaire Larousse du français contemporain*, Paris, Larousse, 1964, 494 p.

CSURY Istvan, *Le champ lexical de Mais,* Studia Romanica de Debrecen, Series linguistica Fasc. VII, 2001, 346 p.

DUBOIS Jean, *Grammaire structurale du Français III : La phrase et les transformations*, Paris, Larousse, 1969, 192 p.

DUCROT Oswald*, Dire et ne pas dire,* Paris, Hermann, 1972, 311 p.

- *La preuve et le dire*, Mame, 1974, 290 p.

GARDES-TAMINE Joëlle, *La grammaire Tome II*, Paris, Armand colin, 1998, 192 p.

GROSS Gaston et PRANDI Michèle, *La finalité : Fondements conceptuels et genèse linguistique* ; De Boeck Supérieur, 15 mars 2004.

GREVISSE Maurice, *Le bon usage*, 13ème éd, Bruxelles, Duculot, 2005, 1762 p.

LE BIDOIS Georges et LE BIDOIS Robert, *Syntaxe du français moderne : ses fondements historiques et psychologiques,* Tome II, Paris, Picard, 1938, 779 p.

MAINGUENEAU Dominique, *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod, 1998.

MULLER Claude, *La subordination en Français : le schème corrélatif*, Paris, Colin, 1997, 256 p.

RAYNAL Céline, *La restriction en français : trois études sémantiques*, Université Paris-Diderot - Paris VII, 2008

RIEGEL Martin, PELLAT Jean-Christophe et RIOUL René, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 1999, 647 p.

ROSSARI Corinne, *Connecteurs et relations du discours : des liens entre cognition et signification*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2000, 163 p.

SOUTET Olivier, *La syntaxe du Français*, « Que sais-je ? », n° 984, Paris, PUF, 1989, 128 p.

TUTESCU Mariana, *L'argumentation : Initiation à l'étude du discours*, 2003. (Version numérique : URL http://ebooks.unibuc.ro/lls/MarianaTutescu-Argumentation/38.htm)

2.3.Articles :

ANSCOMBRE Jean-Claude et DUCROT Oswald, « L'argumentation dans la langue » in *Langages*, 10ème année, n°42, Argumentation et discours scientifique, 1976, pp. 5-27.

APTEKMAN Jeanne, « Locutions en SI et marqueurs de la protase : compositionnalité et indices cotextuels », in *Corela* Vol 6, n°1, 2008. (Revue numérique en ligne) URL : http://corela.revues.org/224?lang=fr

BAT-VEEZ Shyldkrot Hava, « Subordonnées circonstancielles et dépendance sémantique. Comparaison, concession et condition : grammaticalisation et sens des connecteurs », in *Faits de langues* n°5,1995, pp. 145-154.

BURATEL Christian, « De la syntaxe des connecteurs pragmatiques » in *Cahiers de linguistique française*, n°4, Concession et consécution dans le discours, 1982, pp. 37-61.

CSURY Istvan, « Histoires de connecteurs : héritage, lexicalisation et grammaticalisation », in *Revue d'études française* n° 12, 2007, pp. 235-254.

DANJOU-FLAUX Nelly, « Au contraire, connecteur adversatif », in *Cahiers de linguistiques françaises n°5,* Université de Genève, 1993, pp. 275-303.

DUCROT Oswald, « deux mais », in *Cahiers de linguistique* n°8, 1978, pp 109-120.

- « Analyses pragmatiques », in *Communications*, n°32, Les actes du discours, 1980, pp. 11 -60.

GAATONE David, « De négatif entre la syntaxe et la sémantique. Réflexions sur quelques propriétés du déterminant *de* », in *Langue française*, n°94, Les négations, sous la direction de Bruno Callebaut, 1992, pp. 93-102.

JAYES Jacques, « Quand bien même pourtant, pourtant quand même », in *Cahiers de linguistique française*, °4, Concession et consécution, pp. 189-217.

LE GOFFIC Pierre, « Propositions relatives, identification et ambiguïté, où : Pour en finir avec les deux types de relatives », in *Documentation et recherche en linguistique allemande contemporain* - Vincennes, n°21, Mélanges de syntaxe et de sémantique, 1979. (Version numérique : doi : https://doi.org/10.3406/drlav.1979.951)

LETOUBLON Françoise, « Pourtant, cependant, quoique, bien que : dérivation des expressions de l'opposition et de la concession », in *Cahiers de linguistique française*, n°5, Connecteurs pragmatiques et structure du discours, Actes du la 2ème colloque de pragmatique de Genève, 1993, pp. 85-110.

MOESCHLER Jacques, « La pragmatique après Grice : contexte et pertinence », in *L'Information Grammaticale*, N. 66, 1995. (Version numérique : http://www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_1995_num_66_1_3044)

MOESCHLER Jacques et SPENGLER Nina, « La concession ou la réfutation interdite, approche argumentative et conversationnelle. » in *Cahiers de linguistique française, n°*4, Concession et consécution dans le discours, 1982, pp. 7-36.

RODRÍGUEZ SOMOLIHOS Amalia, « Pourtant, pour autant : une évolution divergente. »in *La lingüística francesa : gramática, historia, epistemología*, Tomo I, Séville, 1996.

ROIG Audrey, et DAN VAN Raemdonck, « *Insubordinons-nous !* Lecture critique de la subordination », in *Langue française*, vol. 182, no. 2, 2014.

SOUTET Olivier, « Des concessives extensionnelles aux concessives simples », in *Linx* [En ligne], n° 59, 2008, mis en ligne le 01 janvier 2012. URL : http://linx.revues.org/

VI. Ouvrages de stylistique et rhétorique :

1. Dictionnaires :

DUPRIEZ Bernard, *Gradus : les procédés littéraires*, Paris, 2003, 543 p.

MOLINIE Georges, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, LGF, 1993, 351 p.

POUGEOISE Michel*, Dictionnaire de rhétorique*. Paris : Armand Colin. 2001.

RADHOUANE Nebil, *Dictionnaire de stylistique, rhétorique et poétique*, Centre de publication universitaire (CPU), Tunis, 2002, 218 p.

2. Ouvrages

ALEXANDRESCU Vlad, *Le paradoxe chez Blaise Pascal, Peter Lang*, 1997.

BACRY Patrick, *Les figures de style et autre procédés stylistiques*, Paris, Belin, 1992, 336 p.

CHESNEAU DUMARSAIS César*, Des tropes et des différents sens*, Paris, Flammarion, 1988, 378 p.

CONTE -SPONVILLE André, *Petit traité des grandes vertus*, chapitre 17, « L'humour », PUF, 1995, 443 p. (Version numérique : http://palimpsestes.fr/textes_philo/comtesponville/17.humour.pdf)

DUMARSAIS-FONTANIER, *Les tropes*, Tome I. Genève, Slatkine Reprints 1976.

FONTANIER Pierre, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1968, 505 p.

FROMILHAGUE Catherine, *Les figures de style*, coll. Lettres 128, éd. NATHAN université, 1995,128 p.

GALLARD Pierre-Yves, *Paradoxes et style paradoxal. L'âge des moralistes*, Classiques Garnier, 2019, 447 p.

GARDES-TAMINE Joëlle, *La rhétorique*, Paris, Cursus, Armand Colin, 1996, 184 p.

GIORDANO Yvonne, *Les paradoxes : une perspective communicationnelle. Le paradoxe : Penser et gérer autrement les organisations*, Ellipses, 2003, pp.115-128. (Version numérique : https://shs.hal.science/halshs-00439572)

GROUPE μ, *Rhétorique générale*, Paris, Larousse, 1970, 207 p.

GUIRAUD Pierre, *La stylistique*, coll. « Que sais-je ? », PUF, Paris, 1963, 120 p.

HERSCHBERG PIERROT Anne, *Stylistique de la prose*, éd. Belin, coll. Belin sup Lettres, 2003, 319 p.

LAURENT Nicolas, *Initiation à la stylistique*, éd. Hachette, coll. Ancrages, 2001, 126 p.

REBOUL Olivier, *La rhétorique*, coll. « Que sais-je ? », Paris, PUF, 1990, 128 p.

SMADJA Eric, *Le rire*, Paris, PUF, Que sais-je ? 1993.

SUHAMY Henri, Les figures de style, coll. « Que sais-je ? », Paris, PUF, 1997, 128 p.

WOLOWSKA Katarzyna, *Le paradoxe en langue et en discours*, *Coll.* Sémantiques, Le Harmattan, 2008, 276 p.

YAARI Monique, *Ironie paradoxale et ironie poétique*, Birmingham, Alabama, Summa Publications, 1988, 277 p.

3. ***Articles :***

BARTHES Roland, « L'ancienne rhétorique : Aide-mémoire », in *Communications*, n° 16, 1970, pp. 172-223.

BOLLON Patrice, « Le principe de style », in *Magazine littéraire*, n°327, décembre 1994.

BIANCHI Olivia, « Penser l'exil pour penser l'être », *Le Portique* [En ligne], 1-2005 | Varia, mis en ligne le 12 mai 2005. URL : http://journals.openedition.org/leportique/519

BONHOMME Marc, « De l'argumentativité des figures de rhétorique. », in *Argumentation et analyse du discours* (revue électronique), n°2, Rhétorique et argumentation, 2009.

BONNET Daniel, « Dessiller les structures doxiques du langage et des discours dans les pratiques managériales », in *Actes de la recherche*, 2020. (Version numérique : http://www.iseor-formations.com/pdf/ACTESCOLODC2020/BONNET.pdf

CAREL Marion, « Ironie, paradoxe et humour », in M. D. Vivero García (éd), *Humour et crises sociales*, Paris, Le Harmattan, 2011. (Version numérique : https://semanticar.hypotheses.org/files/2018/10/carel-ironieparadoxe-2011.pdf)

CHÂTEAU Jean, « Le Sérieux et Ses Contraires », in Revue *Philosophique de La France et de l'Étranger*, vol. 140, 1950, pp. 441-465. *JSTOR (Version numérique :* http://www.jstor.org/stable/41087012

CORMINBOEUF Gilles, « Le paradoxe comme stratégie raisonnable », *Pratiques [En ligne]*, nº 165-166, URL : <https://pratiques.revues.org/2538

DUCROT Oswald et CAREL Marion, « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative », in *Langue française*, n° 123, 1999, pp. 6-26.

DUCROT Oswald, CAREL Marion, « Les propriétés linguistiques du paradoxe : paradoxe et négation. », in *Langue française*, n°123, Sémantique et stéréotype, sous la direction de Olga Galatanu et Jean-Michel Gouvard, 1999, pp. 27-40.

DÜRRENMATT Jacques**,** « Style, phrase, rythme « hachés » : quel imaginaire ponctuant de la coupure ? », in *Linx*, 75 | 2017, pp. 77-90. (Version numérique : https://journals.openedition.org/linx/1882

FLAUX Nelly, « L'antonomase du nom propre ou la mémoire du référent », in *Langue Française*, no. 92, 1991. (Version numérique : *JSTOR*, http://www.jstor.org/stable/41558542)

GIORA Rachel, « On irony and negation », in *Discourse Processes, 19*(2), 1995, pp. 239-264.

JANKELEVITCH Vladimir, *L'ironie ou la Bonne conscience*, Paris, PUF, 1950.

KERBAT-ORCCHIONI Catherine, « Rhétorique et pragmatique : les figures revisitées » in *Langue française*, n° 101, 1994, pp. 57-71.

KIDA Kohei, « Des paradoxaux aux schémas argumentatifs », in Corela, Vol. 12, n°2, 2014. (Version numérique : https://journals.openedition.org/corela/3630#authors

MONTSERRAT López Díaz, « Des formes du paradoxe dans la publicité », *La linguistique*, vol. 43, no. 2, 2007, pp. 73-92. (Version numérique : https://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2007-2-page-73.htm

- « De la contradiction et l'incompatibilité à la conciliation : le cas du paradoxe », in *Etudes de linguistique française*, Publications de l'Université de Santiago de Compostela, 2010, pp. 163- 175.

PLANTIN Christian, « Un lieu pour les figures dans la théorie de l'argumentation. » in *Argumentation et analyse du discours (Revue électronique)*, n° 2, Rhétorique et argumentation, 2009.

PLANTIN Christian, « Les figures en situation argumentative », in *L'information grammaticale,* n° 137, 2013, pp. 50-56

RASTIER François, « Chamfort ou le sens du paradoxe », in Ronald Landheer et Paul J. Smith (dir.*), Le paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, 2000, 284 p.

RINCK Fanny, GROSSMAN Francis et BOCH Françoise, « Observer le rôle des guillemets dans un corpus : une voie d'accès à l'énonciation ? », in *Énonciation, texte, grammaire*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, pp. 135-148. (Version numérique : https://shs.hal.science/halshs-00997901)

SECHIN Anne, « Étude stylistique et philosophique de l'oxymore dans La belle ordure de Simone Chaput », in *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 28(2), 2016, pp. 253-278. (Version numérique : https://doi.org/10.7202/1037176ar)

SIMEDOH Kokou Vincent, *L'humour et l'ironie en littérature francophone subsaharienne. Une poétique du rire*, Queen's University, Canada, Mars 2008, 180 p.

SPERBER Dan et WILSON Deirdre, « Les ironies comme mention » in *Poétique. Revue de théorie et d'analyse littéraires*, n° 36, 1978, pp.

WOLOWSKA Katarzyna, « Définir le paradoxe : de la logique à la linguistique », in *Studia romanica posnaniensia*, Vol. 32, 2005, pp. 97- 112.

VII. Ouvrages de philosophie

LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris : F. Alcan, 1932. (Version numérique : https://archive.org/details/vocabulairetechn02lala/page/512/mode/2up?q=n%C3%A9gation)

CANTIN-BRAULT Antoine, « La métaphysique d'Héraclite », in *Laval théologique et philosophique*, *Vol*. 71, n°2, 2015, pp. 201-217. (Version numérique : Url https://id.erudit.org/iderudit/1035558ar)

DERRIDA Jacques, « La question du style », in *Nietzsche aujourd'hui I, Intensités*, Paris, Hermann, 2011.

FREGE Gottlob, *Écrits logiques et philosophiques*, trad. fr. par Cl. Imbert, Paris, Le Seuil, 1971.

FREUD Sigmund, *La négation*, in *Résultats, idées, problèmes*, II, 1921-1938, Paris, PUF, 1985, 135 p.

- « La négation », dans *Œuvres complètes*, t. XVII, 923- 925. Paris, PUF ,1992.

- « Du sens opposé des mots originaires », dans *Œuvres complètes*, t. X, 909- 1910. Paris, PUF, 1993.

KANT Emile, *Critique de la raison pure* (1790), trad. A. Renart, Paris, Flammarion, 2001.

LEVY Carlos, *Les scepticismes*, Paris, PUF, 2008, 126 p.

PLATON, *Apologie de Socrate*, édition bilingue, traduit par Maurice Croiset, introduction de François L'Yvonnet, coll. "Classiques en poche", Les Belles-Lettres, 2003.

SCHOPENHAUER Arthur, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, Paris, PUF, 1966.

Dictionnaires en ligne

Le Larousse : https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-monolingue

Le Robert : https://dictionnaire.lerobert.com/

Le TLFi : http://atilf.atilf.fr/

ANNEXES

1. TEXTES MANUSCRITS CONSERVES A LA BIBLIOTHEQUE LITTERAIRE JACQUES DOUCET

Nous reproduisons dans ce qui suit quelques extraits des textes manuscrits de Cioran, conservés dans la Bibliothèque Jacques Doucet. Il s'agit essentiellement des textes que nous avons jugés intéressants pour notre étude. Nous conservons toutes les corrections faites par l'écrivain et reproduisons les textes aussi fidèlement que possible.

« Cahier 1958 » CRN. MS. 799

Je dois me fabriquer un sourire, m'en armer, me mettre sous sa protection, interposer entre le monde et moi, camoufler mes blessures, faire enfin l'apprentissage du masque.

Un mot, un mot ! si je pouvais dire un mot à quelqu'un, et si quelqu'un pouvait m'en dire un, rien qu'un mot ! Mais il n'existe pas ce mot, et nous serons à jamais muet !

Je voudrais connaître le mot désespoir dans toutes les langues, le seul secret de la tour de Babel qui m'importe.

Je ne suis heureux que sous un ciel de poix. Le soleil évacué, je commence à vivre. Les nuages, ai-je eu jamais d'autres compagnons ?

Se retirer dans un trou, comme un rat empoisonné et y philosopher à la manière d'un rat empoisonné.

La fièvre me tient lien de lumière.

Vertige immobile, paresse surnaturelle.

<Créé> créature fatiguée de la création, ou dans l'attente d'une autre, toute nouvelle. Extase de la destruction.

Dire <à toutes choses> un non fulgurant, contribuer de son mieux à l'accroissement de la perplexité générale.

Mon angoisse Mes terreurs, si elles étaient dirigées <un dieu y présidait>, auraient assez de vitalité pour enfanter un nouvel univers.

Je me débats entre des projets de cosmogonie et le plus lamentable attendrissement
<Rumination> sur mes misères.

Je tremble, je tremble, je tremble !

Je ne vis pas dans le temps, je vis dans des points de temps.

Désistement — ce mot résume tous mes espoirs ~~de maintenant.~~

<Avant> ~~L'anxieux~~ d'avoir peur de la mort, ~~parce qu'il~~ l'anxieux a peur de la vie. Ou plutôt : la peur de la vie et la peur de la mort sont un seul et même phénomène.

Un jour que je me trouvai au milieu d'une foule (était-ce une manifestation ?), je me posai à brule-pourpoint la question : « Et toi qu'est-ce que tu cherches ici-bas ? » — « La Vérité »,fut ma réponse, et cette réponse, je ne l'oublierai jamais.

Cerveau voilé, jour après jour.

Un sang incendié.

Sensations poétiques — en dehors de toute poésie ; —

Un besoin absolu de ne voir personne ; — Dieu même ne saurait concevoir une ~~absolue~~ solitude aussi rigoureuse ~~que cette~~ .

Un sourire de catatonique

Être le point d'intersection de tout, et où tout s'annule.

Je m'éloigne de plus en plus de la poésie, et cependant ~~la vie sans est une erreur.~~ Sans lapoésie la vie est ~~une erreur~~ moins que le néant.

Lumière funèbre surgie au milieu de mon esprit…

Oppression. — Je devrais écrire le Journal d'un homme oppressé. D'aussi loin qu'il mesouvienne, j'ai manqué d'air. J'ai respiré seulement par à-coups.

Sensation d'un homme posthume (?)

Seule une bonne épilepsie pourrait me délivrer de l'intolérable tension où je vis.

Je suis l'œuvre de mes maux.

Un jour, dans un moment d'enthousiasme, j'avais déclaré : point d'absolu en dehors de lamaladie.

« Je ne suis pas d'ici », tel est le refrain de tous mes jours.

Fuyons ce monde ! Élancement de nostalgie ! Donnez-moi une autre terre, une autre terre !

Mes journées pour la plupart : hystérie nulle.

La chair ! Débarrassons-nous de cette lèpre ! ~~Laissons~~ J'aurai connu la malédiction detraîner un corps. Pourriture, pourriture !

Quelque chose se dissout en moi depuis toujours

Je ne lis plus les poètes, j'ai déserté la musique, je m'éloigne tous les jours un peu plus del'idée que j'avais de moi-même.

Je ne sais plus qui s'est défini lui-même : « Je suis le lieu de mes états. » Cette

définitionme convient intégralement, et épuise presque ma nature.

Tout compte fait, la vie est une chose extraordinaire.29 nov. 1959.

Personne n'est plus contemporain du chaos que moi.

Mon esprit s'est envenimé, à l'égal d'une plaie. Un moi qui suppure. Sensation d'être tombé depuis toujours, et de ne cesse de tomber.

« Sur l'humour » Ms 400

Sur l'humour On a remarqué à juste titre que l'humour se rencontre chez ~~un~~<des> peuples dont les éléments constitutifs sont contradictoires : chez les Anglais par exemple (gravité saxonne — fantaisie latine). Il en est de même pour un individu ~~lorsqu'il~~ lorsque
<surgi> ~~produit~~ de deux hérédités irréconciliables qui n'arrivent pas à se neutraliser l'une l'autre il devient <le> siège d'un conflit qu'il ne saurait résoudre : des ~~forces diverge~~ tendances divergentes le dominent ; aucune d'elles ne le définit tout à fait. Tour à tour ceci ou cela, ~~jamais~~ il ne possédera jamais, d'une manière absolue, un soi. D'où son indulgence pour ses propres fluctuations comme pour celles des autres. ~~Grace~~ Sérieux et souriant, détaché et attendri ~~tout ensemble~~, il ~~est un~~ réunit, dans ses actes et ses pensées, les attributs incompatibles du juge et du comédien. Tout à l'opposé de l'ironiste, <de cet> esprit ~~frileux~~ aux mille blessures cachées, ~~l'ironiste~~ il regarde sans amertume les folies ~~des~~ ~~autres~~<d'autrui> : le vrai humour ~~n'est ni rose ni noir : c'est la résignation~~<Résigné>avant le drame, ~~c'est là le propre d'un~~<comme un> protagoniste qui aurait tout compris au premier acte, ~~nul besoin pour lui de faire un pas de plus. Sa~~ <il adopte une> philosophie ~~est~~ statique : il sourit à la vie pour ne pas s'y mêler. Le sourire est témoin, il n'est pas acteur. Un vrai humoriste ? Sterne. Esprit ondoyant, ~~il n'est~~ jamais entier dans ce qu'il fait ou décrit, il y participe néanmoins, mais avec une arrière-pensée de fuite. Il ~~vit~~

~~dans~~ <se plait dans> l'inachevé, ~~s'y plait~~ et n'opte pour rien, sinon pour la demi-aventure, pour le piquant de l'action qui n'aboutit pas. Ou alors il va jusqu'au bout de sa … réticence. Dans ses exploits ~~xxxx~~ galants, l'obsession du lit, jamais le lit. ~~L'humoriste~~ <Il> s'attache à l'anecdote plus qu'à l'acte, au virtuel ~~plutôt~~ <plus> qu'à l'accompli. ~~Comme tout humoriste, il est passionné de … relatif, car trop~~ Trop pudique pour pactiser ~~pour y céder~~ avec l'absolu, pour y céder ou en parler, ~~il est aussi <il se passionne> de trop <de….ne> bonne compagnie pour cela~~.<il ne sacrifie qu'au> ~~Son scepticisme : manière de sacrifier à la fois~~ au bon sens et à la futilité.

~~De l'humour,~~ Swift, <lui>, n'avait <ni l'humour>, ni la grâce, ni la mesure, ni la philosophie. Un titan se sert d'autres armes que du sourire. C'est un violent. Or, les violents ~~sont~~, les plus malheureux des hommes, ~~ils~~ sont éprouvés par leurs ~~sensations~~ opinions ou sensations ; tout ce qu'ils conçoivent ou vivent, ils le font avec une intensité qui les distingue ~~des aut~~ de leurs semblables ; ils s'usent et se détruisent à chaque instant ; nulle prévoyance en eux, nul esprit d'économie, de calcul. D'où ces retombements perpétuels, ~~qui sont la~~ rançon de leurs états exaspérés. L'abattement ; danger qui guette ; ils y sont exposés continuellement. Et qu'est-ce que l'abattement sinon une violence à rebours, ~~une violence na~~ muette, passive, impuissante, réduite à son point le plus bas ? D'où aussi leur aigreur, leurs humeurs intraitables, ~~leur désir de vengeance~~, leur ~~agressivité, et la qualité de leur humour dans lequel se manifeste~~ leur soif de ~~victi~~ faire des victimes ; leurs penchants homicides, leur douloureuse misanthropie. ~~C'est un asservissement indirect que cet humour ; Swift l'affectionnait <tout particulièrement>~~ Pamphlétaire d'un<e> autre ~~âge~~<ère>, pamphlétaire d'avant l'homme, ~~tant il avait peu en commun avec jamait au dessus de l'humain~~<Swift élève l'humour à la dignité du meurtre.> Cependant ~~son titanisme~~ combien de failles, ~~dans son titanisme combien de tourments secrets~~ <en lui!> ~~qui en dans son titanisme !~~ Il relève de la psychologie et de la géologie, ~~pour le comprendre en~~ pour le comprendre, il faut s'intéresser tout ensemble aux replis de l'ironie et à la formation de la terre.

« Entre le verbe et le silence » CRN. Ms. 113

Entre le verbe et e silence Nous n'approchons de nous-mêmes, de ce que pourrait bien être notre dernière réalité que lorsque les mots perdent à nos yeux toute ~~apparence d'~~utilité. Et c'est peu dire qu'ils ne nous servent plus à rien ; ils nous deviennent étrangers et comme des conventions d'un monde ~~dépourvu de sens~~ lointain, dépourvu de sens <ou comme des> agents d'une vulgarité immémoriale. Entre eux et nous un abîme se creuse ; ils s'évaporent comme les objets auxquels ils se rapportent. ~~Il en résulte que~~ Notre mode même de ~~percevoir~~ <voir> <en est> changé, comme si nos yeux ne s'exerçaient plus à l'intérieur du perçu et qu'ils eussent un univers à eux, supérieur à la matière.

De fait, ce monde n'entre plus dans notre champ visuel ; c'est tout juste si notre mémoire le perpétue. ~~Ainsi~~ Nos sens, s'ils continuent de réagir, ~~et de fonctionner~~, ~~ne nous attestent~~ se dépensent dans ~~leur~~ ~~fonctionnement~~ <une> vibration pure, sans la [xxxxxlitation] des choses. ~~Et que sommes~~ ~~nous Nous voila re~~ Ainsi, ~~seuls avec~~ <avec> nos sens purifiés ~~de matière~~ nous finissons par nous convertir en réalités a-cosmiques ; plus rien autour de nous qui vaille d'être appelé, qui mérite un nom. ~~Nous glissons sur~~ Installés dans l'indicible, dans ce qui ne supporte pas le mot, ni ne veut y condescendre, nous parcourons notre nouveau royaume : tout se tait en nous, tout se tait autour de nous ; ~~le~~ royaume ~~où~~ que le souvenir d'aucune signification ne vient ternir. Le murmure y prend des proportions d'utopie : il ~~ne peut~~ y ~~serait~~ est ~~en dehors~~ hors du possible. On n'y entend plus, on ~~ferme les yeux~~ n'y veut rien voir. L'oreille s'oublie, l'oeil se ferme, les lèvres se scellent. Et un frisson qui n'a pas d'adjectif commence. C'est la mort du style.

Ce n'est pas le verbe, c'est le silence qui est la ~~plus~~ grande aventure de l'homme.

« Sur le style... » CRN Ms. 325

Sur le style… J'ai remarqué que ~~tout~~ l'écrivain qui s'occupe uniquement de

style, le passionné du style… chatié, est dans la vie presque toujours un égoïste, un fourbe, un homme sans principe ni scrupules. Cela s'explique ~~assez~~ aisément : il s'attache aux mots, s'y consacre ; leur dédie toute son énergie, ~~les substitue~~ leur attribue ~~comme~~ une ~~raison~~ <dignité> qui [xxlxxxque] et ~~ils remplacent~~ pour lui les choses ~~et les êtres~~ : ~~le mot devient~~ ~~donc~~ <ils> sont sa raison d'être. S'il en est ainsi, son prochain n'est rien pour lui ; l'autre <n'existe pas> ~~n'a pas de réalité~~ ; comme les mots sont pour lui des réalités, les êtres ne sont qu'apparences, il se croit donc tout permis ou s'il ne va pas si loin, il exerce <son insincérité> aux dépens des autres. L'amateur de style est nécessairement un faux-jeton. Aucun sentiment vrai ni profond en lui. Méfiez-vous d'une phrase parfaite, méfiez-vous surtout de celui qui l'a conçue.

2. Extrait de *Solitude et destin*

Solitude et destin est un recueil d'articles publiés par Cioran dans la presse roumaine entre 1931 et 1943. Ils ont été traduits en français par Alain Paruit qui les publie alors chez Gallimard en 2004. Nous avons choisi de mettre ici l'article intitulé « Une étrange forme de scepticisme » vu tout l'intérêt qu'il représente quant à la compréhension de l'idée du scepticisme cioranien, composante profondément liée à la négation. Nous en avons cité quelques passages dans notre thèse et il nous a semblé utile de présenter la version intégrale dans les annexes.

Une étrange forme de scepticisme

Je pose la question à tous ceux qui ne portent pas d'œillères : y a-t-il quelque chose au monde dont on puisse ne pas douter ? Si oui, j 'aimerais bien qu'on me l'indique, car j 'ai vainement cherché partout, je n'ai trouvé aucun point d'appui solide. Je ne pense pas ici au doute calculé, au doute méthodique ou à d'autres niaiseries de ce genre, je pense au doute organique, intime. Le doute rationnel a sa source dans une exagération particulière des procédés analytiques qui, en décomposant un objet en ses éléments simples, annulent implicitement son individualité. C'est un doute strictement cérébral, issu de la spéculation pure et des incertitudes inhérentes aux problèmes de la connaissance. En quoi engage-t-il la subjectivité ? En rien, parce qu'il n'a pas de conséquences, parce qu'il ne tourmente pas. La philosophie nous parle avec beaucoup de suffisance professorale des diverses formes du doute méthodique chez les grands philosophes et n'oublie pas de faire l'éloge de ces procédés modestes et réservés. Or, le doute de ce genre ne m'inspire ni respect ni sympathie, car il n'empêche pas nos philosophes d'avoir la digestion facile et le

sommeil léger. Le doute purement spéculatif, de nature purement formelle, est éphémère et guère intéressant. Le seul doute impressionnant est celui qui vient d'une profonde angoisse organique, d'une antinomie dans les racines de l'être. Cette antinomie fondamentale est la source du processus ultérieur, qui consiste dans l'abandon des cadres normaux, la transcendance de la naïveté et un essor paradoxal. Au rapport initial de communion naïve qui introduisait l'homme, à un rythme normal et progressif, dans le cours irrationnel de la vie, le doute substitue une dualité avec celle-ci, une agitation douloureuse, une incertitude sans issue. Le doute vous sépare des choses, il est le contraire de l'attitude magique, qui n'est possible que dans le cadre d'une intimité organique, d'une participation vivante à la qualité et à la valeur, qui développe excessivement le processus de revitalisation du monde et qui transfigure les aspects de l'existence, comme dans les séduisantes visions paradisiaques. Mais la magie suppose une vitalité optimiste dont peu de gens sont capables. Et comment être capable d'optimisme dans ce monde où rien n'est sûr, hormis la mort ! L'homme n'ayant aucune valeur ni aucune importance, on peut douter de tout. \bus voulez des espoirs et des certitudes ? Comment vous en donner, puisque je n'en ai pas moi-même ! Je connais pourtant une incertitude de qualité supérieure, un scepticisme qui est entouré d'une auréole bien qu'il soit enfanté par le désespoir. Ce qui me plaît dans ce scepticisme, le seul qui me semble avoir un certain sens, c'est une angoisse profonde, et non pas superficielle et passagère, la présence étrange d'un radicalisme et d'une tendance volontaire à la positivité au sein même de la négativité sceptique. Tout le charme de ce genre de doute réside dans un paradoxe bizarre, qui fait qu'un individu ne croyant à rien préconise néanmoins des attitudes, des convictions, des idées, se prononce sur toutes les questions, lutte contre ses adversaires, adhère à un mouvement politique. Des affirmations sans système jaillissent soudain, pareilles à des explosions, à des incandescences isolées, d'un éclat aveuglant. Combien d'entre nous ne savent-ils pas qu'absolument rien ne peut être résolu en ce monde ; combien n'éprouvent-ils pas l'impossibilité organique de se prononcer sur une question ; combien ne sentent-ils pas qu'ils s'épuisent sur un problème qu'ils ne résoudront jamais ? Il y a des questions qui sont insolubles non seulement à cause des insuffisances de l'homme, mais aussi et surtout parce qu'il est impossible de trouver une justification satisfaisante de l'existence même du monde. L'existence a-t-elle plus de sens que l'inexistence ? Le monde devait-il nécessairement être ? Il est presque impossible de trouver une raison profonde de l'existence en dehors d'elle-même. Seuls les hommes religieux peuvent passer outre à cette conception de son irrationalité immanente et fatale. Comment expliquer cependant le radicalisme des affirmations dans un milieu dominé par le sentiment du néant ? Quelle est la raison profonde de l'interpénétration de l'affirmation et de la négation ? La réponse est aisée : quand elles sont isolées dans un vaste cadre de négativité, les affirmations et les convictions plongent leurs racines dans une tension vitale, une effervescence organique et une agitation intérieure qui expriment, par leur truchement, une réaction de la vie contre l'impulsion négatrice présente dans le

sentiment du néant. La vitalité, quelque diminuée qu'elle soit, a toujours assez de réserves pour vaincre temporellement l'attrait que l'homme éprouve pour le néant. Il y a de nombreux éléments situés entre le tragique et le grotesque, je ne le conteste pas, dans cet héroïsme qui consiste à développer des affirmations et des attitudes paradoxales sur un fond de négation sadique. L'absence de sérénité de ce scepticisme, son absence d'esprit de calcul et de combinaison rationnelle ou d'évaluation ordonnée, son exaltation en quelque sorte apocalyptique mais non religieuse, voilà autant d'aspects de cet héroïsme, dont les contradictions sont plus douloureuses que d'ordinaire, car diverses manifestations grimaçantes viennent les compliquer. La tension intérieure, quand elle baigne dans une infinie tristesse démoniaque, engendre un tragique grotesque, que seuls les juifs ont atteint. Quel rapport peut-il bien y avoir entre un scepticisme aussi compliqué et le scepticisme ordinaire ? Presque aucun. Et si l'on me parle du doute de Pascal ou de celui de Chestov, je répondrai qu'ils n'ont rien à voir avec le scepticisme courant, vulgaire et superficiel, car leurs affres correspondaient à un incommensurable drame intérieur. Le scepticisme de Pascal ne peut être compris que par ceux qui, derrière la concision de ses réflexions, devinent un homme terriblement tourmenté, un homme qui, s'il n'avait pas bridé sa sensibilité et discipliné son lyrisme, aurait égalé en passion les hymnes bouddhiques. Mais je me demande si des formes aussi curieuses appartiennent encore au scepticisme. Bien qu'il déprécie le réel, le scepticisme, s'il se combine avec quelque chose de tragique, de démoniaque et d'héroïque, finit par transfigurer le doute grâce à une flamme intérieure bénéfique pour l'individu. La valeur du sceptique dans l'Antiquité avait pour mesure le calme de son âme et l'égalité de son humeur. Pourquoi ne créerions-nous pas, nous autres, qui vivons l'agonie de la modernité, une morale tragique, dans laquelle le doute et le désespoir se marieraient avec la passion, avec une flamme intérieure, en un jeu étrange et paradoxal.

INDEX DE NOTIONS

Cet index est constitué à la fois de notions linuistiques et de lexèmes qui ont tous un lien avec la négation dans ses deux aspects linguistique et philosophique. Il s'agit donc des mots qui nous semblent être cruciaux dans notre analyse.

absence, 16, 18, 27, 30, 121, 130, 143, 145, 147, 150, 155, 156, 160, 161, 170, 171, 184, 189, 202, 203, 210, 212, 213, 214, 216, 218, 223, 226, 230, 231, 232, 233, 235, 241, 242, 244, 248, 251, 252, 259, 283, 287, 288, 306, 309, 314, 315, 316, 322, 324, 326, 327, 330, 340, 342, 347, 351, 352, 354, 356, 357
absurdité, 17, 45, 48, 56, 64, 67, 69, 145, 147, 165, 212, 213, 215, 237, 257, 263, 309, 328, 331, 335, 338, 347, 357
affirmation, 72, 82, 83, 85, 127, 140, 156, 161, 162, 164, 167, 172, 184, 185, 190, 213, 226, 235, 237, 309, 351
affixe, 245, 246
antithèse, 56, 154, 181, 213, 288, 292
antonyme, 219, 249, 250, 324
aphorisme, 164, 254, 344
brièveté, 29
carré logique, 82
connecteur, 166, 174, 175, 177
contradiction, 35, 42, 67, 71, 83, 84, 85, 142, 150, 166, 187, 207, 208, 249, 273, 276, 281, 320, 322
démolition, 13, 16, 22, 35, 37, 164, 235, 241, 286
désespoir, 18, 20, 29, 45, 46, 48, 56, 64, 66, 67, 73, 148, 154, 162, 170, 195, 203, 215, 216, 217, 229, 235, 236, 260, 276, 309, 317, 325, 330, 333, 334, 336, 351, 352
désillusion, 147, 154, 161, 165, 170, 213, 221, 222, 258, 274, 290, 306, 330, 354
destruction, 23, 30, 60, 175, 189, 204, 207, 218, 236, 318, 321, 322, 355
détachement, 19, 20, 24, 26, 153, 160, 171, 190, 208, 209, 222, 225, 254, 264, 306, 346, 354, 355, 356
dialogique, 189
distanciation, 24, 74, 171, 218, 345
doute, 16, 22, 23, 24, 25, 29, 35, 36, 72, 73, 85, 121, 162, 180, 185, 187, 188, 199, 221, 237, 238, 251, 271, 278, 321, 324, 330, 333, 334, 340, 350, 351, 353
doxa, 51, 72, 175, 348
enchaînement, 231, 351
ennui, 48, 66, 67, 146, 253, 325, 326, 327, 328
exil, 37, 50, 51, 52, 53, 156, 287, 534
fragment, 15, 17, 19, 26, 64, 68, 74, 125, 145, 146, 147, 150, 151, 152, 153, 154, 159, 160, 161, 164, 166, 170, 171, 172, 175, 178, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 190, 192, 196, 201, 202, 203, 205, 207, 208, 209, 214, 215, 217, 218, 221, 223, 225, 226, 228, 230, 232, 252, 253, 257, 260, 261, 262, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 287, 289, 290, 295, 296, 298, 299, 300, 302, 303, 304, 305, 314, 322, 323, 332, 335, 338, 339, 340, 344, 346, 347, 348, 351, 352, 353, 356
fragmentation, 29, 74, 157
humour, 20, 165, 346
hyperbole, 30, 42, 45, 50, 59, 146, 151, 155, 169, 195, 203, 206, 233, 237, 252, 282, 291, 292, 306, 343, 349, 355
insomnie, 39, 44, 46, 47, 48, 67, 326
ironie, 18, 19, 20, 73, 158, 159, 292
le rien, 30, 213, 217
lucide, 16, 21, 22, 26, 44, 45, 53, 121, 153, 155, 161, 184, 195, 209, 237, 276, 287, 292, 328, 331, 332, 333, 338, 341, 346, 347, 350, 355, 357
lucidité, 13, 36, 41, 44, 45, 46, 66, 69, 73, 153, 212, 215, 233, 235, 236, 258, 277, 292, 294, 328, 330, 332, 333, 334, 337, 340, 341, 347, 350, 351, 352, 353, 354, 355
maladie, 16, 36, 40, 42, 43, 44, 53, 148, 177, 200, 220, 254, 260, 288, 318, 333, 334, 336, 352, 354
néant, 13, 14, 24, 30, 66, 68, 72, 121, 146, 147, 156, 165, 206, 209, 210, 212, 214, 215, 216, 217, 218, 221, 226, 231, 233, 244, 258, 307, 314, 316, 318, 324, 327, 330, 335, 336, 339, 341, 347, 350, 354, 356, 357, 358
négateur, 21, 35, 74, 134, 235, 273, 294
négation, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 22, 23, 25, 26, 29, 30, 35, 36, 37, 40, 53, 55, 59, 65, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 93, 94, 95, 96, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 116, 117, 118, 119, 121, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 142, 145, 146, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 188, 189, 190, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230,

231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 241, 242, 244, 246, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 261, 263, 265, 266, 273, 275, 279, 280, 281, 283, 284, 287, 288, 290, 292, 293, 294, 300, 302, 306, 307, 308, 309, 314, 315, 321, 323, 325, 326, 327, 329, 330, 331, 337, 339, 340, 341, 343, 351, 352, 355, 356, 357, 361, 363, 364, 365, 366, 372, 382, 383, 384, 389, 393, 394, 397, 399, 402, 410, 411, 417, 420, 422, 429, 431, 434, 436, 438, 439, 440, 442, 446, 453, 455, 460, 465, 466, 470, 471, 475, 476, 477, 484, 485, 487, 490, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 508, 519, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 529, 530, 535, 536, **539**
négation de constituant, 126, 128, 129
négation de phrase, 126, 127, 128, 129, 156, 159, 241
négation descriptive, 129, 130, 157, 158, 161, 163, 236, 283
négation partielle, 126, 127, 128, 288
négation polémique, 130, 157, 160, 161, 162, 163, 164, 167, 171, 173, 189, 192, 219, 236, 283
négation totale, 126, 127, 128, 181
négativité, 15, 16, 18, 30, 36, 40, 64, 121, 144, 147, 148, 155, 157, 170, 177, 193, 195, 202, 203, 206, 207, 208, 209, 212, 215, 216, 217, 226, 228, 229, 230, 233, 234, 236, 237, 253, 316, 317, 323, 329, 342, 350, 352, 357
nihilisme, 67, 216
non-œuvre, 25
opérateur de négation, 194
opposition, 83, 84, 169, 224
oxymore, 56, 72, 155, 233, 291, 323, 324, 325, 344, 346
paradoxe, 24, 53, 63, 65, 151, 166, 208, 210, 223, 231, 232, 233, 292, 319, 321, 322, 342, 346
pessimisme, 18, 19, 20, 21, 22, 165, 177, 215, 216, 217, 299, 330, 335, 337, 358
préfixe, 54, 124, 132, 184, 206, 242, 244, 245, 246, 247, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 259, 261, 262, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 293, 294, 295, 297, 299, 300, 301, 304, 306, 307, 337, 339, 340, 358
privation, 50, 155, 186, 223, 241, 242, 244, 248, 249
refus, 14, 15, 16, 17, 25, 30, 40, 47, 48, 51, 70, 71, 74, 121, 132, 140, 155, 156, 164, 170, 173, 179, 180, 182, 183, 185, 186, 195, 206, 207, 216, 235, 236, 244, 249, 265, 273, 274, 277, 280, 282, 306, 307, 315, 319, 323, 327, 329, 351, 358, 361
réfutation, 132, 164, 174, 177, 178, 181, 274, 275, 283
rejet, 14, 15, 17, 25, 30, 51, 59, 121, 124, 130, 134, 140, 155, 156, 157, 161, 162, 163, 164, 165, 169, 172, 173, 175, 179, 180, 181, 185, 189, 196, 235, 236, 242, 244, 248, 264, 265, 274, 277, 281, 284, 299, 358
sarcasme, 17, 20, 73
scepticisme, 22, 23, 26, 35, 73, 74, 85, 185, 187, 208, 234, 278, 287, 331, 334, 351
sceptique, 23, 26, 35, 73, 153, 161, 177, 187, 195, 243, 308, 328, 329, 340, 354, 355
sème, 311, 314, 347
sème inhérent, 347
sémème, 66, 288, 290
semi-négation, 136, 151, 155, 160, 194, 195, 202, 203, 212, 214, 217, 222
tiers exclu, 84, 85
tiers inclus, 85
vacuité, 22, 45, 66, 121, 150, 156, 161, 170, 186, 195, 209, 212, 214, 215, 226, 231, 233, 235, 237, 244, 320, 324, 325, 326, 330, 331, 334, 350, 352, 353
vide, 17, 30, 47, 49, 66, 67, 68, 69, 146, 147, 148, 155, 160, 161, 179, 181, 195, 213, 214, 221, 223, 226, 231, 233, 237, 249, 253, 256, 262, 289, 310, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 334, 349, 350, 352, 354, 355, 356

Résumé

Cette thèse est consacrée à l'étude linguistique et stylistique de la négation chez Emil Cioran dans quatre de ses livres écrits en français : *Précis de décomposition, Syllogismes de l'amertume, De l'inconvénient d'être né* et les *Cahiers*.

Dans les fragments cioraniens, la négation se déploie de manière systématique, démantelant les normes établies et s'attaquant aux systèmes et croyances qui se trouvent au fondement de la consistance du monde. Tout en défaisant le monde au fil des bribes de textes, Cioran en révèle la négativité, souvent avec humour et ironie, et en souligne les paradoxes et inconsistances. La question fondamentale posée par cette thèse est de comprendre comment il est possible de créer du sens à travers un processus de déconstruction systématique. Un style négatif marque la pratique scripturale cioranienne, en définit les traits et participe à la création du texte. Il s'agit donc pour nous d'examiner cette négation d'un point de vue linguistique et stylistique, d'en révéler le poids et l'importance.

Par le biais de l'analyse des opérateurs syntaxiques de la négation, des préfixes négatifs, des couples d'antonymes, de la structure fragmentaire des textes et des procédés liés à la négation, cette étude vise à élucider comment la structure et le style négatifs permettent de maintenir une forme d'harmonie dans la pensée et l'écriture de Cioran et de produire, à partir de ce processus de démolition, un anti-système qui, à travers les contradictions qu'il présente et tolère, dévoile la nature absurde et foncièrement négative du fait d'être. La négation pourrait-elle finalement représenter la seule forme authentique d'affirmation d'une vision désenchantée d'un monde où règne l'absurde ?

Mots clefs : Cioran, négation, scepticisme, écriture fragmentaire, opposition, contradiction, paradoxe, ironie, stylistique.

Abstract

Negation in *Précis de décomposition, Syllogismes de l'amertume, De l'inconvénient d'être né,* and *Cahiers* of Emil Cioran : A Linguistic and Stylistic Study

This thesis is dedicated to a linguistic and stylistic exploration of negation in Emil Cioran's four French works: *Précis de décomposition, Syllogismes de l'amertume, De l'inconvénient d'être né,* and *Cahiers*. Within Cioran's fragments, negation is deployed systematically, dismantling established norms and challenging the systems and beliefs underpinning the coherence of the world. As he deconstructs the world through these fragmented texts, Cioran unveils its inherent negativity, often with a touch of humor and irony, highlighting its paradoxes and inconsistencies. The central question of this thesis is how meaning can be created through such systematic deconstruction.

Cioran's writing is distinctly marked by a negative style, which shapes its features and fundamentally contributes to the creation of his texts. By analyzing syntactic negation operators, negative prefixes, antonym pairs, the fragmentary structure of the texts, and rhetorical devices associated with negation, this research seeks to elucidate how the negative structure and style sustain a form of harmony in Cioran's thoughts and writing. It explores how, through a process of demolition, an anti-system emerges that, by embracing contradictions, reveals the absurd and fundamentally negative nature of existence.

Ultimately, the thesis investigates whether negation might represent the only authentic means of affirming a disenchanted vision of a world ruled by absurdity.

Keywords: Cioran, negation, skepticism, fragmentary writing, opposition, contradiction, paradox, irony, stylistics.